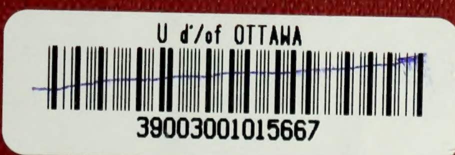
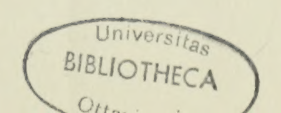



Universitas
BIBLIOTHECA

L'AMÉRIQUE PRÉ-COLOMBIENNE
ET LA CONQUÊTE EUROPÉENNE

HISTOIRE DU MONDE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. E. CAVAIGNAC

Tome IX

L'AMÉRIQUE PRÉ-COLOMBIENNE

ET LA CONQUÊTE EUROPÉENNE

PAR

M. le Colonel LANGLOIS

Ancien Attaché à l'Ambassade de France aux États-Unis

Membre de la Société des Américanistes de Paris



1923-

PARIS

E. DE BOCCARD, Éditeur

Anciennes Maisons Thorin et Fontemoing

1, Rue de Médicis

1928

INTRODUCTION

Avec Tamerlan (1405) finit, jusqu'à nouvel ordre, l'ère des grands conquérants asiatiques qui ont tenu dans leurs mains le sort de l'Ancien Continent. Les Turcs, même à l'époque de leur apogée, ne seront jamais qu'une avant-garde : ils ne puisent pas leurs forces, comme les Mongols, dans les profondeurs de l'Asie. L'avantage va passer à l'Europe par une succession rapide d'événements dont le plus gros de conséquences, du point de vue mondial, est la découverte de l'Amérique.

I

La Chrétienté au temps du grand Schisme et de Jeanne d'Arc

Vers l'an 1400, on aurait eu quelque peine à pressentir cet avenir. La chrétienté semblait bien plus bas qu'au temps des Croisades. L'autorité qui, pendant si longtemps, lui avait donné une impulsion unique, était ébranlée dans ses fondements.

Pendant 70 ans (1309-1378), les papes avaient vécu à Avignon, à l'ombre de la couronne de France. Lorsqu'en 1378 le conclave entreprit de renouer la tradition des papes romains, la mauvaise humeur des Français et de leurs alliés se traduisit par l'élection d'un anti-pape avignonnais. Le grand schisme d'Occident commença, les peuples chrétiens se partageant entre les deux obé-

diences, et entretenant par leur obstination la scission qui s'était faite dans le haut clergé.

Dans les rangs des simples prêtres et du peuple, le désarroi de l'autorité supérieure ne pouvait manquer de susciter un trouble moral profond et des réflexions dangereuses. En Angleterre, Wicleff mit en question toute la hiérarchie ecclésiastique, et sa disparition (1394) ne suffit pas à disperser la secte des Lollards. Ses idées furent adoptées, avec plus d'éloquence, par un Bohémien, Jean Huss, qui, à partir de 1402, fit de l'Université récente de Prague la citadelle de l'hérésie. Et ces explosions de démagogie cléricale ne restèrent pas, à beaucoup près, localisées.

Dans les rangs supérieurs du clergé, dans l'Université de Paris par exemple, l'agitation prit une forme plus modérée, fut plus directement concentrée contre l'absolutisme pontifical. Pour la première fois depuis des siècles, on invoqua l'autorité des conciles, la proclamant supérieure à celle des papes. Des docteurs comme Gerson, assez illustre pour qu'on ait pu lui attribuer le livre, très probablement antérieur, de l'*Imitation de J.-C.*, se lancèrent nettement dans cette voie.

Le schisme durait déjà depuis 31 ans lorsque se réunit le Concile de Pise (1409). Le but précis, immédiat, était la restauration de l'unité. Le Concile déposa les deux papes rivaux, et en élut un troisième. Mais, comme il ne fut pas assez fort pour faire adopter sa décision de tous les princes chrétiens, au lieu de deux papes, on en eut trois : l'*abominable Trinité* !

Dans le désastre, on se tourna vers l'autorité dont la carence remontait plus haut que celle de la papauté, mais dont on n'avait jamais oublié l'existence : l'Empereur ! En 1411, après Wenceslas l'Ivrogne, après Robert de Bavière, Sigismond de Luxembourg ceignait la couronne impériale. Il avait à cœur la paix de l'Eglise. Il convoqua dans la ville libre et impériale de Constance un nouveau concile œcuménique (1414).

Le concile commença par un auto-da-fé : il attira Jean Huss qui se croyait couvert par un sauf-conduit impérial, et le fit brûler (1415). Puis, estimant avoir acquis, par son zèle contre l'hérésie, le droit à certaines libertés vis-à-vis du Saint-Siège, il déposa tous les papes existants et choisit Martin V (1417). Il posa en principe, avant de se séparer, la nécessité d'une tenue décennale de conciles œcuméniques.

Mais le supplice de Huss avait remué violemment la Bohême. Presque tout le pays se souleva contre le pape, l'Empereur, le clergé. Les Hussites demandaient avant tout, pour les laïques, le droit à la communion sous les deux espèces. Ils trouvèrent un chef doué de grandes qualités militaires dans la personne de Jean Ziska. Les croisades lancées par Martin V et Sigismond furent repoussées. Frédéric de Hohenzollern, que l'Empereur venait de faire margrave de Brandebourg (1415), inaugura l'histoire de sa maison par des efforts malheureux pour réduire la Bohême.

Le schisme avait cédé momentanément, mais les partisans des conciles n'avaient pas abdiqué, et l'impuissance du St-Siège devant les Hussites les encourageait. Le concile de Bâle allait sortir de là. Mais, à ce moment, le divisions de l'Eglise étaient envenimées fortement par les rivalités des nations naissantes, en particulier par le duel engagé entre les deux plus évoluées : l'Angleterre et la France. La plupart des juges de Jeanne d'Arc ne quitteront Rouen que pour aller siéger à Bâle (1431).

Après la mort de Charles V (1380), l'état de guerre avait cessé en fait entre les Anglais et le royaume de France. Aucune paix formelle n'avait été signée, mais la trêve tacite se maintint pendant trente-cinq ans, dûe d'ailleurs, en partie, aux troubles intérieurs des deux pays.

En Angleterre, le roi Richard II, après un règne agité, avait été déposé et tué (1399). Avec Henri IV, une branche collatérale des Plantagenets, les Lancastre, arriva au

trône. Elle rencontra une violente opposition, qui fut brisée à la bataille de Shrewsbury (1403), mais dont les gouvernants de la France entretinrent les restes. Henri V (1413) inaugura son règne en balayant les Lollards, puis, fort de cet acte de foi, il entreprit de recommencer la conquête de la France « schismatique ».

En France, la démence de Charles VI (1392) avait arrêté l'essor d'un pays qui renaissait peu à peu. Les désordres de la reine Isabeau de Bavière, les querelles des princes du sang, après avoir engendré des malaises partiels, finirent par « une danse douloureuse » pour tous le pays. Le signal fut le meurtre du duc d'Orléans (1407). L'auteur du meurtre, le duc de Bourgogne Jean-sans-Peur, excitait déjà des méfiances par le caractère excentrique de ses domaines bourguignons et flamands, par ses allures de souverain indépendant. Son crime suscita contre lui tout un parti, à la tête duquel se mit le comte d'Armagnac. Paris était le principal enjeu de la lutte. Il fut quelque temps aux mains des Bourguignons qui y déchaînèrent la démagogie cabochienne (1413), puis retomba dans celles des Armagnacs. Ceux-ci tenaient donc le gouvernement, lorsqu'Henri V entreprit de punir les « péchés, voluptés et mauvais vices » qui souillaient le royaume de France.

Le Parlement anglais avait accordé au roi 6.000 hommes d'armes et 24.000 archers. Avec ces forces, il prit Harfleur, puis, malgré ses pertes, risqua de rejoindre Calais. Une énorme cohue féodale essaya de lui barrer la route à Azincourt (25 octobre 1415). La journée se termina pour les Français par un désastre qui renouvela lugubrement les souvenirs déjà lointains de Crécy et de Poitiers. L'appétit anglais était éveillé. Henri V entreprit la conquête méthodique de la Normandie, fit tomber Rouen (1419). L'empire des Plantagenets se reconstituait.

Le péril national n'avait pas mis fin aux luttes intestines. En 1418, les Bourguignons rentraient en vainqueurs à Paris. Leurs adversaires avaient entre leurs

mains l'héritier du trône, le dauphin Charles. Une entrevue fut organisée à Montereau entre lui et le duc de Bourgogne. Elle allait mettre le comble aux troubles du royaume : Jean-sans-Peur y fut assassiné (1419). Bientôt, son fils, Philippe le Bon, s'allia ouvertement aux Anglais, et entraîna la reine Isabeau de Bavière qui parlait au nom du roi fou. Par le traité de Troyes (1420), la main d'une princesse française et la couronne de France, à la mort de Charles VI, furent promises à Henri V, tandis que le dauphin était renié par sa mère en raison de ses « énormes crimes ».

Lorsque Henri V et Charles VI moururent presque simultanément (1422), un enfant, Henri VI, recueillit les deux couronnes. En fait, il possédait la capitale et presque tout le Nord du pays, l'alliance bourguignonne et la Guyenne. Au dauphin devenu Charles VII, au « roi de Bourges », il restait, outre trois ou quatre places au nord de la Loire, le pays entre Loire et Garonne, le Languedoc et le Dauphiné. La situation s'aggrava encore pour lui, dans les années qui suivirent, par les victoires des Anglo-Bourguignons à Cravant et à Verneuil. En 1428, les Anglais entreprirent de faire tomber Orléans, pour s'ouvrir un chemin vers la Guyenne, qui leur appartenait depuis trois cents ans. Un instant, Charles VII, qui errait dans l'Ouest, de Chinon à Poitiers, songea à se réfugier en Dauphiné.

On sait quel événement extraordinaire amena le revirement. Le capitaine qui commandait une des dernières places françaises du Nord, Vaucouleurs, envoya au roi une jeune paysanne lorraine, Jeanne d'Arc, qui s'affirmait envoyée par Dieu pour délivrer Orléans. Le roi se laissa convaincre, et Orléans fut délivrée (8 mai 1429). Quelques semaines après, Charles VII était sacré à Reims. Le succès matériel fut bref. Repoussée devant Paris, Jeanne d'Arc fut, dès le mois de mai 1430, prise par les Bourguignons à Compiègne et livrée aux Anglais. Jugée par un tribunal ecclésiastique comme sorcière, elle

fut brûlée à Rouen en 1431. Mais la révolution morale produite par son apparition avait été générale et complète.

On sait aujourd'hui que, si Charles VII avait laissé tomber Jeanne d'Arc, c'est qu'il cherchait d'abord le succès dans une réconciliation avec le duc de Bourgogne. Celui-ci était exigeant. L'échec des Anglais devant Orléans, son propre échec devant Compiègne, le rendirent plus traitable. Ce n'est pourtant qu'en 1435 qu'il se décida à signer le traité d'Arras. Le roi de France acheta sa neutralité bienveillante en reconnaissant à peu près son indépendance, et en cédant les villes de la Somme. Mais sa défection fit immédiatement perdre Paris aux Anglais (1436).

L'apparition de Jeanne d'Arc n'a pas agi uniquement sur les Français et les Anglais; on voit, par les documents contemporains d'Italie et d'Allemagne, que, partout, elle a étonné et donné à réfléchir. C'est un fait européen : l'entrée en scène du nationalisme. Certes, l'attachement enthousiaste à l'Etat, à la patrie, était ressenti depuis quelque temps déjà dans de petites communautés, en Italie, en Flandre. Il n'était pas inconnu, dès le XIVe siècle, dans un petit pays comme l'Angleterre, qui ne consistait guère alors que dans les comtés ramassés autour de Londres. Mais on n'avait jamais rien vu de tel dans un vaste assemblage de provinces, comme était la France de la Guerre de Cent ans. On pouvait encore se demander s'il y avait là autre chose qu'une machine administrative plus ou moins grossièrement imitée de l'Empire romain, si ce corps avait une âme. Après Jeanne d'Arc, on n'en peut plus douter. La royauté française a recueilli là, au moment décisif, le bénéfice de l'ordre et de la justice relatifs, mais très tangibles, qu'elle avait fait régner au temps de St-Louis et de Philippe le Bel, puis, grâce à Charles V, dans les dernières années du XIVe siècle. Tout le monde se le rappelait, et lui en sut gré quand « la grande pitié » se fut abattue sur le royaume. De ce sen-

timent, dont Jeanne d'Arc fut l'expression la plus vibrante, on relève la trace dans les dépositions de paysans lorrains et de bourgeois orléanais, au procès de réhabilitation qui suivit la victoire de Charles VII (1456). La France était désormais une personne. Une personne semblable naîtra en Espagne à la fin du siècle, puis d'autres ailleurs, successivement... Le patriotisme territorial restera dorénavant un facteur caractéristique et essentiel de l'évolution européenne.

L'unité chrétienne allait pourtant se reconstituer, non sans peine ni sans dommages, pour soixante-dix ans.

Dès le début, les Pères du Concile de Bâle se montraient plus intransigeants encore que leurs prédécesseurs sur les droits conciliaires. Ils n'hésitèrent pas à renouveler le schisme. En revanche, ils s'occupèrent d'éteindre l'hérésie. D'habiles diplomates semèrent la discorde entre les hussites, et finalement on parvint à s'entendre avec les plus modérés d'entre eux (*compactata d'Iglau*, 1436). Mais il fallut bien faire des concessions graves, en particulier la communion sous les deux espèces pour les laïques (d'où le nom d'*utraquistes*). Et la Bohême devait rester longtemps encore une province rétive du monde catholique.

Pendant ce temps, le pape Eugène IV donnait tous ses soins à une autre question : la réconciliation avec les Grecs, que rendait bien nécessaire le péril turc renaissant. Au concile qui lui opposait un antipape, il opposa un anti-concile, à Ferrare (1438), puis à Florence (1439). On y vit des illustrations des églises orientales, comme le cardinal platonicien Bessarion : la réconciliation fut proclamée officiellement, mais repoussée par la masse des orthodoxes. Le Saint-Siège n'en recouvrait pas moins, peu à peu, son prestige. Les Pères de Bâle finirent par se disperser, et, en 1449, l'antipape Félix V venait se jeter aux pieds du successeur d'Eugène IV, Nicolas V.

Dans l'intervalle, les Etats qui naissaient, profitant de

la querelle entre le Pape et le Concile, avaient pris des précautions pour entraver la collation des bénéfices à des clercs étrangers et le drainage vers Rome de l'argent qui en provenait. L'Eglise d'Angleterre avait fait reconnaître son caractère national dès la fin du XIVe siècle. En France, les clercs gallicans rédigeaient, en 1438, la Pragmatique Sanction de Bourges, que Charles VII maintint tant qu'il vécut. En Autriche, où le souverain local était, depuis 1438, revêtu de la pourpre impériale, le pape, pour éviter un mouvement particulariste analogue, signa un *Concordat* avec le pouvoir laïque (1448); c'était le premier pacte de ce genre. En Pologne, la grande victoire de Tannenberg (1410) avait assuré la suprématie des Jagellons de Pologne et de Lithuanie sur l'ordre teutonique, qui finit par se reconnaître vassal de la monarchie (traité de Thorn, 1466); le pape reconnut au roi Casimir la collation à plus de mille bénéfices ecclésiastiques. C'est donc par des concessions aux pouvoirs laïques nationaux que le Saint-Siège était arrivé à rétablir sa souveraineté sur le clergé réuni ou dispersé.

En même temps que le grand schisme, la Guerre de Cent ans s'acheminait vers sa fin.

Après la perte de Paris, les Anglais ne pouvaient plus espérer garder que la Normandie et la Guyenne. La guerre de partisans se traîna longtemps, surtout dans le Maine, où les ancêtres des chouans ne laissèrent ni paix ni trêve à l'envahisseur. Enfin, en 1444, une trêve générale fut signée. Pour la consolider, les dirigeants anglais firent épouser au jeune roi Henri VI une princesse de sang français, Marguerite d'Anjou, fille du « bon roi René ».

C'était une fortune étrange que celle de René d'Anjou. Un héritage lui avait apporté le Barrois et la Lorraine, que lui disputa Antoine de Vaudemont, soutenu par le duc de Bourgogne. L'année de la mort de Jeanne d'Arc (1431), la bataille de Bulgnéville le faisait tomber aux

mains des Bourguignons. Etant en prison, il hérita de l'Anjou, du Maine, de la Touraine, de la Provence, et de droits sur les Deux-Siciles, qui commencèrent à absorber son attention. Charles VII, aussitôt rassuré du côté des Anglais, alla en Lorraine présider à la réconciliation de l'Angevin et du Bourguignon, et attester, par les fêtes de Nancy, la convalescence de la royauté.

Le voyage avait un autre but. Le roi travaillait depuis quelques années déjà à la réorganisation de ses forces. Les finances étaient restaurées par l'introduction de la taille permanente (1439), et par les secours de Jacques Cœur. Mais la tâche principale était d'ordre militaire. Il fallait se débarrasser de façon décente des bandes d'écorcheurs de tout pays, qui, après avoir défendu la France, la foulaient terriblement. Charles VII les employa à tâter Metz, Epinal. Le gros, sous le dauphin Louis, alla, pour le compte du duc d'Autriche, chercher querelle aux Suisses qui furent battus à St-Jacques (1444). Des éléments disciplinables, le roi forma les *compagnies d'ordonnance* qui lui assurèrent une cavalerie régulière. Peu après, il essayait d'y joindre une infanterie régulière par l'institution des *francs-archers*. Mais il comptait surtout sur l'artillerie des frères Bureau.

L'épée de connétable, donnée à Arthur de Richemont, garantissait l'amitié du duc de Bretagne. Français et Bretons s'unirent en 1449 pour reprendre la Normandie. L'Angleterre, déjà divisée contre elle-même, tira encore de son sein une armée pour défendre la riche province. Mais cette armée succomba à Formigny (1450), et les Français rentrèrent à Rouen. La bataille de Formigny fut considérée comme la revanche d'Azincourt, et resta populaire: la reine Anne de Bretagne, un demi-siècle plus tard, en célébrait encore le souvenir.

Le tour de la Guyenne était venu. De nouveau, une armée anglaise passa sur le continent, sous la conduite d'un vétéran des guerres de France, Talbot. Talbot fut vaincu et tué à Castillon, et Bordeaux, qui était une ville anglaise

depuis le XIIe siècle, reçut le roi de France dans ses murs (1453). Les Anglais ne tenaient plus que Calais, qu'ils devaient garder encore un siècle.

La fin humiliante de la guerre provoqua en Angleterre un fort mouvement contre la dynastie lancastrienne, en particulier contre la reine angevine. Ce sentiment s'était traduit déjà par divers incidents, lorsqu'un prince du sang qui descendait en double ligne d'Edouard III, Richard d'York, jugea le moment venu de l'exploiter. Il revendiqua d'abord la régence au nom de Henri VI, visiblement faible d'esprit, et la succession en cas de mort du roi (1445). Mais Marguerite d'Anjou n'était pas femme à laisser péricliter les droits de son fils, et l'aristocratie se divisa entre les deux « Roses ». Enrichis par les campagnes de France, ses principaux membres étaient en état de lever sur leurs domaines des corps d'armée entiers: Warwick avait des milliers de tenanciers. Depuis que la réforme de 1430 avait restreint le droit électoral aux possesseurs d'un revenu de 40 shillings, la Chambre basse du Parlement faisait petite figure à côté des Lords, de sorte qu'elle fut paralysée par les dissensions du haut baronnage, et qu'une notable partie de la nation assista avec une certaine indifférence à la sauvage guerre civile qui commençait. L'aristocratie en porta tout le poids, qui fut accablant. Richard d'York ayant été battu et tué à Wackefield (1460), son fils Edouard revendiqua la couronne, cette fois sans plus tenir compte d'Henri VI, et les victoires de Towton (1461) et d'Hesham (1463) firent de lui le roi Edouard IV. Mais, dans la première de ces batailles, 20.000 Lancastriens étaient tombés. 12 grands seigneurs, plus de 100 chevaliers ou *squires* se virent, par cette seule journée, proscrits, leurs terres confisquées au Roi. On ne s'étonnera pas que, au lendemain de la dernière bataille de la guerre (1485), un cinquième du sol national se soit trouvé domaine de la couronne.

En France, Charles VII avait considéré sa tâche

comme faite après l'expulsion des Anglais. Ses dernières années furent assombries par les intrigues de son fils Louis, qui se trouvait exilé sur les terres du duc de Bourgogne quand la mort de Charles fit de lui le roi de France (1461). On a vu par quelles concessions Charles VII avait dû acheter la paix avec les Bourguignons. Il avait été forcé de se montrer aussi accommodant vis-à-vis des autres grands vassaux. Le roi René avait laissé la Lorraine à son fils Jean de Calabre, mais il régnait à Angers comme en Provence, et cette maison poursuivait, dans le Sud de l'Italie, sa politique particulière. Le duc de Bretagne, et nombre de moindres seigneurs dans le Midi, se considéraient comme à peu près souverains. Le règne de Louis XI allait être consacré à rétablir l'unité interne de la monarchie.

La première des grandes guerres nationales laissait donc les deux pays antagonistes dans un état des plus troublés, dont l'autorité royale aura de la peine à les dégager.

Il reste à dire un mot du personnage qui semblait être le principal bénéficiaire de la grande lutte : le duc de Bourgogne. A l'avènement de Philippe le Bon (1419), ses domaines comprenaient déjà la Bourgogne, la Franche-Comté, la Flandre. Puis, par une série de coups de fortune, il y avait ajouté le Luxembourg, la Hollande, les pays de la Somme. La Lorraine seule empêchait que l'Etat bourguignon s'étendît, en ligne continue, des Alpes à la mer du Nord.

Mais l'étendue brute de cet Etat ne donnait qu'une idée imparfaite de ses ressources, car il renfermait quelques-unes des terres les plus prospères de l'Europe. Plus encore que les possessions bourguignonnes, c'est l'activité interne des villes flamandes, dont il était quelquefois forcé de réfréner la turbulence, qui faisait la richesse et l'orgueil du duc Philippe. C'est pour lui qu'écrivaient les chroniqueurs bourguignons, qui rattachent

Froissart à Commines, sans être indignes de l'un ni de l'autre. C'est pour lui et pour son entourage que peignaient les Van Eyck, les premiers qui aient employé largement la technique nouvelle de la peinture à l'huile. L'ordre de la Toison d'Or, que le duc avait créé en 1429, était recherché de toute la chevalerie de l'Occident, et, dans les fêtes des capitales bourguignonnes, l'art médiéval, à la veille de disparaître, jetait un dernier et éblouissant éclat. Quand Philippe le Bon mourut en 1467, rien n'indiquait encore que cette grandeur fût caduque.

Lui semble l'avoir senti. Les pages intimes et sincères qu'on possède de lui sont parfois significatives. Dans tel passage consacré à la perte d'un jeune enfant, Philippe, en exhalant sa douleur paternelle, félicite cet innocent de ce que Dieu l'a rappelé avant le lui laisser entrevoir le malheur de vivre. Ces accents pessimistes, chez un homme comblé des faveurs de la fortune, sont singulièrement plus suggestifs que la douceur plaintive de l'*Internelle Consolation*, ou que la verve amère du « gibier de potence et de paradis », François Villon. Avec le recul, nous y discernons l'état d'âme de l'homme qui vit de l'idéal ancien sans plus parvenir à s'y intéresser, et sans apercevoir encore nettement les grandes tâches qui vont s'offrir aux générations immédiatement suivantes : la défense contre les Turcs, la conquête des Indes, la Renaissance, l'équilibre européen, la réforme religieuse.

II

La prise de Constantinople (1453).

Dans la succession rapide d'événements qui a fait de la chrétienté médiévale l'Europe moderne, celui qui a peut-être le plus frappé les contemporains, encore voisins, malgré tout, de l'époque des Croisades, celui qui est resté le symbole de « la fin du Moyen-âge », c'est la prise de Constantinople par les Turcs (29 mai 1453).

L'empire ottoman naissant avait reçu un coup grave à la bataille d'Ancyre (1402). Il mit vingt ans à s'en relever. Des discordes éclatèrent dans la dynastie d'Othman, et ne prirent fin que quand Mourad II fut solide sur le trône (1422). L'Etat fut sauvé par la cohésion de l'armée, en particulier de la milice des janissaires, qui absorbait méthodiqueemnt l'élite de la jeunesse des pays soumis. On ne laissait à la population chrétienne que les éléments inoffensifs, les *raïas*, qui, sous la condition d'un tribut, vivaient administrés et jugés par leur clergé orthodoxe ou leurs consuls. L'armée exigea du Sultan, qui de caractère était pacifique, la reprise de l'expansion.

Le principal effort de Mourad se porta donc contre les petits peuples chrétiens qui barraient la route du Danube, la grande diagonale européenne. Des héros nationaux se levèrent contre le Turc, Scanderbeg en Albanie, Jean Hunyade en Hongrie. D'autre part, le pape, au milieu des embarras qui l'assaillaient, n'avait jamais perdu de vue la guerre sainte; il ne parvint plus à susciter un mouvement général comme celui qui avait abouti à Nicopolis, mais, quand les hasards de l'élection eurent réuni les couronnes de Pologne et de Hongrie dans les mains de Ladislas, le légat Césarini parvint au moins à rassembler une forte armée de chrétiens d'Orient (1444). Mourad II ne l'emporta que tout juste, à Varna, mais Ladislas tomba, et Pologne et Hongrie furent séparées de nouveau. Mourad II battit encore Hunyade à Cassovie en 1448.

L'empire grec avait profité du répit que lui avait assuré la bataille d'Ancyre. Le règne de Manuel Paléologue (mort en 1425) avait encore été un règne brillant. Mais, pour sauver Constantinople, il eût fallu que la réconciliation avec la chrétienté occidentale fût durable, et c'est à quoi l'intransigeance de la foule orthodoxe ne se prêta pas. Lors donc qu'un nouveau sultan, Mahomet II, annonça l'intention d'en finir avec le reste de l'empire romain, Constantin Dragasès resta seul. Constantinople

fut assiégée pour la dernière fois (1453) et Mahomet II mit en œuvre, pour faire tomber la défense, les ressources d'une artillerie à laquelle nulle autre alors, même celles de l'Angleterre et de la France, ne pouvaient se comparer. La ville tomba le 29 mai 1453 après un combat acharné auquel Constantin ne voulut pas survivre, et elle fut saccagée trois jours. Elle devint la capitale des Turcs, et l'est restée jusqu'à hier.

La chute de la place ne laissa pas de retentir en Europe, pas assez pourtant pour ressusciter l'esprit de la Croisade. Quand Mahomet II assaillit Belgrade (1456), Jean Hunyade fut seul pour défendre la place. Il périt dans ce siège, mais après avoir fait reculer le sultan. Les appels réitérés des papes, les fanfaronnades de la cour de Bourgogne, ne se traduisirent par aucun effort positif. On vit des dévouements isolés; c'est ainsi que notre Jacques Cœur, banni de France à la suite d'un procès inique, et bien accueilli à la cour pontificale, périt à Chio en combattant les Turcs. Mais, quand le pape Pie II vint bénir à Ancône la croisade qu'il avait espéré réunir, il ne trouva que quelques centaines d'aventuriers, et mourut de chagrin (1464). Les intérêts nationaux absorbaient déjà trop d'attentions et de forces pour que le poids de la lutte contre le Turc ne portât pas uniquement sur les Etats directement menacés.

Mahomet II put donc arrondir ses domaines en Europe et en Asie. Il réduisit les dernières principautés grecques, le despotat de Mistra dans le Péloponnèse, l'empire de Trébizonde sur la mer Noire. Il expulsa de Roumanie Vlad l'Empaleur. Il soumit l'Albanie après la mort de Scanderbeg, et, en renversant la dynastie turque de Caramanie, malgré les secours de la Perse, acheva la conquête de l'Asie Mineure. Il alla ruiner les comptoirs génois jusqu'en Crimée, et les places vénitiennes jusque dans le Frioul. Son règne s'acheva sur un succès et sur un revers. Le succès fut la prise d'Otrante (en Italie), dont le gouverneur fut scié en deux. Le re-

vers fut la levée du siège de Rhodes, défendue par les Chevaliers de St-Jean. Le dépit qu'il en ressentit aurait causé sa mort prématurée (1481).

Son successeur, Bajazet II, était d'humeur plus paisible. Il fut d'ailleurs gêné par la rivalité de son frère Djem, qui trouva asile à la cour pontificale. Sous lui, il n'y eut que quelques escarmouches avec le roi de Hongrie, Mathias Corvin, et, sur mer, avec les Génois et les Vénitiens. Ceux-ci, dont toute la richesse reposait sur le commerce levantin, ne pouvaient voir avec indifférence le Turc occuper peu à peu toutes les avenues qui conduisaient vers la Haute-Asie. Mais d'autre part, ils entrèrent les premiers dans la voie des traités en bonne et dûe forme avec le mécréant. Le règne pacifique de Bajazet II acheva d'endormir dans l'Europe ce qui pouvait subsister de l'esprit des croisades.

Il n'en était pas de même pour les deux ailes extrêmes de l'armée chrétienne, là où l'on était habitué depuis des siècles au contact du musulman. L'impression produite par la chute de Constantinople contribua à y raviver la haine et la crainte des infidèles, et se traduisit par des résultats importants.

En Espagne, depuis les grandes victoires du XIIIe siècle, il ne subsistait plus qu'un vestige de la domination arabe et maure, le royaume de Grenade. La dernière tentative des Maures d'Afrique avait été repoussée au Rio Salado (1340). Depuis, les royaumes chrétiens avaient cherché ailleurs des débouchés à leur activité. Les Aragonais s'étaient tournés vers la Sardaigne, vers les Deux-Siciles, qu'ils disputaient aux Angevins avec âpreté, et où ils finirent par rester les maîtres vers 1450. Les Castillans et les Navarrais s'étaient mêlés souvent au drame de la Guerre de Cent ans. Les Portugais inauguraient leurs découvertes maritimes.

En 1469, les troubles que déchaînait en Castille la faiblesse du roi Henri IV amenèrent un événement dé-

cisif : le mariage de sa fille Isabelle avec le prince aragonais Ferdinand. Une autre fille du même roi avait des partisans et était soutenue par le roi portugais; la journée de Toro (1474) décida contre celui-ci, et en 1479 il reconnut les droits d'Isabelle en Castille, au moment même où Ferdinand héritait de l'Aragon. L'unité espagnole était faite.

Immédiatement après, les « rois catholiques se chargèrent de faire oublier les dissensions récentes en faisant l'union sacrée contre le musulman. Il fallut de longues années pour encercler Grenade, et un siège de neuf mois pour amener la chute de la puissante cité (1492). Les Maures ne vécurent plus désormais sur le sol espagnol qu'en étrangers tolérés, et cette tolérance même, fort mitigée dès le début, ne tarda pas à disparaître.

L'Afrique du Nord avait été hors d'état de soutenir Grenade dans la dernière lutte. Tout y était division et anarchie; un siècle à peine après Ibn-Chaldoun, le grand historien, s'il était revenu, n'aurait pu que constater une forte décadence. C'est alors qu'au début du XVIe siècle des aventuriers levantins, les frères Barberousse, vinrent fonder à Tunis et à Alger un nouveau pouvoir, un Etat de pirates, qui allait faire de la Méditerranée une mer redoutée des Européens, et ce, jusqu'en 1830. Le Maroc aussi reprit alors de la vigueur sous les Chérifs du Tafilelt, et domina au XVIe siècle jusqu'à Tombouctou. Tous ces musulmans furent au moins assez forts pour empêcher Espagnols et Portugais de mordre sur l'Afrique. Ils donnèrent aussi refuge aux Maures d'Europe qui repoussèrent le joug chrétien, et l'Afrique nord-occidentale devint le foyer de fanatisme musulman qu'elle est restée jusqu'à nos jours.

En Russie, la Horde d'Or avait été ébranlée par Tamerlan, mais au XVe siècle elle était encore assez puissante pour tenir dans sa dépendance les grands princes de Moscou, et faire au besoin sentir sa force aux Lithuaniens et aux Polonais. Mais en 1462 monta sur le trône

moscovite Ivan III le Grand, le « rassembleur de la terre russe ». Il commença par mater au Nord la république hanséatique de Novgorod. Puis, enhardi par ce succès, il se risqua à refuser le tribut au khan tartare. Moscovites et Tartares s'affrontèrent (1487), et les deux armées, prises de panique, s'enfuirent en sens opposé. Cet épisode peu héroïque marqua la fin du joug tartare. Et le grand prince, surtout depuis son mariage avec une Paléologue, commença à attirer les regards de tous les chrétiens orthodoxes, qui avaient si rageusement repoussé les secours de la chrétienté latine.

Mais il avait d'autres voisins que les Tartares. Derrière Novgorod se dressaient la Suède, maîtresse de la Finlande, les Ordres allemands, maître des rives sud-orientales de la Baltique, et dont l'un, l'Ordre teutonique, allait avoir pour grand-maître un cadet de cette famille des Hohenzollern déjà établi au Brandebourg à l'Ouest; surtout, la Lithuanie était, depuis 1386, rattachée dynastiquement à la Pologne, et ce puissant Etat s'étendait jusqu'à Kief, la doyenne des capitales russes, et jusqu'à la mer Noire. Il est vrai qu'il était miné par le caractère électif de la monarchie, par les tentatives réitérées du Polonais pour rattacher au catholicisme les Lithuaniens, en majorité orthodoxes, enfin par le développement d'une « plèbe nobiliaire » qui, à chaque changement de règne, arrachait à la royauté de nouvelles concessions. Néanmoins, quand le successeur d'Ivan III, avec l'appui de l'Autriche, essaya de mordre sur l'Etat polonais, la bataille de l'Orscha (1514) lui prouva qu'il avait trop présumé de ses forces.

Ces embarras des Moscovites assurèrent du répit aux Tartares. Mais c'en était fait de la Horde d'Or. Il y avait maintenant un Khanat de Crimée, un Khanat de Kazan, un Khanat d'Astrakan, un Khanat de Sibir (Sibérie). Nous avons vu (tome VIII) ce qu'étaient devenus, depuis Tamerlan, les Tartares de l'Asie centrale.

C'est dans ces conditions qu'une révolte de janissaires contre le trop placide Bajazet (1512) porta au trône, à Constantinople, Sélim le Féroce. Au lieu de reprendre l'œuvre de Mahomet II en Europe, le nouveau Sultan porta son attention sur l'Asie. Les dissensions de la Perse venaient de prendre fin par l'avènement du Chah Ismaël, le fondateur de la dynastie des Séfévides. Sélim n'entreprit pas moins de tirer vengeance des interventions des Persans en Asie Mineure, et fut vainqueur à Tchaldiran (1514). Mais Ismaël s'échappa, et un puissant Etat musulman schiite subsista dans l'Iran, ennemi politique et religieux des Turcs : « la mort d'un schiite, disaient ceux-ci, est plus agréable à Dieu que celle de 70 chrétiens ».

Sélim se dédommagea vers le Sud. Les Mamelouks étaient toujours maîtres de l'Egypte et de la Syrie. Ils avaient connu des jours de splendeur au xive siècle, et, malgré le passage de Tamerlan, ils faisaient encore grande figure. Venise, maîtresse de Cypre, était en rapports étroits avec eux, car ils continuaient à détenir, par Alexandrie, le commerce de l'Inde, dont les Portugais commençaient à peine à changer les habitudes. Sélim les battit, et les força à se reconnaître vassaux de l'Empire turc. L'événement eut un contre-coup de première importance. Les Mameloucks tenaient en chartre privée le dernier descendant des Khalifes. Ce personnage passa alors l'étendard du Prophète au Sultan turc. Aussitôt, les villes saintes de la Mecque et de Médine, et avec elles tous les Musulmans sunnites, saluèrent dans celui-ci leur chef religieux. Les Barbaresques d'Alger et de Tunis, et les Khans tartares de Russie, le reconnurent comme suzerain. Son prestige s'imposa même au Sultan du Maroc et au Mogol, conquérant de l'Inde.

Ainsi, au moment où Soliman succéda à Sélim (1520), l'unité du front musulman était réalisée. Une seule autorité dominait depuis le Caucase jusqu'aux abords du détroit de Gibraltar. Toutes les rives asiatiques et afri-

caines de la Méditerranée la reconnaissaient. Elle détenait toutes les routes vers l'Orient civilisé qui, naguère encore, étaient les artères principales du commerce mondial.

Déjà pourtant, la superposition générale, aux Arabes et aux Persans, de dynasties et d'aristocraties militaires turques, tartares, mongoles, faisait sentir ses effets dans le monde de l'Islam. Des personnages comme Mahomet II ou Soliman étaient loin d'être de purs Barbares. Seulement, pour satisfaire leurs instincts de culture, ils faisaient appel à des Grecs, voire à des Italiens. A Ispahan, à Delhi, on ne trouvait plus rien qui pût rivaliser avec l'Europe de la Renaissance. Ce n'était donc plus seulement la religion chrétienne, mais une civilisation de tous points supérieure qu'il s'agissait de défendre contre la dernière agression asiatique.

Or, pendant les quarante ans de répit que la placidité de Bajazet II, puis les préoccupations asiatiques de Sélim, avaient assurés à l'Europe chrétienne, une puissance s'était constituée, qui était directement intéressée à barrer la route du Danube. Le péril turc a été un facteur essentiel dans la formation de la maison d'Autriche, et la résistance à ce péril devait être la grande œuvre historique des Habsbourg.

III

La découverte de l'Amérique (1492) et de la route de l'Inde (1498)

L'Europe médiévale avait vécu à la fois dans la crainte et dans la dépendance de l'Orient. Ce qu'il y avait alors de richesse et de civilisation dans les pays européens dépendait, en dernière analyse, du commerce méditerranéen. Or, à mesure que s'affirmait le progrès des peuples turco-tartares, le désir grandissait de s'affranchir d'un vasselage de plus en plus onéreux, de tourner le

monde de l'Islam, d'aller chercher directement aux pays signalés par Marco-Polo ces produits précieux qu'on désignait du nom vague et mystérieux d'*épices*. Depuis que la boussole était devenue, au XIVe siècle, d'usage courant sur la Méditerranée, permettant aux navigateurs de se lancer en haute mer par tous les temps, le principal obstacle qui s'opposait aux courses océaniques était levé. Les grandes découvertes allaient venir.

Dès le XIVe siècle, on sent que la curiosité est éveillée chez les peuples riverains de l'Océan. Même dans la France de la guerre de Cent ans, des Normands trouvent le temps de pousser jusqu'en Guinée, et l'incident du « bal des sauvages », où faillit périr Charles VI, montre quel retentissement avaient dans la société terrienne ces courses lointaines. Mais l'essort décisif vint des Portugais.

Le petit royaume de Portugal avait pris part vaillamment à la longue croisade ibérique. Mais, depuis le XIIIe siècle, il était encerclé par la Castille, de laquelle il préserva son indépendance et sa dynastie nationale par la bataille d'Aljubarrota (1385). Même le Maroc ne lui était plus accessible que par mer. Le fils de Jean Ier, le prince Henri le Navigateur, apprit aux Portugais à porter plus loin leurs regards. Le centre d'études qu'il créa à St-Vincent devint une pépinière d'explorateurs maritimes. Quand il mourut en 1463, les Portugais étaient établis aux Açores, sur les côtes de Mauritanie, aux bouches du Sénégal, et une pléiade de capitaines ne demandait qu'à continuer.

Le progrès toutefois fut lent. En 1471 seulement Diégo Cam franchit « la ligne » (l'Equateur), et aperçut le ciel austral. En 1486, Barthélemy Diaz doublait le cap des Tempêtes, derrière lequel Adamastor, disait-on, guettait les marins. Le roi Jean II, qui présidait alors avec énergie aux destinées du Portugal, changea le nom fâcheux en celui de « Cap de Bonne-Espérance ». On n'avait fait encore que la moitié du chemin qui conduisait dans

l'Inde. Mais on recueillait tous les renseignements nécessaires pour achever l'œuvre chez les musulmans d'Egypte et d'Arabie, qui depuis si longtemps commerçaient sur les côtes de l'Afrique orientale et de l'Inde. On fondait de grandes espérances sur l'Abyssinie. On n'avait jamais complètement oublié qu'un royaume chrétien avait survécu à la conquête arabe, protégé par ses montagnes : on entreprit de renouer avec lui. Il faut dire que l'anarchie chronique du pays devait rendre caduques les espérances des Portugais.

Au fur et à mesure que se répandait le bruit des progrès portugais, une autre idée germait : celle de trouver par l'Ouest la route que les Portugais avaient tant de peine à ouvrir par l'Est. On avait l'impression que les pays signalés par Marco-Polo comme les derniers du côté du soleil levant, le Cipangu par exemple, devaient être moins éloignés des côtes de l'Europe qu'il ne semblait d'abord. Erreur bienfaisante, qui a hanté plusieurs cerveaux avant de donner le courage de l'exécution au Génois Christophe Colomb. Après avoir demandé à divers Etats les moyens qui lui manquaient, celui-ci obtint enfin 2 vaisseaux et 90 hommes des souverains d'Espagne, l'année même où tombait Grenade (1492).

On sait le reste. Il semble bien que Colomb eut besoin d'être vigoureusement soutenu pour venir à bout des découragements de l'équipage qui franchit le premier l'Atlantique. Mais le 12 octobre 1492, à l'aube, il abordait aux Lucayes. Il est peu de minutes aussi solennelles dans l'histoire de l'humanité civilisée.

Christophe Colomb a fait d'autres voyages. Son caractère n'était pas sans taches, et, après la mort de sa protectrice Isabelle (1501), il éprouva des malheurs qu'il ne fut pas sans provoquer. Il est mort sans avoir vu autre chose que des « Indiens ». Pourtant l'idée qu'on s'était heurté à un continent nouveau faisait du chemin, le nom d'Amérique apparaît dans des ouvrages imprimés

en Lorraine vers 1500. Quand Balboa eut aperçu le Pacifique (1513), le doute ne fut plus permis.

Déjà il avait fallu régler les droits réciproques des Portugais et des Espagnols sur les terres qu'on découvrait. Le pape, pris pour arbitre, fixa la ligne de « marcation » à 270 lieues à l'ouest des Açores, soit vers le 45° de longitude Ouest. C'est ainsi que, quand Cabral rencontra, en se dirigeant vers l'Inde, une terre américaine projetée à l'Est de ce parallèle, le Brésil, le pays fut reconnu aux Portugais (1500).

L'exploit de Colomb avait surexcité l'émulation des Portugais, et aiguillonné leur désir d'arriver avant les champions de l'Espagne aux pays qu'on croyait déjà effleurés par eux. Le roi Emmanuel le Fortuné, successeur de Jean II (1496), donna enfin à Vasco de Gama les moyens nécessaires pour mener jusqu'au bout le voyage; mais il fallut promettre leur grâce à des condamnés à mort pour compléter les équipages. En 1498, Vasco de Gama, de la côte de Mozambique, atteignit Calicut, sur la côte occidentale de l'Inde. Il revint à Lisbonne en 1499, et le roi Emmanuel put faire savoir aux Vénitiens, non sans ironie, qu'ils n'auraient plus besoin désormais d'aller mendier les épices dans les ports musulmans.

L'Inde péninsulaire était alors divisée entre mille pouvoirs locaux. Ce n'est qu'un quart de siècle plus tard que Baber devait fonder à Delhi un pouvoir redoutable, qui mit encore un demi-siècle à s'implanter dans le Dekkan. Les Portugais purent donc établir sur les côtes des postes fixes : Goa fut la première ville européenne dans la zone tropicale.

Il s'agissait maintenant d'occuper solidement les positions principales qui jalonnaient la longue route de Lisbonne à Goa. Les Portugais y rencontrèrent des diffficultés parfois inattendues : la politique vénitienne trouva moyen d'armer contre eux les musulmans d'Egypte, d'Arabie et de Perse. C'est cette coalition maritime qu'Albuquerque dissipa par la grande victoire de Diu (1509).

Quand peu après le pouvoir des Ottomans s'étendit sur ces régions, l'empire portugais était déjà assez confirmé pour pouvoir braver ce nouvel ennemi.

Le même Albuquerque a fondé l'établissement portugais de Malacca (1511). Dans les années qui suivirent, les Portugais s'installèrent aux îles Moluques, au milieu de ces Malais qui jadis les avaient précédés dans l'hégémonie de l'Océan Indien. Ils reconnurent les Etats indochinois et même la Chine. Mais, là, ils se trouvaient en présence de la monarchie encore puissante des Mings, qui ne s'ouvrit à eux, à Macao, que par un jour de souffrance.

Les Européens ayant ainsi atteint le Pacifique à la fois à l'Est et à l'Ouest, l'idée s'imposait d'achever la reconnaissance du globe. Elle fut réalisée par un Portugais passé au service de l'Espagne, que le poète national du Portugal, Camoëns, a considéré comme un traître : Magellan. Charles-Quint était déjà roi d'Espagne quand celui-ci mit à la voile (1519). Il traversa le détroit qui a gardé son nom et, sans vérifier l'existence du grand continent austral que l'on s'obstina longtemps à imaginer sur la foi de Ptolémée, piqua droit à travers la mer du Sud ; elle apparut d'abord sous un jour si rassurant que le nom d'Océan Pacifique lui est resté. Cependant, Magellan, arrivé aux Philippines, y trouva la mort dans un combat contre les indigènes. Ce fut son lieutenant Del Cano qui acheva la navigation par le Cap de Bonne Espérance. Le premier tour du monde avait duré 1124 jours (1521).

Déjà un conflit s'annonçait entre Espagnols et Portugais aux Moluques. De ce côté aussi, il fallait un règlement et, de nouveau, l'autorité pontificale intervint (1524). La « ligne de démarcation » aurait dû être placée exactement à 180 degrés de la ligne de « marcation », vers le 135° de longitude Est. En réalité il y eut quelques indécisions. Les Portugais considérèrent comme appartenant à leur zone toutes les Moluques et tout le Japon. Les Espagnols ne renoncèrent pas aux Philippines : ils

ne devaient pourtant les coloniser qu'en 1567, sous le roi dont elles ont reçu le nom.

Ainsi les peuples ibériques semblaient s'être partagé le monde. Leurs empires ne se ressemblèrent pas. Les Portugais n'avaient qu'une mince ligne de comptoirs répandus de Lisbonne aux Moluques, où tous les gens hardis et ne craignant pas les aventures se précipitaient pour s'enrichir vite et revenir bientôt. Les vieilles sociétés en présence desquelles ils se trouvaient presque partout n'eussent pas toléré une pénétration plus profonde. Les commerçants occidentaux ne pouvaient guère leur apparaître que comme des contrebandiers et des pirates, et l'impression serait en somme justifiée, s'il n'y avait eu Saint François-Xavier. Les Espagnols, eux, avaient dans leur lot l'Amérique, et ils pouvaient songer à fonder un véritable empire. Déjà, en 1519, Cortez avait commencé la conquête du Mexique. Dix ou douze ans plus tard, Pizarre entreprenait celle du Pérou. Des territoires immenses et compacts s'ouvraient là à la civilisation.

Le continent africain, sans être encore entamé réellement, subit le contre-coup des grandes découvertes. Dans toute sa partie centrale et méridionale, il était livré aux guerres des peuplades noires, qui depuis longtemps déjà alimentaient d'esclaves les sociétés musulmanes. Elles rendirent le même service aux navigateurs chrétiens, quand les protestations de Las Cases eurent obtenu quelques ménagements vis-à-vis des Indiens de l'Amérique. La traite des nègres commença.

Les Portugais et les Espagnols ne devaient pas garder longtemps le monopole de l'exploitation des terres découvertes par eux. Déjà les Pays-Bas, qui alors relevaient de la couronne d'Espagne, étaient admis à participer au trafic nouveau : Anvers prit son essor dès la première moitié du XVI[e] siècle. Puis bientôt le roi de France demandera « quel article du testament d'Adam » l'a exclu du partage. Le roi d'Angleterre, qui, dès 1497 avait fait reconnaître par Cabot les côtes de Terre-Neuve, n'était

pas d'humeur à rester en arrière. La thalassocratie européenne commençait, apportant au monde un spectacle que n'avaient jamais offert les dominations continentales du passé, même les plus grandes. Pour la première fois, on allait voir des empires « sur lesquels le soleil ne se couchait pas ».

Mais le fait le plus important fut la conquête de l'Amérique. Ailleurs, les Européens trouvaient devant eux des masses de population aussi denses que celles d'Europe, avec des civilisations parfois millénaires et, en certaines de leurs parties, équivalentes à la leur. Dans le Nouveau Continent, qui avait vécu jusque là à l'écart de toutes influences extérieures, ils rencontrèrent des sociétés nettement retardataires, et dont ils purent faire table rase. Dans l'Amérique du Nord, c'était presque le vide. L'Amérique allait devenir ainsi une « Nouvelle Europe » — fait capital, dont nous commençons seulement à mesurer la portée.

Aussi n'avons-nous pas cru inutile de consacrer à l'explication de ce fait tout un volume.

IV

La Renaissance

Au moment où les grands événements que nous venons de rappeler changeaient la situation de l'Europe dans le monde, une transformation interne s'y accomplissait, lui préparant une primauté qu'au temps d'Ibn-Chaldoun nul ne pouvait encore prévoir. Au moyen-âge, le seul élément de son unité et de sa supériorité était la religion chrétienne. Le sentiment chrétien ne s'y affaiblit pas, en dépit des chocs qui ébranlèrent l'armature extérieure de l'Eglise, — loin de là. On a pu regarder l'*Imitation de J.-C.* comme un livre du xve siècle. En tout cas, c'est alors qu'elle s'est répandue partout : nul livre n'a occupé davantage les presses naissantes. Mais, à la colonne cen-

trale qu'est le christianisme, deux autres s'ajoutent : d'une part, la culture gréco-latine, retrouvée — d'autre part, la science, la connaissance de la nature, démesurément agrandie. Le mouvemt est déclanché au XVe siècle en Italie et dans les pays d'Empire. A partir de 1494, il gagne les monarchies pacifiées de l'Occident. Suivons sa marche.

La Croisade est au point de départ, et le contact prolongé et étroit qu'elle avait inauguré avec l'Orient arabe ou byzantin. De ce contact, l'Italie, de par sa position géographique, a profité la première. Ses ports sont projetés vers le Levant, et le trafic maritime, à condition d'avoir derrière lui des flottes de guerre respectables, était alors, non seulement plus rapide, mais plus sûr, moins hérissé d'obstacles que le trafic continental. Venise, aux XIVe et XVe siècles, régnait sur toutes les rives de l'Adriatique, avait des positions fortifiées dans la Morée et dans l'Archipel, des comptoirs à Constantinople et dans la mer Noire, en attendant qu'elle mît définitivement la main sur Chypre (1471-1489). Quand se développa la puissance des Turcs, elle était la première puissance chrétienne en Orient. C'est par son intermédiaire, presque exclusivement, que l'Occident recevait les produits du Levant méditerranéen et des pays lointains dont il était la façade: produits matériels d'abord, mais aussi inventions et suggestions de toutes sortes. Gênes, qui encore au XIVe siècle tenait tête à Venise, handicapée par la distance, était passée au second plan.

Mais l'Italie entière profitait de cette avance dans le commerce mondial. Il s'y accumulait des capitaux que l'intelligence italienne savait faire fructifier. Le prêt à intérêt, la lettre de change, la comptabilité en partie double, y parurent ou y reparurent. Au XIIe siècle, il semblait que Milan, la Milan des Visconti, dût prendre la tête dans cette direction nouvelle. Le nom des « Lombards » est resté depuis cette époque associé à toutes les opérations de prêts sur gages en France et en Angleterre.

Vers 1447, Milan passa aux mains du condottiere Sforza, dont la dynastie ne laissa pas trop décliner l'état milanais. Pourtant, Florence l'éclipsa. Les familles qui y détenaient la richesse mobilière surent donner comme base, à leurs opérations de crédit, une industrie textile travaillant pour l'exportation. Par leur puissance internationale, ils furent en état de résister aux agitations locales. Finalement, en 1434, une famille de banquiers, les Médicis, s'empara du pouvoir sans fracas, en faussant sagement toutes les institutions démocratiques. Florence devint pour plusieurs années la capitale de la civilisation occidentale. Au siècle suivant, les Médicis donneront des chefs à la chrétienté et des reines à la France; le souvenir de la Renaissance est inséparable des noms du pape Léon X et de la reine Catherine de Médicis.

La primauté de l'Italie se manifeste dans plusieurs domaines. La première, elle a eu une littérature nationale. La première, elle a rendu à l'art quelques éléments essentiels qui lui manquaient depuis l'antiquité.

L'Italie a possédé un écrivain classique dès 1300, dans la personne du proscrit florentin Dante. Le fils d'un autre proscrit florentin, Pétrarque, a fait pour la poésie légère ce que Dante avait fait pour l'épopée. Boccace, encore un Florentin, a donné à la prose italienne ses modèles. Puis, au xve siècle, la littérature originale a pâli quelque temps devant l'érudition et la philologie. Mais elle conservait sa sève, et reparut avec éclat au temps de l'Arioste et de Machiavel (*Le Prince*, 1514).

L'Italie n'avait pas été la principale province de l'art médiéval. Les cathédrales gothiques étaient ailleurs, et la peinture à l'huile avait paru en Flandre. En Italie, l'inspiration vint d'abord de Byzance : St-Marc est une église byzantine. Puis le Dôme de Florence (1420) et le Baptistère avec ses portes « dignes de servir d'entrée au Paradis » apportèrent une formule décidément nouvelle. Mais c'est surtout en se remettant à l'école de l'antiquité que les Italiens, par l'étude du nu, ont libéré

la sculpture et la peinture. Dans le musée de la petite ville ombrienne de Pérouse, on suit pas à pas le progrès qui, tout au long du xve siècle, conduit à Raphaël et à Michel-Ange. A ceux-ci, la Rome de Jules II (1503-1513), par la création de St-Pierre, devait offrir un champ d'action digne d'eux.

Enfin, l'Italie a, la première, rassemblé les vestiges précieux de la pensée et de l'art antiques. L'Orient byzantin avait toujours regorgé de manuscrits grecs, pour lesquels l'intérêt n'avait jamais fait défaut à Constantinople. A l'époque du grand schisme et de l'agression turque, le va-et-vient constant entre Byzance agonisante et l'Italie en répandit la connaissance dans la péninsule. Quant aux manuscrits latins, ils dormaient dans les cloîtres de l'Occident où ils avaient été recopiés de siècle en siècle à titre d'exercices de calligraphie. Pétrarque, au xive siècle, fut un des premiers à donner l'exemple de « les tirer de leurs cachots ». Au xve siècle se multiplièrent, dans tous les Etats italiens, chez les rois aragonnais de Naples, chez les papes rentrés à Rome, et naturellement à Florence et à Venise, les bibliothèques où les manuscrits purent attendre en sécurité les premières œuvres de l'imprimerie. Cette passion a eu ses abus. Pendant près d'un siècle, le prodige d'érudition, le virtuose en pastiches de l'antiquité, a éclipsé le créateur. Mais cette fougue excessive était nécessaire pour constituer le trésor des merveilles qui allaient se répandre sur toute l'Europe, et lui ouvrir un monde nouveau.

Si les « Allemaignes » ont été les premières à suivre l'Italie sur la route de la Renaissance, cela tient au contact étroit que le St-Empire médiéval avait maintenu entre les deux pays. Ce contact survécut à la catastrophe de Frédéric II, et d'autre part la chute de l'autorité impériale eut ses effets heureux. Il y eut, dans les terres d'Empire, un pullullement de cités libres où le commerce avec la Méditerranée accumula peu à peu des capitaux

que les familles bourgeoises apprirent des Italiens à faire fructifier. Et la puissance internationale du crédit ne rencontra là devant elle que des pouvoirs locaux, qu'elle domina plus facilement que les monarchies étendues de l'Occident. Il n'y avait personne, dans l'Empire, qui pût oser vis-à-vis d'un Welser ou d'un Fugger un geste aussi intimidant que celui des courtisans de Charles VII vis-à-vis de Jacques Cœur.

Tout naturellement, ce sont les villes de l'Allemagne du Sud qui ont gardé les rapports les plus étroits avec l'Italie. Augsbourg et Nuremberg tenaient le premier rang dans le quartier qui, à Venise, était réservé aux Allemands : le *Fondaco dei Tedeschi*. Evidemment, le commerce qui se faisait alors par le Brenner et les autres cols alpins nous ferait aujourd'hui sourire. On a calculé que deux trains de marchandises suffiraient à emporter les denrées qui, aux XIVe et XVe siècles, traversaient les Alpes dans le cours d'une année. Tel quel, ce commerce suffit à créer la prospérité des puissantes familles de capitalistes dont les Fugger d'Augsbourg, vers 1500, étaient le type le plus brillant.

Par les villes du Rhin, Constance, Bâle, Strasbourg, Mayence, Cologne, le mouvement d'affaires se propageait jusqu'en Flandre. Là, Bruges fut longtemps la reine d'une pléiade de cités : tant que son port ne fut pas ensablé, elle commerça même directement avec les ports méditerranéens. Mais la Flandre entière éveillait l'idée « d'une ville continue » au temps des ducs de Bourgogne. Quand, après la bataille de Nancy (1477), les Pays-Bas, passèrent à la maison de Habsbourg, leur liaison avec les villes du Rhin s'accentua.

Enfin, sur les bords de la mer du Nord et de la Baltique, d'autres ports, Brême, Hambourg, surtout Lübeck et Dantzik, avaient formé dès le XIIIe siècle la Ligue hanséatique. Elles étaient en contact étroit avec Bruges et Londres d'une part, avec Novgorod de l'autre. Avant tout, elles exerçaient une action décisive sur les

pays scandinaves, dont elles étaient l'intermédiaire obligé avec l'Europe. En 1397, Marguerite de Waldemar, pour la première fois depuis Kanut le Grand, réunit les royaumes de Danemark, de Norwège et de Suède. Il se forma là une puissance menaçante pour la Hanse, qui durant tout le xv[e] siècle encouragea les rébellions de la Suède contre le Danemark. Au reste, le monopole qu'elle avait exercé ne pouvait se maintenir indéfiniment, mais le temps qu'il dura fut assez long pour créer là un centre important de richesse et de civilisation.

Quant aux cités de l'Allemagne de l'Est, elles étaient moins indépendantes, parce qu'enclavées dans des dominations territoriales plus fortes, Autriche, Saxe, Brandebourg, Ordre teutonique. Et il en était de même *à fortiori* des villes de Bohême, de Hongrie ou de Pologne où la bourgeoisie était en grande partie allemande, et rencontrait par conséquent, outre la méfiance normale des pouvoirs ecclésiastiques, féodaux ou royaux vis-à-vis de l'orgueil des citadins, une antipathie nationale. Là aussi, pourtant, cette bourgeoisie a connu des jours de prospérité et de grandeur.

C'est dans ces cités allemandes ou semi-allemandes que la Renaissance a trouvé un second foyer, qui s'est allumé plus tardivement que le foyer italien, mais n'a peut-être pas été moins brillant. C'est là qu'a été inventée, après la peinture à l'huile, l'imprimerie. C'est là qu'on trouve le plus grand nom de l'humanisme et le premier grand nom de la science moderne.

Il est possible que l'idée de l'imprimerie ait été conçue d'abord dans le lointain Orient. Mais telle que nous la connaissons, l'imprimerie est née aux bords du Rhin. Haarlem, Mayence et Strasbourg se disputent la gloire d'avoir vu ses premiers pas. Le premier homme qui ait fait usage de caractères mobiles, Gutenberg, a vécu à Strasbourg. Le premier livre daté qui soit sorti des presses est le *Psautier* de Mayence (1457). Dans la seconde moitié du xv[e] siècle, la « dixième Muse » a répandu ses bienfaits

sur toute l'Europe. Vers 1500, une maison de Bâle comptait déjà 24 presses et 600 ouvriers, chiffres qui, même aujourd'hui, ne paraissent pas méprisables.

Parmi les dévots des lettres anciennes retrouvées, les « humanistes », le chef de file fut Erasme, né à Rotterdam en 1466. Une naissance malheureuse, une expérience de la vie monastique qui lui laissa d'amers souvenirs, tels furent à peu près les seuls liens qui l'attachèrent à son pays. De bonne heure, il courut le monde. En Angleterre, il eut affaire aux douaniers d'Henri Tudor (1459); spolié par eux, il composa les *Adages* pour reconstituer son humble pécule. Un voyage en Italie lui inspira l'*Eloge de la Folie* (1509-1511). Puis il vécut plusieurs années à Louvain (1517-1521). Depuis longtemps alors il était, grâce à un labeur incessant, reconnu dans toute l'Europe comme le premier des latinistes et des hellénistes vivants. Les artistes réputés, Albert Durer, Holbein, se disputaient l'honneur de faire son portrait. Il avait trouvé dans la conciliation de la foi catholique et de la sagesse antique un repos intellectuel que troubla la voix tonitruante de Luther. Aussi l'intransigeance avec laquelle le réformateur revendiquait les titres de la Grâce lui mit-elle la plume à la main pour la défense *du Libre arbitre* (1524). Il fut ainsi rejeté vers la vieille Eglise, à laquelle il avait porté plus d'un coup d'épingle, mais dont, au soir de sa vie, le fanatisme religieux partout ressuscité lui fit apprécier et regretter l'humanisme tolérant.

La vraie science, à l'ombre des livres grecs, avait déjà commencé à renaître discrètement, lorsque naquit à Thorn, en 1473, Nicolas Kopernik. Il était issu d'une famille polonaise, mais né dans une ville de bourgeoisie allemande, que le traité de 1466 venait de faire passer de l'Ordre teutonique à la Pologne. Il vécut comme chanoine à Frauenburg, et c'est sur des documents relatifs aux différends sans cesse renaissants entre l'Ordre et la couronne polonaise que nous lisons sa signature. L'en-

seignement des astronomes de l'Allemagne du Sud, un voyage en Italie (1495), la connaissance des théories d'Aristarque de Samos, l'impression produite par les découvertes maritimes, voilà ce qu'on peut noter si l'on tient à atténuer le mérite de l'idée qui a fait sa gloire. En tout cas, dès 1511, il était convaincu que la terre n'est qu'une planète du système solaire, et l'Europe savante n'ignorait pas sa conviction. Mais sa patience ne recula devant aucune observation de détail pour vérifier cette idée alors révolutionnaire, et ce n'est qu'à son dernier jour qu'il lâcha le livre où elle était développée. A ce moment, depuis longtemps déjà, l'atmosphère de sérénité intellectuelle où il avait grandi avait été perturbée par la tempête de la Réforme, et, à plus d'une réflexion inquiétante faite sur sa foi ou ses mœurs, il avait pu éprouver, comme Erasme, que c'était « fini de rire ».

De même que la Renaissance italienne avait été victime des premières guerres d'équilibre, l'avortement de la Renaissance allemande allait résulter du réveil des passions religieuses.

Mais déjà le mouvement avait gagné les grandes monarchies pacifiées de l'Occident. Elles étaient en retard. La France avait dû attendre la solution des difficultés léguées par la guerre de Cent ans, la chute du duché de Bourgogne, l'annexion de la Bretagne. Puis l'expédition d'Italie (1494) donna le signal. Et la Renaissance commença à mûrir au soleil du règne aimable de Louis XII. L'Angleterre, elle, avait dû attendre la liquidation de l'abominable guerre des Roses. Bientôt après, Erasme y rencontra déjà des choses et des gens plus satisfaisants que les douaniers de Douvres: Thomas More par exemple, dont l'*Utopia* date de 1516. Enfin, l'Espagne, à peine réunie par la main vigoureuse des rois catholiques, se mettait de niveau avec les nations voisines par des créations comme le collège d'Alcala, où François Ier devait trouver plus d'une suggestion utile pour notre Collège de France. L'avenir, désormais, était assuré.

De la Renaissance, les grands événements qui changeaient l'équilibre mondial, la résistance au Turc, la découverte des Indes Orientales, ont reçu leur sens et leur portée immense. C'était bien à une civilisation de tous points supérieure qu'allait être dévolue l'hégémonie de l'univers.

V

L'Equilibre européen (1494).

Quoique l'offensive ottomane, les grandes découvertes, la Renaissance, soient aux yeux de l'historien des faits éminemment européens, ils ont été envisagés, au xve siècle, du point de vue de l'Etat. L'attaque des Turcs n'a provoqué de réactions immédiates que chez les peuples directement intéressés, Venise, la Hongrie. Au lendemain des découvertes, les terres reconnues ont été partagées entre le Portugal et l'Espagne. La Renaissance a pris une physionomie sensiblement différente suivant les pays. Déjà l'Europe était divisée en communautés politiques décidées à tout subordonner à leurs intérêts particuliers. Passons-les en revue.

L'Italie, d'abord, que se partageaient des Etats dont plusieurs avaient déjà un passé glorieux, des traditions suivies, une doctrine d'Etat, et qui apparaissaient en général pourvus de tous leurs organes.

Le royaume des Deux-Siciles avait été organisé dès le temps de Frédéric Ier et de Charles d'Anjou (xiiie siècle) La rivalité des maisons d'Anjou et d'Aragon l'avait, depuis, coupé en deux. La Sicile, comme la Sardaigne, avait été rattachée à la couronne d'Aragon. A Naples aussi, une branche de la dynastie aragonaise s'était assise fortement au milieu du xve siècle. Le roi Ferdinand (1458-1494) a été un des promoteurs de la Renaissance. Mais la dynastie angevine avait laissé des regrets tenaces, des fidélités dans la noblesse napolitaine, et le pays

n'était pas au bout des troubles qu'elle avait occasionnés.

L'Etat romain avait de nouveau pour souverain, depuis la fin du grand schisme (1449), le chef incontesté de la chrétienté. Certains des pontifes de cette époque ont été pleinement conscients de leur rôle œcuménique ; nous avons dit la mort émouvante de Pie II à Ancône (1464). Mais, en général, chez les papes de la Renaissance, le souverain temporel a tenu à éclipser le chef spirituel de la catholicité. Sixte IV a opéré, dans la région des Marches (vers Ancône), des « reprises » qui ont été plusieurs fois des prises : il s'est montré avant tout préoccupé de caser ses neveux. Avec le trop célèbre Alexandre VI Borgia (1492-1503), ce n'est plus le neveu du pape, mais un bâtard, César Borgia, qui devient le pivot de la politique pontificale, et de quelle politique !

Florence était, depuis 1434, la capitale des Médicis. Laurent le Magnifique (1464-1492) se fit pardonner, par son culte de la Renaissance, des prodigalités qui excédèrent même les disponibilités de sa maison de banque : la République fit banqueroute pour le sauver. En même temps, Florence avait conquis l'accès de la mer et visait à rassembler toute la Toscane: Pise seule résistait encore vigoureusement.

A Milan, François Sforza, mort en 1466, avait fondé une dynastie. L'ordre de succession régulier fut troublé (1480) par l'usurpation de Ludovic le More, l'ami de Léonard de Vinci : le caractère précaire que garda son pouvoir devait être pour l'Italie, avec l'état troublé du royaume de Naples, une source de malheurs.

Venise avait gardé, en face de toutes ces monarchies, une constitution républicaine et oligarchique. Elle groupait autour d'elle les villes de la Vénétie, mais la base de sa puissance était ailleurs, sur l'Adriatique et dans le Levant. Par là, elle était le plus fort et le plus envié des Etats italiens.

Gênes aussi était encore une république, mais, trop faible pour se défendre seule, elle cherchait de tous côtés

des protecteurs : elle finit par se donner au duc de Milan. De sa grandeur passée, il lui restait la Corse et Chio.

Quant à l'Etat piémontais-savoyard, il était considéré comme plus français qu'italien. La maison de Savoie était déjà alliée à la dynastie des Valois par des liens qu'allait resserrer le mariage de Louise de Savoie avec le comte d'Angoulême, le père de François Ier.

Entre tous ces petits Etats, des combinaisons diplomatiques mouvantes se nouaient et se dénouaient. En 1454, le pape se flatta un instant d'avoir obtenu une réconciliation générale. Puis, en 1478, la conspiration des Pazzi contre Laurent le Médicis divisait de nouveau l'Italie en deux camps. Toute puissance qui paraissait trop forte provoquait une coalition, et l'équilibre italien donnait déjà un avant-goût de ce que sera l'équilibre européen. Au surplus, les guerres, menées par des condottieri qui passaient facilement d'un camp dans l'autre, n'étaient pas acharnées, et l'historien florentin Guichardin, vers 1540, se rappelait avec amertume cette époque, qui avait vu l'apogée de la prospérité italienne.

Dans ces rivalités s'est précisée la doctrine dont un autre Florentin, Machiavel, allait donner la formule célèbre (*Le Prince*, 1514). L'Etat, pour la première fois depuis de longs siècles, apparaît là comme une entité absolument souveraine, supérieure à toutes les considérations morales, « par delà le Bien et le Mal ». Le livre a dû son succès à ce qu'il répondait aux instincts profonds, non seulement des princes italiens, mais de tous les souverains du temps. Le chef de l'Eglise n'était pas alors très qualifié pour élever la protestation chrétienne : la réaction est venue d'ailleurs, et s'est manifestée par l'idée de « l'équilibre ».

Dans les pays de l'Occident, la renaissance de l'Etat s'est opérée sur une large base nationale. Là, le Prince a eu pour sujets, en gros, des hommes préparés à vivre ensemble et sentant leur solidarité : l'épisode de Jeanne

d'Arc avait montré l'importance de ce sentiment. La France, l'Angleterre, l'Espagne, furent, en même temps que des Etats, des nations.

En France, Charles VII avait laissé son fils en présence d'une série de vassaux que le passé orageux du nouveau roi ne pouvait prédisposer à l'obéissance (1461). Louis XI ne désarma une première coalition féodale qu'à force de concessions qui eussent pu être mortelles. En face de son principal adversaire, le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, il fit preuve, en allant négocier à Péronne sans songer à décommander le soulèvement qu'il avait fomenté à Liège, d'un mélange d'imprudence et de perfidie qui faillit lui coûter la vie (1468). Mais il sut concentrer ses coups sur les plus faibles de ses ennemis, sur la petite féodalité de Gascogne en particulier, tandis que Charles s'enferrait contre d'autres ennemis. Les tentatives pour souder ensemble les Etats dispersés du duc de Bourgogne réunirent contre celui-ci l'Empereur, le duc de Lorraine René de Vandémont, les Alsaciens et les Suisses. Après une série de défaites, Charles le Téméraire resta sur le dernier champ de bataille, celui de Nancy (5 janvier 1477).

Ce fait militaire devint un événement politique de première importance, parce que Charles ne laissait qu'une fille, Marie de Bourgogne. Louis XI revendiquait comme suzerain la tutelle sur les Etats bourguignons, et songeait à marier l'héritière au dauphin. Mais Marie avait été fiancée par son père au fils de l'Empereur, Maximilien, et elle était entre les mains des Flamands, favorables à cette union. Le mariage apporta au prince autrichien tous les Pays-Bas, avec des prétentions sur l'Artois, la Franche Comté et la Bourgogne. « Voilà l'origine de toutes nos guerres », dit plus tard Louis XV devant le tombeau qui reçut prématurément la fille du Téméraire.

Louis XI réalisa d'une façon plus heureuse l'héritage du bon roi René, Anjou, Maine et Provence (1481). Par

lui, Dijon, Amiens, Le Mans, Angers, Marseille, devinrent définitivement des villes françaises. Lorsqu'il mourut (1483), le duché de Bretagne seul restait inquiétant. Une dernière levée de boucliers féodale contre la régente Anne de Beaujeu permit de frapper le duc François, qui en avait été l'âme. Et la régente régla la question en mariant son frère, le jeune roi Charles VIII, à l'héritière du duché, Anne (1491) : il fallut, il est vrai, rompre le mariage projeté entre Charles et la fille de Maximilien, Marguerite d'Autriche, et renoncer à l'Artois et à la Franche-Comté. La France, après l'annexion de la Bretagne, forma un bloc cohérent et solide, mais avec une frontière du Nord-Est béante.

L'Angleterre n'était sortie de la guerre de Cent Ans que pour tomber dans la guerre des Deux-Roses. Après la bataille d'Hexham (1463), Edouard IV d'York s'était trouvé affermi. Mais la guerre civile anglaise fut mêlée aux guerres féodales de France : Louis XI soutenait Marguerite d'Anjou, Edouard IV lia partie avec Charles le Téméraire. Les victoires de Barnet et de Tewkesbury (1471), par lesquelles il ressaisit son trône un instant menacé, furent en même temps des victoires sur le roi de France. Edouard IV eut des velléités de faire expier à celui-ci le concours donné à ses ennemis, mais Louis XI eut l'adresse de l'arrêter au traité de Pecquigny (1475), le premier pacte conclu entre les deux couronnes depuis un demi-siècle.

A la mort d'Edouard (1483), la fortune de la maison d'York fut ruinée par son frère, qui assassina ses deux neveux et se proclama roi sous le nom de Richard III. Même en un siècle aussi blasé sur les tragédies de ce genre, le crime provoqua une réaction presque générale. Henri Tudor, représentant d'une branche collatérale des Lancastre, vint revendiquer le trône et le conquit à la bataille de Bosworth (1485). Après quoi, il épousa Elisabeth d'York, réconciliant ainsi les Deux-Roses.

Mais la crise ne se termina pas sans laisser des souvenirs

et des rancunes. Henri VIII eut encore deux échauffourées assez sérieuses à réprimer. Il se consacra à la politique insulaire, organisant l'Irlande, mariant sa fille au roi d'Ecosse, Jacques Stuart. Il résista à toutes les tentations continentales, tout en se montrant, dans l'ensemble, porté vers l'Espagne et vers l'Autriche.

Surtout il accentua le despotisme royal. La Chambre des Lords, après la guerre des Roses, comprenait 30 pairs ecclésiastiques, que les mesures du xiv[e] siècle avaient mis dans la dépendance de la Couronne, et seulement 17 pairs laïques. Quant aux Communes, elles étaient satisfaites dans l'ensemble de la politique commerciale du roi, qui se montra disposé à tout subordonner à la production et à la protection des laines anglaises. Au reste, dans ses treize dernières années, Henri VIII ne convoqua plus le Parlement. Son avarice féroce et minutieuse lui permit de mettre de côté plus de cent mille livres sterling par an, et de constituer une réserve de un million ou un million et demi.

L'Espagne du xv[e] siècle paraissait plus éloignée encore que la France ou l'Angleterre de la monarchie absolue : en Castille surtout, la résistance que rencontrait la fille putative du roi Henri IV, la Beltranéja, créait un trouble profond. La sœur du roi, Isabelle, était la reine désignée en cas d'éviction de cette princesse. Elle avait pris une décision grosse de conséquences en se fiançant à son cousin Ferdinand d'Aragon (1469). Puis, après la défaite à Toro des Portugais qui soutenaient la Beltranaja (1476), elle s'était vu reconnaître par tous le trône de Castille au moment où Ferdinand héritait du royaume d'Aragon (1479). En 1492, la conquête de Grenade achevait l'unité espagnole

Les « rois catholiques » ont gouverné conjointement jusqu'à la mort d'Isabelle (1504). A ce moment, l'unité s'était si bien imposée aux Castillans comme aux Aragonais que Ferdinand put régner paisiblement sur toute l'Espagne jusqu'à sa mort (1516). Les défiances laissées

par l'intervention du Portugal dans les divisions castillanes ne se dissipèrent que par le mariage d'une infante avec le roi Emmanuel le Fortuné (1496-1521). Au nord, Ferdinand n'avait pas renoncé aux territoires que son père avait laissé échapper : le Roussillon, engagé à Louis XI, et la Navarre, passée par un mariage à la maison d'Albret. Charles VIII lui restitua bénévolement le Roussillon (1493), mais sans faire disparaître son hostilité tenace contre la France. Il ne devait reprendre une partie de la Navarre qu'à la faveur des guerres contre cette puissance.

Ferdinand et Isabelle ont fait connaître à l'Espagne l'ordre et une justice régulière. Financièrement, ils ont porté les revenus du trésor à trente millions de maravédis. Ils avaient opéré, avec plus de raideur encore que les souverains anglais et français, la nationalisation de l'Eglise espagnole : ils crurent devoir expier leur attitude quasi-schismatique aux dépens des juifs. Ceux qui étaient convertis furent soumis à la surveillance plus que soupçonneuse de l'Inquisition (1482). Puis, après la prise de Grenade, les Juifs avoués furent expulsés, et la mesure fut imitée en Portugal après le mariage espagnol. Les royaumes ibériques perdirent des dizaines de milliers de sujets industrieux, rompus aux affaires. L'exploitation des Indes aurait probablement revêtu un caractère moins rudimentaire par la présence et l'utilisation de ce personnel, seul adapté aux méthodes du capitalisme naissant.

L'armée espagnole a été organisée principalement par l'ordonnance de Valladolid (1496). Un sur 12 des Espagnols âgés de 20 à 45 ans fut astreint au service. Ferdinand finit par avoir 20 régiments de 7.000 hommes environ, avec 64 pièces de canon par groupe de deux régiments. A la différence des Suisses, dont l'arme était la longue lance, les soldats espagnols furent dotés en général de l'arquebuse. Ainsi naquit cette « redoutable infanterie de l'armée d'Espagne », qui, au XVIe siècle,

put se vanter de tenir les quatre parties du monde sous la terreur de ses mousquets.

Des trois grandes monarchies occidentales, la France, plus étendue que l'Angleterre, plus peuplée que l'Espagne, plus fertile que l'une et l'autre, apparaissait alors comme la première. C'est elle d'abord qui allait susciter les jalousies et les méfiances.

En Allemagne, depuis la débâcle de l'autorité impériale au XIII[e] siècle, et surtout depuis les prérogatives reconnues en 1356 aux princes électeurs, il était écrit que l'Etat ne renaîtrait que sur une base particulariste. Un seul des Etats ainsi constitués pouvait entrer en ligne avec les monarchies occidentales : l'Etat autrichien.

Rodolphe de Habsbourg (1273-1291) avait jeté les bases de sa grandeur. Il était formé de toute une série de domaines répandus dans la zone sub-alpine, depuis la Hongrie jusqu'aux Vosges. De ces domaines se séparèrent au XIV[e] siècle les cantons suisses. Après des défaites répétées, les ducs d'Autriche se résignèrent à cette perte, surtout quand la Confédération des cantons eut prouvé sa vitalité par la défaite du Téméraire (1477). Cependant, la perte était si sensible qu'encore en 1499 Maximilien fera une tentative pour ressaisir la Suisse.

En 1438, Albert II de Habsbourg, duc d'Autriche, se trouva, par un coup de fortune, élevé à l'empire en même temps que roi de Hongrie et de Bohême. Ce ne fut qu'un bref épisode, car il mourut dès 1439, et Frédéric III ne lui succéda que dans une partie des Etats autrichiens. Pourtant, ce même Frédéric fut élu empereur, maintenant ainsi une tradition qui était destinée à se perpétuer : le dernier de sa race, il alla se faire couronner à Rome (1452). Malgré son peu de valeur, son long règne assura l'avenir de l'Etat autrichien; lorsqu'il laissa l'Autriche et l'Empire à son fils Maximilien (1493), la fortune des Hasbourg avait pris son essor.

Tout d'abord, les domaines autrichiens propres, après une pénible querelle de succession, avaient été soudés ensemble. Vienne prenait figure de capitale. L'Autriche, la Styrie, la Carinthie, le Tyrol formaient un bloc, que Maximilien allait doter des organes essentiels de l'Etat. La perte de la Suisse avait séparé du bloc les domaines des Habsbourg en Souabe et en Alsace. Ces domaines furent menacés un instant par le Téméraire, mais, après la bataille de Nancy (1477) et le mariage bourguignon, la maison obtint, en compensation de ces déboires momentanés, un prodigieux agrandissement. Les Pays-Bas lui échurent d'emblée, et, en 1493, l'Artois et la Franche-Comté lui étaient cédés bénévolement par Charles VIII. Malgré cette cession, Maximilien crut devoir à sa qualité d'héritier des ducs de Bourgogne de garder des préventions tenaces contre la France : il regretta toujours la Bourgogne et la Picardie ! C'est comme souverain bourguignon qu'il contrecarra la politique française en Lorraine et en Savoie, et noua avec l'Angleterre et avec l'Espagne des liens dont la portée devait être colossale.

Le titre d'Empereur donnait au souverain autrichien toutes sortes de prétentions à faire valoir sur l'Italie et sur l'Allemagne, mais Frédéric III eut la sagesse de ne se faire aucune illusion sur cet article. Dès le XIVe siècle, Charles IV avait vendu les parchemins dont il disposait aux ducs de Milan et à bien d'autres : Maximilien devait être assez chimérique pour essayer de les retrouver, sans autre résultat que d'exciter à ses dépens la verve des Italiens. En Allemagne les titres de l'Empereur avaient gardé un peu plus de consistance, bien que personne ne prît au sérieux son autorité sur les villes comme Augsbourg, Nuremberg ou les cités de la Hanse, sur les archevêques de la vallée du Rhin, sur les princes de Bavière, de Saxe ou de Brandebourg. Maximilien essaya de mettre un peu d'ordre dans ce chaos, en créant, à la diète de Worms (1495), un tri-

bunal d'Empire, puis en divisant l'Allemagne en dix cercles (1512). Il lui fallut bien constater le néant de ces efforts. Et il abandonna résolument les ordres de la Baltique aux Polonais et aux Moscovites.

Par contre, à dater d'Albert II, jamais plus les Habsbourg ne perdirent de vue la Bohême et la Hongrie. Mais le caractère électif de ces deux couronnes les firent passer, en 1458, à des rois « parvenus » (uffgerukt), Georges Podiebrad en Bohême, Mathias Corvin en Hongrie. A la mort de Podiebrad (1470), le roi Casimir de Pologne fit reconnaître en Bohême et en Hongrie son fils Wladislas. Alors, contre la Pologne, les Habsbourg cherchèrent le contact avec la Moscovie, qui venait de se dégager du joug tartare: les traités de 1490 et de 1514 furent les premiers qui mêlèrent le nouvel État à la politique européenne. Cependant, Maximilien comptait davantage sur la politique matrimoniale: il lui fallut attendre d'être grand-père pour fiancer, en 1507, sa petite-fille Marie au fils de Wladislas, Louis de Hongrie, et son petit-fils, Ferdinand, à la sœur de Louis.

C'est ce double mariage qui a préparé la réunion de la Bohême et de la Hongrie à l'Autriche. Mais, pour en assurer les conséquences, il a fallu la recrudescence du péril turc. C'est un point que, d'ailleurs, le chevaleresque Maximilien n'avait jamais perdu de vue, en travaillant avec obstination à constituer un fort État chrétien dans la vallée du Danube.

En face des Etats infra-nationaux d'Italie, et des monarchies nationales de l'Occident, l'Etat autrichien a réalisé un troisième type, l'Etat supra-national. Il renferma dans son sein des nationalités diverses, Allemands, Welches, Tchèques, Magyars. Ce sera plus tard sa faiblesse, mais, en attendant, cette structure permettait des espérances indéfinies d'agrandissement. Maximilien (1493-1519) a rêvé toute sa vie d'enlacer peu à peu toute l'Europe dans le réseau de ses alliances matrimoniales. Il a fait concrétiser ce rêve par Albert Dürer dans le

dessin qui illustrait le *Triomphe* de la féconde maison d'Autriche. On va voir comment il a échoué vis-à-vis de la France et de l'Angleterre, mais a réussi vis-à-vis de l'Espagne et de l'Italie.

Tous les conflits entre Etats, même la guerre de Cent ans, même les querelles occasionnées par les successions de Bourgogne et de Bretagne, avaient eu jusqu'alors un caractère strictement local. Avec l'expédition de Charles VIII en Italie (1494), pour la première fois, les combinaisons s'étendent de proche en proche, se généralisent. L'idée de l'équilibre commence à poindre.

Louis XI avait recueilli dans l'héritage de la maison d'Anjou les prétentions sur Naples que cette maison n'avait cessé de faire valoir. Après l'annexion de la Bretagne, Charles VIII se trouva libre de les prendre à son compte. Tout jeune, d'esprit romanesque, il ne voyait dans la conquête de Naples qu'un acheminement vers la croisade contre le Turc. C'était un commencement de politique méditerranéenne, qui pouvait donner à la France un équivalent des conquêtes portugaises et espagnoles : l'idée, après tout, a été reprise au XIXe siècle. Charles VIII ne la voyait peut-être pas nettement. Mais des politiques plus réfléchis, après lui, auraient pu continuer l'œuvre.

La marche vers Naples s'accomplit sans difficultés. Les Etats italiens songèrent d'abord à se servir, dans l'intérêt de leurs querelles locales, de cette armée, la plus belle qu'eût vue la péninsule. La conquête de Naples s'effectua par les sergents fourriers, « à la craie ». Mais très vite le ciel s'assombrit. Ferdinand d'Aragon et Maximilien d'Autriche jugèrent l'occasion bonne pour exercer des reprises sur la France, et coalisèrent les ennemis italiens de Charles. Celui-ci dut s'ouvrir le chemin du retour par la victoire de Fournoue (1495). Quand il fut rentré en France, il sembla que rien ne dût rester de son équipée.

Il en restait un fait très grave : le rapprochement de l'Espagne et de l'Autriche. Il avait été cimenté par le mariage de l'archiduc Philippe le Beau, fils de Maximilien, avec la fille des rois catholiques, celle qui devint plus tard Jeanne la « Folle ». De ce mariage allaient naître Charles d'Autriche, Ferdinand et des filles. Charles sera Charles-Quint. Ferdinand est le prince autrichien qu'on fiança à l'héritière de la Hongrie et de la Bohême.

Louis d'Orléans, qui succéda en 1498 à Charles VIII, mort sans enfant, n'en garda pas moins les yeux fixés sur l'Italie. Aux prétentions sur Naples il joignit, comme descendant de Valentine Visconti, des prétentions sur Milan. A Milan, la spolation de Ludovic le More se fit sans grande peine (1500). Les Suisses, qui furent introduits en Italie à cette occasion en raison de leur réputation militaire, y gagnèrent le Tessin. Puis Louis XII combina avec Ferdinand la chute des Aragonais de Naples. L'opération réussit, mais les deux alliés se brouillèrent sur le partage des dépouilles. Gonzalve de Cordoue, l'un des vainqueurs de Grenade, battit les Français à Cérignole (1503) et leur enleva Naples.

Des tractations compliquées suivirent, dans la coquette ville de Blois, résidence de Louis XII. Il s'agissait de régler avec Ferdinand la question de Naples, avec Maximilien celle du Milanais, sur lequel il faisait valoir des droits comme empereur et comme mari d'une Sforza. Parmi les combinaisons ébauchées, l'une nous laisse rêveurs. Louis XII avait épousé Anne de Bretagne, dont il n'avait qu'une fille, Claude. On parla de la marier à Charles d'Autriche, que la mort de Philippe le Beau (1506) allait faire héritier présomptif des domaines autrichiens comme de l'Espagne. Par ce mariage, et en oubliant la loi salique, la couronne de France pouvait se joindre à toutes celles-là. Mais il n'avait été question que de donner en dot à Claude la Bretagne, la Bourgogne et le Milanais. Un fort mouvement d'opinion se prononça contre le démembrement de la France. Louis XII

se fit prier par des Etats généraux de donner Claude à son plus proche parent mâle, François d'Angoulême, le futur François Ier. L'unité française fut ainsi sauvée, et Louis consolida la popularité immense qu'il devait à la prospérité générale du royaume et du peuple.

Pendant ce temps, les combinaisons italiennes allaient leur train. Le pape Jules II réunit Louis XII et Maximilien contre Venise : Louis fut vainqueur à Agnadel (1509), et chacun exerça ses reprises sur la République. Mais, aussitôt pourvu, le pape se retourna contre les Français, entraînant sans aucune peine Ferdinand et Maximilien. Quand Louis eut répondu en réunissant un concile pour déposer le pontife, la coalition devint une « Sainte Ligue », et se généralisa. Henri VIII, qui venait de monter sur le trône d'Angleterre (1509), et qui était le gendre des rois catholiques, crut le moment venu de renouveler les lauriers de la guerre de Cent ans. La France avait donc provoqué, pour la première fois, une véritable coalition européenne. Par un mouvement instinctif, Louis XII chercha des alliés lointains, et s'adressa aux Etats scandinaves.

Le Milanais fut brillamment défendu par Gaston de Foix, mais, quand ce jeune capitaine fut tombé à Ravenne (1512), une série d'échecs prouvèrent au roi de France qu'il avait surestimé ses forces. Les Suisses, à la journée de Novare, chassèrent ses troupes d'Italie. Ferdinand conquit la plus grande partie de la Navarre. Au Nord, les Français furent battus à Guinegate. Leur allié, le roi d'Ecosse, succomba à Flodden Field. Louis XII désarma d'abord le roi d'Angleterre, en épousant une princesse anglaise. Mais quand, le 1er janvier 1515, il laissa la couronne à François 1er, ses autres ennemis n'avaient signé que des trêves. Le nouveau roi marcha droit en Italie, et reprit le Milanais aux Suisses à la journée de Marignan (septembre 1515). Cet éclatant succès amena enfin la paix. Les Suisses signèrent une « paix perpétuelle » qui mit une partie de leurs forces au service

de la France. Le pape Léon X (1513-1521) conclut le concordat de Bologne. Le vieux Maximilien et son petit-fils Charles, qui venait de monter sur le trône d'Espagne (1516), traitèrent également. La France sortait en somme sans grand dommage d'une épreuve dangereuse, et le Milanais même restait à son roi.

A ce moment, tout le monde attendait la mort de Maximilien, qui survint en 1519. Depuis trois générations, la couronne impériale était restée dans la famille des Habsbourg, mais elle était toujours élective, et François Ier se mit sur les rangs contre Charles d'Autriche. Un marchandage éhonté s'engagea autour des électeurs germaniques. En élisant François Ier, ils reconstituaient l'unité carolingienne : France, Allemagne, Italie. Mais Charles était, en somme, par les domaines autrichiens que lui laissait son grand-père, un prince allemand, et cette considération fut probablement décisive aux yeux des électeurs. Ils élurent Charles-Quint (1519).

Ainsi la France cessait d'être l'État le plus fort d'Europe. La réunion de l'Empire et de l'Espagne, avec tout ce qui se rattachait de possessions et de titres annexés à ces deux couronnes, constituait une puissance bien autrement impressionnante. Quand une première guerre eut mis en relief la supériorité militaire de l'Espagne, quand François Ier eut été battu et pris à Pavie (février 1525), la tendance des états secondaires se dessina nettement contre la maison de Habsbourg. La France allait devenir le boulevard de l'équilibre européen.

Les guerres innombrables du moyen-âge avaient eu, dans l'ensemble, le caractère de guerres privées entre puissants propriétaires fonciers, soutenus par un nombre plus ou moins grands de vassaux. L'Eglise, aux yeux de qui la seule guerre légitime était la Croisade, n'a jamais été assez forte pour empêcher le mal, et s'était sagement bornée à limiter le dégât. La substitution graduelle, au principe de la souveraineté territoriale,

du principe de l'Etat fondé sur l'avantage des masses, présentait des avantages au point de vue de l'ordre : il est évident qu'elle rendait les conflits plus rares, mais elle les rendait plus graves. *Salus populi suprema lex* ! Forts de la raison d'Etat, les princes devenaient bêtes de proie, ne reconnaissant aucune règle dans la lutte pour la vie. La pratique était déjà établie depuis longtemps quand Machiavel formula la théorie. Le pape, au temps des Alexandre VI, des Jules II et des Léon X, et quelles que fussent d'ailleurs les différences de valeur morale entre ces personnages, avait complètement renoncé à se tenir en dehors et au-dessus de ce jeu féroce... en attendant que la Réforme brisât l'unité chrétienne.

Mais les réflexes agirent sans tarder. Déjà, dans le petit milieu italien, on avait vu l'État le plus fort du moment, le plus enclin par conséquent à abuser de sa force, provoquer des coalitions en vue du rétablissement de « l'équilibre » (le mot est fréquent dans Guichardin). A partir de l'expédition de Charles VIII (1494), la tendance se généralisa, s'étendit à toute l'Europe. La France, la première, en fit l'expérience. A partir de l'élection de 1519, ce fut contre la maison d'Autriche-Espagne qu'elle se manifesta généralement. Plus tard, elle arrêtera la France de Louis XIV et de Napoléon, puis l'Allemagne de Guillaume II... Elle explique le rôle unique de l'Angleterre à partir du moment où, renonçant à toute ambition continentale, cette nation se consacrera exclusivement aux entreprises transmarines.

L'idée de l'équilibre est devenue ainsi le facteur réel et efficace du droit public européen, en dehors duquel tout est chimère.

VI

La Réforme (1517)

L'Etat, en même temps qu'il affirme sa souveraineté au dehors, vis-à-vis des autres Etats, l'affirme égale-

ment à l'intérieur, vis-à-vis des populations qu'il a groupées autour d'un chef unique. Sans doute, au XVe siècle, et même au XVIe, il est encore loin d'avoir disloqué les classes, les corps, les communautés diverses qui étaient les cadres de la société médiévale. Mais, dès le début, la tendance très nette des rois qui le représentent est de de se trouver en présence d'une poussière d'individus, isolés et désarmés devant sa puissance écrasante. Seulement, atteignant l'individu, il se heurte tout de suite à une question dont quinze siècles de christianisme ont fait la question grave entre toutes pour l'Européen : la question du salut éternel de l'âme. C'est un point que nul ne sacrifiera très facilement à un intérêt non seulement individuel, mais collectif, non seulement particulier, mais général, parce que tout intérêt terrestre est plus ou moins éphémère par essence, et qu'il n'y a aucune commune mesure entre le temps et l'éternité. Or, précisément, vers 1500, une crise religieuse était ouverte.

La première cause, qui remontait déjà loin dans le passé, était la décadence morale du clergé. Le fait est indéniable. Qu'on néglige les déclamations, toujours suspectes, des indisciplinés et des révoltés. Qu'on néglige les satires des pédants, où l'on ne sait jamais quelle part doit être faite au pastiche et à l'artifice littéraire. Mais les rapports confidentiels des princes de l'Eglise, de l'Italien Césarini à la fin du grand schisme, de l'Espagnol Ximénès, ministre des rois catholiques, de l'Anglais Wolsey, ministre de Henri VIII, suffisent à constituer un dossier écrasant. L'étendue et l'ubiquité du mal ne pouvaient pas ne pas inspirer de sérieuses réflexions sur la discipline ecclésiastique. Tel se dira qu'il vaudrait mieux cent fois que les prêtres soient mariés et pères de famille si l'on ne peut les empêcher de vivre dans le concubinage, voire dans la sodomie et dans l'inceste. Tel autre, qu'il vaudrait mieux mille fois que les biens de l'Eglise soient sécularisés, abondonnés aux princes

laïques pour des fins profanes, voire guerrières, s'ils ne sont parmi les clercs qu'une occasion permanente de scandale et de damnation.

A cette cause se joint, dans la seconde moitié du xve siècle, l'esprit de la Renaissance, triomphant dans l'élite intellectuelle de l'Eglise, et dont la capitale est à Rome même. Les résurrection de l'antiquité païenne ne va pas sans certains excès d'enthousiasme, graves déjà chez les laïques, mais tout à fait choquants chez des prélats et des pontifes. Non pas qu'ils soient inévitables: Erasme, le prince des humanistes, est en même temps un esprit profondément chrétien. Il est facile de relever, dans ses procédés d'harmonisation entre le culte de l'antiquité et le maintien de l'idéal chrétien, certaines mutilations caractéristiques. Il supprimerait volontiers les chœurs des tragédies grecques. Dans le Nouveau Testament, il ne veut pas voir l'Apocalypse. Mais Erasme est un Hollandais pondéré, — de plus, personnellement, un esprit conciliant, apte à trouver les compromis, bref, très prémuni contre les entraînements de la virtuosité italienne. En revanche, on sait que la pape Léon X (1513-1521), non seulement est prêt à compromettre pas mal d'âmes chrétiennes pour l'achèvement de l'église Saint-Pierre, non seulement fait jouer des pièces scabreuses, mais encore entame des discussions sur l'immortalité de l'âme entre un platonicien et un épicurien, et que, fin lettré, il donne le prix à celui qui la tient pour mortelle, parce qu'il a mieux soutenu sa cause. Sur des lourdauds du Nord, mal accoutumés aux complications, aux nuances, et à l'ironie supérieure, on mesure sans peine l'effet produit par cette désinvolture du chef de la chrétienté.

De tous temps, dans un milieu où la théologie était considérée officiellement comme la première des disciplines, l'Eglise avait vu naître des théories hétérodoxes. Quand elles émanaient de docteurs réputés, ces théories avaient entraîné certains groupes de laïques peu en-

clins, par eux-mêmes, à se faire tuer pour la question de la transsubstantiation ou de la grâce efficace. Averroes, Wiclef, Jean Huss, n'avaient pas passé sans laisser des traces. Or, vers 1500, la législation médiévale contre l'hérésie est toujours appliquée. Il ne se passe pas d'années où l'un quelconque des pays d'Europe ne voie brûler quelques hérétiques; parfois les enfants, quand ils ne sont pas brûlés eux-mêmes, doivent assister au supplice de leurs parents. Admissibles de la part d'un fanatique irréprochable comme l'inquisiteur des rois catholiques, Torquemada, ces atroces sévérités commencent à émouvoir de la part de prêtres notoirement paillards ou meurtriers, ou simplement incrédules. Même pour une foule encore toute respectueuse de l'autorité ecclésiastique et pénétrée d'horreur pour l'hérésie, le contraste est grand entre l'erreur des victimes et l'indignité des juges. Toutes les hardiesses contre le dogme et la foi vont passer à la faveur des invectives tonitruantes contre un dévergondage moral et intellectuel trop réel.

C'est en 1517 que fut exécuté le geste qui polarisa l'agitation diffuse. Cette année-là, le pape, pour pouvoir mener à terme le chef-d'œuvre de Bramante, de Raphaël et de Michel Ange, avait organisé une vente d'indulgences. Des moines dominicains publiaient par toute l'Allemagne « qu'au moment même où la pièce de monnaie sonnait au fond de leur coffre-fort, l'âme libérée s'envolait du Purgatoire au Paradis ». Un jeune moine augustin, Martin Luther, protesta d'abord avec virulence contre ces pratiques. Mis en cause par le légat, il en appela d'abord du pape mal informé au pape mieux informé. Puis il invoqua le Concile, et finalement rejeta toutes ces autorités traditionnelles pour se placer en face de l'Evangile librement interprété. Charles-Quint lui donna un sauf-conduit pour venir à la diète de Worms (1521). Luther n'y parut que pour refuser toute rétractation, mais il n'avait pas à redouter le sort de Jean Huss. Il sentait derrière lui l'électeur de Saxe, une moitié des

princes allemands, et nombre de bras menaçants. Caché par l'électeur de Saxe au château de la Wartburg, il lança de là la traduction allemande de la Bible, seule autorité devant laquelle il s'inclinât encore. En quatre ans, en trois bonds, il avait passé à la position extrême du schisme.

Les laïques de l'Allemagne du Nord ne mirent pas beaucoup de temps à tirer les conséquences pratiques de la théologie de Luther. Princes et villes firent main basse sur les biens ecclésiastiques. La sécularisation la plus grosse de conséquences fut celle de l'Ordre teutonique par un cadet de Hohenzollern (1525). Les paysans du Sud-Ouest auraient volontiers été plus loin, et envoyé les droits féodaux rejoindre les dîmes. Mais les autorités, protestantes ou catholiques, firent cause commune contre ce mouvement sauvage. Luther lui-même prononça le fameux : « Frappe, transperce, et tue qui veut ». Le très catholique duc de Lorraine remplit le programme de point en point.

La Réforme gagna presque instantanément les pays scandinaves. Christian II y avait restauré l'Union de Calmar, mais la Suède, soutenue par les Hanséates, s'insurgea contre la tyrannie à la voix de Gustave Wasa. Gustave dut payer ses partisans, et la sécularisation des biens d'Eglise s'offrait d'elle-même pour le tirer d'embarras. En Danemarck aussi, après la chute de Christian II et la défaite des Hanséates, la couronne et l'aristocratie passèrent au protestantisme. Quand Henri VIII d'Angleterre eut, lui aussi, rejeté l'obédience du pape (1531), presque toute l'Europe germanique se trouva séparée de Rome par un schisme plus radical que celui, qui, depuis des siècles déjà, isolait l'Europe grecque et slave.

Dans les pays latins, l'aspiration à la Réforme n'avait été ni plus tardive, ni moins profonde qu'au Nord. Dès 1492, le dominicain Jérôme Savonarole lançait contre le clergé des imprécations non moins violentes que celles

que devait faire entendre Luther. Après avoir été quelque temps maître de Florence, il fut brûlé comme hérétique (1498), mais le spectacle d'un Savonarole immolé par un Alexandre Borgia avait profondément troublé bien des âmes dans la péninsule. En Espagne, le cardinal Ximénès qui, après avoir joui longtemps de la confiance des rois catholiques, avait assuré la transmission du pouvoir à Charles-Quint (1516-1517), en même temps qu'une des grandes figures de la Renaissance, avait été un réformateur sévère des ordres monastiques. En 1521, se décidait la vocation d'Ignace de Loyola, le futur créateur de la Compagnie de Jésus, et sainte Thérèse était déjà née. En France enfin, Lefèvre d'Etaples peut être regardé comme un précurseur direct de Luther, et Jean Calvin, né en 1509, a pu rencontrer, à la Sorbonne, Ignace de Loyola et Saint François-Xavier.

Mais ces pays étaient beaucoup moins accessibles que les pays germaniques à la propagande luthérienne. La vieille Eglise, avec la précision de ses dogmes, le large appel fait, dans le culte, à l'imagination et aux éléments affectifs de l'âme, la barrière dressée entre le clergé et les laïques, ne heurtait aucunement leur tempérament national, bien au contraire. Dans ces régions de plus ancienne civilisation, plus naturellement et profondément imprégnées de l'esprit de la Renaissance, l'élite se cabra contre certains dogmes extrêmes qui allaient être fondamentaux dans le protestantisme, tels que l'importance exclusive attachée à la grâce : Erasme, dès 1523, toucha un point sensible en s'insurgeant, au nom du libre arbitre et de l'efficacité des œuvres, contre le déterminisme mystique de Luther. On demandait seulement, en somme, que le clergé se montrât de nouveau digne de son autorité, en réalisant l'idéal chrétien qu'il déclarait inaccessible à la faiblesse des simples fidèles.

Mais une réforme catholique ne pouvait aboutir que par le pape. Or, en 1527, un événement tragique

fit réfléchir celui-ci. Au cours des guerres entre Charles-Quint et François Ier, les armées impériales, conduites par un transfuge français, le connétable de Bourbon, et ne recevant pas de solde, se dédommagèrent par la prise et le sac de Rome. A côté d'éléments allemands luthériens, elles comprenaient des Italiens et des Espagnols, qui, s'ils laissèrent à leurs camarades les sacrilèges, ne se montrèrent pas plus respectueux qu'eux des pompes de la « nouvelle Babylone ». En même temps, l'Empereur, qui dans l'espèce avait eu à souffrir de la politique temporelle du pape, réclamait le concile. Ce fut le point de départ du revirement du Saint-Siège. Dès lors, les papes du XVIe siècle, sans perdre de vue leur rôle de souverains italiens et de mécènes, mettront en tête de leurs préoccupations la réforme de l'Eglise.

Ce serait fausser la réalité que de ne pas mettre au premier plan les origines religieuses de la crise qui s'ouvrait. Mais il ne faut pas pour autant méconnaître l'importance de ses conséquences politiques, qu'on résumerait aujourd'hui par la formule de « nationalisme religieux ». Dans les Etats protestants, on alla tout droit au césaropapisme. Dans les Etats catholiques, le pape ne maintint la fidélité au dogme qu'en s'appuyant sur les princes laïques, et par d'importantes transactions sur la discipline. Le principe *Cujus regio, hujus religio*, dominera désormais l'Europe jusqu'au XIXe siècle, et il a laissé des traces encore visibles aujourd'hui.

En vérité, aucune période de l'histoire n'a vu une suite aussi rapide d'événements décisifs. Qu'on imagine un homme né vers 1440 et mort vers 1530 : il en a certainement existé. Cet homme a vécu dans un milieu purement médiéval, parmi les contemporains de Jeanne d'Arc. Et il a vu le dernier descendant authentique des empereurs romains remplacé à Constantinople par un Turc, les Indes orientales et occidentales révélées aux Européens, l'imprimerie mettant à la portée de

tous les œuvres sacrées ou profanes, tout un monde pré-chrétien ressuscité, les premières guerres affrontant tous les souverains de l'Europe, la grande secousse religieuse : s'il appartient à certains cercles humanistes, il a appris entre temps que la terre tourne autour du soleil. Le monde dans lequel s'est achevée sa vie ne ressemblait presque plus par aucun trait à celui où il était né. Même un homme né avant 1789 et mort après 1870 n'a pas vu une transformation aussi générale et aussi profonde.

De ces événements, le plus important, encore une fois, du point de vue mondial que nous avons choisi, est la découverte de l'Amérique. Il nous a paru suffisant de rappeler brièvement les autres, après que tant et de si bons historiens se sont consacrés à exposer les divers côtés de l'évolution interne de l'Europe. Mais la situation particulière de l'humanité américaine, les raisons pour lesquelles le Nouveau Continent, à la différence de l'Asie ou de l'Afrique, est devenu une seconde Europe, ce sujet nous arrêtera plus longtemps. C'est celui qui va être étudié, dans les pages qui suivent, par M. le Colonel Langlois.

PREMIÈRE PARTIE

Généralités

Si l'on s'en tenait au sens strict du mot, l'histoire écrite de l'Amérique daterait du 12 octobre 1492. Ce jour, Christophe Colomb nota sur son livre de bord la découverte d'une île. Cette île était une des Bahamas et appartenait géographiquement au Continent américain. Mais nous possédons des documents bien antérieurs, qui nous autorisent à dater de plus loin l'histoire américaine et même à retracer une préhistoire.

Certains documents indigènes remontent assez souvent au delà de cette date. D'autre part, les Sagas Islandaises parlent de la découverte d'une terre, située à l'ouest du Groënland, qui ne peut être qu'une région d'ailleurs mal déterminée de l'Amérique du Nord. Ces Sagas sont antérieures au moins d'un siècle et demi à l'expédition de Colomb, et relatent des faits de deux siècles plus anciens. Nous pouvons de ce fait reculer déjà le début de l'histoire écrite de l'Amérique aux environs du xe siècle.

Les monuments du Yucatan, du Mexique et du Guatemala portent, gravés sur la pierre, les dates

antérieures d'un millénaire à la conquête. Leur étude comme aussi celle des traditions et des reliques archéologiques, nous autorisent donc à reporter le début de l'histoire américaine, au minimum, au VIe siècle et pour le moins au VIIIe siècle après J.-C.

Ces monuments, les récits recueillis sur place par les premiers conquérants ou plus spécialement par les religieux, qui les accompagnèrent ou vinrent dans les colonies peu après la conquête, nous permettent d'entrevoir encore plus loin. Si bien que l'on peut, en bien des cas, reconstruire partiellement le passé relativement lointain de ces peuples américains.

Leur histoire ou leur préhistoire a une valeur particulière dans l'histoire de l'humanité. En effet par suite de circonstances spéciales de leur évolution, l'âge des civilisations américaines est considérablement décalé par rapport à ceux des vieux mondes.

Ces civilisations présentaient au moment de la découverte, et, certaines d'entre elles présentent encore, dans un anachronisme précieux, les caractères d'époques disparues chez nous depuis des millénaires.

Grâce à ce décalage dans le temps, les premiers conquérants se sont trouvés en présence de peuples en pleine vie néolithique et même paléolithique.

D'autre part, ces civilisations s'étaient développées dans une cellule parfaitement isolée et étanche où les mondes anciens, de nous connus, n'avaient pu, sauf peut-être en des origines extrêmement éloignées, semer un germe.

C'est donc une source vierge, où peuvent puiser largement les archéologues et les philosophes. Les uns pour y trouver les explications des faits obscurs de notre propre préhistoire néolithique, les autres

pour y retracer des étapes ignorées du développement de nos intellectualités.

Sous des apparences peut-être parfois légèrement différentes, on peut entrevoir là-bas des existences au fond semblables à celles de nos chasseurs de la Vézère. L'observation de la vie de l'Indien révèle à l'ethnologue ou à l'archéologue la manière dont nos ancêtres lointains ont pu vivre, comment ils ont enmanché certains outils de pierre, comment ils ont travaillé l'argile, comment ils ont percé le bois, épointé l'os ou la corne. Au philosophe, ce même homme surpris, il y a cinq siècles, dans son état primitif, se prête à l'étude des mentalités initiales, à la fois plus compliquées et plus simples que celles des civilisés. Les chercheurs, comme M. Levy Bruhl, y retracent les évolutions de mentalités dont nos propres aïeux ont dû franchir les étapes.

L'échelonnement et la succession relative des périodes sociales, leur commerce, leur agglomérat s'étaient effacés pour les vieux mondes dans la brume des millénaires. L'histoire d'une Amérique plus lente en son évolution, ou plus jeune, nous découvre toutes proches, ces époques depuis si longtemps vécues et oubliées de ce côté-ci de l'Atlantique.

Réparties sur un immense territoire, d'un pôle à l'autre, sous des climats forts différents, tropicaux ou glacés, sur des régions de plaines ou de montagnes, les civilisations américaines *semblent* présenter la trace d'un germe commun. Elles ont comme un air de famille. Il n'en faudrait point inférer, faute qu'on a très souvent commise, qu'elles appartiennent à un tronc commun. On a trouvé, à l'époque de la conquête, ces civilisations à des degrés fort différents. Côte à côte, dans le même temps vivaient des

chasseurs-pêcheurs semi-nomades (en famille ou en clan), des cultivateurs-chasseurs menant une existence de nomadisme ralenti, et enfin de réels civilisés, vivant dans des villes en tribus, en peuples ou même en Etats.

Ils cohabitaient souvent sans réaction les uns sur les autres. Mais dans l'ensemble on ne constate pas le phénomène d'un courant universel et uniforme, c'est plutôt une solution cristalline où les cristaux commençaient à s'agglomérer par foyers, au milieu d'un fluide inconsistant.

Certains peuples étaient arrivés à un degré de civilisation évoluée qui fera le fond de notre étude quand d'autres étaient encore à l'état primitif.

Au reste, pour ce qui nous intéresse, nous ne chercherons pas à distinguer pour chaque peuple ces nuances historiques. Une telle discrimination serait trop sujette à erreur en l'état actuel de nos connaissances. En certains foyers seulement, nous pourrons distinguer un substrat préhistorique sans d'ailleurs arriver à connaître, même approximativement, son éloignement dans le temps, ni les modalités des transitions.

Les documents sur la préhistoire se trouvent principalement dans l'archéologie et l'anthropologie. L'ethnologie lui offre une aide remarquable, car si, depuis quatre siècles, l'Indien des territoires envahis par le conquérant blanc a dû changer sa vie, l'Indien des territoires inaccessibles vit encore à peu près la même existence que son ancêtre du XVe siècle, et des siècles antérieurs.

Pour la protohistoire, les œuvres des premiers conquérants, missionnaires ou voyageurs du XVIe, des premiers temps de la colonisation et les recher-

ches des savants modernes, nous renseignent d'une façon souvent fort appréciable.

Le tout, étudié à la lumière de la critique moderne, a formé une discipline nouvelle de l'histoire humaine, l'américanisme. L'américanisme, né dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, a fait dans les dernières années de grands progrès. Toutes les sciences l'y ont aidé, qui aujourd'hui se recoupent et se complètent.

ASPECT GÉNÉRAL DES CIVILISATIONS AMÉRICAINES

Le tableau d'ensemble des civilisations américaines au XVI[e] siècle présente des aspects fort différents. Il est assez curieux d'abord de constater que les conditions climatiques semblent avoir eu un effet différent en Amérique et dans le vieux monde (Europe et Afrique) et c'est là un argument, un point de mésologie intéressant. En Amérique, dans les régions froides ou tempérées, au nord et au sud, stagnèrent des civilisations très frustes allant jusqu'au primitif à peine issu du paléolithique; au centre, au contraire, dans les régions chaudes qui correspondent en latitude au Sahara et au Congo fleurirent des civilisations fort évoluées.

Les Mexicains et les Péruviens sortaient déjà du néolithique pour entrer dans l'âge du cuivre, ou, si l'on préfère, ils étaient à l'âge chalcolithique. En allant vers le Sud ou vers le Nord on retrouve le néolithique intégral, parfois même le paléolithique. Il est à remarquer d'ailleurs de suite, que dans ce Nord et ce Sud, soit différence d'origine, soit condi-

tions dissemblables, les civilisations ne se ressemblent qu'en leurs caractères généraux. Les chasseurs ou les pêcheurs qui y vivaient, se servaient d'engins et d'ustensiles fort différents et nous aurions pu être tentés de les classer dans des époques non simultanées.

Il serait donc imprudent de chercher à généraliser sur des apparences ou à mettre les différences sur le compte de l'influence des milieux. Les sciences plus exactes permettent de distinguer plus nettement les caractères que les apparences, trop souvent prises comme documents à l'appui.

Aujourd'hui encore, dans ces mêmes régions où l'Indien a gardé les caractères du néolithique, il se sert simultanément de son fusil et de son arc ou de sa sarbacane. Il préfère même souvent ces derniers qui lui coûtent moins cher et qu'il est sûr de pouvoir toujours fabriquer. Il utilise parallèlement les ustensiles de cuisine en fer émaillé de fabrication moderne, et la poterie de modèle antique travaillée dans la matière locale et selon le rite immuable mi-religieux, mi-traditionnel par les femmes de la tribu.

En considérant l'ensemble et en s'élevant au-dessus des dissemblances régionales, ce qui frappe singulièrement c'est, au point de vue philosophique, l'évolution universellement semblable du cerveau humain.

L'étanchéité américaine a été à peu près absolue. S'il y a eu quelques phénomènes d'endosmose, on peut penser qu'ils n'ont eu que des effets infimes. La preuve la plus fragrante c'est que jusqu'au XVIe siècle, les Américains ont ignoré la roue, le verre et presque généralement l'animal de selle, tandis qu'Européens ou Asiatiques ignoraient le maïs, la pomme de terre, et le tabac.

Dès lors, comment ne point s'étonner de trouver dans ce compartiment étanche, des haches de pierres identiques à celles de nos grands ancêtres, tout un outillage de silex ou de quartzite, une céramique identique, et une architecture fort semblable à celle de peuples méditerranéens.

Comment expliquer ces parallélismes étonnants. Est-il besoin, comme certains historiens ont cru devoir le faire, d'aller chercher des parentés phéniciennes, sémites ou autres. L'argument est bien tentant dans la discipline artistique où des détails de dessin des lignes architecturales sont remarquablement semblables. Mais on peut expliquer bien plus simplement ces apparences par la simple universalité du mode humain, par le travail identique d'un même cerveau humain, dont la vie actuelle nous fournit bien d'autres exemples de similitudes. Nous n'en sommes plus à considérer l'intelligence du soi-disant sauvage comme essentiellement différente de la nôtre. Nous voyons chaque jour le même sauvage nous rattraper à pas de géant; l'élève japonais ou nègre, ou indien assis sur les bancs d'un collège européen comprend parfois mieux et plus vite nos spéculations scientifiques que le camarade blanc. Wagener a écrit en traitant du folklore : « Le conte amusant, édifiant ou simplement merveilleux, la fable, l'apologue, la devinette, toutes ces formes de la pensée populaire ne sont d'origine ni exclusivement grecque, ni exclusivement indienne, elles sont humaines et, à ce titre, elles se rencontrent à peu près chez tous les peuples, aussi bien chez les Cafres, les Australiens, et les Peaux-Rouges, les Egyptiens et les Chinois ».

Ce qui est vrai pour les images de l'esprit, doit

l'être aussi pour les besoins de la vie matérielle.

En Amérique comme en Europe, la terre dont on fait les vases est l'argile. Ici ou là pour y maintenir le liquide, il a fallu lui donner une forme concave, on peut donc s'attendre, dans les céramiques initiales à rencontrer partout les mêmes formes. L'évolution ultérieure les modifiera, mais au début c'est partout le bol, la coupe.

Un germe commun pourrait à la rigueur expliquer des ressemblances linguistiques fort reculées, des rites religieux initiaux mais non des ressemblances, des parallélismes parfois stupéfiants.

Devons-nous conclure aujourd'hui que parce que les Mexicains ont construit des pyramides, ils sont apparentés aux Egyptiens? que le signe cruciforme de Palenque implique une parenté indoue ou sémite?

La comparaison de certains objets qu'on trouve dans les musées italiens aussi bien qu'en Amérique, nous conduirait alors à admettre une fraternité ethnique universelle et des relations fréquentes. A Chiusi et à Florence, par exemple, sont exposés des vases de formes demi-anthropomorphes provenant des tombes de Toscane ou d'Emilie qui rappellent d'une façon frappante certains vases péruviens. On y trouve aussi des « pintaderas » (tampon de terre ou de bois, sorte de pochoirs à peindre des dessins sur le corps) provenant des grottes de Ligurie (1) (Issel), d'Ombrie (Belluci) parfaitement identiques à ceux qui ont été trouvés aux Canaries (Verneau), en Abyssinie (Mondiere), en Crète, en Egypte, en Colombie et au Mexique.

D. Ripoche (119) dit à ce sujet : « Les mêmes formes se trouvent dans des pays très distants les

uns des autres et les identités sont si complètes que j'ose affirmer sans crainte d'être démenti qu'il est souvent impossible à l'inspection d'un objet isolé, de savoir s'il a été trouvé au Mexique ou aux Canaries.

Osera-t-on affirmer que les Minoens, les Chinois, les Péruviens et les Mexicains de Mitla sont frères et ont eu des relations fréquentes parce qu'on retrouve chez chacun d'eux le dessin dit « grecque ». Il faudrait alors convenir que les artistes de Mitla furent les maîtres des autres dessinateurs, car leurs lignes sont plus pures même que celles des Grecs.

On aboutirait à des conclusions si ridicules qu'il vaut mieux en revenir à la voie beaucoup plus simple de l'évolution générale, parallèle du cerveau humain, indépendamment des lieux, des âges et des circonstances, mais esclave de besoins identiques et disposant des mêmes ressources.

Les moyens que la nature a mis à la disposition de l'homme sont, si l'on veut bien y réfléchir, en leur essence et à l'origine, en nombre fort restreint. L'homme, une fois sorti de la barbarie tout animale, n'a eu pour satisfaire ses appétits ou ses besoins que des éléments partout semblables et peu nombreux.

D'ailleurs, ne voyons-nous pas aujourd'hui encore, des inventions bien autrement compliquées que celles d'une hache ou d'une cabane, sortir d'une façon presque synchrone et presque identique de cerveaux fort éloignés dans l'espace. On ne peut guère attribuer ce phénomène qu'à la coïncidence du travail cérébral chez des êtres de même essence et tendus vers un objectif identique.

Chez le primitif, les identités s'imposaient plus fortement. Il lui fallait vivre; pour vivre, tuer. Pour tuer, il a d'abord et partout utilisé ses mains et ses dents. Lorsque son intelligence a augmenté, il a trouvé une arme, la pierre aménagée en arme de choc, puis en arme de jet. Pendant des millénaires il a tourné sans grand progrès autour de cette même solution. La poudre l'a transformée sans en changer l'essence. Et si l'on n'a pas trouvé autre chose malgré la tension de tant d'intelligences, c'est que les ressources matérielles ne fournissaient point autre chose.

Les ressources étant limitées, le primitif en a vite fait le tour et, dans tous les coins du monde, les mêmes nécessités ont amené les mêmes résultats qu'il s'agisse de vie matérielle et de ses corollaires, coutumes, religions, art.

Quand il s'est agi de la lutte pour la vie, le primitif, où qu'il fût, a employé la pierre, parce qu'elle se présentait partout à lui. Parmi les pierres, il a cherché celles qui répondaient le mieux à l'emploi, c'est-à-dire celles qui, dures, éclataient en arêtes tranchantes. Or, le nombre en est restreint, les quartzites, les jadéites, certains produits volcaniques vitrifiés, parfois les chistes durs.

Dans quelque coin du monde que l'homme primitif ait habité on les retrouve. Il n'a pu les employer que sous un certain nombre de formes fort limité, le bloc pour marteler, le tranchant, la scie et la pointe. Et partout les formes qu'imagina son cerveau sont semblables parce qu'il n'y a que peu de manières de faire un trou, de râcler une peau ou de tailler le bois. Il fallait donc bien s'attendre à retrouver tout cet attirail lithique chez l'Américain.

Les découvertes plus ou moins récentes ont confirmé la règle, aussi bien qu'elle est ou sera confirmée partout l'on retracera l'homme primitif et indépendamment du lieu, Europe, Afrique, Asie, régions polaires.

Je n'entends pas dire par là que tout se soit développé selon un processus toujours identique et général. Certains peuples dans le même lieu, ont pu, plus rapidement que d'autres, brûler certaines étapes. Par contre, dans l'intérieur même de certains peuples les progrès étaient ralentis pendant des siècles par la routine, les traditions et les rites.

Mais plus ou moins vite, les degrés se franchissaient et l'évolution suivait le même sentier étroit.

Il y a plus, des peuples très anciens avaient fait d'emblée des découvertes si complètes que, de nos jours, on ne peut que les imiter ou reprendre leurs travaux.

Dans la campagne romaine, on ne peut, dans les travaux de drainage, faire mieux que les habitants d'une époque bien antérieure à la Rome civilisée. Aux Indes, Gagnon nous dit (39) que les Anglais n'ont eu qu'à réparer les anciennes levées des fleuves pour ramener la fertilisation. Et il ajoute « voilà deux peuples qui font la même chose et ne sont pas parents, mais il n'y a pas 36 façons de faire couler l'eau ».

Il n'y a pas non plus 36 façons de tailler la pierre pour en faire une hache, 36 façons de mettre les pierres les unes sur les autres pour en faire un monument funéraire. Voyez nos cimetières actuels d'une si navrante uniformité. Pas 36 façons de faire un arc, etc.

C'est une constatation à laquelle l'américanisme fournit de nombreux éléments.

L'étude de la préhistoire américaine est, plus que toutes les préhistoires, sous la dépendance de l'archéologie, de l'anthropologie, de la linguistique et de l'ethnologie. L'absence presque générale de l'écriture, les destructions qui ont suivi la conquête, ont rendu rarissimes les documents directement exploitables.

Encore qu'elle ne soit qu'à son début cette science inauguré par les savants comme Bourbourg, Humbolt, Robertson, n'a pris son efflorescence que dans les années très rapprochées.

Elle a naturellement intéressé plus particulièrement les Américains, mais en Europe toute une pléiade de savants y apportent chaque jour leurs efforts et leurs travaux.

Je ne puis résister au désir decélébrer la Société des Américanistes de Paris, qui depuis tant d'années fournit à la science le tribut de ses travaux sous forme d'un journal auquel il sera souvent référé.

Les Américanistes de tous les mondes se réunissent par ailleurs en congrès, tous les deux ans, fixant les buts, analysant les idées et les trouvailles, dirigeant en somme les premiers pas d'une science qui sera fertile et élargira son champ en dépit des difficultés que les temps écoulés, les destructions et les oublis ont pu accumuler. Les progrès sont si rapides dans les années récentes qu'on peut augurer d'un essor considérable.

LES DOCUMENTS

L'étude de la préhistoire américaine repose sur une série de documents d'ordre différent.

L'archéologie nous en livre d'innombrables. Depuis

l'outillage qu'on retrouve un peu partout dans les tombes, jusqu'aux monuments, mounds, pueblos et surtout les admirables ruines de l'Amérique Centrale ou du Pérou.

L'anthropologie et l'ethnologie sont, en ce qui concerne l'Amérique, des disciplines un peu nouvelles, mais déjà pleines de ressources.

La linguistique est une source précieuse et dans la suite on verra quelles découvertes remarquables elle a permis de faire, sur les questions des origines et des parentés.

Le folklore, la musique, les religions fournissent encore d'importantes ressources (48).

Au XVe siècle, les peuples américains sauf dans quelques provinces de l'Amérique Centrale ne connaissaient pas l'écriture.

Certains indices portent à penser qu'ils arrivaient précisément au stade où elle apparaît. Déjà, au milieu de cette masse illettrée, les Mexicains et les Mayas connaissaient une manière graphique. Les Péruviens y tendaient.

L'écriture mexicaine avait la forme idéographique et il nous est parvenu quelques rares exemplaires de cette littérature qu'on désigne sous le nom de « codices ». Certains sont bilingues et d'autres ont pu être en partie déchiffrés. Quelques-uns sont antérieurs à la conquête. Les codices sont harmonieusement complétés par les ouvrages des premiers blancs. Conquérants ou religieux venus à la suite des armées qui écrivirent leurs exploits, ou Indiens métissés qui acquirent assez rapidement la connaissance de l'espagnol pour écrire l'histoire de leurs aïeux, encore fraîche en leur esprit.

Les codices sont peu nombreux car la conquête

fut suivie d'une destruction systématique et quasi complète.

Les ouvrages d'après conquête peuvent être divisés en deux catégories :

1° Les œuvres des témoins oculaires, qui virent, encore en pleine vie, les civilisations américaines, ou de ceux qui vécurent peu après et purent encore glaner parmi des témoins oculaires.

2° Les œuvres postérieures de voyageurs qui, de-ci de-là, recueillirent de précieux renseignements, des vocabulaires par exemples, ou qui eurent la chance de voir des monuments encore en place.

Malheureusement les auteurs de ces deux catégories n'ont pas toujours su regarder au gré de nos désirs et de nos besoins scientifiques actuels. Nous y pouvons glaner, rarement récolter. Leur témoignage, toutefois est d'une valeur immense.

Il a fallu arriver presque jusqu'à nos jours pour trouver chez nos américanistes le degré d'analyse et de science qui permet de construire sans suspecter.

Nous ne nous étendrons quelque peu actuellement que sur les plus marquants des auteurs anciens. Ils furent fort nombreux et la liste en serait fastidieuse.

Pour les modernes, on trouvera des références au cours de cette étude. Les bibliographies spéciales forment des ouvrages considérables et ne sauraient entrer dans notre cadre.

Les ouvrages indiens, antérieurs ou contemporains de la conquête sont désignés comme je l'ai dit déjà, sous le terme général de « codices » auquel s'ajoute le nom du découvreur ou du propriétaire.

Les codices sont des œuvres généralement locales. Les plus connus sont :

Pour les Chichimèques : les Tlotzin et Quinantzin.

Pour les Indiens du S. O. de Mexico : les codices Borgia, Vaticanus, Cospianus, Fejervary, Laud, Aubin, Poinsett.

D'après Beuchat, ces codices sont apparentés trois par trois et antérieurs à la conquête.

Pour les Mixtecs de la côte du Golfe du Mexique : Codex Becker 1 et 2, Colombinus, Martinez-Gracida; ce dernier serait postérieur à la conquête.

Pour les Tzapotecs (S. de Mexico) : les codices Vindobonensis, Nuttall, Bodleianus, Selden 1 et 2, Rickards paraissent remonter avant la conquête.

Les codices Sanchez Solis, Voecker Gotter sont plus récents.

Pour des populations de l'Oajaca : les codices Porfirio Diaz, Fernandez Deal.

Pour les Aztecs : les codices Telleriano Remensis, Vaticanus A, Mendoza, Vargara.

Pour les Mayas : les codices Peresianus, Borbonicus, Dresden, Tro Cortesianus.

Le premier paraît être fort ancien; le dernier peut dater du XIIIe siècle.

Ces œuvres ou peintures idéographiques ne sont pas toutes déchiffrées, ou tout au moins pas avec toute la certitude désirable. Elles forment pour ainsi dire une série de rébus, dont trop souvent la clef nous échappe. Elles traitent en général des pérégrinations des tribus, des divisions du temps ou de mythologie. Le code Poinsett serait un rôle d'impôt, d'après Philipps.

Au Yucatan enfin, on a retrouvé 13 Chilam Balam qui sont d'anciennes chroniques en langue maya, mais écrites en caractères espagnols. Ce sont des sortes d'almanachs. Elles ont souvent le caractère religieux de registres de paroisse où l'on traite de mythologie, des maladies, d'astronomie, etc...

Dans les régions péruviennes on retrace non pas une écriture, mais un mode d'enregistrement qui s'en rapproche. Ce sont les « quipus » dont nous aurons à reparler. Leur interprétation est encore incertaine.

C'est là, avec les pictographies rupestres, tout ce qui, de la littérature indigène, a échappé au zèle des destructeurs, à notre grand dol.

Les pictographies et les dessins rupestres se trouvent un peu partout. Koch Grunberg en a fait une étude particulièrement intéressante dans le bassin de l'Amazone (63). Dans l'Amérique du Nord, on trouve des dessins sur roche ou sur cuir, qui par plus d'un côté rappellent les pictographies des Eskimos, des Bushmens et aussi de nos grands ancêtres de la Vézère.

Aussitôt après la conquête, s'ouvre la littérature des conquérants ou de ces Indiens métissés dont j'ai parlé plus haut.

Parmi ces derniers, deux œuvres sont plus remarquables. Ce sont celles de Garcilasso de la Vega et Ixtlilxochitl.

Garcilasso était fils d'un conquérant, compagnon de Pizaro au Pérou. Sa mère appartenait à la tribu capac (royale) incasique. Emmené en Espagne de bonne heure, il y fit des études brillantes pour l'époque et ne revint qu'assez tard au Pérou. Il put, cependant, y récolter encore, grâce à sa position de famille, des renseignements intéressants.

Il y a lieu, toutefois, de ne pas leur accorder une valeur uniforme et absolue. Garcilasso, peut-être plus fier de ses aïeux indiens que de son ascendance paternelle, cherche à embellir les couleurs avec lesquelles il dépeint la civilisation et le gouvernement des Incas, et à noircir quelque peu les conquérants. Son œuvre sous ces réserves est précieuse.

Don Fernando d'Alva Ixtlilxochitl, était mexicain, descendant des chefs de Tezcuco. Son œuvre présente les mêmes caractères généraux, toutefois on lui accorde plus de créance. Il écrivit une histoire de la Nouvelle-Espagne, une histoire des Chichimèques, un aperçu historique du royaume de Tezcuco et un mémoire sur les Toltecs.

Il ne faut pas le confondre avec deux autres auteurs du même nom descendants aussi de familles nobles mexicaines, dont les œuvres plus modestes furent exploitées par les écrivains espagnols.

D'autres métis, comme Cristophle del Castillo, Mugnoz Camargo, Pomar Tezozomoc, Chimalpain écrivirent au cours du XVIe siècle des œuvres plus ou moins estimées qui, en général, furent surtout utilisées comme les précédentes par les écrivains espagnols.

Parmi les Européens, la floraison littéraire est fort riche et il serait trop long de donner en détail la liste des soldats ou religieux qui laissèrent des récits fort précieux de l'histoire de la conquête ou qui menèrent, sur les temps antérieurs, des investigations heureuses.

Deux ou trois grandes figures dominent.

Le Père de Sahagun en est une des plus élevées. Venu au Mexique en 1520, il y passa sa vie à évangéliser les Indiens et sut recueillir, sur la vie populaire et les légendes des documents de très grand intérêt. Il les expose dans son *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* avec une bonhomie et un accent de vérité qui font de cet ouvrage une source particulièrement importante.

Bernal Diaz del Castillo est un soldat compagnon de Cortez. Son ouvrage est poignant de vérité.

C'est l'œuvre d'un esprit peu compliqué, plein de bon sens.

L'évêque Las Casas a laissé des ouvrages particulièrement intéressants sur l'Amérique Centrale. Mais on y sent malheureusement trop l'esprit de sectarisme qui fait craindre pour la véracité.

En ce qui concerne le Mexique, nombreux, mais d'une valeur inégale sont les ouvrages du XVIe : les lettres de Cortez, l'œuvre du Conquérant anonyme, celles de Gomara, de Motolinia, d'Olmos, de Clavigero, etc.

Pour le Pérou, nous connaissons, datant des premiers temps, une histoire du Pérou de Balboa. Les récits de la collection Ramusio, une chronique du Grand Royaume du Pérou de Pietro di Cieca, une histoire du Royaume de Quito de Juan de Velasco, un mémoire sur l'Ancien Pérou du licencié Montesinos. Ce dernier écrivit au XVIIe, mais se servit de documents du XVIe en particulier de l'œuvre de l'évêque Luis Lopez, mort en 1588.

Les chroniques sur les autres régions sont naturellement plus rares, toutefois, entre autres, Garcilasso écrivit une histoire de la conquête de la Floride, Juan de Castellanos, une histoire du Nouveau-Royaume de Grenade, Castaneda, un voyage à Cibola (Pueblos).

Nous ne pouvons allonger indéfiniment cette liste; nous avons tenu à citer les précédentes œuvres pour montrer seulement que nous possédons, en dépit des destructions, un lot assez important d'œuvres anciennes pour que l'époque voisine de la conquête, avant et après, en soit éclairée par des témoignages dignes de foi.

Pour l'histoire subséquente, le nombre des ouvrages est tel que nous ne pourrions en faire même une brève bibliographie. Aujourd'hui les œuvres sur l'Américanisme se publient en toutes les langues et en nombre énorme, sans compter les revues et les périodiques.

Les Origines

L'homme américain.

Les considérations générales que nous venons d'exposer justifient le rejet d'inutiles obstacles et de toutes ces fables que la critique moderne ne permet plus d'admettre. Nous irons plus loin, résolus comme le Dr P. Rivet (121) à « éliminer d'une « façon définitive toutes les hypothèses où inter- « viennent dans le peuplement de l'Amérique des « races civilisées en possession de ces divers élé- « ments culturels; de limiter, par conséquent, l'ac- « tion possible des peuples européens et méditer- « ranéens à l'époque préhistorique, autrement dit « d'écarter les migrations des Juifs, des Tyriens, « des Phéniciens, des Chananéens, des Cariens, des « Tartares, des Egyptiens, des Babyloniens, etc. »

Déjà Vignaud (153) après avoir passé en revue les diverses hypothèses émises depuis bientôt trois siècles sur le sujet, avait conclu : « Les hypothèses que nous passons sous silence, comme celles qui ont été exposées (les mêmes que ci-dessus) ne peuvent résister à la critique, car elles sont toutes basées sur des considérations étrangères à la connaissance des races et des langues des Indiens ainsi qu'à celle de

la géographie et de l'ethnographie des contrées de l'Asie d'où ils pouvaient provenir ».

Ecartant dès lors ces hypothèses inutiles et sans bases, nous constatons un fait : en 1492, le continent américain entier, de la baie d'Hudson au Cap Horn était peuplé. La densité était différente selon les régions et la manière de vivre des Indiens, mais partout où les premiers explorateurs ont pénétré, ils ont rencontré des habitants. On a souvent cherché à évaluer quel pouvait être, en ce temps, le chiffre des populations. En général on l'estime à 40 ou 50 millions[1].

Les éléments du cens sont d'ailleurs tellement vagues qu'il vaut mieux ne pas chercher à serrer un problème pour lequel les données sont trop entachées d'erreurs. Aujourd'hui même, le recensement des peuples de certaines régions américaines varie selon les auteurs du simple au double.

Ce qu'on peut dire c'est que les populations orientales de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud, régions habitées par les chasseurs étaient, par les besoins mêmes de leur existence, assez clairsemées, tandis que celles de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud Occidentale et des côtes du Pacifique étaient fort denses.

La civilisation, par un phénomène assez curieux, n'a pas modifié ses conditions. Au Canada il reste

1. D'après K. Sapper, la population américaine au début du XVIe siècle aurait été de :

1/2	million	d'habitants	au nord des Grands Lacs.
2 à 3	—	—	au nord du Rio Grande.
12 à 15	—	—	au nord de Téhuantepec.
3 à 4	—	—	pour les Antilles.
12 à 15	—	—	pour l'A. S. Andes tropicales.
2 à 26	—	—	pour l'A. S. orientale.
1 à	—	—	pour l'A. S. méridionale.

Total : 35 à 48 millions.

quelques Indiens; aux Etats-Unis d'après les statistiques on en compterait encore 500.000 environ.

Au Brésil, l'Indien disparaît de plus en plus; en Argentine il n'est plus qu'une minorité à peine existante. Par contre dans les Etats du Mexique, de l'Amérique Centrale, de la Côte Pacifique méridionale et de quelques parties du Paraguay et de l'Uruguay, il est encore en nombre appréciable, sinon en majorité.

Le métissage, avec ses innombrables degrés, ne permet guère d'ailleurs de déterminer les frontières exactes.

Les Normands du Xe siècle avaient nommé les indigènes qu'ils avaient rencontrés au Groënland et quelque part aux environs du Labrador sans doute, des Skroelings (72). Les premiers conquérants les désignèrent sous le titre générique d'Indiens, parce qu'ils croyaient avoir touché la partie sud-est de l'Asie. Plus tard, d'après la couleur de la peau, on les baptisa Peaux-Rouges. Les Canadiens les traitaient plus simplement de « Sauvages ».

Eux-mêmes ne se donnaient naturellement aucun qualificatif homonyme à « américain ». Ils se désignaient le plus souvent par le terme « homme ». L'idée de « nation » n'existant pas, les appellations dérivaient soit de familles, de clans ou d'accidents géographiques locaux.

Quels étaient ces millions d'Indiens, qui, depuis des siècles, vivaient en marge des vieux mondes qui les ignoraient et qu'ils ignoraient? Etaient-ils autochtones? étaient-ils immigrés? Jusqu'ici aucun fait absolu ne permet d'affirmer ou d'infirmer la première hypothèse. Toutefois, en l'état actuel, on peut dire

que c'est la deuxième qui paraît de beaucoup la plus vraisemblable. L'autochtonie n'a plus, depuis Ameghino, que de rares défenseurs.

Certaines trouvailles fossiles dont on n'a pu affirmer suffisamment l'âge, ont été le point de départ d'hypothèses et une certaine école a pensé, sur la foi de découvertes d'ossements dans des terrains anciens où ils furent trouvés mélangés avec des ossements animaux, que l'homme était tellement ancien dans le continent Amérique du Sud, qu'on pouvait affirmer son autochtonie et même lui attribuer des caractères fort différents de ceux des races qui y vinrent par la suite et y vivent encore.

Certains ont poussé la chose plus loin. Jugeant établie l'apparition de l'homme sur ce continent et rejetant par ailleurs la théorie de la polygenèse, ils ont été amenés à conclure que c'était l'Amérique qui avait peuplé le Monde.

Les susdites découvertes sont considérées généralement comme suspectes, après un examen scientifique serré. Des théories aussi peu solides ne sont plus acceptées aujourd'hui.

Malgré tout il ne faut pas oublier que les recherches sur le continent américain ne remontent pas très loin, que les trouvailles sont rares par rapport à l'étendue des terres.

La théorie de l'homme autochtone a trouvé son protagoniste dans un savant argentin Ameghino Florentino[1]. Se basant sur des découvertes d'ossements en différents lieux de la République Argentine, mais surtout dans le loess pampéen, il émit l'opinion que les ossements étaient les reliques d'un homme du tertiaire et que cet homme était autochtone.

1. Mort en 1914, ancien directeur du Musée d'histoire naturelle de Buenos Aires.

Poussant à l'extrême sa théorie, il arriva à retracer toute une généalogie qui reliait les singes minuscules du tertiaire inférieur de la Patagonie (les Homoncules) à l'homme primigenus, ancêtre rapproché, en passant par l'hominien primitif, le tetraprohomo ou Argentinus, assimilable au Pseudo h. Heidelbergensis; le Triprothomo parent du Pithecanthrope; le Disprothomo Platensis; le Prothomo, l'h. pampéen et enfin l'h. sapiens, prédécesseur immédiat du primigenus.

Pour brillante, la théorie d'Ameghino pèche par la base. L'âge du gîte des trouvailles n'a pu, en aucun cas, être établi avec une certitude suffisante, soit par négligence, soit par difficulté matérielle. Et, malgré toute la ferveur qu'il a mise à défendre sa thèse, ses opinions ne sont plus guère partagées aujourd'hui. Le savant A. Herdlicka après un travail critique très serré est d'avis que rien jusqu'ici ne prouve la présence d'un homme fossile et la grande majorité des savants s'est ralliée à cet avis.

Selon une opinion récente, celle de Steinmann au XXI[e] Congrès des Américains (139) « on peut dire aujourd'hui qu'il n'y a aucune preuve que l'homme ait vécu en Amérique avant la dernière période glaciaire, et celui qui habita l'Amérique aux temps les plus éloignés est de la même souche que l'Indien américain actuel. »

Dès lors : si nous admettons que l'homme américain n'est pas autochtone, il faut bien penser qu'il est immigré.

Théorie des immigrations.

Si l'on admet que la géographie n'ait pas changé considérablement dans le quaternaire, si des migrations ont atteint l'Amérique, quel a pu en être le lieu ou les lieux d'origine?

On est à peu près d'accord sur ce point que l'Amérique, depuis la fin du tertiaire n'a jamais été reliée par voie de terre ni avec l'Europe, ni avec l'Afrique. On admet aussi que par mer, les premières liaisons, d'ailleurs éphémères, ont eu lieu avec l'Europe au xe siècle. C'est-à-dire beaucoup trop tard pour avoir eu une influence quelconque sur le peuplement. Il ne semble pas non plus qu'il y ait eu en Amérique, avant la conquête et la traite, de population réellement noire. A remarquer incidemment que les Noirs connaissaient le fer depuis longtemps, tandis qu'en 1492 ce métal était totalement ignoré des Indiens.

Du côté de l'ouest par contre, l'Amérique était reliée par terre ou peu s'en faut avec l'Asie, à Behring. Par ailleurs, l'Océan Pacifique a été traversé à maintes reprises, par des populations de grandes connaissances nautiques; (nous en avons une preuve par le peuplement des îles Océaniennes). La mer de ce côté a donc pu être une route et non un obstacle.

Enfin une théorie nouvelle exposée par M. Mendès Correa au Congrès des Américanistes en 1926, ouvre une nouvelle hypothèse fort séduisante et étayée sur certains faits. C'est le passage terrestre possible, entre l'Australie et la Terre de Feu par le continent antarctique.

Nous étudierons ces voies en détail, mais leur exposé permet déjà de jeter un peu de lumière sur

le difficile problème des origines, qui agite l'opinion depuis si longtemps.

Remarquons de suite que si les caractères culturels et anthropologiques sont *relativement* homogènes dans l'Amérique du Nord, il n'en est pas de même dans l'Amérique du Sud, non plus que dans l'Amérique Centrale. Ceci nous amène à parler d'un phénomène qu'il importe de signaler de suite.

Quoique les deux continents américains soient reliés par une terre qui s'étrangle jusqu'à n'avoir plus que quelques kilomètres à l'isthme de Panama et par un chapelet d'îles à l'est, les Antilles, ils présentent à bien des égards des différences essentielles. Différences biologiques, différences dans la paléontologie, dans la faune et dans la flore, tellement considérables qu'elles incitent à établir une barrière absolue entre les deux parties du continent.

M. Cavaignac, dans les *Prolégomènes*, en dépeignant à grands traits l'ossature géographique générale dit : « L'isthme américain, très long, hérissé de montagnes et de volcans avec des côtes marécageuses et malsaines, a été un isolant efficace entre les deux Amériques ».

M. Boule va plus loin (15) « soit température, soit nature des sols, la zoologie nous montre entre les deux continents des différences telles qu'on pourrait croire qu'une barrière fut et est encore entre eux. »

« Au nord, le bison, le caribou, le renne, l'ours de grande taille, le dindon. Au sud, le lama, le guanaco, le perroquet, le fourmilier, le paresseux, le singe. Aucun phénomène d'échange. »

Et il en fut ainsi depuis les temps les plus reculés, la paléontologie nous montre dans le continent sud des animaux uniques, tels que le Typothérium, Toxodon, etc., inconnus au nord.

La paléontologie s'est, pour ainsi dire, prolongée dans la zoologie, les paresseux actuels et les tatous peuvent se reconnaître, grossis comme en une projection, dans les Miglodons et les Glyptodons.

Les deux continents ont donc vécu, côte à côte, mais en conservant au cours des millénaires, leur faune et leur flore particulières. Les quelques exceptions ne pouvant que confirmer la règle et n'être considérées que comme des accidents.

Dans l'époque actuelle, la situation s'est modifiée par l'influx dans les deux parties du continent d'animaux du nouveau monde où les acclimatements volontaires dus à l'industrie de l'homme. Mais la différence, surtout dans la flore, est encore très nette.

Cette sorte de barrière pourrait expliquer au besoin que, même si les peuplements n'étaient d'origine différente, l'homme ait pu évoluer fort longtemps dans le continent sud sans subir l'influence de l'homme qui vivait dans le continent nord et réciproquement.

La vie sur les continents pouvait d'ailleurs être profondément modifiée du seul fait des conditions climatériques ou topographiques[1]. L'Amérique du Nord a connu bien plus longtemps les périodes glaciaires que l'Amérique du Sud. Les glaces descendirent fort loin et revinrent à plusieurs reprises couvrir les plaines bien au sud des grands lacs, tandis que les grands glaciers des Rocheuses couvraient les plateaux du Far West. 3 fois selon les uns, 6 selon les autres, les oscillations glaciaires ramenèrent le froid et accumulèrent d'énormes masses de glace;

1. Ce 50e N coupe la baie du St-Laurent, le 50e S passe à sa baie de Santa Cruz, proche du détroit de Magellan.

allant jusqu'à une puissance de plusieurs kilomètres, laissant de leur œuvre des traces, manifestes encore aujourd'hui, au milieu des immenses étendues arasées qui avoisinent les grands lacs et dans les zones où les eaux, n'ayant point de versant bien déterminé, divaguent dans les immenses platitudes qui s'étendent entre les glaces actuelles de la baie d'Hudson et les grands lacs.

Dans les régions tempérées, entre les Rockies et les Alleghanies, un immense et unique courant, le Mississipi, draine toute la région, entraînant les eaux vers le golfe du Mexique et donnant ainsi une sorte d'unité géographique à la région.

Dans l'Amérique du Sud, exception faite de l'énorme soulèvement andin, les glaces s'étaient retirées bien avant l'apparition de l'homme, aussi ancien qu'on puisse le supposer.

Les immenses plaines orientales sont couvertes de forêts où les eaux des grands fleuves changent parfois de lit au gré des inondations, formant des bassins mal déterminés, l'Orenoque allant vers le nord, l'Amazone vers l'est, la Plata vers le sud, entraînant les alluvions formées par la destruction du versant oriental des Andes, en une divergence de routes dont l'histoire humaine se ressent.

Les climats sont aussi fort dissemblables, l'Amérique du Nord froide, l'Amérique du Sud chaude, en leurs majeures parties. Toutes deux bordées le long du Pacifique par des montagnes élevées, mais l'Amérique du Nord pointant dans l'Atlantique du Nord, froid, brumeux, dur, l'Amérique du Sud s'avançant dans l'Atlantique du Sud, dans sa partie chaude, tout au moins pour la plus grande partie de ses terres.

Tous ces caractères divers suffiraient à expliquer une partie des différences que nous trouverons dans l'étude de l'anthropologie, de l'histoire même des deux continents, mais ils ne nous donneraient pas la preuve scientifique que nous attendons d'autres sciences.

Anthropologie et somatologie.

Il n'est plus possible dans l'état actuel de rechercher l'origine des peuples sans avoir recours à toutes les sciences, qui, par leur précision et leur avancement, sont susceptibles d'être des guides sûrs.

Nous sommes sans doute loin encore des solutions définitives. Les recherches méthodiques sont tout à fait à leur début. Les trouvailles sont encore relativement rares en proportion de l'énormité de la surface des continents. Il ne faut s'avancer qu'avec une extrême prudence sur ce terrain encore si peu exploré.

Parmi les sciences, la somatologie est une decelles dont nous pouvons tirer quelques certitudes et elle nous ouvre des horizons singulièrement larges. Elle nous amène par déduction à des parentés extraordinaires au premier abord, mais qui s'expliquent fort bien par les recoupements d'autres disciplines.

Contrairement à certaines idées trop admises, la race américaine n'est pas homogène. C'est là un fait établi par la somatologie aussi bien que par l'anthropologie en général, la linguistique et l'ethnologie.

Les différences sont sensibles non seulement dans l'ensemble géographique, mais même sur des portions de territoires réduites.

Le regretté H. Vignaud écrivit (153), malheureusement, à la fin d'une longue carrière d'américaniste : « Qui a vu de près un Indien les a vu tous ». La phrase a sans doute dépassé sa pensée car il constatait un peu auparavant « qu'il y a des différences physiques entre plusieurs des groupes d'Indiens ».

Hrdlicka, l'un des hommes qui a le plus étudié la somatologie indienne, admet une homogénéité très étendue mais aussi des exceptions.

Pittard, qui traite la question au point de vue scientifiquement anthropologique relève des différences somatologiques fort troublantes. Des tribus vivant sur des contrées relativement voisines présentent des différences de taille, de formes craniennes telles qu'il faut bien convenir que la fameuse homogénéité n'existe peut-être qu'en surface.

On a trouvé en Amérique du Sud d'assez nombreux échantillons d'une race dite de Lagoa Santa notablement différente de la race indienne en général. Quatrefages la considérait déjà comme une race à part, dont les Botocudos du Brésil seraient les actuels représentants. Ten Kate en a retrouvé des traces en Basse-Californie, le Dr Verneau, en Terre-de-Feu et en Patagonie, le Dr Rivet, en Equateur.

Ce sont ces exceptions qui, étudiées de plus près, sur un plus grand nombre de cas, ont amené les américanistes à modifier l'opinion première et à reconnaître que la race est beaucoup moins homogène que certains signes extérieurs n'avaient pu le faire croire.

Les études somatologiques ont fait reconnaître, non plus des différences légères, mais des oppositions flagrantes. Oppositions que nombre d'auteurs anciens et modernes avaient pressenties et que l'anthropologie révèle pour ainsi dire mathématiquement.

C'est ainsi que l'Amérique du Nord nous présente des Eskimos dolichocéphales et petits et des Indiens tendant vers la brachycéphalie et de haute taille[1].

Dans l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud on trouve aujourd'hui de nombreux brachycéphales sur une terre qui contient les restes de la race de Lagoa Santa, dolichocéphale et hypsistenocéphale. Les indices de cette dernière race se retrouvent en de nombreux endroits de l'Amérique du Sud orientale.

Par ailleurs on sait que Ten Kate, Rivet, Verneau, etc., ont étudié en Basse-Californie, et en Patagonie, des crânes que leurs mesures rattachent nettement aux Mélanésiens, aux Polynésiens et aux Australiens.

Le crâne des Mayas du Yucatan, qui semble une boule, marque lui aussi une différence sensible avec la masse.

Et l'on découvrira peut-être bien d'autres anomalies aux règles primitivement attribuées à la race américaine.

Si l'on peut admettre qu'elle doive une partie importante de sa population au nord-est et au centre de l'Asie, il faut bien aujourd'hui s'incliner devant les mesures de crânes, de tailles et autres qui marquent d'autres origines, mélanésiennes et australiennes (121-122).

Les différences de pigmentation sont aussi fort importantes. Loin de présenter l'homogénéité, les couleurs de peau vont du jaune clair au bronze, en passant par le verdâtre et le chocolat.

1. Pittard fait remarquer que cette haute taille est en contradiction avec la théorie des origines paléo-asiatiques. Les Tchutchis par exemple ou les Youkagires de l'extrême N.-E. asiatique sont de petite taille (106).

On peut donc déjà conclure, de ce court examen, que l'homme américain ne présente pas d'homogénéité dans ses caractères somatologiques. Qu'il peut se rattacher en ce que nous connaissons actuellement :

1° pour une grande partie aux Asiatiques, aux Mongols d'après Hrdlicka (52), aux Paleo-asiatiques selon d'autres.

2° à une race dolychocéphale, vraisemblablement asiatique qui a fourni les Eskimos.

3° à une race mélanésienne représentée par la race de Lagoa Santa et ses descendants.

4° à des races australiennes dont on retrouve des vestiges plus spécialement en Patagonie et dans la Terre de Feu.

Enfin il existe encore des énigmes nombreuses à déchiffrer; telle l'origine des Mayas.

Ethnologie.

L'ethnologie renforce singulièrement les théories précédentes. De même qu'en anthropologie, on ne trouve en ethnologie aucun lien ni avec l'Europe ni avec l'Afrique, en ce qui concerne tout au moins les temps précolombiens.

Quelques mots auxquels Wiener attribue une origine africaine ne peuvent changer les grandes données ethnologiques (156). Avant la conquête, rien en Amérique ne rappelle l'Afrique. Les conquérants ont bien signalé des populations foncées, mais jamais de noirs. Par contre, les nègres qui suivirent l'armée de Cortez firent l'étonnement des Mexicains.

Les Normands du Groenland n'ont laissé aucune trace appréciable. Vers l'ouest, comme dans la précédente discipline, on retrouve de frappantes analogies, avec l'Asie, avec l'Océanie, avec l'Australie. Et devant ces faits il faut bien reconnaître au moins des contacts, que l'anthropologie et la linguistique nous autorisent à transformer en parentés.

Nous savons qu'ethnologiquement, de nombreuses populations de l'Amérique du Nord sont apparentées à des peuples qui vivent dans le Nord-Est asiatique, d'autres même à des Asiatiques de l'intérieur. Nous savons qu'elles ont en commun un outillage, le chien de trait, la tente, le canot de peau, etc.

Si certaines populations américaines de la côte du Pacifique sont de bons marins, manœuvrant à l'aise des canots remarquables par leur taille, il faut bien reconnaître qu'en général, Indiens du Nord et Asiatiques du N. E. ne sont pas, au sens absolu du mot, de vrais marins hauturiers. Ceci nous ramènerait au concept d'une migration terrestre ou mixte, terrestre et côtière, mais avec prédominance de trajets terrestres.

Mais ce sont là des caractères communs très primitifs. On n'en trouve qu'exceptionnellement qu'on puisse attribuer à des échanges récents de civilisations évoluées. Il faut donc admettre que la scission est fort ancienne; que les Américains n'ont emporté d'Asie que la culture afférente au stade où se trouvaient elles-mêmes les tribus asiatiques dans une très haute antiquité. Les voyageurs du XIIe siècle ne les retrouvèrent plus en Asie même et l'état de la civilisation à cette époque fait penser que ces caractères primitifs étaient fort lointains et par conséquent également la date des migrations.

Dans l'Amérique du Sud, et cela ressort des travaux de nombreux auteurs aussi éminents que Groebner, E. Nordenskiold, le P. Schmidt, P. Rivet, nombreux sont les rapports ethnologiques entre les Malayo-Polynésiens et les Américains du Centre et du Sud, en particulier de ceux qui habitent la côte du Pacifique. Il est au moins curieux de trouver parallèlement en Indonésie, en Mélanésie, en Polynésie et en Amérique des objets, non point à titre d'exception, mais bien d'emploi courant, dont la parenté est hors de doute.

Je ne citerai que les massues étoilées, la sarbacane, le propulseur de flèche, les ponts de lianes, le tambour à signal, l'arc à musique, la flute de Pan, la rame à béquille, le métier à tisser, etc.

D'autres faits comme les incisions et l'introduction de pierres dans les dents, l'amputation des phalanges en signe de deuil, la trépanation, sont communs à des tribus océaniennes et américaines.

Comme aussi le procédé de culture en terrasse a atteint un développement considérable et une haute perfection aussi bien en Malayo-Polynésie qu'en Amérique depuis l'Arizona jusqu'au domaine incasique (132).

Nous verrons plus tard, dans l'étude de la civilisation du Pérou, le rôle des Quipus (99). Cette sorte de machine à compter, composée de brins de ficelles et de nœuds, bien particulière, se retrouve en Micronésie et en Polynésie.

En ce qui concerne les parentés australo-américaines nous citerons l'emploi dans les deux contrées du boomerang, des costumes de peaux, de canots d'écorces de formes caractéristiques employés aussi bien en Tasmanie qu'en Terre de Feu.

Allen (1) a étudié les relations entre la Polynésie et l'Amérique; il constate que les ressemblances entre les mœurs et les coutumes des anciennes races américaines et celles des Polynésiens, voire même des habitants du Sud-Est de l'Asie sont innombrables. Habitude de s'agrandir le lobe de l'oreille (orejones) commune à l'île de Pâques et à la côte orientale de l'Amérique du Sud. Monuments énormes aux Sandwich et en Colombie, pyramides en cailloutis, etc.

La grandeur des traversées, d'après ce même auteur, n'est pas un obstacle (nous reviendrons d'ailleurs plus tard sur cette question). Il cite : le voyage d'un roi de Tahiti aux îles Wallace et retour (2000 milles); le témoignage de Gill qui dit avoir vu en 1862 un bateau indigène non ponté qui avait été drossé de Manna à Morea sur 1250 milles sans occasionner la perte de l'équipage.

Autant d'arguments qui confirment ce que l'anthropologie nous faisait déjà connaître sur les parentés exotiques et les origines américaines.

Il va sans dire que de nouvelles connaissances ethnologiques apporteront sans doute encore bien d'autres arguments. L'ethnologie de l'Amérique du Nord est rendue difficile du fait de la disparition presque totale des Indiens (500.000 survivants environ); et malheureusement totale pour certaines tribus.

Celle de l'Amérique Centrale est encore mal connue. Dans l'Amérique du Sud certaines tribus intéressantes ont disparu, absorbées ou supprimées par les conquérants ou par la civilisation. Heureusement là le champ de recherches est encore vaste, parce

que l'Indien y est encore en nombre. Savants e missionnaires travaillent à l'envi et le contenu de leurs ouvrages élargit chaque jour l'horizon.

Ce que nous voyons aujourd'hui n'est sans doute qu'une aube. L'avenir, la persévérance des chercheurs et l'intérêt que certains Indiens, eux-mêmes gagnés à la civilisation, portent à leur histoire ancienne, viendront peut-être confirmer certaines théories qui paraissent aujourd'hui audacieuses et en infirmer d'autres qu'on respectait comme des dogmes.

LA LINGUISTIQUE

La linguistique est un élément important dans l'étude des origines. Toutefois, il n'en faut utiliser les conclusions qu'avec une très grande circonspection. Considérée isolément, elle ne saurait établir des preuves de parenté. En Amérique comme ailleurs, des vaincus ont été contraints souvent d'adopter la langue des vainqueurs, tels les Aymaras du Pérou obligés de parler le Kichua.

Ici, comme ailleurs, certaines langues commerciales ont remplacé les langues originelles. Une grande partie des Indiens a adopté l'espagnol ou la lingua geral jusqu'à l'oubli de leurs propres dialectes.

Au sujet de l'emploi de la linguistique, G. Buschan dit : « Il faut s'en tenir à la règle, aussi incontestée en principe que négligée en pratique, que la parenté linguistique ne comporte pas nécessairement la parenté de sang ».

Déjà en 1767, Bailly d'Engel, dans son ouvrage

sur les origines américaines (6), écrivait : «Je ne puis surtout m'empêcher de rire des conséquences qu'ils (Laet et Hornius) tirent de la prétendue conformité d'un très petit nombre de mots ou de noms; de quelques langues américaines avec d'autres mots de langues des autres pays. Rien n'est plus faible que les preuves tirées d'une étymologie forcée ».

Nous n'avons pas l'intention ici de présenter l'exposé de détail de la linguistique américaine. Ce serait dépasser singulièrement les limites où nous devons rester. Nous y chercherons seulement des arguments à l'appui des théories sur les origines.

La linguistique américaine est une œuvre immense si l'on considère l'étendue des continents et le nombre énorme des langues qui s'y parlent ou s'y parlèrent. Les études, par ailleurs, sont incomplètes, elles ne remontent pas fort loin et nous manquons d'une synthèse générale. Mais déjà, Rivet compte 123 familles ou stocks. Brinton démêle dans la seule Amérique du Nord, 19 grands stocks, alors que Radin n'en trouve que 3 et d'autres 26.

Nous avons écarté déjà les hypothèses extraordinaires telle que l'origine hébraïque de la langue du Pérou basée sur l'identité avec un mot hébreu du nom donné d'ailleurs par les conquérants à ce peuple. Nous nous en tiendrons aux recherches réellement scientifiques et nous suivrons les deux thèses de Swanton (140) et de Rivet[1] qui synthétisent et complètent les travaux de Boas, de Brinton et de Wissler.

Les langues américaines avaient d'abord été considérées toutes comme agglutinantes et polysynthé-

1. Dans *Les langues du monde* de Meillet. 1924 (86).

tiques. C'est-à-dire qu'elles assemblaient en un seul mot qui s'allonge indéfiniment des membres tels que le verbe et les régimes. Comme le dit H. Vignaud (153) « ce mode consiste dans la formation de mots par l'adjonction de parties empruntées à d'autres mots, de sorte que chacun d'eux tient lieu d'une phrase entière, sans se prêter à aucune flexion ».

C'est là un caractère qu'on reconnaît dans certaines langues mongoliques. On peut donc déjà tirer de cette constatation un argument en faveur de la parenté, établie par ailleurs, avec des races asiatiques.

Mais des études plus serrées et développées ont prouvé que si certains groupes américains présentent ce caractère, comme l'Iroquois, le Kaddo, d'autres n'en portent aucune trace, d'autres encore le présentent à un degré plus ou moins accentué comme l'Eskimo, l'Algonkin, le Kwakiult. Boas (10) qui est un des maîtres en la matière conclut : « Il n'est pas possible de dire que ces deux caractères soient typiques et se trouvent dans toutes les langues américaines[2] ».

Nous retrouvons donc, dans le domaine de la linguistique, ces différences déjà signalées en anthropologie et en ethnologie. Ceci nous engage encore à la prudence mais nous porte aussi à accepter des opinions ou des découvertes qui peuvent paraître parfois déconcertantes à premier examen.

Le R. P. Petitot reconnaissait dès 1875 des parentés asiatiques à la langue Eskimo. Sa thèse fut fortement combattue. Or, Sauvageot a tout dernièrement trouvé la liaison de cette langue avec les langues ouraliennes (131).

Le même Petitot retraçait également une origine

asiatique à la langue des Denés Dindgés dont le P. Morice, qui a vécu de nombreuses années au milieu d'eux, nous dit : « Ma propre contention est que les Denés sont originaires de l'Asie Centrale ». Opinion aujourd'hui confirmée par les dernières études du Professeur Bogoras et de M. Sapir (130).

Et même, sans qu'il soit obligatoirement besoin de remonter, comme en anthropologie, à des origines totalement distinctes, on peut attribuer en partie les différences et les divisions si nombreuses de la linguistique américaine, aux vicissitudes des migrations et de l'existence postérieure des peuples. Il se peut en effet que des tribus d'un même groupe aient été séparées dans des temps très anciens et qu'elles aient évolué indépendamment les unes des autres, même dans des régions relativement rapprochées. Le genre de vie des chasseurs, pêcheurs, jaloux de leur domaine, les cloisonnait déjà suffisamment. Il se peut aussi, qu'issus d'une même souche encore fruste, les rameaux des peuples se soient sensiblement écartés jusqu'à perdre le souvenir de leur parenté. D'où l'étonnement de nos linguistes, qui retrouvent en des points fort éloignés des tronçons qui furent un jour liés en un seul faisceau.

En l'absence actuelle d'étude synthétique générale et sans vouloir entrer dans de trop longs détails, nous nous contenterons d'exposer les divers groupes par grandes régions géographiques et de les rattacher aux races d'où ils paraissent tirer leur origine.

Il n'en faudrait cependant pas conclure qu'au point de vue linguistique, l'Amérique du Nord soit différente, par essence, de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud. Nous n'en savons encore rien.

Nous pouvons dire qu'en général les langues étaient grammaticalement peu développées, et à l'appui de ceci Levy Bruhl a écrit que les langues américaines présentent des triels et des quatriels, indices de langues en enfance. Nous savons qu'en progressant, les langues rejettent ces formes (par exemple disparition du duel en grec).

Les langues américaines ont été surprises et arrêtées dans leur développement par les conquérants. Celles qui ont survécu n'ont plus guère évolué; la plupart ont disparu devant les langues européennes ou les « sabirs ».

Dans la grande catastrophe ont aussi disparu les écritures ou les systèmes de notation. A vrai dire elles n'intéressaient qu'une faible partie du continent nouveau. L'anéantissement en a été total. On parle encore des dialectes indiens au Mexique, mais on n'y écrit plus qu'en espagnol. Les Indiens ne savent même plus interpréter les caractères écrits de leurs ancêtres, et même rarement les pictographies.

Divers voyageurs et en particulier E. Nordenskiöld (101) ont signalé parmi les Indiens un langage par signes. Langage qui a dû avoir une grande zone de dispersion dans ces pays de chasseurs habitués au silence et peut-être aussi par suite du grand nombre de dialectes des tribus de groupes linguistiques étrangers les uns aux autres.

Amérique du Nord.

Les études des dernières années ont amené les linguistes à un concept à peu près identique sur la

contexture des grands groupes et sur leur répartition géographique.

Tout au Nord se trouve le *groupe Eskimo*. Il s'étend depuis Behring jusqu'à la côte Est du Groënland tout le long des baies, des mers et des grandes îles polaires. C'est, on l'a vu, une langue ouralienne et son foyer de dispersion doit être recherché à l'Ouest.

Le groupe purement indien le plus proche de l'entrée du continent, si l'on admet que cette entrée soit *Behring*, est le groupe Na-Dené. Ce groupe fort important a englobé, selon M. Sapir (130), un groupe déjà important par lui-même, le *groupe Athapascan*. Il s'étend sur un immense territoire. Au Nord, depuis la vallée du Yucon jusqu'à la baie d'Hudson, il est limité par le groupe eskimo, au sud la limite du groupe partant du Pacifique gagne à travers les Rockies le bassin de la Fraser et de là suit en gros le bassin de la Saskatchewan (qui, née dans les Rockies, va se jeter dans le lac Winnipeg).

Ce groupe présente un caractère curieux. On retrouve de ses avancées réparties les unes le long du littoral Pacifique en Colombie britannique et dans l'Etat de Washington et un puissant sous-groupe qui, s'étendant dans la vallée du Rio Grande del Norte, touche presque au golfe du Mexique. Sommes-nous en présence de groupes d'une même famille venus à des époques différentes, ou bien de membres séparés par les événements ; il est bien difficile d'en décider en l'état actuel. Nous pouvons en tout état de cause relever un axe de dispersion orienté Nord-Sud.

Le Dr Sapir attribue à ce groupe des parentés sino-thibétaines. Son opinion se rencontre d'une façon singulièrement attrayante avec l'hypothèse

(que nous exposerons en traitant des routes) du Professeur Bogoras sur les origines.

Immédiatement au sud de ce groupe se trouve le groupe *Algonkin* fort étendu entre les Rockies (vers les sources de la Saskatchewan et du Missouri) et la côte du Labrador, au nord des grands lacs et du Saint-Laurent, avec une forte pointe vers le sud aux environs du confluent du Mississipi et du Missouri.

Or nous verrons que, géographiquement, c'est là une route naturelle de migrations débouchant des environs de la White Pass.

Le *groupe Algonkin* entoure presque entièrement le *groupe Iroquois*, riverain des lacs Erié et Ontario et qui s'échappe au sud vers l'Etat de Géorgie. Il semble que ce soit un îlot de résistance que de nouveaux venus ont débordé.

Au sud du groupe Algonkin, le *groupe Sioux* s'allonge lui aussi du nord vers le sud, le long de la grande voie du Missouri jusqu'au confluent du Mississipi et de l'Arkansas. Il englobe des îlots comme l'*îlot Caddoan* et un *îlot Algonkin* égarés dans la haute vallée de la rivière Plate.

Plus au sud-ouest et pointant de l'Oregon jusqu'à l'état de Costa-Rica se trouve l'important *groupe Uto-Aztec* qui a englobé le sous-groupe méridional Na Dené dont nous avons parlé plus haut. Le groupe Uto-Aztec est tout particulièrement important parce qu'il comprend le groupe *aztec* auquel se rattache une des grandes civilisations du Mexique.

Il entoure et même pénètre *le groupe Pueblo* qui, encore que peu homogène, semble appartenir en majorité au groupe Na Dené.

Je ne citerai plus que le *groupe Pénutian* parce

qu'il s'allonge en petites familles clairsemées du nord de la Colombie britannique jusqu'au sud de la Californie avec des pénétrations dans l'intérieur et des enchevêtrements avec des groupes étrangers le long de la côte Pacifique, jalonnant ainsi une route de migration côtière.

Et enfin le groupe Hoka essaimé lui aussi le long du Pacifique, principalement en Californie et en Basse-Californie. L'importance de ce groupe vient de la parenté qu'il offre avec les langues malayo-polynésiennes.

Il est, à ce point, fort intéressant de constater que les grands groupements, que nous venons d'examiner, se trouvent précisément le long des routes que la géographie nous décèle comme voies possibles des migrations. Ces coïncidences sont suggestives sans qu'il faille chercher d'ailleurs à en exagérer l'importance. Il était toutefois remarquable de constater que les lois qui ont régi les invasions dans les autres mondes semblent s'être également appliquées au Nouveau.

Les groupes sont en général (à part les groupes des pueblos et partiellement Uto-Aztec) composés de chasseurs, parfois de semi-sédentaires, cultivateurs occasionnels, et le long des côtes de pêcheurs. Il semble bien et nous admettrons jusqu'à nouvel ordre, que sauf quelques groupes isolés comme les Péricues, les Haidah, les Kwakiutl et d'autres familles de la côte du Pacifique la grosse masse des langues de l'Amérique du Nord sont apparentées aux langues de l'Asie du Nord-Est ou du Nord.

Plus au sud jusqu'à Panama se trouve un conglomérat de groupes où dominent encore les Uto-Aztec et les Mayas. Nous sommes encore réduits

à des hypothèses en général peu satisfaisantes sur les origines des derniers. C'est pourtant un de ceux qui, dans l'isolement du passé, était arrivé à un degré de civilisation comparable en bien des points à nos civilisations méditerranéennes de la fin de l'âge de la pierre.

Autour de ces deux grands groupes il y a une poussière de petits groupes linguistiques. Sont-ce les épaves qui subsistent de groupes conquis et dispersés par les vainqueurs Certaines légendes tendraient à le faire croire en ce qui concerne le groupe Otomie par exemple, dont le centre de gravité se trouve au nord de Mexico avec des petits groupements éparpillés dans et aux environs de l'état de Puebla.

Amérique du Sud.

L'Amérique du Sud n'offre pas les caractères d'uniformité relative comparable à ceux de l'Amérique du Nord. Les peuplades y sont beaucoup plus nombreuses et plus dispersées mais par contraste avec l'Amérique du Nord, elles parlent encore leur langue, et sont restées à peu près en place depuis le XVI[e] siècle. Certaines font parfois preuve d'une grande vitalité, comme par exemple les Guaranis dont la langue est officielle dans l'Etat d'Uruguay actuel.

Les essais de généralisation actuels ont été taits par Ehrenreich, Chamberlain et Rivet. Ces auteurs se sont butés à des difficultés considérables et n'ont pu qu'ébaucher une œuvre qui demandera un temps très grand et un travail qui ne pourra être accompli

que par plusieurs générations de chercheurs éclairés.

Dans l'état actuel on reconnaît dans l'énorme quantité de dialectes, 7 ou 6 groupes particulièrement importants dont le site permet encore de retrouver l'influence des routes.

Au sud des groupes *Uto Aztec*, et *Mayas*, couvrant l'isthme de Panama et son débouché sur la partie Nord-Ouest de l'Amérique du Sud, dans la vallée de la Magdalena, le long des côtes du Pacifique jusqu'à l'Ecuador se trouve le *groupe Chibcha*. Ce groupe est un des plus curieux au point de vue archéologique. Il semble avoir subi des influences mexicaines et péruviennes et a peut-être servi de lien à ces deux groupes d'évolution. On commence à peine à en connaître les caractères généraux.

Plus à l'est, étalé sur une partie de l'actuel Venezuela, pour gagner la haute vallée de l'Orenoque et de la vallée du R. Negro, le haut cours de l'Amazone et les hautes vallées du Jurua, du Parua et du Madeira, se trouve le *groupe Arawak*.

Le Dr Rivet estime que le centre de dispersion de ce groupe a été la région vénézuélienne et que marchant vers le sud il gagna les hautes vallées citées plus haut, la haute montagne où le sous-groupe Uru Pukina marque une ancienneté remarquable. Les avancées atteignent la côte chilienne entre Arica et Coquimbo.

La chaîne de ces groupes semble avoir été coupée en deux endroits, au nord aux confins de l'Ecuador et du Pérou, par le groupe Tukano, au centre, par le groupe Pano. Plus loin, les extrêmes avant-gardes sont noyées dans les groupes Aymara et Kitchua.

Plus à l'est encore, le *groupe Caraïbe* s'étend dans le Nord et le Nord-Est de l'Amérique du Sud. Il

borde la mer depuis le Venéezuela jusqu'aux bouches de l'Amazone, limité au sud par ce fleuve et à l'ouest par l'Orénoque. Si les Caraïbes sont de la même race que les Indiens de l'Amérique du Nord, il semblerait assez naturel de les voir descendre des Antilles vers l'Orénoque et de là gagner les affluents de l'Amazone. Toutefois, la parenté n'est pas encore déterminée.

Peut-être peut-on aussi chercher la voie des Caraïbes du côté de la Plata. On n'a retrouvé toutefois jusqu'ici aucune trace de leur passage dans le bassin du Paraguay.

Vers l'embouchure de l'Amazone se trouve le groupe *Tupi Guarani*. Ce groupe rayonne vers le Tapajo, le long du Parana et le long de la côte brésilienne jusqu'en Uruguay. Il isole ainsi le groupe Ze dans la vallée des Tocantins jusqu'aux hautes vallées du Parana et de l'Uruguay.

Le centre de dispersion des Tupi Guaranis serait la région Uruguay-Parana. Ce groupe aurait donc pénétré dans le continent dans le sens du sud vers le nord et il faudrait chercher son point de pénétration vers la Plata, refoulant ainsi la famille Caraïbe dont quelques groupes sont restés englobés dans son avance.

Deux groupes fort importants occupent la Cordillère et son versant occidental au Pérou, en Colombie et au Nord du Chili; ce sont les groupes Kitchua et Aymara, dont nous aurons longuement à reparler. Ils furent en effet les protagonistes des civilisations péruviennes.

Le Dr Rivet dit du kitchua qu'il est la seule langue de l'Amérique du Sud qui « ait joué à l'époque précolombienne, le rôle d'une langue de civilisation.

Propagée par les conquérants incasiques, elle se répandit peu à peu dans presque tout leur vaste empire dont elle devint la langue officielle et où elle joue le rôle de langue de relation ».

« Toutefois, la domination incasique ne dura pas assez longtemps, ou ne fut pas assez forte pour imposer le Kitchua à toutes les populations subjuguées.

« Dans la suite, cette langue que connurent vite les missionnaires, fut adoptée comme langue d'évangélisation et ce ne fut pas un petit motif de son expansion ».

Ces extraits du remarquable linguiste souligne une fois de plus combien il faut être prudent dans l'attribution de parentés basées sur la linguistique.

Plus au sud, on trouve encore, entre autres, le *groupe Araucan* au Chili, *le groupe Tchon* en Argentine. Ce dernier est remarquable pour ses parentés ustraliennes. Le groupe Araucan était donné par Hans Hallier comme présentant des concordances avec le Malayo-Polynésien.

La linguistique elle aussi vient dans les grandes lignes confirmer et recouper au point de vue des origines, les conclusions tirées d'autres disciplines. Elle nous indique des influx étrangers nord-asiatiques, malayo-polynésiens et même australiens.

Prises isolément, ses conclusions pourraient paraître suspectes; recoupées, regroupées, elles forment un faisceau qui élargit singulièrement la question et ouvre de très grandes possibilités pour l'avenir. C'est, dans l'avenir, le travail des chercheurs, dans toutes les disciplines, qui infirmera ou confirmera les théories actuelles.

Peut-être aussi trouvera-t-on d'autres débouchés

encore inconnus. Il y a encore bien des questions pendantes, bien des énigmes à résoudre.

Les voies.

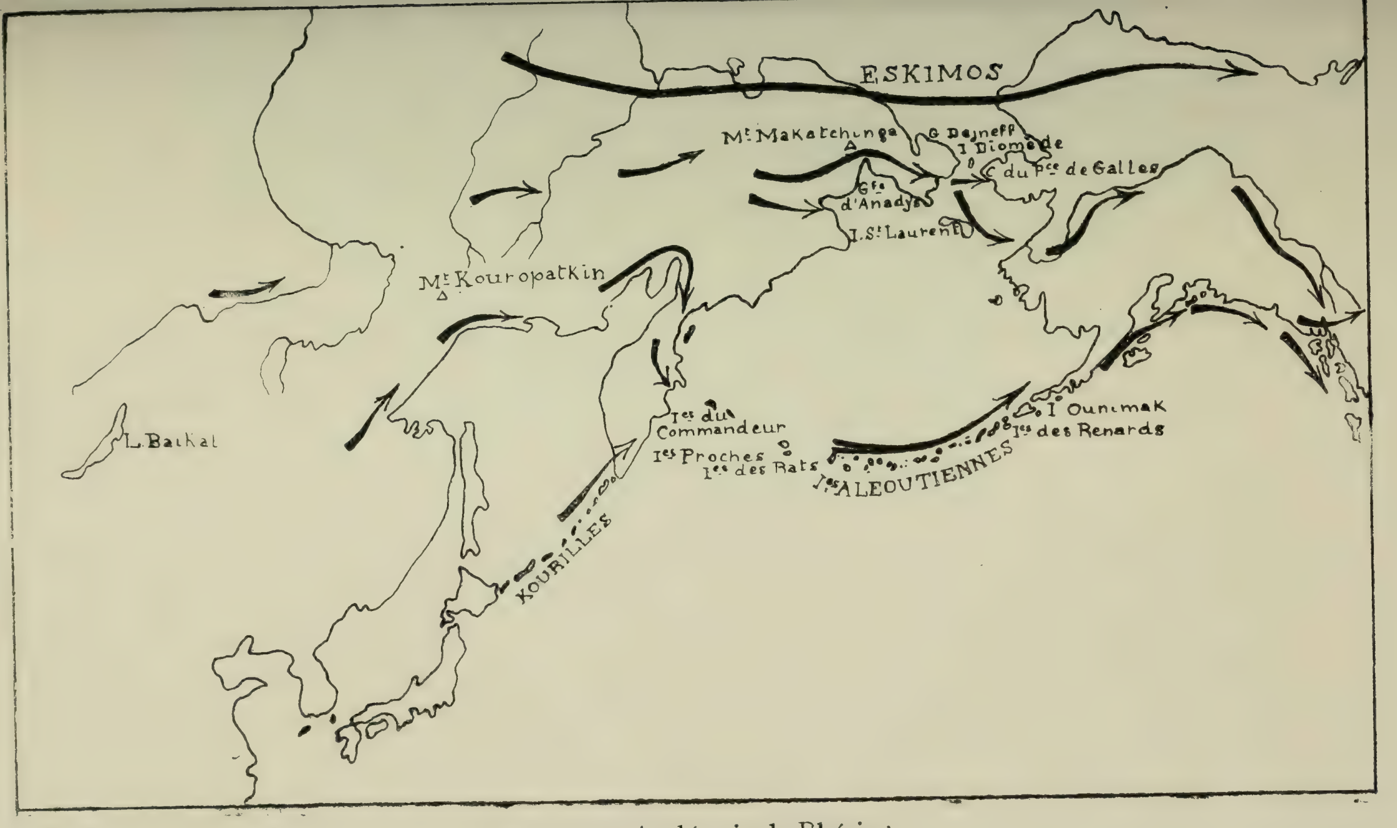
Les études précédentes dans les diverses disciplines, anthropologie, ethnologie et linguistique, permettent d'admettre comme suffisamment établie la théorie du peuplement de l'Amérique par des peuples venus d'Asie, de Malaisie, de Polynésie et d'Australie.

Rien d'ailleurs ne venant à l'encontre, nous sommes alors conduits à étudier topographiquement les voies qui ont permis à ces migrations de gagner le continent américain. La possibilité ou la non-possibilité de leur utilisation par l'homme primitif constituera un dernier critérium.

Malheureusement, les régions où ces voies sont situées sont encore assez mal connues géologiquement, anthropologiquement, topographiquement et j'irai même jusqu'à dire trop souvent géographiquement.

Il semblerait qu'une connaissance plus approfondie de ces régions devrait nous livrer la solution de l'énigme par la découverte de traces non équivoques des migrations. Or, si sur nos cartes nous pouvons bien placer de-ci de-là des tas de coquillages, de rebuts, l'emplacement de reliques, il faut bien avouer qu'ils ne constituent pas encore un jalonnement complet.

Pour ébaucher l'étude topographique, il faut d'abord admettre que, en gros, la configuration géo-



Les parages du détroit de Bhéring.

graphique du continent américain ne s'est pas sensiblement modifiée depuis l'époque où les hommes ont pu l'aborder.

Nous verrons cependant qu'il n'en est pas absolument ainsi. Mais les études géologiques réparent en partie ce que ne nous dit plus la géographie et sous quelques réserves on peut adopter la proposition comme assez vraie pour ne point être un obstacle absolu mais plutôt un appui.

Nous constatons tout d'abord que le Continent américain est dans toute direction singulièrement difficile à aborder. C'est un énorme bloc continental séparé des autres mondes par des immensités de mers, sauf en quelques rares points : Behring, le Groënland et le continent antarctique, tous situés dans les zones polaires. De-ci de-là, comme au voisinage de Behring des chapelets d'îles peuvent être considérés comme des escales favorables sur les voies maritimes.

Pour ne point nous perdre dans des hypothèses encore bien controversées nous admettrons, ceci basé sur des faits bien établis, que l'Amérique du Nord a été généralement peuplée par des Asiatiques, avec quelques influx malayo-polynésiens. Que l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud comprennent une grande partie de peuples de mêmes origines mais avec un dosage de plus en plus grand de malayo-polynésiens. Qu'enfin, dans l'Amérique du Sud, on trouve des peuples d'origine australienne.

Deux genres de voies étaient ouverts à ces migrateurs, quels qu'aient pu être leurs points de départ.

Les voies terrestres ou mixtes côtières.

Les voies maritimes hauturières.

En ce qui concerne les primitifs, on perçoit sans

peine qu'elles ont dû être d'inégal rendement et qu'au premier abord, par les difficultés qu'elles présentent, elles ne satisfont pas à nos idées ordinaires sur les grandes migrations. Devant la réalité des faits nous sommes contraints de modifier ces idées et d'admettre que le peuplement de l'Amérique a dû s'effectuer par vagues peu importantes et qui se succédèrent à des intervalles plus ou moins rapprochés.

Ces vagues ne durent comporter que des effectifs minimes du fait même des ressources des régions, qu'elles traversèrent. Le détroit de Behring, par 66° N. est situé dans une région sauvage et désolée. Le chasseur ou le pêcheur, avec une famille peu nombreuse comme l'Eskimo actuel, peut seul y trouver à vivre. On peut admettre qu'une nombreuse tribu y serait morte de faim et de froid fort rapidement. Le cordon aléoutien est plus favorable, mais il exige des moyens nautiques déjà importants et est également à petit rendement.

Si nous opposons; alors, le chiffre de la population que les premiers conquérants observèrent et les effectifs vraisemblablement très faibles de ces vagues, nous concluons à la nécessité d'une période fort longue de temps pour que ces faibles noyaux aient pu foisonner à ce point.

Les Voies des Migrations

Amérique du Nord.

Il nous semble d'ailleurs utile de serrer la question d'un peu près. Passer par Behring est vite dit. Mais quelles possibilités s'offraient à des tribus plus ou moins mal équipées, qui d'Asie tentaient de gagner l'Alaska.

Il nous faut faire un peu de géographie. La corne nord-est de l'Asie et la corne nord-ouest de l'Amérique du Nord se tendent l'une vers l'autre. Peut-être même, aux temps très lointains qui nous occupent, se rapprochaient-elles encore plus sensiblement. Entre le cap Degneff en Asie et le Cap du Prince de Galles en Alaska il n'y a guère qu'une journée de mer à voile, 100 kilomètres au plus. Au milieu du chenal se trouvent les îles Diomède, si bien que, tout comme dans le Pas-de-Calais, la vue peut porter toujours d'une terre à l'autre.

C'étaient là des conditions remarquables pour des peuples qui n'avaient sans doute pas des connaissances spéciales de navigation hauturière, mais qui étaient seulement guidés par quelque amer terrestre comme en une sorte de marche à l'étoile. En dehors même des saisons où le détroit est entièrement gelé, une telle traversée ne nécessitait pour les

migrateurs rien de plus que ce qu'ils pouvaient utiliser normalement pour la traversée des grands fleuves ou pour la pêche côtière dans les régions glacées, où ils erraient sans doute depuis longtemps.

Au reste, l'histoire nous fait voir bien souvent des peuples, qui n'étaient pas spécialement marins, traverser des détroits. Les Wisigoths traversèrent le détroit de Gibraltar du Nord au Sud, les Maures du Sud au Nord, les Perses, les Turcs, traversèrent le Bosphore. Les primitifs ne s'embarrassaient point de traversées d'étendues d'eau bien autrement considérables.

Kracheninikov (65) qui vivait vers 1770 au Kamtchatka nous dit que les habitants, poussés par les Toungouses, eux-mêmes poursuivis par les Yakoutes, prenaient la mer, attachaient ensemble deux canots et pouvaient porter ainsi de grosses charges, chaque canot isolé pouvant porter déjà 500 kgr.

Le P. Petitot remarquait que les Indiens franchissaient, de nos jours encore, à pied, à la raquette, en pirogues d'écorce ou en radeaux, des centaines de lieues pour jouir d'un misérable et sordide profit de quelques shellings dans la vente de leurs pelleteries (106). Le R. P. Morice dans son essai sur les Denés (race du Mackensie) nous dit que les indigènes de l'Alaska font couramment avec leurs kayaks des voyages de plus de 200 milles.

L'hiver, nous l'avons dit, le détroit offre d'ailleurs certaines facilités. Il est pris par les glaces et le R. P. Morice signale que les renards et les lièvres le traversent à cette époque et il estime qu'en 4 jours, sur la neige avec des raquettes, sans barque, on peut le franchir.

Au sud du détroit, les îles Aléoutiennes forment

une sorte de pont relativement favorable au passage d'Asie en Amérique. Elles sont situées dans une région déjà moins froide, et sont longées par un courant qui précisément porte d'ouest en est.

Les chenaux les plus larges entre le Kamtchatka et l'île Behring (groupe du Commandeur) d'une part et l'île du Cuivre (groupe du Commandeur) et l'îlot le plus à l'ouest du groupe des Proches, d'autre part, ne dépassent pas 400 kilomètres. Entre les autres îles, les distances varient, mais sont sensiblement inférieures.

De même encore, entre le détroit même et les îles Aléoutiennes on peut imaginer des passages à hauteur de l'île Saint-Laurent, voire plus au sud par les îles Saint-Mathieu et Nonnivak. Les trajets, quand la mer est libre, ne dépassent pas, en aucun de ces passages, les possibilités nautiques des pêcheurs côtiers.

Il est d'ailleurs possible que les migrateurs aient employé l'une ou l'autre ou plusieurs de ces voies, selon le lieu où ils atteignaient la côte; c'est ainsi que Schoolcraft est d'avis que les immigrants indiens sont passés par les Aléoutiennes et les Eskimos par Behring.

En tout cas, si les migrations ont suivi ces routes, elles devraient porter des traces de leur passage. C'est là une proposition qui a attiré déjà l'attention de nombreux savants. Jusqu'ici rien de bien définitif n'est sorti de leurs recherches. Le temps et de nouvelles expéditions résoudront peut-être la question.

Déjà, le Dr Dall a retracé dans les îles Aléoutiennes, trois périodes d'habitat, dont la plus profonde est très fruste. On n'y retrace pas l'emploi

du feu, ni même d'un outillage lithique. Dans la 2e on retrouve des traces de pêcheurs. On n'a pu d'ailleurs situer ces reliques dans le temps.

M. D. Jeness a fouillé des ruines à Wales (pointe extrême occidentale de l'Alaska) et aux îles Doomède. Il y a découvert des reliques qui rappellent le travail des Mélanésiens du Sud Pacifique. Il ne peut dater ces reliques, mais estime un minimum de 1.500 ans, peut-être beaucoup plus.

Quoi qu'il en soit il ne suffit pas de trouver les passages possibles ou probables; l'étude ne sera complète que si l'on peut les prolonger sur les avenues qui conduisent à ces passages et celles qui s'en éloignent vers les régions de peuplement actuel.

On peut déduire de l'étude des routes suivies par d'autres migrations historiquement connues, que les migrateurs, fussent-ils en petites tribus, avec femmes, enfants, matériel de cuisine, provisions, tentes, etc., cherchent de préférence les grands couloirs naturels, favorables à la marche, aussi bien qu'à la nourriture. On peut imaginer que les tribus n'allaient d'ailleurs pas totalement à l'aventure, que leurs objectifs étaient plus ou moins déterminés par leurs éclaireurs ou des prédécesseurs. La loi naturelle du moindre effort, les fatigues de la charge et les ressources en vivres les poussaient sans doute à éviter les routes difficiles et à suivre les grandes vallées.

Ceci n'implique pas que le primitif ait reculé systématiquement devant les gros obstacles du sol. On sait au contraire que la traversée de montagnes même élevées n'était point pour l'effrayer, mais il est vraisemblable qu'en général et surtout dans des déplacements collectifs, il préférait suivre les plaines où la marche est moins pénible, la vie plus facile et la direction plus assurée.

Nous sommes ainsi ramenés à l'étude des voies les plus favorables à la marche de peuples, c'est-à-dire, à la géographie ou à la topographie.

Les routes d'Asie.

Du côté asiatique, l'examen de la carte nous montre (voir croquis I) orientée S. O.-N. E. une longue chaîne de montagnes, les Stanovoï (2.700 m. au Mont Makatchinga) et les Kropotkine (1700 m. aux environs du Baïkal) qui, entre le Baïkal et la pointe N. O. du golfe d'Anadyr, divise la partie N. E. de l'Asie en deux versants bien distincts.

Au Sud-Est et à l'Est de cette chaîne, un large massif montagneux forme une série de renflements parallèles qui s'étendent jusqu'à la mer; ce sont les Monts Aldan et Grand Khingan.

Toutes ces chaînes parallèles sont coupées par le fleuve Amour. Elles laissent entre elles des couloirs orientés généralement NN. E.-SS. O. qui aboutissent au Sud et au delà de ce fleuve à la Mongolie et à la Mandchourie. Plus au Sud encore, à la Chine ou au Gobi.

Cette région est de parcours difficile en dehors des vallées. Elle laisse place le long des côtes à une voie qui, malgré les obstacles dont elle est semée, avait l'avantage d'assurer la vie des migrateurs, par la pêche ou la récolte des coquilles. Elle passe le long du golfe d'Anadyr pour aboutir à la naissance de la presqu'île de Kamtchatka.

Au Nord-Ouest et au Nord de l'arête des Stanovoï se trouvent les grandes steppes où divaguèrent si souvent les peuples en quête de terres promises, depuis l'Oural, la Caspienne et l'Aral. Une route presque sans obstacle conduit vers Behring.

A vrai dire, elle se trouve, dans sa portion orien-

tale, presque en totalité le long du cercle polaire; c'est le pays des Tchutchis. La région est relativement habitable et malgré les rudes climats, on peut admettre qu'elle ait pu être utilisée.

L'éminent professeur de l'Université de Pétrograd, Bogoras, a signalé (12) pour cette route, une zone d'origine fort suggestive. Se reportant aux temps géologiques, il constate que vers le début du quaternaire, le Nord, l'Ouest et une grande partie du Centre de la Sibérie était encore submergés. Seuls, les hauts bassins actuels de l'Ienissei et de l'Obi étaient habitables, tandis que la basse vallée ne l'était point.

Or, il a retrouvé dans ces régions, au pied des grands massifs de l'Altai des vestiges de populations extrêmement frustes, qui ne connaissent aucun moyen de transport, qui sont restés depuis de longs siècles en marge de l'histoire et qu'on peut rattacher aux Paléo-asiatiques. Faut-il y voir des parents de nos Indiens; et leur habitat est-il le berceau d'une partie des Américains du Nord?

La route du Nord n'aurait donc pas eu, dans les temps très anciens, la largeur qu'elle présente aujourd'hui. Elle aurait plutôt été constituée par une langue de plages au pied de l'arrête montagneuse dont il a été question plus haut. Elle constituerait une direction singulièrement suggestive, expliquant bien des relations ethniques et culturelles entre des peuples actuellement séparés par d'énormes étendues de terre, mais qui n'auraient formé au début que les branches d'un même tronc, branches qui se seraient inclinées par la suite soit par le N. E. vers l'Asie et l'Amérique, l'autre vers le N. O. et N. E., le Nord de l'Europe.

En somme, nous trouvons en Asie deux routes

particulièrement intéressantes, l'une venant du Sud, l'autre du Sud-Ouest ou de l'Ouest, de contrées très différentes.

Rien ne s'oppose à ce qu'on puisse imaginer qu'elles furent toutes deux utilisées. Peuples méridionaux chassés par quelque cataclysme et s'échelonnant lentement sur une longue route d'exil ou pêcheurs chasseurs venus de l'Ouest et du Sud-Ouest à la recherche de terrains plus giboyeux et poussés vers le Nord, pouvaient suivre ces directions probablement quelque peu vides qui les menaient infailliblement vers l'Amérique.

Quelle raison a pu les y pousser? Quel drame a pu se jouer? nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, on constate, même encore à des dates récentes, en Asie et précisément dans l'Est, des mouvements de peuples et M. et Mme Torii, cités par Pittard (106, p. 462) ont visité des territoires immenses en Mongolie orientale aujourd'hui dépeuplés, qui ont connu des agglomérations humaines importantes. Dans les ruines de ces agglomérations on trouve des traces d'outillage de pierre, des pointes de flèche en silex et de la poterie ».

On sait en tout cas que les bouts du monde servent toujours de refuge à des épaves de population. Ce qui expliquerait que ces épaves dans la corne N. E. de l'Asie et plus tard en Amérique aient parlé des langues différentes et aient présenté des différences somatologiques.

Il est curieux de constater que les Denés du Nord-Ouest du Canada gardent dans leurs traditions le souvenir d'une migration venant du Nord-Ouest avec un trajet maritime pendant lesquels les jours étaient courts.

En tout cas tout porte à croire que les routes que nous venons d'examiner ont pu être utilisées dans la réalité et que par elles les migrateurs ont pris pied sur le continent américain.

Routes d'Amérique du Nord.

Arrivées sur le Continent Américain par Behring, ou par les Aléoutiennes, les voies ne pouvaient, au début, diverger considérablement. Le Nord et le Nord-Est ne devaient guère avoir d'attirance. Au Sud c'est la mer, restait l'Est et le Sud-Est, c'est-à-dire la vallée du Youkon ou la côte. Qu'on suive l'une ou l'autre, on aboutit aux environs de la White Pass. C'est là un point d'intérêt spécial qui n'a pas échappé aux chercheurs. Il semble, si la théorie du peuplement par l'Asie est exacte qu'on devrait retrouver aux environs de la White Pass, des vestiges d'une importance toute spéciale.

Au Sud de cette passe, les Montagnes Rocheuses longent la mer. Elles sont formées de chaînes parallèles et les vallées creusées entre elles sont orientées nord-ouest-sud-est, c'est-à-dire suivant un sens particulièrement favorable à la descente vers les régions chaudes. De plus, ces chaînes fort hautes (2.000 à 3.000 m.) sont coupées perpendiculairement à la mer par des failles par où les rivières s'écoulent, comme la Fraser ou la Columbia.

Il pouvait donc se produire dans cette région des mouvements généralement orientés N. O-S. E. et des mouvements de pénétration de la mer vers les grandes plaines de l'Est, ou réciproquement encore des mouvements des plaines vers la mer. Les conclu-

sions de la linguistique concordent en général avec ces directions qu'ont pu suivre les migrations.

En tout état de cause, aux migrateurs parvenus à la Lewis, les couloirs de la Finlay (affluent de la rivière de la Paix) s'ouvraient vers les immenses bassins de l'Athabasca, des Saskatchewan et vers le Missouri ou les grands lacs. Au delà, toute l'Amérique du Nord s'ouvrait. Sans plus rencontrer d'obstacles, les migrateurs pénétraient dans ces plaines immenses, giboyeuses, traversées par de puissants fleuves, qui mènent vers le Sud par la grande artère du Mississipi, ou vers l'Est par le Saint-Laurent.

Il semble bien que toutes ces routes aient été utilisées, on retrouve en effet des tas de coquilles sur les rivages de l'Atlantique et du Pacifique et des monuments anciens le long des grands fleuves du Centre.

Les peuples venus le long de la côte occidentale ont pu continuer à longer toute la côte jusqu'à l'isthme de Panama; ceux qui prirent la route de l'Atlantique ont pu atteindre à la Floride et aux Antilles.

Amérique du Sud.

De ce qui précède, le peuplement de l'Amérique du Nord peut s'expliquer, dans ses grandes lignes, par l'influx de populations débouchant, par voie de terre, de Behring.

Toutefois, certaines populations ont pu y atteindre par mer et nous étudierons plus loin les modalités possibles de leurs voyages.

Le problème n'est plus aussi simple en ce qui concerne l'Amérique du Sud. Tout d'abord on se sent gêné par l'hypothèse d'un cheminement de peuples glissant sur d'énormes étendues, presque d'un pôle à l'autre. De plus, nous avons déjà marqué, les différences considérables qu'il y a entre l'Amérique du Sud et l'Amérique du Nord aussi bien au point de vue anthropologique qu'au point de vue de la paléontologie, de la faune, de la flore, des conditions climatériques et même simplement géographiques. Nous avons souligné la remarque de M. Cavaignac sur le rôle de l'isthme de Panama et de l'obstacle qu'il a toujours créé aux mouvements de toutes sortes orientés Nord-Sud.

Nous verrons plus tard qu'en Amérique Centrale des courants anthropologiques venus les uns du Nord, les autres du Sud, semblent s'être affrontés.

Des découvertes toutes récentes tendent à démontrer que des courants extérieurs venus par mer ont abouti à l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud et qu'en particulier de nombreuses races de l'Amérique du Sud sont apparentées aux Malayo-Polynésiens et d'autres aux Australiens.

Or, si nous connaissons les grandes qualités nautiques des Malayo-Polynésiens, nous savons par ailleurs que les Australiens sont et semblent avoir toujours été de mauvais marins. Il paraît logique, étant donné, d'une part, les preuves irréfutables de liens non seulement humains, mais encore zoologiques entre l'Australie et l'Amérique, et, d'autre part, ce défaut presque total de qualité nautique des Australiens, de chercher pour eux une voie terrestre. Si nous considérions en effet seulement les voies maritimes, nous serions en face d'un problème

sans solution rationnelle. Les Australiens, par suite des conditions géographiques ou marines, ne pouvaient guère suivre que deux routes : l'une dans la partie septentrionale du Pacifique sud, utilisant les étapes des îles de la Polynésie; l'autre, dans la partie méridionale, favorisée par la direction des courants et des vents à certaines époques de l'année.

L'emploi de la première, celle que selon toute vraisemblance ont suivie les Malayo-Polynésiens, les eût amenés au contact de ces races. De ces contacts nous aurions sans doute connaissance par des traces de métissage, par des signes ethnologiques, par les traditions. Or, jusqu'ici tout au moins nous n'en connaissons point.

La seconde eût entraîné les Australiens dans la partie la plus méridionale du Pacifique, celle qui précisément avoisine le continent austral et nous verrons que cette remarque a quelque intérêt. Dans ces régions, si la mer est généralement dure, les courants portent d'ouest en est et les vents ont cette orientation pendant de longues périodes. C'eût été là une condition très favorable. Entre ces deux routes il n'y a que des déserts marins dont l'étendue est immense, 5 à 6000 km., sans relai, où les éléments sont hostiles. On peut donc les considérer comme interdits à nos migrateurs.

En résumé, les voies maritimes étaient peu favorables aux Australiens et la moins mauvaise les menait vers le continent austral et une route terrestre ou mixte. Or, si les découvertes somatologiques et ethnologiques attestent le passage de l'homme d'Australie en Amérique, nous pouvons estimer que l'homme a pu employer l'une ou l'autre voie, terre ou mer, mais la présence d'animaux identiques nous force bien à

admettre l'emploi d'une voie exclusivement terrestre.

La présence de populations apparentées aux Australiens repose sur des documents à la fois anthropologiques, linguistiques et ethnologiques. Certaines populations de l'Amérique du Sud, telles que les Onas, les Fuégiens et les Patagons, présentent des caractères somatologiques tellement identiques à ceux des Australiens qu'ils ne peuvent s'expliquer que par une parenté. Or, tout ce que nous savons actuellement tend plutôt à faire penser que, des deux continents, c'est l'Australie qui fut la plus anciennement peuplée, donc que c'est d'elle qu'est issu le courant d'émigration vers l'Amérique du Sud. D'ailleurs, même si nous admettions la proposition inverse le problème du passage subsisterait.

Des faits tirés d'autres disciplines, même de la paléontologie, étayent singulièrement les conclusions de la somatologie. Comme nous le verrons plus loin, la paléontologie affirme des parentés zoologiques. Il faut toutefois faire des réserves sur le synchronisme des migrations humaines et animales. Mais il faut bien s'incliner devant les preuves et chercher les possibilités que la terre a pu offrir.

Jusqu'à M. Mendès Correa on avait reculé devant une hypothèse qui au premier abord rebute l'esprit. En l'approfondissant, l'éminent américaniste brésilien est arrivé à une séduisante théorie à qui les appuis scientifiques ne manquent pas.

Darwin, dit G. Caraci, eut le premier l'idée des relations géologiques entre les différents continents de l'hémisphère austral. Il se basa sur les affinités de la flore de la Nouvelle-Zélande, de l'Australie et de l'Amérique du Sud. Cette liaison entre ces continents, et l'existence d'un continent austral, furent l'objet de nombreux travaux. Il suffit de citer Mo-

reno, Forbes, Eigenmann. Steinmann admet une liaison entre l'Amérique du Sud, l'Australie et la Nouvelle-Zélande à l'âge antérieur au jurassique et Suess croit que les derniers liens se rompirent vers le miocène, c'est-à-dire au tertiaire. Que restait-il de la dislocation du continent austral après le tertiaire et ses débris ont-ils pu aider les migrations humaines?

C'est, d'après la géologie, vers l'époque oligocène que l'Amérique du Sud devint indépendante. Au quaternaire il n'y avait plus de liaison directe, entre les trois continents, mais le passage pour l'homme y était peut-être moins difficile qu'aujourd'hui.

Les géologues admettent qu'il y a environ 6.000 ans le continent antarctique où Scott et Shakleton ont trouvé du charbon et du sapin fossile, a subi une période de chaleur qui aurait pu le rendre habitable à l'homme. C'est aussi l'avis de Wegener. Nordenskiöld a trouvé dans cette même région polaire des fossiles, du tertiaire il est vrai, qui correspondent à un climat sub-tropical, correspondant d'ailleurs à une période identique en Patagonie.

La paléontologie de son côté affirme les liaisons par des espèces communes à ces deux régions. Certains singes par exemple, certains marsupiaux sont identifiables dans les deux régions et seulement là. Ce fait était déjà signalé par Gadow (38).

Ces échanges n'ont pu se faire que par voie de terre et doivent dater d'une époque bien antérieure au moment où l'homme fut parvenu à un degré de science suffisant pour mener une barque sur la mer. Mais par ailleurs, on peut admettre que, plus tard, si les conditions étaient plus difficiles, l'homme était autrement mieux armé que l'animal.

Donc, géologie, bio-géographie, paléontologie,

rendent vraisemblable l'utilisation du passage par l'Antarctique.

Les populations apparentées aux Australiens se trouvent d'ailleurs plus spécialement dans le Sud du continent. Les autres populations paraissent plus généralement issues soit d'Asiatiques, soit de Malayo-Polynésiens.

Les Malayo-Polynésiens sont indiscutablement venus par mer. Pour ce qui concerne les Asiatiques, on peut être tenté de voir jouer au long chapelet des Antilles, entre la Floride et la côte de Paria, un rôle très important dans le peuplement de l'Amérique du Sud par des populations glissant du Nord vers le Sud, le long des côtes atlantiques. Les tas de coquillages et de rebuts qu'on trouve tout le long de cette côte, aussi bien dans l'Amérique du Nord que dans l'Amérique du Sud, seraient des vestiges bien suggestifs. Il resterait à prouver que ces vestiges furent laissés par des races asiatiques.

En tout cas, cette route des Antilles qui rappelle par tant de côtés le chapelet Aléoute n'est peut-être pas à rejeter. On constate en effet des migrations encore relativement récentes allant de l'Orénoque, voisin de la côte de Paria, vers l'ouest ou de l'embouchure de l'Amazone vers les Andes, et à moins de supposer que cette région ait été une région de genèse, il faut admettre que les tribus y vinrent de quelque part. Supprimant les voies venant d'Afrique, il ne reste que l'Amérique du Nord par les Antilles ou la côte orientale de l'Amérique du Sud comme directions d'origine. Or des peuples venant de cette dernière direction eussent sans doute été tentés par le grand couloir amazonien. La route des Antilles reste donc possible.

La route de Panama n'est peut-être pas non plus



L. s . . . vbables des migrations.

à rejeter entièrement. Rivet (120) indique l'Amérique Centrale comme origine ou étape d'une migration qui apporta le maïs, dans l'Amérique du Sud. Spinden (134) comprend l'Amérique Centrale et une bonne partie du nord de l'Amérique du Sud dans la zone de répartition des objets archaïques céramiques.

L'Amérique du Sud avec l'immense bassin de l'Amazone et de ses affluents présente un problème complexe. Les routes y sont mal déterminées. Actuellement encore il est difficile de s'y diriger. Les peuples durent, comme aujourd'hui encore, tournoyer dans ces immenses espaces instables et changeants. Ethnologiquement on y décèle malgré tout un sens général de migrations vers l'ouest, vers les hauts plateaux, moins sujets aux inondations, moins malsains.

Plus au Sud apparaît un mouvement dont le sens général semble monter du bassin de la Plata vers le Nord et l'Ouest. Mais quelle en fut l'origine, faut-il y rechercher les Australiens ou les Océaniens? Il est encore trop tôt pour le dire.

Qu'il s'agisse de l'Amérique du Nord ou de l'Amérique du Sud nous pouvons chercher quelles purent être les modalités générales de ces migrations diverses. Nous entendons bien qu'elles ont pu subir l'influence des lieux, des temps et des circonstances, mais l'emploi des routes est toujours soumis à certaines lois de vitesse, de nombre. Les peuples ne passèrent pas par Behring ou par les Aléoutiennes ou par l'Antarctique en barques ou en radeaux ou sur la glace à l'allure dont ils traversèrent les steppes.

Il paraît certain, qu'étant donné les difficultés de passage, le peu de ressources des terres désolées, il n'y a pas eu, comme nous l'avons dit plus haut, une

migration unique et générale de peuples. Ceci eut causé un embouteillage et pour mieux dire une impossibilité matérielle, mais bien plutôt une série de bonds de peuplades se suivant à intervalles plus ou moins réguliers.

On peut imaginer que, fuyant quelque péril, de nous inconnu, elles allaient à la recherche de quelque terre promise. Elles savaient sans doute, par quelque tradition, qu'il y avait vers l'Est et Sud-Est des terrains de chasse ou des lieux de pêche encore vierges pour les premiers, encore riches pour les suivants.

Le mode de vagues successives ne nous oblige pas à accepter l'idée d'une nation unique. Des tribus errant dans le Nord-Est Asiatique, issues peut-être de souches différentes, ont pu être amenées à suivre un seul et même réseau de voies d'exode sans être forcément proches parents.

L'existence de terres giboyeuses dans l'Est a pu se répandre en Asie chez nombre de peuples différents et à des époques diverses comme la fable de l'Eldorado, des mines de la Louisiane ou de la Californie ou de l'Alaska. De quoi manger, c'était tout l'or des primitifs sans cesse affamés parce que nomades.

Et sur la même voie, ont pu s'aiguiller des races différentes qu'on retrouve aujourd'hui avec des caractères sensiblement distincts, d'où le trouble linguistique, les différences somatologiques que nous constatons aujourd'hui.

Ce mélange, ce puzzle qu'on trouve sur tout le continent peut provenir aussi des modalités mêmes des migrations.

Les premières vagues trouvèrent devant elles plus de terres vierges qu'elles n'en désiraient, elles

purent s'installer ou élire domicile tout à l'aise sur les meilleures terres de chasse. Celles qui vinrent immédiatement derrière purent éviter les territoires déjà occupés, les dépasser et s'en attribuer de nouveaux plus loin. Mais, à un certain moment, les nouveaux arrivants durent rencontrer des résistances à leurs débouchés de l'Alaska. Ils durent livrer bataille. Trop faibles, ils étaient forcés de se détourner de la route naturelle, de chercher une fissure pour dépasser les colonies déjà assises. Plus forts, ils obligeaient les vaincus, les précédents occupants, à de nouvelles migrations.

Nous connaissons l'âpreté des procès de chasse, même en nos civilisations évoluées. Que devaient être ces luttes entre ces primitifs chasseurs, pour qui le gibier était question de vie ou de mort.

Les blancs ont encore assisté aux carnages que faisaient entre elles presque à l'état chronique les nations indiennes. Et sans aller bien loin dans l'histoire, même entre peuples dits civilisés et sur cette même terre d'Amérique, n'avons-nous point vu les premiers colons se massacrer, à l'exemple de ces sauvages, pour la possession de terres qui pourtant n'avaient pas pour eux le même intérêt.

L'histoire ne nous narre-t-elle pas ces massacres entre Espagnols et Français, en Floride; les guerres entre Français et Anglais pour le Canada et la Louisiane.

Lors même de la colonisation anglo-saxonne de l'Amérique du Nord, on trouve encore trop souvent ces haines qu'entraînait le désir d'acquérir les terres nouvelles.

Il est donc bien vraisemblable que les immigrants indiens obéirent aux mêmes lois. Des épaves de tri-

bus furent dispersées, des peuples se disloquèrent au gré des événements. Nous pouvons d'autant mieux comprendre ce mélange que nous retrouvons aujourd'hui. Mélange encore compliqué par les afflux de migrateurs venus par mer.

Les routes de la mer.

Nous n'avons envisagé jusqu'ici que les routes terrestres ou les routes mixtes, celles qui longent les côtes. Il nous reste à examiner dans leurs possibilités, les routes hauturières. Dans nos temps de civilisations terriennes nous imaginons difficilement les migrations primitives franchissant de très grands espaces de mers avec des moyens nautiques que nous considérons, à tort, comme précaires.

Notre culture méditerranéenne nous fait mal imaginer d'autres migrations que celles qui cabotent, qui vont d'un cap à l'autre, d'une île à l'autre, presque sans perdre de vue des terres. Et pourtant nous savons que les Normands, au Moyen-âge, ne reculaient pas devant des traversées de mers encore réputées difficiles aujourd'hui et sur ce que nous considérerions comme des coquilles de noix. Nous savons que les Océaniens ont peuplé leurs îles en traversant des étendues d'eau énormes, sur des pirogues à balancier.

Nous savons de façon certaine que l'île de Pâques, par exemple, a été peuplée. Or, cette île est à quelques 1.800 kil. de l'île la plus proche vers l'ouest, l'île Ducie, et à plus de 3.000 kil. de l'île la plus proche vers l'est[1], l'île Saint-Félix au large du Chili, à plus de 4.000 kil. de la côte américaine.

1. Si nous exceptons l'île Salar y Gomez qui fut trouvée inhabitée

En Océanie, les distances supérieures à 1000 kil. entre les îles les plus proches sont fréquentes, l'île Rapa, la Nouvelle-Zélande, les Galapagos et bien d'autres, et elles ont été bien franchies par le peuplement malayo-polynésien.

En tout état de cause, nous avons vu dans les précédents chapitres que plusieurs savants, et en dernier lieu le Dr Rivet, ont trouvé d'indiscutables traces d'Océaniens sur les côtes du Pacifique et même dans l'intérieur du Continent. Nous sommes amenés à conclure que les migrations par mer n'ont pas dû être aussi accidentelles qu'on pouvait le penser.

Nous ferons remarquer, tout en faisant bien naturellement la part des conditions à coup sûr très différentes, que les 200 millions de blancs qui vivent actuellement en Amérique, y sont venus *exclusivement* par voie de mer en moins de quatre siècles.

Le primitif n'avait pas, il est vrai, les moyens de se diriger dont se servent aujourd'hui nos marins, qui, cependant, ratent parfois une île dans les voyages du Pacifique. Mais le régime des brumes, le vol des oiseaux marins, les objets flottés le long des courants, étaient sans doute des indices suffisants pour guider leur navigation, souvenons-nous du premier voyage de Colomb. Il est curieux de constater aussi que dans beaucoup d'îles, et le culte se retrouve aussi dans certaines peuplades américaines généralement voisines de la mer, le dieu-oiseau, oiseau de mer, est l'objet d'un culte spécial. N'était-ce pas parce que son vol menait les migrateurs de la mer vers des terres nouvelles, qu'ils ont divinisé leur guide.

Le primitif marin devait avoir un sens de la direction qui a disparu en partie chez les civilisés, mais qu'on retrouve encore chez l'homme des champs

et surtout chez le pêcheur côtier dont la barque ne possède que bien rarement des appareils de direction.

Levy Bruhl dit au sujet de ce sens spécifiquement réservé aux primitifs : « Un Australien pouvait indiquer immédiatement et sans se tromper, la direction du port où nous allions alors qu'il n'avait ni soleil ni étoiles pour l'y aider... Cette faculté, bien qu'assez analogue à celle que j'avais entendu attribuer aux indigènes de l'Amérique du Nord, m'avait beaucoup étonné à terre, mais sur mer, loin du rivage, qui était hors de vue, elle me paraissait incroyable et assurément elle est inexplicable ». La même faculté a été observée chez les Fuégiens.

Nous pouvons donc, sous ce rapport, considérer que les traversées, pour considérables qu'elles fussent, n'étaient nullement contre la norme. A vrai dire, tant par suite de la faible capacité de transport des véhicules marins que des risques, les migrations devaient se résumer au déplacement de quelques familles. Mais ces déplacements pouvaient se répéter fréquemment, jusqu'à un peuplement considérable.

Les modalités des débuts de la colonisation blanche peuvent peut-être nous expliquer en partie ce mouvement. Dans l'Amérique du Nord, par exemple, de-ci de-là, quelques navires débarquèrent des groupes dont le sort fut différent. Les colons ne s'éloignèrent guère de l'île ou de la plage où ils s'étaient établis. Puis, vinrent la centaine de passagers du *May Flower*. Ils furent suivis à des intervalles de plus en plus rapprochés par quelques nouveaux arrivages. Le noyau grossit, les colons s'enhardirent, pénétrèrent dans l'intérieur, refoulèrent l'Indien, précédent propriétaire du sol. Par afflux successifs des peuples se formèrent et s'étendirent.

La colonisation malayo-polynésienne peut avoir suivi les mêmes modalités, en ses prémisses tout au moins. Dans la suite, c'est plutôt par un développement sur la terre nouvelle que par afflux massif de nouveaux émigrants, qu'elle a pu se développer en nombre jusqu'à former des peuples.

Il fallait en effet aux Malayo-Polynésiens un concours de circonstances très favorables et qui ne s'offrait sans doute pas fréquemment pour atteindre le continent américain. Nombre d'entre eux, comme ces cailles qui confient leurs chances à un vent favorable et périssent noyées si le vent tourne, ne durent jamais atteindre la terre promise.

Mais en tout cas, quelque grandes que puissent nous paraître les difficultés, la traversée des Malayo-Polynésiens reste dans le cadre de leurs possibilités nautiques.

La pagaie n'aurait pas permis de si grands voyages, et nous savons que les Malayo-Polynésiens employaient la voile. La voile se lie intimement aux courants et aux vents. Leur direction n'avait pas dû échapper aux excellents navigateurs des îles océaniennes. Or, précisément, le régime de ces phénomènes aidait à la navigation vers l'Est.

Dans l'hémisphère nord, le Kouro Shivo, poussé du Japon vers l'Amérique, vient longer la côte de la Colombie britannique où se trouvent encore aujourd'hui de remarquables tribus marines. On a souvent parlé des barques chinoises ou japonaises entraînées par ce courant et qui venaient s'échouer sur la côte américaine. Nous n'en parlons qu'à titre de curiosité.

Proche, et au nord de l'Equateur, le contre-courant équatorial, parti de la Mélanésie, vient battre

une bonne partie des îles de la Polynésie pour aboutir aux côtes de l'Amérique Centrale. Tandis que deux courants de retour, les courants équatoriaux nord et sud, ramènent vers les terres australiennes, après avoir longé les côtes américaines vers le sud ou vers le nord.

Les vents, qui ont tant d'importance en l'occurence, varient avec les saisons. Dans l'hémisphère nord, ils sont en général contraires aux directions qui nous intéressent. Dans l'hémisphère austral, les alizés sont du sud-est, dans la partie la plus proche de l'équateur, mais plus au sud, un vent dominant du nord-ouest règne surtout en juillet, éminemment favorable donc au passage vers l'Amérique.

Nous nous arrêterons après ces considérations, parce que le régime des migrations maritimes anciennes nous est encore mal connu. Bien que l'époque historique ait encore enregistré les colonisations grecques par exemple, le mécanisme nous échappe. On pourra peut-être retrouver quelque notion intéressante dans les traditions ou le folklore polynésien ou dans l'ethnologie.

Il nous reste à examiner une autre voie marine possible; c'est la voie de l'Atlantique. Est-il venu en Amérique, dans l'époque précolombienne, un courant migrateur africain? Le courant équatorial du Sud ménerait bien de la Guinée ou du Congo à l'Amérique et les vents seraient favorables. Mais deux raisons nous autorisent à douter de la réalité de migrations africaines, c'est tout d'abord que nous ne connaissons pas aux noirs des qualités de navigation hauturière, ensuite, nous l'avons vu déjà, qu'aucun auteur du temps de la conquête ne nous parle d'une façon absolument nette de peuples noirs trou-

vés dans le continent et pouvant rappeler le nègre africain. Tout comme ces barques chinoises ou japonaises qui ont été portées par les courants sur la côte ouest de l'Amérique du Nord, il se peut qu'il se soit produit aussi entre l'Afrique et la côte de l'Amérique du Sud quelque liaison éphémère.

Epoque des migrations.

La possibilité d'emploi des voies est en relation avec l'époque géologique où les migrations ont pu se produire. Nous touchons encore un problème discuté et difficile, sinon insoluble. Nous avons admis que l'homme n'est point né sur le continent américain, qu'il y est venu par terre ou par mer.

Je citerai à nouveau et seulement comme terme de comparaison et sans vouloir y chercher d'ailleurs aucun autre élément qu'on n'y pourrait trouver, le rythme du peuplement des Etats-Unis par les blancs et les noirs.

Les Etats-Unis ont commencé à se peupler au XVIIe siècle. Le rythme a été d'abord fort lent, et ce n'est qu'au XIXe que l'allure s'est accélérée par suite du progrès des transports maritimes.

L'Amérique du Nord, est passée ainsi de 0 à plus de 100 millions d'habitants blancs en 4 siècles. Les 12 millions de nègres qui y vivent aujourd'hui ont été amenés à l'origine au moyen de briks et de voiliers de petit tonnage. Dans le même temps, l'Argentine a reçu plus de 10 millions de blancs.

On voit que, toutes choses égales d'ailleurs, le transport de quelques milliers de Malayo-Polyné-

siens en de plus nombreux siècles n'a en soi rien d'anormal et peut avoir servi de noyau à des peuples déjà assez nombreux.

Et tout en faisant la part des circonstances on peut, avec le Dr Rivet, accorder moins aux voies terrestres, fort difficiles, pour accorder plus aux voies de mer, et cette remarque permet peut-être de rajeunir la période qu'embrassèrent les mouvements de migrations.

Nous avons étudié les voies qui s'offrent d'après l'examen de la géographie ancienne ou actuelle en faisant la part des théories géologiques. Si leur connaissance ne nous permet pas de fixer une date, elle permet, dans une certaine mesure, de chercher quelques limites. Certaines routes ont été sans doute toujours ouvertes, celles de la mer par exemple, mais nous savons que certains mouvements en Océanie étaient de fraîche date au moment où les Européens y arrivèrent eux-mêmes. La mer ne nous donne donc et n'est susceptible de nous donner aucune date, sauf un ordre de succession dans l'occupation ethnique de certaines îles.

Les voies de terre, nous offrent un peu plus de précisions. On n'a pas pu passer en Alaska, par exemple, aussi longtemps qu'ont duré les périodes glaciaires.

Malheureusement nous ne sommes point sûrs du synchronisme des périodes glaciaires américaines et européennes. Il semble même que les premières soient beaucoup plus récentes. Il en est de même de la correspondance de certains âges géologiques. Le pliocène américain, où certains géologues ont retrouvé des restes animaux, fut-il synchrone du pliocène européen ? Il est encore bien tôt pour l'affirmer.

Dans les énormes tas de coquilles des côtes orien-

tales, occidentales de l'Amérique du Sud, (qui ont parfois 1 kil. de long) on trouve des coquilles plus robustes que les mollusques actuels. M. Boule (15) les juge anciennes, mais ne les pousse pas au delà de la période actuelle. Et l'éminent savant fait remonter le peuplement du Nouveau Monde au moins à l'aurore des temps géologiques actuels. Hrdlicka (52) estime que la marche des migrateurs par voies de terre a dû commencer après l'époque glaciaire et a pu durer presque jusqu'au début de la période historique, tandis que les migrations maritimes dateraient d'une époque relativement très récente.

Holmes croit que la dernière période glaciaire ne remonte qu'à 5 milléniaires pour la région du Mackensie et de l'Hudson. Cette date tend à rapprocher beaucoup la date de début des migrations.

Cyrus Thomas (143) pense aussi que le peuplement n'a pas eu le faciès d'une migration, mais d'un long glissement, il ne conclut pas pour une date lointaine, il constate seulement que l'arrivée des Navahos et des Apaches dans la région des Pueblos (New Mexico-Colorado-Arizona) n'a précédé que de quelques siècles la conquête espagnole. Il croit pouvoir affirmer qu'ils précédaient le groupe Shoshone et venait du Nord, de la région du Haut-Missouri.

Le R. P. Morice, qui vécut longtemps chez les Dénès, croit que l'arrivée de ces Indiens est de date récente. A remarquer que les Dénès, d'après leur site géographique, auraient suivi les dernières vagues de migrations.

A. Vignaud (154) supputant les traditions arrive à la conclusion que l'ancienneté des mouvements des peuples les plus civilisés, les Mexicains par exemple, ne remonte guère qu'au IIe ou IIIe siècle avant l'è-

re vulgaire. Mais c'est là un aboutissement de migration. Il estime par ailleurs que les peuples ont une tendance à se vieillir et il penche à rapprocher beaucoup la migration en se basant sur ce que la population du Nouveau Monde était très clairsemée au moment de la conquête. Cependant, il observe que certains symptômes, dont nous parlerons plus loin, l'état de culture des Indiens par exemple, tendraient à prouver qu'ils quittèrent l'Asie à une époque assez lointaine où les Asiatiques étaient encore fort primitifs; à moins de supposer gratuitement que les tribus qui passèrent en Amérique se fussent trouvées précisément les tribus les plus arriérées. En somme, l'éminent maître a plutôt lui aussi tendance à rapprocher l'époque de la migration.

Beuchat, de son côté, estime que la paléontologie humaine de l'Amérique « ne peut être traitée actuellement qu'avec circonspection. Il est tentant mais difficile d'établir une chronologie commune pour les couches géologiques du Nouveau Monde et celles de l'Europe ».

Steinmann (140) pose le problème sur une alternative : ou bien la migration se place il y a 6 ou 8.000 ans, ou bien il faut la reculer à 30 ou 40.000 années, ou bien encore, on peut la placer aux environs et antérieurement à la dernière période glaciaire, mais de ceci nous n'avons aucune preuve, au moins en ce qui concerne l'Arctique.

Nous ne nous étendrons pas plus sur ce point qui ne peut nous mener à une conclusion précise.

On peut résumer l'état de la question de l'âge en disant que les migrations américaines n'ont pas pris les formes auxquelles les grandes migrations européennes des époques dites des Barbares ont accoutu-

mé notre pensée. L'immigration américaine a pu, tout comme la colonisation blanche moderne ou les colonisations grecques, phénicienne, antiques, prendre la forme d'un afflux continuel de populations nouvelles réparti sur une longue durée de siècles. Elle a dû se produire simultanément par terre, par mer, le long des côtes ou par traversées hauturières.

Le mouvement a dû commencer pour la voie de Behring à la fin des périodes glaciaires américaines et n'a cessé que peu de temps avant l'arrivée des Espagnols. Peut-être même s'est-il continué entre l'Alaska et l'Asie dans la période historique. Ce sont là deux limites. La limite lointaine ne remontant d'ailleurs peut-être pas aussi loin qu'on le pense. Les géologues pourront sans doute, dans l'avenir, en fixer l'époque avec plus d'exactitude. Actuellement, les raisons archéologiques et linguistiques ne l'éloignent pas considérablement.

Pour l'Amérique du Sud, Mendés Correa, Rivet et de Martonne s'accordent à penser que le mouvement d'Australie vers la Terre de Feu a pu se produire il y a 6 ou 8.000 ans.

Ces dates sont fort approximatives, et elles le resteront sans doute encore longtemps. Malgré leur imprécision, elles marquent toutefois une sorte de période dans l'infini. En tout cas, il semble bien que le début du peuplement ne dépasse pas une dizaine de millénaires.

En tout état de cause, il ne semble pas que l'homme américain nous représente une antiquité fabuleuse. Il y a même plus. Si sa naissance sur le continent américain ne peut être affirmée, on peut penser qu'il avait vécu longtemps sur d'autres sols avant d'émi-

grer et n'est arrivé en Amérique que relativement tard dans l'histoire des peuples d'où il tire ses origines, c'est-à-dire déjà à un certain stade de civilisation.

Avait-il dépassé la paléolithique? C'est une question encore fort controversée. On a bien trouvé dans les graviers de Trenton des pierres que leur aspect, leur taille fait juger paléolithiques par nos savants européens, mais Holmes et la majorité des Américains n'y voient que des déchets ou des ébauches. Holmes à vrai dire, dans son remarquable manuel (54), ne fait même pas allusion à un paléolithique. Peut-être a-t-il raison et en tous cas les traces jusqu'ici retrouvées en sont rares et douteuses.

Spinden (135) pense que l'homme entra probablement en Amérique au moment du néolithique ancien avant l'introduction de l'agriculture et de la domestication ou de n'importe quel animal, le chien excepté.

Les opinions sont donc encore en opposition sur le sujet. Encore faudrait-il, à la base même, définir avec quelque exactitude, ce qu'on entend par paléolithique, les vieilles définitions ne satisfaisant plus les constatations actuelles.

D'ailleurs, l'outil de pierre à faciès paléolithique n'implique pas par soi seul une civilisation paléolithique. Il faut d'autres éléments pour en décider. Nous connaissons bien des cas où dans des civilisations plus avancées, un outillage ancien a subsisté. Les passages d'âge à âge ne se font pas comme un lever de rideau au théâtre, toutes les traces de l'acte précédent ayant disparu.

On ne peut en tout cas établir aucun synchronisme entre le paléolithique ou le néolithique américain et les nôtres, non plus qu'avec les époques identiques

dẹs autres continents très anciennement connus. L'Indien de l'immigration ayant vécu sous d'autres cieux, ne serait pour ainsi dire pas neuf, et aurait importé des notions culturelles communes avec d'autres peuples, dont il ne formerait qu'un rameau.

Il y a dans cette hypothèse source à bien des déductions, je ne releverai pour l'exemple que les ressemblances artistiques si souvent signalées entre l'art indien et l'art extrême-oriental. Sans d'ailleurs y vouloir attacher une tendance trop marquée.

On peut y trouver aussi sans trop d'invraisemblance l'origine de certains rites mystiques, le culte de ce serpent à plumes ou dragon, également commun aux régions susdites. Les rites mystiques font, dans le temps primitif, partie des traditions que les générations se transmettaient sur la plus grande étendue de temps. Nous pourrions aisément constater chez nous, aujourd'hui, certains gestes ou certaines phrases qui remontent à un grand nombre de millénaires et ont leurs origines dans des pays fort lointains et fort différents. Il a pu en être de même pour les Américains.

DEUXIÈME PARTIE

Les Civilisations américaines

Généralités.

Nous avons étudié précédemment les origines, la répartition linguistique, les routes de l'homme américain. Nous avons vu que, parvenu sur le continent américain déjà porteur de germes de civilisation, il y avait développé son évolution. Lorsque la conquête blanche y apparut à son tour, son degré de civilisation s'étendait du néolithique, parfois ancien au chalcolithique récent.

Nous avons constaté aussi que, pas plus dans la discipline culturelle qu'en anthropologie et en linguistique, on ne peut trouver l'homogénéité. Ceci n'a d'ailleurs rien que de très normal d'après ce que nous savons maintenant des origines et des conditions qui accompagnèrent les migrations. Encore qu'entre les différentes civilisations on puisse reconnaître, superficiellement tout au moins, une sorte d'air de famille.

Par ailleurs l'âge néolithique américain n'implique pas, du fait de sa seule étiquette, des ressemblances absolues, ni surtout des concordances dans le temps, avec le nôtre par exemple.

Dans l'ensemble, c'est là un fait bien souvent remarqué, les Américains précolombiens ignoraient la roue, le verre, le fer, le blé. Sauf rares exceptions, ils ne connaissaient pas l'écriture Leurs langues, peut-être issues d'ailleurs d'un fort petit nombre de souches, étaient peu et très inégalement évoluées.

Quoiqu'il en soit des origines, les peuplades qui formèrent le substratum des civilisations plus évoluées, semblent présenter des caractères assez voisins du stade de l'homme primitif, mais non du sauvage.

Les peuples qui composaient ce substratum et ceux qui le dépassèrent s'élevèrent à des degrés différents de civilisation soit sous l'influence d'arrivants plus évolués, soit par évolution plus facile, soit par adaptation meilleure aux circonstances locales.

Ils ne tirèrent pas d'ailleurs exclusivement les éléments de leurs civilisations de leurs racines ethniques. Nous constatons, en effet, que les branches de certains peuples avancèrent en culture tandis que d'autres stagnèrent. Et s'il faut rechercher dans les questions locales, l'environnement selon l'expression américaine, l'influence prépondérante de ces différences de développement, c'est à la géographie que nous devons nous adresser pour les délimiter.

C'est ce qui nous amène, pour la facilité de l'étude, à diviser tout d'abord le monde américain en trois grandes régions culturelles :

a) Au nord, une zone de civilisations primitives, s'étendant depuis les mers polaires jusqu'aux confins septentrionaux des Etats actuels du New-Mexico et de l'Arizona.

b) Au centre, une zone de civilisations plus évoluées, couvrant le Mexique, l'Amérique Centrale, la région côtière de l'Amérique du Sud au nord et à l'ouest, jusque vers le 28° Sud.

c) Au sud, une nouvelle zone de cultures primitives s'étendant sur l'Est, le Centre et le Sud de l'Amérique du Sud.

Ces limites de régions ne devant pas d'ailleurs être considérées, dans l'état actuel de nos connaissances, comme trop absolues. Il nous manque en effet beaucoup d'éléments sur certaines civilisations.

Les peuples des zones désignées *A* et *C* étaient plus ou moins à l'état nomadique en 1492. Dans l'Amérique du Nord ce nomadisme était pour ainsi dire à rayon restreint. Les chasseurs, qui étaient la majorité, erraient dans leurs territoires de chasse et n'en sortaient en général que sous la poussée de nouveaux envahisseurs Les villages se déplaçaient, mais sur un territoire déterminé. Autour de ces villages éphémères, les Indiens cultivaient d'une façon sporadique le blé indien, le maïs.

Bien qu'au même stade général, ces primitifs différaient suivant la contrée où ils vivaient, plaine ou montagne, région froide ou chaude.

Dans l'Amérique du Sud, le régime des grands fleuves et de leurs inondations avait contraint les populations à vivre plutôt de la pêche que de la chasse et à se déplacer fréquemment en un nomadisme relativement lent. Les grands mouvements qui précédèrent immédiatement la conquête ou même ceux qui se poursuivirent postérieurement indiquent un sens de marche assez généralement orienté de l'Est vers l'Ouest.

Ces civilisations présentent les caractères habituels à toutes les populations primitives. Il est assez difficile d'y démêler un trait absolument spécifique à ce monde cependant isolé de tous les autres, tant il est vrai que ces caractères sont communs à toute l'huma-

nité. Nous ne chercherons donc à en présenter que très largement le tableau, quitte à relever les quelques points plus spécialement propres.

Nous entrerons un peu plus dans le détail pour la zone *B*. Dépasser certaines limites nous entraînerait dans une œuvre archéologique ou ethnographique qui sortirait de notre cadre et qui se trouve dans les ouvrages spéciaux.

Nous remarquerons de suite, qu'à l'encontre de certaines théories sur les influences des climats, dogme si longtemps admis et dont nous avons quelque peine à nous débarrasser, à l'inverse de ce qui s'est passé dans le vieux monde, en Amérique, c'est vers l'Equateur que les civilisations les plus brillantes ont fleuri, tandis que dans les régions tempérées, les peuples restaient dans l'état plus primitif. Il n'y a aucun symptôme qui nous permette de croire que le temps aurait pu modifier ce phénomène.

Civilisations primitives

L'étude que nous entreprenons fera ressortir qu'à part quelques très rares caractères spécifiquement propres, on retrouve, chez le néolithique américain, la plupart des traits qui sont universellement communs aux néolithiques, d'Europe, d'Afrique ou d'Asie, autant que nous les connaissons.

En Amérique comme ailleurs, la principale caractéristique du primitif c'est la lutte pour la vie et pour la nourriture. Aussi tout son soin se porte-t-il sur ses moyens de chasse, de défense ou d'attaque, sur ses armes. S'il emploie encore des engins très primitifs, la massue, la pierre de jet, il sait déjà fabriquer l'arc et la flèche. Des héritages ethniques lui ont fourni le propulseur, la lance, la fronde, la sarbacane, le boomerang, les bollas. Certaines de ses armes, comme la massue étoilée, rappellent nettement l'Océanie. Les ressources locales lui avaient permis de fabriquer des sabres en bois très dur et des poignards en obsidienne,

Le bouclier de bois, d'écorce, même de cuir et parfois une sorte de cuirasse de toile, étaient leurs armes défensives. Le camouflage était fort répandu sous forme de peintures corporelles, plus souvent d'ordre rituel et peut être totémique.

A la pêche, l'Indien se servait avec une habileté prodigieuse du harpon, de l'hameçon de bois ou d'os. Il savait fabriquer des filets et établir des pêcheries en travers de rivières.

A la chasse il connaissait le rabat, le piège, les appeaux, parfois même le travestissement pour surprendre les animaux.

Il n'y a rien, dans tout cela, de spécifiquement américain.

L'Indien ne connaît en général *qu'un moyen de transport*, le canot. A terre, il porte son bagage sur le dos ou sur la tête. Dans l'Amérique du Nord, il emploie toutefois une sorte de traîneaux à brancard traîné par un chien. Dans l'Amérique du Sud les Indiens se servaient du llama de charge.

Les Indiens construisaient soit des canots légers constitués par une armature de bois sur laquelle on tendait des peaux ou de l'écorce, ou des radeaux en roseaux et des canots monoxyles parfois énormes, dans les régions de grands arbres. Certains de ces canots sont de merveilleux engins qui peuvent affronter la haute mer. Il est certain que les populations qui vinrent d'Océanie connurent la pirogue à balancier. Ruiz, le pilote de Pizarro, rencontra en haute mer, par la travers de l'Ecuador, une sorte de barque-radeau à voile, montée par cinq personnes qui en dérivait probablement.

L'outillage qu'on a retrouvé montre que le néolithique américain utilisait, pour des besoins identiques, le même outillage que les autres néolithiques, la hache de pierre polie, le ciseau, la pointe, la pierre à trancher, l'herminette, etc... Ce n'est pas là le côté le moins intéressant de la préhistoire américaine.

Les premiers conquérants, et aujourd'hui encore,

dans certaines régions écartées, les voyageurs ont pu, et peuvent voir fabriquer et utiliser cet outillage. Les formes diffèrent parfois légèrement, mais l'instrument est sensiblement celui de nos ancêtres, emmanché et manié de même façon.

Par suite de l'influence de climats divers, le costume allait de la nudité complète au vêtement sommaire. C'était généralement une peau brute ou apprêtée, peinte parfois, qui prenait la forme d'une couverture, dont l'Indien s'enveloppait ou une sorte de culotte et de justaucorps. La peau est utilisée aussi pour la chaussure. Dans les régions plus chaudes, l'Indienne savait tisser le coton et la fibre de certaines plantes, le yucca par exemple.

Le seul objet complètement indien, c'est le vêtement ou la parure de plumes. La nature était prodigue à cet égard. Les chefs, les prêtres s'en paraient volontiers, soit à la guerre, soit dans les cérémonies. L'ornement de tête qui bien souvent rappelle nos chevaliers du Moyen-âge, est bien connu des lecteurs de Cooper. La plume a joué d'ailleurs un rôle marqué dans le mysticisme primitif en Amérique comme en Océanie et en Asie. Les bâtons de commandement, certains bâtons ou objets rituels en étaient ornés. Nous verrons au Mexique certaines plumes servir de symbole à des divinités.

En général, même dans les régions froides, l'Indien ne se couvrait qu'au repos. A la chasse, à la guerre, il était nu ou à peu près. Le plus souvent et comme les autres primitifs, il déguisait sa nudité sous des tatouages plus ou moins indélébiles.

Vannerie.— L'art de tresser les fibres de plantes en objets usuels paraît avoir été généralement con-

nu depuis fort longtemps et avoir précédé la céramique. Les vanniers parvinrent à un grand degré de perfection dans l'emploi du yucca et du henne-quen (que nous appelons l'agave). Ils fabriquaient des objets de vannerie si étanches qu'on y pouvait transporter de l'eau, comme dans nos sacs en toile et même, au moyen de pierres rougies au feu, y faire chauffer l'eau.

Les ouvrages de vannerie étaient décorés de dessins géométriques ou de figures animales ou humaines. La trame l'obligeant, le décor est en quelque sorte quadrillé.

La vannerie fut utilisée non seulement pour fabriquer des ustensiles courants, mais aussi des pièces d'habillement, des sandales, des nattes, voire des boucliers.

Céramique. — Chez les populations quelque peu stables et qui en purent trouver la matière première, la vannerie fut généralement remplacée par la céramique.

Nous avons dit déjà que la céramique semble, en Amérique, dériver de la vannerie et d'Harcourt dit à ce sujet (48) : « Les potiers indiens, pour les récipients de grandes dimensions, eurent l'idée de garnir intérieurement d'une couche de glaise les paniers tressés, servant de soutien à la matière plastique et que le feu de cuisson consommait ensuite. Ce procédé primitif est encore en usage chez des tribus arriérées ».

La poterie a acquis aux mains des Indiens, ou plutôt des Indiennes, un degré de perfection étonnant, et c'est un des points les plus remarquables de leur culture. On trouve naturellement, comme ailleurs. nombre de récipients usuels de terre grossière, mais

le potier indien, même parmi les populations peu évoluées, a su fabriquer des vases et des objets dont le galbe et le décor peuvent soutenir la comparaison avec les formes du néolithique méditerranéen.

On y trouve surtout une liberté de conception, un goût primesautier et une originalité étonnants.

L'Indien ne connaisait ni le four, ni le tour, et, cependant, la rotondité de certaines pièces est d'une telle perfection, qu'on serait porté à n'en rien croire. Parfois le potier indien s'est servi d'un bloc qu'il remuait au pied pour tourner ses poteries, mais ce n'est pas à proprement parler un tour. La cuisson sur aire, au feu de bois, est le procédé habituel.

Même dans les régions les plus sauvages, l'Indien a cherché à décorer certains vases d'usage rituel ou spécial. Signes de reconnaissance ou simplement geste mystique, le vase porte soit un dessin au trait, soit un dessin incisé dont le type reste presque immuable et identique dans l'intérieur de chaque tribu. Aussi bien la trace de ce mode se retrouve-t-il dans nos civilisations européennes ancienne, et même il ne serait pas impossible de les retracer actuellement dans les campagnes. Le potier indien a su trouver dans le décor des effets très heureux et souvent fort plaisants à l'œil.

Malheureusement. s'il connaissait les procédés de l'engobe, du champlevé, et les vernis, il ne disposait trop souvent que d'une terre impure et grossière et ne la cuisait qu'au petit feu. Ces conditions ont nui à l'essor de leur art, que nous trouverons cependant très élevé au Mexique et surtout au Pérou.

La céramique fut un art presque universellement répandu en Amérique. Il est dificile de délimiter les actions et les réactions qu'exercèrent les civilisations les unes sur les autres.

On peut dire seulement que, même parmi les peuples les plus sauvages, la céramique était en honneur et qu'elle subissait dans le décor tout au moins, dans une mesure mal déterminée, une influence mystico-religieuse. Certaines formes, grâce au rite, se perpétuent, mode qu'on retrace dans d'autres ornements, les peintures corporelles, les masques de cérémonie, la sculpture, etc...

Musique. — La musique est une autre manifestation du sens artistique inné des primitifs américains. Le sens musical a été bien souvent remarqué.

Le P. Nyel[1] écrivait en 1705, en parlant des Indiens de l'Argentine : « Comme ces peuples ont du goût pour le chant et les instruments... » le P. Sepp[2] cite un Guarani « qui fait toute sorte d'instruments de musique et qui en joue avec une dextérité admirable ».

Les Indiens, en général, se complaisaient dans la musique instrumentale. La musique vocale était surtout destinée à accompagner les danses; il nous en est parvenu peu de choses, tandis que nous connaissons de nombreux instruments : les flûtes, flûte simple ou flûte de Pan, la conque, la trompe, la crécelle, les tympanons et diverses espèces de tambours. La flûte de Pan et les gros tambours à signal, sont des traces de relations océaniennes.

Architecture. — L'Américain, semi-nomade ou mal fixé sur son territoire, n'a pas pu développer son architecture. Semblable à tous les autres primitifs, il a construit des huttes de feuilles, d'écorce, de peaux ou de terre. Certaines tribus des côtes du

1. Lettre du P. Nyel. *Lettres édifiantes.* Caen, chez Manoury, 1835.
2. Lettre du P. Sepp. *Lettres édifiantes.* Caen, chez Manoury, 1835.

Pacifique construisaient des cabanes en troncs d'arbres. Dans les régions très froides du Nord, les Eskimos utilisaient l'igloo, la hutte de neige ou, en été, une hutte de terre de même forme. Il est curieux de constater, entre parenthèse, que dans la construction de ces édifices, les Eskimos ont trouvé le procédé de la coupole.

Dans l'Amérique du Sud, la hutte rectangulaire atteint parfois des dimensions considérables quoique sa construction soit des plus simples. Quelques perches et les palmes y suffisaient. Certaines tribus construisaient des huttes dans les arbres. En général, dans les zones primitives, le bâtisseur n'a pas connu l'édifice en pierres. Les seuls monuments qui expriment quelque science étaient les « mounds ». C'étaient des buttes de terre ou de pierrailles qui empruntaient dans leur plan, des formes animales (peut-être totémiques) ou simplement géométriques. On ne sait d'une façon précise, si elles furent surmontées d'édifices, ni leurs destinations, ni leurs auteurs. On les trouve plus particulièrement dans le bassin du Mississipi et de l'Ohio.

Certaines furent certainement des tombeaux, d'autres semblent des ouvrages de défense; d'autres par leurs formes impliquent quelque rite mystique. Un des plus importants, celui de Cahokia (Illinois) rappelle par certains aspects les pyramides tronquées des Mexicains.

Hrdlicka qui en fit une étude approfondie est d'avis que ce sont là des œuvres des Indiens, qui habitaient naguère les plaines. Les ossements qu'on y a parfois trouvés en fournissent une preuve indiscutable. Des objets de provenance européenne, mélangés à d'autres reliques indiennes prouvent

que leur confection se prolongea dans certains cas après la conquête. Or l'on n'a pas connu depuis cette époque des migrations importantes, donc il faut abandonner les hypothèses d'apport extérieur, et penser qu'il s'agit d'ouvrages propres aux Indiens des plaines.

Faut-il y voir l'influence des civilisations méridionales? Est-ce au contraire la trace des débuts de la science architecturale des Mexicains? L'idée d'élever des buttes ou des tertres, pour y placer des sanctuaires est très répandue dans les mondes anciens; celle de donner à leur plan des formes animales est plus spéciale. Faut-il y chercher une idée identique à la confection des statues colossales et menaçantes préposées à la garde des lieux consacrés ou de monuments funéraires dans d'autres civilisations? Il est possible. En tout état de cause, nous ignorons encore les origines de cette idée en ce qui concerne les Indiens de l'Amérique du Nord.

Certains auteurs ont voulu parfois y démêler de simples ouvrages de défense. Il ne paraît pas que leurs formes ni leurs dimensions, les y destinassent spécialement. Toutefois, pour certains, et par suite de leur site, l'idée peut n'être pas à exclure.

Le primitif américain ne semble pas avoir connu le stade des cavernes. Si l'on a trouvé des ossements dans les cavernes à Cuba, aux Luray-Caves (en Virginie), ces trouvailles ne témoignent pas forcément d'un habitat. Il y a exception pour la région des Pueblos, mais, nous le verrons par leur site et par leur aménagement, elles n'indiquent pas en l'occurence l'idée d'une étape d'une vie primitive.

L'ameublement était fort pauvre. Quelques lits de feuilles, des peaux d'animaux, des nattes et, dans

l'Amérique du Sud, un objet très particulier, le hamac (connu aussi en Océanie).

Métaux.— Dans leur outillage, les primitifs américains n'ont connu, très localement d'ailleurs, qu'un métal ordinaire, le cuivre, qui se trouve à l'état natif en plusieurs endroits, au voisinage des grands lacs, par exemple.

Les métaux précieux qu'on a rencontrés entre leurs mains sont ou bien de provenance douteuse, ou bien des objets sûrement importés. S'ils ne connaissaient pas en général les ornements de métal, les Indiens, même les plus frustes, aimaient à se parer, hommes ou femmes, de colliers de pierres, de coquillages, de dents animales ou humaines, de labrets, d'ornements de nez ou d'oreilles.

Mœurs.— La vie des primitifs était fruste et soumise aux caprices des phénomènes naturels. Leurs principales ressources étaient la pêche et la chasse.

Certains cultivaient cependant quelques céréales et savaient domestiquer quelques animaux, le chien, le dindon, le llama. On a voulu parfois lier les migrations de certaines tribus avec les déplacements du bison. Ce parallélisme, s'il fut jamais réel, a pu s'établir, peut-être lorsque les Indiens connurent et employèrent le cheval, importé par les Espagnols au xvie siècle. Auparavant, ils chassaient bien le bison, ce que nous démontre le marché des peaux chez les Pueblos, mais ils ne le suivaient pas. Ils avaient quantité d'autre gibier plus facile à leur portée.

Au point de vue mental, les primitifs américains ressemblent aux autres primitifs. Les ouvrages de M. Levy Bruhl nous les montrent semblables aux

Australiens, aux Noirs, aux Asiatiques. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans leur civilisation autre chose que ce qu'on rencontre chez les autres, hormis quelques très rares traits spécifiques.

En grandes lignes, dans l'Amérique du Nord, vivaient des chasseurs, dans l'Amérique du Sud, des pêcheurs-chasseurs, et tout à fait au Sud des chasseurs. La base de leur subsistance est le gibier et parfois quelques céréales ou légumineux. Leur organisation sociale découle de leurs besoins et de leurs mouvements.

L'Indien primitif vit en tribus généralement peu nombreuses, divisées en familles; c'est la conséquence de leurs ressources irrégulières. Les villages où vivent les familles, se déplacent selon que le territoire de chasse est plus ou moins épuisé.

La tribu n'a que des manifestations intermittentes d'existence politique, les cas de guerre ou de grande chasse le plus souvent. La tribu et les villages se divisent en clans, d'origine généralement totémique, et en confréries plus ou moins secrètes. Certaines sont militaires, d'autres sont civiles et ont rapport avec la chasse ou avec certains rites religieux. Parfois ces confréries ne comptent que des femmes comme membres. Il est alors difficile d'en deviner le but. Peut-être quelque initiation ou le passage des traditions artistiques, puisque ce sont les femmes qui travaillent la céramique et les tissus à dessins rituels.

Le régime politique est d'un ordre peu élevé, quand il n'est pas totalement anarchique. Dans nombre de tribus il n'y a qu'une sorte de conseil des anciens, qui nomme en cas de besoin un chef de guerre ou de chasse, tranche les différends et traite les affaires

extérieures. Parfois un chef politique, un « cacique » est vaguement reconnu, mais le plus généralement la seule autorité est celle du chef de famille ou de clan.

On a cependant des exemples de tentatives d'organisations plus larges. Des tribus s'unissaient en confédérations pour assurer la paix entre elles ou la guerre contre un ennemi commun. Mais c'est là une exception, tandis que ces confédérations deviendront une règle dans les civilisations plus évoluées. En général les tribus vivaient isolées.

Elles étaient concurrentes de chasse; il y a entre elles des vendettas inextinguibles, la famine les poussait très souvent au pillage et il en résultait ce qui est trop souvent la plaie de ces sociétés primitives, des guerres qui finissaient parfois par l'extermination et la disparition de certaines tribus.

Le pouvoir mystico-religieux possédait par contre une influence considérable. Le schaman, le sorcier, l'interprètre des songes avaient une grande influence comme dans toutes les cités primitives. L'Indien ne pouvant comprendre pourquoi il rêvait, y voyait une manifestation d'un pouvoir supérieur. Celui qui interprétait le songe était donc l'agent de ce pouvoir.

Le shaman était le directeur, le metteur en scène des cérémonies, le conseiller ou l'augure. Il réglait les rites de toutes les manifestations privées ou publiques. Le mysticisme était utilitaire. L'idéal était la victoire sur l'ennemi, la capture d'un nombreux gibier, le choix d'un bon moment pour déclarer la guerre, pour surprendre les tribus sans défiance, jeter les semences, obtenir la pluie ou faire cesser quelque phénomène redoutable.

Idée religieuse. — La religion, et il faut, bien entendu, en employant ce terme, faire abstraction de tout ce que nous lui attribuons d'élevé, se confondait sans limite déterminée avec le mysticisme, la magie et la prestidigitation.

Le culte était mû par la crainte ou par l'appel à des puissances naturelles divinisées : le soleil bienfaisant, l'eau, la pluie utiles aux moissons, la lune qui marque les temps, en sont les principaux sujets d'adoration. Parfois une croyance vague, mélangée de terreurs, en un esprit très supérieur, en une survivance, en une sorte de prolongation de la vie dans un au-delà, plus ou moins semblable à la vie.

Les forces de la nature, palpables, tangibles, se mélangent dans l'adoration, l'évocation ou l'imploration des forces nuisibles qu'enfante le cerveau humain.

Tout ce qui ne s'explique pas est divin et doit être l'objet d'un rite propitiatoire.

Nulle idée abstraite élevée à chercher dans tout ce mysticisme ou, si l'on préfère, nulle religion. Cette absence de religion permet de comprendre la facilité et l'indifférence avec laquelle les Indiens accueillirent les premiers missionnaires. Ces derniers crurent avoir converti des âmes inconvertissables à une doctrine élevée que leur degré de culture ne leur permettait pas d'imaginer.

Les indigènes en saisissaient surtout la matérialité, l'extérieur et la protection, sans pouvoir modifier et encore moins oublier leurs rites. Et même, ayant accepté quelques pratiques extérieures, si leur mysticisme foncier s'en trouvait blessé, il se produisait de terribles réactions qui surprirent longtemps les missionnaires.

Aujourd'hui encore, dans certaines régions de l'Amérique du Sud, on peut retrouver, sous un culte à faciès catholique, la vieille âme mystique indienne avec ses croyances, que des siècles n'ont pu déraciner. Au reste le culte des chênes est-il tout à fait mort chez nous?

L'Indien primitif, ne connaissait, ça va sans dire, aucune science. Les capacités mathématiques étaient nulles; il comptait en général d'après un système simpliste, dont ses doigts et les parties de son corps formaient le principal facteur. Parfois se numération ne dépassait pas le chiffre 4, au delà c'était un terme vague : « beaucoup ».

En astronomie, c'est à peine s'il savait compter les mois par lunaisons.

Il parlait, mais n'écrivait pas. On retrace, comme je l'ai dit, un langage par signes qui a pu être d'une grande utilité entre les populations très mélangées ne parlant pas la même langue.

Quand l'Indien voulait célébrer quelque événement ou marquer quelque direction, ne pouvant écrire, il dessinait. Dessins grossiers, rupestres, sur bois ou sur peaux, conventionnels mais empreints d'un naturalisme et d'un sens parfois puissant du mouvement.

Ils présentent des rapports marqués avec ces dessins australiens ou sud-africains qu'on a rapprochés de ceux de nos cavernes de la Vézère et des Eskimos.

Ordre social. — Dans l'ordre social, nous l'avons vu, le primitif américain en était resté au degré « famille ». Sur la famille le clan se greffait sans toutefois se mélanger. Le régime familial était le patriarcat et souvent le matriarcat. Le mariage était en général exogamique,

c'est-à-dire que l'Indien devait chercher épouse en dehors de son propre clan. Le jeune homme marié allait vivre dans la famille de sa femme. Le mariage n'était le plus souvent qu'une sorte d'achat.

L'Indien était en général monogame, parfois bigame. Le mariage n'avait d'ailleurs ni les bornes ni l'indissolubilité des nôtres.

Les morts étaient brûlés ou exposés, le plus souvent inhumés dans leur demeure. On les munissait de tout ce qui devait leur être nécessaire mystiquement pour vivre comme devant. On enfouissait avec eux les objets, parfois les animaux, même les personnes qu'ils avaient aimés ou dont ils pourraient avoir besoin dans la vie d'au-delà.

Le trait peut-être quelque peu spécifique à l'Américain était le mode d'initiation des jeunes gens, et surtout leur vie à l'écart, à dater de la puberté. Ce trait de mœurs se marque par la présence dans les villages des « Kiwas » ou des cases réservées aux jeunes hommes. Les femmes n'y devaient jamais entrer et les jeunes hommes y allaient coucher.

Signalé bien souvent dans l'Amérique du Nord, le P. Burge nous le montre dans l'Amérique du Sud, « ils ont de grandes maisons construites en branches d'arbres où logent les garçons qui ont plus de 14 ou 15 ans, car à cet âge ils ne peuvent plus demeurer dans la cabane de leur père...[1] »

L'initiation, coutume beaucoup plus universelle, comportait, surtout dans l'Amérique du Nord, des épreuves très dures et bien souvent mortelles.

Il resterait à étudier aussi l'anthropophagie. Pour n'être pas une coutume spécifiquement américaine,

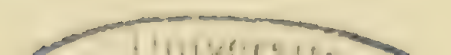
1. *Lettres édifiantes*. Mission de Paraguay. Caen chez Manoury.

il faut reconnaître qu'elle était très générale. L'anthropophagie surprit quelque peu les conquérants, qui inventèrent alors le terme « cannibale ».

Le cannibalisme était peut-être une coutume normale chez certaines tribus, comme les Caraïbes. mais nombre de tribus ne s'y adonnaient que pour obéir à certains rites. Les victimes étaient alors exclusivement des prisonniers de guerre ou des esclaves.

Nous retrouverons d'ailleurs ce rite parmi les civilisés mexicains. Là, toute idée de besoin doit être écartée et il ne subsiste que le geste mystique. Thevet reconnaît cette différence, « les sauvages les firent mourir et les mangèrent comme ils font *coustumièrement* de leurs ennemis » (141).

Chez nombre de ces primitifs manger la chair de son ennemi c'était absorber en même temps son courage; c'était le supprimer tout entier et pour toujours.



Civilisations évoluées

Généralités.

Ni dans l'ensemble, ni dans le détail, ces civilisations primitives ne nous donnent l'impression d'originalité, de ce nouveau qu'on aurait pu penser devoir trouver dans des contrées si hermétiquement séparées des autres mondes.

Nous constatons que, dans ce milieu isolé, le cerveau américain primitif s'est développé lentement, peut-être dans certaines régions, mais qu'il était prédisposé à évoluer au premier souffle culturel. L'éclosion spontanée de civilisations beaucoup plus élevées auxquelles nous arrivons, le prouverait amplement, si des assimilations subséquentes contemporaines avec nos propres civilisations permettaient d'en douter.

Du jour où l'on n'a plus traité l'Indien à coups de fouet ou de fusil, il a souvent rattrapé les siècles d'évolution qui lui manquaient. Mais c'est là un phénomène où trop d'éléments extérieurs entrent en jeu. L'étude des évolutions intérieures montrera que ce primitif était susceptible d'atteindre à une culture élevée et qu'en beaucoup de cas il y était parvenu au moment même de la conquête espagnole.

Là aussi, nous percevrons, malgré certaines apparences contraires, l'universalité du cerveau humain. Car ces civilisations n'ont pas pris des voies extraordinaires, mais bien au contraire les ornières que suivent toutes les cultures, fussent-elles dans des conditions historiquement et géographiquement anormales.

Les primitifs que nous venons d'étudier si rapidement n'ont pas à proprement parler d'histoire, mais seulement une vie. Rien ne permet de suivre leur évolution, de marquer la suite des événements de leur vie sociale, de comparer ou analyser leurs actions. Leur développement intellectuel se réduit à l'observation de quelques rites mystiques, et à un embryon de sens artistique.

Nous allons trouver une tout autre situation pour les peuples de la zone que nous avons indiquée dans le § B (page 82). Ce sont de réelles civilisations, portant tous les stigmates de la lutte contre la barbarie, tout le rayonnement des grandes victoires sociales. Il était difficile aussi d'admettre un voisinage sans réaction entre les primitifs et ces civilisés; difficile d'imaginer que des civilisations, que géographiquement rien ne séparait le plus souvent, aient pu vivre à des degrés culturels très différents sans qu'il se soit produit entre elles des phénomènes d'interférence. Cette situation aurait été d'autant plus étrange que nous verrons, chez les plus civilisés, un commerce extérieur actif et trop souvent aussi des armées toujours disposées à envahir les voisins.

En fait, entre le chasseur nomade des plaines de l'Amérique du Nord, les pêcheurs-chasseurs de l'Amérique du Sud et les grandes civilisations mexicaines

ou péruviennes, se développèrent des civilisations de transition.

Au Nord, ce sont les « Pueblos ». Au Sud, nous connaissons moins bien les conditions, mais nous sommes sans doute loin de connaître toutes les civilisations ou demi-civilisations qui ont pu fleurir et disparaître dans les déserts ou les grandes forêts de l'Amérique du Sud. Elles nous révèlent chaque jour de nouvelles existences. Elles renferment sans doute encore bien des mystères. Il semble toutefois que les Chibchas et les Diaguites aient été précisément les intermédiaires comparables en quelque sorte aux Pueblos.

Pueblos.

Nous ne connaissons pas encore exactement le mécanisme qui, sur un substrat primitif, a permis l'éclosion des civilisations bien plus avancées.

La culture des Pueblos paraît être bien plutôt une expression d'un phénomène de génération spontanée que le reflet d'une civilisation voisine plus brillante sur des peuples plus simples mais déjà prédisposés à recevoir la semence. On peut penser qu'elle marque une étape de tribus primitives dans leur marche vers une civilisation plus élevée, conséquence d'un arrêt dans un site géographique favorable, à une étape de la route de migration. A ce titre son étude est de grand intérêt. D'autant mieux que, dans une certaine mesure, dans son développement intérieur même, les études actuelles révèlent déjà une évolution qui paraît sans parenté extérieure. Ce qui a fait penser à certains auteurs que la civi-

lisation « pueblo » était la civilisation *précurseur* des civilisations du Mexique.

Le terme « Pueblos[1]» fut créé par les Espagnols au moment de la conquête pour désigner aussi bien les villages que les habitants de la région qui s'étend au sud-ouest des Etats-Unis, sur les Etats d'Utah, Colorado, Arizona et New Mexico, débordant quelque peu sur le Sonora et le Chihuahua, au Mexique; pays connu aussi sous le nom « des 7 cités de Cibola ».

La civilisation des Pueblos a fait l'objet de nombreuses études dans les dernières années. C'est assurément à l'heure actuelle une des plus connues de la préhistoire américaine. Mais il reste encore beaucoup d'hypothèses à étayer, beaucoup de points obscurs à éclaircir, avant de pouvoir porter des jugements définitifs.

Il est incontestable qu'on peut constater chez les Pueblos, certaines traces indiquant des influences mexicaines, encore qu'il faille se souvenir que les « pueblos » et le Mexique civilisé étaient séparés par des déserts, des montagnes désolées et des populations comme les Yacquis, restées même aujourd'hui à un degré de sauvagerie redoutable. On ne peut d'ailleurs actuellement attribuer ces influences à une époque déterminée, par suite du manque de points de repères.

La culture pueblo s'est déroulée dans une contrée de hauts plateaux calcaires d'une altitude moyenne de 1300 à 2500 m. De hautes montagnes, comme le San Mateo (2700 m.) ou le San Francisco (3200 m.)

1. Nous emploierons le terme Pueblos pour désigner le peuple et le terme pueblos pour désigner le village.

en accentuent le relief, tandis que les eaux ont creusé de profondes vallées à bords abrupts dont la plus célèbre est le Grand Cañon du Colorado.

Le climat y est rude, soumis aux plus violents caprices, soleil brûlant, froid piquant et terribles orages. Le sol est aride sur les hauteurs et n'est fertile que dans les vallées, quand l'eau s'y rencontre. Or, pour une raison mal déterminée, les eaux semblent y être en régression.

Les rivières, sans doute très importantes autrefois, ont creusé de profonds ravins, entre lesquels sont demeurés des plateaux tabulaires qu'on appelle « mesa ».

La roche est tendre et l'eau a produit dans les parois d'énormes cavernes où des tribus entières ont pu s'installer. D'où est venu le nom de « cliff dwellers », ou habitants des falaises, donné aux habitants de ces sortes de villages.

C'est dans ce cadre que se fixa une population industrieuse arrivée là à l'état primitif et qui sut en sortir pour atteindre un degré qui tranche nettement sur celui du chasseur nomade.

Quelle route, quelle destinée l'amenèrent dans cette région ? Où a-t-elle pris les éléments de sa culture ? Nous ne le savons pas encore.

Nous ne savons même pas exactement quelle fut sa composition ethnique. Il semble qu'on soit en présence d'au moins deux races : l'une, la plus ancienne de l'avis général, est dolichocéphale ; l'autre, brachycéphale, pratiquait la déformation de la boîte cranienne comme certains Toltecs.

Les tribus indiennes qui habitent actuellement la région appartiennent à plusieurs groupes linguistiques, mais surtout au groupe uto-aztec. Ils pré-

sentent encore la plupart des caractères ethniques et culturels de leurs ancêtres, la déformation cranienne à part.

Les « Pueblos » anciens, n'habitèrent pas simultanément toute la région dans toute son étendue. Deux grandes rivières la drainent, le Colorado et le Rio Grande. Le Colorado reçoit le Rio San Juan, au Nord et le Rio Gila au Sud avant de se jeter dans le golfe de Californie. Le Rio Grande, qui sert de frontière entre les Etats-Unis et le Mexique sur une grande partie de son cours, se jette dans le golfe du Mexique. Dans leurs cours supérieurs, les deux rivières sont très voisines et les Pueblos ont pu passer de l'une dans l'autre selon les péripéties de leur histoire, sans que leur centre de gravité ait changé sensiblement et que leur mouvement ait pris l'aspect d'une migration.

On retrace dans cette région, deux civilisations, d'ailleurs plus distinctes dans le détail de leurs mœurs ou de leurs habitations, que dans les grandes lignes de leur culture. On ne sait si elles furent exactement l'œuvre de l'une ou de l'autre des deux races que nous avons indiquées ou seulement le résultat de l'évolution de leur culture au cours des âges.

Elles ont été désignées d'après le caractère le plus saillant; civilisation des vanniers, la plus ancienne; civilisation des habitants des falaises.

Les deux furent en tout cas l'œuvre de sédentaires adonnés à l'agriculture, à qui il restait cependant un goût marqué pour la chasse.

Il semble bien que l'une et l'autre race venaient du nord ou du nord-est. La plus ancienne se fixa d'abord dans la vallée du San Juan. C'est là, d'après Fewkes et Renaud que la civilisation pueblo com-

mença son évolution. Elle n'y resta pas longtemps en paix.

Sous la poussée peut-être d'incursions de pillards nomades venus du nord, les pueblos semblent s'être resserrés vers le Sud, dans les vallées plus faciles à défendre.

Il se peut aussi que ce mouvement soit le résultat d'un télescopage du mouvement migratoire, sur les déserts du Sonora et du Chihuahua, ou un exode devant la sécheresse envahissante des vallées jusqu'ici bien arrosées. L'eau avait certainement une importance capitale pour des populations agricoles dans ces régions semi-arides. Leurs rites sont pleins de manifestations relatives à la pluie, aux nuages qui la font naître.

Quoi qu'il en soit des raisons de ces déplacements, il est incontestable que les besoins de la défense de leurs villages ont pesé sur le choix et l'emplacement des sites.

L'idée défensive ressort clairement de la structure des villages et de leur emplacement. Certains sont perchés sur les hauteurs, dans les falaises ou sur d'arides « mesas », où les commodités de la vie étaient sacrifiées à la crainte de quelque ennemi redoutable. Les « Pueblos » de 1540 racontèrent d'ailleurs aux Espagnols les sévices de certains « Teyas » qui venaient du Nord, surprenaient et ruinaient les villages des sédentaires.

Motifs de sûreté, motifs de sécheresse, on constate que les Pueblos émigrèrent de la région du San Juan vers le R. Gila et même plus au Sud et vers la haute vallée du Rio Grande.

« Quand la civilisation du San Juan mourut, celle du Rio Grande commença » nous dit Kidder (61).

Certaines catastrophes mal déterminées diminuèrent sans doute la population. Elle se tassa dans les vallées du Sud où les Espagnols la trouvèrent en 1540, alors que, plus au nord, nombre de villages étaient abandonnés et en ruine. Cet exode eut lieu, d'après Kidder, vers l'an 1100 de notre ère.

On a cherché à classifier les périodes de cette culture, la classification la plus simple, en vanniers et en habitants des falaises ayant paru insuffisante. Renaud a marqué les périodes transitoires par les termes post-vanniers et pré-pueblos. Fewkes (33) admet les pré-pueblos, Kidder y ajoute la période des maisons à pierres plates, d'après un trait architectonique.

Ces classifications d'ordre archéologique, ne nous enseignent pas s'il y eut afflux de peuples nouveaux, mélange, superposition ou simplement succession. Ce que nous pouvons déterminer avec quelque sûreté, c'est qu'au moment de la période la plus brillante, les brachycéphales semblaient avoir la prépondérance.

Les Pueblos étaient cultivateurs et devaient, par suite des besoins de leur travail, vivre dans le voisinage de leurs champs. Leur habitat varia, mais en subissant cette condition de proximité, que leurs villages fussent dans les fonds, sur les plateaux, ou à mi-hauteur. Ces habitats peuvent aussi bien refléter des mouvements dus à des cataclysmes naturels qu'à des périls extérieurs, sans impliquer nécessairement des modifications de race.

Au début, on trouve un habitat dans les cavernes, d'ailleurs fort différentes de celles des primitifs. Elles étaient aménagées, murées et souvent agrandies et même parfois entièrement creusées de main d'homme. Plus tard, on voit des habitations à l'air libre,

fort habilement construites, puis dans la suite des temps les Pueblos durent chercher leur sécurité dans les abris sous roche et enfin libérés peut-être des dangers extérieurs, de nouveau en plaine, dans ces étranges maisons-communautés dont l'aspect trompa si fort les Espagnols. Leur silhouette de forteresse, de château fort fit voir aux conquérants dans un mirage, d'ailleurs coutumier aux explorateurs, des palais où il n'y avait que des masures en adobe, des cités gigantesques où il n'y avait que de pauvres villages. Il est certain que ces villages présentaient, et leurs ruines présentent encore un aspect fort romantique. Fewkes a donné à un de ses ouvrages qui en traite le titre « Villages, châteaux et tours préhistoriques », qui marque un certain étonnement par comparaison avec l'aspect des villages de huttes des Indiens des grandes plaines.

Les villages pueblos, dans un cadre très particulier, apparaissent avec une architecture très spéciale. Certains ne sont plus aujourd'hui que des ruines, d'autres sont encore habités à l'heure actuelle, peut-être par les propres descendants des constructeurs. Certains paraissent avoir été habités, détruits, puis de nouveau occupés à des époques et dans des conditions différentes, tandis que d'autres semblent avoir été définitivement abandonnés bien avant l'arrivée des Espagnols.

En général, ces villages ne comprennent qu'une seule maison. On pourrait les comparer, pour l'organisation tout au moins, à d'immenses hôtels où chaque famille aurait possédé une chambre. Ces chambres s'adossent, se superposent sur plusieurs étages. Elles n'ont point d'ouvertures à l'extérieur et donnent toutes sur une cour intérieure où se trouvent, déta-

chées de l'édifice commun, les « kiwas » qui sont des édifices publics sur lesquels nous reviendrons. Les kiwas servaient aux réunions politiques, commerciales, rituelles. « C'étaient, dit Goddard, comme l'église, le club et la boutique ». C'était aussi le dortoir des jeunes gens.

Fewkes (33) y voit un reflet de l'organisation en clans, et l'on remarque en effet un phénomène assez caractéristique. Le resserrement dû aux circonstances, entraîna la suppression de rites propres à certains clans et en même temps de leur clergé. Il semble qu'il y eut alors fusion et réduction. Les Kiwas durent diminuer parallèlement en nombre pendant que leurs dimensions augmentèrent. Tandis qu'au pueblo « Palace » qui est dans le Nord, on trouve 23 Kiwas, sur le Rio Grande, dans le Sud, certains pueblos n'en comportent plus que deux pour un nombre d'habitants à peu près équivalent.

Le pueblo a souvent une forme circulaire ou semicirculaire. Il est entouré d'un mur extérieur qui ne présente qu'une ouverture. Des tours de guet, placées sur les hauteurs voisines, permettaient de surveiller les environs et de donner l'alarme aux travailleurs dispersés dans les champs.

En 1540, les Espagnols qui venaient du Mexique, mais avaient traversé de grandes contrées désertiques ou sauvages furent émerveillés à l'aspect de ces maisons à 3 ou 4 étages « Cibola, écrit Castaneda (20), était construit sur un rocher. Il pouvait contenir deux cents guerriers. Une seule cour y dessert tout un quartier ».

A l'abri des pillards, dans leurs villages fortifiés, et souvent difficilement accessibles, les vanniers d'abord, puis les habitants des falaises, purent développer leur civilisation essentiellement pacifique.

Ils étaient avant tout agriculteurs, récoltaient le maïs, la courge, le haricot. Ils avaient déjà domestiqué certains animaux, la chèvre, le dindon.

Les Pueblos, et sous ce nom nous comprenons désormais vanniers, habitants des falaises étaient parvenus à une grande maîtrise dans l'art du drainage. Ils construisaient des barrages pour arrêter l'eau des rivières et des bassins pour récolter l'eau de pluie. Ils la répartissaient ensuite habilement dans leurs champs durant les mois chauds. Dans cette région où les colons américains se débattent encore péniblement contre la sécheresse, ils avaient résolu des problèmes fort difficiles d'arrosage. Goddard (42) cite comme des modèles, leurs jardins en gradins de Solomonville. En haut des terrasses, les Pueblos avaient construit des citernes dont l'eau s'écoulait de terrasse en terrasse par un mécanisme très simple.

Lorsque les Espagnols pénétrèrent dans la région, ils furent frappés des ressources de ces villages où la vie semblait facile et assurée. L'agriculture et la vie sédentaire firent naître une industrie et un commerce.

Les Pueblos tissaient la laine de leurs chèvres, le coton et la fibre de yucca. Ils excellaient dans l'art de préparer les peaux. Ils exportaient ces produits et surtout les cuirs que les Espagnols comparaient à ceux de Cordoue.

La chasse aux environs immédiats ne leur fournissait que les peaux des cerfs, des antilopes, des loups et des chiens de prairie, mais par échanges sans doute avec les chasseurs du Nord-Est ils se procuraient les peaux des « vaches », ainsi que disaient les Espagnols. C'est vraisemblablement du bison qu'il s'agit et

ces échanges témoignent d'un commerce développé, comparable dans une certaine mesure au trafic des trappeurs du Canada.

Que donnaient les Pueblos en échange des peaux, peut-être des pierres taillées, des objets usuels de bois ou de céramique, du maïs, des légumes dont les chasseurs, toujours menacés de famine, devaient être amateurs.

Leur outillage est presque exclusivement néolithique. On y trouve la pierre, le bois, la corne, les coquillages (62) et cette dernière matière indique un commerce avec les peuples des côtes.

Leurs armes sont l'arc, la flèche et le propulseur. Cette dernière arme est également une arme d'importation et probablement d'importation occidentale.

Organisation sociale.

L'habitat en commun, les travaux de drainage, peut-être d'agriculture, le sédentarisme requéraient une organisation supérieure au degré « famille ». On voit apparaître chez les Pueblos un embryon de vie économique, municipale, comme aussi une ébauche de vie artistique.

A la base se trouvait le clan, le mariage exogamique et le matriarcat. Lorsqu'un mariage se produisait, le clan de la jeune fille construisait, dans la partie du pueblo qui lui appartenait, une nouvelle chambre où le ménage venait vivre. Le plan et la taille du pueblo variaient donc en fonction du nombre des clans et des familles (34).

La vie municipale se manifestait par l'action d'un conseil qui réglait les questions de la communauté.

Il était composé des représentants des clans. Il élisait, en principe pour un an, un gouverneur, un chef de guerre et un chef religieux. Le gouverneur avait sans doute les fonctions d'édile et d'architecte.

Le chef de guerre, choisi le plus souvent dans le même clan, dirigeait les opérations de guerre, de chasse et d'irrigation.

Cette sorte d'hérédité dans un clan se retrouve aussi bien chez les Aztecs que chez les Kitchuas. De cette habitude dériva l'hérédité dans la famille, qui fut la base des grandes dynasties. Il ne semble pas que le phénomène se soit produit chez les Pueblos, peut-être par suite du caractère pacifique de ces populations où aucun chef militaire ne put prendre un ascendant suffisant.

En dehors de ces conseils politiques, se trouvaient de nombreuses confréries plus ou moins secrètes et totémiques, dont nous connaissons assez mal le but. Comme chez leurs voisins plus primitifs il existait des confréries de femmes.

En grandes lignes, nous trouvons une organisation un peu supérieure à celle des primitifs, mais encore empreinte de caractères assez élémentaires. Il semble qu'au XVIe siècle cette civilisation était demeurée à l'état de stagnation, dû à ces circonstances que nous distinguons mal, mais qui avaient probablement leurs origines dans l'insécurité du pays et l'exode causé peut-être par la diminution des ressources d'eau. Conditions défavorables au développement paisible des institutions d'un peuple qui se dégageait à peine de l'état anarchique des semi-nomades pour se livrer aux travaux de la terre.

Les conceptions religieuses des Pueblos ne s'élevaient guère plus haut que leurs institutions civiles.

Plus évoluée que les rites des chasseurs, leur religion se ressentait encore des époques où ils étaient nomades, mitigée par les spéculations des sédentaires vivants de la terre.

« Ils adoraient, écrit Parsons (103), les forces surnaturelles sous leur aspect cosmique, les astres, les phénomènes météoréologiques. L'adoration prend aussi des formes animales ou humaines (comme les Kachinas). Tous ces êtres ont d'ailleurs ou ont eu une sorte de vie humaine ».

Cultivateurs, les Pueblos imploraient ou craignaient les divinités dont dépendaient leurs travaux. Leurs rites, tout matériels, tendent par-dessus tout à obtenir des choses utiles à leur vie (35) : Au seul examen de leur panthéon, on reconnaît leur manque de penchant pour la guerre, ils n'ont pas l'entité Mars. Leur Dieu suprême, c'est le soleil, qui féconde, qui fait mûrir les moissons. C'est le Dieu mâle, tandis que la terre est la divinité femelle qui reçoit le blé et engendre l'épi.

Leur symbolisme assimile l'apparition du feu avec celle de la vie. Le culte du feu est proche de celui du Soleil (36) et dans certaines tombes on trouve souvent la trace des deux rites.

Le rite de la fumée, commun à toute l'Amérique, se rapprocherait plutôt du culte de l'eau : ce cérémonial n'a pas un sens bien net. Les sources étaient des objets d'adoration spéciale qui se manifestait par l'offrande de perles ou de vases en miniature (55).

Au-dessous des forces de la nature divinisées, tout un monde de génies malfaisants ou bienfaisants se mêlent en un culte mystique aux ancêtres et aux totems. Ce sont les Kachinas, qui tiennent le milieu entre l'homme mystique et la divinité supérieure.

Souvent, ils représentent les ancêtres du clan tous descendus d'ailleurs du Soleil (33). L'homme dérive du Kachina et deviendra Kachina un jour. La direction mystique de l'Est est consacrée au Kachina, tandis que le Sud est plus spécialement celle des ancêtres (33). Les Kachinas rappellent l'ange gardien, les dieux lares, les Kobolds, les Ases et les lutins d'autres civilisations.

Le clergé ou plus exactement les personnages plus spécialement affectées aux rites sont souvent plus ou moins sous la direction des chefs de villages, qui sont souvent membres eux-mêmes de ce clergé. Casteneda avait observé en 1540 certains rites. Il les retrace avec son esprit religieux de vieux Castillan : « Ils ont des prêtres qui font des sermons de la terrasse la plus élevée du village, au moment où le soleil se lève ». Il avait été témoin d'un rite solaire qu'il ne comprit point. Ces sortes de prêtres, aussi bien que les nombreuses sociétés secrètes ou congrégations rituelles ne concevaient ni un ordre moral élevé, ni une vie ascétique particulière.

C'étaient les gardiens plus spécialement attitrés d'un rite, d'un système totémique. Ils joignaient à ces spéculations l'interprétation des songes ou des phénomènes, faisaient métier d'augures et surtout ils réglaient les cérémonies. Peut-être aussi commençaient-ils à acquérir quelque science astronomique.

Le culte avait déjà ses sanctuaires et des images. On connaît les autels, les temples, comme le temple du feu de Mesa Verde (36). Ces temples étaient ornés de symboles peints ou dessinés, le serpent à panache, la courge, le tournesol, images du Soleil par exemple.

Les Pueblos avaient, comme certains peuples primitifs américains, donné un sens mystique aux 7 di-

rections cardinales. Douglass en a retracé l'expression matérielle dans le sanctuaire, des montagnes de Jemez (Rio Grande) où 7 voies mènent à un autel central.

Les plumes ont ce caractère rituel déjà signalé chez les primitifs. Enfin, on trouve des idoles, images plus ou moins grossières en pierre ou en bois, évoquant la divinité sous une forme tangible, humaine. Ces images concrétisant l'idée divine constituent déjà un échelon dans l'intelligence humaine qui a dû, pour arriver à cette expression se livrer à un travail bien au-dessus des moyens du primitif. La matérialisation de la pensée religieuse a créé une branche importante de l'art, on en trouve trace dans le décor céramique.

Le culte s'exprimait en cérémonies, sous forme de danses ou de scènes plus ou moins réglées d'après une tradition immuable. Les acteurs déguisés, masqués avaient leur rôle déterminé, ils chantaient et jouaient de la musique, de la flûte assez généralement, imitaient les animaux de chasse ou la colère des éléments.

Il est difficile de départager les cérémonies purement religieuses des cérémonies ayant trait à la guerre ou à la chasse. Le primitif d'ailleurs ne les dissociait que faiblement.

Chaque année, une cérémonie était consacrée au feu nouveau, avec accompagnement du jeu des grandes flûtes sacrées. En mars, c'était la fête de la germination, on priait le soleil, à son tour, de chasser les mauvais esprits de l'hiver. On le représentait sous la forme d'un dragon dont l'aspect les mettait en fuite. Au solstice d'été, époque critique pour la culture, on célébrait la grande fête des flûtes (35).

Le mysticisme qui entourait la cynégétique s'exprimait aussi par des danses, la danse du bison par exemple. Sorte d'envoûtement rituel destiné à assurer au chasseur un bon résultat, un beau tableau, Les Pueblos y accomplissaient sans doute les mêmes gestes que nos ancêtres de la Vézère et l'idée qui guidait ces primitifs devait n'être que l'expression de ce même désir humain de s'assurer le concours des puissances mystiques pour trouver la proie et la capturer, désir qui a encore tant d'intensité chez les civilisés, qui célèbrent eux aussi la messe de la St-Hubert. Désir d'autant plus violent que le gibier était la ressource suprême contre la famine, même chez ces cultivateurs, pour qui la terre n'était pas toujours généreuse.

Il est incontestable que l'idée religieuse des Pueblos dépassait le stade de l'état tout à fait primitif, sans s'élever encore au panthéisme que nous trouverons chez les habitants du Mexique. Si au moral leur niveau se trouve déjà bien plus élevé que celui du chasseur, c'est surtout dans leur sens artistique qu'on retrace une mentalité plus affinée.

Architecture. — On a vu que les vanniers, avant de vivre dans les villages des vallées, probablement au moment où ils se destinèrent définitivement à la vie sédentaire, avaient habité dans des cavernes, aménagées et parfois entièrement taillées dans la roche (61).

Ces habitations troglodytiques se retrouvent dans les falaises de la vallée du San Juan, sur le R. Mancos, le R. Verde (affluent de la Gila) et à la base du Mont San Francisco. Plus tard les habitants des falaises cherchèrent aussi la sécurité dans les demeures creusées dans la roche. Ces habitations ne rappellent

les cavernes des primitifs qu'en apparence. Le travail qu'y faisaient les vanniers pour les aménager les met au rang des hypogées et de ces nombreuses habitations troglodytiques qu'on retrouve un peu dans toutes les régions du globe où la roche peut s'entailler aisément et que certains préférèrent aux maisons à l'air libre.

Les abris sous roche étaient, dans leurs grandes lignes, l'œuvre de la nature, l'homme n'y travaillait que pour en fermer l'ouverture et y construire sa cellule ou sa Kiwa.

Certains étaient assez spacieux pour contenir un village. Ils étaient le plus souvent fort au-dessus du fond de la vallée et pour y atteindre il fallait suivre un sentier étroit et difficile, parfois grimper à pic en s'agrippant à des trous ou à des échelons de bois plantés dans la paroi. Les Indiens les gravissaient avec une grande agilité, qui étonna les Espagnols stupéfaits de voir les femmes et les enfants les franchir aussi facilement que s'il se fût agi d'un jeu (20).

Dans ces abris, les habitants des falaises construisaient de véritables pueblos, composés de chambres adossées au mur qui fermait l'abri. Ces murs étaient en pierres dégrossies sur leur face extérieure et jointes avec du mortier. La communauté possédait ses Kiwas. Toute la vie s'y écoulait et les morts eux-mêmes y demeuraient, enterrés dans l'abri, soit dans des fosses spéciales, soit dans lesol même de la chambre familiale.

Vanniers, habitants des falaises et Pueblos construisirent aussi, selon les époques, à l'air libre les grandes maisons dont nous avons déjà parlé. On y pénétrait par les terrasses supérieures au moyen d'échelles. La construction en ruches obligeait à cou-

vrir les chambres en toits plats faits de poutres et treillis, ce qui est un trait assez spécifique aux pueblos.

Les murs des constructions de ces villages sont en adobe ou en pierres. Ces pierres sont en général de petite taille. Elles sont reliées par un ciment fait de cendres et de terre, fort solide, paraît-il. Les pueblos n'employaient pas la chaux.

Tout le clan, hommes et femmes, concourait à la construction. Les femmes gâchaient le ciment et élevaient les murs, les hommes transportaient et travaillaient le bois. C'est un exemple de travail en commun que nous trouverons assez généralement, même dans les civilisations évoluées.

Les Kiwas ou « estufas » étaient en général isolées, de forme ronde et demi-enterrées. Elles n'avaient qu'une ouverture au sommet et une entrée très basse. Une dalle servait de foyer et la fumée s'échappait par l'ouverture supérieure, tandis que l'air rentrait par une sorte de conduite. Le toit, généralement en chaume, était supporté par des poutres.

L'architecture pueblo témoigne de connaissances déjà fort remarquables, mais les Pueblos allèrent plus loin en civilisation.

La paix relative et les dispositions dont ils possédaient sans doute les germes, leur permirent de se livrer à certains arts et d'y atteindre une maîtrise souvent remarquable. Leur céramique par exemple dépasse de beaucoup le travail du potier du village.

La céramique pueblo semble avoir pris naissance dans la vallée du San Juan et avoir progressé sans apport matériel étranger.

Les Espagnols de la conquête avaient remarqué chez les Pueblos « de la vaisselle de terre vernissée et des vases dont le travail et la forme sont vraiment curieux ».

Renaud (117, 118) estime que la céramique n'apparut qu'après les vanniers. La céramique à caractère réellement artistique ne vint qu'après les populations à déformation cranienne.

C'est là, dit-il, « la plus haute expression esthétique des Indiens avec les danses rituelles ». Fewkes a signalé aussi ce parallélisme du rite et de la céramique, « on peut croire que les symboles dessinés sur les poteries sont en liaison directe avec l'organisation en clans (32) c'est-à-dire avec les origines et les divinités mystiques. D'où une certaine immutabilité dans le dessin et dans la forme.

Après une première époque où l'on ne trouve que de la poterie à usage domestique, apparut une céramique au colombin et noire sans décor. Puis l'artisan s'affirma et fabriqua une poterie à décoration noire sur fond clair, petits bols, ollas, vases à anses verticales, etc. Le décor était formé de bandes, de traits formant des ensembles géométriques.

Enfin, à la belle époque, la potière, car c'est en général un art réservé aux femmes, créa des œuvres remarquables. Le vase prit des formes plus élégantes que variées, phase qu'on retrouve chez tous les peuples qui passent du primitif au civilisé. Le décor du début n'est qu'un pincement du colombin, une griffure. Mais bientôt la potière appliquera des rubans d'argile pour cloisonner certaines surfaces qu'elle peindra ensuite. Elle connaît déjà le procédé dit de l'engobe.

Le dessin géométrique était riche en ses combinaisons. On y trouve par exemple une grecque très régulière.

Nous avons dit déjà que les Américains ne connurent pas le tour. Les pueblos par contre utilisèrent le four pour la cuisson de leurs vases.

Holmes (54) pense que les habitants des falaises se servirent de fours analogues à ceux qu'on voit encore aujourd'hui dans les pueblos. Toutefois, en général, les pièces durent être cuites sur aire, au feu de bois, d'où cuisson souvent incomplète.

Certains vases du Rio Verde découverts par Fewkes comportent un décor zoomorphe extrêmement stylisé, caractère que nous retrouverons au Pérou. On y reconnaît avec une certaine habitude des papillons, des oiseaux, des reptiles.

Les vases portent des épaulements ou des anses. Les femmes qui allaient chercher l'eau souvent fort loin et devaient gravir des échelles, avaient l'habitude de les porter avec des tresses de yucca. Pour maintenir ces tresses il fallait ou des gorges ou des épaulements ou des anses courtes.

Ce n'est pas dans la seule céramique que se révèle le sens artistique des Pueblos. Nous savons qu'ils étaient fort enclins à la musique.

Antonio Mendez, dans une lettre à Charles Quint, signalait ce goût : « Ils accompagnent leurs danses et leurs chants avec des flûtes où sont marqués les endroits où placer les doigts. Ils font beaucoup de musique et chantent en s'accordant avec ceux qui jouent des instruments. Les chanteurs battent la mesure comme chez nous ».

En résumé, la civilisation des Pueblos est l'œuvre d'une race peu homogène, ethniquement parlant. Leurs descendants actuels les Hopis, les Sunis, les Kèrès les Taño sont nettement de races différentes. J. Morriss (92) pense qu'il est prudent de ne pas chercher à établir une parenté entre les habitants des falaises et ceux des Mesas. D'autre part, les Navahos et les Apaches qui, aujourd'hui, habitent la région,

furent peut-être les descendants des pillards si redoutés de ces sédentaires laborieux.

Il est bien difficile dès lors de vouloir remonter aux origines, non plus qu'il n'est possible de vouloir fixer dans les temps les époques d'arrivée, de floraison et de décadence de ces races. Kidder, par le calcul de l'âge de certains arbres dont les racines étaient prises dans les ruines pense qu'en 1500 ou 2000 avant Jésus-Christ la belle époque pueblo était déjà révolue. Ce chiffre, qui ne laisse pas d'être quelque peu douteux, a l'avantage de marquer comme un repère dans le vague qui entoure la préhistoire de ces peuples. Il serait sans doute imprudent jusqu'à nouvel ordre de chercher à aller plus loin.

On a pensé parfois que les Pueblos avaient été en quelque sorte les prédécesseurs, les initiateurs des Mexicains. Peut-on relier les deux civilisations? C'est là une théorie qui a de moins en moins de défenseurs. Fewkes (34) signale les différences entre ces Pueblos pacifiques adorateurs du soleil et les peuples aztèques dont le grand dieu est le dieu de la guerre, dont la conquête est l'industrie principale. Ce savant, fort versé dans l'étude des pueblos, pense que leur civilisation est « une » et que son berceau est dans la vallée du San Juan. Il ajoute que rien ne permet de penser qu'elle ait subi une influence mexicaine, pas plus en céramique qu'en architecture.

En architecture, la question n'est pas douteuse et la différence est notable. Spinden fait remarquer en effet que les Pueblos ne semblent pas avoir connu la pyramide, ni même aucune forme de monument religieux rappelant ceux du Mexique. Au Mexique rien ne rappelle la maison-ruche des Pueblos.

Le serpent à panache se trouve bien dans les deux

régions. Mais on trouve le serpent ou le dragon aussi bien en Grèce ancienne, qu'en Asie.

Les Pueblos semblent avoir ignoré ou fort peu pratiqué la sculpture et la décoration en relief, qui est un des éléments habituels de l'architecture du Mexique.

On voit qu'il y a peu d'arguments pouvant servir de base à une liaison et qu'au contraire il y en a beaucoup à l'encontre. Il faudra toutefois attendre les fouilles et les études des nombreux savants qui s'occupent actuellement des Pueblos, avant de porter un jugement définitif sur la question.

Quel put être l'effectif de ces populations? Leur genre de vie, les ressources en terres fertiles assez faibles, celles de la pêche à peu près nulles, celles de de la chasse peu abondantes, tout porte à croire qu'elles ne furent jamais très nombreuses.

Castañeda estime à 3 ou 4.000 hommes, la population mâle des deux provinces espagnoles qui furent créées sur le territoire pueblo. C'est un chiffre un peu faible quand on pense que le seul pueblo Bonito, à vrai dire l'un des plus grands, comportait 650 chambres.

Si nous admettons pour ces peuples, que nous savons peu prolifiques, 5 habitants par chambre, nous obtiendrons déjà 4.000 habitants pour ce seul village. Il est possible que Castañeda n'ait voulu parler que des guerriers.

Si nous estimons à une douzaine le nombre des villages au XVIe siècle, nous arriverions à 30.000 habitants au total. C'est là un chiffre acceptable.

Quand les Espagnols partirent pour la conquête, ils éprouvèrent de grandes difficultés à se renseigner sur les Pueblos. Soit que les habitants de la côte du

golfe de Californie les ignorassent réellement, soit qu'ils aient cherché à détourner les conquérants pour des raisons que nous ne démêlons point.

Il est vrai qu'ils pénétrèrent dans la région par le Sud-Ouest, et ce n'était peut-être ni la route la plus facile topographiquement ni la plus fréquentée. Il fallait traverser des régions désertiques et frôler au préalable des populations difficiles, dont les Yacquis actuels nous fournissent des échantillons peu rassurants.

Si le commerce aztec atteignit la région, les marchands suivirent ils la même voie ? Les routes de terre par l'Occident eussent été fort longues et peu sûres. Les routes de mer étaient plus faciles. Celle de la côte du Pacifique était bien longue encore et les ports ne sont pas fréquents entre Acapulco et l'embouchure du Colorado. Il semble que la route la plus favorable aurait été celle qui passait par le Panuco où nous savons que les Aztecs fréquentaient et où ils firent de nombreuses expéditions (Cortez s'empressa d'ailleurs de les imiter), qui n'avaient peut-être pour but que l'exploitation commerciale éventuelle des régions voisines. De Panuco au Rio Grande, la distance n'est pas excessive. Les marchands pouvaient en remonter le cours soit en suivant les rives à pied, soit en canot et ils pouvaient atteindre la région des Pueblos sans rencontrer d'obstacle insurmontable.

S'il y a eu contact, il est judicieux de penser que ce fut par cette voie relativement facile, de préférence aux voies plus occidentales. Des fouilles ou des trouvailles heureuses nous montreront peut-être un jour la valeur de ces hypothèses. En tout cas, rien ne

s'opposerait matériellement à ce que la civilisation des Aztecs ou même avant eux celle des Toltecs, parvenus à une haute culture et doués d'une activité commerciale remarquable, n'ait rayonné à certaines époques jusque dans la région des Pueblos.

Les Pré-Aztecs et les Mayas

AMÉRIQUE CENTRALE

Généralités.

Nous n'avons pu déterminer avec exactitude, on l'a vu, les influences que purent exercer sur les Pueblos, les civilisations qui se développèrent si brillamment sur les hauts plateaux du Mexique. Nous ne connaissons pas mieux, dans l'état actuel, les bornes exactes de ces civilisations.

Limitées autrefois au seul plateau d'Anahuac les découvertes, presque journalières, les étendent, vers le nord, du Tamaulipas au Michoacan, vers le sud au minimum jusqu'à l'isthme de Téhuantepec.

On n'a parlé longtemps que des Aztecs et des Mayas, aujourd'hui on peut distinguer des cultures zapotèques, mixtèques, tépanèques, tarasques et bien d'autres surgiront sans doute au fur et à mesure des fouilles. Il faut donc laisser une large place à l'avenir.

Pour ne point tomber dans les classifications outrancières, nous n'avons considéré que les civilisations évoluées qui pouvaient être appliquées à deux grandes régions, aux deux grands foyers : l'Amérique Centrale et le Pérou (ce terme pris sous

la forme très large que lui donnèrent les premiers conquérants). Chaque foyer se subdivisait ensuite en un certain nombre de divisions culturelles généralement assez apparentées entre elles.

Entre ces deux foyers principaux, se trouve une zone de transition qui a subi des influences diverses et dont les limites aussi bien que le degré absolu de culture sont encore mal déterminés.

Amérique Centrale.

Avant d'entamer l'étude des floraisons culturelles de ces zones, sommes-nous autorisés à leur donner le qualificatif de civilisations ?

Ce que les témoins oculaires, comme le P. Sahagun, nous en ont dépeint, ce que nos études modernes nous enseignent, le sens artistique que révèlent les fouilles et les monuments dont nous retrouvons à chaque pas les ruines, tout nous permet de répondre non seulement par l'affirmative, mais encore de placer ces civilisations à un stade relativement élevé.

C'est qu'en effet, elles présentent les caractères culturels qui témoignent d'une organisation sociale et religieuse déjà fort évoluée et d'un développement des sciences et surtout des arts qui permet de les comparer à nos civilisations méditerranéennes.

Les Mexicains du XVIe siècle conservaient bien, ce à quoi on pouvait s'attendre, des traces d'une inconsciente sauvagerie. A l'instar de certains Grecs ils avaient pour dieu favori un dieu de la guerre, dont le culte atroce soulève le cœur. Les rudes conquérants espagnols, gens que ne troublaient

pas autrement la vue d'un autodafé, en furent saisis d'horreur.

Mais ce n'était plus là qu'un rite traditionnel et la trace d'un état barbare encore assez proche, maintenu peut-être par les nécessités des conditions générales, mais qu'avaient tendance à remplacer des mœurs plus douces et une culture plus élevée.

L'Amérique Centrale avait vu s'élever tour à tour des peuples assez différents comme les Toltecs, les Aztecs et les Mayas.

Pour des raisons mal définies, certains de ces peuples s'étaient écroulés sans que leur civilisation ait d'ailleurs disparu. Les temps ne se prêtaient pas sans doute à l'épanouissement durable de grands empires. Toutefois les ruines n'étaient point totales, les vainqueurs empruntaient beaucoup aux vaincus et une sorte d'enchaînement se poursuivait, assez semblable à ce que nous connaissons classiquement entre la Grèce et Rome. Aussi avons-nous été amenés à les considérer dans un seul ensemble parce qu'en réalité, leurs civilisations différaient plus en apparence qu'en réalité. La parenté des cultures des plateaux mexicains et de la presqu'île du Yucatan, voire du Nicaragua et du Guatemala, a déjà été admise, en ce qui concerne les arts, par des savants comme Seler, Lehmann et d'autres. Elle s'étend, on peut l'affirmer aujourd'hui, aux bases du mysticisme religieux et aux sciences. Il est dès lors possible de penser qu'elle devait exister aussi dans les coutumes sociales et politiques.

Peut-être aussi a-t-on élevé dans un but d'études des barrières trop factices, a-t-on été trop enclin à classifier, à détacher des civilisations qui se sont simplement succédées et avaient pour protagonistes

des peuples probablement proches parents ou qui vivaient dans une atmosphère culturelle identique, parvenue d'ailleurs à un stade uniforme.

Le grand drame aztec se réduit en somme à un incident d'évolution dans un ensemble, au simple passage du pouvoir suprême d'une tribu à une autre. Si ce passage fut accompagné de guerres et d'un certain recul culturel, il n'a cependant rien de commun avec la conquête d'un Timour Lenk ou comme au Pérou, avec l'apparition d'une race étrangère à la masse des habitants.

Aperçu topographique.

Les grandes civilisations de l'Amérique Centrale eurent pour théâtre le terrain qui s'étend depuis les Etats actuels du Tamaulipas, Potosi, Tepic, au nord, jusqu'à l'isthme de Téhuantepec au sud, peut-être même jusque vers Panama.

Ce terrain a pour centre de gravité ce que les premiers chroniqueurs appelaient le « plateau d'Anahuac[1] » ou « vallée de Mexico » ou plateau » mexicain ». Mais un autre grand centre de culture s'est révélé au Yucatan, rayonnant sur le Honduras, le Guatemala et le Tabasco.

Autour de ces deux grands centres s'agglutinèrent d'autres foyers secondaires qui étendent considérablement la zone de dispersion.

Un court aperçu topographique complétant le

1. Ce terme paraît impropre à Seler qui traduit Anauac par « pays au bord de l'eau » ou « au bord de la mer ». Congrès des Am. session 1892.

tableau brossé par M. Cavaignac dans les « Prolégomènes » aidera à la compréhension historique.

Les chaînes qui bordent le Pacifique et celles qui longent, à quelque distance, les rives du golfe du Mexique, se réunissent au sud de Mexico, pour former un énorme éperon, qui pointe au-dessus de pays beaucoup moins accidentés et se coince entre les deux mers.

C'est un plateau de 1700 à 2000 m., bordé, sauf au nord, par des chaînes de 2500 à 3400 m. d'altitude. D'énormes volcans en activité ou éteints, le surplombent, tels le Popocatepelt de ses 5400 m., le pic d'Orizaba de 5450 m. Au Nord, la pente s'abaisse sans accidents considérables vers les déserts du Chihuahua.

Sur le plateau même les pentes sont faibles et les eaux stagnent. Elles forment des lacs ou lagunes parfois saumatres. Celles qui dépassent les rebords du plateau, forment de courtes rivières à régime torrentueux, dont les vallées sont empruntées par les routes qui mènent à la mer.

L'eau joue un grand rôle dans la vie basée sur la culture des terres, rôle dont on retrouve la trace dans la religion. Les phénomènes naturels, et en particulier les orages y sont terribles. Les côtes dont très chaudes, le plateau et ses pentes sont soumises, sous le rayonnement intense du soleil, à des variations extrêmes.

Depuis le XVI[e] siècle, les conditions économiques et d'habitat semblent s'être modifiées. Les terres chaudes du golfe, domaine actuel du vomito negro, étaient alors plus peuplées et plus florissantes que les terres froides des plateaux.

Bernal Diaz (29) relate qu'au temps de la con-

quête, les encomiendas (territoires donnés, avec ses habitants, aux conquérants) les plus recherchés étaient précisément ceux de la côte.

W. Staub remarque que les restes trouvés dans la région du R. Tamesi[1] prouvent qu'anciennement les régions côtières ont été occupées par une population plus dense qu'aujourd'hui.

Ce changement fut le résultat de la dépopulation due à l'esclavage et à la guerre et peut-être aussi au système de centralisation, déjà amorcé par les Aztecs, et qui sous les Espagnols concentra les pouvoirs à Mexico.

Les routes des migrateurs qui venaient du Nord, aboutissaient fatalement au plateau. Pourquoi s'y fixèrent-ils? Trouvèrent-ils des terrains qui leur convenaient? N'osèrent-ils pas pénétrer dans les forêts et les plaines que dominait l'énorme éperon montagneux? En furent-ils empêchés par des flots migrateurs marchant en sens inverse et préférèrent-ils rester dans leurs montagnes pour s'en protéger?

Ce qui est certain c'est que de part et d'autre de l'éperon montagneux, les populations, probablement différentes, se fixèrent et développèrent des civilisations qui, soit par emprunts réciproques, soit par ambiance se ressemblent en bien des aspects.

Une étude dégagée du détail permet de les considérer comme parallèles et dépendantes les unes des autres aussi bien en surface qu'en profondeur dans les temps. Elle nous conduit à n'envisager pour l'Amérique Centrale qu'une seule et même civilisation présentant des aspects parfois divers sous des caractères généraux identiques.

1. Le Rio Tamesi se jette dans le golfe du Mexique près de Tampico, un peu au nord du Rio Panuco.

Il apparaît alors que les civilisations précurseurs toltèques, chichimèques, zapotèques sont intimement liées entre elles aussi bien qu'avec les héritières aztèque et maya. Ne peut-on dès lors unifier ces groupes culturels, comme on le fait déjà pour certains groupes linguistiques, et comme on l'admet pour les arts.

Partant de ce concept, étayé d'ailleurs sur de nombreux faits et le témoignage de nombreux auteurs et dans un but de simplification, nous étudierons dans un seul ensemble l'histoire des peuples du Mexique, de l'Amérique Centrale et du Yucutan, et nous la diviserons en trois périodes :

1re période, englobant les époques tout à fait archaïques.

2e période, comprenant les époques où se développèrent les civilisations des groupes uto-aztec du plateau et du groupe maya jusqu'à l'apparition de la puissance aztèque. Nous désignerons cette période comme pré-aztèque.

3e période, ou se synthétisent les précédentes civilisations sous la forme des empires aztecs et mayas. Nous la désignerons simplement par éponymie comme période aztèque.

Première période dite archaïque.

Dans les fouilles, de plus en plus nombreuses, qu'on exécute au Mexique, dans l'Amérique Centrale et dans le Nord de l'Amérique du Sud, on trouve au-dessous d'objets qui se rapportent à des civilisations relativement récentes et déterminées, de nombreux documents beaucoup plus frustes, reliques sans au-

cun doute de populations primitives, outillage lithique maladroit, vases et figurines de terre cuite fort grossiers et sans décor, ou tout au moins à décor très primitif.

De plus, les traditions de tous les peuples évolués rapportent que les ancêtres, lors de leur arrivée, trouvèrent sur place des peuples étrangers très sauvages en comparaison même de leur propre culture. C'était sans doute, puisqu'on n'a pu en prouver l'autochtonie, les restes des vagues très anciennes des migrations. Il s'était peut-être écoulé assez de siècles entre le passage à Behring de ces vagues différentes pour qu'elles ne se trouvassent point au même degré de culture.

Les unes au contact d'autres asiatiques ayant pu progresser, les autres, isolées dans une vie plus sauvage, ayant piétiné sur place ou même ayant rétrogradé.

Les objets les plus habituellement retrouvés dans les couches archéologiques de cette époque sont des pierres taillées et des objets de céramique. Les peuples qui les employaient avaient déjà des notions d'architecture et peut-être quelques vagues notions de culture de la terre, encore que fort rares et sans doute locales.

Les pierres taillées trouvées par Jorge Engerrand et F. Urbino dans le district de Peten (Guatemala) rappellent, de l'avis de Seler (134-4e vol.), par leur forme et leur taille, le chelléen ou l'acheuléen.

Les figurines en terre représentent souvent une femme nue assise ou parfois un tronc féminin qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher de la déesse nue de Contenau, y compris la stéatopygie. Certains ont ces gros yeux à fleur de tête qui rappellent les « tikis »

océaniens. D'autres portent trace d'un habillement, fait de produits évidemment tissés, et une sorte de turban. On peut même distinguer des tatouages, des instruments de musique simples et des armes.

Ces statuettes sont généralement faites en argile, mais elles sont parfois taillées aussi dans la pierre. Elles sont accompagnées de débris d'une céramique très primitive portant parfois un décor.

On attribue encore à cette même époque, des œuvres architecturales où Spinden retrace des tertres pyramidaux, intermédiaires peut-être entre les mounds de l'Amérique du Nord et les pyramides qui servent de bases aux temples de l'Amérique Centrale.

Spinden a fait une carte de distribution de ces objets. Elle s'étend de l'embouchure du Maranon au Pérou, de la région des Pueblos jusqu'au Chili.

L'aspect de ces reliques suffit déjà à démontrer que si leur facture est plus grossière que celle des œuvres aztèques ou maya, les artisans qui les fabriquèrent n'étaient cependant pas dépourvus de toute habileté ni de tout sens artirtique. Dans une certaine mesure même on pourrait les placer quelque peu au-dessus de ceux qui sans doute étaient leurs parents, les Indiens des grandes plaines de l'Amérique du Nord.

Quels furent les auteurs de ces œuvres, à quelles races les rattacher? Seler incline à penser que ce furent des populations venues du Nord, comme aussi l'indiquent les légendes. Toutefois, aucune preuve absolue n'étaye cette direction et Seler lui-même reconnaît l'existence de courants venus de l'Amérique du Sud qui battirent et submergèrent peut-être les rebords de l'éperon mexicain.

Les traditions mexicaines nous relatent la rencontre des émigrants venus d'Aztlan, avec une population fort sauvage, les « Otomis » établis sur le territoire même de Mexico.

On s'accorde à penser que ces Otomis furent les plus anciens habitants. Ils furent dispersés par les nouveaux venus et se réfugièrent dans les montagnes où on les trouve encore.

Clavigero nous rapporte que ces peuples, « les plus anciens habitants », vivaient dans les cavernes. Ils étaient chasseurs, leur langue n'était pas comprise par les nouveaux venus. Selon Seler (133 vol., V) leurs descendants vivaient à Tlaxcala, à Panuco à Otompan (ville des Otomis).

Est-ce à ces Otomis, épave d'un premier âge, que s'applique le passage des Mémoriales de Motolinia cité par Jonghe (60) en parlant des anciens habitants de Tezcuco « ils n'avaient ni maisons, ni habits, ni maïs, ni pain. Ils habitaient dans des cavernes et sur les montagnes. Ils se nourrissaient d'herbes, de lapins et de lièvres qu'ils tuaient à la chasse. Ils obéissaient à un chef de clan, ils étaient monogames; ils n'avaient point de sacrifices sanglants ni d'idoles, mais adoraient le soleil ».

Sahagun qui leur consacre une courte étude les dépeint comme tenus encore au xve siècle par les Indiens de Mexico pour « gauches, frustes et maladroits ». « Tu es sot, bien Otomi », disaient-ils.

Incapables de suivre les progrès, ils étaient restés chasseurs, se refusaient à tout travail, mangeaient des bêtes puantes. L'image que le Père en donne est bien celle de peuples sauvages et différents sensiblement des Toltecs par exemple.

Ces Otomis composèrent-ils à eux seuls le subs-

tratum de la vaste région que Spinden a tracée. N'en furent-ils qu'une tribu? nous ne savons. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les peuples de ce substratum ne devaient guère différer de ces peuples que nous avons étudiés dans l'Amérique du Nord et dans l'Amérique du Sud sous le terme chasseurs et pêcheurs.

Ils sont assez dissemblables de ceux qui leur succédèrent et il est fort probable qu'ils n'appartenaient pas à la même vague de migration. Il est à remarquer d'ailleurs que nous trouverons une race très ancienne dans d'autres régions de l'Amérique, race qui fut balayée par les courants de migration plus récents.

Nous connaissons peu les origines et les modalités de leur remplacement par des races plus évoluées. Fût-ce une ou plusieurs vagues de migration venues de la même direction, qui les submergèrent? Y eut-il une assimilation lente ou une conquête brutale?

Il est trop tôt pour répondre, conclusion que nous retrouverons trop souvent dans l'étude de la préhistoire américaine. Peut-être, selon les progrès des sciences américanistes, pourra-t-on relier entre elles toutes ces populations du substratum qu'on retrouvera sans doute à l'écart des grandes voies de migrations, dans la Sierra Madre, les Cordillères ou les grandes forêts où se réfugièrent les épaves humaines après les tempêtes.

Le point qui nous intéresse c'est de constater que, même parmi les plus sauvages de ces peuples, il y avait déjà des symptômes précurseurs de civilisations et que ce ne fut pas sur un fond absolument primitif que se fondèrent les civilisations du 2e âge.

Deuxième période. — Les Pré-Aztecs.

Les premiers auteurs européens ou métis qui traitèrent des civilisations qui précédèrent celle des Aztecs, citèrent un grand nombre de peuples, sans les situer toujours dans le temps et dans l'espace. Il semble qu'ils aient confondu assez souvent les noms de races avec des qualificatifs généraux ou particuliers, d'autant plus facilement d'ailleurs qu'ils ne possédaient qu'assez faiblement les langues indigènes. C'est ainsi que le nom « mexicain » couvrit longtemps tout un amalgame de peuples différents, que le « Pérou » s'appliqua à toute une région où ce nom même était inconnu des indigènes, etc...

Il en résulte une étrange confusion qui n'est pas encore entièrement dissipée aujourd'hui.

L'onomastique ne nous est donc assez souvent que d'une aide suspecte, quand elle n'est pas une source d'erreurs.

Heureusement, en dehors des sources livresques, il nous est parvenu sur les ruines si célèbres du Mexique et du Yucatan des documents fort précieux. Elles nous ont révélé bien plus qu'une architecture. L'exploitation des sculptures et des caractères hiéroglyphiques qui les ornent, des reliques qu'on a trouvées aux abords, céramique, outillage, etc., nous ouvre des horizons nouveaux, grâce à une exploitation rationnelle.

La répartition géographique de ces ruines, est indiquée par le croquis ci-après. On voit au simple examen qu'elles sont situées sur une zone bien plus étendue, que le plateau mexicain et la presqu'île

yucatèque, mais que les groupements les plus importants se trouvent dans les régions de Mexico, dans le Yucatan, aux confins de Guatemala. Telle répartition sera d'ailleurs encore sujette à variation, car nous sommes encore loin de connaître tout ce que contient cet immense continent.

Passant de leur répartition purement géographique à leurs caractères, on commence à les sérier d'après la race de leurs constructeurs dont on peut ainsi retracer la zone d'influence.

Les fouilles exécutées d'abord par les isolés, comme Charnay, Batres, Seler, sont maintenant l'œuvre d'organisations privées savantes ou des Etats. Elles ne sont pas toujours faciles. Dans certaines régions les indigènes n'aident guère aux recherches, quand ils ne sont pas nettement hostiles. Les ruines se trouvent parfois dans des régions inexplorées, ou peu s'en faut, souvent, comme au Yucatan, en pleine forêt équatoriale, ou dans les montagnes abruptes.

L'exploration méthodique n'avance donc qu'avec lenteur. Mais déjà, ce qu'elles ont livré permet de retracer une bonne partie des étapes des civilisations. On en tire l'impression que des peuples, jusqu'alors nomades, se fixèrent autour de sanctuaires et, sous l'impulsion d'initiateurs, devinrent agriculteurs et artistes. Ils avaient en leur cerveau des germes si bien appropriés, que peu de siècles après leur fixation, ils se trouvaient très avancés dans certaines sciences, et possédaient très souvent une civilisation très développée.

On sent aussi qu'ils se mélangèrent entre eux et subirent des influences réciproques. Mariages, esclavage, conquête et survivance de groupes vaincus au milieu de tribus envahissantes, emprises de cultures

plus avancées sur des familles plus frustes, tout porta à une sorte d'unification.

C'est ce qui nous amène à ne considérer qu'un bloc formé de toutes ces sociétés étiquetées sous des noms divers et qui aboutirent finalement à l'empire aztec. Cet empire eut peut-être englobé et fondu plus de races encore, si les Espagnols lui en avaient laissé le temps.

Au Pérou, nous le verrons, on peut apercevoir un clivage, un hiatus entre les civilisations anciennes et l'empire Inca. Au Mexique, au contraire, il est bien difficile de déceler une faille entre les Pré-Aztecs et les Aztecs.

Les civilisations pré-aztèques furent l'œuvre d'un conglomérat de peuples plus on moins apparentés ou tout au moins n'appartenant qu'à deux grands groupes, les Uto-Aztecs et les Mayas.

Lehmann divise les Pré-Aztecs en deux grandes classes. Les Mexicains et les non-Mexicains (Mexicains étant pris dans le sens ethnique du mot et non dans le sens géographique).

Les non Mexicains comprenaient : les Otomis, les Mixe-Zochi, (petit groupement des environs de Tenuantepec) et les Mayas avec leurs parents des Huaxtecs (groupe détaché qui vivait sur les côtes du Golfe du Mexique vers le Panuco).

Les Mexicains comprenaient :

Les Totlecs ou Nahuas ou Chichimecs et leurs parents les Aztecs. Nous suivrons dans ses grandes lignes cette classification en y ajoutant toutefois certains éléments. Nous étudierons rapidement ces tribus diverses, en les situant autant que possible géographiquement :

Les *Otomis*, nous l'avons vu, occupaient primiti-

vement la vallée de Mexico et vécurent par la suite dans les montagnes du contour montagneux de la vallée. Ils forment un groupe ethnique et linguistique à part.

Les *Mixe-Zochi* appartiennent à un groupe linguistique encore mal déterminé. On les trouve encore aujourd'hui vers Téhuantepec, aux confins des Etats de Oaxaca, de Chiapas et du Tabasco.

Des *Mayas* et des *Mayas Kitchés*, on ne connaît ni l'origine, ni les parents. Ils vivent encore dans le Yucatan, la partie nord et ouest du Guatemala. Leur zone d'habitat s'ouvre aussi bien sur le golfe du Mexique que sur le Pacifique. On sait qu'ils n'atteignirent le nord du Yucatan qu'assez tard. Somatologiquement ils diffèrent sensiblement des Américains de leur voisinage. Leur crâne extraordinairement court et rond est très spécial.

Beuchat pense qu'ils n'étaient pas depuis fort longtemps dans le Yucatan. Nadaillac n'ose pas leur affirmer une parenté Nahua (94). S'ils ne sont pas venus du Nord ils ne semblent pas non plus être venus du Sud, tout au moins par voie de terre. Les civilisations qui les avoisinent dans cette direction leur sont en effet totalement étrangères. Leur origine demeure donc un mystère, sans qu'il faille pour cela leur accorder des origines par trop excentriques, comme on l'a fait parfois avec les Egyptiens par exemple, du seul fait qu'ils ont construit des pyramides. « Il n'y a aucune excuse pour ceux qui pensent pouvoir faire descendre les civilisations mayas de l'Inde, de l'Egypte ou de la Chine » dit Spinden (136). On verra que, malgré quelques apparences, les monuments mêmes qui ont pu inciter à de telles parentés sont fort différents. Leur forme seule, et

encore pas complètement, peut prêter à comparaison toute extérieure, la technique et la destination ne sont nullement identiques.

Lehmann (75) pense que le centre de dispersion des Mayas se trouve dans les montagnes situées entre le Chiapas et le Guatemala et qu'ils se répandirent de là vers le nord-ouest, le sud et le sud-est. Les Mayas comprenaient d'ailleurs plusieurs tribus dont les principales furent les Lacandons qu'on retrouve encore dans la haute vallée de l'Usumacinta, les Itzès, les Tzentals, les Litchès et les Katchikels, ces derniers localisés actuellement dans l'ouest du Guatemala.

Nous reviendrons plus loin sur les Mayas, mais nous nous arrêterons quelque peu ici sur un rameau de cette race qu'on retrouve au nord de Rio Panuco, entouré de peuples Uto-Aztecs, mais non mélangé. Ce sont les Huaxtecs.

Les *Huaxtecs* durent être séparés de bonne heure du tronc maya, nous ne savons d'ailleurs pas à la suite de quel incident. Leur langue était moins évoluée, ils ne connaissaient ni l'écriture, ni le calendrier maya, il est donc permis de déduire que la séparation eut lieu avant l'introduction de ces éléments chez le peuple maya yucatèque.

Les Huaxtecs conservèrent un grand esprit d'indépendance et le Aztecs qui, plus au sud, soumirent les Totonacs, ne purent jamais les subjuguer.

Ils avaient acquis dans leur isolement un certain degré de culture, ils savaient cultiver et travailler le coton. Ils connaissaient le maïs et les haricots, ils élevaient le dindon et une race de chiens comestibles.

Ils adoraient dans leur panthéon une déesse de la

terre qui semble avoir émigré dans le panthéon aztec. Ce n'est pas la seule trace d'échanges, car à Panuco on trouve, dans certains fouilles, une couche huaxtèque au-dessus d'une couche totlèque.

D'ailleurs, la civilisation huaxtèque semble avoir suivi le même sort que la civilisation totlèque et avoir décliné à partir du VIIe siècle (ap. J. C.).

Mexicains. — Du grand groupe Nahuatl, relié aujourd'hui au groupe Uto-Aztec, c'est-à-dire aux populations de l'Ouest de l'Amérique du Nord relèvent :

Les *Toltecs* qui formèrent une race de grande civilisation, initiateurs et précurseurs des Aztecs. C'est à eux qu'on doit, ou du moins c'est à leur avoir qu'on met la plupart des grands traits de la civilisation de l'Amérique Centrale.

Venus sans doute du Nord, ils fondèrent d'abord un empire autour de Tula ou Tollan, ville des Totlecs. Ils furent plus tard obligés d'émigrer à Cholula et y créèrent un deuxième empire. D'après Veytia, les villes de Cuernavaca, Xochicalco étaient totlèques On les retrouve à Tenochtitlan et autour de la lagune, dispersés dans les villes où ils remplissaient les offices d'artisans, de savants, de prêtres.

Un héros divinisé totlèque fut le célèbre Quetzalcoalt, initiateur symbolique de la civilisation. Ce Moïse exotique conduisit une partie de la nation vers les côtes du Tabasco où se fixa cette branche qui porta le nom de Totonacs. On les retrouve encore sur la côte de l'actuel Etat de la Vera Cruz. Les Totonacs furent précisément les habitants du pays où aborda Cortez. Leur haine contre les oppresseurs de leur race, les Aztecs, les détermina à devenir les alliés des

Espagnols et à les aider dès leurs premiers pas vers la capitale aztèque. Nous aurons bien souvent à parler des Toltecs.

Les *Olmecs* sont souvent donnés comme parents des précédents et même parfois confondus avec eux. On les retrouve à Cholula, Puebla, Tlaxcala, Tecamachalco, c'est-à-dire à l'Est et au Sud de Mexico. Les Olmecs Mixtotins « ceux qui viennent des régions des eaux salées », paraissent se confondre avec les habitants des côtes. Le nom semble être un terme générique qui désigne les habitants de la côte au sud de la Vera Cruz, gens venus, d'après Sahagun, du nord-ouest, c'est-à-dire des Toltecs, des Anatuaca Mixteca « gens de la côte », peut-être les Totonacs qui vivaient un peu au Nord, sur la route commerciale par où les marchands transportaient les produits de la côte, le cacao, la gomme, du Tabasco vers le plateau de Tenochtitlan.

Ces Totonacs utilisaient des haches en cuivre que les matelots de Grijalva prirent pour de l'or, ce qui valut quelques inconvénients à leurs propriétaires.

Les *Zapotecs* et les *Mixtecs* formaient un groupe important (105) répandu sur les confins des Etats actuels de Guerrero, d'Oaxaca, de Mexico, au Sud de Puebla. On n'a pas encore pu les rattacher aux grands groupes nord-américains. La civilisation zapotèque semble avoir été brillante. Nous possédons de nombreux documents sur leur art. En particulier les ruines de Mitla, qui nous ont livré des spécimens remarquables de sculpture et d'architecture et qui furent admirées par Violet le Duc se trouvent en pays zapotec. M. Saville a exploré à quelques milles de Mitla un groupe de « mounds », nous pourrions presque dire tumuli, qu'il appelle les Mogotes de Xoxo.

Ce sont probablement les monuments funéraires des anciens chefs. Ces monuments témoignent d'une civilisation ancienne et évoluée. On y a trouvé des hiéroglyphes qui diffèrent des hiéroglyphes mexicains. Les Zapotecs avaient donc évolué quelque peu, en dehors de l'influence des Totlecs, mais se trouvaient en même stade de culture.

Les *Chichimecs* forment une énigme. Pour Lehmann et Seler, le mot Chichimec n'est qu'un terme générique signifiant « habitants de la steppe du Nord ». Ce nom a été parfois appliqué aux Toltecs. Pour d'autres il signifiait simplement « étranger », « nomade », ce serait le « barbaros » des grecs. Enfin certains auteurs en font une race au même titre que les Toltecs ou les Zapotecs. On ne sait rien de leurs origines, et, d'après Clavigero, ils seraient arrivés du Nord après la grande époque de Tollan. Ixtlixochitl a bien écrit une histoire des Chichimecs (57), mais on peut se demander s'il ne les confond pas avec les Toltecs.

Sahagun les donne comme habitants de Tezcuco, la ville de la lagune qui porte son nom et où se trouvait Tenochtlitlan, c'est-à-dire Mexico. Mais les rois de Tezcuco se prétendaient des chefs de Aculhuas (57). Ces Aculhuas seraient apparentés aux Aztecs auxquels ils furent alliés presque jusqu'aux derniers jours de leur empire. Sahagun donne une durée de quatre siècles à leurs dynasties, avant l'arrivée à Texcuco. Or, le premier chef y fut élu en 1246, le régime monarchique, généralement l'indice de fixation, remonterait donc au VIIIe siècle (après J.-C.). Les noms des premiers chefs étaient ceux d'animaux, cerf, lapin, tortue, ce qui nous porte à penser aux clans et aux totems et, par suite, à un état barbare peu éloigné. Par ailleurs, la date de 1246 est le plus ancien des

avènements de chefs dans la région de la lagune (1384 pour Tenochtitlan, 1348 pour Acaputzalco); il semblerait donc que Texcuco fut plus anciennement fondée que les autres villes. En tout cas cette confusion entre les noms des Chichimecs et Aculhuas tendrait à donner raison à Lehmann et Seler.

Nous ne parlerons que rapidement des Tarascans du Michoacan, des Zacatecs, des Tépanecs de Azcaputzalco et des autres tribus moins importantes pour ne pas allonger cette énumération.

On commence à connaître la civilisation des Tarascans qui furent toujours des voisins peu commodes pour les Aztecs. Au moment de la conquête espagnole, les Aztecs avaient eu maille à partir avec les armées du royaume de Michoacan. Il est assez curieux, qu'après la chute de l'empire aztec, les Espagnols eurent fort peu de difficulté à soumettre cette province qui avait si vaillamment résisté aux Aztecs.

Les *Tépanecs*, souvent cités dans l'histoire de Tenochtiltlan, furent les premiers maîtres des Tenochtitlecs après leur arrivée à la lagune. Ces deux tribus étaient probablement apparentées, les noblesses et même les familles des chefs suprêmes, semblent avoir été souvent unies par des mariages.

Conquis par les Aztecs ou absorbés, ils marquèrent peu dans les souvenirs des premiers écrivains. Leur culture commence seulement à réapparaître. Elle semble avoir été semblable à celle des Toltecs et des Aztecs.

A une certaine époque, on confondit simplement tous ces peuples de l'ancien empire aztec sous le terme « *Toltec* », cela vient sans doute de ce que ces Toltecs étant les plus brillants représentants, ils en restèrent le prototype dans l'époque peu éclairée qui



141

Les principaux sites archéologiques de l'Amérique Centrale.

suivit la conquête espagnole. Leur nom se lie à Tolan (ville des Tol) ou Tula, au nord-est de Mexico, qui fut la Jérusalem mystique, symbole « de tous ces peuples qui prétendaient au rang de civilisés... qui eurent un calendrier de vingt signes » (Seler 133 vol. II). Leur nom resta adjectivement attaché, dans la suite, à tout ce qui tenait à l'art et aux sciences.

Aperçu historique.

Il est assez malaisé de retracer l'histoire de ces peuples si divers et sur lesquels nous possédons si peu de documents écrits après la terrible destruction qu'en fit le clergé espagnol.

Les auteurs anciens nous ont transmis des renseignements sur la véracité desquels on peut avoir malheureusement des doutes, Ils sont basés très souvent sur des récits d'Indiens qui sciemment ou inconsciemment les ont induits en erreur.

Les fouilles elles-mêmes n'apportent pas toujours les éléments de clarté qu'on peut en attendre. Elles présentent des superpositions où les objets préaztecs reviennent parfois dans des couches supérieures aux reliques aztèques. Elles témoignent ainsi des survivances ethniques, des renaissances locales, dont l'ordre de succession ne s'accorde pas dans tous les cas avec la logique des événements, tout au moins tels que nous les présentent les premiers chroniqueurs.

Leur analyse semble établir un sens général de migrations orienté du Nord vers le Midi. Nous avons vu que jusqu'à l'isthme de Tehuantepec, ce sens est en accord avec les documents linguistiques.

L'histoire des peuples de l'époque archaïque ne peut se situer que d'une façon fort vague dans le temps. Le début de celle des peuples pré-aztecs n'est pas beaucoup plus aisé à déterminer. Les légendes parlent surtout d'une migration plus ou moins voisine de l'époque de la fixation.

Dès qu'elles abordent les origines plus lointaines, elles rentrent dans le mysticisme. Les peuples qui errent n'ont guère l'occasion de penser à leur histoire. Les récits plus ou moins déformés que transmettent les vieillards ne sauraient être considérés comme des documents historiques.

Plus tard, quand l'allure se ralentit et que les peuples, approchant de leur terre promise, divaguèrent quelque peu autour du siège définitif, les légendes se précisèrent, des dates, fort approximatives d'ailleurs, apparaissent.

C'est d'une étude de ce genre que résultent les premières estimations sur la date d'apparition des Pré-Aztecs dans la région de la vallée de Mexico. Tout ce que nous savons actuellement porte à croire qu'elle est relativement récente.

Ixtlilxochitl (57) et Clavigero (26) par exemple datent l'arrivée des Toltecs ou Chichimecs dans la vallée de Mexico entre le VIe et le VIIIe siècle (apr. J.-C.); Sahagun recule cette période jusqu'au Ve siècle; Spinden (135) va plus loin encore et incline vers une date voisine de l'ère chrétienne, pour ce qui concerne l'évolution entre l'art archaïque et celui des Pré-Aztecs. Les légendes indiqueraient le VIIIe ou le Xe siècle av. J.-C.

Ixtlilxochitl nous a relaté les grandes lignes de la cosmogonie aztèque qui compte quatre grandes périodes, alternances de créations et de destructions.

Celle du Soleil, qui s'étend des origines du monde à une destruction par les eaux; celle de la Terre, de ce déluge à la mort des géants; celle de l'air, jusqu'aux grands cataclysmes où mourut le deuxième soleil; celle du feu qui dura jusqu'à la destruction du monde par le feu. Soit au total une période qui nous conduit au VIIe siècle av. J. C.

Il fixe aussi l'élection d'un chef-roi chez les Toltecs et les Chichimecs à 510 après J.-C. après une longue migration au cours de laquelle ces tribus passèrent de la Californie à la vallée du Mexico par le Jalisco.

Vers le VIIIe siècle, ils étaient donc fixés et possédaient déjà une organisation qui nécessitait un gouvernement.

Il faut souligner aussi que cette période du VIIIe siècle est une période de cataclysmes dont on retrouve trace aussi bien dans l'histoire des Pré-Aztecs que dans celle des Mayas. Epoque où des troubles naturels paraissent avoir concordé avec des événements politiques extraordinaires. La date que Torquemada fixe à la première civilisation de Téotihuacan, le Ve siècle, correspondrait au début de cette même période de troubles.

Sans qu'il faille attacher à ces dates d'autre valeur qu'une approximation, elles permettent de laisser moins flottante dans notre esprit la période de la fin des migrations de certains peuples précurseurs des Aztecs.

Le centre de dispersion de la race brachycéphale que Hrdlicka a étudiée à Teotihuacan, qu'il a apparentée aux Olmecs de la côte et que nous pouvons penser être les Toltecs, semble, dans la période où les données sont moins incertaines, avoir été Tula.

On les retrouve rayonnant de là, soit par suite d'activité commerciale, soit de dispersion involontaire, aux abords de la lagune de Tezcuco à la fin du XIe siècle et on les suit jusqu'au Yucatan et aux frontières du Guatemala.

Ils étaient arrivés, semble-t-il, à Tula, déjà en possession d'une civilisation élevée, dont témoignent leurs monuments et cette expansion qui, d'après leur mœurs, fut sans doute plutôt d'ordre commercial et intellectuel que militaire.

Aux environs du VIIe siècle survinrent de nouveaux immigrants, peut-être les Olmecs. Tula fut détruite et les Totlecs dispersés. Les uns sous la conduite du héros Quetzalcoatl, sorte de Cadmos mexicain, gagnèrent la côte du Golfe du Mexique; d'autres, d'après Oviedo et Torquemada, le Nicaragua. Certains groupes subsistèrent à côté des envahisseurs et fondèrent un nouvel empire à Cholula, à Azapotzalco et à Teotihuacan. Les Olmecs se fixèrent dans la région de Cholula, Tlaxcala et Tecamachalco.

Tout ceci nous représente une civilisation basée sur la « tribu », les confédérations et les empires ne viendront que plus tard.

Les troubles de cette époque eurent une répercussion sur la civilisation. Elle est marquée par la destruction de nombreux monuments et l'incendie des temples toltèques. A vrai dire, après une période un peu obscure, les vaincus absorbèrent les vainqueurs et il s'ensuivit une sorte de renaissance.

Du VIIe siècle au Xe siècle les peuples, peut-être amalgamés désormais, essayèrent de relever les ruines. Mais au XIe et XIIe siècle se produisit sans doute une nouvelle invasion.

Clavigero dit bien que les Toltecs furent chassés

de leur nouvel empire par la sécheresse, mais nous savons que vers 1168, selon Lehmann, les Olmecs furent envahis par les Acolhuacans dont une tribu occupa Tlaxcala. Nous savons aussi que, vers cette époque, apparurent les Mexicains de la vague acolhua et atzèque. Nous pouvons donc penser qu'un nouveau flot de migrateurs déferla sur les empires reconstruits.

Les nouveaux arrivants, comme cela s'était passé déjà, n'étaient pas assez nombreux, ni assez organisés pour éliminer entièrement de leur sol les précédents propriétaires de culture supérieure. S'ils en chassèrent ou en massacrèrent une partie, il en resta des îlots, cramponnés à leurs établissements. Les arrivants les réduisirent à l'esclavage ou les associèrent à leur vie sociale et même familiale. Déjà apparentés dans leurs origines ethniques, ces tribus se mélangèrent par des alliances entre familles nobles et féodales ou des mariages de maîtres à esclaves. Il est possible que de ces mélanges, que de cette fusion et des modalités même de l'invasion, résultent ce parallélisme culturel et ces identités que nous retrouvons aussi bien en art qu'en religion et qu'en administration, en une sorte d'union démographique (136).

A partir de l'invasion aztèque du XIIe siècle, commença la grande histoire de l'empire que détruisirent les Espagnols au XVIe siècle. Les tribus aztèques, méprisées par les Toltecs à cause de leur état plus primitif que le leur et d'ailleurs, semble-t-il, assez divisées entre elles, firent peser un joug sanglant sur les vaincus dispersés dans la bourrasque. Les dynasties de Tezcuco, d'Azcapuzalco, de Tlacuba et des villes de la lagune, probablement issues des tribus

victorieuses se disputèrent, à partir du XIVe siècle, les terres et l'influence, d'une manière assez semblable à celle des féodaux européens. Peu à peu cependant, soit par nécessité militaire, soit par resserrement des alliances de familles, des confédérations de tribus se formèrent. De ces confédérations plus fortes que les tribus isolées sortit l'empire aztèque.

Dans toute cette époque les Toltecs, déjà deux fois dispersés sur le plateau, ne paraissent plus avoir d'importance politique. Mais par contre, leurs qualités artistiques, leur supériorité religieuse et peut-être leur organisation civile réagirent sur les vainqueurs.

Dans certains monuments, on trouve trace d'une période toltèque consécutive à une période aztèque, à l'inverse de la logique politique et historique.

Nous ne savons pas grand'chose, dans l'état actuel de nos connaissances, des royaumes excentriques Zapotecs, Tarasques et autres. Ils durent lutter contre l'envahissement des Aztecs et oublier quelque peu, dans les soucis du maintien de leur indépendance, la culture, qu'ils tenaient peut-être des Toltecs ou qui tout au moins s'était développée de pair avec la leur, ainsi qu'en témoignent les documents de plus en plus nombreux qui surviennent à la lumière.

Les Toltecs enseignèrent entre autres choses le commerce aux nouveaux venus. Eux-mêmes semblent avoir eu des relations extérieures lointaines, vraisemblablement basées sur les échanges. Ce sont ces échanges dont on retrouve l'influence dans les pays environnant le plateau mexicain, ou reliés par des routes commerciales.

C'est ainsi que les routes de Tabasco les mirent

en rapport avec les Mayas. Lothrop, dans son ouvrage sur « Tulum », retrace les influences toltèques sur la côte orientale du Yucatan. On retrouve leur action à Chichen Itza vers la fin du XIIe siècle et plus spécialement dans les questions du culte et d'art.

Mayas. — Les Mayas remplacèrent à une époque inconnue des peuples archaïques. Morley pense que ce fut peut-être au Xe siècle avant J.-C. Cette date est possible, mais la statue archaïque dite de Tuxtla (Vera Cruz) un des premiers documents des Mayas de date approximativement connue appartiendrait seulement au Ier siècle avant J.-C.[1] Elle est de travail maya et porte la date de 8.6.2.4.17, ce qui, d'après les travaux de Morley, correspondrait à environ 100 av. J.-C.

Landa rapporte la légende transmise par les anciens Mayas d'après laquelle la terre maya aurait été occupée autrefois par une race de gens qui y pénétrèrent par le Levant. Ceci indiquerait une migration maritime qui ne peut avoir pour origine que l'Amérique du Sud ou l'Amérique du Nord par les Antilles.

Nous avons déjà parlé de la branche huaxtèque. On estime que la séparation de cette branche du tronc principal, établi comme nous l'avons dit près au nord du Rio Panuco, remonterait au VIIe siècle av. J.-C.

Ce n'est toutefois qu'au IIe siècle ap. J.-C. qu'on trouve, d'après Pio Perez, les Mayas, dans la basse

1. La statuette de Tuxtla a été trouvée en dehors du pays Mayas, près de San Andes Tuxtla (Etat de Vera Cruz en 1902).

vallée de l'Usumacinta, à la base de la presqu'île du Yucatan. De cette époque date, en tout cas, la stèle de Tikal dans le Peten.

L'existence de villes comme Copan et Palenque, qui se fondèrent peu après plus à l'est dans le Guatemala, indique que les Mayas avaient déjà eu le temps de progresser considérablement dans le domaine des arts et surtout dans l'architecture. Mais il semble aussi que parallèlement à cette éclosion, les querelles entre tribus, les haines de familles à familles, augmentèrent d'intensité. Ce fut la plaie dont souffrit toute l'histoire de ce peuple si remarquable par d'autres côtés et qui causa finalement sa ruine.

Une scission se produisit dans les premiers siècles de notre ère, entre les grandes familles des Itzas ou Chases et des Tutulxiuth qui gagnèrent la vallée moyenne de l'Usumacinta, tandis que les Kitchés et les Cakchikels s'en allèrent vers les régions montagneuses du Guatemala. A partir de ce moment, les Mayas semblent pris d'un besoin de mouvement continuel, de révolutions chroniques, de luttes intestines sans fin, sous la poussée d'événements ou de cataclysmes de nous inconnus. Peut-être la sécheresse, peut-être une croissance trop rapide et une effloraison trop précoce.

Le IVe siècle fut marqué par une migration vers l'Est, le Peten et le Golfe de Honduras.

Au Ve le mouvement s'accentua, mais il dévia vers le Nord où se fonda une première ville de Chitchen Itza.

Jusqu'au Xe siècle la population Itza et Tutulxiuh roula sur elle-même vers le nord. On démêle cette fois dans ces mouvements, les résultats de guerres civiles. Le besoin de paix amena en effet vers 960

la fondation de la ligue de Mayapan, destinée à maîtriser les éléments trop remuants.

Les résultats furent bons au début. De nombreuses cités naquirent dans le Nord du Yucatan. Uxmal, Kabah, Labna, Itzamal, etc. Mais au XIIIe siècle, la trêve se rompit et l'un des partis, d'aucuns disent les deux, appela les étrangers, en l'espèce les Toltecs du Tabasco. Il est certain que grâce à l'appui de ces étrangers, les Cocomes de Mayapan eurent longtemps la suprématie. Chitchen Itza fut abandonnée. Mais au début du XVIe siècle, par un retour du sort, Mayapan tomba sous les coups d'une ligue à la tête de laquelle se trouvait Uxmal. Les vainqueurs ne surent pas d'ailleurs s'entendre et l'anarchie régna de plus belle. A cette anarchie vinrent s'ajouter des épidémies qui décimèrent la population, des invasions de Caraïbes et finalement l'arrivée des Espagnols.

La grande période marquée par un développement très remarquable des arts et surtout de l'architecture va du IIIe au VIIe siècle.

L'intrusion mexicaine que nous avons signalée au XIIIe siècle ne fut vraisemblablement qu'un des incidents de l'activité mexicaine. Pour les appeler il fallait les connaître, pour les connaître, il fallait avoir eu des relations. La diplomatie n'existant pas encore, c'est sans doute par le commerce qu'elles se nouèrent. Les marchands mexicains fréquentaient les côtes du Tabasco, le pays du cacao. Rien d'étonnant à ce qu'ils aient poussé plus avant le long des côtes mayas, ou dans la vallée de l'Usumacinta. Le pays maya, au moment de l'arrivée des Espagols, était encore un pays prospère et peuplé.

Bachim (5) estime à un demi-million la population du Chitchenitza; Montego (88) parle de villages

de 3.000, et 5.000 maisons dans le Nord du Yucatan. Les conquérants relatent couramment des armées de 10.000 guerriers rassemblés en quelques heures. Et cependant les guerres et les calamités publiques devaient avoir diminué considérablement le nombre des habitants.

Au XVI[e] siècle, Pré-Aztecs et Mayas n'étaient plus à l'état nomadique depuis longtemps. Certaines cités avaient crû, avaient exercé une prépondérance plus ou moins éphémère et avaient été dépassées par d'autres. Les Mayas avaient donc une sorte d'histoire qui ne nous est malheureusement parvenue, que partiellement. Leur civilisation ne nous apparaît qu'à travers celle des Aztecs qui seule a fixé l'attention des historiens d'après la conquête, Landa excepté, encore que cet auteur soit parfois considéré comme suspect.

Nous pouvons toutefois déduire de leurs œuvres que les Aztecs n'étaient que leurs héritiers. Venus tardivement, laissés pendant longtemps par les peuples plus développés en marge de leur culture, les Aztecs avaient dû s'assimiler la culture de leurs voisins avant de les conquérir.

Aujourd'hui nous connaissons l'art des Pré-Aztecs par les ruines de leurs monuments et les fouilles qu'on y a faites. Nous savons ainsi que les Aztecs furent de piètres artistes, qui ne cherchèrent qu'à copier les Toltecs ou employèrent les artistes de cette race, mais par contre, qu'ils étaient des organisateurs et des administrateurs remarquables pour leur époque, voire des constructeurs, à la manière des Romains.

Les circonstances nous permettent de combler par des emprunts réciproques les vides de l'histoire.

Puisque nous pouvons penser que l'organisation

sociale des Aztecs que nous connaissons, n'est que l'héritage, la synthèse de celle des Pré-Aztecs, étudiant celle-là, nous connaîtrons celle-ci. Tandis que l'art aztèque, peu original en lui-même, nous sera dévoilé par l'étude des arts pré-aztec et maya.

Nous pourrons, par cet artifice, donner au total une idée approchée de ce que furent intellectuellement et matériellement les peuples de l'Amérique centrale précolombienne.

Arts et Sciences des Pré-Aztecs et des Mayas

Dans le préambule, nous avons montré que ces peuples méritent réellement, par leur art et leurs sciences, le titre de civilisés. Si nous n'avons trace de leurs sciences que par certains résultats comme leur calendrier et les calculs que nécessitent la construction de leurs monuments, nous possédons un très grand nombre de documents sur leurs arts.

Ce qui apparaît au simple examen de leurs monuments ou des codices c'est, à la base de toute leur science, une écriture.

Ecriture. — Les Pré-Aztecs et les Mayas ont eu sur leurs voisins immédiats et même sur les Péruviens, une énorme supériorité due à la possession d'une écriture.

Depuis quand les prêtres écrivaient-ils? On ne sait, mais les monuments pré-aztecs et mayas déjà anciens portent des signes idéographiques ou hiéroglyphiques. La légende en attribue l'invention au héros toltec Quetzacoalt, qui précéda de plusieurs siècles l'empire aztec.

L'écriture mexicaine diffère d'ailleurs de l'écriture maya, sans qu'on puisse déterminer exactement

si elles sont nées ensemble, ou si l'une a précédé considérablement l'autre. Toutefois, l'évolution artistique des Mayas étant plus ancienne et d'ailleurs plus brillante que celle des Pré-Aztecs, on peut être porté à penser que c'est aux Mayas que revient le mérite d'avoir trouvé l'écriture. Si même on admet un synchronisme, on peut constater qu'elle s'est développée plus vite chez eux.

Seler reconnaît une grande identité entre les deux écritures et constate que les mêmes objets sont souvent représentés de la même manière. Schellhaas, dit que l'écriture maya était en principe idéographique et se complétait par un nombre important de signes phonétiques. Selon Rosny, elle possédait des déterminatifs spécifiques, des signes marquants les événements.

Spinden pense qu'elle était sur le point de se transformer en écriture alphabétique. Beuchat la décrit comme formée d'éléments très originaux, « de petits signes carrés ou carrés à coins abattus, agglomérés eux-mêmes, en groupe de forme carrée ou rectangulaire, formant d'heureux motifs décoratifs ». On n'a pas pu encore les déchiffrer en totalité. On connaît 500 signes environ, dont les chiffres de 0 à 20 qui sont des associations de points et de traits.

Les signes numériques pré-aztecs diffèrent peu et marquent la même numération vigésimale.

Les Mayas comme les Pré-Aztecs possédaient des codes de loi, des codes religieux, des traités qui ont d'évidents rapports avec l'astronomie et même un cadastre, qui fut plus tard utile aux Espagnols.

Les signes idéographiques aztecs ou mayas devaient donner aux conquérants bien plus l'impression de dessins que d'une écriture. Cortez nous relate que les

gouverneurs de province « avaient des comptes très bien tenus relatifs à leur province, car ils possédaient des caractères et des figures dessinés sur un papier qu'ils fabriquent »; Diaz nous dit aussi que ces vainqueurs « firent représenter la scène par les peintres, pour que Monteczuma pût la voir ».

Malheureusement, beaucoup de ces peintures furent détruites par les sectaires du XVIe et même du XVIIIe siècle.

On a cherché bien des fois à traduire cette écriture, mais sauf pour un assez petit nombre de signes, elle reste encore en grande partie un mystère. Certaines théories échafaudées sur des bases trop fragiles comme celles de Landa ou de Bourbourg, se sont écroulées. Les quelques textes bilingues d'après conquête ont un peu éclairé la question, mais à vrai dire, le mystère n'est pas dévoilé, malgré les études acharnées de certains savants et l'emploi d'une méthode très scientifique.

Sciences. — L'écriture ne dut pas être étrangère aux progrès de certaines sciences, dans lesquelles les Pré-Aztecs et les Mayas étaient parvenus à un degré déjà élevé. La confection des plans et l'exécution de leurs monuments, requérait des connaissances de mécanique remarquables. Mais c'est surtout en astronomie, en particulier dans l'établissement du calendrier, qu'ils atteignirent un point que beaucoup de nos contemporains pourraient envier.

Si l'on ajoute que ces Indiens savaient traiter certains sucs ou certains minéraux pour en tirer les couleurs pour la décoration de la céramique ou de leurs tissus et des mordants pour décaper les métaux, il faut bien leur accorder quelques rudiments de chimie.

En médecine, Sahagun nous relate une thérapeutique basée sur l'emploi des simples, la pharmacopée était assez développée, l'hygiène, le massage, la chirurgie étaient connus. On trouve assez souvent des ossements, surtout des crânes portant des traces d'interventions. Les chirurgiens utilisaient des attelles et le petit « couteau » pour ouvrir les grosseurs.

Calendriers.— Mieux encore que le témoignage de Clavigero, l'établissement des calendriers démontre l'excellence des astronomes Pré-Aztecs et Mayas.

Leur computation révèle une longue suite d'observations que confirme une connaissance exacte des directions cardinales.

De Jonghe (59) nous dit que « le calendrier mexicain, basé sur des observations astronomiques sérieuses était surtout étudié par la caste sacerdotale ». Ceci n'a rien que de normal et c'est un fait qui n'est pas particulier à l'Amérique. L'action de cette caste est confirmée par le comput mexicain (aussi bien que Maya) qui comportait deux espèces de calendriers :

Le Tomalamatl (livre des jours) fort ancien, d'allure mystico-religieuse, comprenait une année de 260 jours ou 20 treizaines.

Le tomalpohualli (compte des jours) bien plus récent et à allure beaucoup plus scientifique. Il comptait l'année en 360 jours (28 treizaines plus 1 jour) et un supplément de 5 jours.

Le siècle avait 52 ans. Les années et les jours étaient désignés par un signe, les mois de 20 jours par la fête qui se célébrait le dernier jour.

Les Mexicains connurent également un comput « vénusien » basé sur la révolution de l'étoile de Vénus (584 jours).

Morley signale aussi que les astronomes mayas comptèrent le temps de façon différente suivant les époques. Leur calendrier le plus récent était divisé en kin : 1 jour; l'uinal : 20 jours; le tun de 360 jours; le katun de 7.200 jours ou 20 ans. Morley y ajoute le hotun : 1.800 jours ou 5 ans et le huntun : 3.600 jours ou 10 ans.

Les Pré-Aztecs et les Mayas se servaient pour marquer le temps de différents moyens matériels, qui de loin peuvent rappeler les cadrans solaires. C'étaient soit des stèles qu'on élevait tous les 5 ans ou multiples de cinq, soit des colonnes alignées, de tailles différentes, qui pouvaient par la longueur de leur ombre ou leur position indiquer les saisons. C'est tout au moins l'explication qu'on a donnée au sujet de certaines colonnades très particulières. Les deux calendriers pré-aztèques et mayas eurent comme trait d'union le calendrier zapotec, ce qui tend une fois de plus à prouver l'unité culturelle de l'Amérique Centrale.

Il aurait été précieux de pouvoir restituer avec quelque certitude le synchronisme entre les calendriers américains et le nôtre. Malheureusement ce synchronisme est difficile à établir, comme le constate Beuchat, parce que l'ère d'origine sur laquelle repose le comput des calendriers mexicains est fort incertaine.

Arts. — Cette courte étude des sciences nous montre déjà les Centre-Américains en possession de grandes qualités culturelles; nous allons en trouver d'aussi élevées dans leurs arts.

Les arts pré-aztèques et mayas se révèlent à nous, surtout par la céramique, la sculpture et l'architec-

Le Castillo de Chichen Itza.

Façade du Palais des Nonnes à Chitchen Itza.

ture. Nous ne connaissons la peinture que par quelques fresques, pleines de goût d'ailleurs, mais exclusivement décoratives.

Dans ces branches, Pré-Aztecs et Mayas peuvent soutenir la comparaison avec les Grecs archaïques, les Egyptiens et les Mésopotamiens.

Huntington leur donne même le pas, en considérant que les Grecs eurent des maîtres, tandis que les Américains « durent sortir tout leur art de leur propre cerveau ».

C'est surtout en art que l'unité culturelle de l'Amérique Centrale s'affirme. Spinden (136) dit à ce sujet : «La céramique et les autres œuvres d'art secondaire prouvent indubitablement une liaison à une certaine époque entre la plaine du Yucatan, les hauts plateaux du Guatemala et du Sud du Mexique ».

Ces liaisons durent s'établir bien plutôt aux époques pré-aztèques que sous les Aztecs, peu artistes au demeurant.

Leur rythme a pu être le suivant : tout au début, l'art maya semble avoir précédé le toltec et lui avoir beaucoup prêté dans la période de son grand essor du IIe au VIe siècle, quelque peu postérieur par conséquent à notre ère ? Puis il subit une éclipse et vers le Xe siècle, c'est le toltec qui réagit sur le maya.

L'art maya, comme il arrive au début de toutes les civilisations, se trouve confiné par le rite religieux dans un conventionnalisme et une stylisation ésotérique qui gêna son envol. Certains morceaux de sculpture font penser que, libéré de ces entraves, cet art aurait pu égaler les meilleures œuvres méditerranéennes.

Nadaillac constate que la « manière » de l'art amé-

ricain persista de longs siècles sans changements appréciables, il accompagne d'ailleurs cette constatation de commentaires qui font croire qu'il n'avait pas mieux observé les caractéristiques de l'art américain que celles de l'art religieux des environs de Saint-Sulpice.

On s'est parfois étonné de trouver dans ce pays, isolé des autres mondes jusqu'au XVIe siècle, des expressions ou des formes qu'on pensait être réservées à certains peuples ou à certaines époques fort différentes d'ailleurs, la grecque, la croix, la svastika, le pilier, la voûte. Les retrouver dans l'art américain, c'est constater simplement que le cerveau humain, où qu'il soit né, ne dispose que d'un petit nombre d'éléments : le point, la ligne droite et la ligne courbe. L'artiste cherche à les combiner de diverses façons, mais ces combinaisons elles-mêmes sont peu nombreuses. Les jeux de lumière ne nous donnent que l'ombre ou des surfaces claires, les lignes sont parallèles ou se coupent. L'artiste ne peut sortir de leurs associations qui sont restreintes. La combinaison des formes géométriques amène quoiqu'on fasse et où que ce soit, à la croix, à la grecque ou à l'enroulement. La spirale se trouve aussi bien sur les vases crétois, qu'en Chine, ou en Amérique, parce qu'il n'est pas beaucoup de moyens de torturer une courbe et que la nature elle-même les trouve et les fournit à l'homme.

Il est donc plus simple de mettre les identités reconnues sur le compte de la pauvreté des moyens que sur des parentés extraordinaires que tout dément.

Il est, parmi les ornements du décor américain, un dessin qui frappe par sa généralité et qui donne comme un air de parenté à un grand nombre d'objets

pourtant trouvés chez des tribus très diverses et souvent très éloignées, c'est le signe qu'on appelle en « échelon ». On lui attribue des origines ou des significations fort variées. La plus satisfaisante c'est simplement l'imitation de la trame et du décor de la vannerie.

La vannerie fut universellement répandue en Amérique avant la céramique, or par sa contexture même, que nous retrouvons dans la tapisserie les lignes se coupent ou s'associent toujours en échelon sur les canevas.

Le dessin rituel se continua de la vannerie sur la céramique ou les tissus, par tradition peut-être autant que par goût. Il est possible d'ailleurs que les artistes primitifs, extrêmement portés à la stylisation qui permettaient de dérober, aux yeux des non-initiés, les symboles des rites de l'ésotérisme, aient donné à certaines lignes un sens spécial.

Céramique. — De tous les champs artistiques, c'est la céramique qui nous a laissé le plus de documents et les plus variés.

Penafiel disait de la céramique américaine (105) que, « par sa variété et sa beauté, elle est digne de figurer à côté des magnifiques travaux de ce même genre exécutés en Grèce ou en Egypte ».

Ceci s'applique peut-être plus exactement à la céramique péruvienne, mais celle de l'Amérique Centrale, pour être moins belle, n'en est pas moins remarquable.

L'usage des objets en céramique avait remplacé. bien avant le XV[e] siècle et presque totalement, la vannerie. L'emploi en était extrêmement généralisé. La pâte n'est pas généralement très fine, la cuisson

laisse souvent à désirer, mais le nombre des ustensiles est énorme et à toutes fins.

Les formes sont extrêmement variées, imitées souvent des formes végétales, animales ou humaines.

Le décor va du simple trait ou du relief sans prétention aux effets polychromes les plus harmonieux. Il est parfois très compliqué par suite d'un conventionalisme d'ailleurs habilement exploité et qui fait penser à Seler que ce peuple « était déjà fort avancé sur le chemin qui mène de l'objet à son expression de l'image, au hiéroglyphe ».

Le symbolisme et la stylisation des sujets sont tels, qu'il faut souvent posséder une connaissance approfondie des représentations rituelles pour retrouver le sujet initial, mais l'effet est toujours habilement exploité et souvent d'un grand sens artistique.

Les Mayas furent aussi de bons potiers. Leur poterie est assez rarement polychrome et ne dépasse guère la trichromie.

Le décor est encore plus compliqué qu'au Mexique suivant le goût artistique habituel du Yucatan. L'argile était rare dans ce pays calcaire et les Mayas semblent avoir eu recours aux pays plus riches en cette matière pour se procurer leurs ustensiles céramiques, comme le Costa Rica par exemple, par l'intermédiaire du Nicaragua et du Mexique.

La céramique dut faire le principal objet d'un trafic important. Les produits faisaient souvent de longs voyages, comme le prouvent ces vases trouvés au Mexique et qui portent l'image du tapir et d'autres animaux des terres chaudes, animaux qui ne dépassent jamais le Honduras vers le Nord.

Témoins aussi certains vases à reflet métalliques

qu'on retrouve depuis le Tepic jusqu'au San Salvador.

Sculpture. — La sculpture subit la même influence rituelle. Les Centre-Américains n'étaient pas encore arrivés généralement à la sculpture proprement dite. Tout au moins nous ne connaissons pas beaucoup d'œuvres purement statuaires, mais ils excellaient dans la sculpture ornementale et décorative. Il est vrai que les statues sont plus facilement détruites que les bas-reliefs encastrés dans les murs. Les quelques morceaux de statuaire qui nous sont parvenus laissent souvent une impression charmante. Si les statues des Tlaloc ou des Chacmol (personnage étendus sur le dos) sont trop souvent lourdes, si les figures humaines sont parfois trop chargées, la tête de la collection Belimek que Seler donne comme vase à pulque (133-11), et surtout certaines stèles mayas ont une grande allure artistique et un accent de grandeur et de naturalisme qui fait oublier la complication et les surcharges.

L'Indio triste, le Xochipilli, du Musée National de Mexico, donne une impression d'art arrivé à une puissance et une sûreté comparables à certaines pièces de l'art archaïque méditerranéen. Certains procédés de cet art classique se retrouvent même outre-Océan dans cet artifice qui consiste à imiter les yeux et les dents avec la nacre pour donner plus de vie à la statue.

Supérieurs en cela aux Egyptiens, les Américains n'ont pas reculé dans leurs bas-reliefs devant le dessin des figures de face, dans la stèle 13 de Piedras Negras par exemple. Non seulement ils ne semblent pas avoir été gênés par les difficultés des dessins,

mais ils ont su tirer une harmonie très habile du mouvement et des gestes.

Spinden n'hésite pas à affirmer que « les artistes sont partout de l'avis que les sculptures et les autres produits des Mayas méritent d'être rangés parmi les plus hautes productions de l'art du monde ».

Ce qui nous choque, nous Européens, imbus de la ligne grecque, c'est la complication, l'allure grimaçante ou le grotesque de certains motifs. On ne peut se défendre de les rapprocher de la décoration de l'Extrême-Orient où se trouve d'ailleurs le motif « dragon » si fréquent ici. Par ailleurs, si nous nous reportons à la sculpture archaïque de la Mésopotamie nous y voyons beaucoup de traits identiques et souvent moins bien traités.

Architecture. — L'architecture est certainement la branche où les Américains du Centre ont atteint le plus haut degré d'art et aussi celle que nous connaissons le mieux par les très nombreuses ruines qu'ils nous ont laissées. Ces ruines diffèrent entre elles, suivant la région, par le décor, la richesse, la taille des édifices et le goût de l'époque, mais elles présentent des identités incontestables dans le plan, la technique et le mode de décoration.

Il nous faut d'ailleurs une certaine habitude pour pouvoir en juger la valeur. C'est qu'en effet pour notre esprit habitué à la composition d'ensemble, à une belle ordonnance des corps de bâtiments, l'architecture américaine nous apparaît tout d'abord disparate.

Nulle préoccupation de symétrie ou d'harmonie.

La composition est simple et reflète une science encore jeune et des moyens mécaniques médiocres.

Toutefois, bien qu'on sente la gêne devant les grandes portées, les dimensions de certains édifices peuvent se comparer à celle des grands monuments de l'antiquité chaldéenne ou égyptienne et leur masse devait être souvent supérieure.

La plus grande partie des ruines remises à jour sont des édifices religieux. Toutefois, les temples proprement dits, qui sont en général surélevés, ne constituent qu'une partie de sanctuaire. Les autres bâtiments ont dû être affectés aux habitations des prêtres ou des serviteurs, à la réception des visiteurs et peut-être à l'accomplissement de certaines fonctions laïques.

Ce sont donc en quelque sorte des édifices civils. En utilisant d'autre part les descriptions des premiers écrivains de la conquête on peut reconstituer les édifices civils, voire les militaires, que la conquête a détruits.

La caractéristique du « plan » dans l'architecture américaine est un certain manque d'unité. Les sanctuaires comme les palais se composent d'une série d'édifices généralement construits sur trois côtés d'une cour carrée ou rectangulaire, parfois sur les quatre. Ces cours s'accolent, se multiplient sans qu'on puisse en général y percevoir une idée d'ensemble.

Cette multiplication de bâtiments vient sans doute d'une tradition religieuse, mais aussi de ce que les Mexicains ou Mayas ne savaient pas encore construire des étages au moyen de plafonds à grande portée. Ils étaient donc conduits à employer une sorte de voûte en encorbellement dont la coupe se rapproche de l'angle d'ogive ou du triangle assez aigu. On trouve parfois la voûte presque ronde, mais cette forme est assez rare. L'encorbellement n'était fait

qu'au moyen de pierres, de petites dimensions, la portée est faible et le plan forcément étroit.

Les édifices sont donc de forme très allongée et de peu de profondeur.

En élévation, les bâtiments qui entourent ou surmontent les pyramides ont en général l'aspect d'une galerie étroite et haute, avec parfois un deuxième étage de même coupe mais plus étroit. L'ensemble est terminé par un couronnement souvent très harmonieux. Cet artifice permettait de donner plus d'élégance à ces longs édifices qui auraient paru assez lourds.

Peu d'orifices, quelques portes, presque aucune ouverture d'aération ou de lumière. Les matériaux employés ne le permettaient guère et le style des origines n'est pas totalement oublié, la construction en tronc d'arbres, n'avait pas engagé encore l'architectonique indienne dans la voie des grandes baies.

Cette absence d'orifices laissait sur les façades d'énormes surfaces qui eussent déparé les édifices, si les architectes n'avaient employé la sculpture pour en rompre la banalité. Ils créèrent ainsi des successions d'ombres et de lumière fort habilement harmonisées avec les grandes lignes des édifices.

Il est curieux de voir ces architectes employer en l'occurence les mascarons qu'on retrouve dans la décoration antique, romaine et renaissance.

Où l'architecture américaine a-t-elle puisé ses origines?

C'est une question déjà bien souvent posée à laquelle on a trop souvent répondu par des hérésies scientifiques. Est-il besoin d'apparenter les peuples du Mexique ou du Pérou avec je ne sais quel peuple extérieur pour expliquer leur art architectural. Nous

avons déjà rejeté cette hypothèse comme inutile et comme allant à l'encontre du plus élémentaire sens critique.

Nous avons déjà montré les différences fondamentales que cachent les apparentes ressemblances. Ces dehors seuls avaient frappé les voyageurs qui eurent les premières visions des monuments américains. M. Waterman, dans une étude sur l'architecture des Indiens d'Amérique (A. A. vol. 29, n° 2 avril juin 1927) vient renforcer notre opinion par l'examen technique des constructions américaines.

Il suit, dans un examen général, le développement des formes architecturales des différentes civilisations américaines, en partant de la hutte ronde. exclusivement en usage chez les primitifs des sections *a* et *c*. Cette forme ronde subsiste dans les édifices religieux des civilisations de transition, comme les Kivas des Pueblos et on la retrace même dans les civilisations évoluées, dans les temples de Quetzalcoalt ou Cuculkan par exemple. C'est bien là une preuve du caractère archaïque de ces temples de forme circulaire. La hutte ovale ou ronde fut remplacée par des édifices rectangulaires dès que la culture monta. Aux matériaux primitifs se substitua d'abord l'assemblage en pierre sèche, puis le mur à mortier. On voit même des Centre-Américains arriver au ciment et au stucage. La forme aussi bien que la matière des édifices suit les progrès du sédentarisme et de la civilisation. L'emploi de la pierre se lie à cette évolution, et de la pierre naîtra l'effloraison artistique.

L'édifice rectangulaire apparut chez les Pueblos. Mais il resta grossier, utilitaire. Aucun souci de décoration, aucun désir d'art.

L'édifice à lignes recherchées, à ornementations sou-

vent remarquables, est l'œuvre des civilisations évoluées. Il est très généralement rectangulaire.

Ce sont ces édifices qui ont fait songer à des parentés exotiques aux personnes qui n'ont pas suivi l'évolution de la maison américaine. Ils rappellent les formes trouvées ailleurs tout juste autant qu'une maison peut rappeler une autre maison, parce qu'elles ont des murs et une toiture.

Dans l'édifice américain, les escaliers extérieurs et les ouvertures bien ordonnées concourent, avec la sculpture et la peinture, à rompre la monotonie des grandes surfaces. Les ouvertures souvent uniques dans les monuments anciens, se multiplient dans la suite, pour arriver parfois à la colonnade, comme à Palenque.

L'architecte américain était alors parvenu à un degré d'habileté consommé, il cherchait, au xve siècle, à sortir des formes strictement géométriques, à terminer par des faîtages la ligne des monuments. Il s'efforçait de terminer élégamment la forme des toitures et il est piquant de constater, avec M. Waterman, qu'il s'était rencontré à Palenque avec Mansard dans la forme et la ligne de ces toits.

Au xve siècle on sent encore la gaucherie, due peut-être plus au manque des moyens qu'à l'absence de goût. Mais on pouvait augurer d'un développement qui fait dire avec tant d'autres au susdit auteur : « Certaines de ces œuvres, si on les avait trouvées en Egypte ou en Grèce, eussent été regardées comme des œuvres de premier ordre ».

Il est d'ailleurs tout à fait d'avis, et son raisonnement l'y autorise, que l'art architectural américain est autochtone, s'est développé peu à peu sur place, sans influx extérieur et, parallèlement à la marche même des civilisations.

Architecture religieuse. — Dans les sanctuaires que nous connaissons, le plan est presque toujours identique. Une série de surfaces, de terre-pleins de forme carrée, dans l'intérieur desquels se trouvent les pyramides surmontées par les oratoires ou les sanctuaires et entourées par les habitations du clergé, la salle de réceptions ou abris des pèlerins.

Les groupes étaient enclos dans un mur d'enceinte et formaient un ensemble consacré à une ou plusieurs divinités et à son clergé. Les groupes sont répartis sur le terrain selon sa conformation et en général sur les deux versants d'une vallée. Le terrain joue un rôle considérable, car l'Américain tout comme le Parisien qui a placé le Sacré-Cœur en haut de Montmartre, ou l'Athénien qui a élevé le Parthénon sur l'Acropole, aimait à bâtir ses temples sur des hauteurs; en plaine il élèvera une butte artificielle, si cela est nécessaire.

Il sortirait complètement de notre cadre de décrire toutes ces ruines. Leur description très détaillée se trouve dans les nombreux ouvrages spéciaux. Je m'étendrai quelque peu sur les caractéristiques du Sanctuaire de Teotihuacan pour donner l'impression de l'ensemble et sur le grand temple de Mexico pour donner celle de la grandeur et du nombre des édifices.

Teotihuacan. — Teotihuacan fut un Sanctuaire toltèque archaïque situé à 33 km. au nord de Mexico. Il se compose de deux groupes d'édifices sis en plaine et séparés par le ruisseau de San Juan.

Le groupe Nord comprend deux grandes pyramides tronquées à étages et une sorte de rue bordée de ruines qui furent sans doute les demeures du clergé.

On pense que la plus grande des pyramides était

consacrée au Soleil, l'autre à la Lune. Les pyramides aujourd'hui sont complètement dégagées. Elles sont, d'après les coupes faites par Batrès, constituées d'un noyau de terre ou de briques en adobe, recouvert d'une couche de pierres, taillées seulement à leur partie externe.

La plus grande mesurait 232 × 224 m. à la base et 62 mètres de hauteur (presque la hauteur de Notre-Dame de Paris).

Les chapelles et les autels se trouvaient sur la plate-forme supérieure et l'on y accédait par un escalier taillé sur l'une des faces. Les chapelles étaient sans doute semblables à celles du grand temple de Mexico que nous décrirons ci-après.

Le côté très particulier de ces pyramides c'est qu'elles étaient peintes en totalité. On n'a pu malheureusement trouver que des fragments de ces peintures. Ce sont des frises à dessins géométriques ou floral de bon goût et d'un effet décoratif très heureux.

Dans les ruines des maisons qui avoisinent le sanctuaire on a retrouvé d'ailleurs aussi des traces de peintures sur stuc représentant des scènes de la vie indienne fort vivantes (Batres), des guirlandes florales, des représentations d'animaux, le jaguar y est très souvent représenté. On y a aussi découvert des statues lourdes et quelque peu gauches, de technique huaxtèque et des colliers de pierre d'origine totonaque (133). Ces marques de civilisation extérieures (les Huaxtecs, on l'a vu étaient de souche maya et les Totonacs, bien que de famille toltèque, demeuraient assez loin sur la côte du golfe du Mexique) prouvent que le sanctuaire était fréquenté par de nombreux pèlerins venus de pays circonvoisins.

Teotihuacan devait donc jouer, toutes proportions gardées, le rôle de la Mecque ou de Jérusalem, pour les peuples ayant une religion identique, commune à toute la région orientale du Mexique.

Les fouilles ont livré par ailleurs nombre d'objets qu'on retrouve dans toute la région qui s'étend du plateau à la Côte de la Vera Cruz, à Ascapotzalco, à Tacantenco, à Saint-Miguel, par exemple, et qui représentent un stade de civilisation dont Teotihuacan est devenue éponyme, intermédiaire entre l'archaïsme et les effloraisons aztèques.

Les autres sanctuaires du Mexique ou du Yucatan présentent en général les mêmes caractères. Teotihuacan est archaïque, les sanctuaires plus récents seront donc moins simples, le style varie mais le fond est le même : des temples sur les pyramides, des cours entourées d'édifices divers à un étage à destination du personnel, du clergé et peut-être des pèlerins.

Si Teotihuacan est archaïque nous avons un exemplaire d'art épanoui dans les ruines de Mitla, en pays zapotec (400 km. au sud de Mexico). Si l'ensemble des édifices ne diffère pas sensiblement, certains caractères méritent une mention spéciale.

Mitla. — Le sanctuaire proprement dit semble s'être aggloméré autour d'un tombeau de grand prêtre. On trouve des caves cruciformes dont la destination n'est pas encore bien déterminée, mais l'intérêt vient des édifices d'habitations, très longs, à murs épais et à toits plats.

Leurs lignes architecturales sont simples, composées de longues lignes horizontales, habilement contrariées par quelques décrochements verticaux, qui évitent la monotonie. Les murs sont couverts de stuc,

formant une alternance de panneaux à dessins géométriques, « une mosaïque d'un goût exquis qui ne se connaît nulle autre part au monde » (133) Les baies rectangulaires sont en bonne proportion avec les dimensions de l'édifice. L'ornement de faîtage manque, mais on peut penser qu'il couronnait habilement l'édifice à un étage, en lui donnant une impression de hauteur qui manquerait à son élégance.

L'enthousiasme de Seler pourrait paraître un peu excessif, s'il n'était confirmé par d'autres témoignages et en particulier celui de Violet le Duc, cité par Nadaillac[1], en parlant du palais principal « les monuments de la Grèce et de Rome, de la meilleure époque égalent seuls la beauté de l'appareil. Les parements tressés avec une régularité parfaite, les points bien coupés, les lits irréprochables, les arêtes d'une pureté sans égale, indiquent de la part des constructeurs une longue expérience ».

Si du plateau mexicain ou de ses confins nous passons au Yucatan et aux Mayas nous trouvons au premier aspect une richesse, une recherche, parfois une complication qui pourraient inciter à séparer les deux architectures.

Un examen plus approfondi nous ramène à l'unité. Si le décor est plus riche, le plan, la composition et nous osons dire la destination, sont apparentées, parfois même identiques.

Les caractères généraux des monuments mexicains se retrouvent chez les Mayas, ainsi que l'indique Beuchat.

Toutefois Violet le Duc constate des différences dans le profil, la maçonnerie et aussi le système dé-

1. Journal *La Nature*, 1899.

coratif. Presque exclusivement géométrique à Mitla, il est quelque peu figuratif dans l'ensemble tandis qu'en pays maya, l'ornementation est plus exubérante, plus audacieuse, mais le plan, la composition, la technique générale sont identiques. L'architecte y évite les grandes portées transversales que la voûte à encorbellement construite avec des pierres de petites dimensions ne lui permettait pas d'aborder. Les murs sont parfois adossés pour donner plus de profondeur et d'appui aux étages supérieurs et au couronnement. On retrace parfois 2 et même 3 étages mais la règle ordinaire comporte un étage et un couronnement.

Les monuments mayas ont été souvent décrits et je ne reviendrai que pour souligner certains traits spécifiques ou très remarquables.

Et parmi eux l'un des plus étonnants, c'est la rapidité avec laquelle les architectes et les sculpteurs mayas travaillaient. Les villes mayas n'eurent souvent que des durées éphémères, certaines n'ont pas dépassé deux siècles d'existence et cependant on y trouve des travaux dont la masse et la beauté semblent ne point s'accorder avec de courtes périodes.

Certaines œuvres témoignent d'influences extérieures, comme par exemple le Caracol de Chitchen Itza.

Dans cette ville du Nord du Yucatan, parmi les restes d'une prospérité et d'un développement artistique magnifique se trouve un sanctuaire, un petit temple rond élevé sur une plate-forme, que les Espagnols baptisèrent « Caracol ». Il avait dans son ensemble la forme de deux cylindres superposés et en retrait. Le cylindre inférieur est formé d'un gros pilier central autour duquel courait une sorte de ga-

lerie très ajourée. Le mur extérieur donne presque l'impression d'une colonnade.

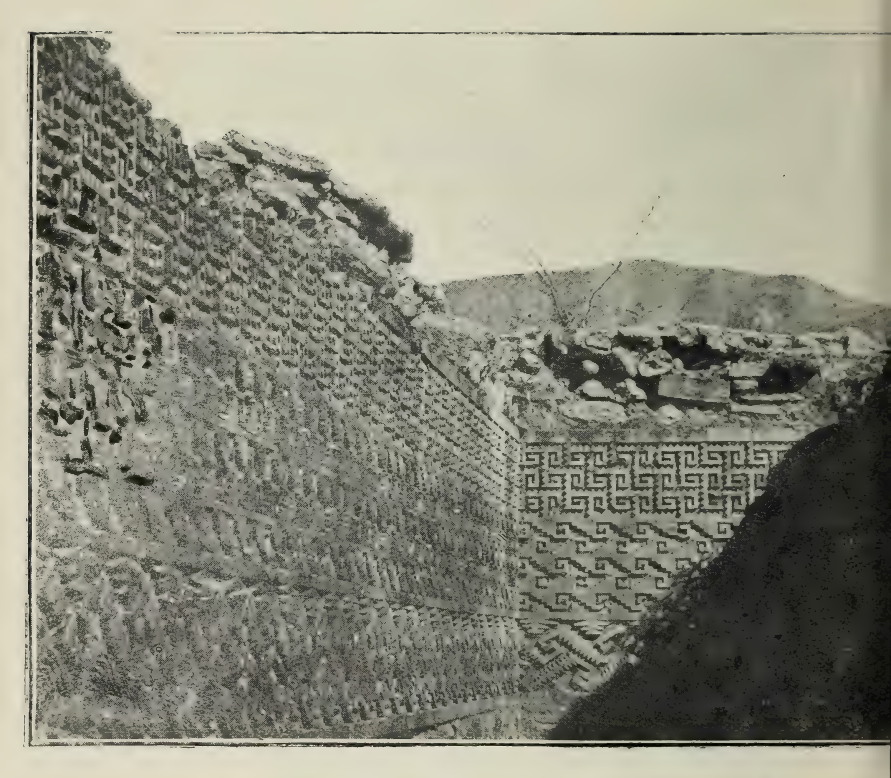
Le cylindre supérieur rappelle dans la forme générale le cylindre inférieur avec des dimensions moindres, mais un air de légèreté qui saisit au milieu de ces monuments généralement bas et trapus. C'est dans l'ensemble un monument fort élégant qui rappelle les temples ronds des Grecs ou le monument romain de St-Rémy en Provence.

Cette forme tout à fait anormale en pays maya marque le culte spécial du héros Cuculkan qu'on assimile avec le dieu Quetzalcoalt du Mexique. La présence de ce temple dans un sanctuaire maya souligne l'influence religieuse et les relations entre les deux pays. Comme l'indique aussi la plate-forme pour le jeu de paume voisin du Caracol qui est essentiellement d'importation mexicaine, comme nous le verrons plus tard.

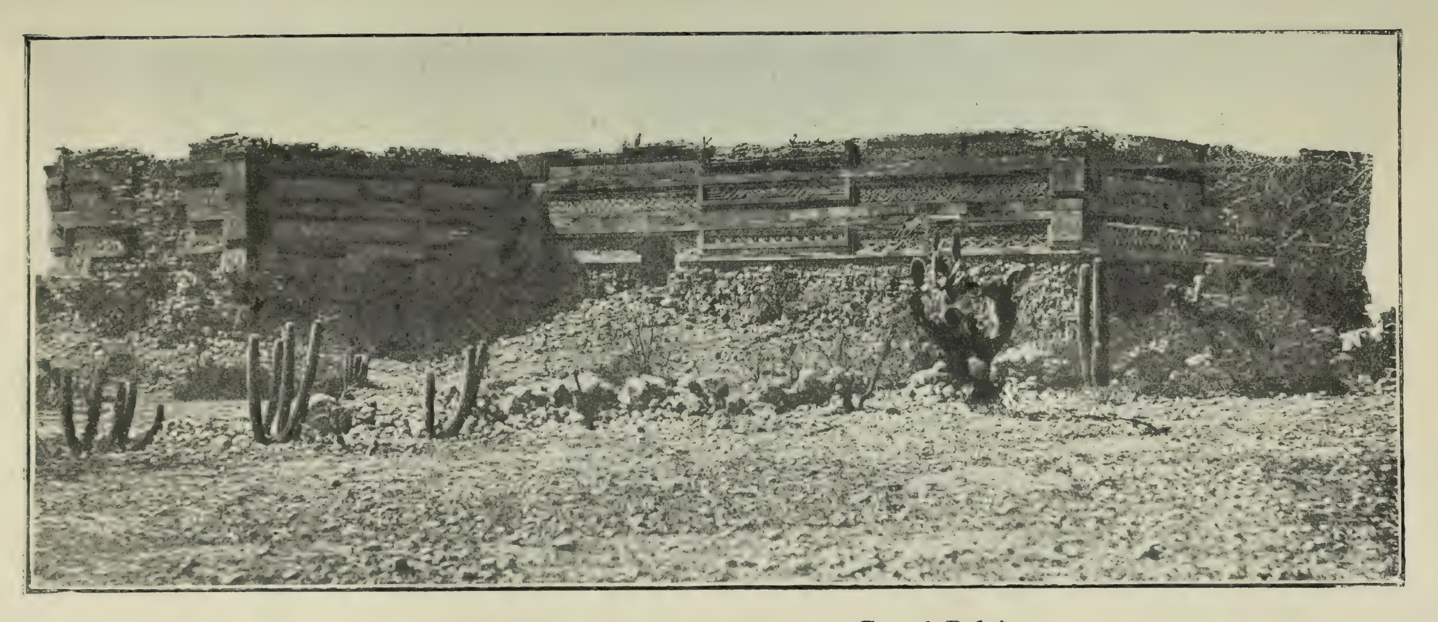
A Palenqué, sur les confins du Honduras, on a trouvé une image cruciforme parmi les ornements d'une stèle. On a voulu y voir une influence chrétienne fort ancienne. Les temples de Palenqué sont exclusivement mayas. Le signe cruciforme voisine avec l'image de la divinité étendue et celle du grand prêtre, d'ailleurs extrêmement puresdu style. Il n'est qu'un artifice indiquant le soleil ou un motif décoratif tiré des signes de l'écriture.

Ces descriptions trop courtes n'ont d'autre objet que d'établir le degré atteint par les Pré-Aztecs. Les œuvres aztèques n'en différaient guère.

Le Grand Temple. — Un court aperçu sur le temple de Mexico suffira à l'établir, mais il me paraît nécessaire de le placer dans son cadre, la ville même de Tenochtitan.



MITLA. — Intérieur d'une salle dans le Grand-Palais.



MITLA. — Façade orientale du Grand-Palais:

Aussi bien que la description de la grandeur et de l'aspect de cette ville ne saurait que nous mieux représenter cette civilisation trop tôt disparue.

Tenochtitlan, qu'on appela Mexico à partir de la conquête, fut la capitale de l'empire aztec. Ce fut à partir du xve siècle après J.-C., quand la fédération aztèque eut atteint la suprématie sur les peuples non seulement de la vallée de Mexico « mais encore sur les provinces limitrophes, le grand centre militaire et *commercial* du Mexique. Déjà enrichie par les dépouilles des peuples conquis, elle devint un centre industriel et commercial où affluaient les marchandises précieuses, où les artisans fabriquaient les objets d'échanges qui remplaçaient la monnaie, inconnue sous la forme absolue actuelle.

La ville, accolée à sa jumelle Tlatelolco, était construite sur la lagune et comme Venise se composait d'un certain nombre d'îlots reliés par des digues et des canaux. La plus grande partie des habitations étaient construites sur pilotis. Les digues, reliaient soit les îlots entre eux, soit les îlots à la terre ferme, étaient coupées en de nombreux points pour laisser le passage des canots. Les canots formaient alors le seul moyen de transport en dehors du portage à dos, le cheval n'ayant été importé qu'au moment de la conquête.

La ville était divisée par les grandes digues en quatre quartiers. Le croisement se trouvait à quatre ou cinq kilomètres de la rive ouest de la lagune. La digue orientée est-ouest menait à Tlacopan ou Tacuba, la ville confédérée, la digue nord-sud aboutissait au nord à Tepéyacac (actuellement Guadelupe) et au sud auprès de Colhuacan.

Les rues de la ville étaient larges et composées

d'une chaussée pour les piétons et d'un canal pour les barques. Les faubourgs se répandaient assez loin sur les nombreux îlots de la lagune.

Les temples, les palais des tlataounis et des grands officiers, les maisons des nobles, construits en pierres s'étendaient sur de grands espaces. Le peuple vivait dans des maisons en adobe, parfois à un étage, à terrasses ou dans des huttes. Les marchands y avaient leurs magasins et comme ils étaient répartis en corporations, ils avaient sans doute des maisons corporatives et des rues, comme dans notre Moyen-âge.

Le grand temple se trouvait au centre de la ville, au croisement des deux digues principales. Nous avons dit déjà que les sanctuaires mexicains manquaient d'unité; le grand temple en est un magnifique exemple. Il se trouvait dans une enceinte qu'on appelait Tecpan. Ce Tecpan, renfermait, si nous en croyons les auteurs, 25 temples secondaires, des oratoires, des habitations pour le clergé, des ossuaires, des cours pour les jeux rituels, des bains, une salle de danse, une prison pour les dieux vaincus, et les victimes vouées aux sacrifices, des arsenaux et des ateliers.

« C'était, nous dit Bernal Diaz, de vastes clôtures et des préaux... des cours qui me parurent dépasser les dimensions de la Place de Salamanque. Elles étaient pavées de grandes pierres blanches et très lisses, où les dalles manquaient, le sol fait en maçonnerie, avait une surface très polie ».

Le temple lui-même était une énorme masse formée de 5 pyramides tronquées quadrangulaires superposées, en retrait de quelques mètres les unes sur les autres.

Celle de base avait environ 100 × 80 m. On accédait à la plate-forme supérieure par un escalier extérieur de 144 marches.

« Arrivés au haut du temple, dit Bernal Diaz, nous vîmes une petite plate-forme dont le milieu était occupé par un petit échafaudage sur lequel s'élevaient de grandes pierres ; c'était sur elles que l'on étendait les pauvres Indiens qui devaient être sacrifiés. Là se voyait une énorme masse représentant une sorte de dragon et d'autres méchantes figures ».

« Monteczuma les (Cortez et ses compagnons) pria d'entrer dans une tour et dans une pièce en forme de grande salle où se trouvaient comme deux autels recouverts de riches boiseries. Sur chaque autel s'élevaient deux masses comme des géants avec des corps obèses. Le premier situé à droite était celui de Huichilobos, leur dieu de la guerre... non loin se voyaient des cassolettes contenant de l'encens fait avec le copal, trois corps d'Indiens sacrifiés ce jour-là y brûlaient... Les murs et le parquet de cet oratoire étaient à ce point baignés par le sang qui s'y figeait, qu'il en exhalait une odeur repoussante.

« A gauche se trouvait une tour semblable consacrée au dieu Tezcatepuca ». « Sur la terrasse se trouvait un tambour d'une dimension démesurée. Quand on le battait, il rendait un son lugubre, qu'on entendait de deux lieues à la ronde et on le disait tendu de peaux de serpent d'une taille gigantesque ».

Les Aztecs n'avaient pas fait beau, ils avaient fait colossal. Leur grand temple n'était qu'une énorme butte de terre, recouverte de pierres ou de stuc, sur le sommet de laquelle se trouvait un sanctuaire redoutable qu'on pouvait apercevoir de toute la région. En son concept il ne différait en rien des

pyramides toltèques ou mayas, mais était loin de celles d'Egypte.

Edifices civils. — Les maisons populaires étaient, nous l'avons dit, construites en adobe ou parfois en pierre. Elles avaient souvent plusieurs étages et étaient couvertes en chaume. La construction ne devait pas être fort solide, si l'on en juge par la facilité avec laquelle les compagnons de Cortez les jetèrent bas pour se frayer un chemin ou combler les brèches. Elles ne comportaient généralement qu'une seule pièce.

Les palais des nobles avaient des étages, deux en général; ils étaient en pierres, couverts en terrasses et crénelés. C'était, d'après Spinden (136 *bis*), des rassemblements de chambres sur des plates-formes basses. Les murs étaient recouverts de stuc, d'albâtre et de marbre.

Le palais que Monteczuma donna comme quartier à Cortez était « une grande bâtisse où il y avait du logement pour nous tous ». Les palais comprenaient, outre les logements de la cour et des nombreux services, un arsenal, une ménagerie à la mode du XVIIIe siècle, des ateliers d'art, orfèvres, tisseurs, des bassins et de beaux jardins avec des pavillons « de marbre et de jaspe ».

Ce palais, d'après Sahagun, comportait « des salles de justice, des salles d'attente pour le menu peuple, des salles pour les seigneurs, une salle du conseil des magasins à provisions, une prison, des bureaux, des pièces pour les voyageurs, des salles pour les chanteurs, des ateliers pour les ouvriers d'art et même une ménagerie. Cortez constate que dans Mexico (23) « il y a beaucoup de grandes et belles

maisons et les palais y sont nombreux » et dans son enthousiasme, il ajoute : « Je ne puis rien dire autre chose sinon qu'en Espagne il n'existe rien de comparable ». Ce colonial, né en Estremadure, n'avait sans doute pas visité l'Alhambra de Grenade.

Les Aztecs, en cela semblables aux Romains, étaient de remarquables constructeurs. Avoir élevé une grande ville (on dit qu'elle contenait un million d'habitants) sur un sol aussi mauvais en était une preuve. Pour approvisionner la ville d'eau potable (celle de la lagune était saumâtre) il fallut construire des aqueducs « de la grosseur d'un corps humain » qui laissaient passer une masse d'eau délicieuse, qui venait aboutir au cœur de la ville ».

Les digues qui reliaient la ville aux rives de la lagune, « assez larges pour laisser passer plusieurs cavaliers », témoignent d'une science que n'effrayaient point les difficultés locales.

Constructions militaires. — Chez les Pré-Aztecs les guerres étaient trop fréquentes pour que l'art de la défense des places ne se soit pas développé. A leur arrivée à Tlaxcala, les Espagnols se butèrent à « une redoute construite à chaux et à sable, consolidée avec un bitume si dur qu'il fallait le pic pour le détruire. Cette construction était faite du reste de telle façon qu'elle représentait une défense difficile à prendre ».

Xochicalco était de même fortifiée. Molcaxac était entourée d'une quadruple enceinte. Guacachula était défendue par une forte muraille de pierres et mortier, de 8 m. de hauteur, surmontée d'un parapet. Elle s'ouvrait par quatre portes à chicanes.

Les Mexicains connaissaient d'ailleurs les défenses

accessoires, les abatis, les chausses-trappes et s'ils furent surpris par la cavalerie espagnole, ils ne tardèrent pas à trouver d'excellents moyens de défense.

Arts mineurs. — Les arts mineurs étaient pratiqués dans tout le Mexique et le Yucatan. Chaque tribu ou peuple avait sa spécialité, et y excellait, à en juger par les productions qui nous en restent.

Les Mayas travaillaient le jade et faisaient de fort belles mosaïques sur bois ou sur métal.

Les Tarascans du Michoacan étaient de bons peintres, graveurs de pierres et habiles au travail de plumes (133, IV). Les Zapotecs étaient des céramistes renommés. Les Totonacs, mosaïstes, ouvriers en plumes, sculptaient de grandes statues de pierres; c'est aussi la renommée des Huaxtecs.

Les grands foyers eurent un rayonnement dont la portée varia suivant les époques. L'art du plateau semble avoir pénétré jusque chez les Pueblos et les nomades de la Louisiane. Celui des Mayas atteignit jusqu'au Guatemala. C'est du moins ce que nous en savons actuellement, mais il est fort probable qu'on découvrira dans l'avenir des influences beaucoup plus lointaines. On commence à penser que les Mexicains et les Péruviens furent en relation par la métallurgie. S'ils purent troquer des métaux, rien n'empêche de supposer qu'ils purent échanger bien d'autres produits.

Avant d'abandonner le chapitre des arts, je crois qu'on peut en finir avec les vieilles légendes qui tendent à apparenter les temples et les pyramides égyptiennes, chaldéennes et américaines sur le vu de leur simple extérieur.

C'est leur seul point de ressemblance qui est

d'ailleurs une forme générale qu'on retrouve un peu partout dans le monde.

Le plan diffère; la pyramide américaine est irrégulière. L'orientation n'est pas en général fixée par les directions cardinales mais bien par celles des accidents du sol. Pour un même centre, les orientations sont souvent différentes.

La destination aussi. La pyramide américaine n'est que par exception un tombeau; c'est simplement la plate-forme d'un oratoire, un piédestal pour un temple.

Elle est faite de terre ou de pierrailles avec un revêtement de pierres. Souvent elle est peinte. Enfin, le profil est loin de suivre la régularité des lignes méditerranéennes; il présente même parfois des angles sortants. On accède à la plate-forme supérieure par de larges escaliers entaillés dans une des faces.

L'idée qui fit placer des oratoires au sommet d'une butte est d'ordre universel nous l'avons dit; elle est dans le domaine public. Nous avons vu que les Américains ont rencontré en art des ressources fort étroites, qu'ils n'ont rien trouvé ni de plus ni de moins que les autres artistes du monde. La pyramide était moins difficile à imaginer que la grecque, la volute, la colonne ou la voûte. Point n'était besoin d'être apparenté pour cela aux orientaux, ni surtout d'avoir été à leur école.

Les arts américains n'ont pas dû éclore tout parés, comme la Minerve du cerveau de Jupiter, dans l'esprit d'un ou plusieurs individus. Il a fallu certainement de longs siècles de traditions et des écoles pour arriver à l'établissement de ces édifices magnifiques. Nous aurons à revenir sur cette idée pour le Pérou.

De la peinture il nous est malheureusement resté

peu de spécimens. Nous savons que les Mexicains avaient compris comme les Grecs qu'une lumière brutale empêchait l'œil de jouir de l'harmonie des grandes surfaces exposées à un soleil trop éclatant. Ainsi enduisaient-ils fréquemment ces surfaces de couleurs profondes, aussi bien que leurs statues.

Ils parvinrent à une certaine maîtrise et pour le moins à d'heureux effets.

Mlle Breton (16) qui a étudié spécialement les peintures du Yucatan nous dit : « En couleur, dessin et composition, les peintures de Chitchen Itza peuvent soutenir la comparaison avec n'importe quelle autre, bien qu'à nos yeux de modernes, elles puissent paraître bizarres et enfantines, comme celles de l'école primitive italienne ».

Les couleurs employées sont, d'après ses recherches, 2 rouges, 2 bleu, 4 verts, jaune, blanc, noir et pourpre.

Thompson (144) y retrouve de son côté 3 rouges, 1 bleu, 2 verts, 1 jaune, blanc, noir et pourpre. Il a retracé aussi des contours au trait exécutés avec une matière grasse.

La peinture est à peu près exclusivement ornementale et décorative. Les fresques de Teotihuacan en sont un exemple remarquable et d'ailleurs heureux. On n'a retrouvé jusqu'ici que fort peu de scènes de genre formant tableau dans le concept moderne, ou faisant partie d'une décoration d'ensemble, dans le genre pompéien.

Nous connaissons aussi un autre genre de peintures, qui, toutes proportions gardées, rappellent les enluminures du Moyen-âge, dans les codices. Ce sont des pages d'une sorte d'écriture idéographique exprimée sous forme de dessins conventionnels.

Les scènes ainsi dessinées et peintes forment parfois de petits tableaux naïfs et pas toujours malhabiles dans leur exécution. Les couleurs sont simples, en teintes plates; le dessin réaliste et souvent très correct.

Musique. — Les Centre-Américains partageaient le goût très généralement reconnu chez les Indiens pour la musique et son complément indispensable la danse.

Les Mexicains possédaient de nombreux instruments et les chanteurs formaient une profession nombreuse et estimée, à la solde des nobles, qui aimaient avoir à leur cour des compositeurs, sorte de bardes exotiques. Boturini nous dit qu'ils aimaient le théâtre et qu'on y jouait des comédies excellentes. On les donnait au cours des grandes cérémonies rituelles. Elles appartenaient au genre « farce », dont les sourds, les enrhumés, les aveugles et les estropiés faisaient les frais. Le tout se terminait par une danse. Le caractère était bouffon, plutôt trivial. L'imitation des cris des animaux en faisait trop souvent le fond.

Le théâtre (d'après del Paso) où se donnaient les représentations se trouvait au centre du grand marché de Tlatelolco. Cortez le décrit comme un grand massif de maçonnerie, pas très élevé, carré, d'une longueur de trente pas de côté. Les comédiens et les jongleurs y montaient pour donner leurs représentations à l'air libre devant le public qui se plaçait tout autour.

C'est un genre théâtral, certes moins développé que le théâtre grec antique, mais qui nous rappelle quelque peu les représentations des « Soties et Mystères » de notre propre Moyen-âge.

Landa (71) parle des comédiens Mayas « qui donnent des représentations avec beaucoup de grâce et semblent avoir un don spécial pour l'imitation des travers ».

L'art central-américain est-il susceptible de nous fournir quelques suggestions sur la mentalité américaine? L'art tout à fait primitif est trop embrumé de conventionalisme et de mysticisme pour pouvoir exprimer autre chose que le vagissement commun à toutes les humanités naissantes. Parcontre, l'art plus évolué des confédérations de l'Amérique Centrale nous représente déjà une mentalité et une civilisation.

L'art de l'Amérique Centrale est plus expressif que celui du Pérou. Ce premier décèle la puissance religieuse et militaire mais une puissance que nous cataloguerions volontiers de «parvenu », de conquérants pas encore assez installés dans leur conquête pour s'y abandonner à une vie tranquille et s'adonner aux arts.

Dans l'Amérique Centrale, encore que tout n'y fût pas parfaitement paisible, et surtout en pays maya, les artistes ont pu se livrer à leurs goûts, à leur fantaisie et au faste civil ou religieux sous l'égide d'une noblesse intelligente.

Les fouilles ont livré des expressions de toutes les branches des arts, auxquelles les recherches modernes ont même ajouté la musique. La sculpture et l'architecture nous indiquent un degré de civilisation avancé, un goût souvent très sûr, selon notre formule méditerranéenne tout au moins. Les prêtres et les chefs qui firent construire les temples ou les palais

dont les ruines soulèvent notre admiration, avaient, si l'on peut tenter une comparaison, un sens artistique, un plaisir de créer et de livrer à la contemplation du peuple, supérieurs à ceux des soldats européens qui les conquirent.

Les scènes des bas-reliefs sont souvent imprégnées d'un caractère religieux et militaire, quelque peu féodal. Il n'en saurait être autrement, puisqu'en général ces bas-reliefs servent à orner des édifices religieux ou princiers.

Les artistes y célèbrent naturellement les bienfaits ou la crainte des dieux ou les hauts faits. des chefs. Ils rappellent ceux que les rois d'Egypte ou de Mésopotamie consacraient à leur gloire. Mais si le geste américain subit cette même influence, il est moins brutal, et d'allure plus calme et plus noble. C'est bien le geste théâtral du vainqueur antique mais le chef n'y paraît que rarement dans le rôle d'un bourreau, d'un coupeur de têtes.

On se sent dans une société féodale, mais moins rude que la nôtre. Du peuple, nous voyons peu, les scènes de sa vie sont fort rares, mais nous voyons ses œuvres. Ce peuple fort religieux est simple, il n'est pas éloigné de son passé patriarcal, ce que par ailleurs Sahagun nous a fait connaître. La peinture décorative indique un penchant pour des couleurs simples un peu voyantes, un dessin régulier, une composition habile. La musique est du genre triste et c'est un caractère très général chez l'Indien, sa tristesse atteint même l'horreur et un penchant au macabre qui s'exprime par des statues et même des objets de luxe où l'image de la mort domine.

W. Staub souligne le caractère général. « Les images des Dieux sont terribles et grimaçates. Chez les

chefs le geste est souvent la menace ou l'adoration. Dans un triomphe ce chef est calme. Les chefs vaincus, effondrés sur leurs genoux, semblent inquiets mais non terrifiés. » (Lintel 12 de Yaxchilan).

Dans la figure assise de Palenqué on sent la simplicité, la paix. En général l'attitude est grave, religieuse, sans emphase excessive.

Les peuples soumis à leurs chefs civils et religieux, aux mœurs fastueuses, sont enclins à une poésie un peu triste et amoureuse, mais capables de s'élever au-dessus de la matérialité, susceptibles de fournir les artistes créateurs d'œuvres dont les lignes et la composition indiquent une pureté d'expression parfois comparable à l'art grec.

Ces artistes ne semblent pas avoir été des exceptions, des anomalies parmi ces gens qui sont bien loin du sauvage. Nombre d'ouvriers d'art qui fabriquaient des mosaïques, des bijoux, des tissus de plumes ou brodés témoignent d'un niveau artistique général déjà fort élevé.

Les scènes sanglantes, les sacrifices humains des téocalis sembleraient, si on généralisait, venir à l'encontre de cette opinion.

Mais nous sommes au xe siècle et si nous comptions en périodes anthropologiques, il faudrait reculer plusieurs millénaires avant notre ère pour établir une comparaison juste avec une époque identique en Europe.

Même au xe siècle européen, la vie humaine ne comptait point tellement qu'on n'hésitait guère à sacrifier sous les prétextes futiles des milliers d'existences.

Chez les peuples du Mexique, c'était par rite mystique qu'on sacrifiait les prisonniers sur l'autel

du dieu de la guerre. Pendant le long siècle de Tenochtitlan où leshabitants furent réduits à la plus dure famine, aucun chroniqueur n'a parlé d'anthropophagie.

La mentalité de ces peuples, en dehors de l'accomplissement de ces massacres rituels, se rapprochait sans doute bien plus de la vie patriarcale que nous dépeint Sahagun que de celle des grands conquérants à la manière des Mongols ou des Turcs... voire de bien d'autres.

Les Aztecs

ORGANISATION SOCIALE ET RELIGIEUSE.

Généralités.

L'étude des sciences et des arts nous a montré l'uniformité culturelle des peuples de l'Amérique Centrale, uniformité d'ailleurs reconnue par Seler, Lehman, Spinden et tant d'autres auteurs.

Nous en avons trouvé déjà de nombreuses traces matérielles. L'art, classé aztec, nous est apparu comme un simple aboutissement des arts toltecs, zapotecs et autres. On y trouve à peine une part d'originalité, sauf dans la puissance des constructions d'édifices plus ou moins utilitaires.

Nous avons déjà exprimé l'idée que cette uniformité devait s'étendre à toutes les autres branches de l'activité. Nous pensons qu'on peut considérer l'organisation sociale aztèque comme une synthèse de celle des Pré-Aztecs et des Mayas, et par conséquent que nous pouvons chercher à voir en elle et à travers elle, la vie et les mœurs des peuples qui précédèrent les Aztecs. Il n'y eut pas entre ces diverses civilisations la brisure d'une invasion étrangère, l'apport des mœurs extérieures totalement différentes. L'empire aztec n'est en somme que la prise du pouvoir par une tribu, qui vivait depuis longtemps parmi d'autres tribus d'un même groupe.

Les Aztecs appartiennent en effet au groupe nahua comme les Toltecs. Leur nom serait synonyme de Colhua, « ceux du pays des ancêtres ». Ils se disaient de la famille des Nahuatlaca, « ceux qui parlent la même langue ».

Ils paraissent appartenir en effet à une confédération qui suivait lentement et en échelon la grande voie des migrations, sans que toutes les tribus utilassent exactement peut-être le même itinéraire. L'origine de cette migration reste dans l'inconnu. Aztlan garde son mystère. Tout ce qu'on peut penser c'est que ces migrateurs venaient du Nord. Une tribu de leur groupe, les Aculhuan, arriva, prés de Mexico d'après Ixtlilxochilt, vers 1011. Ce qui tendrait a prouver que la tribu des Aztecs proprement dite n'était pas fort loin.

La migration semble avoir eu, surtout vers la fin. bien plutôt l'allure d'une sorte de divagation lente et en zig zag au milieu de groupes apparentés et déjà fixés, que celles d'une poussée brutale.

Deux tribus au moins arrivèrent ensemble à la lagune. Elles furent mal accueillies par les précédents occupants qui ne leur abandonnèrent que les îlots de boue. C'est là qu'elles établirent le sanctuaire de leurs dieux et fondèrent les deux hameaux jumeaux de Tenochtitlan et de Tlatelolco.

Leurs voisins ne les tolérèrent qu'en exploitant leur seule richesse, le courage de leurs soldats. Pour subsister, la nécessité contraignit les Aztecs à développer des vertus qui les menèrent à l'empire. Pour boire, ils durent aller sur la terre ferme disputer aux riverains l'eau potable; pour manger, ils furent obligés de fabriquer des îlots artificiels où cultiver quelques légumes et du maïs. Pour construire leur sanctuaire et fixer leurs huttes ils durent enfoncer des pilotis.

Les guerres qu'ils firent à leurs voisins pour conserver le droit à l'existence, développèrent leurs qualités guerrières et le dieu principal de leur sanctuaire fut Huitzipotchli, dieu de la guerre.

Toutefois, il faut bien reconnaître qu'ils cherchèrent à se délivrer de l'emprise de ces nécessités et qu'ils surent montrer d'autres qualités. Ils furent d'excellents commerçants, de bons administrateurs, des politiques avisés.

Organisation civile. — Les Aztecs vécurent assez longtemps dans leur île dans un ordre social voisin de celui des nomades, mais, les épreuves créèrent comme ailleurs une aristocratie dont les chefs furent les meilleurs guerriers. Cette aristocratie militaire, appuyée sans doute sur le clergé, dirigea assez bien les affaires. La ville s'agrandit et commença à se faire respecter de ses voisins. Les questions municipales, les relations avec la cité jumelle de Tlatelolco, la conduite des opérations amena cette aristocratie à se choisir un représentant et un chef suprême. Les Espagnols, par habitude et trompés par les apparences, le baptisèrent roi et même empereur. Or ce roi n'avait rien de commun avec un roi en Espagne.

Ramirez de Fuenleal écrivant à Charles-Quint dit : « il existe parmi les Indiens, une espèce de chef le *tacatecle tetuan.* » ; Zurita le nomme *tlataouni*, ailleurs on trouve le terme *tlaloque.* Ces noms ont en général la racine tlatoa (134bis), c'est-à-dire « parler ». Le tlataouni[1], nous adopterons cette dénomination, était donc le « speacher » d'une aristocratie. Ce chef,

1. Dans le dictionnaire nahualt de Rémi Siméenon, on trouve : Tlataouni = celui qui parle bien; par exemple : grand seigneur; prince, gouverneur.



Région de Tenochtitlan.

assez semblable en son essence aux rois de Pologne, aux empereurs romains du début, était un représentant choisi par l'aristocratie, *élu*. Il semble même avoir été assisté par un secrétaire; (peut-être un surveillant), qu'on nommait le « Ciuacouatl[1] », et un chef militaire.

Les électeurs étaient les principaux des clans, les membres des familles anciennes, les chefs du peuple, traduisons l'aristocratie civile, militaire et religieuse. Peu à peu, comme c'est la règle, l'élection passa exclusivement aux mains du conseil de la noblesse et les tlataounis furent choisis dans une même famille qui rechercha comme toujours ses origines dans les fables, lointaines et honorées, en l'espèce dans les vieilles tribus toltèques, même à la divinité Quetzalcoatl et à la ville mystérieure de Tollan.

Cette forme de gouvernement exécutif n'était pas particulière à Tenochtitlan; le chef d'Atitlan écrivait à Philippe II que leur chef souverain s'appelait l' « Atziguinihiai » et qu'il partageait le pouvoir avec d'autres chefs simplement vassaux. A Matlatzinco, il y avait trois chefs comme à Tenochtitlan et ces chefs se succédaient en cas de décès. Le pouvoir revenait d'ailleurs à la famille du premier, après le décès des deux autres. A Utlatlan, aux confins du Guatemala, même trinité élue, à rôle nettement réglé et qui portait surtout sur les affaires judiciaires. A Tenochtitlan, le conseil de la noblesse élisait aussi le chef militaire, le Quauhtlatoque[2].

Le Tlatouani, mot que les Espagnols traduisirent

1. Diction. de Siméon : Ciuacoatl = Magistrat suprême dont le pouvoir égalait presque celui du souverain. Aussi l'a-t-on assimilé à un vice-roi ou lieutenant.
2. Quauhtli = aigle.

par le « tetouan », était grand-chef de la justice, dirigeait les affaires intérieures et extérieures et la guerre. Il était, de plus, grand chef religieux, mais toujours, surtout dans les débuts de l'empire, sous le contrôle des « tecuhtli » ou nobles électeurs. Ces tecuhtli étaient titulaires de fiefs plus ou moins étendus taillés en général dans les terres de conquête, c'était donc une noblesse militaire et territoriale.

Le tlataouni était secondé par le Ciuacouatl, par un commandant des forces militaires, par une sorte de préfet de police, ces quatre grands officiers formaient en quelque sorte le conseil privé. Le grand prêtre et sans doute les grands dignitaires religieux étaient nommés par le tlataouni et par réciproque ils semblent avoir eu un certain poids dans l'élection du tlataouni et la surveillance de l'exercice du pouvoir.

L'élection ne resta pas longtemps une règle, c'est un fait commun à la plupart des histoires. La coutume même devait inciter à l'hérédité. Les tlataounis étaient en effet choisis dans un même clan, puis ce fut le privilège d'une famille et finalement la transmission du pouvoir tendit vers l'hérédité absolue.

Le conseil de la noblesse resta toujours chargé de l'élection. Mais peu à peu, sous la pression des tlataounis de plus en plus puissants et ambitieux, ce ne fut plus qu'une formalité. Toutefois les tlataounis n'osèrent pas s'en affranchir totalement et l'aristocratie n'oublia pas ses privilèges. « Considérez l'honneur que vous ont fait vos vassaux et puisque vous êtes reconnu souverain... » « Faites attention à recevoir humblement et avec affabilité ceux qui se présentent devant vous, oppressés par l'angoisse... à ne jamais favoriser personne plus que d'autres, à ne ja-

mais châtier sans raison... qu'il ne vienne jamais à ta pensée de dire « je suis le roi, je ferai ce qu'il me plaît... vous devez vous demander à vous-même; qui étais-je auparavant et que suis-je aujourd'hui? » C'est ainsi que le grand prêtre admonestait le chef nouvellement élu, d'après Sahagun.

La modalité de l'hérédité se modifia, tantôt l'héritier fut un frère, un neveu du tlataouni, tantôt son fils aîné, tantôt un cadet.

Dans les autres peuples, le principe héréditaire s'adaptait aux circonstances. Dans le Michoacan par exemple le souverain choisissait son successeur de son vivant et l'associait à son gouvernement.

Pour des raisons qui nous échappent, le pouvoir resta dans la forme républicaine, à Tlaxcala, à Cholula où ne s'y établit pas de dynasties.

Pour Tenochtitlan, l'élection garda un caractère très particulier. La puissance de l'empire aztec reposa sur une confédération avec les villes du littoral de la lagune et en particulier Tacuba et Tezcuco, dont les chefs étaient appelés à prendre part à l'élection du tlataouni, sans que nous sachions d'ailleurs d'une façon nette si par réciprocité le tlataouni avait droit de vote dans ces cités.

Le droit était d'ailleurs moins exorbitant qu'il ne paraît au premier examen, car comme il se produit généralement dans les sociétés féodales, les alliances entre familles nobles des différentes villes créaient des parentés plus ou moins directes entre les grandes familles. C'est ainsi que le tlataouni Acamapitzli par exemple était parent du chef de Colhuacan par sa mère. Son père avait des attaches avec celui de Tumpanco (26) et lui-même avait épousé une princesse de Colhuan. De même le chef de Tlatelolco était allié au chef tepanec d'Azcapozalco.

D'après la lettre des Chapelains Toribio et d'Olaste à don Luis de Velasco, le tlataouni de Tenochtitlan avait une certaine prépondérance sur les chefs confédérés et sur lui reposaient les affaires militaires de la confédération. Pour le reste ils étaient égaux, se partageaient les provinces conquises et parfois conservaient indivises certaines villes tributaires.

La noblesse, c'est-à-dire, au début tout au moins, les chefs militaires, fut le plus ferme soutien de l'empire. Elle était divisée en plusieurs ordres :

Les plus élevés étaient les Tecutzin ou Tecuhtli que Zurita compare aux commandeurs des grands ordres d'Espagne. C'étaient les grands propriétaires terriens, probablement aussi chefs du contingent militaire de leur fief.

Puis les calpulli, nom qui se confond avec le lot de terre qui était affecté à une communauté à l'origine. Les calpulli correspondaient à une petite noblesse chargée de faire travailler les terres et d'en conserver le cadastre.

Enfin les pipiltzin ou noblesse sans terre dont le privilège principal semble avoir été l'exemption d'impôts, c'est-à-dire de corvée.

Le peuple était lui-même divisé en classes et en catégories selon qu'il vivait à la ville ou à la campagne, qu'il était composé de travailleurs plus ou moins libres ou d'esclaves.

Les « teccallec » étaient soumis à un chef mais non esclaves.

Les calpullec étaient les habitants des calpullis dont nous avons parlé plus haut et qui travaillaient la terre des chefs et la leur.

Les marchands, sur lesquels nous aurons à revenir, et qui formaient de puissantes corporations. Et enfin les

« tlalmaïtes », laboureurs qui travaillaient les terres qui ne leur appartenaient pas.

C'est qu'en effet la terre conquise et en fait l'empire aztec issu des îlots de la lagune n'était composé que de terres conquises, était partagée entre le pouvoir central, les nobles, les cultivateurs libres et souvent le clergé.

La même règle s'appliquait au Michoacan et nous la retrouverons au Pérou. Pour les cultivateurs libres, la terre était d'ailleurs commune, ce qui causa de grands troubles après la conquête, quand les Espagnols généralisèrent l'élevage sur les terres banales, privant ainsi les communautés de leurs ressources.

La vie populaire était basée sur le clan, calpulli ou chinancalli. A la tête du clan était un chef dont l'office principal était la répartition des terres. Dans les villes, selon Spinden, la vieille division en clan se transforma en groupements militaires, encadrés par des chefs secondés par un administrateur. Ces groupes formaient une sorte de garde civique chargée de la défense de la cité.

La paix ne régnait guère en effet et l'empire aztec, basé sur la force et l'expansion brutale, en subit les réactions habituelles. S'il put instaurer et perfectionner l'administration civile, il resta conquérant et sa base fut une armée solide. Il est juste de dire de suite que cette armée servit souvent à protéger un commerce fort actif.

Par suite d'événements dont ils ne furent pas toujours maîtres, les tlataounis furent et restèrent avant tout des guerriers et des conquérants.

Guerriers dès les origines pour s'affranchir de la lourde oppression des voisins, guerriers une fois

qu'ils eurent atteints les rives de la lagune, guerriers plus tard pour conserver les immenses territoires de la confédération.

Armée. — Il fallut aux tlataounis aussi bien par nécessité que pour satisfaire aux besoins de leur noblesse une armée toujours prête. Cette armée, composée au début des seuls Aztecs de Tenochtitlan et peut-être de Tlatelolco, ne tarda pas, surtout après la formation de la triplice, à enrôler des alliés, voire même des étrangers.

Tout nouveau tlataouni devait, avant d'accéder au trône, faire une guerre qui lui procurât des victimes pour la fête de l'avènement. Il était donc guerrier par besoin quand il ne l'était pas par goût, et c'était une condition qu'avait su imposer la noblesse militaire au chef qu'elle élisait.

Clavigero dit que les cadres se composaient de plusieurs ordres d'officiers, correspondant à des généraux et à des officiers subalternes. Ces officiers se recrutaient vraisemblablement dans la noblesse. Ils portaient des insignes spéciaux, de même que les héros qui se distinguaient. Ces insignes correspondaient sans doute aux armes d'honneur.

Les guerriers se divisaient, comme dans les légions romaines, en trois ordres, les princes, les aigles et les tigres. Ils allaient nus au combat, tandis que les officiers portaient une cuirasse de coton qui rappelle nos « combinaisons[1] » et un casque qui était fait soit de la tête d'un animal, soit d'une calotte de bois ornée de plumes.

Leurs armes offensives étaient l'arc, la pique,

1. Les Espagnols adoptèrent une cuirasse du même genre, beaucoup moins chaude que la cuirasse de fer et qui les protégeait suffisamment contre les armes à pointe de pierre.

arme particulière à certaines tribus, et surtout l'épée. Cette épée était en bois dur dont les tranchants étaient garnis de morceaux d'obsidienne.

Cette arme tout à fait originale coupait comme l'acier et l'on cite la mort d'un cheval décapité d'un seul coup d'épée de ce genre.

C'était une arme redoutable aux mains de gens bien entraînés, vigoureux et fort courageux comme le montra leur admirable résistance aux conquérants cuirassés de fer, montés sur des chevaux.

Les armes défensives étaient, comme nous l'avons dit, une cuirasse de coton, pour les chefs, et le bouclier. Le bouclier de forme ronde, orné de plumes, était couvert de peintures parfois fort riches.

Chaque unité avait un pennon, une musique et combattait avec beaucoup d'ordre. Les Aztecs connaissaient la fortification et savaient parfaitement utiliser le terrain.

Nous pouvons juger de la mentalité des chefs militaires par cette prière que Sahagun nous a transmise .

« Daignez faire, Seigneur que les nobles qui souffriront la mort dans les revers de la guerre trouvent un accueil paisible et gracieux avec des entrailles d'amour, auprès du soleil et de la terre qui sont le père et la mère de tous et en vérité vous n'avez pas tort de vouloir qu'ils meurent dans les combats, car vous ne les avez pas envoyés dans ce monde à une autre fin que de servir d'aliment au soleil et à la terre par leur sang et par leur chair ».

La question des effectifs de cette armée est encore sans solution. Il semble tout d'abord que ces effectifs pouvaient varier considérablement par l'appel des contingents, dans un empire où tout homme

était un guerrier. Toutefois, et nous en discuterons plus tard dans le chapitre de la campagne de Cortez, il semble qu'un certain nombre d'ouvriers et d'artisans demeuraient généralement dans leurs foyers pendant que les guerriers plus ou moins professionnels allaient en guerre.

Les chiffres fantastiques que les Espagnols citent dans les combats tiennent peut-être d'une part à une certaine exagération et d'autre part à la collaboration des alliés. Tout comme à Rome et ailleurs, les provinces conquises et devenues alliées étaient tenues sans doute de fournir des contingents à l'empire. On ne pourrait s'expliquer autrement que trois villes comme Tenochtitlan, Tacuba et Tezcuco, aussi peuplées qu'elles puissent avoir été, aient pu suffire à fournir les contingents nécessaires aux campagnes incessantes et souvent fort lointaines des tlataounis, aux expéditions « punitives » causées par les soulèvements interminables dont nous parlerons plus tard et aux garnisons nombreuses disséminées aux frontières et dans les provinces.

Nous verrons dans l'aperçu historique le rôle considérable que joua l'armée dans le développement de l'empire aztec issu de la petite bourgade des lagunes vers le début du XIVe siècle et maître de la plus grande partie du Mexique actuel au début du XVIe.

Ces conquêtes eurent pour résultat de développer particulièrement le sens d'administration des Aztecs, maîtres en deux siècles de territoires qu'ils ne pouvaient absorber et qu'ils durent administrer bon gré mal gré.

Chez les Mayas, qui bien que n'étant pas des peuples conquérants, étaient sans cesse en guerre de

tribus à tribus, l'armée tenait moins de place, tout en comportant cependant une organisation militaire.

Il semble que, dans les principales tribus, il y avait deux chefs de guerre, l'un à vie et héréditaire. l'autre élu pour trois années (71). Il n'y avait pas d'armée permanente, mais, dans chaque localité. un certain nombre d'hommes étaient désignés pour le service et on les levait en cas de besoin.

Les Mayas n'étaient pas inhabiles en art militaire et, très animés par l'esprit d'indépendance, ils opposèrent aux Espagnols une résistance qui fut souvent victorieuse.

Les Aztecs après avoir conquis les provinces voisines, se trouvèrent en présence du difficile problème de l'administration de leur conquête. A vrai dire ils le résolurent mieux que les Espagnols ne le firent plus tard, encore que certaines obligations fussent si insupportables aux vaincus, comme celle de l'envoi annuel d'hommes pour les sacrifices, que des révoltes se produisirent à l'état chronique.

Administration des provinces. — Les autorités locales demeuraient en général chargées de la direction des affaires, sous la direction des gouverneurs aztecs, sorte de commissaires qui les surveillaient. A côté des gouverneurs, de nombreux percepteurs parcouraient les provinces pour établir le montant des taxes et faire rentrer les impôts.

La taxe devait être exclusivement en matières. puisque les Mexicains ignoraient la monnaie : produits alimentaires, produits de luxe, matières premières pour l'industrie, métaux précieux dans certains cas, tels étaient les tributs qui s'amoncelaient dans les magasins du trésor à Tenochtitlan et avec

quoi Montezuma paya les premières indemnités au roi d'Espagne. Les bordereaux des envois de Cortez au roi montrent assez bien la nature de ces impôts. Certains de ces objets nous étonnent par leur valeur inouïe, tel ce disque d'or, de la taille d'une roue, et nous montrent la prospérité du pays sous le régime des Aztecs.

Nous avons vu que l'armature de ce régime était l'armée. La religion et le clergé en formaient d'autre part des soutiens considérables. Le rôle du clergé dans les affaires publiques et dans la vie privée des Aztecs et des peuples de leur empire était très important. Nos y retrouverons d'ailleurs beaucoup de traits communs avec les religions de nos vieux mondes classiques.

Religion. — Les Aztecs, héritiers moraux des Toltecs et des Pré-Aztecs, comme probablement les Mayas, avaient sur l'origine du monde des idées communes à la plupart des peuples primitifs. Ils croyaient à une vague vie dans l'au-delà ; les Tlaxcalecs avaient même imaginé une sorte de métempsycose. La religion était généralement terrible et sombre. Le nombreux panthéon aztec comprend peu de divinités souriantes, comme chez les Mayas, comme bien ailleurs, les dieux sont effrayants, grimaçants.

Le panthéon mexicain était nombreux parce que les vainqueurs s'appropriaient les dieux des vaincus. L'adoption d'un dieu étranger ne répugnait pas plus à la mentalité mexicaine qu'aux Romains ou aux Assyriens. Si le dieu avait bien protégé ses fidèles, il était bon. C'est ce que ne comprit pas Cortez, étonné de voir cette facilité d'adoption des divinités étrangères et non moins surpris de voir le refus d'aban-

donner les vieilles croyances. Adopter un dieu nouveau n'impliquait, pas plus pour l'Indien que le Méditerranéen antique, la renonciation aux cultes précédents.

Nous ne pourrons dans cette courte étude entrer dans le détail et nous renvoyons aux ouvrages spéciaux[1].

Le mysticisme des Centre-Américains ne pouvait s'élever à la religion synthétique basée sur une morale; il avait comme composantes à la fois des croyances craintives devant des éléments naturels inconnus, des inquiétudes morales devant des penchants redoutables et des traditions remontant à des temps fort anciens.

De ces traditions venait sans doute la cosmogonie qui imaginait un monde en trois étages :

Le ciel divisé entre les dieux, le bleu du jour, le noir de la nuit, les comètes, l'étoile du soir et les étoiles.

La terre, domaine des vivants et de certains dieux.

Le monde des morts, conception vague et moins redoutable peut-être que le néant.

La fondation du monde avait été suivie d'une série de cataclysmes, un déluge *universel*, dont le concept, tel que nous l'ont transmis les chroniqueurs religieux, s'accorde mal avec une connaissance géographique bornée à l'horizon du plateau mexicain ou peu s'en faut.

La religion des Mexicains et des Mayas était un panthéisme très primitif où les forces de la nature, ou autres d'ordre matériel ou moral, tenaient la plus grande place.

1. Voir Clavigero, Sahagun, Seler, Spinden, Levy Bruhl.

Tout au sommet se trouvaient le Soleil (et le feu) et sa parèdre, la Lune. L'idée « Soleil » s'associait à une divinité supérieure concrétisée dans Tezcatlipoca l'ami du monde, le Seigneur de tout.

Au-dessous, l'eau bienfaisante ou dissolvante, la terre, les produits de la terre, les entités amour, maladie, joie, vieillesse, nativité, etc., divinisées sous des formes nombreuses, dérivant des mœurs. L'esprit du mal était représenté par le dieu d'un enfer mal défini, qui rôde et se manifeste en tout.

Outre les divinités et avec des frontières mal définies se trouvaient les demi-dieux ou héros et les patrons corporatifs, ceux des orfèvres, des vanniers, des marchands, des pêcheurs, etc.

Le plus connu de ces héros est Quetzacoalt (Cuculkan chez les Mayas), initiateur de la métallurgie, de l'écriture, du calendrier, grand prêtre du genre de Moïse ou de Cadmos.

Il n'est pas possible d'énumérer ici les 260 divinités dont Clavigero peuple le panthéon mexicain. Il faudrait y ajouter tous les Tepitoton, anges gardiens, dieux lares, qui rappellent de bien près les Kachinas des Pueblos.

Chaque ville avait d'ailleurs sa divinité préférée et protectrice. Pour une même divinité, les noms différaient aussi d'une ville à l'autre.

La religion maya différait, semble-t-il, assez peu de la religion toltèque-aztèque. Elle avait pour principe une sorte d'équilibre plus marqué entre les principes du bien et du mal et l'on y constate un passage plus évolué du zoomorphisme, dérivé du totémisme, à l'anthropomorphisme.

Nous avons parlé déjà du héros maya Cuculkan. Les ressemblances avec le héros Quetzacoalt sont

nombreuses et sont sans doute l'expression de l'influence mexicaine au Yucatan. Il est assez symptomatique que les légendes toltèques relatent que Quetzalcoalt quitta le plateau mexicain pour s'en aller vers le Sud-Est, vers la mer tandis que les traditions mayas font venir Cuculkan du Nord-Ouest. Leurs exploits furent identiques et les temples qui leur sont consacrés ont une forme inusitée en Amérique, ronds et élancés, dont nous avons parlé précédemment[1].

Clergé et culte. — Le clergé mexicain était nombreux; Clavigero nous donne le chiffre de 1 million de membres. Le seul temple de Tezcatzouoalt comportait à lui seul 400 desservants, le chiffre total n'aurait rien d'exagéré, si l'on y comprend toutes les personnes attachées au service des temples.

A la tête était le « Seigneur divin », secondé par un grand prêtre, autrement dit un pape et son coadjuteur. Ils étaient élus de la même manière que le tlataouni, avec lequel ils étaient le plus souvent apparentés. Ces hauts dignitaires appartenaient en général à la noblesse. Sous leurs ordres étaient les « Surveillants des rites », « l'économe des séminaires », « les chefs des chants », puis les clergés paroissiaux, les sacrificateurs, les devins, interprètes des songes, etc.

Leurs attributions comportaient l'ordonnancement des fêtes, les chants et les danses sacrés, les sacrifices, l'entretien des temples et les études scientifiques avec un certain dosage de divination et de sorcellerie.

Les prêtres ne portaient pas d'habits spéciaux, sauf dans les cérémonies; le célibat était de règle,

1. Voir p. 175.

mais les vœux n'étaient pas obligatoirement perpétuels.

A côté du clergé séculier, un nombreux clergé régulier masculin et féminin, se consacrait au service des temples et à des fonctions rituelles encore mal déterminées.

Chez les Mayas, le clergé avait aussi une grande influence. Les prêtres semblent avoir appartenu à deux classes différentes; les chilan ou prêtres et les chac ou nacon, sorciers-devins. Les chilan, de fonctions supérieures, étaient assistés par les chacs. Les prêtres chargés plus spécialement des sacrifices paraissent avoir été peu en honneur.

Le nombre considérable de temples dans les villes ou de sanctuaires, comme celui de Cuzmil (Cozumel) où les Espagnols virent pour la première fois des édifices en pierre, témoignent du caractère de piété des Mayas et du nombre vraisemblablement fort grand de leurs prêtres.

A Mayapan et probablement dans les autres capitales des tribus un grand prêtre, assisté par 12 prêtres, dirigeaient le clergé. Ils étaient probablement les dépositaires des sciences astronomiques, chargés du comput des temps et peut-être des choses d'architecture.

La grande influence du clergé, commune à toutes les sociétés neuves, était d'autant plus considérable au Mexique que ce clergé avait la charge de l'éducation des enfants des deux sexes. Il semble que tous les enfants étaient astreints à des degrés divers à fréquenter leurs écoles mi-civiques, mi-religieuses. Les fils d'esclaves ou du peuple n'y étaient guère chargés que des besognes matérielles, mais y recevaient les ferments de discipline sociale si nécessaires dans

cette société essentiellement féodale. Les enfants nobles recevaient au « calmecac » une éducation et une instruction qui les préparaient à leur futur rôle : sports, emploi des armes et même une sorte d'initiation religieuse.

Toutefois, si le côté matériel avait une grande place, le côté intellectuel n'était pas absolument négligé. On donnait aux enfants nobles et sans doute à ceux qui se destinaient à la cléricature, des notions de chant, d'astrologie, de cosmographie et comput des temps, voire d'interprétation des songes.

Les institutions réservées aux filles avaient un caractère plus spécialement religieux Elles étaient dirigées par des matrones qui instruisaient les jeunes filles jusqu'à leur mariage.

Ces écoles étaient nombreuses. Sahagun en compte 10 ou 15 dans chaque ville. C'est plus que n'en subventionnent la plupart de nos grandes villes.

Le clergé assumait d'ailleurs, semble-t-il, d'autres charges et ses rapports avec la noblesse féodale étaient étroits, comme dans notre antiquité classique ou notre Moyen-âge. Clavigero nous dit de Moteczuma II, qu'outre ses fonctions de général qu'il exerçait avec mérite « il était encore prêtre et fort sévère par sa gravité et sa religion ».

Culte. — Le culte au Mexique, comme sans doute chez les Mayas, consistait en cérémonies à grand scénario, en invocations, offrandes et sacrifices. Des processions où l'on promenait par les rues les images divines accompagnées de danses et de chants, se déroulaient soit dans les sanctuaires urbains, soit vers les lieux consacrés dans les montagnes.

Il ne paraît pas que le culte des Pré-Aztecs et des Mayas ait comporté des sacrifices humains, tout au

moins selon le rythme qu'ils atteignirent sous les Aztecs. Les victimes étaient bien plus des animaux. comme dans notre propre antiquité, les poules, les cailles. Par contre, l'offrande de sang par piqûres, taillades à la manière des Haouassas africains était un rite très généralement répandu.

Les sacrifices humains se développèrent formidablement au temps des Aztecs. Les victimes étaient généralement des esclaves prisonniers de guerre, mais au cours de certaines fêtes on sacrifiait aussi des femmes et des enfants. Le genre était en général l'arrachement du cœur, mais les Aztecs pratiquaient aussi la noyade, l'ensevelissement vif et une sorte de combat ou la victime attachée par un pied devait combattre des guerriers. Le sacrifice était suivi d'un repas anthropophagique rituel.

Ces sacrifices faisaient au XVI[e] siècle des ravages comparables aux pires épidémies. Clavigero estime à 20.000 les victimes sacrifiées annuellement dans la seule Tenochtitlan. On cite lors de la consécration d'un tlataouni une file de prisonniers qui s'étendait sur plusieurs milles de longueur pour aboutir au sommet du grand temple.

Le sacrifice humain n'est pas un crime spécial à la race mexicaine. Tous les peuples primitifs ont sacrifié des humains à la colère ou aux appétits sanglants de leurs dieux.

J'ai déjà rappelé Moloch, Baal, le sacrifice d'Isaac, celui d'Iphygénie pour ne parler que des civilisations méditerranéennes. Sauf leur exagération, il n'est pas juste de faire un grief de ces horreurs aux seuls Américains et plus spécialement aux Aztecs.

Les fêtes religieuses étaient fixes, mensuelles ou annuelles ou mobiles. Elles avaient toujours, comme nos

rogations, plus ou moins de rapport avec les saisons. Tous les 52 ans, à l'aube du nouveau siècle, on allait chercher le feu nouveau sur les montagnes. Les corporations célébraient chacune la fête de leur patron, ce sont là des rites qui ne sont pas spécifiquement américains.

Le peuple était fort pieux, les temples, les chapelles, les idoles se multipliaient dans les villes et dans la campagne. Clavigero nous dit que les moines espagnols firent détruire plus de 20.000 idoles en moins de huit ans. Il était aussi fort superstitieux, les rêves avaient un rôle d'autant plus grand que les interprètes ne manquaient pas. Les jours étaient fastes ou néfastes; trébucher était de mauvais augure, le chant de certains oiseaux, le cri du hibou, une belette qui traversait la route, enjamber un enfant couché, la pierre à écraser le mil cassée (aujourd'hui c'est le miroir chez nous) étaient de mauvais augure.

Le peuple était doux, rêveur, plutôt porté à jouir de la vie, à l'inverse de cette religion sanglante et menaçante. C'est là une antithèse assez fréquente. Ce peuple au rite anthropophage avait cependant une philosophie résignée, une vie familiale généralement honnête.

« Il est coutume que les uns montent quand les autres descendent », « la goutte creuse la pierre », « parti le brillant de la pierre précieuse, il ne reste qu'un cailloux rugueux », on pourrait presque craindre que Sahagun, qui rapporte ces maximes, ne les ait prises dans la propre morale qu'il venait enseigner.

Mais Olmos[1] cite de son côté cette sentence qui correspond à la même mentalité douce : « A celui qui

1. *Grammaire de la langue Nahuatl* par A. de Olmos, chez Siméon Rémy, Paris, 1875.

viendra chez toi, tu donneras quelque chose, peut-être a-t-il extrêmement faim ; et quoi qu'il en soit tu auras bien mérité ».

Et Ixtlixochitl, célébrant le sens musical de ses compatriotes, rapporte la poésie suivante :

Je ferai résonner en chantant
l'instrument sonore et harmonieux
Toi, en jouissant des fleurs
danse et célèbre le dieu qui est puissant
Profitons de la gloire du moment
parce que la vie est passagère (58).

Nous ne sommes pas très éloigné de certaine poésie latine.

Organisation judiciaire. — Une société arrivée au stade des Aztecs ne pouvait plus se contenter de lois religieuses ou d'une discipline militaire. Leur vie civile était assez évoluée, assez cultivée pour qu'ils aient senti la nécessité d'une organisation judiciaire, de recueils de lois.

Grossi[1] retrace dans l'évolution aztèque une expérience sociologique. Elle nous fait assister à « l'échappement lent à l'empire de la barbarie primitive. Le résultat en fut l'apparition de cette morale déjà supérieure qui se traduit par un droit encore barbare. »

Le chef suprême de l'organisation judiciaire était le tlataouni, mais il était surtout chargé du choix des juges, désignés parmi les jeunes gens de la noblesse élevés au calmecac. Des grands juges répartis dans les provinces jugeaient sans appel au civil et au cri-

1. Grossi, *Diritto e Morale nel Messico antico*, C. A. 1888.

minel (Clavigero). Des juges ordinaires jugeaient les affaires civiles et les délégués des grands juges siégeaient dans les villes de province.

Les Aztecs avaient créé des tribunaux d'appel qui comportaient l'emploi d'officiers de justice, chargés de faire exécuter les jugements. Les affaires étaient instruites par des juges et la tlataouni présidait parfois les assemblées de justice.

Les peines étaient sévères : peine capitale pour homicide ou adultère, pour magie, pour ivrognerie, (sauf durant les fêtes, et il y avait beaucoup de fêtes) pour les voleurs d'or[1], etc.

Peines sévères pour les altérations de poids, le vol, etc. Il y avait même, paraît-il, à Tenochtitlan un tribunal de commerce, ce qui prouve l'importance qu'y avaient les tractations de ce genre.

Industrie et Commerce. — Tenochtitlan, ville de lagune comme Venise, ne pouvait pas vivre de sa seule agriculture. Elle fut amenée, pour payer les produits comestibles qu'elle tirait du dehors, à fabriquer. Ses produits, travaux de plumes, tissus, mosaïque, orfèvrerie furent fort remarquables et se vendirent au loin.

Ils provenaient soit d'une industrie privée, soit d'une industrie d'état. Les artisans habiles étaient qualifiés « tolteca », souvenir de l'habileté des anciens habitants, ou trace de leur survivance et de leur supériorité intellectuelle parmi ces guerriers parvenus.

L'industrie d'état était l'œuvre des esclaves. Les ateliers, dirigés par des fonctionnaires, étaient situés dans les palais du tlataouni et même dans les temples.

1. Ce qui fait penser que les Aztecs n'avaient pas au fond le mépris pour cette matière qu'ils affectèrent devant les Espagnols.

Le commerce semble avoir joué un rôle important dans la société de l'Amérique Centrale. Les grands chefs des cités et de Tenochtitlan en particulier, avaient des marchands d'état attitrés qu'ils envoyaient au loin. On dit même qu'ils désignaient parfois les buts à atteindre.

D'après Sahagun, le tlataouni les avait en haute estime et les accueillait par des termes chaleureux : « Mes chers marchands et trafiquants bien-aimés, soyez les bienvenus ».

A vrai dire, ces marchands d'état semblent avoir été souvent des agents de renseignement et d'espionnage, voire même des agents provocateurs.

L'un d'eux, dans un discours, avouait : « Malgré que nous portions le titre de marchands et que nous paraissions l'être, nous sommes en réalité des soldats qui allons conquérir d'une manière dissimulée ».

Certains se déguisaient et exploraient les pays voisins en vendant des camelotes, de l'ocre, du poil de lapin, des plumes, des pierres coupantes. Rien d'étonnant alors que les indigènes qui les tenaient pour rabatteurs et espions des tlataounis les pourchassassent et que d'autre part leurs chefs les tinssent en grande estime.

En tout cas les chefs de Mexico prenaient énergiquement leur défense, une campagne contre les Huaxtecs en 1449 fut la conséquence du massacre d'une caravane. On voit une autre fois des marchands se réfugier dans un poste frontière, y être assiégés et être délivrés par une armée de secours.

Les marchands formaient une corporation renommée et puissante qui avait une juridiction spéciale.

La corporation était dirigée par deux chefs, choisis dit-on par le tlataouni (129), elle comportait plu-

sieurs classes de marchands et en particulier les marchands de caravane et les marchands sédentaires. Parmi ces derniers, on admettait les femmes. Leurs chefs portaient le titre de capitaines, les caravaniers étaient armés et prenaient part à la guerre à l'occasion. On en cite même qui annexèrent des provinces en se transformant instantanément de caravane en armée. C'est là un caractère très particulier de ces marchands qui rappellent quelque peu les pirates d'antan.

Parfois, les tlataounis les employaient comme ambassadeurs et les chargeaient de remettre aux chefs étrangers des cadeaux et d'en recevoir pour eux en échange.

Le commerce avait des routes plus ou moins protégées qui pénétraient souvent fort loin, au Chiapas. à Tehuantepec. La plus fréquentée semble avoir été la route du Tabasco, où se trouvaient le coton et le cacao. La route du sel venait de la lagune de Tampico (l'actuelle Altamira), elle longeait le pied de la Sierra Madre. Elle desservait probablement la Huaxtèque. D'autres routes reliaient le Yucatan et le Honduras, et aboutissaient à la ville de Nito.

Les marchands empruntaient souvent la voie de mer. En 1502, Barthélemy Colomb, alors qu'il longeait les côtes du Honduras, vit arriver un canot d'un tonnage considérable pour ce pays, aussi « grand qu'une galère et large de 8 pieds » (53). Il était chargé de marchandises qui venaient du Ponant.

Les Totonacs des environs de la lagune de Terminos commerçaient avec le Tabasco par canots, on dit même qu'ils allaient le long des côtes jusqu'aux Honduras.

Les routes étaient, dans certaines régions, jalon-

nées par des hôtelleries. Cortez en trouva tout le long de son itinéraire lors de son voyage du Yucatan en 1524.

Les marchandises voyageaient à dos d'homme et les porteurs faisaient, avec une charge de 30 kilos, des étapes de 60 kilomètres sur un parcours de 200 à 300 lieues (26). Ces distances expliquent la présence de produits mexicains dans des régions fort éloignées. Le mode normal était la caravane, plus ou moins escortée militairement, mais composée en général de trafiquants armés.

Les caravanes, comme cela se passait encore il y a peu de temps en Afrique ou en Arabie, partaient en groupes, et se disloquaient aux grands carrefours pour gagner les régions différentes. Le départ et le retour étaient marqués par de grandes fêtes à caractère mi-civil, mi-religieux.

Les caravaniers transportaient leurs propres marchandises et aussi celles des marchands sédentaires, dont le centre principal semble avoir été Tlatelolco, la ville jumelle de Tenochtitlan.

Les territoires à exploiter étaient répartis entre les grandes entreprises à monopole.

Les objets de commerce étaient très variés, produits alimentaires : cacao, haricots, maïs, sel; des étoffes; manteaux de cotons confectionnés, peaux travaillées ou le coton en écheveaux; des objets de luxe, des bijoux, les plumes, les pierres précieuses et surtout la turquoise; les vanneries et les poteries; les couleurs et enfin les esclaves.

Le canot que nous citions plus haut transportait : « des couvertures de coton peintes et ouvragées, des chemises sans manches et sans collet qui allaient jusqu'aux genoux, des voiles ou pagnes pour

cacher les parties honteuses, quantité d'espèces de bois avec une pierre au tranchant dur attaché avec du bitume fort et du fil, des rasoirs de cailloux, des petites haches de cuivre pour couper le bois, des sonnettes, des médailles, des creusets pour fondre le cuivre, des amandes de cacao et 25 hommes à bord ».

Les échanges se faisaient, semble-t-il, au moyen d'une balance, du genre de la romaine et de matières à matières, puisque la monnaie était inconnue.

Mœurs. — Les Aztecs, naguère chasseurs nomades devenus sédentaires, n'avaient pu, comme nous l'avons déjà dit, devenir entièrement agriculteurs par manque de terres cultivables sur leur domaine.

Ils n'en avaient pas trouvé dans les pauvres îlots de la lagune; la nécessité les avait poussés à fabriquer des terrains artificiels, les fameuses îles flottantes[1]. Il leur avait fallu en conquérir sur les rives ou dans les provinces avoisinantes.

Mais, dans ce cas, la terre ne pouvait être exploitée que par les précédents propriétaires et sous forme de fiefs. La population de la seule ville de Tenochtitlan n'aurait pu y suffire. Il ne faut donc pas rechercher chez les Tenochtitlecs des mœurs essentiellement agricoles.

Dans les parties cultivables, les terres étaient réparties suivant la loi féodale entre l'Etat, la noblesse, les temples et les communautés. Les terres d'Etat étaient cultivées par les esclaves ou par les communautés. Les terres des communautés étaient divisées entre les habitants à titre de prêt, sans alié-

1. C'étaient des jardins formés d'un cadre de clayonnages dans l'intérieur desquels un lit d'herbes et de joncs retenait une couche de terre végétale.

nation possible. Hommes et femmes y travaillaient et cultivaient le maïs, le coton, le haricot, la courge. Ils élevaient des paons, des cailles, des oies, des canards, dindons, lapins, et aussi la cochenille qu'on importa par la suite en Europe.

La division des terres était enregistrée sur un cadastre qu'utilisèrent les Espagnols dans la suite.

Les Mayas étaient aussi de bons cultivateurs, les Espagnols furent étonnés de voir leurs villes, « grandes comme Séville », entourées de champs fertiles. Il semble que la terre était la propriété du clan dont le chef faisait la répartission entre les membres. Par suite peut-être des mouvements trop fréquents des populations, le régime fut transformé et le pouvoir central dut intervenir par l'intermédiaire des chefs de districts. Toutefois, comme il n'y eut jamais au Yucatan un grand pouvoir central comparable à celui des Aztecs, il est probable que la centralisation ne dépassa pas l'échelon des grandes familles qui étaient à la tête des ligues ou confédérations. Il ne semble pas qu'elles intervinrent dans le détail de l'organisation et de la répartition des terres, que cette fonction reposa sur les chefs, les villages, chargés également de la levée des milices.

Le peuple adonné au travail de ses terres ou de ses ateliers était simple et avait des mœurs fort paisibles. L'aristocratie seule avait des goûts belliqueux.

La naissance, le mariage et les funérailles étaient les événements soumis à des rites de purification, d'invocation aux divinités. Sahagun prétend que les Aztecs pratiquaient une sorte de baptême. Il s'agit peut-être encore d'une première initiation. Le mariage, interdit entre parents du premier degré, s'accomplissait après échange de dot et au milieu de réjouissan-

ces où le clergé intervenait (Clavigero). Les mariages étaient en général exogamiques. La polygamie était autorisée, mais la coutume n'autorisait pas plus de trois femmes, de préférence les sœurs. Les grands chefs seuls avaient des harems.

Aux funérailles, le corps du défunt était recouvert des attributs du dieu qui l'avait rappelé à lui : Tlaloc pour ceux qui se noyaient, le Bacchus Tezcacucoalt pour les ivrognes, etc. Les cadavres étaient brûlés et les vases cinéraires enterrés dans la terre des temples. On trouve toutefois des tombes à inhumation richement ornées. Les Zapotecs pratiquaient la momification. Il n'y avait donc pas de règle absolue et chaque race ou peut-être chaque tribu avait conservé un mode particulier. Les chefs aztecs richement vêtus, étaient brûlés, la figure couverte d'un masque, tout comme les Atrides de Mycènes.

Costume. — Le vêtement, masculin ou féminin. était fait de coton. C'était une chemise pour les hommes du peuple, un simple pagne souvent. La coiffure seule distinguait les rangs. La déformation cranienne semble avoir été l'apanage des nobles qui portaient deux nattes de cheveux et des panaches de plumes, voire même des oiseaux naturalisés.

Les femmes de la basse classe portaient une jupe peinte qui leur tombait sur les jambes et une sorte de châle sur la poitrine. Les autres se couvraient d'étoffes plus fines et bordées en coton ou en fibre de maguey. Le tout agrémenté de plumes et de fourrures. Elles étaient fort coquettes, se teignaient les mains, le cou, la poitrine et les dents.

Hommes et femmes se couvraient de bijoux. Les tlataounis portaient une sorte de tiare qui rappelle

quelque peu celle des rois de notre antiquité, leur poitrine et leur ceinture s'agrémentaient d'ornements lourds et massifs dont l'effet en sculpture rend parfois fort désagréable les lignes et les profils. Les Mayas exagéraient encore ces ornements.

Les tisserands huaxtecs sont encore aujourd'hui renommés comme brodeurs.

Les Aztecs aimaient les jeux, qui souvent revêtaient un caractère religieux. C'étaient des exercices du genre guerrier, des tirs à l'arc, à la sarbacane, de ballon, sorte de foot-ball où l'on ne devait toucher le ballon que du genou et du coude; des exercices de gymnastique, les équilibres qui rappellent les Indes; un jeu dit des hommes volants, où des hommes déguisés en oiseaux; attachés par une corde au sommet d'un mât se poursuivaient à la façon du jeu de spiroballes.

Les temples ou plutôt les enceintes des sanctuaires comportaient généralement un terrain de jeu de balle, qui rappelle le mail, la paume ou le tennis. Ce jeu devait avoir un caractère particulièrement religieux. Il consistait à faire passer une balle à travers un anneau de pierre dans des conditions que nous connaissons assez mal.

Nous avons vu déjà l'importation de ce jeu au Yucatan, trace indiscutable d'influence toltèque. Les jeux sacrés ne sont donc pas particuliers à la Grèce antique.

Tout ce qui précède établit suffisamment que les peuples de l'Amérique Centrale, avaient largement dépassé le stade des primitifs et les premiers conquérants le sentirent. Parfois, leur admiration dépassa les bornes de la vérité. La soif de l'or, le sectarisme religieux de l'époque oblitéra malheureusement cette

impression première et ils traitèrent les civilisés du Mexique ou du Yucatan de la même manière qu'ils avaient employée dans leurs contacts avec les Caraïbes des îles.

Aperçu historique. — Un court aperçu historique complètera l'esquisse de ce tableau des civilisations de l'Amérique Centrale. Il fera saisir le trouble que jeta dans leur développement l'arrivée des étrangers venus des régions fort lointaines et si différents dans le degré de leur culture aussi bien que dans leur mentalité.

Il suffira, pour expliquer les grandeurs et les tares de cet empire, qui n'était pas encore bien assis et en y mêlant les connaissances que nous avons sur la civilisation indienne du temps, pour comprendre les difficultés que les conquérants éprouvèrent devant la résistance d'un peuple organisé, orgueilleux de son essor et animé d'un amour puissant de ses traditions et de ses foyers.

Nous avons dit combien les débuts des Aztecs furent pénibles au milieu de populations qui les méprisaient, mais toutefois en ressentaient quelque crainte. Nous avons vu aussi que le régime gouvernemental ne fut pas fort stable à ses débuts, du fait des intrigues d'une féodalité turbulente.

Le passage de l'état anarchique de l'époque de la migration à un régime organisé, municipal d'abord, puis gouvernemental, fut la conséquence du développement de la ville même.

Tenochtitlan, accolée à Tlatelolco et assise sur une série d'îlots vaseux, mit près de deux siècles à prendre sa place parmi les villes des bords de la lagune.

Cette période paraît, d'après les auteurs anciens, avoir été une longue période de souffrances et de dif-

ficultés. Son histoire n'a rien de particulier, marquée simplement par la fusion des familles dans les clans, des clans dans la cité, et enfin par l'éclosion dans la cité d'un pouvoir mi-civil, mi-militaire qui devint l'origine d'une dynastie et d'un empire.

Les besoins d'une vie municipale entraînèrent le choix d'un chef, ceux de la défense, celle d'une aristocratie militaire. Des uns et des autres sortit l'élection d'un chef supérieur. Ce fut le tlataouni.

Les premiers tlataounis restèrent dans leur rôle comme les consuls à Rome, mais peu à peu, la ville grandissant sans cesse par ses conquêtes, le tlataouni prit une importance chaque jour plus importante. Elu d'abord parmi les plus nobles, ou les plus vaillants par les chefs de famille ou de clan, il le fut plus tard uniquement dans une famille distinguée de l'aristocratie féodale qui avait pris la suprématie dans la ville et dans l'Etat.

Au bout de deux siècles, une dynastie allait finalement se fonder qui fut l'œuvre d'un tlataouni plus énergique, Acamapichtli qui fut élu en 1352. Neuf chefs, de rôle inégal, lui succédèrent et portèrent la pauvre cité de la lagune à la tête d'un grand empire. Cette date de 1352 montre que cet empire aztec n'eut pas une longue durée puisque, en 1517, les Espagnols apparurent sur les côtes du golfe du Mexique.

La féodalité, d'où était sortie la dynastie, ne se tint pas pour battue et à la mort même d'Acamapitchli des réactions se produisirent, des troubles et même un interrègne. Toutefois, devant la force des événements sans doute, un de ses fils lui succéda.

Tenochtitlan n'était pas, tant s'en faut, alors la cité importante de la vallée. Il semble qu'à cette époque la ville prépondérante était Colhuacan dont le

chef avait une cour organisée, avec un chef de guerre, un maître du protocole, un majordome, un chef des artisans (26).

En 1409, les nobles se réunirent pour élire un troisième tlataouni. L'élection se porta sur un frère du roi défunt, ce qui créa une sorte de précédent. La situation de la ville était encore médiocre. Les Tenochtitlecs étaient considérés par les voisins comme des affranchis dont on n'a pas à ménager les sentiments. Ce troisième tlataouni fut même attiré dans un guet-apens par les habitants d'une des villes du voisinage et massacré, sans que les Tenochtillecs aient pu venger immédiatement l'offense.

Le quatrième tlataouni, Itzcoalt changea la face des choses et son règne marqua le point de départ d'une remarquable épopée. Dès 1425, il rejeta le joug des villes des rives de la lagune dont il commença la conquête. Avec une grande habileté et une politique consommée, il sut rallier à lui les vaincus et les enrôla dans les rangs de son armée.

Il fut l'auteur de la triplice des trois cités de la lagune, Tenochtillan, Tacuba (Acolhuacan) et Tezcuco. Leur alliance fut la base de l'empire. Les clauses politiques permirent aux chefs de ces trois villes, une certaine immixtion dans le gouvernement des alliés, puisque les chefs de Tacuba et de Tezcuco furent, comme nous l'avons dit, membres du collège électoral de Tenochtitlan

L'alliance demeura indissoluble jusqu'à la fin de l'empire. Une faction de Tezcuco seulement trahit la cause et aida les Espagnols, mais la majorité des Tezcuctecs restèrent fidèle à la cause nationale.

Cette triplice ne fut pas sans exciter les craintes des voisins. Ils essayèrent des offensives préventives

qui échouèrent et l'avenir donna raison à leurs craintes.

A la mort d'Itzcoalt, le pouvoir était suffisamment assuré pour que le héros ait pu désigner son successeur de son vivant. La coutume subsista et l'élection ne fut plus dès lors qu'une formalité dont on n'osa pas toutefois se défaire. En cas de mort inattendue, la famille du tlataouni suppléait à son défaut et désignait l'héritier.

Sous le cinquième tlataouni, Moteczuma Ier, le rythme du développement s'accentua. Ce n'était plus contre les petits territoires voisins, déjà soumis, mais vers les provinces de la périphérie, comme la Guerrero, que se portèrent les armées conquérantes. Vers le milieu du xve siècle, la confédération avait conquis les Mixtecs de l'Etat de Puebla, alliés aux Tlaxcalecs, qui déjà se montraient les ennemis irréductibles de Tenochtitlan. Les armées alliées abordèrent le golfe du Mexique dans l'Etat de Vera Cruz et les montagnes de l'ouest où s'étaient réfugiés les Otomis. Vers le nord, elles atteignirent les confins de la vallée.

Sous le successeur de Moteczuma Ier les bornes de l'empire furent reculées jusqu'à l'isthme de Tehuantepec (à 400 milles de Mexico), et aux confins du Michoacan.

A côté de la capitale des conquérants vivait la cité jumelle et parente de Tlatelolco. Une longue jalousie les divisait, source de dissentiments continuels. Arrivés à un degré de puissance qui leur donnait les droits du plus fort, les Tenochtitlecs ne voulurent plus supporter cette voisine gênante. A la suite d'une chicane, Tlatelolco fut occupée et rattachée purement et simplement à la capitale, tout en conservant toutefois son organisation municipale propre.

Les conquêtes des Aztecs avaient été trop rapides, l'assimilation trop lente, les charges étaient sans doute trop lourdes. En particulier, les prélèvements en hommes pour les sacrifices au dieu de la guerre répugnait aux peuples soumis par la violence, mais toujours prêts à rejeter l'oppression. Ils se révoltèrent dès lors à l'état chronique, obligeant les Aztecs à faire d'interminable campagnes et à affaiblir leurs armées par de nombreuses garnisons.

Par ailleurs, l'aristocratie aztèque n'avait pas oublié ses prérogatives. Elle profita de la faiblesse du septième tlataouni, et sans doute avec l'aide du clergé elle se débarrassa de lui par le poison, le jugeant trop faible, et capitaine trop maladroit. Elle ne reprit pas le pouvoir, mais elle décida que le tlataouni, avant d'être définitivement investi de la toute-puissance, devrait avoir conduit une guerre, fait ses preuves militaires et acquis de ce fait assez d'esclaves pour que son avènement fût une fête digne du dieu.

C'est ainsi que le huitième tlataouni fit une guerre contre les Zapotecs et sacrifia 72.000 prisonniers sur le temple qu'il venait d'élever, pour payer sans doute l'aide du clergé. Il guerroya jusqu'au Rio Panuco au Nord, aborda le Chiapas, le Guatemala aux environs de 1500.

C'était un grand seigneur, grand bâtisseur, amateur de musique, aimant les palais magnifiques.

En 1503, arriva au pouvoir celui qui devait être le dernier des grands chefs. Figure curieuse que ce Moteczuma II. A une âme de chef militaire, il alliait la mentalité d'un moine doctrinaire. Ascète à ses moments, ce contempteur des droits de sa noblesse et de son peuple, avait les goûts fastueux d'un Louis XIV

exotique, si l'on en croit les conquérants tout au moins. A son lever assistaient 500 nobles qui devaient vivre à sa cour. C'étaient peut-être plutôt des otages que des courtisans. Ils n'entraient en sa présence que nu-pieds, revêtus d'habits misérables

Son palais contenait cent chambres et une des salles de réception pouvait contenir 300 personnes[1] (26). Les grands officiers, les serviteurs, les artisans d'Etat, le harem y étaient logés. Les cours contenaient des volières de marbres, les jardins des viviers et des ménageries[2].

Nous sommes loin des huttes et même des maisons en adobe des pueblos.

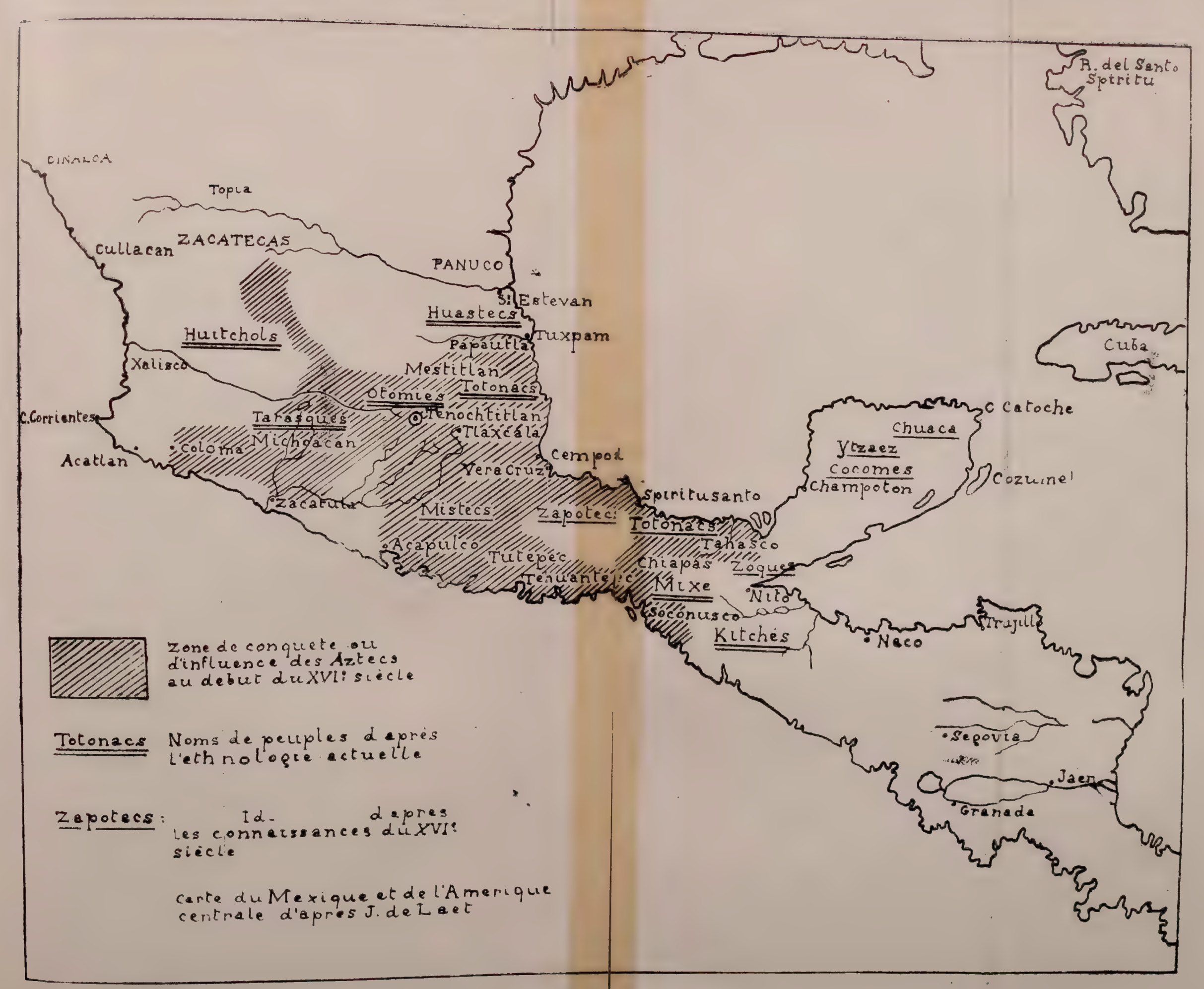
Guerrier par goût autant que par nécessité, il veillait jalousement sur son armée. Il surveillait l'entraînement, la discipline et l'encadrement. Dans les rares intervalles de paix, il l'employait aux travaux publics.

Un de ses buts politiques fut la destruction de la république de Tlaxcala, réfuge de tous ses ennemis. Il envoya plusieurs expéditions contre elle. La petite république sut se défendre et au moment où Cortez débarqua elle était libre encore et par haine des Aztecs elle devint la fidèle et précieuse alliée des conquérants.

Moteczuma montra dans une lutte inégale des qualités éminentes. Il essaya, en usant de diplomatie, d'éloigner les étrangers. N'y pouvant réussir et fait prisonnier par traîtrise, il montra un courage digne d'une cause aussi noble et mourut dignement.

La civilisation aztèque n'était pas isolée, et les

1. Cortez logea avec sa petite armée dans un de ces palais.
2. Le parc actuel de Chapultepec est un ancien parc royal.



L'empire aztec.

autres villes du plateau avaient elles aussi pris un remarquable essor.

A Acolhuacan, le chef Negahualpilli, grand législateur, avait créé une cour de justice (57) composée de fonctionnaires bien rétribués. Les percepteurs levaient sur les riches une dîme destinée à l'entretien des pauvres. Il avait interdit les sacrifices humains, sauf en cas de guerre. Sa capitale, Tezcuco, était comme l'Athènes du Mexique.

Ixtlilxochitl a donné une longue liste des chefs de cette ville. Si nous ne pouvons en contrôler par recoupement la véracité, il semble bien qu'elle exprime tout au moins l'ancienneté relative de la dynastie qui d'après d'autres documents précéda quelque peu celle de Tenochtitlan.

Nous ne connaissons malheureusement rien actuellement sur l'histoire des peuples un peu excentriques comme les Zapotecs, les Tarascans du Michoacan. Il est assez vraisemblable queces peuples, chez qui on retrace une civilisation équivalente à celle des Aztecs eurent une histoire assez semblable à la leur. Au XVe siècle les Aztecs étaient sur le point de les conquérir et peut-être de les entraîner dans un plus grand empire. Leur territoire était déjà fortement entamé. Les Zapotecs avaient été vaincus près de Mitla, les Tarascans avaient repoussé les premières attaques, mais les Aztecs renouvelaient leurs campagnes, sans reculer devant leurs pertes et les distances, L'invasion espagnole vint à temps arrêter leur élan, mais on ne saurait assurer que le sort des provinces, qui ne surent pas s'allier aux Aztecs contre l'envahisseur, ait été plus heureux sous le joug des vainqueurs étrangers à leur race.

Nous reviendrons encore une fois sur la question

si discutée du nombre des habitants. Ce nombre pourrait expliquer l'état de prospérité des peuples du Mexique et permettre d'estimer les ravages qu'y commirent les conquérants blancs.

Nous avons vu déjà que certaines villes étaient considérables. Suivant les auteurs, la population de Tenochtitlan varie de 60.000 habitants suivant Prescott, à 300.000 suivant Sahagun ou 1.500.000 d'après Torquemada. Cortez nous cite aux environs, de nombreuses cités de 20.000, 30.000 maisons et les effectifs des armées qu'il rencontre sont si élevées qu'on n'ose pas croire qu'il n'exagère pas quelque peu. Nous avons déjà exposé brièvement l'histoire des Mayas[1]. Nous y avons trouvé des cataclysmes assez synchrones pour faire penser que les peuples pré-aztecs et mayas ressentaient les mêmes pulsations. Les grands traits communs permettent d'estimer qu'ils vivaient une vie à peu près identique mais avec des caractères particuliers un peu différents. Les Mayas étaient moins militaires, plus indisciplinés et surtout beaucoup plus artistes. Mais sous les autres aspects leur état de civilisation était au même stade et même un peu supérieur à celui des Pré-Aztecs.

Les Espagnols détruisirent en quelques mois cet édifice. Ils ne surent pas exploiter les belles qualités de ces peuples, il ne faut d'ailleurs en accuser que leur siècle et le manque d'expérience dans les choses coloniales. Ils avaient devant eux des peuples bien moins barbares que ne l'étaient à l'époque certains peuples européens, mais ils les considérèrent toujours comme des « sauvages ».

1. Voir p. 151.

Nous retrouverons au Pérou une civilisation peut-être inférieure sous certains côtés mais qui dans l'ensemble approchait du même stade, tout en présentant un autre aspect social dont on a souvent méconnu la réalité, les origines et l'évolution.

Civilisations de l'Amérique du Sud

Généralités.

Sans que nous puissions en juger les raisons profondes, nous constatons sur la côte orientale de l'Amérique du Sud l'éclosion de civilisations en bien des points comparables comme degré à celles de l'Amérique Centrale.

Nous reviendrons dans la suite sur les civilisations dont le théâtre fut le Nord-Ouest de l'Amérique du Sud et qui servirent peut-être soit de lien entre ces deux grands foyers, soit de transition entre elles et les peuples restés à l'état primitif de l'Est et du Centre de l'Amérique du Sud. Comparables en ceci aux Pueblos de l'Amérique du Nord, elles sont d'ailleurs encore assez mal connues et nous réservent peut-être bien des surprises et des champs d'études, lorsque les forêts et les régions encore aujourd'hui peu accessibles seront explorées.

Pour la commodité de l'exposition nous emploierons pour l'ensemble des civilisations qui se développèrent sur les Etats actuels de la Colombie du Sud, Ecuador, Bolivie, Pérou et Nord du Chili, le terme général « péruvien » que lui donnèrent les conquérants espagnols.

Les civilisations péruviennes, comme celles de l'Amérique Centrale, ne furent l'œuvre, ni d'un seul

peuple ni d'une seule époque. Si nous connaissons mieux celle des Incas, c'est que, comme celle des Aztecs au Mexique, elle fut la dernière venue et fut décrite plus spécialement par les premiers auteurs. Mais elle n'était pas totalement originale. Elle se greffa sur des civilisations plus anciennes dont elle hérita et qu'elle synthétisa en quelque sorte.

Ces civilisations pré-inca ou mieux pré-kitchuas différaient plus entre elles que celles du groupe pré-aztec. Ces différences sont dues sans doute à de plus grandes divergences d'origines. Encore que nous soyions assez mal éclairés sur ces origines, nous commençons à y démêler des différences ethniques et anthropologiques considérables. Il semble bien que certains de ces peuples soient arrivés sur la côte américaine par voie de mer et qu'ils n'appartiennent nullement à la race ou aux races de ceux qui y vinrent par voie de terre. Et même parmi ces derniers, il est possible que l'orientation des routes de migration se soit trouvée dans des directions géographiques presque opposées, indiquant des points de départ diamétralement étrangers les uns aux autres.

D'autre part, si, pour le Mexique et l'Amérique Centrale, nous pouvons considérer en partie au moins les peuples comme ayant suivi un même courant et offrant par conséquent une certaine unité de mouvement dans les temps, pour les Péruviens nous sommes en présence d'une incertitude presque totale. Les peuples ne s'étant pas suivis sur une même route, et au contraire en ayant utilisé plusieurs complètement différentes, nous ne pouvons retrouver de ce fait aucun ordre de succession, aucune indication même vague de l'époque de leur mouvement.

Leurs civilisations tendaient toutefois, par suite des échanges, des mélanges ethniques, des relations commerciales, à s'uniformiser.

Le fait que certains peuples vinrent par mer est indiqué par les premiers chroniqueurs qui recueillirent les vieilles légendes. Il est confirmé par l'anthropologie. Etait-ce une migration directe des Malayo-Polynésiens? Etaient-ce simplement des peuples déjà arrivés depuis longtemps en Amérique et qui poursuivaient, par la route mixte des côtes, des migrations déjà anciennes? Il faut attendre le résultat des travaux futurs pour répondre.

Civilisations archaïques

Ces peuples avaient trouvé eux-mêmes à leur arrivée des populations déjà établies sur la côte ou sur les hauts plateaux andins. Ce substratum nous est encore mal connu dans son ensemble.

Uhle et Rivet sont d'accord avec la plupart des auteurs pour voir dans les Urus ou Uros, un des peuples de ce substratum. On le retrouve en petits groupements le long du Desaguadero, au lac Coipasa, et sur les côtes jusqu'au Chili.

Linguistiquement, Uhle les apparente aux Araucans du Chili et aux Patagons. Boman (13) aux Tchangos. Rivet les rattache au groupe arawak et pense que la séparation fut très ancienne, car la langue uru ne présente en effet que des racines arawaks et diffère sensiblement dans son évolution.

D'où vinrent les Urus? Gonzalez de la Rosa les fait remonter du Brésil par-dessus la Cordillère. Cette

origine concorderait avec la parenté arawak et Chamberlain (22) a établi que le peuple arawak avait poussé des pointes dans les hautes vallées andines, précisément à hauteur de l'Ecuador et du Pérou.

J. de Velasco signale dans l'Ecuador les populations antérieures aux peuples que nous appelons pré Kitchuas. Ces populations étaient-elles composées elles aussi de ces mêmes Urus? Les Urus occupèrent-ils toute la région péruvienne ou seulement un canton? L'œuvre des peuplements archaïques du Nord-Ouest de l'Amérique du Sud est-elle le fait d'un seul et même peuple? Peut-on le rapprocher de ces populations archaïques que nous avons vues en Amérique Centrale au-dessous des Pré-Aztecs?

Il est encore trop tôt pour répondre et en Amérique du Sud, les origines paraissent beaucoup plus complexes que dans l'Amérique du Nord, ce qui incite d'autant plus à la prudence.

Civilisations prékitchuas.

Les peuples qui remplacèrent les Urus et les peuples de leur étage culturel, semblent être venus, nous l'avons dit, de plusieurs directions sensiblement différentes et en migrations qui s'étendent sur un grand espace de temps.

Leur multiplicité n'est pas sans nous causer un embarras qui n'a pas été diminué par le besoin de classification de certains archéologues. Nous chercherons à simplifier autant qu'il sera possible pour donner un aspect général plus large, qui permettra peut-être mieux de juger le côté purement historique.

Nous envisagerons quatre ou cinq grands foyers culturels autour desquels les tribus très nombreuses s'agglomérèrent, soit par suite d'affinités de race, soit par conséquence de la loi du plus fort. De ces agglutinations résultèrent des confédérations de peuples qui donnent l'impression d'empires synchrones ou successifs qui cherchèrent plus ou moins à s'absorber entre eux selon leur voisinage.

Nous rattacherons à leur étude celle de la confédération de Bogota, dans l'actuelle Colombie, qui eut son centre dans la vallée de la Magdalena[1]. Cette rivière appartient plutôt au versant atlantique, mais la civilisation qui s'y forma semble tenir plutôt aux civilisations du versant pacifique. Elle se rattache à ces Chibchas qui furent, comme les Pueblos, des peuples de civilisations intermédiaires.

Plus au sud en Colombie, se groupa la Confédération de Quito, puis plus loin une confédération Chimu, avec un centre de gravité à Gran Chimu, près de Moche (proche de l'actuelle Trujillo).

Sur les hauts plateaux andins se répandirent les confédérations Aymaras, puis Kitchuas. Enfin beaucoup plus au sud, sur la côte, les Incas, les Araucans et sur le versant atlantique des Andes, les Diaguites et les Calchaquis.

Sur les confins de ces confédérations et en particulier au nord-est vers la Guiane (nom pris dans le sens ancien[2]) et au sud-est, vers l'Argentine, des civilisations plus ou moins dues au rayonnement des précédentes, commençaient à se créer. On les

1. La Magdelena se jette dans la mer des Caraïbes entre le golfe de Darien et le lac de Macaraïbo.
2. La Guiane comprenait la partie nord, nord-est de l'Amérique du Sud, entre l'Orénoque, l'Amazone et l'Océan Atlantique.

connaît encore fort mal actuellement mais certaines trouvailles récentes permettent d'en démêler l'existence.

Un des caractères les plus fréquemment observés parmi ces peuples de la côte et surtout chez ceux qui vivent le plus près de la ligne équatoriale est une douceur des mœurs qui va parfois jusqu'à l'apathie; c'est sans doute le résultat de l'uniformité d'un climat anémiant et toujours égal. Cette passivité explique la facilité des conquêtes et le mode de gouvernement que leur imposèrent les gens de la montagne comme les Incas ou des étrangers comme les Espagnols.

Les peuples de la période pré-kitchua, tout au moins ceux qui migrèrent par voie de terre, vinrent par vagues successives de migrations. Rivet y perçoit deux sens généraux de mouvements comportant chacun plusieurs vagues. L'un semble avoir ses origines à l'est, l'autre au nord.

Dans l'ordre des temps, les Urus furent probablement chassés par un flot malayo-polynésien, qui battit la côte depuis le Mexique jusqu'au Nord du Chili. Ces Malayo-Polynésiens furent suivis par une invasion caraïbe qui ne put dépasser la Colombie. Cette invasion, peu importante dans son ampleur, eut de grosses conséquences, car c'est elle, selon toute vraisemblance, qui servit de vecteur à l'importation de la métallurgie de l'or en alliage.

Des peuples venant du Nord connurent cette métallurgie en cours de route et l'apportèrent jusqu'au Pérou. Cette invasion nordique correspond peut-être à la période que Spinden désigne comme archaïque. Pendant cela, au Sud, des tribus aymaras, venues du Sud-Est escaladaient les Andes

et atteignaient le bassin du lac Titicaca où elles fondèrent le grand sanctuaire religieux de Tiahuanaco. Bien d'autres migrations vinrent encore de l'Est ou du Sud-Est et nous verrons qu'au temps même des Incas et presque à la veille de l'arrivée des Espagnols, les armées Kitchuas devaient refouler périodiquement des bandes de migrateurs provenant de ces mêmes directions.

Ces peuples différents qui s'étaient rendu maîtres soit d'un espace de plage, soit d'une vallée andine, cherchèrent à l'élargir. Fixés plus tard dans certaines régions à frontières naturelles difficiles, ils éprouvèrent le besoin de s'étendre. Il en résulta des asservissements, des mélanges et des commerces qui amenèrent la formation des confédérations que nous avons énumérées ci-dessus. C'est sur cet agglomérat de races qui commençaient à se pénétrer que s'étendit la dernière invasion, celle des Kitchuas, d'où sortit l'empire Inca.

Ce qui différencie essentiellement l'histoire des peuples Pré-Kitchuas de celle des Pré-Aztecs, ce sont les solutions de continuité. Rivet le fait remarquer ainsi : « De la civilisation très fruste des pêcheurs côtiers, on passe sans transition à la civilisation Protonasca. Entre l'outil à faciès paléolithique et le bel instrument néolithique, il y a un hiatus... ceci est la preuve que les civilisations qui apparaissent après la civilisation primitive des pêcheurs Uru Pukinas, n'ont rien de commun avec elle ».

C'est là sans doute le résultat de la divergence des routes suivies et des origines des nouveaux venus. Montesinos le constate aussi : « Les uns, dit-il, vinrent du Chili, les autres des Andes, de la Terreferme ou de la mer du Sud, voilà ce que j'ai pu ap-

prendre dans les chants historiques et les anciennes traditions »; et encore « c'est une ancienne tradition à Quito, qu'à plusieurs reprises, on vit arriver du Sud et du Nord des peuples nombreux, les uns par mer, les autres par terre, qu'ils peuplèrent d'abord les côtes, puis remontèrent vers l'intérieur ».

Marquez (83) reconnaît trois races qui, en grandes lignes, rentrent dans le même cadre : pampéenne, caraïbe et andine; la race andine ayant dû subir, en des temps lointains, des influences asiatiques.

Tout ceci nous montre assez nettement le caractère propre au peuplement de l'Amérique du Sud, au tourbillonnement des races venues de presque tous les points de l'horizon, qui par terre, qui par mer, apportant des éléments culturels fort différents. Nous n'y trouverons même plus cette apparence d'unité que nous avons vue dans l'Amérique du Nord. Toutes les catastrophes humaines y sont possibles, toutes les successions, même les plus inattendues.

Si l'on peut percevoir, dans une certaine mesure, les directions d'origine, l'ordre des migrations reste dans le doute, leur succession peut-être parfois seulement établie sur des faits ethnographiques. On trouve bien de-ci de-là dans les temps relativement proches dela conquête, quelques dates, mais encore sont-elles suspectes. Les Péruviens n'ont pas connu l'écriture, tout au moins dans les derniers siècles qui précédèrent l'arrivée des Espagnols et les comptes au moyen des nœuds de ficelles, les quipus, ne nous révèlent pas encore leurs secrets d'une façon indiscutable.

Uhle date les monuments de Tiahuanaco, témoins probables de l'arrivée des Aymaras, de 1500 ou 1000

av. J.-C. et la période Chimu de 500 après J.-C. Ce sont des approximations qui ont l'avantage de montrer que, pas plus au Pérou qu'au Mexique, il ne faut chercher des antiquités culturelles fort considérables.

Nous ferons un court examen des divers foyers de culture pré-kitchuas, en prenant, à défaut d'ordre dans les temps, l'ordre géographique. Les seules indications des réactions réciproques pourront nous aider à retrouver quelque synchronisme.

La confédération de *Bogota* fut l'œuvre des Zippas, chefs élus qui basaient leur puissance sur une influence religieuse, une parenté mystique avec le Soleil. Les Zippas appartenaient peut-être, comme les Incas, à une tribu principale qui imposa sa dynastie, sa culture et sa langue aux provinces de la vallée moyenne de la Magdalena.

Ce centre est important, car il est au croisement d'une voie de pénétration vers le Sud, et des routes de migrations venant du Nord par l'Amérique Centrale ou de la région Nord-Est de l'Amérique du Sud par la côte ou les vallées des affluents du Moyen-Orénoque.

Sous l'impulsion des Zippas ou Zagues se fonda une confédération de Cundimarca (70). C'était une institution à base féodale. Elle chercha à s'étendre vers les Muzos, les Moscas jusqu'à Tunga, dans la vallée de la Magdalena, et à franchir les premières chaînes des deux Cordillères orientale et occidentale.

Leur centre était Bogota, ville « spacieuse et ordonnée » où la cour des Zippas jetait une sorte d'éclat. Les ruines, d'ailleurs peu fouillées, n'ont pas

livré de documents fort importants, elles témoignent cependant de la présence de monuments assez considérables. Le sanctuaire de Sogamoso[1] marque une technique assez voisine de celle dont nous verrons les produits au Pérou, monuments de pierres dégrossies et de dimensions importantes.

Il était consacré au Soleil et était orné de métaux précieux que les conquérants espagnols dérobèrent, et qui témoignent de la connaissance de la métallurgie. Les sculptures, dont on a retrouvé quelques restes et en particulier leurs statues colossales, pourraient s'apparenter, dit-on, à des monuments trouvés dans l'île de Pâques. Les Moscas savaient supputer les temps et avaient su confectionner un calendrier, dont Humbolt a emprunté la description au P. Jon Domingo Duquesne. Ils étaient agriculteurs et, d'après Humbolt, leurs champs offraient de riches moissons de maïs et de patates.

Caras. — Plus au sud, se trouvait la confédération de Quito ou Cara, reliée à la précédente peut-être par la province de Popayan où, dit de Laet, « les sauvages surpassent de beaucoup les autres Américains, en industrie, civilité de mœurs et courtoisie ».

La puissance de la confédération de Quito contrebalança longtemps celle des Incas. Née sur la côte, elle eut plus tard son centre à Quito, avec une large façade sur le Pacifique, sur le Manabi et la côte des Esmeraldas. L'amalgamation des peuples de cette région se serait sans doute encore étendue autour du foyer de Quito, si les Incas n'avaient attiré vers eux ce courant de sociabilité qui semble marquer

1. Sogamoso est au N.-E. de Bogota dans la Cordillère orientale.

l'époque qui précède de peu le xve siècle. Il est assez symptomatique de constater la coïncidence de ces mouvements sociaux avec ceux que nous avons vus dans l'Amérique Centrale. Le phénomène de cristallisation marquait un stade culturel et il semble bien que l'Amérique l'atteignait. Toute la partie qui s'étend du Rio Grande au Chili et assez profondément à l'Est des Andes, recherchait alors ce mode de confédération politique qui marquait un progrès dans l'organisation sociale précédente.

Les peuples de la confédération de Quito étaient, d'après Velasco, d'origines différentes, mais ceux qui vivaient sur les côtes semblaient appartenir à une même famille et avoir une caractéristique commune, l'arrachement de deux incisives. Telle mutilation, si l'on pouvait la retracer en Océanie, serait singulièrement évocatrice au point de vue des origines de peuples qu'on dit être venus par mer. Les Caras pratiquaient la déformation cranienne.

On peut penser que le mouvement d'agrégation, peut se placer vers le viie siècle après J.-C. et eut comme animateurs les « scyri », chefs d'un peuple appelé Cara ou Caraque dont le centre était primitivement sur la côte du côté de l'actuel Puerto Viego[1]. La légende veut que ces Caras, comme le peuple des Géants (sans doute des gens de la taille et peut-être de la famille des Patagons), qui s'établirent sur la côte de Manabi, soient venus par mer. Gonzalez de la Rosa (109) estime qu'ils étaient apparentés aux habitants des régions sud de la Colombie à qui l'on attribue aussi une origine maritime.

1. Au nord de la baie de Guayaquil, Puerto Viego fut un des premiers centres que fondèrent les Espagnols de Pizarro.

Les légendes sont en quelque sorte confirmées par le fait que les cercueils qu'on retrouve parfois assez loin des côtes ont la forme de canots. Ce caractère, que les Caras partagent avec certains Scandinaves, marque assez nettement des mœurs de peuples de la mer.

Beuchat croit aussi à cette origine maritime et il ajoute qu'avant les Caras il existait déjà une civilisation en pays Cara, civilisation dont nous ne connaissons que bien peu de choses.

Etait-elle l'œuvre de contemporains des Urus, c'est-à-dire de peuples très primitifs, était-elle l'œuvre de populations de migration plus récente et submergée par une invasion de peuples maritimes? Certains mélanges que nous connaissons sur les côtes de la Méditerranée peuvent inciter à imaginer ces phénomènes où localement un peuple a été envahi et asservi successivement par plusieurs séries de colonies étrangères.

Partis de la côte, les Caras gravirent lentement les pentes des Andes et après deux siècles de marche ils s'emparèrent, au xe siècle, d'un petit état indigène dont le centre était Quito et dont la civilisation paraît avoir été inférieure à la leur.

Par alliances ou par conquêtes, la confédération s'étendit au Nord et au Sud. C'étaient les seules directions d'expansion possibles. Elle engloba les Guanca Vilcas entre autres, dont une des armes était la « masse de jet » c'est-à-dire probablement le boomerang. C'est un des documents ethniques les plus curieux qui évoque des parentés australiennes.

La confédération des scyri se serait sans doute étendue plus loin si, vers le xive siècle, n'était survenue du Sud la conquête inca. Les scyri se défen-

dirent longtemps, mais certains peuples de la confédération trahirent leur cause. Grâce à ces défections, les Incas malgré l'éloignement de leur capitale et les graves revers qu'ils avaient subis au début purent achever leur conquête et s'emparer de Quito.

En 1450 ou 1475, la confédération fut absorbée par le Capac Inca Topa. Pour donner un air de légitimité à sa conquête, Topa épousa la fille du dernier scyri et se fit proclamer son successeur légal.

Le gouvernement de Quito était du type féodal et électoral. Le scyri était élu par les nobles, c'est-à-dire par les chefs militaires des tribus composantes et ses pouvoirs limités dans une certaine mesure par ces électeurs. Velasco a donné la liste d'une dynastie de 19 scyri qui s'étend sur une période d'environ 500 ans. L'origine remonterait donc au xe siècle, les cinq derniers règnes allant de 1300 environ à 1487, date où les capacs incas remplacèrent les princes caras.

Comme dans tous les états féodaux de cette période en Amérique, le pouvoir était fortement appuyé sur le clergé. La religion des Caras différait quelque peu de celle des peuples américains contemporains. Ils adoraient spécialement la puissance de la mer. Ils avaient des idoles de terre cuite ou de pierre. Le clergé était dirigé par un grand prêtre qui avait une certaine part au gouvernement.

Nous connaissons mal le culte, il est probable que, comme tous les cultes américains en général, il comportait danses, musique et sacrifices.

Les Caras, contrairement aux précédents habitants de leur pays qui pratiquaient l'inhumation, se contentaient de déposer leurs morts sur le sol, en les recouvrant de pierres jusqu'à former un monticule.

Ils vivaient en villages où les plus riches et les nobles avaient semble-t-il des maisons de pierres. Le Quito pré-inca possédait déjà des édifices en pierre construits avec le cintre et la voûte. Les nombreuses pucaras ou forteresses carrées à 1 ou 2 étages qu'on retrouve sur le territoire de l'Ecuador remonteraient jusqu'à eux. On y entrait par les terrasses.

Ils avaient acquis certains traits de civilisation qui les rapprochent des Mexicains et des Péruviens, sans qu'il soit possible, dans l'état de nos connaissances, de pouvoir encore discriminer exactement la part qui revient à ces civilisations. Ils savaient tisser, tanner les peaux, tailler les pierres précieuses, arts qui peuvent indiquer une liaison avec le Mexique. Ils avaient, d'après Velasco, un système d'enregistrement qui rappelle les « quipus » du Pérou. Il ne consistait pas en ficelles à nœuds, mais en tablettes de bois ou de pierres divisées en casiers, dans lesquels on plaçait des petites pierres, de taille et de couleur diverses. C'est le même principe appliqué sous une forme un peu différente.

Leur poterie, surtout sur la côte, était assez fine. Mais les objets très spécifiques de leur civilisation que Saville a trouvés en grand nombre sur les côtes du Manabi, sont des sièges en pierre. Ces sièges taillés assez rudement dans la pierre ont une forme qui rappelle nos fauteuils de jardin en osier. On les trouve généralement par rangées, souvent en plein air, et ces rangées marquaient peut-être un sanctuaire. Certains d'entre eux paraissent extrêmement anciens (126).

Les Caras vivant dans un pays placé précisément sur la voie qui réunissait les régions où le métal était connu, ne pouvaient l'ignorer. On prétend même qu'ils connaissaient le platine.

L'étude plus approfondie des régions Caras, de la côte des Esmeraldas et de la Colombie occidentale, serait fort intéressante si l'on pouvait y démêler des caractères rappelant les civilisations océaniennes. On peut dire dès maintenant qu'en tout cas, en bien des points, on y retrouve des ressemblances avec des cultures plus méridionales qui perdurerent sous les Incas sur une grande partie des côtes de l'Amérique du Sud occidentale. De La Rosa, pense qu'il y eut peu avant la conquête espagnole une invasion de peuples, peut-être des Jibaros, qui submergea la vieille civilisation Cara. Les Indiens que rencontrèrent en majeure partie les Espagnols dans cette région, appartenaient à ce flot barbare récent. Les Espagnols toutefois avaient compris le phénomène et n'attribuaient pas aux Jibaros, si Jibaros il y a, la civilisation dont ils découvraient souvent les vestiges.

Chimu. — Parmi les civilisations plus méridionales dont nous venons de parler, la confédération Chimu a acquis une grande célébrité par sa céramique.

Ces Chimus ou Yuncas auraient remplacé dans la région de l'actuelle province de Libertad (Pérou) une race plus ancienne. Cette race était-elle même parvenue à un degré de civilisation déjà au-dessus du primitif? Uhle l'a nommée Pro-Chimu (149). Elle correspondrait d'après Rivet à une migration malayo-polynésienne ou centro-américaine. Nadaillac l'apparente aux Mexicains et Beuchat aux Icas qui vivaient plus au sud. Montesinos la croit. venue par mer.

Uhle a retracé dans cette région une population brachycéphale, sans pouvoir discerner la plus an-

cienne. Il croit toutefois pouvoir associer les dolychocéphales avec la poterie polychrome. Or cette poterie polychrome est antérieure à la poterie noire.

Le problème du peuplement semble plus complexe encore dans cette région. Après les races du type Uru, il y eut probablement une superposition de races fort différentes dans leurs origines comme dans leurs mœurs. Ce qui complique la classification de tous les vestiges qu'elles ont laissés.

La confédération chimu où fusionnèrent probablement les tribus de races si diverses, s'étendit vers le nord jusqu'aux limites de celle de Quito ou tout au moins jusqu'au désert de Sechura. Vers le sud, elle atteignit Pachacamac, à hauteur de Lima. Elle ne semble pas avoir remonté très haut sur les pentes des Andes, mais elle subit au contraire les influences des Aymaras de la région du Titicaca.

Le centre de gravité de la confédération oscillait entre Chanchan et cette ville que nous connaissons par les ruines de Moche. La principale des tribus composantes fut celle des Yuncas établis à Chanchan.

Nous connaissons bien peu de choses de leur civilisation. On pense qu'elle est antérieure à celle des Aymaras et que les Chimus connaissaient le tissage, la métallurgie et une céramique très caractéristique. La poterie yunca est noire, dure, très bien cuite. Elle présente des formes très expressives, anthropo- ou zoomorphes.

La poterie polychrome plus ancienne dite chimu, est ornée de dessins géométriqes ou zoomorphes très stylisés.

Nous ne connaissons à peu près rien de leur organisation sociale, sauf ce qui peut en transparaître sous

le fond incasique. On a retrouvé à Moche des temples de la Lune et du Soleil antérieurs à la période aymara, d'après Uhle. Ce qui prouverait un développement intellectuel déjà sérieux, puisqu'il nécessitait en général des notions d'astronomie.

Leur architecture d'ailleurs témoigne de connaissances déjà avancées en art et en mécanique. Les ruines de Chanchan, de Moche, les huacas évoquent des moyens assez comparables à ceux des Toltecs ou à ceux des Aymaras. On y trouve les restes d'aqueducs, de magasins, de pyramides. Ces pyramides sont en général tronquées, superposées comme les pyramides du Mexique. Comme elles aussi leur noyau est en adobe ou en pierraille. Elles servaient de bases à des temples et semblent plus proches de celles de Mt Alban ou de Copan, que de celles de Pachacamac, cependant beaucoup plus voisines. Cette parenté peut provenir d'ailleurs de ce que le commerce était plus facile vers le Nord qu'à travers les contreforts des Andes qui découpent la côte plus au Sud en une quantité de cellules presque étanches. Elle peut venir aussi des ressemblances de religion.

On ne sait si les Chimus et leurs contemporains et voisins ont connu une écriture. Une opinion émise dernièrement par Mme Velez Lopez tendrait à l'affirmative, ce qui confirmerait ce que Nadaillac disait : « Dans la province de Tarapuca, on trouve des surfaces considérables couvertes non seulement de figures d'hommes et d'animaux, mais aussi de caractères qui paraissent écrits verticalement. Auprès de Huaca on a pensé voir des inscriptions fort effacées et à la Punta (Chili) sur un pilier des lettres qui offrent quelques ressemblances avec l'alphabet chinois.

Tout ceci est bien vague, et trop incertain jusqu'ici pour qu'on puisse en tirer argument.

La confédération chimu, par son voisinage même, était immédiatement exposée à la conquête des Kitchuas. Dès que ceux-ci commencèrent leur mouvement d'expansion vers la mer, les Chimus, qui se trouvaient directement sur leur route, furent envahis. La guerre présenta des alternatives, non point de défaites et de recul, mais de conquêtes et de révoltes dues peut-être en partie à des questions religieuses. Les Kitchuas imposant en même temps que leur loi militaire leur culte officiel du Soleil. Les Chimus furent définitivement soumis et entrèrent dans l'orbite de l'empire Inca.

Icas et Tallanes. — Au Sud des Chimus, la fédération de tribus, même voisines, devenait plus difficile par suite des conditions topographiques. La Cordillère se rapproche de la côte, les vallées qui en descendent sont courtes et isolées les unes des autres par des terrains montagneux, le plus souvent désertiques et toujours abruptes. Elles avaient et ont encore peu de relations les unes avec les autres. Les peuples qui y vécurent étaient pour ainsi dire isolés, sauf par la voie de mer.

Cette conformation du terrain explique aussi les influences qu'eurent les civilisations des hauts plateaux qui commandaient la tête de ces vallées et qui pouvaient descendre facilement vers la mer. Nous trouverons ainsi des influences aymaras et kitchuas, dans toutes ces vallées, tandis que les réactions de basse vallée à basse vallée sont rares.

Les plus connus de ces groupes culturels sont les Icas-Nascas. Uhle les apparente aux Chimus, mais

ils semblent n'avoir pas atteint à un même degré de civilisation. Beuchat croit même que les Icas ne connaissaient pas le tissage. Les sépultures découvertes par Uhle près de Lima révèlent un peuple de haute taille connaissant la céramique, la vannerie et vivant de la pêche.

La céramique dite de Nasca est polychrome; le décor est tiré des rites religieux ou mystiques; un des motifs les plus fréquents et caractéristiques est la frise de têtes coupées. On y trouve des stylisations nombreuses d'animaux, oiseaux, poissons, fruits, plantes et très souvent des images de divinités souvent féminines.

Les Icas sont les derniers peuples de cette longue chaîne avoisinant la mer. Plus au sud, mais avec une solution de continuité importante, se trouvait la puissante confédération des *Araucans*. Elle occupe encore une bonne partie du Chili central actuel. Elle prolongeait vers le Midi les civilisations péruviennes, auxquelles des liens ethniques les rattachaient peut-être. D'après G. Sallusti[1], la confédération araucane était divisée en quatre provinces, dont le territoire formaient des bandes orientées nord-sud et s'échelonnaient parallèlement depuis la côte jusqu'au Piémont des Andes.

Chaque province était commandée par un « toqui » (mot qui signifierait juger, commander) secondé par un « ulmen ». On retrouve encore ce pouvoir double si fréquent dans les tribus américaines. Les provinces étaient divisées elles-mêmes en districts administrés par un ulmen de grade inférieur, et en chaque district en communautés dirigées par un cacique.

1. G. Sallusti, *Storia delle Missioni Apostoliche dello Stato del Chile.*

Le Toqui n'était qu'un administrateur responsable devant l'assemblée générale des provinces. La charge n'était pas absolument héréditaire. Mais les toquis étaient choisis dans une même famille.

A leurs charges administratives ils joignaient les commandements militaires. L'un des 4 toquis prenait le commandement des armées de la confédération. Il pouvait déléguer ses pouvoirs à un ulmen.

Les Araucans possédaient une organisation judiciaire qui subsistait encore il y a peu de temps, ce peuple remarquablement indépendant étant resté libre et ayant continué à vivre sa vie hermétiquement interdite à l'étranger. L'organisation judiciaire avait comme base un code de coutumes.

Leur religion était simple. Leur panthéon basé sur la lutte d'un principe du bien et d'un principe du mal, comportait une divinité supérieure le « Pillau » et une série de dieux secondaires dont naturellement par suite des goûts populaires, un dieu de la Guerre.

Ils n'avaient pas de temples, ni même, semble-t-il de clergé proprement dit, mais des devins et augures.

Leurs sciences étaient peu développées, toutefois ils pratiquaient la médecine, la chirurgie, ils avaient des notions d'astronomie et un calendrier solaire. Comme tous les peuples américains et plus spécialement ceux qui ont des attaches océaniennes, ils aimaient la musique, la poésie et les jeux plus ou moins rituels.

Le côté curieux de la confédération araucane est qu'elle s'est prolongée presque jusqu'à notre époque presque intacte.

A l'orient des Araucans et au midi des confédérations Aymaras que nous étudierons ci-après, se trouvaient, entre les tribus très primitives de l'Argentine

et du Paraguay actuels, des civilisations de transition qui rappellent un peu les Pueblos, s'il faut en croire Ambrosetti (2) et qu'on nomme Calchaquis ou Diaguites.

Nous n'en parlons ici que parce que Boman et Legeal (14) rattachent la civilisation calchaquie à l'archéologie ando-péruvienne. Elle est d'ailleurs encore très mal connue et présente des aspects souvent tellement contradictoires qu'il est difficile, dans l'état actuel, d'y démêler ce qui appartient réellement à la race ou aux influences kitchuas.

Brinton les rattache au groupe Kitchua et les Diaguites parlaient encore le « Kakan », langue du groupe Kitchua, au XVII[e] siècle (86).

Les Calchaquis sont peut-être arrivés tard dans le pays qu'ils occupaient lors de la conquête espagnole et ils furent soumis par les Incas peu avant la chute de leur empire.

Ils adoraient, semble-t-il, spécialement la foudre et certains oiseaux. Leur organisation civile est peu connue. Il y a en tout cas dans ce peuple un champ d'études intéressantes pour délimiter le rayonnement des grandes civilisations andines auxquelles nous arrivons. Ces civilisations ont joué un grand rôle dans l'Amérique du Sud et tendaient, au moment de la conquête, à absorber toutes ces confédérations que nous venons d'examiner. Nous ne les connaissons peut-être pas toutes, au moins en ce qui concerne les temps très éloignés. Celles qui nous sont les mieux connues furent celles des Aymaras et des Kitchuas.

Aymaras. — On estime généralement que les Aymaras ou Collas vinrent des grandes plaines de l'est ou du sud des Andes. Leur langue forme une famille

dont la parenté avec le kitchua n'est pas encore établie, quoique assez généralement admise. Leur origine n'est pas connue. Gagnèrent-ils des hauts plateaux de la Bolivie par le Pilcomayo, affluent du Paraguay ou par les hauts affluents du R. Madeira ou l'Apurimac, affluent de l'Ucayali, ces deux derniers tributaires de l'Amazone? On ne sait, et comme ces diverses voies mènent au lac Titicaca, on ne peut donner la préférence à aucune plus spécialement.

On les trouve installés à une époque lointaine dans le bassin du lac Titicaca, d'où ils avaient chassé les Urus. Certains de leurs monuments, les chullpas[1] seraient de 1.500 ans antérieurs à la fondation de Cuzco, ce qui leur donnerait une antiquité respectable. Nordenskiold a découvert dans la région, des tombes dolméniques fort anciennes. Les monuments de Tiahuanaco, dont on attribue généralement la construction aux Aymaras devaient être considérables et remontent aussi à une grande antiquité quoique postérieure, d'après Uhle, aux belles époques des Incas et de Pachacamac.

Ces ruines marquent une architecture déjà fort évoluée et témoignent d'un sens religieux et partant d'une organisation sociale que nous retrouverons aux origines de la civilisation Kitchua. Cette dernière hérita des progrès déjà accomplis. C'est sans doute par l'absorption de cette civilisation et peut-être aussi parce qu'ils considéraient les Aymaras comme leurs parents, que les Kitchuas se donnaient une histoire quatre fois millénaire.

1. Ces « chullpas » sont des tours rondes dont certaines sont des tombeaux.

Tous ces peuples pré-Kitchuas, ainsi que le constatent Rivet et Uhle, présentaient une certaine homogénéité culturelle. Uhle les a classés d'après les restes archéologiques dans l'ordre de succession suivant :

Proto-Chimus; proto-Nasca; Chimu, Nasca, Aymara de Tiahuanaco.

Cette classification repose peut-être un peu trop sur l'archéologie, mais à défaut d'autres documents nous l'adopterons sous réserves. Pour mieux fixer encore ces successions et en montrer le synchronisme avec les civilisations de l'Amérique Centrale nous reproduirons le tableau de concordance et de succession de ces civilisations pré-kitchua généralement admis par les auteurs américains (voir p. 251).

Ces divisions se rapportent plutôt aux aspects des civilisations d'après l'archéologie, mais après l'étude que nous avons faite des confédérations les identifications sont faciles. Ces divers groupes ont subi dans un même centre des vicissitudes beaucoup plus grandes que celles des peuples pré-aztecs. Des civilisations ont pu apparaître puis disparaître ou se superposer sans cependant changer le fond de la race. Elles ont pu se modifier par échange ou subir des types culturels étrangers, comme les Gaulois acceptèrent la culture romaine tout en restant gaulois.

Que les influences étrangères aient dû être beaucoup plus nombreuses qu'au Mexique par suite du très grand nombre de routes qui menaient vers la côte orientale de l'Amérique du Sud, on pouvait s'y attendre.

La côte occidentale de l'Amérique du Sud, tout au moins dans la partie moyenne et septentrionale, peut être atteinte : par terre, soit par l'Amérique du Nord,

Années de l'ère chrétienne	200	400	600	800	1000	1200	1400
Périodes Maya archaïque	Moyenne	Grande					
Nouvel empire maya		Colonisation	Transition		Ligue de Mayapan		
Quito		Quito			Cara		Inca
Proto Chimu		Civilis. de Tiahuanaco	décadence			Chimu	Inca
Ica		d°		d°			Inca
Nasca	Proto Nasca	d°		d°			Inca
Diaguite		d°		d°			Inca
Tiahuanaco			Tampu	Tocco		Inca	

par Panama; soit du Nord de l'Amérique du Sud, de la basse vallée de l'Orénoque, par la vallée de la Magdalena; de l'Est de l'Amérique du Sud, par l'Amazone et ses affluents; de la Plata, par le Paraguay et ses affluents; par la voie de mer, de directions les plus diverses.

Des migrations, d'origines et de culture les plus différentes, ont pu submerger tout ou partie du terrain, se renouveler même et bouleverser ainsi l'ordre qu'on pourrait imaginer, si l'on adoptait une succession trop uniforme d'événements. Uniformité qui se trouve en contradiction avec les faits archéologiques.

L'indépendance des peuples pré-kitchuas trouva sa fin dans l'apparition, l'expansion et l'esprit de conquête d'un peuple, nouveau venu peut-être sur les hauts plateaux Andins, les Kitchuas. Nous exposerons plus loin les origines probables de ce peuple. A ce point nous nous contenterons de constater son action. Arrivés tardivement parmi les populations des hauts plateaux, animés d'un esprit de conquête et de prosélytisme religieux, les Kitchuas prirent assez rapidement la suprématie sur leurs parents Aymaras, puis de proche en proche s'étendirent vers la mer. Ils descendirent dans les vallées dont ils tenaient les têtes et s'ouvrirent ainsi une large façade sur le Pacifique.

Continuant leur marche, ils gagnèrent vers le Sud et vers le Nord. Vers le Sud, ils trouvèrent un premier barrage dans les déserts, celui d'Atacama en particulier, puis devant l'attitude des populations guerrières qui habitaient au delà. Vers le Nord, au contraire, ils purent atteindre la confédération Chimu et la déborder. Ils s'attaquèrent ensuite aux Caras et venaient de les soumettre, quand apparurent les Espagnols.

La conquête kitchua prit dès le début des caractères d'absorption. Les Incas imposaient aux peuples vaincus, l'exercice de leur religion officielle et de leur langue. Ces deux éléments étant à cette époque et en ce lieu les traits principaux et presque uniques des civilisations, la disparition des caractères nationaux était rapides. Cette éclipse a créé de grandes difficultés à nos enquêtes modernes. Il faut sonder bien au-dessous de la surface pour trouver les vieux fonds nationaux ou ethniques.

Ces sondages commencent à porter leurs fruits. Peu à peu les civilisations antérieures apparaissent sous la gangue kitchua. Les documents les plus nombreux comme aussi les plus typiques sont les produits artistiques. Ces produits portent nettement l'empreinte de leur époque et de la race de leurs auteurs, mieux que ne le font les trop rares documents que nous possédons sur les organisations civiles et religieuses.

C'est ce qui nous conduit avant d'étudier ces organisations, à travers la couche kitchua, à examiner les arts pré-kitchuas. Nous pouvons en retirer une impression qui complètera les courts aperçus déjà donnés sur leur histoire et préparera l'étude de l'empire Kitchua.

Arts et Sciences archaïques

Art pré-kitchua.

Les Kitchuas eurent peut-être un sens artistique particulier, mais qui ne semble pas avoir été fortement original. L'époque Kitchua donne plutôt l'impression d'une régression qui a fait penser à certains auteurs qu'il y avait eu décadence. Peuple encore tout consacré à la guerre et à l'administration des territoires conquis, les Kitchuas n'eurent pas le temps de développer leurs arts avant la conquête espagnole. Ils semblaient s'être contentés d'aménager ce qu'ils avaient emprunté aux Aymaras ou aux autres peuples déjà évolués. Les caractères que leur civilisation présente par rapport aux Pré-Kitchuas, rappellent ceux des Aztecs par rapport aux Pré-Aztecs. Cette ressemblance nous incite à employer encore une fois, pour l'étude générale, des civilisations péruviennes, l'artifice qui nous a servi à présenter dans leur ensemble les civilisations de l'Amérique Centrale.

Nous étudierons donc l'art Kitchua comme conséquence des arts pré-Kitchuas, tandis que l'organisation sociale Kitchua nous permettra d'apercevoir celle des Pré-Kitchuas.

Nous connaissons les arts péruviens par les produits des fouilles exécutées dans les immenses cimetières côtiers, les sanctuaires andins et les ruines. Ces ruines sont réparties depuis Sagamoso, en Colombie jusqu'aux vallées andines des pays diaguites, entre l'Argentine et le Chili; de la mer aux pentes orientales des Andes.

La liste serait trop longue autant qu'incomplète par suite des découvertes qu'on fait pour ainsi dire journellement dans ces régions.

L'étude de quelques types nous permettra de donner une impression de l'architecture, tandis que celle de la céramique nous mènera vers les arts plastiques. Nous connaissons peu ces derniers et il est même possible que les Péruviens n'y aient jamais atteint. Nous pourrons ainsi établir une comparaison avec les arts de l'Amérique Centrale et même avec nos arts classiques de l'antiquité.

Parmi les ruines, une des plus respectables et des mieux conservées est celle de Pachacamac située au point de croisement des influences aymaras, kitchuas, chimu et ica.

Pachacamac. — Les ruines de Pachacamac sont connues depuis longtemps, Miguel Estete en parlait déjà en 1533. Un des secrétaires de Pizarro les décrivit (113). Enfin, elles ont été étudiées plus spécialement par Uhle.

Pachacamac est à une trentaine de kilomètres au sud de Lima. Les ruines sont situées sur un promontoire rocheux. Elles comprennent les restes d'une ville assez grande puisqu'elle mesurait 2 milles 1/2 sur un mile 1/3, et les restes d'un sanctuaire. Le sanctuaire ancien est un temple proche de la muraille et

au niveau de la ville, tandis que dans la suite les Incas élevèrent, sur une hauteur qui domine ce sanctuaire ancien, un temple du Soleil. Les couvents qui datent de cette dernière période se trouvaient près de ce temple et comme lui tout à fait en dehors des murs de la ville.

Pachacamac devait être à la fois un lieu de pèlerinage et un cimetière sacré. On y venait, dit le secrétaire de Pizarro, de 300 lieues et d'autre part on estime à 60 ou 80.000 mille le nombre des tombes qui se pressent et se superposent aux environs du vieux temple. On s'y faisait enterrer de fort loin, selon le rite qu'on pratiquait encore au Moyen-âge aux Aliscamps d'Arles par exemple.

Le vieux temple est probablement très ancien; sanctuaire d'une religion que les Incas cherchèrent à détrôner mais ne purent abolir. Montesinos le date de 2.000 ans avant J.-C., mais on ne sait sur quoi il s'appuie.

Il se composait sans doute d'un édifice bâti sur une pyramide à 5 étages adossée à une colline, construite en pierrailles, maintenue par des murs en pierres taillées. « Une grande maison bien travaillée entourée de 5 murailles ».

La pyramide de base avait 400 pieds sur 180, chaque étage avait 7 mètres de haut et était en retrait sur celui du dessous. La plate-forme supérieure rectangulaire mesurait 330 pieds sur 130.

C'est sur cette plate-forme que se trouvait le sanctuaire qui comportait une cour de réception rectangulaire sur les côtés de laquelle s'élevaient de grands édifices du culte. Le secrétaire de Pizarro les décrit ainsi : « L'idole se tenait à l'intérieur d'une grande pièce, fort bien décorée de peintures dans une niche

très obscure et puante, c'était une idole de bois aux pieds de laquelle gisaient quantité de joyaux ». Le temple était orné de peintures d'animaux et de plantes, les portes en étaient incrustées de pierres précieuses.

Les pèlerins n'étaient pas admis tous à pénétrer dans le sanctuaire, en général ils restaient à l'extérieur et les prêtres servaient d'intermédiaire entre eux et la divinité mystérieusement cachée dans une « cella ». Devant l'entrée se trouvait une longue pergola marquée dans les ruines par une longue colonnade, destinée sans doute à abriter des ardeurs du Soleil les pèlerins exposés à de longues attentes. Ces pèlerins étaient logés sans doute dans les maisons à ce destinées et que connaissent Jérusalem ou Lourdes, mi-couvents, mi-hôtels. Dans toutes les rues environnantes sur la porte principale et autour de la « mosquée » (113) de nombreuses statues de bois, répliques de la divinité sans doute, étaient objets d'adoration comme l'idole elle-même.

L'édifice semble avoir été détruit une première fois puis reconstruit et agrandi antérieurement à l'arrivée des Kitchuas. Ceci résulte de la présence de tombes sous les assises mêmes des nouvelles parties, ainsi que de murs qu'on a retrouvés noyés dans la masse par suite des additions successives.

Le nom de la divinité « Pachacamac » est Kitchua. Le mot ancien était Irma, identique à Viracocha d'après Brinton. C'était « le maître, le créateur et celui qui faisait subsister, qui donnait la vie et la conservait ». Le culte paraît identique au culte des Aymaras de Tiahuanaco.

Autour de Pachacamac rayonnait, d'après Fernando de Santillane tout ce qui était « Waka » ce qui

équivaut au « sacer » c'est-à-dire tout ce qui est sacré, les idoles, les temples, les tombes, les sacrifices, les rites, les puissances de la nature, les grottes les fontaines, etc.

Les Kitchuas, créateurs d'un culte national du Soleil, ne pouvaient admettre, après leur conquête. qu'une autre religion primât la leur. Aussi construisirent-ils un temple du Soleil voisin du vieux temple, et qui le dominait.

C'était un monument également élevé en forme de pyramides à étages, adossé lui aussi à une colline. Son plan est irrégulier, en forme de trapèze qui mesurait 715 pieds × 515 × 565 × 347. La pyramide de support avait 50 à 60 pieds de hauteur. Elle était donc surbaissée et les formes diffèrent assez sensiblement des pyramides du Mexique.

La pyramide du Soleil et ses édifices sont construits surtout en adobe.

Elle avait 4 à 5 degrés, selon les pentes de la colline assez fortement dénivellée. Les rebords des degrés étaient encombrés de petits édifices encore mal définis où sans doute habitaient les membres du clergé.

La plate-forme était vaste, elle était divisée en 3 sections, deux rangées d'édifices encadrant une sorte de long couloir. Les édifices et la pyramide étaient uniformément peints en rouge et portaient le motif de décoration si particulier aux Kitchuas, la rangée de niches qui servaient peut-être à déposer les offrandes.

La plate-forme contenait aussi des tombeaux, mais les grands cimetières s'étendent tout autour des temples.

Ces cimetières portent trace des rites particuliers

des diverses races. On y trouve, mélangés ou superposés, les procédés de momification, d'incinération ou d'inhumation. Les morts sont presque toujours entourés d'un matériel. En général, aucun signe apparent n'indique la tombe, qui est perdue sous le sable ou la terre sacrée qui la recouvre.

Le couvent qui avoisine le temple du Soleil est d'origine Kitchua. C'était sans doute un couvent de femmes consacrées au Soleil, dont nous reparlerons.

En général, dans les constructions de Pachacamac l'adobe domine, les fondations seules sont en pierre et seulement pour les grands édifices.

La ville même apparaît comme un amoncellement de maisons plantées au hasard. Ces maisons ont toutes des cours, elles sont en général surélevées sur des tertres, on y entrait par les terrasses supérieures au moyen de plans inclinés, ce qu'on retrouve chez les Calchaquis. Les cours semblent avoir été des lieux réservés pour les danses. La forme générale des maisons rappelle à Cieza (25) les châteaux du Moyen-âge européen, avec leurs corps de garde et leurs tours de guet. Elles donnent l'impression d'avoir servi d'habitation à une « gens ». Les groupes de « gens » formaient des districts et la ville se découpait en quatre quartiers comme Cuzco.

Les ruines de Moche et en général celles des régions basses ressemblent plus ou moins à Pachacamac. A Moche le plan rappelle un peu les plans mayas et se ressent de l'influence des temples kitchuas. Les cimetières entourent aussi les édifices sacrés.

A Tiahuanaco, apparaît un genre assez différent qui caractérise les hauts plateaux. Tiahuanaco se trouve en Bolivie, près de la frontière péruvienne, et à peu de distance de la rive actuelle du lac Titicaca.

Ce lac paraît d'ailleurs avoir joué un rôle dans l'histoire mystique des Aymaras, et de leurs successeurs Kitchuas. Dans une de ses îles se trouve un temple dédié au Soleil construit par les Incas, mais peut-être sur un emplacement sacré. C'était en effet, pour les populations qui demeuraient à l'occident, le lieu où le soleil semblait sortir de l'onde pour prendre son essor.

Tiahuanaco est devenue éponyme d'une civilisation tant par ses monuments que par les objets de céramique ou l'outillage qu'on y a trouvés. En architecture, la caractéristique est l'emploi de la pierre. En gros blocs au début, à peine équarris et dégrossis, puis s'affinant, diminuant de taille, s'adaptant aux formes moins primitives.

Tiahuanaco porte peut-être trace à l'origine de la main des Urus, puis se rattache à la civilisation Aymara, qui influença à son tour les Kitchuas. La civilisation Aymaras s'étendit au loin dans les vallées qui descendaient vers la mer, et sur les civilisations qui y fleurissaient. Elle fut suivie, semble-t-il, par une civilisation, dite Epigone, dont nous ne savons ni l'origine, ni même si elle ne marque pas l'apparition d'une race étrangère.

Les différentes époques de Tiahuanaco sont marquées par des différences architecturales. La plus ancienne est formée d'édifices souvent à demi enterrés, formés de grosses pierres mal équarries, mais cependant bien assemblées, dont l'aspect rappelle assez bien les murs pélasgiques, encore que mieux assemblés.

L'époque suivante est marquée par un matériau mieux travaillé, plus petit, plus maniable. Les murs de certaines chambres souterraines, qui peuvent être

des tombeaux ou des habitations, sont très bien ajustés.

Enfin le style de Cuzco nous représente des pierres régulièrement taillées avec la recherche d'un effet artistique.

Les ruines de Tiahuanaco sont plus intéressantes par leur site et leur ancienneté présumée que par leur importance matérielle même. Toutefois, des reliques telles que les portes du Soleil ou du Panthéon ou les statues géantes sont des œuvres marquantes dans l'histoire artistique des civilisations andines.

Tiahuanaco est connu depuis l'aurore de la conquête espagnole.

A vrai dire, les fouilles faites jusqu'ici, surtout par Uhle et par Posnansky n'ont été ni assez complètes, ni assez systématiques pour éclaircir toutes les questions afférentes. La race des constructeurs, la date de l'exécution sont des matières encore fort discutées. Les ruines ont été très endommagées par les agents naturels et plus encore par l'homme, souvent au point de les rendre informes.

Le site est un des plus élevés du monde. La vallée ou gisent les ruines se trouvent à plus de 3.900 m. au-dessus du niveau de la mer. Elle est tributaire du bassin du lac Titicaca, dont les rives les plus proches sont à une vingtaine de kilomètres, vers le Nord-Ouest. Le village voisin et éponyme de Tiahuanaco est à quelques 5 à 6 kilomètres du Desaguadero.

Les ruines ne sont pas d'ailleurs isolées dans la région. Plus ou moins bien conservées, on en rencontre d'autres aux abords du Lac et dans les vallées adjacentes. Les plus connues d'entre elles sont les célèbres *chullpas* de Sillustani. L'exploration et le catalogue en sont encore fort incomplets.

Tiahuanaco se compose de deux groupes baptisés Ak-Kapana et Pumapumcu. Si nous en croyons Cobo (*Historia del Nuevo mundo*, 1617) Tiahuanaco portait, en langue aymara, le nom de Taypicala-repos du guanaco. Pumapumcu, d'après von Tschudi, signifierait « porte des pumas » et Akkapana « belvédère ».

Le groupe de Pumapumcu est situé à un kilomètre environ d'Ak-kapana. Les constructeurs furent probablement surpris par quelque cataclysme et ils abandonnèrent leur œuvre en cours de travail. Ce qu'explique la rencontre de blocs de pierres brutes dans les environs et destinés sans doute aux travaux. Ils furent laissés sur le chemin qui menait aux chantiers et nul n'y toucha plus.

Ak-kapana comporte au contraire les caractères d'une longue existence, encore que sa destination nous soit mal connue, temple ou forteresse?

Ce groupe se compose, en grandes lignes, de deux enceintes. La principale surélevée de 4 mètres au-dessus du sol naturellement ondulé de la vallée mesure environ 140 × 120 m. Elle est marquée par des alignements de grands piliers quadrangulaires qui atteignent jusqu'à 5 à 6 mètres de hauteur. Certains ont conservé des restes de sculpture.

A l'intérieur se trouve une butte dont on ne sait encore exactement si elle est en totalité naturelle ou artificielle. Cette butte semble avoir en certains endroits été cernée par un revêtement ou un mur de grosses pierres. Nous retrouvons là la cour quadrangulaire à laquelle la composition des monuments de l'Amérique centrale a accoutumé notre esprit. C'est peut-être ce trait qui a amené certains auteurs à penser que les constructeurs étaient des Toltecs? Disons de suite que la comparaison de l'antiquité

probable des ruines et la période d'expansion des Toltecs n'incite pas à accepter une telle hypothèse.

A l'est de la grande enceinte se trouve une rangée de piliers et une autre enceinte plus petite que la précédente. Leur rôle est tout aussi indéterminé. De-ci, de-là, on a remis au jour des travaux de canalisation, des blocs travaillés et une sorte de plate-forme dite Pierre des Sacrifices, ainsi que des débris de statues géantes.

A part les deux portes, sur lesquelles nous aurons à revenir, rien dans ces ruines ne rappelle les splendeurs des édifices de l'Amérique Centrale.

La matière des monuments de Tiahuanaco est soit une pierre rougeâtre d'origine volcanique et assez tendre, soit une pierre grise dure. Ces pierres ne se trouvent point au voisinage immédiat. Certains blocs semblent provenir de carrières sises à 6 à 7 kilomètres, d'autres viendraient du Kayapa, distant de 50 à 60 kilomètres. Le poids de certains blocs peut monter à 15 tonnes (par exemple le monolithe qui forme la Porte du Soleil). Les constructeurs possédaient donc des connaissances mécaniques et des moyens de transport et de levage puissants. C'est là un trait qu'on retrouve fréquemment chez les néolithiques méditerranéens. Les Indiens usèrent-ils d'une nombreuse main-d'œuvre, comme les Egyptiens ou préférèrent-ils le portage par eau ? Il est assez peu probable qu'ils purent employer le rouleau, ne connaissant pas le principe de la roue.

Il est donc vraisemblable qu'ils transportèrent les blocs par eau et sur des balsas. Mais il dut rester en l'occurence un petit transport par terre, à moins qu'ils n'aient creusé des canaux pour amener à pied d'œuvre les énormes blocs qu'ils n'eurent qu'à dresser.

On a parfois émis l'opinion que les eaux du Lac étaient plus proches dans les temps anciens, ce qui eut simplifié le travail de transport. L'avis général est actuellement en opposition avec cette hypothèse. Ce qu'on peut affirmer c'est que de nos jours encore les Indiens peuvent transporter, sur leurs balsas, des charges de 6 à 7 tonnes. En les accouplant on approche du poids des blocs utilisés.

Les statues géantes sont assez frustes. Elles ont souffert des ravages du temps et des insultes des hommes. On peut toutefois en distinguer les grandes lignes et parfois les traits. Elles sont massives, carrées et donnent une impression de robustesse et aussi d'un art déterminé, en particulier dans l'exécution des figures. Posnansky les divise en deux catégories qui pourraient indiquer selon lui deux étages de civilisations et peut-être deux races.

Les visages de la plus ancienne seraient larges, les yeux obliques, les nez épatés, les lèvres inférieures épaisses et pendantes. Ceux de la plus récente seraient au contraire plus aquilins, les yeux ronds, les bouches droites, les mentons carrés. La première catégorie semble plus réaliste comme tout ce qui touche l'art primitif, la deuxième plus conventionnelle.

De tous ces monuments, les plus marquants sont les portes et en particulier celle qu'on désigne sous le nom de Porte du Soleil. C'est un énorme monolithe de 2,70 × 3,80 × 0,50. Dans son état actuel, il représente assez bien un portique. Il est orné de rangées de figures sur l'expression desquelles on n'est pas parfaitement d'accord. Il semble bien que l'une de ces figures placée au centre de la partie supérieure représente une divinité principale, peut-être le soleil, entourée de figures ailées, adorateurs ou

divinités secondaires. Les lignes sont régulières, calmes et témoignent d'une technique déjà savante.

L'évocation de la porte des Lions de Mycène vient à l'esprit, malgré toutes les différences.

Quels furent les auteurs de ces monuments? Le mystère n'est pas éclairci. On est généralement d'accord pour écarter les Kitchuas, malgré l'opinion de Markham. C'est qu'en effet le style est fort différent des œuvres incasiques de Cuzco. Différence marquée surtout par les sculptures et les bas-reliefs qui manquent dans les monuments de l'ancienne capitale des Incas. Par ailleurs, nous savons que les Aymaras ont occupé la région, mais on ne peut leur attribuer ces œuvres avec certitude. Cieza penche pour des pré-Incas, ce qui le rapproche des Aymaras. Vignaud estime que les constructeurs étaient supérieurs en civilisation aux Kitchuas.

Faut-il chercher une race non déterminée qui ne serait ni les Aymaras, ni les Kitchuas? L'absence de fouilles méthodiques et générales ne permet pas encore de répondre.

On peut dire actuellement que les constructeurs étaient des architectes évolués; que leurs artisans travaillaient avec habileté la pierre dure ou tendre; que leurs dessins et l'orientation des monuments témoignent d'une certaine connaissance de l'astronomie et d'une religion; les images de pumas et de condors représentent le soleil et la lune.

Les menus objets trouvés dans les ruines révèlent la connaissance de la métallurgie de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain et même, paraît-il, de la sidérite. Toutefois l'outillage est essentiellement lithique.

La date de construction de ces monuments est encore plus mal déterminée que leur destination et la

race de leurs auteurs. Uhle croit qu'ils sont antérieurs de plus d'un millénaire et demi aux édifices de Cuzco. Nous avons vu que la construction de Pumapumcu fut interrompue probablement par un séisme. Posnansky estime que l'abandon d'Ak-kapana fut dû à des cataclysmes volcaniques avant même que la destruction par l'homme ait commencé.

En tout cas, nous avons vu déjà que la civilisation de Tiahuanaco, éclose fort anciennement sur les hauts plateaux d'où dévalaient vers l'océan les vallées côtières, a été, selon l'expression de d'Orbigny, un centre d'où irradia une civilisation ancienne, ou tout au moins le point où elle brilla dans sa splendeur.

Nous avons signalé antérieurement son influence sur les foyers de culture de la côte, à Pachacamac et dans nombre de points jusqu'à la côte des Emeraudes. Tiahuanaco jouerait au Pérou un rôle quelque peu analogue à Tula dans la région de Mexico.

Les Villes. — Les Kitchuas s'agglomérèrent très anciennement dans les localités, qui étaient réellement des villes, selon notre concept, et non des villages nègres. Cuzco, telle que nous la dépeignent les premiers conquérants avant qu'elle ne fût transformée à l'espagnole, se composait d'une ville basse et d'une ville haute qui était le quartier militaire et l'habitation des princes. La ville basse était divisée en 4 quartiers suivant le rite déjà signalé au Mexique. Chaque quartier semble divisé en 6 groupes, dont chacun correspondait peut-être à un ayllu ou clan. Le plan était rectangulaire et les rues qui séparent les quartiers et les groupes se coupaient à angle droit, comme les canaux ou bras de rivière canalisée, qui traversent les quartiers bas.

Le tout était entouré d'une muraille avec des portes fortifiées. Chaque groupe paraissait lui-même former une enceinte fermée et posséder sa pucara[1] particulière. Dans ces groupes, il semble y avoir eu des jardins.

La citadelle qui dominait la ville avait la forme d'une pyramide à étages en retrait, 4 au total. Chaque étage est entouré d'un mur et sur l'étage supérieur se trouvait un édifice, palais ou temple.

La forteresse et les édifices principaux étaient en pierres bien cimentées, à peine dégrossies en général mais parfaitement ajustées. Selon l'époque, leurs dimensions changèrent ; elles étaient énormes au début et plus petites dans la suite. Dans les constructions les plus récentes, les assises sont alignées par rangées horizontales parfaites, chaque pierre est légèrement bombée vers l'extérieur, ce qui donne un aspect agréable.

Les ouvertures sont généralement plus étroites vers le haut. Les parois sont ornées de niches de forme trapézoïdale qui forment la caractéristique de ce style. L'ensemble donne une impression de régularité, de puissance et de force plutôt que d'élégance, qui reflète peut-être le caractère de la race. Le plan et la construction dénotent une science déjà avancée et une sûreté de conception qu'ont seuls des architectes de profession, profondément instruits dans leur art.

Céramique. — La céramique est incontestablement la branche où les Américains se sont élevés le plus haut en art. On peut même dire que, comme les Grecs

1. Forteresse.

en statuaire, ils ont dépassé nos artistes modernes. Certains vases sont des ouvrages parfaits de goût, de finesse et de réalisme, quelques-uns sont des portraits humains frappants de vérité et de vie.

Nous ne connaissons malheureusement que ce que les tombes nous livrent, c'est-à-dire un genre un peu particulier.

La céramique péruvienne n'est pas homogène, comme on pouvait s'y attendre de la part de races si diverses. Elle se ressent des conditions locales, de procédés plus ou moins frustes, du goût et des sites de tribus, souvent étrangères les unes des autres.

A Pachacamac, les vases sont de forme simple et quelque peu gauche. Le cimetière d'Ancon nous a livré des vases portraits en terre rouge semblables aux admirables vases Chimu. Il faut avoir vu ces vases pour comprendre la puissance de réalisme, la perfection du modèle, la possession entière d'une technique, pour se rendre compte du degré d'art où étaient parvenus les artistes péruviens. On ne peut plus, après une telle vision, les considérer seulement comme de simples potiers, ni même d'honnêtes artisans. Ciclayo, nous a livré une céramique noire et rouge assez fruste et, point particulier, des vases habillés, pour ainsi dire, de toiles. Les vases portraits chimus sont assez fréquemment habillés de cette même façon qui rappelle un peu, toutes proportions gardées, nos poupées à couvrir le thé. A Piura, ce sont des vases noirs très élégants, à Trujillo des vases à deux corps, des vases à goulot en étrier, en général une poterie rouge à dessins géométriques très simple ou blanche à décor noir.

Nous avons déjà parlé des vases nasca à décors polychromes, dont le motif de décor le plus fréquent

est la frise de têtes coupées. Cette céramique nasca est une des plus belles qui soit. Nous renvoyons d'ailleurs pour cette céramique péruvienne au très remarquable ouvrage de d'Harcourt (47).

En général, le décor est habile. Géométrique, zoomorphe ou anthropomorphe, ses effets s'harmonisent admirablement avec les formes. Certaines frises d'oiseaux sont charmantes. Généralement très stylisés, les jaguars et les figures à formes humaines sont des images de divinités.

Le dessin géométrique est généralement simple, à champs de diverses couleurs. Le signe « en échelon » y est assez fréquent. On a voulu y voir une représentation mystique du ciel ou de la terre, le fait n'est pas encore bien établi.

Si le décor est heureux, les formes offrent une variété et un goût étonnants. Plus primesautiers que les céramistes grecs de Tanagra, les artistes péruviens ont composé des scènes de ce genre frappantes de vie. Le pêcheur portant son poisson, tel homme jouant avec un singe, ou dévoré par un jaguar, tels animaux jouant entre eux, forment de charmants tableautins, d'une gaîté et d'une vie que nous ne connaissons plus dans cette branche d'art.

L'imitation des fruits, de certaines légumineuses est parfaite. La pomme de terre y tient une place remarquable. La composition de ces imitations est tout à faire hors de pair.

Il n'est pas, dans les reproductions anthropomorphes, jusqu'à la copie de certaines tares humaines qui n'ait servi de thème, dans un but qui nous échappe d'ailleurs encore.

On peut juger par ces quelques aperçus que la céramique péruvienne ne présente pas des caractères

d'uniformité comme la céramique égyptienne ou grecque ou étrusque. Chaque région a son genre, son goût, son décor. Cette diversité n'est pas déplaisante et marque une originalité qui sut se défendre des influences.

La céramique péruvienne semble avoir rayonné par contre jusqu'à la Colombie où l'on retrouve aussi des modèles qui rappellent plutôt l'art de l'Amérique centrale. Au Sud-Est, elle paraît n'avoir pas dépassé considérablement la Cordillère. En Argentine et au Brésil, on n'a guère retrouvé jusqu'ici que des vases assez grossiers et le plus souvent à destination funéraire.

Sculpture et peinture. — De l'avis de tous ceux, artistes ou spécialistes, qui ont étudié cette céramique, les Péruviens peuvent être placés parmi les techniciens les plus remarquables de tous les mondes et de tous les temps.

Avaient-ils les mêmes mérites dans les autres branches de l'art, sculpture et peinture ? Nous n'avons malheureusement pas beaucoup de documents pour l'affirmer. Nous avons vu que dans les temples de nombreuses idoles à formes humaines étaient livrées à l'adoration des fidèles. Ce que nous en disent les Espagnols ne serait pas fait pour pousser à croire que ce fussent des chefs-d'œuvre. Une statue de Tiahuanaco au Musée Pigorini est très fruste. Son aspect de maladresse technique tendrait à appuyer cette opinion.

De la peinture nous ne connaissons que des traces de peinture sur bâtiment. Mais le décor de la céramique laisse cependant soupçonner la possibilité de l'existence d'une peinture décorative. Il faudra attendre des découvertes pour en juger.

Musique. — Les Péruviens avaient un sens musical spécial et très développé. Ils étaient sentimentaux et portés aux passions amoureuses, leur musique en est l'expression. D'Harcourt a fait de la musique des Incas (49) une étude fort remarquable, il a recueilli sur place de nombreuses œuvres musicales et poétiques.

Les Péruviens connaissaient divers instruments de percussion, à vent et à corde : le grelot, les tambours, la trompe, faite souvent d'une conque, la syrinx ou flûte de Pan, dont quelques-unes en terre cuite ont un accord et une sonorité remarquables; la flûte, le sifflet, le Koolo ou arc à musique parfois tendu sur un résonateur.

Les genres, d'après d'Harcout étaient marqués par des chants religieux, funéraires, simples chansons, ou chants destinés à accompagner les danses pastorales, etc. N'est-il pas charmant ce passage cité par lui :

Nuage qui attriste la terre
Oh ! ne sois pas ainsi
Mon amie s'en est allée
Aide-moi, retiens-la.

Les Péruviens, comme tous les peuples américains aimaient la danse, mais ils l'avaient perfectionnée, ils avaient des danses en solo ou en groupes; des rondes, des farandoles, des phyrriques. Il semble qu'ils connurent le théâtre et Garcilasso nous relate un genre de comédies et de tragédies qui se rapprochent du genre « mystères » et qu'on jouait au cours des fêtes religieuses. C'est un trait déjà observé au Mexique.

Pouvons-nous tirer de cet art péruvien quelques déductions sur les mœurs des habitants ainsi que nous l'avons fait pour l'art de l'Amérique Centrale. Nous ne possédons malheureusement pas ici des bases d'appréciations aussi diverses. Toutefois, la perfection des objets qui nous sont parvenus, leurs formes et leur décor, la grandeur et l'aspect des monuments nous permettent certaines réflexions.

L'architecture nous indique un régime peu libéral n'élevant pas ses conceptions au delà d'une organisation rigide, utilitaire, basée sur la force (les pucaras aux murs puissants et les ouvrages d'utilité publique) ne laissant aucun débouché à l'essor de peuples apathiques et doux, peu prédisposés à l'effort.

La céramique nous révèle cependant chez ces peuples des goûts primesautiers et pleins d'humour, un talent remarquable de réalisme et d'habileté. Ce sont d'admirables portraits qui se peuvent comparer avec les plus belles œuvres actuelles.

Le Dr Real dit d'un vase qui se trouve au Musée du Trocadero : « On a l'impression de se trouver en face de véritables portraits... Le visage est solidement construit, avec beaucoup de relief et de couleur, la chair est d'une facture grasse et souple, la délicatesse et les nuances du modèle ne sont guère diminuées par la cuisson. C'est un art grave et qui n'a rien de grossier ».

La musique dont M. et Mme d'Harcourt ont si heureusement retrouvé la poésie et l'harmonie, confirme ces traits. Le Péruvien devait être simple, doux, plutôt triste et porté aux chants plaintifs et aux scènes amoureuses.

On ne retrouve pas chez lui le caractère si religieux

des Mayas. Et pourtant nous savons qu'il était fort attaché à ses rites, mais, comme aujourd'hui encore, la religion n'était pas aussi obsédante que pour les Américains du Centre. Le manque d'inscriptions ou de monuments commémoratifs indique une ignorance assez profonde et un manque d'intérêt pour les hauts faits guerriers des chefs.

Mais ces chefs qui ne célébraient pas leurs victoires, savaient concevoir et ordonner de stupéfiants ouvrages d'intérêt public qui rappellent les plus belles œuvres romaines. Ingénieurs remarquables et artisans habiles ont construit des édifices, des aqueducs, des routes dont les restes subsistent encore. Si leurs palais et leurs temples sont plus sévères, plus frustes, peut-être, que les monuments mayas, les ingénieurs péruviens dépassent largement ceux de l'Amérique Centrale dans leurs ouvrages hydrauliques ou routiers.

Un trait suffira pour donner la commune mesure. Au XVe siècle les Péruviens constructeurs de routes, avaient organisé la poste et communiquaient par relais et signaux. Leurs routes étaient jalonnées par des refuges et des magasins à vivres et à vêtements. Une telle organisation força l'admiration des Espagnols autant que la grandeur et la beauté des monuments que ne comportaient certes pas les villages, voire les villes de l'Estramadure à l'époque. Par ailleurs, on découvre aujourd'hui des canalisations d'eau, parfois sous tunnels, d'une longueur stupéfiante. Certains ponts sont d'une audace qu'admirent nos ingénieurs modernes et furent construits en matériaux si solides que certains sont encore en service.

Tous ces caractères nous éclairent sur la civili-

sation de ces peuples. Certains auteurs ont voulu y voir une profonde décadence. Ils se sont basés sur le fait que les objets si remarquables des siècles précédents n'étaient plus fabriqués au moment de la conquête espagnole.

Ne faut-il pas voir, dans ce fait, d'ailleurs incontestable, la conséquence des événements. Les peuples paisibles composés en bonne partie d'artisans habiles, de cultivateurs ou de pasteurs, ont été conquis par des peuples guerriers moins avancés en civilisation, mais qui avaient des qualités particulières d'administration.

Ces guerriers avaient imposé aux vaincus leur religion, et cherché à interdire les manifestations des cultes anciens. Or ces cultes étaient les générateurs de l'art, surtout de la céramique. Ces guerriers avaient réglé la vie des peuples dans un cadre social qui par plus d'un côté rappelle le Marxisme. Adieu dès lors aux douces rêveries, aux belles envolées artistiques; il fallait travailler pour la communauté, pour le clergé, pour le gouvernement; il n'y avait plus place pour les arts.

Cet esclavage avait-il influencé les mœurs en les dépravant, il est possible encore. Il y a eu certainement un arrêt dans la culture, dû à la conquête et au régime inca, mais rien ne prouve que les Kitchuas n'étaient pas susceptibles de s'élever aussi haut que les vaincus et, avec leur aide, de reprendre la voie des civilisations brillantes. Ils possédaient des qualités réelles d'ordre, d'organisation, de largeur de vues dont l'avenir pouvait bien augurer.

La conquête espagnole interrompit leur œuvre avant qu'elle ait pu donner toute sa mesure. On n'en peut pas conclure qu'il y ait eu une décadence.

Les Kitchuas et l'empire Inca

Selon un rythme assez fréquent dans l'histoire du monde, les peuples qui vivaient sur les côtes du Pacifique et sur les hauts plateaux devinrent comme nous venons de l'exposer la proie d'un peuple plus guerrier sinon plus organisé, les Kitchuas.

Les Kitchuas dominèrent et se mélangèrent d'assez bonne heure avec leurs voisins les Aymaras. Etaient-ils apparentés ethniquement? On n'a pas pu encore le déterminer exactement. On sait toutefois que leurs langues différaient. On ne sait pas non plus quelle fut leur origine : Quipocamayo Catari les croit originaires de Tumba (S. Ellena actuel, Ecuador), mais la plupart des auteurs pensent qu'ils sont venus de l'Est ou du Sud-Est. Ce qui est certain c'est qu'à la fin de la grande période Aymara, on les trouve cantonnés dans la haute vallée des affluents de l'Urubamba, c'est-à-dire dans la région située entre le bassin de l'Amazone et le bassin du lac Titicaca.

Il semble que parvenus plus à l'ouest, et déjà établis dans les vallée d'Abancay, d'Andahuayna, dans la haute vallée de l'Apurimac, ils furent refoulés par les Tchanka qui venaient d'Ayacucho, c'est-à-dire de l'Ouest, mais encore d'une vallée tributaire de l'Amazone.

Cette situation est intéressante du fait même de sa signification géographique. La présence de peuples dans les hautes vallées des affluents de l'Amazone au sommet des pentes orientales des Andes représente ou bien une montée de peuples venus de l'Est vers les hauts plateaux et un arrêt devant les peuples comme les Aymaras, déjà établis sur ces mêmes plateaux, ou bien la marche de peuples venus de la côte et arrêtés par le terrain avant la descente dans les forêts équatoriales du Brésil. Les deux hypothèses sont admissibles ; toutefois, il serait singulier de constater que, par la suite, la tendance constante des Kitchuas fut de descendre vers l'Ouest, qui s'accorde mieux avec une marche générale de l'Est vers l'Ouest, c'est-à-dire avec la première hypothèse.

En l'absence de preuves, nous dirons simplement que les Kitchuas avaient atteint depuis un temps probablement assez long les hauts plateaux.

Qu'ils y avaient subi des poussées assez diverses et que finalement, descendant quelque peu vers le Sud, vers la Bolivie actuelle, ils avaient soumis une partie des Aymaras. Leur centre était Cuzco.

D'ailleurs, ils ne furent pas les derniers immigrants venus de l'Est et du Sud-Est. Les migrations ne cessèrent guère qu'à la conquête espagnole. Sous l'Empire Inca, il est constamment question de l'apparition de bandes venant menacer les frontières dans cette partie des Andes et en particulier dans la province des Collas. Ce nom de Collas, d'après certains auteurs, désignerait d'une façon générale tous les peuples étrangers aux Kitchuas et qui vivaient dans le bassin de Titicaca, de Tucuman et le nord du Chili (110).

Les Incas n'étaient qu'une tribu, qu'un clan peut-

être des Kitchuas. Nous ne savons ni l'époque à laquelle ils arrivèrent dans la vallée de l'Apurimac, ni celle où ils prirent la prépondérance sur les autres tribus. Certains vieux auteurs prétendent que cette arrivée était, au XVIe siècle, vieille de quatre millénaires, et que cette longue période fut suivie d'une décadence et même d'une dégradation morale que l'énergie des Incas seule parvint à surmonter.

Toutefois le symptôme le plus sûr de la fixation est l'élection de chefs. Or, nous savons qu'autant à Quito qu'au Cuzco, la nomination des premiers chefs permanents ne remontent guère au delà du Xe siècle. Marco Niza fixe à 950 l'élection du premier chef de Quito et 1021 celle de celui de Cuzco. Ce qui ne veut pas dire que, avant cette époque, ces peuples n'aient pas connu une époque féodale à chefs intermittents.

On peut remarquer la concordance des événements qui se produisirent dans ce Xe siècle aussi bien dans l'Amérique Centrale que dans la partie septentrio-occidentale de l'Amérique du Sud. Il y eut comme une époque d'éveil dans toute cette partie de l'Amérique occidentale qui s'étend de la Californie au Pérou.

Aperçu géographique

La topographie explique d'elle-même les destinées des peuples Kitchuas. Les hauts-plateaux andins où ils vivaient se trouvent à une altitude considérable, les cotes supérieures à 3.000 mètres y sont fréquentes, c'est le pays du « Soroche », le mal des montagnes. Les vallées propres à l'élevage ne se prêtent ni à un grand développement humain ou culturel, ni aux exploitations agricoles. Vers l'Est, s'é-

lèvent les hautes murailles orientales des Cordillères, qui atteignent 5 et 6.000 mètres d'altitude. Les vallées qui en descendent sont arides et difficiles. Elles aboutissent à un piémont plus fertile et ensuite aux grandes forêts ou aux marécages brésiliens.

Les deux bras de la Cordillère laissent entre eux une cuvette qui forme un angle obtus ouvert vers le Sud-Ouest. Les côtés s'allongent vers le Nord-Ouest et vers le Sud, indiquant ainsi presque automatiquement les routes. Vers le sommet de l'angle et le long du côté méridional se trouvent les lacs ou les rivières qui forment l'ossature hydrographique : les lacs Titicaca, Poopo (et les grandes salines qui marquent les anciens lacs desséchés).

Les grands affluents de l'Amazone ou du Paraguay sont presque tous, à l'origine de leur cours, orientés suivant une ligne générale nord-sud. Ils s'incurvent ensuite vers l'Est pour rejoindre les grands collecteurs. Cette disposition est singulièrement gênante pour déterminer les routes possibles des migrations. Tel point des Andes se trouvait à l'aboutissement de têtes de vallées qui, dans leurs parties basses, se trouvent à des distances énormes les unes des autres. De plus, la ligne de partage des eaux entre les bassins du Paraguay et de l'Amazone est fort capricieuse et souvent vague. Cette disposition complique encore la question.

Vers l'Ouest, descendant des hauts plateaux ou de la chaîne occidentale, de courtes rivières mènent droit au Pacifique. Dans ces vallées le sol est fertile et, si les pluies sont rares, le drainage fort habilement combiné par les habitants anciens donnait une grande richesse à ces plaines.

Il était naturel que les habitants des régions éle-

vées, pris d'un besoin de mouvement dont nous ne connaissons pas exactement les causes, aient suivi d'abord les côtés de cet angle obtus puis cherché par les fissures de la Cordillère occidentale, à gagner des régions plus favorisées et à descendre ainsi vers la mer.

Arrivés là, ils devaient obligatoirement aller, en longeant les côtes, vers le Nord, ou vers le Sud. Toute l'histoire des Incas tient dans cet aperçu géographique.

Organisation sociale. — Administration.

Les Kitchuas, et à travers leur civilisation nous retracerons celle des anciens Péruviens, devinrent après leur établissement dans la région de Cuzco, des sédentaires, cultivateurs et pasteurs. Ils avaient une industrie dont nous connaissons les produits et un commerce.

La fixation entraîna les besoins sociaux ordinaires, les Kitchuas durent se donner une administration avec des cadres et des chefs. L'organisation inca a fait naître des légendes qui proviennent d'une étude peut-être insuffisante des vieux textes et parfois d'un parti pris. On a voulu y voir un régime communiste avant la lettre.

Nous allons voir que la plupart de ces légendes sont erronées, tout au moins en ce qui concerne cette conclusion. Les Incas n'ont fait qu'adopter les mœurs existant normalement dans le pays, en les régularisant plus ou moins. Ils eurent souvent affaire à des populations non encore sédentaires auxquelles

ils assignèrent des terres. Ils en profitèrent pour leur attribuer des régions mal peuplées qui se trouvaient parfois éloignées du lieu où elles s'étaient présentées aux frontières de l'empire. Après certaines révoltes, les Incas firent changer certaines populations de cantons pour les dépayser et les placèrent dans des régions dont elles devaient, par la force des choses, assurer la garde.

Les prétendus déplacements de peuples n'ont que bien peu de traits dérivant du communisme, mais seulement d'un système de défense ou d'une méthode judicieuse de répartition des terres, à l'image des colonies de cosaques russes ou des légionnaires romains.

Le terme « Inca » est d'ailleurs employé souvent à tort.

Incas désignait non pas une charge, mais une tribu, qui comprenait plusieurs clans ou « ayllus »; l'un de ces ayllus avait l'insigne faveur de servir de pépinière aux chefs suprêmes qui étaient désignés sous le nom de « capacs ».

Ces chefs n'avaient que peu de rapports avec ce que les Espagnols du XVIe siècle appelaient roi. C'était le chef élu d'une tribu inca, d'où son nom d'*inca capac*; tandis que l'ayllu où il était choisi s'appelait l'*ayllu capac*.

Dans cet ayllu, ils étaient élus comme d'ailleurs la plupart des officiers (7) parmi les plus riches et les plus vaillants (115). Nous retrouvons là une coutume que nous avons constatée aussi bien au Mexique que dans presque toute l'Amérique.

Peu à peu comme ailleurs, ce mode électif se transforma en mode dynastique. C'est qu'aussi les Capacs eurent l'habileté d'appuyer leur dynastie non seulement sur le clergé mais sur une religion d'Etat, dont

ils furent à la fois les divinités et les prêtres. Le haut clergé, comme les hauts officiers civils, appartenaient à l'ayllu capac.

Le gouvernement, en quelque sorte dualiste, tendait à une monarchie absolue, mais à l'arrivée des Espagnols, après une expérience quatre fois centenaire, il gardait encore les apparences et son armature féodale du début.

Le Capac n'était pas seul omnipotent en haut de l'échelle aristocratique. Il était secondé par une sorte d'adjoint, souvent son propre frère et qui lui servait d'intermédiaire avec les gouverneurs et les magistrats. Il n'était d'ailleurs chef absolu que dans la province kitchua, les territoires d'empire étaient divisés en provinces gouvernées par des Curacas, vice-rois nommés par le Capac, souverains dans leurs provinces, mais vassaux du Capac, auquel ils devaient des comptes. C'était un rôle comparable à celui du vice-roi des Indes, par exemple, vis-à-vis du Roi d'Angleterre, empereur des Indes, (selon A. Raymond). Il est probable que les Curacas, administrateurs d'états en quelque sorte fédérés sous la puissance des Incas, exécutaient dans leur province au nom des Incas, les devoirs fédéraux (82) et la gouvernaient par ailleurs en souverain, en tout ce qui concernait les questions locales.

La base du système incasique était une division du peuple en unités numériques, comme dans l'ancienne Rome. La population urbaine et rurale était divisée en groupe de 10, 50, 100, 500 et 1000 habitants. Chaque unité avait un chef désigné par les Capacs ou les Curacas provinciaux. Le plus modeste, le dizainier, avait à la fois les charges de la police, d'état civil et de contremaître.

A ces divisions, qu'on pourrait comparer en quelque sorte aux équipes d'une usine ou bordées de nos navires, se superposaient les organisations par village ou ville.

La population urbaine englobait un certain nombre de ces subdivisions numériques et elle était administrée par des sortes de maires indépendants des cadres de ces subdivisions mêmes.

Urbaine ou rurale, la population vivait des produits de la terre et, dans une moindre mesure, de l'industrie. Mais la région présente un trait très spécial qui a été la cause d'une méthode d'administration souvent mal interprétée.

Le Pérou (ancien) s'étendait sur les régions froides de la Bolivie, favorables au seul élevage et sur les vallées chaudes de l'Ecuador et du Pérou actuel où les céréales poussaient, mais où les animaux ne pouvaient trouver leur pâture. Lorsque ces territoires furent réunis sous un seul pouvoir, cette différence de ressources et de besoins amena l'Etat à régler les échanges et à répartir au mieux des besoins les biens divers, la laine des vigognes des montagnes, le maïs et la cola des vallées.

Peu à peu cette étatisation s'étendit à tous les produits. L'Etat se chargea de réunir tout ce que produisait l'agriculture, l'élevage et l'industrie et d'en faire la répartition parmi les parties prenantes. Cette méthode s'accordait judicieusement avec les conditions spéciales du pays et d'ailleurs les Capacs ne firent que réglementer une coutume qui semble fort ancienne, acceptée dès longtemps par les peuples apathiques et assez enclins à une obéissance passive. L'étatisme fonctionna semble-t-il à la satisfaction générale dans le vieux Pérou. Les auteurs anciens ne nous disent

pas s'il fut accepté aussi volontiers par les peuples des autres confédérations accoutumées à un autre régime.

Une telle centralisation exigeait un fonctionnarisme extrêmement développé et outre les chefs d'unités et les Capacs et les Curacas, se trouvaient des contrôleurs de travail et des revenus, des receveurs et des maîtres des comptes, des fonctionnaires des ponts et chaussées, des juges, des répartisseurs de ressources que l'Etat fournissait selon les besoins des provinces, des magasiniers pour les nombreux magasins où les ressources étaient stockées.

La maison même des Capacs était fort nombreuse. En dehors des grands officiers de la noblesse et des serviteurs ordinaires elle comprenait un harem local et des harems régionaux, des otages et des secrétaires, de fort nombreux gardiens des « quipus », chargés des archives.

Ce régime devait entraîner comme à l'ordinaire de nombreux abus, de nombreuses réclamations, partant de nombreux procès. Il nécessitait donc une organisation judiciaire considérable. L'étatisme n'était supportable que s'il tenait compte des droits individuels et s'il se basait, ce qui semble avoir été le cas, sur le respect des règles, prévoyant tous les cas de conflit dans un cadre qui laissait ainsi peu de place à l'individu.

La justice semble en fait avoir été l'objet d'une attention spéciale des Capacs.

Dans chaque province, à côté du Curaca, siégeait un grand juge et trois conseils pour la justice, la milice et l'administration civile. Chacun de ces conseils avait ses délégués dans les diverses subdivisions jusqu'à la décurie (41). Dans les villes se trouvaient

des délégués du grand juge qui devaient compte mensuellement de leurs sentences à un inspecteur. Ce magistrat en référait selon les besoins au grand juge, aux curacas ou au capac. Les conflits entre provinces étaient réglés par un commissaire nommé par le capac.

L'empire des Capacs, maîtres absolus des peuples, devait être poussé, par sa raison d'être même, à la guerre. A l'étroit dans les vallées de montagne, les Kitchuas devaient être tentés de descendre vers les vallées fertiles. Mais ces vallées étaient habitées et leurs habitants ne souhaitaient point de devenir sujets. Il fallait donc les conquérir, pour ce il fallait une armée. Guerriers par tempérament, les Kitchuas le furent encore par nécessité.

L'armée, comme chez les Aztecs, était le soutien de l'édifice, élevé par la conquête et exposé trop souvent aux chocs en retour de l'exercice de la force. A vrai dire, par suite du défaut d'énergie des peuples péruviens, son action était moins importante qu'au Mexique, aussi l'armée n'était-elle qu'une milice encadrée par des professionnels tirés de la noblesse et par des chefs supérieurs membres du capac ayllu, c'est-à-dire des parents du capac. A la tête de ces chefs étaient deux généraux pris dans son entourage immédiat.

Les guerriers étaient prélevés parmi la population, recensés et appelés selon les besoins par les conseils dont nous avons parlé plus haut, et par l'intermédiaire des dizainiers en dernier ressort. Tout homme était soumis à l'appel de 25 à 50 ans.

La noblesse militaire apparentée au capac ayllu avait le privilège de porter dans le lobe de l'oreille un disque en métal qui allongeait le lobe, d'où le

nom « d'orejones », hommes aux grandes oreilles, que leur donnèrent les Espagnols.

L'extrême étendue de cet empire, tout en longueur du nord au sud, les qualités peut-être quelque peu inférieures de cette milice, incita les Incas à construire de très nombreuses forteresses, « les pucaras », soit aux frontières, soit à l'intérieur pour contenir les peuples qui se dressaient souvent contre leurs maîtres.

Les guerres péruviennes rappellent celles du xvie et xve siècles en Europe, sièges de forteresses, quelques rencontres en plaines, où donnaient les orejones et fuite des vaincus vers ces pucaras. En général on sait que ce genre de guerre n'est pas le propre des armées vigoureuses.

De plus, les garnisons, les appels toujours longs et les campagnes souvent lointaines devaient à la longue affaiblir singulièrement les armées réellement kitchuas. Les Incas furent obligés, comme tous les conquérants, de recourir à l'enrôlement de tous les peuples vaincus. Cette mesure leur permit de grossir leurs armées au détriment de leur valeur même.

Quoiqu'il en soit, les Kitchuas purent conquérir, grâce à la supériorité de leur armée et surtout de son noyau le plus fidèle les « orejones » (c'est-à-dire tous ceux qui de plus ou moins près tenaient à l'ayllu capac) un empire immense. Le sort des armes ne leur fut contraire que lorsqu'ils rencontrèrent les Espagnols. Jusque là, quelques incidents mis à part, ils triomphèrent facilement des peuples moins guerriers et moins organisés des confédérations voisines.

Religion. — Les Incas trouvèrent dès le début un très gros levier de puissance dans la religion qu'ils

imposèrent aux peuples conquis. Il semble qu'ils eurent deux religions, une religion au sens propre et une religion d'état.

La première était un panthéisme analogue aux croyances générales des primitifs. La divinité supérieure était une entité créatrice comme celle que nous avons vu adorer à Pachacamac.

Selon les lieux elle s'appelait Irma, Illatici, Pirua. ou Viracocha[1], ou enfin Pachacamac en Kitchua, Parallèlement les Kitchuas adoraient les phénomènes naturels et tout ce qui était huaca.

Le panthéon était très nombreux, augmenté indéfiniment par l'adoration des dieux des peuples vaincus. Il fallut même songer à en limiter le nombre à une certaine époque. L'esprit du mal était représenté par le diable « Cupay ».

La deuxième religion était celle du Soleil. Or les Incas, en particulier le Capac ayllu, prétendaient être issus du Soleil. Les Capacs étaient donc fils du dieu. Ils imposèrent son culte, qui se superposant d'ailleurs aux cultes locaux, devint une religion d'état où le Capac était chef religieux, émanation divine et chef du gouvernement.

Les deux fonctions se confondaient en sa personne. En convertissant, *volens nolens*, les peuples conquis à la religion du Soleil, il imposait du même coup son pouvoir politique.

Le clergé était nombreux. Le capac en était le chef suprême et à ses côtés le grand prêtre, était généralement son frère. Le représentant du dieu

1. Selon Raymond, ce mot signifie simplement être « supérieur ». Les Boliviens appellent encore ainsi les seigneurs, les personnes supérieures.

Soleil, ne pouvait pas être choisi hors de sa propre famille. Le clergé se subdivisait en classes très nombreuses : prêtres supérieurs, ceux qui parlaient avec les morts, ceux qui s'occupaient des dieux « lares », les confesseurs, ceux qui préparaient la chicha, l'ambroisie qui donne des songes, ceux qui s'occupaient des temples.

On entrait dans la cléricature soit par hérédité, soit par élection. Le clergé était redouté par sa puissance et la majesté des grandes divinités dont le concept et même l'image n'étaient pas accessibles à l'esprit ou à la vue des peuples.

Les prêtres et les nobles seuls pouvaient pénétrer dans la partie secrète de leurs temples où se trouvaient leurs idoles.

Les prêtres ne portaient ni costumes, ni insignes en dehors des cérémonies du culte; toutefois, ils formaient une caste définie, tout au moins pour ce qui concerne certaines fonctions. Velasco nous dit qu'ils subissaient certaines épreuves avant d'être admis et faisaient vœu de chasteté. Enfin, il est vraisemblable que certains d'entre eux formaient des collèges chargés de l'étude des astres, peut-être des règles de l'architecture et de la médecine; c'étaient des « amautas ».

Le clergé était entretenu par l'Etat sur le revenu des terres, selon le mode que nous verrons plus loin. Garcilasso prétend qu'il était discret et que les recettes étaient généralement en excédent sur les dépenses.

Le culte du Soleil comportait quatre grandes fêtes, dont la principale en juin coïncidait sans doute avec le solstice. Cette fête revêtait un caractère gouvernemental; elle durait neuf jours, précédée d'un jeûne

et se passait en cérémonies, en musique, en danses, en libations et en excès de tous genres. Le Capac y paraissait. Les Capacs, chefs d'une religion qu'ils personnifiaient, devaient être fort religieux. Certains furent, dit-on, versés dans les sciences astronomiques. Ils employaient d'ailleurs *leur* clergé, pour des buts souvent plus politiques que religieux.

Les peuples péruviens étaient encore trop près du mysticisme primitif pour n'être pas fort religieux, et, en effet, la question religieuse tenait grande place dans leurs mœurs. Des peuples souvent incapables de défendre leur liberté, se révoltèrent quand les Incas voulurent par exemple subordonner leur croyance ancienne au culte de l'officiel Soleil.

Une révolte des Chancas, due à une raison de ce genre, mit l'empire inca en danger. Les Incas cherchèrent toujours à diminuer le niveau, c'est-à-dire l'action des clergés régionaux au profit de la religion officielle (147).

Dès qu'une province était annexée, ils envoyaient des missionnaires pour instruire les peuples des vérités de la religion du Soleil et les convaincre que leurs vieux dieux étaient de qualité inférieure. Les Espagnols n'agirent pas autrement d'ailleurs.

La cléricature qui n'était pas exclusivement réservée aux hommes du clergé régulier, tout au moins, comprenait des femmes, dont le rôle ne semble pas avoir eu trait directement au culte, mais plutôt au service plus ou moins matériel des divinités des temples et des Capacs. Les plus célèbres, «les filles du Soleil », c'est-à-dire les femmes apparentées au Capac ayllu, formaient une très nombreuse catégorie. Elles étaient consacrées, ou au Soleil, c'est-à-dire au culte des Incas morts ou au Capac vivant.

Elles formaient trois ordres, les novices, les nonnes et les Guayos où le Capac recrutait ses concubines ou des épouses pour les chefs qu'il voulait récompenser. Ces nonnes étaient généralement de sang capac et vivaient dans des couvents où elles fabriquaient des vêtements pour l'Ayllu Capac et la nourriture du Capac quand il était présent.

Ces couvents étaient fort nombreux; à Cuzco les nonnes étaient 1500 avec 500 servantes, à Pachacamac elles pouvaient être 200.

Sciences et arts. — La science principale comme chez tous les peuples au sortir de l'âge primitif, fut l'astronomie. Les Péruviens savaient suivre les mouvements du Soleil, de la lune, de Vénus et des pléiades. Les « Amautas », savants et plus probablement prêtres savants, avaient su établir un calendrier solaire d'une année, 365 jours divisés en 12 mois, comptés d'un solstice à l'autre. Les années se groupaient par cycles de 10, 100 et 1000 ans (110).

Les amautas se servaient sans doute, pour constater leurs observations et faire leurs calculs, de colonnes, placées suivant certaines orientations, dont la taille et l'éloignement d'un centre permettaient de marquer les grandes révolutions solaires. On a retrouvé de ces colonnades dans plusieurs endroits, en particulier à Quito (151).

Garcilasso, par ailleurs, nous relate que les Péruviens connaissaient quelques éléments de géométrie, ce que leur architecture confirme, qu'ils savaient faire un plan et manier le niveau. Il y a tout lieu de croire que ces architectes étaient formés dans des sortes d'écoles, conservatoires d'un art trop homogène et trop poncif pour être l'œuvre d'individus, même doués, mais isolés.

Montesinos nous dit qu'un Curaca voulant élever un temple pria le Capac de lui envoyer des artisans de Cuzco, tant pour diriger les travaux que pour *enseigner à ses sujets la manière* de travailler la pierre. Balboa (7) dit de son côté que le Capac Guayna fit construire un palais par un homme « fort habile dans tout ce qui est relatif à la construction des édifices, des ponts et des fortifications », autrement dit un ingénieur des ponts et chaussées. Les travaux de ce genre, dont il reste tant de vestiges, ne pouvaient être que les produits d'une école d'ingénieurs.

Comme les Romains, les Kitchuas avaient compris, surtout peut-être pour des raisons militaires, la nécessité des routes menant aux frontières de cet empire qui mesurait plus de 1000 lieues du Nord au Sud.

Il subsiste encore de notables vestiges de ces routes. Cieca (25) nous dit qu'elles avaient cinq mètres de large, et qu'elles étaient bordées de murs et d'arbres fruitiers. Il avait fallu à certains endroits faire des travaux de soutènement que l'on considérerait encore aujourd'hui comme délicats.

Il paraît y avoir eu deux grandes artères relativement parallèles à la côte, l'une basse le long de la mer, l'autre qui courait sur les plateaux. Cette dernière, selon Velasco, mesurerait 2000 milles de longueur. Si l'on songe que ces routes étaient cimentées ou pavées, on peut juger de la grandeur du travail et de la valeur des constructeurs. Ces voies coupaient, du fait de leur direction générale, toutes les vallées ou ravins qui descendaient des montagnes pour aller vers la côte. Il fallut donc franchir les ruisseaux, les rivières, les gorges souvent profondes, sur des

bacs ou des ponts. Les ponts étaient soit en fibres et suspendus, soit en bois, soit en pierres. Leur audace étonne encore nos ingénieurs.

Ces routes servaient non seulement aux déplacements des armées ou des populations, mais aussi à la poste. Elles étaient jalonnées toutes les 3 lieues (110) par des tambos, sortes de magasins et de refuges. La poste faite par « chasquis », coureurs échelonnés, par groupes de cinq à six (tous les kilomètres environ). Les Péruviens employaient les transmissions par signaux optiques, par fumées par exemple. Certaines nouvelles, S. O.S. de l'époque, pouvaient ainsi franchir 600 lieues en quatre heures (41).

Ecriture. — Nous avons dit pour les Chimus que la question de l'écriture était encore douteuse. Lorsque les Espagnols arrivèrent, ils ne rencontrèrent aucune trace d'écriture. Depuis on a vainement cherché. Montesinos croit, sur la foi de vieilles traditions, que l'écriture fut connue à une certaine époque et qu'on écrivait sur des feuilles de bananiers. L'usage en aurait été interdit par la suite, par mesure d'orthodoxie. Toutefois il est possible que les Péruviens en général et les Kitchuas en particulier se soient contentés du système des quipus.

Quipus.—Les quipus ont été étudiés par E. Nordenskiold tout récemment encore (99). Cet éminent savant y retrace une façon de calendrier. Ils se composent de cordelettes de diverses couleurs, attachées dans un certain ordre à une corde-base. Chaque corde porte des séries de nœuds. Nordenskiold pense que ces nœuds représentent des chiffres et chaque cordelette un nombre où ces chiffres sont des unités, des dizaines, etc. La combinaison des chiffres et des couleurs représenterait un calcul de temps.

Il est possible d'imaginer ainsi par ce moyen un système d'archives comparables par exemple à la taille de nos anciens boulangers combinée avec les couleurs qui permettaient des combinaisons fort nombreuses. C'est l'avis de Locke, bien que Nordenskiold n'accepte ses conclusions que sous réserve.

Ces quipus servaient sans doute aux besoins du commerce, car on en a retrouvé de nombreux exemplaires dans les tombeaux et il est difficile d'y voir uniquement un rapport avec des personnages exclusivement liés aux sciences ou au culte.

Nous savons peu de choses du commerce des Kitchuas. Nous constatons cependant la présence d'objets de céramique par exemple, ou de métal, loin de leur centre de production, ce qui indique des échanges. Il est vraisemblable que ce commerce, antérieurement à la construction des routes, se faisait par mer, par les balsas, qui devaient être en nombre suffisant puisqu'un des Capacs put transporter une armée dans l'île de Puna sans difficulté.

On a trouvé quelque trace de ce commerce dans les auteurs anciens. Montesinos nous dit qu'un des Capacs avait reçu des nouvelles par des marchands. Le Capac Topa décréta que les marchands voyageraient en franchise dans tous les parties de l'empire. Il avait d'ailleurs établi des marchés périodiques et un contrôle sur la vente des métaux précieux et des pierreries.

Le numéraire n'était pas connu; les échanges devaient s'effectuer en matières. Les commerçants, d'après Nordenskiold, de la Espada, Oviedo et autres, se servaient pour le pesage des marchandises d'une balance romaine qu'on retrace depuis l'Amérique Centrale jusqu'au Chili.

Mœurs. — Les mœurs des Kitchuas et des peuples soumis à leur pouvoir semblent avoir été relativement douces, encore qu'il faille se défier des dythirambes de Garcilasso. La vie était en extrême dépendance de l'Etat, dispensateur des matières nécessaires à la nourriture et à l'habillement. Ce mode ne devait pas tendre à développer l'activité intellectuelle, non plus que l'effort matériel. L'idéal de tout individu devait se borner à devenir fonctionnaire et ce trait devait avoir une répercussion fâcheuse dans certains événements. Si le Capac disparaissait par accident imprévu, comme il se produisit effectivement lors de la conquête, toute la machine devait tourner à vide ou s'arrêter. C'est ce qui explique la facilité avec laquelle les Espagnols purent imposer leur pouvoir, simplement parce qu'il était pouvoir.

Les Incas formaient une nombreuse famille et en particulier le Capac Ayllu qui se réservait toutes les hautes charges, devait être très nombreux du fait même des mœurs du clancapac. Les Incas étaient polygames; le Capac épousait par rite une de ses sœurs (le descendant du Soleil ne pouvait se mésallier avec une famille simplement terrienne), mais il était libre de s'unir en dehors de ce mariage avec les pallas, les filles du Soleil qui appartenaient elles aussi à la famille solaire. Il lui était même loisible de prendre des concubines en dehors de l'ayllu.

Il en résultait une très nombreuse descendance qui se partageait en : enfants légitimes provenant du mariage réel et destinés aux grandes charges; ou les enfants des pallas, destinés aux emplois subalternes; et enfin les illégitimes, provenant des unions extérieures.

Il est vraisemblable que le même mode s'appliquait aussi dans ses grandes lignes à la grande noblesse.

Ces nobles vivaient à la cour, aux armées ou dans les grands fiefs. Ils habitaient des palais souvent considérables.

Les gens du peuple vivaient dans un état peut-être moins intellectualisé qu'au Mexique. Sans révolte, ils subissaient des contraintes dont l'origine était fort lointaine. La vie publique était nulle, l'étatisme tenant lieu de toute activité.

Les maisons populaires n'étaient que des huttes en adobe recouvertes de chaume, que la communauté construisait pour les nouvelles familles. Nous avons rencontré déjà ce trait chez les Pueblos et c'est sans doute un souvenir des âges primitifs.

Les nobles faisaient construire leurs palais par le peuple. C'était le peuple aussi qui fournissait la milice et les travailleurs agricoles. La population se divisait en travailleurs des villes et des campagnes. Les uns, artisans souvent fort habiles, étaient peut-être organisés en corporations, mais nous savons peu de choses à leur sujet.

Les ouvriers agricoles étaient, nous l'avons vu, embrigadés par unités. Ces dizaines comprenant tous bras utiles, hommes et femmes, mais souvent plutôt femmes que hommes.

Les terres n'appartenaient pas en propre aux cultivateurs, mais à la communauté. Nous avons vu que c'est là un caractère propre à la plupart des sociétés américaines. Les terres étaient réparties par un magistrat municipal en trois catégories, terre du Soleil, c'est-à-dire probablement réservée aux besoins du culte et du clergé, terres d'Etat, que le

P. Acosta appelle « Gatcha », et enfin terres de la communauté.

La part réservée au Soleil permettait de compenser les différences des autres selon les besoins. Le cultivateur travaillait les trois sortes de terres et n'avait droit en propre qu'à une part déterminée des terres de la communauté. Cette part lui était affectée, mais il ne pouvait ni l'aliéner, ni la laisser en friche.

Les parties affectées aux absents pour service d'État, les soldats, les marchands, les fonctionnaires, aux veuves, aux vieillards, aux orphelins, était cultivées et récoltées à leur profit par la communauté.

Les produits des récoltes allaient aux cultivateurs, pour leur part propre, ceux des terres d'Etat ou du Soleil étaient emmagasinés à la charge de l'Etat et du clergé. Les corvées et la culture des terres d'Etat étaient les seuls impôts que payaient les cultivateurs.

Les charges étaient en principe égales pour tous, les nobles et les Incas eux-mêmes devant prêter leur travail à l'Etat. Dans l'application, les fonctionnaires considéraient leur emploi comme l'impôt du travail et la culture de leurs parts retombaient sur les communautés.

Cet ordre de choses n'était pas, nous l'avons dit, spécial au Pérou, ni même à l'Amérique, au Pérou il était mieux organisé. Il faut peut-être chercher l'origine de cet étatisme dans la nécessité du travail en commun qu'imposaient les travaux d'irrigation, de drainage et de répartition de l'eau dans ce pays où il ne pleut jamais.

Les Péruviens cultivaient le maïs, probablement importé du Mexique, la pomme de terre, qui nous fut apportée en Europe au XVIe, le haricot, une sorte de riz, une sorte de légumineux (41) appelé quinu et diverses

espèces de légumineuses. Pour les besoins de ces cultures dans un terrain où les pentes sont très généralement très accentuées, ils avaient dû soutenir les terres par les murs formant d'innombrables étages de terrasses. Pour les arroser ils avaient su organiser des réservoirs et des conduites d'eau qui avait parfois plusieurs lieues de longueur (Garcilasso dit 15 et même 20 lieues).

Ils utilisaient les engrais et en particulier le guano des îles et les déchets de poissons que la marée jetait à la côte à certaines époques. Ils employaient des outils de pierre, on pense même une sorte de charrue. On ne sait au juste comment ils se procuraient des semences, mais il est probable que l'Etat les fournissait, comme il fournissait la laine aux tisserands.

L'élevage était très important dans toutes les hautes vallées andines. Ces vallées étaient en presque totalité propriété d'Etat et les troupeaux ainsi que la laine, la célèbre laine de vigogne, étaient produits de l'État, qui les répartissait selon les besoins. Dans les basses vallées on récoltait le coton. Ces matières étaient distribuées dans les communautés qui se chargeaient de la confection des habits. Les travaux les plus fins étaient généralement exécutés par les hommes, les travaux communs par les femmes. Il est à remarquer que le costume se composait d'une chemise et de couvertures tissées d'une pièce, sans coutures, origine du poncho.

Les communautés travaillaient aussi les vêtements destinés aux magasins d'Etat répartis le long des routes. La vie de famille ne devait pas, dans un tel cadre, avoir l'importance qu'elle avait conservée au Mexique par exemple, et l'Etat intervenait encore, peut-être d'ailleurs par coutume ancestrale.



Extension de l'Empire Inca du 3e au 5e Capac.
Lloque a Mayna Capac

Extension de l'Empire Inca du 5e au 7e Inca
de Yupanqui a Inca Rocca Capac



Extension de l'Empire Inca du 8e au 10e Capac
sous Viracocha et Pachacutec

Empire Inca à la veille de la conquête espagnole
sous le 10e Capac-Tupac.

Les mariages ne pouvaient se faire hors de la communauté. La cérémonie était simple mais suivie de longues fêtes. Les Kitchuas semblent avoir pratiqué l'embaumement et la momification, sans qu'on puisse d'ailleurs savoir exactement si cette pratique était réservée à une caste noble ou aux Kitchuas de race seuls, ou si elle était générale.

Le cadavre était entouré d'objets qui correspondaient sans doute à l'idée de la continuation de l'existence dans l'au-delà et à la ressurection.

D'ailleurs, dans cet immense empire, les mœurs des peuples variaient sans doute. Les auteurs anciens nous ont sans doute dépeint plus spécialement celle des Kitchuas, mais les peuples qui acceptaient en apparence la religion et même la langue officielle des vainqueurs devaient conserver leurs mœurs foncières sous les apparences résignées.

La langue kitchua était devenue la langue officielle ou d'échange de l'empire. Elle se vulgarisa, pénétra à différents degrés.

Les peuples nouvellement arrivés, généralement de langue étrangère, étaient astreints à l'employer comme les immigrants aux Etats-Unis sont contraints d'apprendre l'anglais. Certains oublièrent leur propre dialecte. Ailleurs les peuples furent plus réfractaires et il n'y eut que mélange.

Aperçu historique.

Montesinos fait remonter l'histoire des Incas à des dates fabuleuses, trois millénaires avant J.-C. Il énumère une longue liste de chefs qui dirigèrent leurs destinées dans cette longue période. Il n'est

pas possible d'affirmer ou d'infirmer la véracité de sa relation, tirée sans doute des légendes plus ou moins officielles.

Comme nous l'avons dit, les Kitchuas ont dû hériter de la culture déjà avancée des Aymaras. Selon le mode assez habituel aux conquérants, ils s'attribuèrent les mérites et l'antiquité des peuples conquis, plus civilisés qu'eux et confondirent volontiers leur propre histoire avec le passé de ces peuples fixés depuis longtemps sur les hauts plateaux. Si trois millénaires nous paraissent un chiffre peut-être exagégé, il a fallu certainement un temps considérable pour arriver au degré de civilisation que marquent le Tiahuanaco Aymara et le Cuzco Kitchua.

Cuzco se trouve dans la vallée de la rivière Vilcanota qui se déverse dans l'Urubamba, affluent de l'Amazone. Par contre, la capitale des Kitchuas n'est séparée du bassin du lac Titicaca que par une ligne de faîte peu sensible, que traverse la voie ferrée qui, par Juliaca, mène à la côte. C'est donc une position militaire de premier ordre qui commandait à la fois les voies qui menaient vers le bassin amazonien et vers le bassin du Titicaca, c'est-à-dire à l'angle des hauts plateaux, et vers la côte. La géographie en l'occurence explique l'histoire.

C'est autour de Cuzco que se développa la puissance kitchua, personnifiée par les Capacs avant que leur puissance ne devînt à peu près héréditaire, ou tout au moins l'apanage d'un ayllu. La culture kitchua dut passer par la période purement féodale et être quelque peu troublée par les intrigues de la noblesse.

Elle dut l'être aussi par les flots de migrations venus par mer ou par terre. Les traditions signalent

l'arrivée, par mer, de peuples de grandes tailles, déjà en possession de la métallurgie, donc sans doute d'origine septentrionale; par terre, de tribus poussées elles-mêmes hors de la région de Tucuman par des peuples de grandes tailles ou à peau très foncée.

La religion jouait déjà un rôle important comme le prouve l'influence des sanctuaires de Tiahuanaco, de Corincamba et, plus proche de la mer, de Pachacamac.

Les Kitchuas semblent n'avoir pas eu pendant longtemps la force d'expansion qu'ils montrèrent vers le xe siècle. Ils paraissent avoir été confinés dans leurs vallées par leurs voisins et en particulier par leurs voisins de l'Ouest, qui leur barrèrent la route de la côte. Si bien que leur première avance se fit plutôt vers le sud où demeuraient les Aymaras.

Ils semblent avoir soumis ce peuple et occupé le bassin du Titicaca et avoir ainsi débuté dans la voie de l'empire.

Nous ne savons rien de leur état de civilisation au moment de leur arrivée dans la vallée de l'Urubamba. Ils évoluèrent dans doute lentement, en conservant le caractère fruste de guerriers montagnards. D'où naquit la féodalité militaire habituelle à ce degré de culture.

Vers le xe siècle, il semble que l'anarchie féodale arriva à son comble, accompagnée d'un abaissement sensible des mœurs. Le clergé et les féodaux forcèrent le Capac à s'enfuir de sa capitale et à chercher refuge dans la montagne. De l'excès sortit le remède sous la forme d'une dynastie de chefs d'une tribu des Incas, qui prit énergiquement le pouvoir, trouva la formule de la religion d'Etat, et, s'appuyant sur son clergé, sut mater la féodalité.

Ces Capacs Incas cherchèrent à augmenter le territoire de leur tribu. Il en résulta une série de guerres victorieuses qui en fit les maîtres d'un immense empire en bordure du Pacifique. Les Capacs surent non seulement conquérir, mais assurer leur conquête par une administration solide. Leur dynastie était encore au pouvoir au moment de l'arrivée des Espagnols.

Marco Niza donne une liste des Capacs qui eurent le pouvoir de 1021 à la conquête[1]. Une histoire complète de ces Capacs dépasserait notre cadre. Elle a fourni la matière à des ouvrages entiers. Nous nous contenterons de montrer la marche générale de l'empire Kitchua-Inca sous forme de croquis et de n'insister que sur les faits les plus typiques du développement.

Les croquis n° 6 et 7 nous montrent la petite tribu cantonnée encore sous le 3e Inca (c'est-à-dire vers 1126 de notre ère) dans sa vallée de montagne. Sous le 5e, vers la fin du XIIe siècle, l'empire inca commence déjà à s'étirer en longueur du nord-

1.

1.	Manco, élu en 1021 mort en	1062
2.	Sinchiroca	1091
3.	Lloque yupanqui	1126
4.	Mayta	1156
5.	Inti Yupanqui	1197
6.	Inca Roca	1249
7.	Yaquar Huaccac	1289
8.	Viracocha	1340

Urco détrôné après quelques jours de règne.

9.	Pachacutec	1400
	Yupanqui	1439
10.	Tupac Yupanqui	1475
	Huayna	1525
	Huascar	1532
	Atahualpa	1533

Après la conquête

Manco	1533
Sayri	1553
Curilitu	1569
Tupac Amam	1571

ouest vers le sud-est et il atteint la mer du côté d'Arequipa.

Sous le 6e, au milieu du XIIIe siècle la façade sur la mer s'est ouverte considérablement d'Arequipa jusque vers Pachacamac. La conquête limitée vers le Nord commence à s'étendre vers les régions des Diaguites et les pentes des Andes qui mènent vers l'Argentine.

La progression continue et prend un essor considérable à partir du 9e Capac, au début du XVe siècle. L'empire s'étend sur les deux côtés de l'angle pour aboutir sous le 10e Inca, vers la fin du XVe, à cette longue bande de territoire qui va de la baie de Guayaquil jusqu'au Chili, sur une distance de plus de 3.000 kilomètres, avec une profondeur de plus de 500 dans le sens est-ouest. C'était le sort de cet empire de s'étirer ainsi, parce que le terrain l'y contraignait.

Ces grandes lignes exposées, nous entrerons dans quelque détail sur le rôle de certains de ces chefs, souvent remarquables, que le sort conduisit à une fortune inouïe au moment même où dans l'Amérique centrale, l'empire Aztec prenait un essor très comparable.

Le premier, Capac Manco, fondateur de la dynastie, sut habilement jouer de l'origine divine : « Illatici Viracocha et le Soleil mon père ont, dans leur sagesse, décidé le sort de ma race et la route remplie de succès que doivent parcourir mes descendants... » (110). Il eut une politique intérieure habile et profitant des menaces aux frontières de son minuscule état, il organisa une armée disciplinée. Il échappa aux intrigues des nobles, s'associa quelques tribus des

environs de Cuzco. Il laissa à sa mort, un petit état où le pouvoir central commençait à avoir quelque puissance.

La féodalité tenta bien sous son fils de reprendre ses droits. Sinchi les réduisit par la force et s'annexa les territoires de ces mécontents qui n'étaient peut-être pas tous de sang Kitchua. Il amorça ainsi le mouvement qui mena les Incas à l'empire.

Vers la fin du XIIe siècle, l'empire naissant fut mis en péril par l'éclosion d'une puissance barbare à ses frontières du Sud-Est.

Nous avons déjà signalé cette direction, qui est le débouché des populations qui erraient dans les vastes étendues des affluents du Paraguay. Ces poussées continuelles marquent une des voies naturelles des migrations qu'employèrent les peuples de l'Amérique du Sud. Il est possible d'ailleurs que la voie des Kitchuas, c'est-à-dire les hautes vallées des affluents de l'Amazone qui montent vers la Bolivie, ait eu la même origine que ces migrations méridionales sans que nous puissions d'ailleurs l'affirmer actuellement.

Les Antiguaylas se mirent à la tête d'une confédération où entrèrent des peuples diaguites. Après avoir vaincu les Chiriguanes, ils pensèrent pouvoir monter sur les plateaux et s'attaquer à l'empire de Cuzco. Inti, le 5e Capac les vainquit et l'empire Kitchua prit dès lors un essor qui ne s'arrêta plus. Ce Capac fut un bon administrateur, c'est à lui qu'on attribue l'organisation de la poste.

A partir du 4e Capac d'ailleurs, chaque règne marquera un élargissement du territoire. A l'intérieur, Inti semble avoir cherché à affranchir définitivement

sa dynastie des influences de l'élection et du clergé. Il n'accepta plus pour électeurs que ses propres frères et il fut sévère avec certains membres du clergé qui ne répondait pas à ses vues.

Il poussa ses armées jusqu'à la mer, vers Arequipa. Désormais la façade sur le Pacifique s'élargira, tandis que, sur les hauts plateaux, la puissance Kitchua s'étendait vers le Sud tout d'abord, et plus tard vers le Nord.

Sous le 7e Capac Yaquar, le mouvement vers le Nord fut plus marqué et aux premières années du xve siècle sous Pachacutec, les Kitchuas soumirent la vieille confédération chimu.

Le 10e Capac, Tupac, fut le grand conquérant qui s'attaqua à la confédération de Quito, après avoir soumis les peuples de la baie de Guayaquil et de l'île de Puna. Au Sud, il aida ses neveux, alliés féodalement à des chefs chiliens, à conquérir la partie nord du Chili dont ils étaient devenus héritiers.

Cette campagne vers le Chili a une certaine importance. Elle témoigne tout d'abord du rayonnement de la puissance Kitchua. Les princes chiliens qui sollicitèrent l'appui du Capac lui étaient apparentés, il y avait donc des relations de famille et bien probablement d'autres liens, commerciaux par exemple, avec ces régions éloignées. Ceci peut nous servir à comprendre ces influences culturelles, ces ruines de forteresses et de cités que nous retrouvons fort loin du foyer Kitchua.

D'autre part, elle autorisa les Espagnols qui se proclamèrent héritiers du pouvoir Kitchua, à prendre possession du Chili, si tant est qu'ils aient eu besoin d'avoir un motif plus ou moins légal.

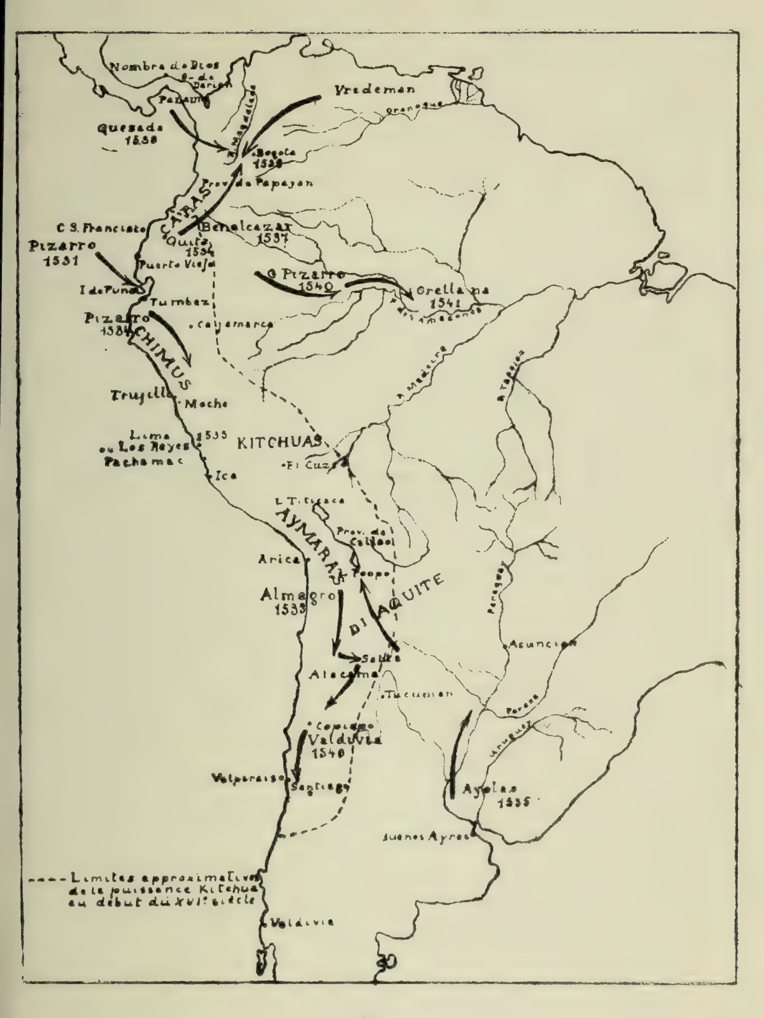
Le fils de Tupac, Huayna, continua ses conquêtes. Mais au début du XVIe siècle le résultat de cette politique d'agrandissement, commença à se faire sentir. L'empire s'étirait sur une énorme longueur, les populations mal assimilées, se sentant loin du maître se révoltaient sans cesse, les Chimus en particulier, soit question de religion, soit brutalité du joug. Constamment obligé de voyager d'un bout à l'autre de son empire, Huayna fut porté à s'installer à Quito pour surveiller les nations septentrionales mal soumises et peut-être y créer une base de départ contre les riches confédérations du Nord. Il fit explorer la province de Popayan et les vastes terres de l'Orient, au delà des Andes, sans doute pour y porter ses armes par la suite.

Mais il avait introduit le germe morbide dont aurait souffert profondément l'empire, si une catastrophe n'en avait réglé le sort d'une façon inattendue et définitive.

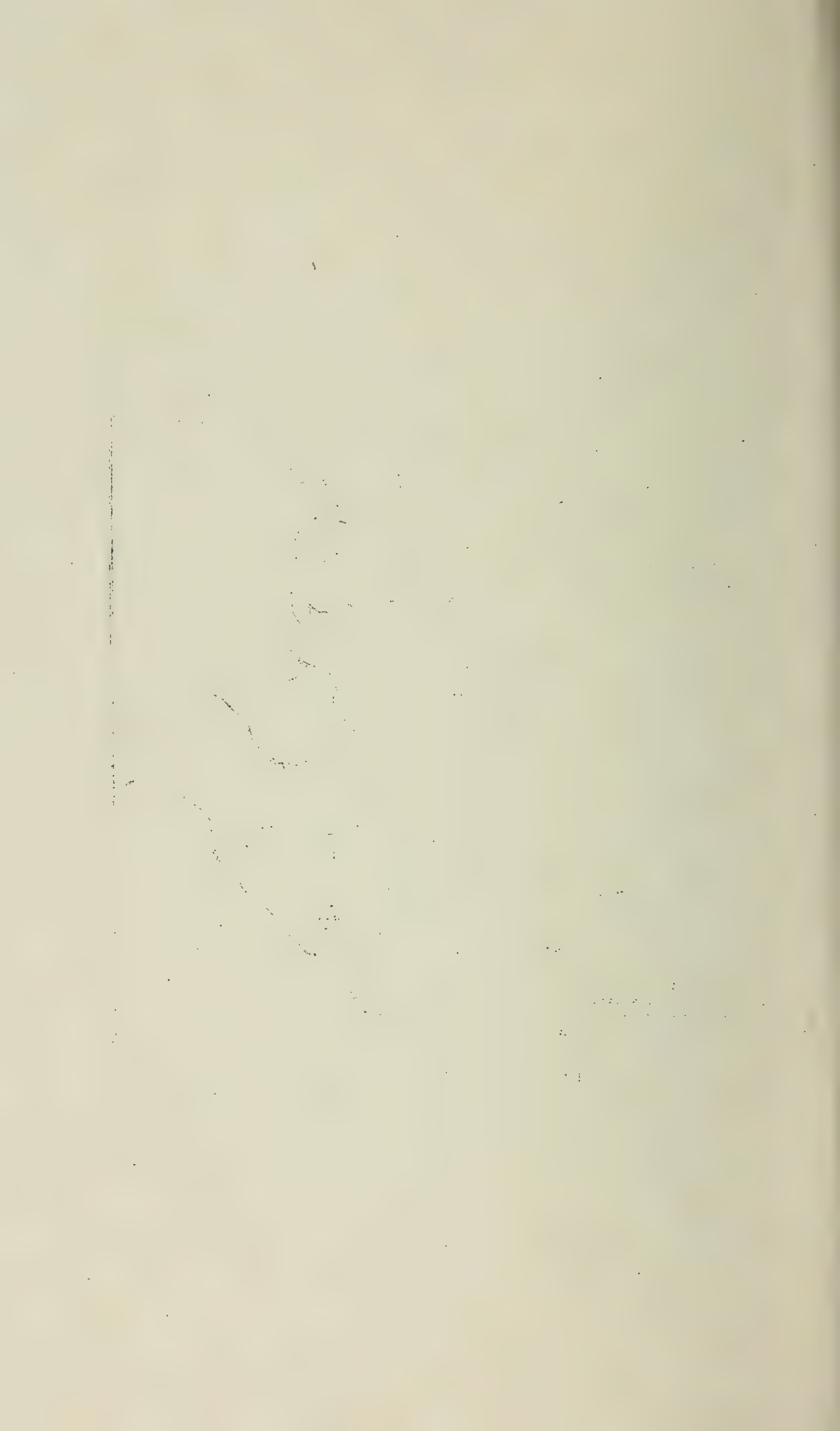
Vers la fin de son règne (1525) d'étranges rumeurs parvinrent à Huayna. Les guetteurs de la région de Tumbez lui firent savoir que sur la mer « d'étranges monstres barbus qui habitaient dans de grandes maisons flottantes » rôdaient sur les frontières de l'empire.

C'étaient les Espagnols. Huayna ne vit pas le désastre, car il mourut dans la gloire de ses conquêtes. Mais les dispositions prises en vue de sa succession, ouvrirent une période de profondes discussions entre ses fils. Les Espagnols surent les deviner et les exploitèrent pour le plus grand malheur de l'empire.

Pour parer aux inconvénients qui résultaient de l'énorme étendue de ses conquêtes, Huayna avait affecté à son fils Huascar, le Capac, héritier officiel,


Nombre de Dios
Vredeman
Quesada
1538
Bogota
Prov. de Papayan
CARAS
C. S. Francisco
Benalcazar
1537
Quito
1534
Pizarro
1531
Puerto Viejo
I. de Puna
Tumbez
G. Pizarro
1540
Orellana
1541
Pizarro
CHIMUS
Trujillo
Moche
Lima
ou Los Reyes
Pachamac
1535
KITCHUAS
El Cuzco
Ica
L. Titicaca
Prov. de Callao
AYMARAS
Arica
Almagro
1535
DI AQUITE
Salta
Atacama
Tucuman
Asuncion
Valdivia
1540
Valparaiso
Santiago
Ayolas
1535
Buenos Ayres
---- Limites approximatives de la puissance Kitchua au début du XVI.e siècle
Valdivia
30

Le Pérou.



la partie sud de l'empire avec la vieille capitale Cuzco. Il avait donné à un autre de ses fils Atahualpa (celui que les Espagnols nommèrent Atabalipa), le gouvernement de la partie Nord, avec Quito.

La lutte ne devait pas tarder à éclater entre les deux frères. Le gouverneur tendant à s'affranchir du lointain Capac, Huascar, prétendit maintenir le pouvoir unique en sa main et la guerre civile en résulta. Huascar fut vaincu et tué. Atahualpa régnait seul sur l'ensemble depuis quelques jours, quand en juin 1525, les Espagnols de Pizarro prirent pied sur son territoire, près de la rivière de Buona Ventura.

Les Espagnols, vite mis au courant des difficultés intérieures, se posèrent en justiciers. Ayant appris qu'Atahualpa avait fait périr son frère, ils le traduisirent en justice, comme fratricide et usurpateur. Ils surent ainsi voiler leurs appétits sous une façade de droit. A vrai dire, ils prirent la succession des deux chefs et proclamèrent à leur place le roi d'Espagne.

Ils laissèrent subsister une ombre de Capac quelques années encore. Cette ombre était encore trop, les derniers princes de la race Kitchua errèrent en proscrits dans la montagne jusqu'en 1571 où mourut le dernier des Capacs, l'Inca Tupac Amam.

Nous avons dit déjà combien le passage du pouvoir national ou imposé par une nation indienne aux mains de l'étranger blanc fut simplifiée par le régime étatiste que les Kitchuas avaient imposé.

Les peuples conquis ou soumis, habitués à s'en remettre en toute chose à l'arbitrage et la diligence des chefs Kitchuas, avaient fait abandon de toute volonté. Ce fut une tâche singulièrement simplifiée pour les Espagnols dès qu'ils eurent détruit la force mili-

taire que de prendre la direction de ces gens habitués à être dirigés sans participation, à être nourris, habillés par le pouvoir central, à parler une langue officielle, à prier un dieu qui n'était pas celui de leur peuple, mais celui de leur maître et leur maître lui-même divinisé.

Conclusions générales

Si l'on a pu parfois généraliser à l'excès le type ethnique dit « indien », il importe, tout en reconnaissant les différences d'origine de constater un stade assez uniforme parmi ces civilisations évoluées.

Dans les limites territoriales de la zone que nous avons marquée *b*, cette uniformité provient peut-être d'échanges entre civilisations naissantes.

Dans l'ordre très général, les civilisations évoluées de l'Amérique arrivaient au stade où, ayant franchi les premières étapes culturelles, les sociétés s'agglomèrent en confédérations d'où dérivent les empires.

Cet âge semblait naître en Amérique. Sous la civilisation on sentait encore le primitif. Le temps manqua à leur évolution ultérieure.

Les empires furent le fait de populations guerrières à qui la conquête européenne ne laissa pas le temps d'une efflorescence complète. Ils avaient beaucoup détruit et n'avaient pas eu le temps de reconstruire. C'est ce qui a pu faire dire que les civilisations du XVIe siècle montraient une régression.

On ne saurait l'affirmer, si l'on songe à la courte période sur laquelle s'étend l'expansion kitchua. La conquête espagnole, comme au Mexique, termina

brutalement l'évolution, en entourant son œuvre de destructions irréparables.

Mais on ne peut pas ne pas constater que ces civilisations comportaient tous les germes d'où éclorent les belles civilisations européennes : organisation civile, militaire, religieuse, sciences, arts.

Ces événements, en dépit de mélanges et d'échanges actifs commerciaux, présentent un trait étonnant. Comment comprendre que l'arrivée des blancs à St-Domingue vers 1493 ait été ignorée à Tenochtitlan en 1517, que les établissements du Darien et de Panama fondés vers 1497 ou 99, l'aient été des Scyri de Quito et des Capacs de Cuzco. Nous y reviendrons.

Faut-il en conclure qu'à l'exception d'un commerce local ou par relai, les grands échanges étaient le fruit de migrations de peuples.

L'un des problèmes les plus curieux de cet ordre est celui de la métallurgie. On connaît assez mal, dans notre propre antiquité, les origines et les voies suivies dans les temps néolithiques et même dans les époques postérieures par la diffusion de l'industrie des métaux. La solution d'un problème parallèle en Amérique a donc quelque intérêt.

En Amérique, on circonscrit l'industrie métallurgique, d'ailleurs limitée au cuivre, à l'étain, au plomb et à quelques métaux précieux, dans trois régions : la Guyane[1], le Mexique et le Pérou. Un foyer isolé où le cuivre fut connu, les Grands Lacs, n'a pas l'importance des autres par ses influences.

En Guyane, et par extension aux Antilles, l'or de bas aloi était assez répandu sous le nom de « Guanim »

1. Dans le sens ancien du terme, c'est-à-dire dans le nord-est de l'Amérique du Sud, entre l'Orénoque et l'Amazone.

(arawak). L'or plus pur de la région caraïbe était désigné « Karakoli ». On connut en Guyane les mélanges : or et argent, or et cuivre.

Au Pérou, on connaissait l'or, l'argent, peut-être le platine, le cuivre et les alliages. Le cuivre paraît avoir été connu très anciennement par les Aymaras (123) et les Araucans du Chili. Les Péruviens ne semblent pas avoir pu obtenir ou tout au moins employer couramment, l'or pur. Le placage et la mise en couleur leur échappèrent aussi.

Au Mexique, l'or et l'argent étaient d'emploi fréquent (100). Les métallurgistes connaissaient les procédés à cire perdue, le martelage, le repoussé, le filigrane et la soudure. Ils savaient appliquer les feuilles d'or minces sur le cuivre et sur le bois. Ils pratiquaient les alliages à bas titre et les bronzes, cuivre-étain et cuivre-plomb.

Dans les régions intermédiaires entre ces trois foyers, on trouve des résultats d'influence. Au Chiriqui (Panama) la bijouterie d'or est fort remarquable, mais Nordenskiöld la croit d'importation assez récente. La Colombie paraît avoir été le lieu de transition entre la Guyane et le Chiriqui. Les Colombiens ont connu les mêmes procédés que les Mexicains plus tôt que ceux des Péruviens. Vers le sud de l'Equateur et le littoral péruvien, l'or pur paraît inconnu (125) aussi bien que l'argent pur et le bronze.

Si l'on admet que la métallurgie soit née dans une seule de ces régions, il est intéressant de savoir quel fut ce berceau. En général, d'après le sens de certaines migrations, d'après les résultats meilleurs de fabrication, d'après les courants d'échanges probables, on est arrivé à chercher l'origine de la métallurgie américaine en pays arawak ou caraïbe, c'est-à-dire au nord de l'Amérique du Sud.

De là, elle aurait gagné les régions andines et peut-être le Chiriqui. Par le littoral ou la mer, elle aurait enfin atteint le Mexique et de là le Pérou.

Les conquérants blancs furent parfois déçus dans leur désir immodéré de l'or, en prenant pour or pur des mélanges de mauvais aloi. Mais les quantités d'or et d'argent que les Mexicains ou les Péruviens leur livrèrent, prouvent surabondamment que la métallurgie était fort répandue. Nous savons que les Kitchuas possédaient des mines importantes et que, n'employant pas les métaux précieux comme numéraire, ils en ornaient leurs temples et leurs palais. La bijouterie rituelle en utilisait également une part considérable.

Les mineurs formaient une corporation d'état et ne travaillaient que deux mois par an. Cette période était considérée comme suffisante parce que le travail était fort pénible et que les métaux n'avaient qu'une valeur relative. La sagesse de cette mesure fait contraste avec les hécatombes que causa le travail à outrance dans les mines que les Espagnols imposèrent aux Indiens.

Malgré un travail aussi mesuré, les métaux précieux étaient répandus en profusion inouïe. Les quantités d'or et d'argent que les Capacs du Pérou ou les Tlatouanis du Mexique offrirent en rançon paraissent fantastiques. Les témoignages de témoins oculaires dignes de croyance et les preuves matérielles nous obligent à en accepter la réalité. Le galion n'est pas un mythe.

Civilisations intermédiaires.

Cette courte étude de la métallurgie nous a amené à parler des foyers quelque peu excentriques par rapport aux civilisations évoluées, et qui peut-être leur servirent de lien.

Ces civilisations intermédiaires, se trouvaient en effet à la jonction de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud sur les voies que devaient suivre obligatoirement tous les échanges entre ces deux régions. Elles s'étendent sur la Colombie et une partie du Vénézuela.

A vrai dire, elles sont encore fort mal connues. Nous ne savons que peu de choses sur leur degré culturel et l'on ne pourrait même pas soutenir que les peuples qu'y trouvèrent les Espagnols en étaient les auteurs. Les plus connus sont les Chibchas. L'avenir, les fouilles méthodiques et une exp'oration raisonnée du pays nous renseigneront sans doute infiniment mieux que nous ne le sommes aujourd'hui sur leur compte.

Nous ne savons s'ils subirent les influences mexicaines ou péruviennes, ou si leur civilisation fut entièrement originale. Les distances tendraient à les rapprocher des Mexicains, mais si les routes étaient plus courtes, elles étaient beaucoup plus difficiles. Il est possible toutefois que le commerce de cabotage ait été important.

C'est à Panama que Balboa eut la première notion de riches empires situés dans le Sud. Les Indiens connaissaient donc leur existence et leur richesse par des relations qui ne pouvaient être que commerciales.

Entre le Costa Rica et l'Ecuador, la stabilisation des peuples était fort récente. Dans la période historique même, le tourbillonnement durait encore. Comme cette région du Nord-Ouest de l'Amérique du sud est un carrefour des plus importants des voies de migration, les origines sont difficiles à retracer.

En majorité, le substrat tout au moins semble appartenir aux races arawaks ou caraïbes. Nous avons déjà parlé d'une invasion des régions septentrionales du Pérou par les peuples venus de l'Est de l'Amérique du Sud, le long des côtes, de l'Est vers l'Ouest d'abord, puis du Nord vers le Sud. Cette invasion importa l'alliage or-cuivre et la sarbacane.

Un autre courant en provenance de l'Amérique Centrale fut marqué par un genre spécial de céramique. Nordenskiöld le retrouve jusque dans les hautes vallées du Mamoré (97). Certaines traditions chibchas conservaient le souvenir de cette migration (110) et Spinden estime qu'elle fut contemporaine du Mexicain archaïque (135).

Les seules races sur lesquelles nous ayions actuellement quelques notions sont les Chibchas du plateau de Bogota, les Quimbayas et les Taironas de la région côtière de Santa Martha. Plus à l'est, plus au sud-est, nous ne possédons que quelques indices furtifs de culture.

Mason a fouillé quelques points de Santa Martha. Il considère la civilisation de la région comme un peu différente et moins élevée que celle des Mexicains, mais présentant des fondements identiques. On a retrouvé jusqu'ici peu de monuments comparables aux sanctuaires mayas mais on a remis au jour des routes dallées. Ces peuples étaient cultivateurs, donc sédentaires. Ils savaient faire une céramique qui

porte des caractères mexicains aussi bien que méridionaux. Ils connaissaient la métallurgie de l'or.

Nous sommes donc bien là sur une moraine produite par des courants divers.

Le groupe linguistique chibcha s'étend depuis les Guaymis du Costa Rica aux Latakungas des environs de Quito; jusqu'aux Betoi de la chaîne de partage des eaux entre l'Orénoque et la Magdalena. Le groupe a d'ailleurs des petits îlots annexes dans la Sierra de Santa Marta et vers le golfe de Macaraïbo.

Cieca de Léon (25) a consacré quelques lignes à la civilisation des Chiriquis où précisément les Espagnols, bien au hasard d'ailleurs, vinrent fonder leur colonie du Darien. Ils vivaient en clans, habitaient dans des huttes. Leur organisation sociale était rudimentaire, et leurs mœurs les rapprochaient plus du primitif que des civilisés de l'Amérique Centrale.

Les Cunas de la vallée de l'Atrato[1] présentaient ce point particulier d'habiter des huttes construites dans les grosses branches des arbres (Balboa), ou sur pilotis. Les Chibchas des environs de Tunja élevaient des édifices dont l'ensemble nous est inconnu, mais qui reposaient sur des colonnades circulaires.

Nous avons déjà parlé de la civilisation des Bogotas, nous n'y reviendrons que pour signaler un fait qui a rapport à la métallurgie. Lors de son sacre, le chef, le zippa, était enduit complètement de poudre d'or. La région est en effet très riche en or, les rivières en roulent de grandes quantités et les Indiens savaient le récolter.

Les Chibchas avaient une religion et quelques institutions. Ils ne semblaient point parvenus au stade

1. L'Atrato se jette dans le fond du golfe de Darien.

des civilisés. Il est d'ailleurs imprudent de chercher à les classifier trop exactement. Leur civilisation est encore trop superficiellement connue, comme celle d'ailleurs de tous ces peuples métallurgistes du Nord de l'Amérique du Sud.

On n'a pas retrouvé sous l'enveloppe actuelle des traces de civilisations comparables à celles du Nord ou du Sud. Il n'en faudrait pas conclure trop hâtivement qu'il n'y en eut point. Il est possible qu'entre le Pérou et le Mexique, il ait existé des cultures comparables et qui leur servirent de liens. La région se trouvant sur des routes fréquentées par les migrations, il se peut que, de même que nous l'avons constaté pour certains points de la côte du Pacifique, ces civilisations aient pu être submergées et détruites par des peuples plus barbares venant de l'Est ou du Sud-Est. Il est assez symptomatique de constater que le groupe chibcha est coupé en deux à hauteur du Cap Corrientes par un groupe tchoko.

Il nous resterait à parler des peuples des Antilles. Là encore nous trouvons au XVIe siècle une époque de changement. Les Caraïbes venus du sud envahissaient progressivement ces îles et subjuguaient une population très primitive, les Tekestas, déjà fortement décimée auparavant par les Arawaks. On ne sait encore à qui rattacher ces populations fort anciennes dont le Prof. Montané a retrouvé des reliques dans les cavernes de Cuba. En tout cas, leur culture était fort primitive et les rapprochait comme stade de l'Indien de la Floride. Ce fut précisément sur leur territoire qu'aborda Cristophle Colomb en 1492.

Nadaillac estime que la civilisation caraïbe était proche parente de celle des primitifs du continent de l'Amérique du Sud. Très inférieure à celle des Mexi-

cains et des Péruviens, elle aurait été toutefois supérieure à celle des constructeurs des Mounds de l'Amérique du Nord.

Il est certain que les Caraïbes connaissaient la métallurgie et l'on retrouve de leurs œuvres assez remarquables en céramique. Nous ne savons pour quelle quantité ils entrèrent dans le dosage des populations qui évoluèrent si brillamment dans le Nord-ouest de l'Amérique du Sud. Ce que nous savons, c'est qu'ils y furent les agents très actifs de transmission de certains procédés culturels.

Leur conquête des Antilles indique par ailleurs des moyens nautiques assez évolués et nous verrons plus loin que les premiers contacts avec les Européens, contacts belliqueux, comme on peut s'y attendre, ne tournèrent pas toujours à l'avantage des blancs.

Il semble en tout cas que la conquête des Antilles par les Caraïbes qui se fit du sud vers le nord, indiquerait une origine sud-américaine et par conséquent une voie de migration orientée de même. Nous retrouvons là encore ces courants issus de l'Amérique du Sud dont l'origine ne paraît pas être au détroit de Behring. Où faut-il la chercher, est-ce un courant océanien venu par le sud de l'Amérique du Sud, par mer ou par le continent austral ? On ne peut admettre, d'après les caractères généraux, une migration africaine. Faut-il croire que des migrations descendues de Behring jusqu'en Amérique du Sud aient rebroussé chemin ? C'est là un mouvement bien anormal, encore qu'il soit possible. Des peuples ayant longé les côtes atlantiques, où ils ont laissé leurs traces dans les tas de coquillages énormes, ont pu gagner le Brésil par les Antilles et, après un long sta-

tionnement vers les bouches de l'Orénoque et de l'Amazone, pénétrer dans les terres et revenir à la côte en face de la Trinidad. Ce sont là des hypothèses que les recherches de l'avenir seules pourront vérifier ou infirmer.

TROISIÈME PARTIE

Les Européens en Amérique

LA DÉCOUVERTE

Prodromes.

Les peuples américains suivaient le rythme, tantôt montant, tantôt descendant de leurs évolutions, quand un événement vint transformer totalement leur existence. Des navigateurs venus d'Orient à la fin du XIVe siècle abordèrent leurs côtes, suivis bientôt par des colons. Les grands empires s'écroulèrent et le peuple indien fut soumis pendant des siècles à une commune servitude où sombrèrent uniformément toutes ses civilisations.

La découverte, à vrai dire, ne fut pas soudaine. Le Nouveau-Monde, aussi bien avant qu'après Colomb, n'apparut pas instantanément, comme se lève le rideau d'une scène.

Avant la découverte, on avait dans les milieux marins ou scientifiques d'Europe l'impression que cette énorme mer, située entre la rive occidentale de l'Europe et la rive orientale de l'Asie, n'était pas vide. Les légendes couraient d'îles mystérieuses, ou de terres fabuleuses situées au large vers l'Ouest.

Après la découverte, il fallut de nombreuses années, de nombreux voyages pour fixer exactement les contours du Nouveau Monde et le dernier point, le détroit de Behring, ne fut scientifiquement dessiné qu'en 1725, sans parler des îles polaires qui ne le sont pas encore en totalité.

Dans l'Antiquité, dans le Moyen-âge, les légendes de l'Atlantide, des îles mystérieuses, d'Antilia, des 7 Cités, de Man, de St-Brandan reflétèrent la croyance en l'existence d'îles dans l'Atlantique. Où chercher les origines de ces légendes, simples fictions ou récits mystérieux de quelque marin échappé au péril des tempêtes du Nord-Est, drossé jusqu'aux Açores, ou plus loin encore?

Ce qu'on peut seulement affirmer, c'est que les cosmographes avaient oublié les découvertes normandes du xe siècle, ou n'établirent pas immédiatement une relation entre une grande terre quasi-polaire, ces îles et ces terres situées en plein Océan. Nul ne pouvait imaginer qu'il existât un immense continent entre l'Europe et l'Asie. Les erreurs du début vinrent de la difficulté qu'eurent les contemporains à comprendre sa position et son étendue.

Colomb ne crut pas, dit-on, avoir touché un continent nouveau, mais bien quelque île voisine de l'Asie. Vespucci, et c'est là sa gloire, osa affirmer ce que Colomb n'avait que bien timidement laissé entendre, qu'au Sud-Ouest des Antilles se trouvait un grand continent, un *nouveau monde*.

Les marins de l'Antiquité et du Moyen-âge n'étaient pas des hauturiers. Ils cabotaient et leurs navires n'étaient pas construits pour une autre navigation. On peut bien supposer que les Phéniciens, sortis des colonnes d'Hercule, aient pû être entraînés

au large, jusqu'à l'Amérique. Il est plus difficile de concevoir leur retour et bien plus encore la possibilité d'un rapport scientifique.

Vers la fin du Moyen-âge, les moyens navals s'étaient améliorés. Les marins espagnols, portugais, les capitaines italiens préféraient encore longer les côtes. Toutefois, comme les pêcheurs basques et bretons, ils se lançaient parfois au large. La profondeur des mers les effrayait moins.

Plus hardis, les Scandinaves avaient, au x[e] siècle, atteint et colonisé le Groënland. C'était déjà l'Amérique. Ils firent mieux, car partant de la côte orientale de ce Groënland et naviguant sud-ouest, ils touchèrent un point mal déterminé des côtes de l'Amérique du Nord. Ils restèrent trois ans peut-être vers l'embouchure du St-Laurent. Leur découverte, peu connue à l'époque, s'estompa dans les troubles des temps et le souvenir en disparut jusqu'au XVII[e] siècle. Il faut noter à ce sujet que certains bruits, peut-être mal fondés d'ailleurs, attribuent à Colomb un voyage en Islande.

Vers le XIV[e] siècle, les Portugais et les Espagnols virent se fermer les portes de l'Orient. Ils cherchèrent vers les Indes des voies par le Sud de l'Afrique. Progressant petit à petit le long de la côte occidentale, ils allaient arriver dans la zone des grands courants équatoriaux qui poussent vers l'Amérique.

En 1489, un capitaine dieppois, les Dieppois trafiquaient alors sur les côtes de Guinée, Jean Cousin, toucha peut-être le Brésil. Il aurait eu comme maître d'équipage un Pinzon. Or, un des pilotes de Colomb s'appelait aussi Pinzon. Ce Pinzon soutint toujours les idées de son capitaine et le détermina précisément à chercher toujours plus au sud la terre

que Colomb situait en plein Ouest. Malheureusement, les archives de Dieppe furent brûlées en 1694 par l'incendie dû au bombardement des Anglais. Toutes les preuves matérielles directes relatives à l'expédition de Cousin ont disparu dans le sinistre. Il ne reste que des allusions à ce voyage dans plusieurs relations.

En 1472, d'après M. Larsen (473) un pilote danois Jon Skolp, aurait abordé quelque part vers l'embouchure du St-Laurent. Ce pilote, parti de l'Islande, aurait fait escale au Groënland, reprenant ainsi l'itinéraire des Normands du xe siècle. Fait curieux, ce voyage aurait été dû à l'initiative du Roi de Portugal Alphonse V, neveu de Henri le Navigateur. Un marin portugais Joao Vaz aurait même accompagné l'expédition. Ce Vaz ne serait autre que Vaz Corte Real, le futur explorateur de ces mêmes régions. M. Larsen appuie sa thèse sur des témoignages de valeur, ceux de Mercator, Witfliet, Oleus Magnus et Gomara. Les voyages de Cortereal sont d'ailleurs assez mal situés dans le temps et dans l'espace. Il est possible qu'une de ses premières croisières sur les côtes du Labrador soit antérieure à 1492.

Si ces voyages furent réellement effectués et que les résultats en fussent parvenus aux rois de Portugal, il est difficile de s'expliquer le mauvais accueil de Jean II aux propositions de Colomb. Comment le fils et successeur du roi qui avait connu Vaz, ne se souvint-il pas de ses découvertes. Il est invraisemblable que le roi Alphonse n'ait pas livré un secret d'état de telle importance à son fils. A moins de supposer que ce fils n'ait pas été capable de relier deux pensées géographiques, et l'histoire de Joao II semble être parfaitement en opposition avec une telle fai-

blesse, comment expliquer un oubli aussi total?

Une autre énigme, d'ordre géographique, dont la solution se lie peut-être à ce voyage des Dano-Portugais, subsiste de cette période si mal connue, encore que récente. Les premiers portulans des côtes de l'Amérique du Nord comportent un tracé d'une terre située vers Terre-Neuve ou même de l'embouchure d'un grand fleuve, qui de toute évidence est le St-Laurent. Or, différents points de ces régions portent des noms symptomatiques : terre des Morues, bacalaos, Cap Breton. A qui attribuer l'origine de ces noms, à quelle époque peut-on faire remonter l'origine de la pêche à la morue de Terre-Neuve? Les pêcheurs bretons et basques durent y arriver bien peu d'années après que Colomb eut atteint les Antilles sinon avant, car les premiers documents cartographiques mentionnent déjà ces noms.

Le résultat de ces diverses expéditions commençait sans doute à se répandre vers lafin du XV[e] siècle. Il se créait alors une ambiance, sorte de lever de rideau avant la grande découverte; les expéditions répétées des marins de Bristol à la recherche de terres dans l'Ouest, semblent en avoir été l'expression non équivoque.

Par ailleurs, la géographie, ou comme on disait à l'époque, la cosmographie, n'a pas été sans refléter ces spéculations. Etonnés du grand vide qui existait entre la côte orientale du Vieux Monde et la rive orientale présumée de l'Asie, les géographes cherchèrent à le remplir.

Le document le plus typique à cet égard, est le fameux globe de Béhaim qui date de 1492, l'année même de la découverte. La confection ayant dû demander plusieurs années de travail, les concep-

tions de Béhaim sont donc certainement antérieures à la découverte même. Béhaim a rempli le vide en usant de plusieurs expédients. Il a tout d'abord étiré l'Asie vers l'est de 115 degrés environ, ce qui correspond à une erreur de quelques 9000 kilomètres. Au large des côtes de Chine il a dessiné une île importante qu'il appelle Cipangu, ce qui est le nom ancien du Japon. Sa côte orientale se trouve déportée à 123 degrés environ vers l'est, de son site réel; l'erreur est donc d'environ 10000 kil. Si Colomb, comme il est probable, a connu ce globe, rien de surprenant à ce qu'il ait cru de bonne foi, en touchant aux Antilles, être au large de l'Asie.

La carte de Benincasa de 1476 porte à l'ouest de l'Europe, à hauteur de l'Espagne, une île de même forme que la Cipangu de Béhaim. Cette île est baptisée cette fois Antilia. On la retrouve sur la carte de Andreas Biancho de 1436. Les exemples de ce genre pourraient être multipliés et nous ne les citons que pour montrer les conceptions du monde géographique de l'époque.

Sans vouloir amoindrir la gloire de Colomb, on peut conclure que sa découverte ne fut pas un événement absolument imprévu, en ce qui concerne tout au moins les bases de sa conception. On peut dire avec Robertson que si l'Amérique n'avait pas été découverte par Colomb en 1492, elle l'eût été par un autre quelques années plus tard. C'est une conséquence de l'ambiance, du besoin d'aventures propres à la fin du XVe siècle.

Cabral découvrit le Brésil en 1501. Il ne le cherchait point. La grande gloire de Colomb fut d'atteindre une terre située à l'ouest, par raisonnement, par calcul scientifique, sans préjudice des éminentes

qualités d'audace et de volonté que durent déployer le découvreur et ses équipages.

La découverte fut une belle aventure dont les péripéties sont trop connues pour que nous nous y attardions. Il est par contre de quelque intérêt de chercher les causes profondes. Le grand cycle des voyages dans l'Atlantique s'ouvrit quand les routes de l'Orient se fermèrent. Il débuta nous l'avons vu par l'exploration des côtes occidentales de l'Afrique du Nord et de proche en proche de toute la côte africaine. L'arrivée à hauteur des courants qui d'Afrique mènent vers l'Amérique du Sud devait inévitablement créer l'incident américain, si Colomb n'avait pas violenté la destinée.

C'est donc à proprement parler la fermeture des routes de l'Orient par l'Islam, le déplacement du centre de gravité de l'activité commerciale méditerranéenne vers l'Ouest qui ont fait naître l'idée de chercher des routes directes par l'Ouest entre l'Europe et l'Asie. L'Antiquité et le Moyen-âge avaient connu et pratiqué exclusivement les liaisons par terre et par mer avec l'Inde et l'Extrême-Orient. Le Vénitien Marco Polo n'en est que le plus célèbre exemple. Sa renommée est due surtout au retentissement de son ouvrage et bien d'autres avaient suivi les routes d'Orient avant que l'Islam ne les ait interrompues à son profit. Les Turcs, les Arabes ou autres occupèrent tous les rivages et toutes les routes depuis Fiume jusqu'au détroit de Gibraltar, par l'Est de la Méditerranée. Les Vénitiens, les Génois, les Grecs essayèrent de rester maîtres de quelques débouchés, mais peu à peu leur marine se déshabitua de routes trop fâcheusement fréquentées.

L'activité des grands ports italiens s'éteignit peu

à peu dans les luttes avec le Croissant et il faut bien dire aussi dans les querelles de boutiques. Venise la patrie de M. Polo, qui avait transporté les armées des Croisades, ne soutenait qu'à grand'peine un commerce chancelant. La prise de Constantinople en 1453, succédant à l'occupation d'Alexandrie et des détroits conduisant à la mer Noire, jeta un coup mortel au commerce oriental.

L'Orient barré, les marins méditerranéens ne cherchèrent guère à franchir Gibraltar et désarmèrent petit à petit. Les plus aventureux des capitaines se mirent au service des marines plus actives, déjà placées par la nature sur les rives mêmes de l'Atlantique, à l'origine des routes qui s'ouvraient peu à peu vers le Sud, vers l'Afrique.

Sur cette route, les Portugais, puis les Espagnols, les Dieppois et les Hollandais se livraient à une lutte commerciale active qui poussait leurs navires toujours plus loin sur la côte, atteignant les Canaries à la fin du XIVe, puis, Dieppois et Hollandais, « la Mine », sur la côte de Guinée. A la fin du XVe, Vasco de Gama allait arriver au Cap de Bonne Espérance.

Les îles du Cap Vert étaient une étape de ces voyages le long des côtes africaines. Or, elles ne sont qu'à un millier et demi de milles de l'Amérique du Sud.

Accident ou intention, l'Amérique était à portée et le raisonnement allait conduire Colomb à l'Ouest sur la piste d'une découverte dont les conséquences ne peuvent pas encore se calculer. Il n'en cherchait pas tant, son voyage n'ayant pour but que de suivre un chemin plus direct que la voie sud-africaine pour gagner les Indes.

Premier voyage de Colomb.

La découverte a fait l'objet d'innombrables controverses et d'innombrables ouvrages. On y a cherché et trouvé des caractères souvent plus propres à leurs auteurs qu'à Colomb lui-même. Dans l'histoire, dégagée des passions, il importe assez peu de savoir si Colomb fut ou non poussé par le cosmographe florentin Toscanelli ou par le pilote portugais Pinzon; s'il a voulu atteindre l'île mystérieuse d'Antilia ou les territoires du Grand Khan.

Ce qui est plus certain, c'est le fait espagnol; c'est que, parti du sud de l'Espagne, avec des navires espagnols, Colomb gagna les parages des Canaries et de là piqua presque plein ouest. Nous verrons plus tard quelles furent les conséquences considérables du rhumb ainsi choisi.

Il a découvert l'Amérique et ouvert la voie à des courants démographiques inconnus jusqu'ici dans l'histoire. D'énormes quantités d'émigrants ont quitté l'Europe pour aller se fondre en deux ou trois races nouvelles sur le nouveau continent. Le poids de ces peuples a déplacé le centre de gravité de la civilisation vers l'Ouest.

Colomb fut providentiellement le protagoniste de cet énorme phénomène dont il n'envisagea jamais les conséquences.

L'homme-Colomb semble issu d'une famille génoise. C'était un de ces nombreux Italiens que l'activité commerciale poussait en Espagne où ils représentaient quelque maison de commerce ou quelque prince italien. Les relations entre les deux pays au XVe siècle, étaient beaucoup plus suivies que de nos jours.

Les Italiens s'étaient glissés dans les fonctions civiles ou les emplois officiels, marchands, géographes, informateurs, secrétaires, tels étaient Vespucci, Cantino, Pierre Martyr, Cabotto et tant d'autres. Les Génois avaient d'ailleurs de grands privilèges en Espagne depuis le XIV[e] siècle (95).

D'une famille très modeste, il semble n'avoir reçu qu'une instruction primaire. Il avait une belle écriture, quelques principes de calcul et savait un peu de latin, encore y commettait-il des barbarismes qui prouvent que, même dans la suite, il n'en posséda que des éléments. Rien n'autorise à croire qu'il eut jamais une haute connaissance des sciences exactes. Par ses lectures, par frottement, il acquit des connaissances plus larges, mais sans dépasser un niveau fort moyen. Il s'attacha plus particulièrement à la géographie.

Ces lectures le menèrent au grand problème des voies maritimes, d'Europe en Asie. Son esprit s'y ancra avec une ténacité et une clairvoyance presque surhumaines. Peu à peu, aidé ou non par Toscanelli, il conçut un itinéraire qui, par l'Ouest, devait conduire aux Indes. Il en mesura les distances, les trouva plus courtes que les voies par le sud de l'Afrique, plus faciles à parcourir. Il chercha la réalisation. Il fallait à l'époque être prince ou grande puissance maritime pour supporter les frais d'une telle expédition. Colomb s'adressa à Gênes, à Venise, au roi d'Espagne, au roi de Portugal. Partout il fut éconduit sous des prétextes divers. Il resta ferme dans ses convictions et mystiquement confiant dans son étoile. Convictions basées sur la foi plutôt que sur la science pure.

Mais foi inébranlable dans son étoile, jointe à une audace tranquille, à une illumination mystique qui

touche au prodige. Les thuriféraires et ses descendants ont voulu lui donner figure d'homme de grande science et de pensées profondes. Il ne fut sans doute qu'un homme de grand bon sens, exalté par une idée. Il chercha à la réaliser. Cette idée faisait partie d'un fond mystique que ses triomphes, ses revers et la fatigue, transformèrent en religiosité, quand, abreuvé de déboires, le grand homme écrira les *Prophélies* qui avait comme objet la délivrance du St-Sepulchre.

Il était déjà fort religieux dès l'origine. C'est au Monastère de la Rabida que la fortune viendra le prendre et c'est dans la lecture des « heures » qu'il cherchait chaque jour l'oubli et l'espérance. Sa première pensée, en touchant les terres nouvelles, fut d'en convertir les indigènes à la religion catholique.

Il avait l'esprit ouvert et souple comme la plupart de ses concitoyens, il faisait des vers et ses lettres sont bien tournées. Sa qualité dominante fut une opiniâtreté irréductible. Rien ne le rebutera dans la recherche des moyens. Une fois en route, lancé dans l'inconnu, ses équipages envahis par la panique demandèrent à faire demi-tour; il maintint sa route. Après ses premiers succès, il connut l'amertume des mensonges et les intrigues; il revint déshonoré vers l'Espagne. Il sollicita encore de nouveaux moyens pour reprendre ses explorations. Sa vraie gloire est dans cette obstination autant que dans sa prodigieuse audace.

Veut-on se représenter la signification de son premier voyage? Se jeter sur des barques, avec des vivres rares, des équipages étrangers, sur une mer inconnue, à la recherche d'une île hypothétique, naviguer de longs jours vers l'ouest, vers le vide, sans

se décourager, sans reculer, c'est un des faits les plus beaux de l'histoire humaine.

Malheureusement pour cette gloire, ces qualités furent oblitérées plus tard par des faiblesses lamentables. Marin, découvreur admirable, il devint, par la force des choses, gouverneur d'un pays nouveau. Il fut placé sans préparation dans une situation qui dépassait ce qu'il avait jamais imaginé. Il eut fallu une grande énergie, presque brutale vis-à-vis des compagnons que le sort lui donna, une science sociale et politique qui lui firent défaut, de là vinrent ses déboires.

Avec des colons, produits de la lie des ports d'Espagne, il eut fallu une main de fer, il fut sans décision. Vis-à-vis des Indiens il eut fallu une politique innovatrice et souple, il ne montra que routine et incurie.

Par-dessus tout il fut un malchanceux. Un magnifique chemin le mena vers le Nouveau Monde, quelques degrés plus au Nord, il allait toucher les merveilleuses terres de la Floride ou des Carolines. L'avenir de l'Espagne pouvait être celui de l'Angleterre. Il inclina au sud et alla toucher les Bahamas. Plus tard, il longea Cuba, il approcha à quelques milles le Yucatan, ou la Floride, une fois de plus il s'arrêta et reprit la route du Sud.

Il subit toujours cette attraction singulière du Sud, son deuxième voyage fut déjà dirigé plus au Sud que le premier puisqu'il arriva aux Petites Antilles; son troisième le pousse jusqu'à la côte de Paria, son quatrième dans la mer des Antilles. S'il eut la vague notion d'avoir touché une terre considérable au méridien de cette mer, il mourut dans l'ignorance de l'immense continent du Nord si près duquel il était

passé. Quelle destinée eut été celle d'une Espagne maîtresse au début du XVIe siècle des deux rives de l'Océan Atlantique nord.

Il n'y eut là de la part de Colomb qu'une malchance dont il ne pourrait être tenu responsable. Une grande partie de ses déboires vinrent de défauts plus personnels. Le plus grave fut sa cupidité. Dès qu'il eut découvert des terres nouvelles, son activité se porta à la recherche de ces richesses que les vieux contes prêtaient à ces îles mystérieuses. Ce fut cause de bien des fautes et de la révolte des indigènes violentés ou épuisés par le travail des mines.

Il y aurait beaucoup à dire sur la mentalité de ses compagnons, et sur les réactions des indigènes. Mais il faut bien constater que ce fut autour de son œuvre politique, un concert de plaintes et de reproches quasi-unanimes. Au lieu d'attirer de robustes travailleurs, il s'entoura de chercheurs d'or, aventuriers de mauvais aloi ou gens de condition ruinés, à qui il promit merveilles et qui « n'ayant jamais souffert la moindre disgrâce mouraient en grande impatience » (53).

Il fut un administrateur déplorable. Il ne sut jamais rien prévoir pour l'approvisionnement, pour l'hygiène non plus que pour la répartition du travail. Il laissa gaspiller les vivres sans songer à les remplacer par des produits récoltés sur le sol même de sa colonie. Il laissa pourrir ses munitions, décimer ses soldats par le climat. Il avait fait des tableaux mirifiques des pays des tropiques, les aventuriers qui s'y laissèrent prendre n'y trouvèrent pour la plupart que la maladie et la misère.

Au lieu de courir après le fantôme de la fortune, il eut fallu planter des céréales, des légumes, faire de

l'élevage, il ne sut que faire exploiter les mines à outrance. Le café, la canne à sucre, le coton, les véritables ressources de ces pays ne furent implantés qu'après lui.

Les premiers colons, aigris par les privations, ne pouvaient travailler manuellement sous ce climat meurtrier, il entreprit de les y contraindre et ils moururent. Au lieu de réglementer judicieusement le travail indigène, il laissa les aventuriers épuiser l'indien, qui disparut. Pour satisfaire aux appétits, il fallut autoriser la traite des Indiens. Et du coup Colomb s'aliéna l'esprit de sa bienfaitrice, la reine Isabelle. Auprès du roi, il fut timide, il ne sut que se plaindre quand ses ennemis l'attaquèrent. Le roi Ferdinand ne l'aimait point d'ailleurs, qui ne comprit jamais la grandeur du service que cet Italien avait rendu à la Couronne d'Espagne.

La responsabilité de Colomb est singulièrement atténuée par les défauts dont son époque seule est responsable. Le manque de politique coloniale fut général. Cortez, Pizarro ne seront pas meilleurs, colonisateurs ou administrateurs, et l'on ne saurait en faire grief au grand homme. On peut regretter seulement qu'il ne s'en soit pas tenu à ses voyages de découvertes. Il essaya de monnayer sa gloire et il la ternit sans autre bénéfice.

Le voyage. — En 1492, Colomb, après avoir présenté son projet en Italie, au Portugal et en Espagne, n'avait trouvé aucun soutien. Il s'était enfermé au couvent de la Rabida où un admirable moine, Perez s'intéressa à cet étranger qui s'en allait par les chemins en parlant des mondes qu'il entrevoyait. Il sut circonvenir des personnages de l'entourage de la rei-

ne Isabelle, Dona Beatrice de Bodadilla, Beatrice de Cerarra et surtout un grand personnage, le duc Enrico de Guzman de Medina Sidonia. Ces personnages obtinrent de la reine qu'elle revînt sur son précédent refus et fournît aux frais du voyage.

S'il n'eût point trouvé le père Pérez sur sa route, Colomb serait peut-être venu en France. On lui en prête l'intention. Y eut-il trouvé l'appui tant désiré. Le roi Charles VIII était plus porté aux aventures militaires qu'aux expéditions d'outre-mer. A Dieppe, sur le chemin de l'Angleterre, Colomb eût peut-être trouvé des oreilles plus averties et les flottes de Dieppe étaient plus importantes que celles du roi. Eut-il reçu meilleur accueil en Angleterre, nul ne sait.

Colomb, appelé par la reine Isabelle, lui montra peut-être l'admirable carte que M. de la Roncière a retrouvée à la Bibliothèque nationale (445). Elle fit en tout cas examiner le projet par un comité ou heureusement se trouvait un autre Italien, Alessandro Giraldini, précepteur des fils du Roi. Ce compatriote pesa sur ses collègues et l'avis fut favorable.

Le 17 avril 1492, Colomb signait un contrat avec les rois de Castille et d'Aragon. Il serait amiral de toutes « les îles et les terres fermes » qu'il pourrait découvrir.

Le 12 mai, il trouva à Palos deux caravelles que la Commanderie du port mettait à sa disposition, la *Santa Maria* de 30 mètres de long et la *Pinta* qui en avait 18. Il y recruta ses équipages et deux pilotes, Martin Alonzo Pinzon, et son frère Vicente Yanez. Ces pilotes lui furent précieux dès l'origine, en lui procurant une troisième caravelle, la *Nina* de la même taille que la Pinta. Ces Pinzon étaient-ils

les mêmes personnages dont nous avons déjà parlé, à propos du voyage de J. Cousin, on ne saurait l'affirmer à défaut de preuves. Il est toutefois singulier que ce soit sous l'influence de Pinzon que Colomb inclina toujours vers le Sud et que ce pilote semble avoir eu notion de la présence d'une terre à une distance déterminée. L'avait-il déjà aperçue auparavant?

Quoiqu'il en soit, Colomb était chef d'une flottille, il allait pouvoir réaliser sa grande idée. A vrai dire, cette flottille était composée de navires qui n'excédaient pas la taille de nos terre-neuvas actuels. Mais surchargés de vivres pour une expédition dans l'inconnu et beaucoup moins marins que ne le sont les barques paimpolaises.

Le 3 août, Colomb sortait de l'Odiel, saluant au passage la Vierge de la Rabida et le P. Pérez, et il ouvrait son livre de bord, où le 12 octobre il devait marquer la découverte des Bahamas.

Il resta du 9 août au 6 septembre aux Canaries. Station nécessitée par les réparations et la mauvaise volonté de certains de ses compagnons qui commençait à poindre.

Des Canaries, il fit route vers l'Ouest en suivant le 28e N. Le long de ce parallèle devait, d'après les divers renseignements, se trouver, à 700 ou 750 lieues dans l'ouest, une terre. Il n'était pas fort sûr de cette distance et il truqua ses points, dès le début, pour ne pas troubler la quiétude de ses équipages. Il était fondé à la méfiance, si l'on en juge par la conduite ultérieure de ses compagnons et de ses pilotes, les Pinzon en particulier.

Vers le 20, 25 septembre, il se trouvait à cette limite de 700 lieues qu'il avait fixée à ses matelots,

sans avoir rien trouvé. Il hésita et le 6 octobre, sur l'indication de Pinzon, dit-on, il inclina sa route vers le sud-ouest; puis la reprit vers l'ouest, suivant cette fois le 25e parallèle.

Le 28e l'eut mené droit à la Floride, le 25e le conduisit aux Bahamas. Le 11 octobre, le voisinage d'une terre, déjà pressentie par de nombreux indices, était décelé par des lumières. Le 12, la terre était en vue. C'était une île, on ne sait au juste laquelle, mais l'une des Bahamas. Les Indigènes l'appelaient Guanahani. Ce nom n'est peut-être pas d'ailleurs un nom géographique, les Indiens ne baptisaient probablement pas les terres à notre façon. Colomb l'appela San Salvador. Est-ce l'île Watling? Est-ce une des grandes Turques, l'île du Chat, Mayaguana? On ne sait. Ce qui est plus intéressant c'est que, d'après les indications des Indiens, Colomb continua une fois de plus sa navigation vers le sud. Comment put-il se faire comprendre de ces indigènes, c'est un mystère. Fut-il d'ailleurs compris? Ces Indiens étaient pacifiques, curieux et dans un état fort primitif de culture. L'étonnement de Colomb fut celui d'un méditerranéen du xve se trouvant tout à coup en plein âge néolithique. Deux choses le frappèrent surtout. Ces indigènes portaient des labrets en or et ils offraient du coton aux matelots.

L'île étant petite et semblant sans ressource, elle ne devait pas être fort éloignée des terres où se trouvaient ces produits. Cette proximité ressortait du fait que les canots des indigènes ne semblaient pas appropriés à de grandes traversées en haute mer.

Tout l'esprit du Moyen-âge lui fit penser qu'il avait touché une île au large des terres du Grand Khan. Il le croira jusqu'à sa mort. Il ne fut pas le seul, même bien plus tard.

L'île était en tout cas de mince valeur et Colomb, soit intuition, soit sur les indications des Indigènes, traversa les Bahamas, longea la Grande Exuma et le 28 octobre toucha à la côte septentrionale de Cuba. Il la rangea en direction du nord-ouest, quelques milles plus à l'ouest il pouvait atteindre la Floride. Le 12 novembre presque à portée de vue du continent, il fit demi-tour et reprit la route du Sud.

La seule raison plausible c'est que les Indigènes, quand on leur demanda par signe la provenance des objets en or qu'ils portaient, indiquèrent Babique, une île plus au Sud. Colomb poussé sans doute par le désir formidable de l'or, qui se manifestait parmi ses compagnons, quitta à regret cette côte de Cuba. L'Amiral, car dès maintenant il est amiral des « îles et des terres fermes », en fit des descriptions pleines de lyrisme et d'enthousiasme.

Il se crut plus ferme que jamais en Asie et il expédia deux de ses compagnons porter la lettre des Rois catholiques au Grand Khan. Inutile de dire qu'ils ne le trouvèrent point. Ces deux hommes s'en furent à l'aventure dans ce pays inconnu, sans guide et sans interprète. Pendant deux mois, ils vécurent parmi des populations douces. Ils furent nourris, logés, sans subir une menace. Ils étaient considérés par ces primitifs comme des êtres semi-divins. Heureux primitifs qui ne connaissaient pas encore les bienfaits de la civilisation. Ils allaient bientôt en supporter le poids.

La première mésentente entre les Espagnols et les Indigènes qui s'étaient montrés jusqu'alors fort doux, provint du zèle religieux de l'Amiral. Colomb ne se considérait pas seulement comme l'envoyé du Roi d'Espagne, comme un explorateur, mais aussi

comme le champion de la chrétienté. Il planta à la fois l'étendard de Castille et la Croix. Sa première pensée, après l'or, était la conversion des indigènes.

Or, nous sommes au xve. Les autodafés ne sont pas encore éteints en Europe. Colomb ne comprit rien à la mentalité des primitifs. A ses yeux, l'adoration du Soleil, les rites totémiques étaient des pures émanations de la puissance du mal. Il ne chercha même pas à comprendre et posa aux indigènes le dilemme, croire en la religion romaine ou mourir.

L'or et la religion furent les premiers motifs des querelles. Ils s'envenimèrent par l'intransigeance et la brutalité des grossiers compagnons du découvreur.

Colomb, s'il leur était supérieur en intelligence, ne fut pas assez fort pour leur imposer une discipline, qu'au reste ils n'auraient peut-être pas acceptée. Il partageait trop leurs passions pour les pouvoir dominer. Les idées humanitaires de l'époque n'étaient pas assez élevées pour faire comprendre à ces blancs qu'un Indien différait d'un animal ou d'un esclave. Ils usèrent logiquement de leur ignorance contre les races sans défense, et furent remplis de terreur quand ils en rencontrèrent de plus vaillantes qui se défendaient avec des flèches empoisonnées, ou mangeaient les prisonniers.

Le 12 novembre, Colomb continua son exploration vers le Sud. Martin Pinzon, alléché par l'annonce des trouvailles d'or, se détacha de la flotte avec la *Pinta*. C'est la première des nombreuses trahisons que l'histoire de la conquête enregistrera presque à chaque page. C'est la première expression de l'indiscipline morale des conquérants. On la trouvera par la suite dans toutes les expéditions et non chez les moindres personnages.

Ce défaut de discipline, inhérent à la nature des aventuriers et surtout, il faut le dire, aux aventuriers de sang latin, eut un curieux résultat. Grâce à lui, la conquête prit un grand développement et un rythme accéléré. Chaque conquistador crut pouvoir devenir Gouverneur ou Capitaine de quelque terre à découvrir. De là à en rechercher l'occasion, à abandonner une expédition pour en lancer une autre, le pas était court. L'aventure réussit souvent et les conquêtes s'en trouvèrent multipliées.

Colomb avait sans doute quelque peu prévu la trahison de Pinzon, il ne s'en émut donc pas outre mesure et continua sa marche. Le 5 décembre, il franchit le canal du Vent et découvrit Haïti, qu'il baptisa Hispaniola ou l'île espagnole.

A l'Espagnole, il prit le premier contact avec les Caraïbes. Ce n'étaient plus les passifs indigènes des Bahamas ou de Cuba. Le 13 janvier, dans une petite échauffourée, ces guerriers vaillants se défendirent énergiquement et le premier sang coula. Le 14 décembre, Colomb découvrit la Tortuga et perdit la *Santa Maria*, le plus grand de ses navires. Il ne disposait plus que de la *Nina*, de trop petit tonnage pour contenir les deux équipages. Ce fut le motif de la première tentative de colonisation. Décidé à retourner en Espagne, il dut en effet laisser à terre la partie des équipages, qu'il ne pouvait rapatrier sur le seul petit navire qui lui restait. Il fit construire un petit fort, qu'il baptisa, la *Navidad* et y laissa 43 de ses compagnons avec des vivres pour un an, des armes et des graines pour « expérimenter des cultures ». L'idée était bonne, mais il eut fallu des chefs prudents et énergiques pour la réaliser. Elle ne le fut pas.

Le 3 janvier, laissant cette première colonie à la

grâce de Dieu, il reprit la route d'Espagne. Par un curieux hasard, le 5, il retrouva Pinzon qui revenait sans avoir rien trouvé. Il avait aperçu de loin la Jamaïque, mais n'avait pu y aborder.

Le 4 mars, seulement, après une mauvaise traversée de deux mois, il entra dans le Tage. Le mauvais temps ne lui permit pas de regagner Palos comme il l'eut voulu. Il rejoignit la Cour par terre.

Répercussions.

La grande aventure était terminée. Quelles en furent les réactions immédiates? Colomb n'eut jamais l'impression d'avoir découvert un continent nouveau. Au point de vue géographique, il ne s'agit, dans son esprit, que d'îles situées plus ou moins au large de l'Asie. La découverte présentait donc une importance relative. Il ne s'agissait pas d'un continent nouveau, mais seulement d'une route nouvelle, jalonnée par quelques îles sans grande valeur.

L'erreur géographique eut une longue répercussion. Pendant plus d'un siècle, plus ou moins chroniquement, les cartographes relièrent l'Amérique du Nord avec l'Asie. Tenochtitlan n'était qu'une ville de l'empire de Mangi ou de Cathay, c'est-à-dire de la Chine.

En Europe, les passions étaient trop déchaînées, les ambitions trop « européennes » pour que la découverte d'une île si lointaine pût avoir un profond retentissement. Les savants l'enregistrèrent, on fêta Colomb à son retour, mais la masse ne se soucia pas d'une telle affaire, d'ailleurs purement espagnole, elle resta indifférente plus d'un demi siècle-encore.

L'aspect ne changea quelque peu qu'avec les dis-

cours ampoulés du découvreur et de ses compagnons. Leurs descriptions mirifiques, le mirage doré, le jardin des Hespérides qu'ils décrivirent montèrent quelques cervelles d'aventuriers sans entraîner le flot populaire.

Allegretto, en 1493, rapporte que des marchands espagnols prévinrent leurs correspondants des résultats du voyage. Trotti écrivit à Hercule d'Este que Colomb était parvenu « à une grande île habitée par des hommes olivastres, complètement nus. Dans ces îles on avait trouvé du pain, du bois, de l'aloès et dans les fleuves des filons d'or, c'est-à-dire que ce sont des fleuves qui roulent du sable avec beaucoup de parcelles d'or. On croit que les indigènes pourront être facilement convertis à la foi chrétienne ». En Angleterre, Henri VII vit dans la découverte une œuvre « plus divine qu'humaine ». P. Martyr, ne parla qu'incidemment de l'affaire : « Un certain C. Colombo, un génois, a découvert quelques îles ». Il y avait même une province où les hommes « naissent avec une queue » (83 bis).

Donc dans l'élite, on ne vit que « quelques îles » et des conversions. Dans le peuple, la vue des plumes des sauvages, les perroquets firent plus d'impression. Colomb fut reçu comme un héros populaire qui a vaincu le monstre inconnu et merveilleux. On l'alla chercher en musique pour l'oublier peu d'instants après.

Le succès ultérieur de Vespucci montre bien que dans certains milieux même savants on n'avait guère été informé avec exactitude des découvertes de Colomb. La publicité des lettres de Vespucci fit plus de bruit que la carte de De La Cosa. Colomb, c'était le mirage du merveilleux et de l'or dont il rapportait

quelques échantillons. La fièvre gagna comme une traînée de poudre. Ce fut bientôt la légende de l'Eldorado, du lac Parime comme plus tard les mines d'émeraudes de la Louisiane, Golconde, la Californie, le mirage et la misère.

Mais aussi Colomb, et la faute encore une fois en est plus à son époque qu'à lui-même, chercha à faire vibrer bien plus la corde du merveilleux que celle de la science et de la réalité dénuée d'artifices.

Après lui, ses successeurs n'y furent point portés davantage, et la cartographie nous permet de suivre assez exactement la progression fort lente de l'évolution des connaissances du nouveau continent.

La première carte, où l'on voit apparaître, le mot « América » et, où le nouveau monde se présente sous un aspect relativement assez proche de la réalité, date de 1507. 15 ans après la découverte. Waldseemuller, son auteur, géographe de la petite académie du roi de Lorraine à St-Dié (Vosges), la dessina sur les documents que possédait cette petite cour fort savante. Il exploita surtout les lettres de Vespucci et les renseignements cartographiques qui parvenaient par bribes et morceaux à la suite des voyages d'exploration. Il semble avoir ignoré certains documents où les avoir écartés systématiquement comme trop suspects, en réalité peut-être parce que bouleversant trop les idées acquises.

Après lui, la cartographie subit les vicissitudes des voyages, tantôt progressant, tantôt régressant, jusqu'au début du XVIIe siècle. Encore qu'à cette époque même, bien des tracés soient faux ou imaginaires.

Conséquences.

Le grand fait social, qui domine tout, c'est que dès le début du XVIe siècle l'Amérique s'ouvrit aux activités européennes au moment où le marché oriental faiblissait. L'Europe y jeta, d'abord ses produits et son trop-plein d'activité. La terre nouvelle lui rendit généreusement ses bienfaits. Si l'Europe a donné à l'Amérique le blé, la canne à sucre et le café, l'Amérique lui a rendu la pomme de terre, le haricot, la kola, la quinine, le tabac, les bois de teinture. l'aloès, la rhubarbe.

Au moment où les terres d'Europe s'épuisaient par une consommation plusieurs fois millénaires, les terres vierges de l'Amérique venaient à propos s'ouvrir à la production. Le phénomène d'échange ne se fit que progressivement, et tout au début les terres d'Amérique n'apparurent que comme le paradis merveilleux de l'or, des perles, des émeraudes, des plumages multicolores.

Les conséquences démographiques furent encore plus tardives pour devenir par la suite un élément considérable.

Au début du XVIe siècle la colonisation fut clairsemée, mais dès le XVIIe, l'élément blanc commençait à refouler l'Indien. Petit à petit au début, puis par grandes masses. Au XIXe et au XXe siècles, l'émigration porta à 200 millions le nombre d'émigrants qui vinrent se superposer à ce qui restait des populations indigènes. Tous les peuples de l'Europe y prirent part et l'influence de chacun d'eux se trouva augmentée de la grandeur et de la richesse de ces colonies. L'Espagne et le Portugal en récoltèrent au

XVIe et au XVIIe siècles une puissance formidable. Mais ces deux peuples étaient plus portés à exploiter qu'à coloniser. Leurs luttes continentales ne leur fournirent plus les ressources humaines suffisantes et au XVIIIe siècle des peuples plus spécialement colonisasateurs prirent leur place.

La colonisation de l'Amérique eut une énorme influence sur la politique européenne. Importance désormais croissante. Charles Quint put, grâce aux trésors du Mexique et du Pérou, entretenir les armées qui faillirent faire de lui l'empereur d'Europe.

Le Portugal, si petit en Europe, devint une grande puissance par sa colonie du Brésil.

L'Angleterre chercha dès le début des débouchés mais sans but défini, ce n'est qu'au XVIIe siècle que son effort se concentra sur la côte orientale de l'Amérique du Nord. Une formidable puissance anglo-saxonne y trouva son berceau.

La France, pionnier de la première heure, à côté des Espagnols et des Portugais se tailla une merveilleuse colonie au Canada et en Louisiane. Les événements et le manque d'esprit de suite l'en privèrent. Il ne lui resta que quelques lambeaux que voulut bien lui laisser le vainqueur de Louis XV.

L'Allemagne, la Hollande, les pays scandinaves allaient peu à peu prendre part à l'épopée, les unes fournissant simplement des éléments démographiques aux colonies étrangères déjà existantes, les autres se créant de réelles colonies.

L'Italie ne fournit à l'origine que des capitaines et des savants. Presque tous les grands découvreurs sont Italiens, Colomb, Vespucci, Cabotto, Verrazzano, mais leurs équipages sont étrangers. Ce n'est que de nos jours que le trop-plein de la population

pensa s'expatrier vers l'Argentine, le Brésil et les Etats-Unis.

L'étude de cette entreprise européenne sur le continent américain fera l'objet d'autres travaux et nous nous contenterons d'en exposer l'enchaînement avec les civilisations locales.

La suite des événements fut une conséquence directe de la direction qu'imprima Colomb à sa découverte. La fortune le conduisit précisément vers la partie centrale du continent et non point sur ce continent, mais sur les îles qui en entourent les rives dans cette unique partie. Le développement de sa carrière et par contre-coup celui de la colonisation espagnole en subit une influence profonde.

Pendant les premières années les efforts vont en conséquence se disperser, les colonies vont essaimer autour du foyer initial, au hasard des voyages.

L'exploration qui suivit la découverte se fit en éventail sur tous les rhumbs. Ce caractère des tentatives espagnoles, fort différent de la marche des colonisations anglo-saxonnes, fut marqué par une extension très rapide des territoires gagnés à la couronne. Mais ces colonies s'éparpillèrent sur d'énormes étendues au lieu de se concentrer en un noyau solide. Ce fut un germe de faiblesse.

L'exploration même du domaine que l'effort des hardis pionniers avait valu à la couronne d'Espagne en fut troublée et pour ainsi dire désaxée. Etablis à Cuba les Espagnols ne découvrirent la Floride et le Mexique à peine éloignés de quelques centaines de milles qu'un quart de siècle après la fondation de leurs premiers établissements à la périphérie du golfe du Mexique. Tandis qu'ils connurent les routes septentrionales, le Darien en 1502 et le Pacifique dès

1510 et 1511, Cortez n'osait affirmer jusqu'en 1525 que le Yucatan était une presqu'île.

L'Amérique du Nord ne sera connue que bien après l'Amérique du Sud, cependant bien plus lointaine. Il semblerait que les Espagnols ne purent de longtemps réaliser la grandeur de leur fortune et qu'ils en eurent une sorte de terreur. Nombre d'explorateurs longeront la côte de l'Amérique du Sud, de la Plata à la mer des Caraïbes avant que la colonisation osât s'y fixer. Les premiers établissements furent dans les îles et ne gagnèrent que tardivement le continent. Il est vrai que les premières expériences ne furent pas essentiellement heureuses.

Le manque de direction, d'impulsion et l'on peut dire d'intelligence des pouvoirs métropolitains ne fit qu'augmenter cette disposition malencontreuse et ce désordre des débuts. Ces pouvoirs sentirent assez vite la nécessité de créer un organisme directeur spécialement chargé de diriger les affaires coloniales. Mais la réalisation fut médiocre. On créa à Séville une « Casa de contratacion » dans ce but. Mais elle fut composée de personnages qui n'avaient jamais quitté la métropole, qui traitèrent les affaires sur rapports et sans aucune compétence technique. C'est dire qu'elle fut bien plus subjective qu'objective et que son rôle fut généralement nuisible par défaut d'expérience. Les questions personnelles y tinrent la place principale au détriment du bien de l'Etat. Des oreilles trop complaisantes y reçurent les médisances des mécontents, et ils furent nombreux, les intrigues s'y ourdirent contre des pouvoirs coloniaux qui avaient déjà grand mal à se débattre dans l'inconnu.

La grande plaie de l'époque, le secret et le monopole vinrent s'ajouter à ces défauts pour rendre plus

difficile encore la tâche des administrateurs. Chaque peuple gardait jalousement le secret des découvertes de ses concitoyens. Les cartes étaient autant de mystères dont les favorisés seuls pouvaient tirer profit. Tout étranger qui pénétrait par aventure dans une zone, d'ailleurs souvent mal déterminée, réservée au monopole d'un état, se voyait traité comme un voleur et payait souvent son audace, ou son erreur de sa vie. Les milieux savants n'étaient eux-mêmes tenus au courant des découvertes que par des indiscrétions ou un espionnage actif.

Cette fâcheuse habitude n'eut guère de conséquences au début, où seuls les Espagnols étaient sur la scène. Elle commença à faire sentir ses effets quand d'autres concurrents apparurent, les Portugais d'abord, puis peu à peu la France et la Hollande. Mais déjà entre Espagnols et Portugais il avait fallu régler la concurrence.

La ligne de démarcation.

Ces deux peuples fournirent à peu près exclusivement les équipages et les capitaines qui explorèrent l'Atlantique à la fin du xve siècle. Ils s'arrogèrent des droits exorbitants et trouvèrent l'appui de la Papauté dans un partage exclusif du monde. Avant même que ce monde ne fût connu, et il faut le dire de suite, dans un esprit de paix, le Pape Alexandre VI avait divisé le monde par une ligne idéale connue sous le nom de « ligne de démarcation ».

Son prédécesseur, Martin V avait déjà octroyé à la couronne de Portugal, toutes les terres à découvrir entre le Cap Bogador et les Indes. En 1479,

Ferdinand et Isabelle s'étaient engagés à respecter la teneur de la bulle de Martin V.

L'octroi à C. Colomb d'une charte l'autorisant à pénétrer à l'Est du Cap Bogador et à devenir gouverneur des îles et terres fermes qu'il y pourrait trouver, formait déjà une violation des conventions signées.

Le roi de Portugal, peut-être quelque peu déçu d'avoir repoussé les offres du Découvreur, réclama ses droits. L'affaire fut portée devant le Pape.

Alexandre VI, en l'absence d'une documentation suffisamment scientifique et jugeant peut-être l'affaire comme de peu d'importance, puisqu'en l'état des connaissances, on ne partageait rien de bien précieux, partagea le globe en deux hémisphères par une ligne passant par les pôles et par un point situé à 100 lieues à l'Ouest des îles du Cap Vert. Ce qui était à l'est de cette ligne appartiendrait au roi de Portugal; tout ce qui se trouvait à l'ouest, à la couronne de Castille et Aragon. L'inverse dans l'autre hémisphère. Or, par une aberration particulière, c'était précisément cet autre hémisphère qui semblait de grande importance; c'était le groupe des Molusques, les îles Epices. Et chacun tricha fort pour le situer dans la zone attribuée.

La bulle fut signée le 4 mai 1493. A vrai dire, la découverte de Colomb était connue, mais on pouvait à ce moment ne la considérer que comme fort modeste, un petit groupe d'îles tout au plus. Et l'on pensait même que ce n'était là qu'un archipel au large de la côte d'Asie. Le peu d'importance qu'on y attachait explique les accords faciles de Setubal en 1494, puis de Tordesillas.

A partir de 1500, les points de vues commencent

à changer. Cabral a pris possession de la terre de Santa Cruz (le Brésil) au nom du roi de Portugal et bientôt la notion d'un grand continent va se répandre et s'affirmer. Les voyages de Colomb et des navigateurs espagnols vont en faire connaître les rives septentrionales. On s'aperçut bientôt que la fameuse ligne départageait tout autre chose que d'immenses étendues d'eau salée. C'était un continent riche, immense qui allait se trouver attribué à deux nations rivales, sans que les limites géographiques fussent le moins du monde respectées.

Les conflits ne pouvaient manquer d'en résulter. L'idée pacifique qui avait guidé le Pape avait trop présumé de l'avenir et de graves conflits allaient résulter de ce partage qui rappelait un peu celui de la peau de l'ours. L'accord se transforma en d'innombrables chicanes. Les missionnaires eux-mêmes en souffrirent dans le bassin de l'Amazone et dans les régions mal déterminées du Haut-Paraguay. Leurs établissements, que nulle idée géographique n'avait guidée se trouvant parfois sur le territoire tout au moins contesté. Et ce n'est pas seulement là que les conflits éclatèrent, mais aux antipodes, où la ligne se retrouvait en plein Pacifique. Les uns et les autres tirèrent sur les longitudes pour que les terres nouvelles se trouvassent de ce côté-ci ou de ce côté-là de la ligne. Bien des erreurs cartographiques seront ainsi volontaires.

Dès 1524, une révision s'imposait. Une conférence se réunit à Badagoz, sous le titre alléchant de « Paix auguste ». Les Espagnols voulaient porter la ligne à 70 lieues plus à l'ouest. Leur but était évidemment de comprendre les Moluques dans leur zone. Mais ils ne parlaient point de l'Amérique. Les Portugais,

pas plus experts semble-t-il en géographie américaine, demandaient au contraire que la ligne fût reportée vers l'est. Les deux nations pour s'annexer les îles du Pacifique, sacrifiaient d'immenses territoires en Amérique. La conférence ne pouvait aboutir. Elle ne réussit qu'à modifier très faiblement les anciennes conventions.

Mais déjà de nouvelles puissances, sans se soucier du partage papal, réclamaient leur part d'activité dans le Nouveau Monde, où les négociateurs semblaient les avoir oubliés.

L'Angleterre, la France, la Hollande prétendirent avoir leur place. François Ier se permit même des paroles peu respectueuses vis-à-vis de l'œuvre du St-Père. Les Anglais n'en admettaient guère l'autorité. A vrai dire, la géographie de l'Amérique était encore trop mal connue à cette époque pour qu'une telle convention pût avoir une valeur souveraine et définitive. Les découvertes géographiques suivirent d'ailleurs le fatal penchant qui attira Colomb et les premiers navigateurs espagnols ou portugais de préférence vers le Sud. Quelques enfants perdus, partis de Portugal, de la France ou de l'Angleterre s'en allèrent bien par les voies du Nord vers l'Amérique du Nord. Mais ce furent des efforts sans lendemain. Les voyages des Cabotto, des Corte Real, de Verazzano n'apportèrent pas une lumière appréciable. L'Amérique du Sud était déjà connue, conquise en grande partie avant que J. Cartier ait débarqué à Tadoussac, à l'embouchure du St-Laurent, pour y fonder la première colonie nord-américaine. Les tentatives européennes en Floride ne méritent point ce nom bien qu'antérieures de quelques années.

Le mélissage. — Un des premiers résultats de l'apparition des Européens sur le continent américain fut le métissage. Les conséquences démographiques s'en font sentir de nos jours dans certaines régions, malgré la prépondérance blanche. Le métissage d'une part, et le mélange des races européennes entre elles, d'autre part, aboutiront dans un avenir plus ou moins lointain à la création d'une race ou plutôt de plusieurs races, l'une à base anglo-saxonne dans l'Amérique du Nord, l'autre à base méridionale, méditerranéenne, dans l'Amérique du Sud.

Les mélanges de sang nègre y joueront également un certain rôle. Dans certaines régions, les nègres africains ont absorbé le fond de la race, aux Antilles par exemple.

Le métissage a pris naissance dès l'origine dans les alliances entre Espagnols et femmes indigènes. Puis par de nouveaux mélanges entre les premiers métis et les blancs ou les indigènes. D'où toute une gamme de degrés de sang mêlés extrêmement variée.

Dans l'Amérique du Nord, le métissage a laissé peu de trace parce qu'il a été assez rare, encore qu'on ne puisse le considérer comme absolument négligeable, surtout du fait des nègres si nombreux dans les Etats du Sud.

Dans l'Amérique Centrale et la partie septentrionale et occidentale de l'Amérique du Sud, le métissage est au contraire important. Nombre de familles sont de sang mêlé et l'on peut même dire que les familles anciennes descendant des conquérants sont rarement de sang purement national. D'autre part, dans certaines régions, il est également assez peu fréquent de trouver des familles indiennes pures de tout mélange.

Au Mexique, d'après des statistiques d'ailleurs

difficiles à établir, il ne resterait qu'environ 15 % d'éléments purement indigènes, tandis qu'en Uruguay par exemple la proportion serait inverse. Entre les deux, toute une gamme de pourcentage existe. Les proportions sont d'ailleurs chaque jour sujettes à variation, du fait de la disparition des indigènes dans certaines régions et de l'afflux toujours croissant d'émigrants blancs. En tout cas, dans l'avenir, il y aura toujours à considérer dans le creuset des races, un dosage indigène inégal suivant les régions. Le mélange remonte actuellement à plusieurs siècles et constitue un fait ethnique souvent considérable. On peut prévoir que dans des régions où les indigènes sont arrivés aujourd'hui avec une suprématie démographique à un étage de civilisation comparable à l'étage européen, la prépondérance restera à l'élément indigène. Dans d'autres, au contraire, il restera stationnaire, tandis que dans les contrées de peuplement blanc il deviendra de plus en plus négligeable.

Les mélanges de sang noir ont commencé presque aussitôt après l'arrivée des blancs. Les noirs se sont mélangés avec les indigènes plus qu'avec les blancs et les métissages sont fréquents dans les régions voisines de l'Amérique Centrale.

Le métissage blanc-indigène a été accompagné par l'influx des caractères européens sous lesquels transparaissent faiblement les caractères indigènes.

Le métissage intellectuel qui en a été la conséquence a été beaucoup plus considérable que le métissage physique et ses réactions dans l'avenir seront peut-être encore plus importantes. Les exemples de Garcilasso, de la Vega, d'Ixtilxochitl illustrent dès l'origine cette influence des mélanges intellectuels.

L'exploration avant les grandes Conquêtes

Colomb avait trouvé la route qui conduisait à des terres inconnues; il chercha par la suite à poursuivre son exploration avec d'autant plus de zèle que le contrat royal lui en donnait le gouvernement. Mais son exemple tenta nombre de navigateurs et d'aventuriers. Les uns y cherchèrent simplement la satisfaction de leur goût pour le négoce, d'autres des buts à leur ambition. Il en résulta un double courant dont les branches ne furent pas toujours parallèles : l'exploration et la colonisation.

Nous les étudierons autant que possible sans les confondre, parce qu'elles diffèrent dans leurs buts et leur rythme.

Vers 1520, par exemple, les Espagnols avaient reconnu toute la façade atlantique de l'Amérique du Sud et centrale, tandis qu'ils n'avaient colonisé que quelques points sur la façade pacifique, au contraire, la colonisation fut assez rapide du Mexique, au Pérou, tandis que les côtes au Nord du 40° N. et au sud du 30° S. restèrent longtemps inexplorées.

L'exploration presque exclusivement maritime au début se confondit par la suite avec la colonisation quand elle devint terrienne. L'établissement des

colonies généralement entouré d'un appareil militaire, et les expéditions des explorateurs partis de ces établissements se confondent si souvent et se lient si intimement qu'il est parfois impossible de les dissocier.

L'exploration souffrit moins que la colonisation de la malchance initiale de Colomb. Toutefois les efforts s'éparpillèrent autour du chapelet d'îles que forment les Antilles et l'exploration du continent s'en trouva reculée d'autant. Il semble aussi que les navigateurs eurent peu de propension à sortir des chemins qu'avait tracés Colomb. Il fallut des voyages nombreux, s'écartant quelque peu et par degré de la grande route, des découvertes pas toujours intentionnelles, pour amener les marins à suivre les voies si diverses de la mer.

De l'orientation des premières découvertes résulta une poussée le long des Antilles jusqu'aux côtes méridionales de la mer des Caraïbes, le Vénézuela et le Darien, c'est-à-dire le continent sud-américain. La direction de la côte sud de Cuba amena la découverte du Yucatan et par conséquent du Mexique.

L'établissement au Darien entraîna la découverte du Pacifique ou mer du Sud. La mer du Sud mena au Pérou et à la Basse-Californie. On ne voit pas dans tout cela une progression méthodique, qu'elle résulte d'une position géographique comme l'établissement futur des Anglais sur les côtes des Etats-Unis poussant petit à petit vers l'Ouest, ou d'un plan concerté. C'est un caractère que nous retrouverons souvent dans l'histoire coloniale espagnole en Amérique.

Colomb, nous l'avons dit, avait laissé à la Navidad, à St-Domingue, une première colonie. Il ne la retrouva pas à son deuxième voyage. Les 43 colons molestèrent sans doute les indigènes du voisinage, se dispersèrent et furent massacrés.

Colomb était d'ailleurs un peu inquiet sur leur destin. Il poussa activement les préparatifs de son deuxième voyage. Son expédition fut fort importante ; 17 navires, plus de 1000 personnes à bord : les pilotes célèbres, de la Cosa, Alonzo de Hojeda, Ponce de Léon, gens de la noblesse, gens de guerre. Colomb, servi comme un prince, fondait de grands espoirs sur ce magnifique armement. Malheureusement il avait fait luire aux yeux de ces aventuriers des magnificences qu'ils ne trouvèrent point et l'affaire en souffrit.

Le 25 septembre 1493, il prenait la route des Canaries, tirait plus au sud et touchait après un mois et demi de voyage à la Dominique. Il remonta vers Hispaniola, découvrant chemin faisant les Antilles, depuis la Guadelupe jusqu'à Porto-Rico.

Il trouva à la Guadalupe des fragments d'un navire et un objet de fer qui ne purent être identifiés avec aucun des navires de sa première expédition. D'autres navires avaient donc atteint l'Amérique, soit entre les deux expéditions, soit plus vraisemblablement avant 1492.

Arrivé à Hispaniola, Colomb lança Hojeda dans l'extérieur et s'en fut explorer la côte sud de Cuba. Il ne la suivit pas jusqu'à son extrémité ouest, ce qui l'eût peut-être conduit au Yucatan ou à la Floride. Il pensait avoir ainsi longé le continent asiatique et, chose plus grave, il imposa son opinion à ses compagnons sous serment.

Les débuts de la colonisation.

Il revint à Hispaniola où il tenta d'instaurer une administration.

En 1496, il retourna en Espagne et ce retour ne fut pas triomphal. Oviedo qui y assista écrivit : « Ils s'en retournaient malades, défaits et de si mauvaise couleur qu'ils semblaient plus morts que vifs ». La mauvaise organisation de Colomb en était bien un peu cause.

Il fut fraîchement reçu. Médisances souvent trop méritées, trahisons, jalousies vont saper l'autorité du grand Amiral des Indes, gouverneur des terres découvertes.

La haine de l'évêque Fonseca commença alors son œuvre qui ne prit fin qu'à la mort misérable du héros. Fonseca détestait Colomb, de cette basse jalousie de bureaucrate contre l'homme d'action quelque peu méprisant à son égard, et de plus cet homme d'action était un étranger. L'évêque commença par livrer fort malhonnêtement à tout venant les cartes que Colomb lui confiait. Montrer la carte, c'était livrer la route.

Le roi ne fut pas moins infidèle vis-à-vis de son grand serviteur. Il autorisa tout pilote à aller à la découverte, même dans les régions dont il avait garanti la possession à Colomb par contrat. Les compagnons de Colomb, jaloux comme Martin Pinzon et peut-être un peu tenus par lui à l'écart, en profitèrent sans scrupule.

Toutes ces trahisons, lamentables au strict point de vue de la morale, activèrent singulièrement l'exploration mais nuisirent à la colonisation. Une véritable ruée d'aventuriers s'en allèrent chercher fortune. Les uns y trouvèrent la misère et la mort, d'autres un peu d'or et des esclaves, un petit

nombre seulement de belles propriétés où le colon pouvait vivre en seigneur tout puissant, les « encomiendas ».

En 1498, malgré le fâcheux précédent, Colomb obtint encore du roi une petite flotte pour une troisième expédition. Elle fut aussi mal organisée que les autres, mais son recrutement fut encore plus mauvais. L'Espagne était occupée à ce moment avec les guerres d'Italie, d'Autriche et les volontaires étaient rares. Pour compléter ses équipages Colomb dut embarquer des criminels. Durant sa longue absence, continuant cependant à agir comme gouverneur, il laissa la direction de sa colonie d'Hispaniola à l'un de ses frères. On peut penser ce que pouvait être une pareille administration.

Au cours de ce troisième voyage, Colomb atteignit l'île de la Trinidad et la côte nord de l'Amérique du Sud Pour la première fois, devant l'immensité de cette côte, il écrivit : « Je suis convaincu que cette terre est un continent très grand, inconnu jusqu'alors, j'ai de bonnes raisons pour penser ainsi ».

Quelles raisons? Il ne le dit point. Comment put-il accorder cette idée avec son rêve ptoléméen. La côte qu'il avait reconnue était orientée d'est en ouest. Ce ne pouvait donc être la façade orientale de la Chine. Le croquis de 1503, dessiné sans doute par son frère Barthélemy, nous donne la solution.

Hispaniola est en place par rapport à l'Amérique du Sud. Mais la côte septentrionale de celle-ci, au lieu de se redresser vers le Nord, après le golfe de Darien, continue vers l'ouest, formant une longue ligne qui passe au sud de l'Equateur et s'incline au nord sur la longitude de la côte orientale de la Chine. Il se forme ainsi un immense golfe, la fiction ptolé-

méenne est sauve et s'accorde avec la découverte.

Le concept ne tiendra que jusqu'au quatrième voyage où Colomb allait trouver un tout autre tracé des côtes. qui cette fois ne pouvait plus s'accorder avec un tel concept. Colomb se buta sur une longue côte orientée N.-O.-S.-E. sans solution de continuité. Mais comme il n'en vit point l'extrémité septentrionale il put lui rester un doute sans toutefois que son concept général en fut ébranlé.

De retour à Hispaniola, l'amiral trouva les fruits de son administration. 800 colons morts de misère ou de maladie, révolte chez les blancs, révolte chez les indigènes. Son frère Barthélemy lui proposa la manière forte, il lui imposa la douceur qui réussit fort mal et le conduisit à la capitulation.

Le troisième voyage avait été fort appréciable au point de vue géographique; l'Amérique du Sud était découverte sur une longue étendue. Il fut surtout apprécié par le butin qu'il rapporta au trésor royal, toujours vide.

Verde écrivant à Cini, de Venise, dit : « L'amiral a ramené 300 esclaves, un peu d'or, beaucoup de bois de teinture de première qualité ». C'est tout ce qu'y vit le grand public.

Colomb s'y était usé. Il souffrait de la goutte et était presque aveugle. Il allait essayer encore de lutter mais déjà ses forces physiques et morales étaient singulièrement amoindries. D'ailleurs il n'avait plus le monopole de l'exploration.

Plusieurs pilotes avaient profité de la licence royale. Nous n'en connaissons d'ailleurs qu'une partie et certains faits géographiques permettent de croire que certains voyages, restés inconnus de nous, rapportèrent des renseignements importants. Ces ren-

seignements ne se trouvent point dans les relations des voyages connues mais sont cependant portés sur les cartes, il faut donc penser que notre documentation est incomplète et que des voyageurs que nous ignorons apportèrent un précieux appoint aux connaissances géographiques.

Dès maintenant aussi, les explorateurs ne partiront plus exclusivement de la métropole. Les îles, malgré les ravages dus aux impérities administratives, se peuplaient de blancs. On y construisait même des navires. Les armateurs les lançaient de tous côtés pour commercer et surtout pour enlever des esclaves.

Les Espagnols d'ailleurs n'étaient plus seuls sur les voies de l'exploration. Les Anglais de Bristol avaient envoyé l'italien Cabotto vers l'Amérique du Nord. On connaît assez mal son voyage. La carte qu'en dessina en 1544, c'est-à-dire beaucoup plus tard, son fils Sébastien, semble indiquer la région de Terre Neuve, mais sans précision. En 1498, Gabotto fit un deuxième voyage au cours duquel, d'après Kohl, il aurait atteint le Cap Cod (Etats-Unis) et même, d'après Harisse, la Floride. Voyages éphémères d'ailleurs.

Pendant que Colomb, revenu à Hispaniola, se débattait péniblement au milieu des difficultés de son gouvernement, Hojeda avait monté une expédition. Ce marin est un beau caractère qui tranche sur la laideur morale des aventuriers de son temps. Extraordinairement brave, il resta dévoué à son chef de son vivant et, plus tard, sa mémoire n'eut pas de meilleur défenseur. Son expédition dans sa pensée ne devait pas nuire à Colomb par la distance qui séparait les terres découvertes de celles où l'amiral avait des droits.

Hojeda embaucha l'ancien pilote de l'amiral, J. de la Cosa et dans l'équipage on voit apparaître Vespucci. Malgré la renommée de ce savant, je n'en parlerai que peu, pour ne point tomber dans les controverses trop souvent guidées par des buts particuliers ou intéressés. Modestie, timidité ou manque réel de mérite, Vespucci, plus homme de lettres et de science qu'homme d'action, n'a jamais commandé une expédition. Il semble avoir participé à plusieurs, à divers titres et sans qu'on sache exactement auxquelles. Il a beaucoup écrit, trop écrit semble-t-il, et ce fut la cause de bien des méprises.

L'Amérique fut, dit-on, baptisée de son nom, encore que certains auteurs le nient. Ceci a valu à sa mémoire des attaques violentes et une grande gloire. Heureusement pour sa propre conscience, il semble n'être pour rien dans ce baptême.

Hojeda, en ce premier voyage, quitta l'Espagne le 20 mai 1499 et toucha le continent sud-américain quelque part sur la côte du Brésil. Il la rangea vers le Sud, mais chassé par le mauvais temps, il la remonta et la suivit jusqu'au Cap de la Vela, à l'ouest de l'embouchure du golfe de Vénézuela. C'était un fort beau voyage dont la récompense fut le titre de gouverneur de Coquibocoa (Vénézuela). Hojeda, sans le savoir, venait de refaire une partie du troisième voyage de Colomb. Il était lui-même suivi à courte distance par un autre compagnon des premiers exploits de l'amiral.

Pedro Alonzo Nino, patronné par Louis Guerra avait quitté l'Espagne en juin 1499. L'évêque Fonseca lui avait sans doute aussi montré les cartes de Colomb, car sa route la mena précisément à la Trinidad. Il explora la côte de l'Amérique du Sud aux abords de cette île et rentra. Peu fructueuse au point

de vue scientifique, cette expédition rapporta à son auteur, d'après Navarette, 9.438 marks par la seule vente des perles.

En 1499 encore, partit Vincent Yanez Pinzon dont nous avons parlé dans le premier voyage et au sujet des voyages antérieurs à la découverte. Ce qui ressort de son voyage c'est qu'il se dirigea, *de parti pris*, beaucoup plus au sud que ses précécesseurs. Il franchit l'Equateur au sud-ouest des îles du Cap Vert et, le 28 janvier 1500, il touchait la côte du Brésil près du Cap St-Agostino par plus de 8° S. Il remonta vers le nord jusqu'au golfe de Paria, découvrant ainsi l'embouchure de l'Amazone et de l'Orénoque sans d'ailleurs se douter de l'immensité de ces fleuves.

Pinzon fut suivi par Diego de Lepe parti lui aussi en 1499 et qui prétendit avoir doublé le Cap St-Agostino et avoir longé la côte beaucoup plus au sud.

En 1500, apparaissent les Portugais, par aventure d'ailleurs. Une de leurs flottes, à destination des Indes, fut drossée vers le sud-ouest par le mauvais temps et le 22 avril 1500, Cabral prit possession de terres inconnues au nom du roi de Portugal. Il les baptisa Terres de Santa Cruz, nom que porta longtemps le Brésil. Il n'y séjourna d'ailleurs pas longtemps. Il reprit le chemin des Indes par le cap de Bonne Espérance, mais envoya un navire à Lisbonne rendre compte au roi de sa découverte. Il avait laissé sur la côte les signes manifestes de sa prise de possession. Cet acte était d'ailleurs légitime aux termes de la bulle d'Alexandre VI, d'après lesquels tous les voyages des Espagnols, même de celui de Colomb, étaient illégaux puisque sur un théâtre nettement à l'est de la ligne de démarcation, partie dévolue au Portugal.

C'est à partir de cette époque qu'on s'aperçut des conséquences du partage. La fameuse ligne coupait non plus seulement des mers vides, mais d'immenses territoires. Le roi de Portugal en profita pour réparer ses erreurs initiales et poussa ses marins vers cette terre de Santa Cruz qui lui appartenait par droit de découverte et par droit sacré.

A la fin de 1500, grâce aux explorations des Espagnols, on connaissait les Antilles, la côte nord de l'Amérique du Sud jusqu'au golfe de Vénézuela, la côte est jusqu'au cap St-Agostino au minimum. Il vaudrait mieux dire que ces côtes furent effleurées, car les marins n'aimaient guère descendre à terre où ils avaient souvent de fâcheuses aventures avec les indigènes. La soif et la faim seules les entraînaient à débarquer. Ils se contentaient généralement de ranger les côtes et d'en relever les principaux traits géographiques.

Le rythme allait s'accélérer avec le XVI[e] siècle. En 1500, Bastidas et l'infatigable J. de la Cosa quittaient l'Espagne. Vasco Nunez de Balboa, le futur découvreur du Pacifique les accompagnait. Ils atteignirent le Venezuela, le Darien et remontèrent la côte vers le nord jusqu'à l'emplacement de Nombre de Dios (près de l'actuelle Colon). Dans la partie nord du Continent, les Cortereal, faisaient au nom du roi du Portugal, des voyages vers Terre-Neuve et peut-être le long de la côte du Labrador, à la recherche de ce passage vers les Indes qui désormais va hanter les cerveaux.

On n'imaginait pas encore cette muraille ininterrompue du détroit d'Hudson à la Terre de Feu et ne parlant encore que d'îles on pensait trouver selon la formule chère à Colomb, la route par l'ouest vers le pays des Epices. Les Cortereal disparurent sans

laisser de traces autres que quelques noms sur des cartes[1].

Les Portugais envoyèrent coup sur coup vers l'Amérique du Sud plusieurs expéditions. Nicolas Coelho partit avec la mission de reconnaître en détail la terre que Cabral avait découverte. Il atteignit Porto Securo, mais n'y fonda qu'une colonie éphémère.

En 1501, Christovam Jacques, toucha au Cap St-Roch, longea la côte jusqu'au 25°S. Il avait à son bord Vespucci passé au service du roi de Portugal. Au retour, prise dans une tempête, cette expédition découvrit, en plein Océan, une île qui était peut-être Noronha.

Les Anglais commencèrent eux aussi à rôder sur les côtes d'Amérique et inquiétèrent les Espagnols. qui vont redoubler d'activité.

Hojeda en 1502 partit pour un deuxième voyage, il gagna la côte de Paria et atteignit Bahia Honda, à l'ouest du golfe de Venezuela. Une révolte de son équipage le força à rentrer. Nous savons sans autres détails que Dormelos en 1500, Gomez de Cervantes en 1501, Rivarol de Sanchez et d'autres explorèrent les mers de l'Amérique centrale. Géographiquement nous ne connaissons rien de leurs expéditions. Elles nous prouvent seulement que quelqu'un en Espagne, se souciant peu des promesses faites à Colomb et du secret professionnel, dirigeait les pilotes vers cette mer des Caraïbes où Colomb allait faire son dernier et lamentable voyage.

Colomb sortait à peine d'une crise de mysticisme aiguë. Il était affaibli physiquement par les fatigues

1. Cartes de Palestrina, dei Reynel de 1508, de J. Ruysch avec la formule « terres découvertes pour le roi de Portugal ».

et moralement par ses déboires. La reine Isabelle s'était éloignée de lui parce qu'il avait encouragé la traite. Le roi ne l'aimait pas plus que Fonseca. L'expérience ne l'avait pas rendu meilleur organisateur et son voyage fut plus mal préparé que les autres. Le roi, il est vrai, ne lui avait accordé qu'en rechignant le permis et les moyens. Et cependant les résultats furent géographiquement importants. Colomb voulut suivre cette côte septentrionale de l'Amérique du Sud qui dans son concept devait mener vers la Chine. Il allait passer bien près du Pacifique, que sa malchance persistante lui interdira de connaître, mais il découvrit que la côte ne continuait pas vers l'ouest, mais qu'elle s'incurvait à partir de Darien vers le nord sans solution de continuité.

Il lui avait été interdit d'aborder sa première conquête, St-Domingue. Parti d'Espagne, Colomb gagna tout droit Porto-Rico. De là, piquant au sud-ouest il arriva au fond du golfe du Honduras par l'est du Yucatan, qu'il n'aperçut pas. Au nord et à l'ouest se trouvaient de riches empires, la proie future de Cortez, il tourna précisément au sud-est, rangea la côte du Honduras et du Costa Rica jusqu'à Nombre de Dios, ou le 9 novembre 1502 il rejoignait l'itinéraire de Bastidas. Il tenta différentes colonisations qui échouèrent et prit la route de retour. Il fit naufrage sur les côtes de la Jamaïque et eût été perdu sans l'admirable trait de courage de deux membres de son équipage, Mendés et Fieschi. Ces deux hommes, dont les noms reflètent des origines portugaises et italiennes, offrirent d'aller avec un canot indien chercher du secours à St-Domingue. C'était une héroïque folie que de traverser, à la rame, plus de 200 kilomètres sur une mer difficile.

Elle réussit, Colomb fut sauvé. Une mort glorieuse lui eut peut-être évité les déboires de la suite. Quand il arriva en Espagne, malade et découragé en 1504, la reine Isabelle était morte, le roi l'oublia et l'évêque Fonseca se déshonora en poursuivant le pauvre grand homme de sa haine. Il mourut en 1506 non point misérable comme on l'a trop souvent dit, mais oublié. La chronique de Valladolid, ville où il mourut, n'eut pas même un mot de souvenir ou de regret.

Le blason que lui avaient accordé les rois catholiques portait en quartier « un groupe d'îles »; c'était un symbole bien plus qu'héraldique.

En 1503, le Portugais Coelho atteignait de nouveau le Brésil et en longeait la côte jusqu'à la baie de Todos los Santos (Bahia) et alla même plus au sud, on dit jusqu'à la Plata et même au golfe de St-Mathias pour 42° S.

Vers cette époque, la France apparut dans l'exploration. Louis XII avait remplacé Charles VIII et s'intéressa à la politique coloniale et à l'Amérique. En 1503, le capitaine Paulmier de Gonneville (II) quitta Honfleur à la tête d'un petit armement. Il voulait gagner à vrai dire les Indes par l'Afrique. Il fut, comme Cabral, drossé vers l'ouest par une violente tempête, perdit sa route et aborda une côte inconnue. D'Avezac croit qu'il s'agit du Brésil, d'après l'itinéraire du retour. Malheureusement, comme pour Cousin nous ne possédons aucun document officiel. D'autres Français vinrent encore tâter cette côte américaine et bientôt nous verrons que le chemin leur fut coutumier. En 1506, Jean Denys de Honfleur toucha Terre-Neuve, sans toutefois s'y établir, précurseur de Cartier. Il fallut la grande impulsion de François Ier pour arriver à une colonisation officielle.

Les Anglais ne restaient pas en arrière. Dès 1497, Jean Cabotto, nous l'avons vu, visita la région du St-Laurent. Il prétendit même être arrivé à Cipangu, c'est-à-dire à une grande île. Est-ce la Floride mal reconnue, est-ce Hispaniola? Son fils, Sébastien, ne demandait qu'à continuer son œuvre. Mais le roi Henri VII ne lui ayant pas confirmé les privilèges de son père, Cabotto passa au service de l'Espagne. Henri VII, essaya de le remplacer en 1503, par Hugh Eliot et Thorn, qu'Hojeda signala sur les côtes de l'Amérique du Sud. L'heure n'était pas encore venue pour l'Angleterre et les premiers marins qu'on vit sur les côtes furent des pirates comme Drake ou les aventuriers à la recherche de l'Eldorado comme Raleigh.

En 1508, l'Espagne reprit encore la tête. Jean Diaz de Solis et Vincent Yanez Pinzon, ayant comme pilote Pedro de Ledesma, venant du Honduras longèrent la côte jusqu'au 40° S. Ovando, sur l'ordre du roi Ferdinand, fit le tour de Cuba, faisant tomber ainsi toute la théorie de Colomb qui n'en faisait qu'une presqu'île détachée de la côte d'Asie.

A la fin de la 1re décade du XVIe siècle, la côte orientale de l'Amérique était déjà explorée depuis le Labrador jusqu'à la Plata, avec toutefois une solution de continuité entre la Floride et le Honduras.

C'est surtout dans la 2e décade que surgirent les événements importants. En 1513, Ponce de Léon va découvrir la Floride, et, ce qui est mieux, le canal du Bahamas. C'était grâce au Gulf Stream la meilleure route de retour qui s'ouvrait vers l'Espagne. En 1512, Solis explora l'estuaire de la Plata et y trouva la mort dans une embuscade.

Dès 1513, date le plus grand événement de l'ex-

ploration depuis la découverte de Colomb. Vasco Nunez de Balboa, parti des établissements du Darien, découvrit la Mer du Sud, le Pacifique, à hauteur de Panama. Les Espagnols vont traverser bien vite l'isthme, transporter le matériel et construire sur cette nouvelle rive de petits navires. Les uns alors, longeant les côtes vers le Nord, allèrent avec Gonzalès, vers 1522, découvrir les îles des Perles, puis les côtes du Costa-Rica, et du Nicaragua et même pénétrèrent jusqu'au lac de ce nom. Les autres, se dirigeant vers le Midi, ne poussèrent pas bien loin à cause des difficultés de la navigation, mais ils recueillirent les premiers bruits sur les empires riches et considérables, sis le long de cette côte plus au Sud.

La colonisation du Darien comptait déjà 6 centres importants en relation continue avec les îles des Antilles.

Bientôt, et c'était inévitable, les Espagnols allaient découvrir le Yucatan qui menait vers le Mexique. La dernière lacune allait se boucher dans la façade centrale, tandis qu'au Sud on allait arriver à l'extrémité du Continent.

En 1519, Magellan, Portugais au service du roi d'Espagne partait à la recherche de la route des Moluques. En septembre, il avait dépassé vers le Sud les points les plus extrêmes atteints avant lui par Solis et Cœlho. Il hiverna sur les côtes de l'Argentine et en octobre 1520, il entra dans le détroit qui porte son nom. Il le traversa dans de difficiles conditions, y fut abandonné par un de ses navires, et remonta la côte du Chili. Il prit le large vers l'ouest et fut tué dans une île proche de son objectif. Son expédition rentra par l'Afrique après avoir accompli le premier voyage autour du monde.

A cette décade appartiennent encore les expéditions de Vasquez de Ayllon sur les côtes orientales des Etats-Unis en 1519, de Fagundez dans l'embouchure du St-Laurent en 1521. En 1524, Verrazzano voyageant pour le compte du roi François Ier, vint explorer une fois de plus la côte orientale des Etats-Unis, précédant de quelques années le grand colonisateur J. Cartier. La France s'orientait donc plutôt vers le Nord.

La conquête du Mexique allait transformer les événements et modifier la manière des explorations. Les navigations le long des côtes vont diminuer, tandis que, par terre, les explorateurs pénétreront dans l'intérieur et rayonneront autour des grands pays que les conquérants vont gagner à la couronne d'Espagne. Il y aura bien encore quelques grandes navigations, mais elles deviendront de plus en plus rares.

Première colonisation.

Dès que le désir des rois fut connu, gouverneurs et colons cherchèrent à exploiter et à coloniser les terres découvertes.

Coloniser consistait alors à charger les galions de l'or des mines ou de celui qu'on volait aux indigènes. Ce ne fut qu'à la longue que les colons découvrirent et exploitèrent les vraies richesses du pays, les produits de la terre, les bois de construction ou de teinture, les plantes sucrières ou médicinales, l'élevage, etc.

Nous retrouverons dans ce chapitre les mêmes travers qui influencèrent si fâcheusement l'exploration. Aucune préparation, aucune méthode, le régime du favoritisme, de l'imprévoyance, de la

non-adaptation. La lutte continuelle entre les conquérants violents, le clergé sectaire ou trop rempli d'un zèle apostolique inopportun, les explorateurs aux scrupules trop légers, les officiers royaux, moins soucieux des intérêts du roi que des leurs propres.

De graves mécomptes allaient résulter de l'emploi de mauvais colons, de la disparition rapide des Indiens[1], suivie comme corollaire de l'introduction des Noirs.

Autour d'Hispaniola, les petites colonisations s'agglutinèrent, gagnant d'îles en îles jusqu'à la côte de l'Amérique du Sud. Chaque aventurier n'avait qu'un but, trouver une terre nouvelle, en devenir gouverneur par droit de conquête, et y vivre en grand seigneur.

Malheureusement la réalisation était plus difficile et ces essais finirent presque tous par des désastres, comme celui de Colomb à Betlen (Costa Rica), d'Hojeda au Darien, de Ponce à Porto-Rico, et tant d'autres. La mauvaise préparation, l'indiscipline, le climat, le mauvais choix du site des établissements conduisaient à une ruine assurée ces tentatives lamentables.

A vrai dire les Espagnols, comme leurs contemporains, étaient mal préparés à pareilles œuvres. Découvrir était facile et dans leurs moyens; organiser, prévoir, administrer une colonie, dépassait leur siècle.

La situation se compliquait du fait des prétentions qu'avaient de tout régler, des personnages, comme

1. Schurig dans son ouvrage cite les chiffres suivants ;
On estime qu'en 1495 Haïti comptait environ 1.100.000 habitants
En 1510, il n'y en avait plus que 46.000 habitants
1514, — 16.000 —
1517, — 1.000 —

l'évêque Fonseca, qui restaient dans la métropole et ne comprenaient pas les différences de conditions, de ressources et par conséquent d'administration.

Cette méthode pesa considérablement sur le développement des événements et la conduite des affaires. Impossibilité de régler rapidement les conflits sans cesse renaissants entre les conquérants, impossibilité de modifier les codes législatifs métropolitains pour les adapter à ces circonstances complètement différentes, impossibilité même d'établir une bonne justice et un système d'impôt judicieux. L'Europe en général, et l'Espagne en particulier n'étaient pas encore assez dégagées de l'esprit du Moyen-âge pour pouvoir trouver des solutions appropriées aux problèmes coloniaux.

D'autre part, Colomb, tout comme ses successeurs, fut victime du mirage colonial. Ce fut l'origine de bien des malheurs et des malentendus qui retardèrent la marche des vraies civilisations.

Dans le concept de ce mirage, les terres lointaines devaient être des Eden, des Iles Fortunées, des Eldorados, des Louisianes. Le colon, délivré des travaux pénibles, ne devait avoir qu'à ramasser l'or et les perles pour vivre en roi dans son territoire exploité par ses esclaves.

La réalité n'était pas telle, tant s'en fallait. Si l'esclavage apportait un tempérament aux durs travaux des défrichages coloniaux, il fallait d'abord prendre des esclaves, d'où guerre, et guerre pénible avec des indigènes mal armés, mais souvent courageux, connaissant leur pays et aidés par le climat. Le climat fut le plus redoutable ennemi et le sort voulut que les premières colonisations fussent précisément lancées dans les contrées les plus malsaines

de l'Amérique. L'hygiène la plus élémentaire était inconnue aussi bien que les causes des maladies dues à de mauvais choix des sites des villes.

Au lieu d'une existence dorée, qu'ils imaginaient à domicile, sur la foi des racontars ampoulés des premiers conquérants, les Espagnols et après eux les autres Européens, trouvèrent tout d'abord la famine, la misère, la maladie, des travaux pénibles sous des cieux incléments et la guerre avec l'indigène.

La tyrannie des Espagnols dans les Flandres éclaire quelque peu leurs méthodes de gouvernement. Ils ne les modifièrent guère quand ils eurent affaire aux Indiens. Ils ne songèrent pas à mesurer les différences et à modifier en conséquence les modalités des lois.

L'incompréhension fut totale et générale d'ailleurs. Le « Latin » n'eut pour but qu'une fortune rapide sans effort. Il chercha l'esclave pour trouver de l'or. Sans préjugé de races, il s'allia à l'Indienne et créa le métissage. L' « Anglo-Saxon » supprima l'indigène purement et simplement et prit sa terre, sans esprit de retour dans sa propre métropole.

L'intransigeance religieuse, surtout chez le Latin, s'ajouta à ces méthodes abominables. Les instructions des rois de Portugal ou d'Espagne ressemblent bien souvent à celles des Directeurs de Congrégations à leurs missionnaires. C'eût été sublime si les gens chargés de les appliquer avaient pu et voulu pénétrer l'âme indienne mais les conquérants ne se piquaient point d'analyse philosophique. L'Indien accepta la tyrannie matérielle, l'esclavage; il accepta même, comme un geste sans importance pour lui, d'élever la croix. Mais quand on toucha à ses idoles,

quand on choqua son concept mystico-religieux, il se révolta. Les conquérants du début ne comprirent jamais pourquoi.

Les meilleurs, comme Las Casas, dont la belle figure d'apôtre s'élève au-dessus de cette brutalité, allèrent trop vite et trop loin dans le sens opposé. L'application trop stricte d'un principe excellent entraîna des conflits, des guerres entre blancs, dont la race indienne ne put que souffrir.

La colonisation subit ainsi l'influence du caractère des races. L'Espagnol, individualiste à l'excès, s'en fut à l'aventure, partout où il pouvait échapper à l'autorité pour établir d'ailleurs la sienne. Aiguillon puissant qui rendit le roi d'Espagne maître de plus d'un tiers du nouveau monde. Le Portugais, plus soumis, subit l'influence modératrice d'un clergé tout puissant. Moins guerrier, mais plus pondéré, son empire fut moins étendu, mais plus solide. Le Français alla lui aussi un peu à l'aventure, il chercha à augmenter son territoire sans s'asseoir solidement, et, une bonne administration ne suppléa pas au défaut de concentration.

L'Anglo-Saxon obéit à son instinct d'agrégation. Il n'avait pas l'âme du grand conquistador, mais il forma de grandes compagnies coloniales. Il s'agrandit progressivement et gagna, par un travail acharné, les rivages des deux océans. D'ailleurs aussi mal préparé que les latins, ses débuts furent pénibles et ses scrupules tout aussi légers.

Partie de St-Domingue, la colonisation gagna d'abord les îles voisines. Après la faillite de sa première tentative de la Navidad, Colomb fonda le 7 décembre 1493, à peu de distance de ce même point, la ville d'Isabella (aujourd'hui en ruine).

Mauvais choix dès l'origine que ce site sur la côte septentrionale. Toutes les grandes villes de l'île sont aujourd'hui sur les autres. Il ne comprit pas les nécessités de la vie coloniale et ne sut s'adapter aux conditions locales.

Fonder une ville c'était pour lui élever des palais municipaux, des églises en pierre à la manière de Séville ou de Cordoue. A côté de ces édifices coûteux, les malades, et ils furent vite nombreux, tremblaient de fièvre dans les huttes de feuillages et mouraient en quantité redoutable.

Les colons ne cessaient cependant d'arriver de la métropole et dès 1494, Colomb songea à agrandir sa colonisation.

Il fonda dans l'intérieur, St-Thomas et la Vela. Puis en 1496, Madalena, S. Catalina, Esperanza, la Conception et St-Cristophe. C'étaient, à vrai dire, plutôt des postes militaires que des cités. Colomb voulut faire d'Isabella, le grand port de l'île en face de l'Espagne. Les sites furent choisis avec si peu de discernement, ils étaient si malsains, qu'on dut les abandonner presque tous; à Isabella, en 1495, trois cents colons étaient morts de maladies.

Barthélemy Colomb se montra d'ailleurs meilleur colonisateur. Il sut deviner la supériorité de la côte méridionale et y fonda la ville de St-Domingue qui donna par la suite son nom à l'île.

L'organisation était mauvaise, mais l'administration fut pire encore, nous le verrons plus loin. Les conséquences ne tardèrent pas à se faire sentir. Les colons mécontents, mourant de faim et de maladies, se livrèrent aux agitateurs, et il n'en manquait pas. Les indigènes pressurés, réduits à la misère et à l'esclavage le plus dur, gagnèrent les bois, ou se révoltèrent.

Les colons prirent les armes et Colomb n'eut point la vigueur de les contraindre de suite à l'obéissance en améliorant leur sort. Il préféra transiger, et, de concessions en concessions, il arriva à perdre tout prestige et toute autorité. Ses adversaires en profitèrent pour le desservir de plus belle à la Cour.

Le premier révolté fut précisément une de ses créatures, Roldan, alcade d'Isabella. Roldan profita de l'absence de Colomb (alors sur les côtes de Paria, troisième voyage 1498-1500) pour grouper les mécontentements et se déclarer gouverneur à sa place. Il ne fit d'ailleurs en administration que suivre les errements de celui qu'il prétendait remplacer. Il poussa plus loin ses erreurs en créant les « encomiendas », c'est-à-dire le partage des terres et des Indiens qu'elles contenaient, au même titre que le bétail. Ce fut la cause d'innombrables conflits et l'assise même de la colonisation s'en trouva ébranlée. Certes, au point de vue moral, ce système ne peut être considéré que comme abominable, mais si l'on tient compte de l'époque, de l'état général de civilisation européenne même, des conditions climatiques et de l'hygiène coloniale, il faut convenir que le principe de la main dœuvre indigène n'était pas à rejeter. Il eut fallu le réglementer en préservant les droits de l'humanité. Ce n'était guère dans les mœurs de l'époque.

Colomb, de retour de son voyage, se trouva en présence d'un pouvoir révolutionnaire. Barthélemy lui conseilla la manière forte.

Il transigea, s'humilia. Les pourparlers aboutirent à une sorte de statu quo où le principe des « encomiendas » fut sauvegardé.

Cette capitulation ne lui ramena point les esprits,

à St-Domingue, mais anima contre lui en Espagne sa protectrice la reine Isabelle. Cette souveraine, montrant un esprit supérieur à son temps, se révolta contre cette traite des indigènes. Elle obligea les pouvoirs métropolitains à déclarer la mesure illégale, et Colomb, pris dans l'engrenage, manqua plus que jamais de décision. Son fidèle lieutenant Hojeda, son frère Barthélemy le poussaient à agir en chef; il s'y décida enfin, mais, à peine s'y était-il résolu, que le 23 août 1500, débarqua à St-Domingue un envoyé extraordinaire, délégué par le roi d'Espagne. Francesco Bodabilla. Bodabilla n'était pas plus que Colomb l'homme de volonté qu'il eût fallu. Il ne tarda pas à être rappelé et remplacé par Ovando. Ovando, comprenant enfin la vraie source de richesses, chercha à développer la colonisation par la culture, le commerce et l'élevage. Il fonda les villes de Vera Paz, de S. Juan, de Puerto Real, de Guahana. Il encouragea la plantation de la canne à sucre. Cette culture devint rapidement fort prospère, grande ressource plus rémunératrice que la mine d'or. Mais elle demandait une main-d'œuvre plus nombreuse. Les indigènes décimés n'y suffisant plus, il fallut faire appel aux noirs d'Afrique. La traite locale étant déficiente, la traite africaine dut s'y substituer.

Les conséquences dépassèrent de beaucoup le cadre de l'emploi de travailleurs dans quelques colonies et le problème noir en Amérique se posa bientôt aussi grave qu'aujourd'hui.

Dès 1508 la colonisation allait connaître un grand essor, Ponce de Léon tenta de coloniser Porto-Rico. Son organisation, aussi mauvaise que celle de Colomb, n'aboutit qu'à un échec et il s'en

alla découvrir la Floride. Dans cette même année deux expéditions se dirigèrent vers le golfe d'Uraba (fond du golfe de Darien à la frontière de la Colombie et de l'Etat de Panama). L'une était conduite par Hojeda, l'autre par Diego de Nicuesa ; ils devaient coloniser à l'Est et à l'Ouest de ce Golfe : Niguesa, de Darien à Gracias à Dios (frontière du Nicaragua et du Honduras), son gouvernement s'appellera la Nouvelle-Andalousie ; Hojeda, du golfe de Darien jusqu'au cap de la Vela et ce sera la Castille d'Or.

Leur base officielle devait être la Jamaïque, qui commençait à se peupler.

La tentative de Hojeda échoua totalement. Il fut contraint de chercher refuge dans la zone de Nicuesa où se fondait S. Maria, la Antiqua ou Darien, dont les conditions climatiques étaient moins mauvaises. Hojeda avait amené dans ses troupes un soldat qui devint bientôt célèbre, Francisco Pizarro.

Nicuesa réussit un peu mieux. Comprenant que le climat du Darien ne permettrait jamais un brillant essor, il remonta vers le Nord et fonda Nombre de Dios (aujourd'hui Colon) dont les destinées font honneur à l'intelligence du fondateur. Nombre de Dios fut dès l'origine le point de départ de nombreuses expéditions qui suivirent d'abord la côte septentrionale du Costa Rica. Plus tard, quand le Pacifique fut découvert, la colonisation gagna de là par la côte méridionale le Nicaragua. Nicuesa mourut en 1510 et fut remplacé par un homme de grande valeur, Vasco Nunez de Balboa.

En 1509, le roi d'Espagne, cédant aux instances de certains religieux, dont l'un sera le célèbre Las Casas, ordonna de fonder une colonie sur les côtes

du Venezuela, en face de l'île de la Margarita, colonie religieuse, tentative prématurée vouée à l'échec. Les religieux furent massacrés peu après et les établissements pillés et détruits par les indigènes qui englobaient dans une même haine tout ce qui était blanc, laïque ou religieux. L'œuvre de Balboa fut plus viable. Ce capitaine était brave, intelligent et surtout organisateur. Il comprit de suite que les colonies échoueraient aussi longtemps qu'elles ne pourraient vivre par elles-mêmes. Que la condition primordiale pour remplir ce programme était d'harmoniser les effectifs des colons avec les possibilités d'existence que les établissements pouvaient offrir. Il limita donc le nombre de colons. Pour assurer leur vie, il fit immédiatement ensemencer les terres et forma des détachements de chasseurs chargés d'assurer les vivres en attendant les récoltes.

Et surtout il inaugura une politique coloniale. Il s'aboucha avec les caciques des environs, se procura des ressources par eux, il obtint la sécurité pour ses jeunes colonies et put franchir les premiers mauvais pas grâce à leur appui.

La méthode était bonne, elle réussit et Darien, malgré les très mauvaises conditions de lieu et de climat devint bientôt une des plus florissantes ou si l'on préfère une des moins misérables des nouvelles colonies. Il chercha avec grande activité à reconnaître les environs et ce lui fut à grand profit. Au cours d'une de ces expéditions, un cacique lui montra du haut d'une colline de l'isthme, une mer nouvelle (1513) qu'il appela mer du Sud (le Pacifique d'aujourd'hui). Une autre fois, il entendit parler de pays fort riches, situés le long des côtes vers le Midi. Pizarro qui l'accompagnait sut profiter plus tard de ce renseignement.

Dans les îles, la colonisation n'avait cessé de se développer. St-Domingue prospérait et Cuba suivait son exemple, au point que Diego Colomb jugeait nécessaire d'y nommer un gouverneur. Ce Diego, fils de l'amiral, avait été remis en 1508 en possession des privilèges de son père et avait remplacé Ovando à St-Domingue.

Il avait été nationalisé espagnol et avait hérité des titres de l'amiral mort en 1506. Il semble avoir eu des notions d'organisation plus développées que celles de son père. Le fait d'avoir guidé la colonisation de Cuba eut même d'immenses conséquences que les connaissances géographiques du moment ne pouvaient laisser prévoir.

Il avait désigné Velasquez comme gouverneur de cette île et le fit accompagner par trois cents colons espagnols et de nombreux indigènes. Parmi ces colons se trouvaient un jeune secrétaire nouvellement arrivé d'Espagne : Fernand Cortez; et des cavaliers : Jean de Grijalva, Fernand de Cordoba, un religieux, Las Casas. Toute l'épopée mexicaine tient dans ces noms.

Velasquez élut pour sa capitale Santiago, sur la côte sud-est de l'île (à 800 kilomètres du cap Catoche, la pointe nord-est du Yucatan). Il est vraisemblable qu'à ce moment l'afflux des colons fut important. Narvaez alla fonder la Havane sur la côte nord à l'autre extrémité de l'île et les colons peuplèrent rapidement cette partie occidentale.

D'autres bandes de colons gagnèrent en même temps le Darien pourtant si peu attrayant, le Nicaragua, la Guadeloupe. Les colons qui suivirent dans cette île François Garay s'y butèrent aux Caraïbes. Les Caraïbes formaient une race autrement guer-

rière que les Indigènes qu'on avait rencontrés jusque là. Ils défendirent vaillamment leurs terres. La lutte fut longtemps indécise et Garay laissa la place à de plus audacieux.

La colonisation la plus brillante de cette période fut celle du Darien. Le roi désirait qu'on peuplât surtout le Véragua, c'est-à-dire la partie du Panama voisine du Costa-Rica et il avait remplacé Balboa, desservi par de mauvais colons qu'il avait chassés, par Pedro Arias Davila. Ce nouveau gouverneur commit pour débuter la faute que Balboa avait si prudemment évitée. Il arriva avec une nombreuse escorte qui fondit au soleil. En moins d'un mois, 700 hommes périrent et le reste affamé et malade n'eut d'autre ressource que d'aller marauder chez les indigènes que Balboa avait si bien réussi à amadouer.

Les pouvoirs étaient d'ailleurs mal définis entre l'ancien chef, populaire et averti, et le nouveau, plus ambitieux que capable. Un conflit ne pouvait manquer. Balboa. traversant l'isthme grâce à ses intelligences avec les caciques, continua à montrer beaucoup d'activité. Il avait pris possession du Pacifique en un geste théâtral au nom du roi; il réussit à faire passer de Colon à Panama des bateaux démontés et eut la gloire d'être le premier européen à naviguer sur la mer du Sud. Il poussa vers le Sud, découvrit la baie St-Michel (vers le Sud-Est, dans la baie de Panama). C'était la première étape vers le Pérou, qu'il ne lui fut pas donné d'atteindre. Pedro Arias Davila, son beau-père, plus jaloux de sa gloire que satisfait de ses services, le fit arrêter par François Pizarro et après un jugement inique le fit décapiter.

En 1514, Barthélemy Colomb était mort, dernier

témoin de la magnifique épopée de son frère. En 1516, ce fut le tour du roi Ferdinand. On ne saurait dire que ce roi, grand par ailleurs, ait vraiment compris l'importance de l'œuvre de ses vaillants pionniers. S'il ne fit rien pour l'entraver, trop souvent il refusa son aide ou la prodigua à des favoris indignes. Les Indes n'eurent jamais pour lui l'attrait de l'Italie. A vrai dire il ne connut de l'Amérique qu'un peu d'or aussitôt gaspillé, des cartes inexactes ou incomplètes et beaucoup de tracas. Les Indes lui donnèrent bien plus l'impression d'une sangsue qui mangeait des effectifs dont il avait si grand besoin en Europe. Ses sympathies n'allèrent donc jamais à ces colonies dont il ne comprit et ne pouvait comprendre l'importance. A peine, vers la fin de sa vie, put-il l'imaginer, en jetant un regard sur une carte d'un nouveau monde que les plus savants cosmographes concevaient à peine sous la forme réelle.

Il fut d'ailleurs très souvent victime de l'influence de mauvais conseillers et le mal ne s'éteignit pas avec lui. Le nouveau roi Charles-Quint était trop jeune pour s'occuper des affaires. Il dut s'en remettre à des régents dont le plus célèbre fut le Cardinal Ximenes de Cisneros. Ce cardinal ne vit dans les affaires d'Amérique qu'une question de missionnaires. Il s'entoura de religieux et le gouvernement des Indes devint une théocratie, en lutte sourde contre les conquistadors et les colons. Précisément, à l'heure où, par la conquête du Mexique et du Pérou, les colonies espagnoles allaient tout d'un coup prendre de prodigieuses proportions.

Nous anticiperons sur ces expéditions pour exposer de suite une série d'événements coloniaux secondaires par rapport à ces grandes conquêtes. Au point

de vue administratif l'extension considérable de l'empire colonial espagnol entraîna l'atrophie puis la disparition des petits gouvernements du début et l'apparition des grands gouvernements continentaux. Au moment même où le centre de gravité politique de la métropole se déplaçait de Madrid vers Vienne, celui de ses colonies passait de St-Domingue à Mexico et à Lima.

Le passage ne se fit d'ailleurs pas instantanément, parce que les conquêtes furent d'une durée appréciable. Les petits gouvernements, pendant ces expéditions, continuèrent à fonctionner et à se développer. Ils furent l'origine et le soutien des corps expéditionnaires, parfois aussi leurs adversaires.

Diego Colomb eut encore quelques temps un rôle de premier plan. Il fit coloniser la Guadeloupe où Garay avait si mal réussi. Il seconda Ocampo dans son expédition sur les côtes du Venezuela. On se souvient qu'en 1509, les religieux de St-Domingue avaient voulu fonder là une colonie ecclésiastique. Elle avait végété, sans cesse menacée par les indigènes. Un beau jour la colonie fut massacrée. Ocampo, en représailles, tua une foule d'indigènes puis fonda Toledo qui allait devenir un des centres du Nouveau Royaume de Grenade, le Venezuela actuel.

En 1522, Pedro Arias poussait sa colonisation vers le Nord-Ouest. Il allait se rencontrer avec les lieutenants que Cortez envoyait vers le Sud-Est. Cortez, maître du Mexique à ce moment, reprenait la politique des Aztecs et cherchait à gagner la Guatemala.

Il se produisit un conflit entre les gouverneurs du Mexique et du Darien, que le pouvoir central ne fut pas maître de prévoir ni d'arrêter.

Parties du Mexique ou de Panama les expéditions cherchaient à pénétrer dans le Honduras par la rive orientale et au Nicaragua par la rive occidentale. Tous ces éléments poussant vers l'intérieur devaient fatalement se rencontrer et entrer en conflit. Conflit sanglant mais parfois brigandage seulement. Les soldats de Gonzalès Davila se contentèrent de voler leur or aux soldats de Cordoba. Survint une autre expédition : celle de Olid, envoyée par Cortez. Dans la confusion générale, la présence seule du capitaine pouvait avoir un poids. Ce fut la cause de l'expédition du Yucatan, dont nous parlerons plus loin.

Pedro Arias allait d'ailleurs être remplacé par de Sosa. Son ancien lieutenant Ablutez s'occupait activement à peupler Nombre de Dios. Il est singulier de voir que dès le début de la colonisation, alors que rien n'indiquait l'essor des régions d'ailleurs inconnues du Nord et du Sud, les Espagnols aient précisément peuplé deux villes, qui sont si importantes aujourd'hui, Colon et Panama.

Pedro Arias, avant son départ, avait envoyé des colonies à Zenu sur la côte Nord de la Colombie et à l'île des Perles, dans le Golfe de Panama sous la direction de Pizarro. Ces expéditions, mal préparées, échouèrent d'ailleurs, mais elles indiquèrent la route au futur conquérant.

Au total, au moment où Cortez va partir pour la conquête du Mexique, les Grandes Antilles étaient colonisées, la côte de Venezuela et celle de la Colombie se peuplaient. Panama était le centre d'une grande activité qui rayonnait au Sud, sur la route future du Pérou, au Nord vers le Costa-Rica, le Nicaragua et le Honduras. La Floride était connue et bientôt allait être le théâtre de tentatives de colonisations de diverses nations.

Cortez avait redressé l'erreur initiale de Colomb. Il avait abandonné la marche vers le Sud, pour aller vers l'Ouest, puis vers le Nord. Il ouvrit à l'Espagne les immenses territoires du Sud-Ouest des Etats-Unis après avoir donné à la couronne l'empire de la Nouvelle-Espagne.

Un fait nouveau se produisit aussi vers cette époque : c'est l'apparition des marins étrangers, généralement d'ailleurs des corsaires. Après avoir pillé les navires espagnols, sur les côtes européennes, les corsaires français ou anglais approchèrent peu à peu des Antilles et l'on commencera à sentir le besoin de se fortifier; le roi d'Espagne fut bientôt obligé d'armer des flottes pour barrer la route des Indes Occidentales aux empiètements des étrangers.

Administration coloniale.

Avant de passer à la conquête du Mexique, nous jetterons un coup d'œil sur l'administration des Colonies nouvelles. Aperçu rapide des tares qui, dès l'origine, sapèrent l'édifice et qui fera comprendre pourquoi, après 3 siècles d'oppression, les peuples aspirèrent à la liberté et poursuivirent les successeurs des premiers administrateurs d'une haine si profondément enracinée.

Le premier acte administratif fut la charte accordée par les rois à C. Colomb. Elle comportait les privilèges suivants : « Lui et ses héritiers seraient amiraux de toutes les terres qu'il pourrait découvrir dans l'Océan. *Il serait Vice-Roi et Gouverneur de ces terres.* Il aurait droit à 1/10 les bénéfices qu'on tire-

rait des limites de sa juridiction. » C'était là donner un énorme pouvoir à un homme de science où si l'on préfère d'intuition formidable, mais de connaissance administrative nulle. L'imprudence se doubla des difficultés que rencontra le découvreur dans l'application de ses pouvoirs pour ainsi dire illimités. Le résultat de la découverte déconcerta quelque peu ceux qui n'y avaient vu qu'une aventure sans autre portée. Ils pensaient que Colomb, d'après son propre projet, allait toucher les terres du Grand Khan, (pour lequel il avait une lettre de crédit) que peut-être, d'aventure, il trouverait quelqu'île rappelant plus ou moins les îles des légendes. Or, en réalité, le Génois Colomb devenait réellement un gouverneur, un amiral de la Couronne, maître absolu de terres dont on ne connaissait pas l'étendue, mais dont les perspectives parurent dès l'abord considérables.

Du coup, le Génois vit s'élever contre lui, dès l'origine, un parti composé de personnalités dont le chef fut l'évêque Fonseca, mal contents de voir cet étranger devenir, par la seule force de sa volonté et de la fortune, un représentant éminent du roi d'Espagne. Colomb de son côté ne cacha peut-être pas assez son dédain pour eux. D'autre part, les Rois regrettèrent de s'être engagés à la légère, et cherchèrent à rattraper les privilèges exorbitants accordés au moment où la découverte n'était qu'un projet, mais, *volens nolens*, il fallut bien administrer les territoires nouveaux.

Or, la situation était singulière. Le pays était totalement différent de tout ce qu'on avait connu, même en Afrique. Les Indigènes parlaient des langues inconnues, il fallait se faire comprendre par signes dans la plupart des cas. Ils vivaient dans

un cadre archaïque et ne semblaient pas avoir de propension à sortir de leurs mœurs primitives.

On voulut d'un trait les introduire dans la civilisation du xve siècle européen. On n'inventa rien, on n'adapta rien. Colomb prit le gouvernement des nouveaux pays comme il eut pris celui de Séville, ou de Gand en Flandres. Un navigateur audacieux, transformé en gouverneur, ne pouvait suffire à administrer des territoires si différents de la norme et dont les dimensions augmentaient chaque jour. La Métropole et la Colonie restèrent trop intimement liées dans la routine pour que ce pouvoir par trop simpliste, put satisfaire à des besoin si divers. A la longue, la fonction fit créer l'organe qui devint le Conseil des Indes. Mais cet organe n'apparut qu'en 1524. Jusque-là, l'administration hésita, changea sans avoir un objectif bien déterminé.

En grandes lignes l'administration fut double :

Une administration coloniale locale;

Une administration coloniale métropolitaine.

La première était dirigée par les gouverneurs nommés par le roi et qui avaient les attributions civiles, militaires et financières.

Le Gouverneur désignait les officiers civils ou militaires au nom du roi, soit dans leur propre conseil, soit dans les différentes circonscriptions. C'était une sorte de vice-royauté à pouvoir presque absolu que tempérait seulement les enquêteurs envoyés spécialement par le roi. On imagine facilement l'antagonisme qui devait éclater en toute circonstance entre enquêteurs, représentant personnellement le roi et les gouverneurs habitués à l'exercice d'une puissance presque absolue.

Cet organe colonial fonctionna en général fort mal.

Les conquérants n'avaient pas toujours parmi leurs dons ceux que requièrent les fonctions d'un bon magistrat ou d'un bon trésorier. Le roi, n'écoutant le plus souvent que la voix des mécontents et des dénonciateurs intéressés, généralement les seules personnalités des colonies qui revenaient, bon gré ou mal gré, dans la métropole, était plus porté à écouter les médisances qu'à constater les difficultés des pouvoirs coloniaux et à donner aide aux gouverneurs.

La deuxième administration, métropolitaine, changea plusieurs fois de forme, suivit les influences et les fluctuations de la politique des rois ou de leurs favoris. Elle se dédoubla elle-même par suite de l'éloignement des colonies et des délais que demandait la transmission des documents.

Il se forma ainsi des « audiences » sises dans les colonies. Ces audiences, dont le rôle fut considérable, servaient d'intermédiaires entre les deux administrations. Parfois, elles suppléèrent l'une ou l'autre, dans les cas d'urgence et de trouble.

Le premier organe métropolitain fut le conseil institué en 1493 sous le nom de surintendance des affaires indiennes. Son président fut Juan Rodriguez de Fonseca. Il fut assisté d'un trésorier et d'un contrôleur. A l'usage il se montra vite insuffisant et trop éloigné de son théâtre et l'on créa une annexe à Hispaniola. Ce fut la première des susdites audiences. Les deux Conseils devaient entretenir de fréquentes relations, s'avertir mutuellement de toutes les affaires pendantes, commerce et finances surtout.

Mais le mécanisme fut faussé dès l'origine par le droit dévolu au Conseil métropolitain, par délégation royale, d'autoriser seul les passages pour les Indes.

C'était mettre le conseil colonial à la merci de l'autre.

Colomb, chargé de la direction du premier organisme, tenta d'organiser un gouvernement. Ayant peu de confiance dans ses compagnons, il choisit ses collaborateurs dans sa seule famille. Obligé à de nombreuses absences, il délégua à son frère Diego le gouvernement d'Isabella, et nomma Barthélemy Adelantado des Indes, titre d'ordre militaire. Il était bien fondé à la méfiance, car en son absence les plaintes des colons, les médisances et même des accusations en prévarication atteignirent la Cour. Elles y eurent immédiatement écho. Dès 1495, la reine déléguait un inspecteur administrateur provisoire, Diego Carillo, avec des pouvoirs de contrôle mal définis, mais qui indiquaient la méfiance. Quelques mois après, arrivait Aguado avec, cette fois, une lettre de crédit donnant contrôle sur les actes financiers de l'Amiral.

Celui-ci était constamment absent, il voyageait ou préparait de nouveaux voyages sans régler nettement les attributions et les pouvoirs de ses représentants. Ceux-ci ne savaient comment agir en cas de difficultés. C'était à vrai dire un piteux gouvernement que celui de ce navigateur peu porté à l'exercice d'un pouvoir qui eût demandé une volonté puissante en matière politique, des connaisances développées en matière économique et un maniement des hommes, pourquoi Colomb n'était nullement préparé. Il préférait les spéculations cosmographiques, les aventures. L'arrivée de contrôleurs ne pouvait qu'augmenter sa faiblesse en sapant le peu d'autorité qui lui restait.

Dès le retour de son 3e voyage, Colomb se trouva dans une situation critique. Révolte des Indiens,

révolte des blancs sous Roldan. Nous avons dit que Colomb ne montra aucune énergie. Il sentait sa situation minée en Espagne même et résolut de s'y rendre. Complétant le cycle de ses erreurs, il demanda lui-même son exécuteur. Il supplia qu'on envoyât un inspecteur, « le même admiral suppliait que l'on envoyât un juge pour s'informer des insolences de Roldan et quelques hommes de judicature pour avoir l'administration de la justice ».

C'était faire de gaîté de cœur le jeu de ses ennemis, et il n'en manquait pas.

Le roi n'aimait pas Colomb, simplement peut-être parce qu'il était protégé par la Reine. L'occasion était trop belle pour faire pièce à la Reine de Castille et à l'Amiral italien. Il nomma non point un juge mais un remplaçant, sans lui donner d'ailleurs des pouvoirs nets qui eussent pu se trouver en opposition avec la charte octroyée à Colomb, mais aussi aider à remettre la situation sur une base solide. Ce fut François de Bodabilla, commandant de l'Ordre de Calatrava, puissant personnage par conséquent. Bodabilla se montra aussi incapable que celui dont il avait mission d' « examiner les actions », mais en plus il fit preuve d'un manque complet de caractère et de justice.

A peine débarqué, avec la charge d'intendant de justice, et de gouverneur, il outrepassa ses vagues instructions. Il prit, en principe et en toute circonstance, le contre-pied de tout ce que l'Amiral avait fait. Le texte de sa commission portait qu'il s' « occupât entièrement à contenter les Castillans[1] ». Et en présence même de Colomb, il libéra tout d'abord

1. Ils étaient alors 300 dans l'île;

les gens que, bien à contre-cœur, le maladroit mais grand honnête homme, avait fait emprisonner, y compris Roldan. Il affecta de ne connaître ni Colomb ni ses frères. Bien mieux, se couvrant d'ignominie, il les fit emprisonner, enchaîner et peu après les envoya en Espagne.

Les rois comprirent leur erreur et tentèrent de réparer ce traitement abominable. L'incapacité de Bodabilla devint rapidement si évidente qu'ils durent le remplacer, en septembre 1501, par Nicolas Ovando. Le sort vengea Colomb, le navire qui ramenait Roldan et Bodabilla se perdit corps et bien. Mais on le tint toutefois à l'écart.

Les rois ne voulurent point luirendre ses pouvoirs, confiés d'ailleurs cette fois à un homme habile. Ovando était d'une intelligence supérieure, il essaya de mettre un peu de paix, de méthode dans la colonie naissante et déjà si ébranlée. Son commandement d'ailleurs était limité à deux années.

Peut-être le roi ne se sentait-il pas la conscience tranquille vis-à-vis de Colomb et d'ailleurs il s'intéressait moins aux affaires coloniales qu'à celles d'Italie où le portait de plus en plus son ambition.

Il s'en remit pour celles des Indes à Fonseca, bureaucrate, cagot et cupide. Malgré ces à-coups, fruits des indécisions politiques et des querelles de personnes, les colons affluaient dans les colonies américaines et selon Herrera l'on compta bientôt 12.000 colons à Hispaniola seulement. Mais la plupart étaient des aventuriers attirés par les mines d'or, d'où l'on tirait déjà des sommes considérables, Herrera dit 460.000 pesos d'or[1].

1. En 1838, d'après Bustamante, le peso ancien valait 11 francs.

Avec un gouverneur, le roi avait nommé un alcade major (grand juge) et un assistant, l'Avocat Vasquez de Ayllon, qui troquera bientôt la barette pour l'épée et l'aventure.

Ovando semble avoir été un bon administrateur. Bien en cour, appuyé par Fonseca, il chercha à développer la colonisation, à intensifier l'élevage et en particulier celui du porc qui réussissait fort bien et remédiait à la rareté des céréales. Il s'aperçut vite qu'il avait commis deux fautes graves. Il avait laissé venir trop de colon et n'avait pu réglementer la protection des Indien. Pour réagir contre l'encombrement des premiers centres, Ovando poussa les colons vers Cuba qui commença à se développer. La question indigène était plus difficile à dénouer. La Reine avait prescrit de traiter les Indiens avec douceur. Ils en profitèrent pour retourner à leur vie primitive et refuser tout travail. D'autre part, la colonie ne pouvait vivre sans la main-d'œuvre indigène et Ovando fut contraint d'instaurer la corvée. Les caciques devaient fournir des travailleurs aux colons. Pour moins inhumain que l'esclavage, le système ne valait guère mieux et les Indigènes gagnèrent les bois ou disparurent rapidement.

L'ordonnance royale qui prescrivait de les laisser vivre en village, de ne servir les Castillans que de bonne volonté, était intempestive après les habitudes qu'on avait tolérées. D'ailleurs, dans le temps même où les Rois ordonnaient l'humanité, ils prescrivaient de les convertir de gré ou de force, d'interdire leurs fêtes, leurs bains, leur ivrognerie et la peinture corporelle, etc. Le mariage entre indigènes ou entre blancs et indigènes devait se faire selon le rite romain. C'était une incompréhension totale de

la situation. De plus, les Indiens devaient payer la dîme et les colons le quint. Le colon se payant sur les indiens, le système financier pesait exclusivement sur ces malheureux employés à tous les travaux jusqu'à la limite extrême de leurs forces.

La méthode ne tarda pas à porter ses fruits. Quatorze ans après l'arrivée de Colomb, l'île était tellement dépeuplée qu'en 1508, le roi a dû autoriser le transport de 40.000 indiens des Lucayes, mais le fléau ne cessa pas et bientôt on fut contraint d'amener les noirs, c'est-à-dire d'inaugurer la traite africaine.

Le Gouverneur tenta d'organiser une administration, bien sommaire, bien timide. Dans chaque bourg il nomma un procureur et un sergent, autrement dit un maire et un garde-champêtre, mauvaise copie d'un régime peut-être possible en Espagne, tout à fait insuffisant dans ces communes peuplées de quelques colons courageux, de convicts, de chercheurs d'or et d'Indiens. Au moins fit-il un effort pour développer l'agriculture, sentant bien que c'était là et non dans les mines qu'était la vraie richesse de la colonie qui se développait rapidement.

Dans le document d'octroi des armes que le Roi fit en 1506 aux cités nouvelles de la colonie, on compte déjà 14 villes. St-Domingue était devenue le siège d'un évêché.

Ce fut surtout vers la côte sud d'Hispaniola que se portèrent les émigrants. La population des villes de St-Jean de la Magnana, Azua, Puerto, Real, Louis de Guahama monta avec une surprenante rapidité qui correspondait à leur activité commerciale. Dès 1506, la canne à sucre, introduite par Aiguillon, commença à devenir très rémunératrice. On fonda même une raffinerie.

Après St-Domingue et Cuba, Porto Rico reçut un gouverneur, Ponce de Léon, qui dépendait de St-Domingue. Il ne sut montrer aucun talent et dut bientôt renoncer à son poste pour aller courir les aventures, ce qui correspondait bien mieux à son caractère. L'île toutefois était touchée par la colonisation, peu à peu les colons s'y fixèrent, elle prit sa place parmi les colonies florissantes et servit de tremplin à la colonisation des petites Antilles, qui se fit de proche en proche.

Dans la métropole, à côté de la Surintendance des affaires indiennes, un organe s'était créé à destination commerciale et maritime; la « Casa de contractation », sise à Séville. Ce fut à la fois une sorte de chambre de commerce, un office consulaire, une école de pilotes et un service géographique et cartographique.

Colomb était mort en 1506. Son fils, de l'Amiral Diego Colomb n'accepta pas sa déchéance et introduisit en 1508 une plainte en justice. Il réclamait les droits octroyés à son père par la charte royale de 1492.

Le procès fut jugé à Séville, puis à la Corogne, et il faut le dire à l'honneur des Juges espagnols qu'ils donnèrent satisfaction à Diego Colomb. Le roi, de mauvais gré d'ailleurs, se résolut à remettre à Diego les fonctions de son père, comme Amiral et gouverneur des Indes. Encore y fit-il une restriction en ne lui donnant que les droits judiciaires.

Diego revint en triomphe à l'Hispaniola escorté de son frère Fernand et ses deux oncles Barthélemy et Diego. Il était d'ailleurs suivi d'une cour nombreuse. On peut penser que la situation héritée de son père n'était pas si misérable que certains auteurs

l'ont voulu dire. Son mariage avec Marie de Tolède, nièce du duc d'Albe, permet d'estimer que la famille de l'Amiral était assez célèbre et anoblie pour qu'une fille de la plus haute aristocratie n'ait point dérogé en unissant son blason au quartier « semé d'îles » de l'Amiral.

Diego, pour plus fastueux que son père, ne semble pas avoir été sensiblement un meilleur administrateur, quoiqu'il put profiter du travail qu'avait fait Ovando. En tout cas, il eut toujours contre lui l'évêque Fonseca, vieilli dans la haine de la famille Colomb et doublé d'un intrigant, Lope de Conchillos, tout disposé à accueillir toutes les médisances.

Ils poussèrent le roi à envoyer à l'île des « juges d'appellation » formant une sorte de cour d'appel contre les décisions du nouvel amiral.

A partir de 1510 commença l'ingérence des puissances religieuses. Les moines de l'Ordre de St Dominique passèrent aux Indes avec leur chef de Mendoce, nouveau président de la Surintendance des Indes. Le prétexte en était officiellement la conversion des Indiens, la raison était foncièrement politique, c'était la mainmise sur le pouvoir, une sorte de croisade au nom de Rome et de l'humanité. A vrai dire, on peut comprendre cette levée de boucliers en faveur des Indiens, mais si l'on peut admirer la grande figure d'un Las Casas, apôtre incontestable malgré certains travers, on ne peut admettre aussi facilement que les moines se soient arrogé le pouvoir civil. Action qui jeta le trouble et causa des désordres considérables dans les colonies trop neuves pour supporter de pareilles secousses.

Ovando avait relativement pacifié le pays, encore que la question indigène semble n'avoir pas été ré-

glée à souhait. D. Colomb chercha à continuer dans ses voies, mais sans déployer une qualité comparable. On avait été forcé, devant les ravages que causaient les abus des colons, de créer des visiteurs, sortes d'inspecteurs du travail, chargés de « savoir comment ceux qui avaient des Indiens à leur charge les gouvernaient » (53).

En 1513, sous l'influence des auditeurs religieux, le portage fut interdit, les mesures de protection allaient se multiplier, mais par une inconséquence qui peint bien le désordre de ce gouvernement, en 1518, le roi approuva des partages d'Indiens que Diego Colomb venait d'interdire à l'un de ses subordonnés.

Diego Colomb demanda aussitôt son rappel, ce qui fut accordé. Mais il fallait remplacer l'Amiral, le Roi n'avait rien prévu. Continuant la série de ses inconséquences il nomma le premier favori venu, Ybarra. Ne pouvant usurper les titres de Diego Colomb qui avait toujours pour lui le jugement de la Corogne, Ybarra, ne prit que le titre de juge examinateur.

Commettant une nouvelle inconséquence, le roi lui donna à la fois les pouvoirs de « partager les Indiens », autrement dit le droit à l'esclavage et de « soulager ceux qui étaient oppressés », c'est-à-dire le droit contraire.

En 1512, D. Colomb avait nommé à Cuba comme Gouverneur Diego Velasquez, qui semble avoir été assez bon administrateur et qui fit prospérer rapidement l'île. Il avait un grand esprit d'entreprise et nous verrons que c'est à lui que l'Espagne dut la découverte, puis la conquête du Mexique.

En 1516, Ferdinand mourut et Charles Quint lui succéda. Esprit chimérique et peu instruit des cho-

ses coloniales, où il ne vit que le moyen d'engager et de soutenir les guerres d'Europe, par l'apport de l'or du nouveau monde, le nouveau roi continua la mauvaise politique de son précédesseur. Il ne parut point comprendre qu'il ne suffisait pas de changer les hommes, qu'il fallait changer les méthodes.

Un de ses premiers actes, en 1517, fut de consacrer officiellement la traite des noirs. Il pensait ainsi réparer les ravages qu'avaient faits ses administrateurs.

Une des dernières mesures, heureuse cette fois, du Roi Ferdinand avait été de commander l'exécution des cartes « le plus au naturel et en meilleure forme qu'il se pouvait ». Il commençait à comprendre qu'il avait acquis un empire colonial.

Charles Quint d'ailleurs ne gouverna ni l'Espagne, ni ses colonies, tout au moins au début de son règne. Il s'en remit au Cardinal de Cisneros. Celui-ci, religieux, s'entoura de religieux et subit l'influence de Las Casas. Il installa une véritable théocratie aux Indes occidentales.

Il chargea le général de l'Ordre des Hieronimites de choisir les membres d'un conseil qui devait diriger les affaires. Il rappela les juges d'appellation et aux officiers royaux juxtaposa un collégial. Les officiers royaux ne devaient plus s'occuper que de la question indigène, tandis que le collégial dirigerait le gouvernement. Las Casas enfin était nommé « Protecteur des Indiens ». C'était plus qu'un titre dans un gouvernement dont les membres étaient des moines. D'un caractère intransigeant, le protecteur se mit aussitôt à l'œuvre dans un pays que par ailleurs il connaissait bien, mais dont il ne comprenait pas le mécanisme économique.

Il fit aussitôt venir de nombreuses missions pour

assurer la protection morale et même matérielle des indigènes contre les abus des colons.

Citons à titre de curiosité que, dans une de ces premières missions, se trouvèrent 14 missionnaires de Picardie. C'était une véritable croisade de moines.

Leur cause était juste et saine, malheureusement elle arrivait à contre-temps. Les Indiens avaient déjà disparu en grand nombre, le reste était nettement et à jamais hostile aux blancs. Il était désormais impossible de supprimer en fait l'esclavage qui formait la base même de l'organisation sur laquelle vivaient les colonies. Réagir trop vite, c'était risquer de détruire le fragile édifice, sans profit pour personne. L'indigène ne fut plus esclave mais il devint péon, ce qui n'améliora guère son sort, mais nuisit au travail.

C'est ce que comprirent les frères Hieronimites. Ils s'efforcèrent de réformer, en dépit de la hâte de Las Casas, mais sans tout bouleverser. Ils prirent quelques mesures, interdirent entre autres aux Officiers royaux de posséder en propre des « départements d'Indiens », mais ils furent trop tièdes au goût de l'Apôtre, qui s'en fut en Espagne se plaindre au roi.

Il tombait mal, le jeune roi était entouré d'une tourbe de courtisans et subissait l'influence des Flamands, surtout après la mort de Cisneros, qui advint sur ces entrefaites.

Avec une légèreté inconcevable, le roi nomma le Flamand Salvagio gouverneur et grand juge de Castille et des Indes et l'Amiral des Flandres, gouverneur de Cuba. Il distribua au hasard les emplois coloniaux dans son entourage. La plupart de ces nominations furent heureusement révoquées presque aussitôt faites.

Las Casas parvint à maîtriser quelque peu ces divagations, mais dans son zèle il oublia les réalités. On ne peut comprendre par quelle aberration il estima que les noirs d'Afrique étaient d'une humanité inférieure aux rouges d'Amérique. Pour soulager les misères de ceux-ci, qui, à juste titre, lui étaient chers, et s'autorisant des ordres royaux, il fit donner l'ordre d'aller chercher des esclaves noirs en Afrique. C'était un singulier concept qu'on explique difficilement dans un esprit aussi élevé et dévoué à l'humanitarisme.

En 1524, Charles Quint créa *officiellement le Conseil des Indes* où entrèrent des Espagnols, des Flamands et même des étrangers comme l'Italien Pierre Martyr d'Anghiera.

Ce conseil fut assimilé aux autres conseils royaux, ministères avant la lettre. Il eut pouvoir d'expédier les dépêches au même titre que tout conseil. Il se composait d'un président que fut en l'occurence Garcia de Loysa, gouverneur de l'ordre des Dominicains et confesseur du roi, de cinq conseillers et d'un procureur fiscal. Comme la surintendance, il siégea exclusivement en Espagne. Les premiers actes furent le rappel des frères Hieronimites et leur remplacement par le gouverneur Figueroa.

L'empereur se trouvant malade à l'époque où le Conseil commença à fonctionner, il lui délégua le pouvoir de signer « toute l'expédition des affaires », les « choses de justice sous le nom de S. M. », à l'exception des nominations, aux « offices, faveurs et d'aucune chose de cette nature » (53).

La création de ce conseil eut quelque effet sur la direction générale des affaires, mais ne put régler la question plus importante des gouvernements colo-

niaux. Les contrats accordés par le roi ayant toujours leur vertu, se superposaient avec les pouvoirs nouveaux. Il se créa ainsi un enchevêtrement, un chevauchement et des conflits d'autorités qui ne disparurent que par la création d'un organe totalement différent, les vice-royautés. Jusque-là le désordre, les luttes entre partis et entre attributions rendirent inféconds toutes les initiatives et tous les efforts.

Les mœurs coloniales de cette époque étaient d'ailleurs dignes du gouvernement. Les blancs pêchaient en eau trouble et bientôt les Indiens s'en mêlèrent, en faisant pour le compte des blancs la traite de leurs propres frères. Les nègres, dont le nombre s'accrut chaque jour, ne tardèrent pas à se révolter. Dès 1522, éclata une sanglante révolte qui marqua le début de la longue série de violences, qui aboutira deux siècles plus tard à la république nègre et au massacre des blancs.

Un trait marque cette époque. C'est la révolte de don Henry, en 1519. Ce don Henry était un métis elevé par les religieux espagnols. Il est cacique, maire si l'on préfère, de son village indien.

Un Espagnol vint à passer, lui vola sa femme et son cheval, Henry se plaignit au procureur qui le roua de coups de bâton et le jeta en prison. Il eut recours à l'audience royale, les juges « plus attentifs à leurs intérêts qu'à rendre la justice » nous dit Herrera, le déboutèrent et le condamnèrent aux frais. Henry se jeta dans la montagne, réunit quelques mécontents et massacra les Espagnols qu'il rencontra. Il fallut une armée pour le réduire et le faire pendre.

Malgré une administration aussi mauvaise, le dynamisme de ces riches contrées était tel que le commerce et les richesses s'accroissaient d'une façon surprenante.

Le Capitaine d'un navire anglais venu par aventure à Saint-Domingue rendit compte à son retour à ses armateurs : qu'à Saint-Domingue se vendaient les cuirs, le sucre, le suif, la vigne, les chevaux, les porcs ; à Bonao, le maïs ; à Agua, le sucre, les bananes ; à Puerto Real, l'or ; à Guerto del Plata le sucre ; à Salvacion d'Higuey le bétail. A Cuba, les mines et l'élevage étaient florissants.

Enfin et par la force des choses, les colons avaient compris où se trouvait la vraie fortune. Les mines devenues plus ou moins propriété d'état et difficiles à travailler par suite du manque de main-d'œuvre étaient délaissées et la culture, la canne à sucre, le tabac, l'élevage prenaient peu à peu leur essor.

A vrai dire aussi les expéditions du Mexique et du Pérou ouvraient de grands débouchés à la production et au négoce. Peu à peu aussi les conditions s'améliorèrent. Les éléments les plus aventureux, les plus indisciplinés s'en furent chercher fortune sur le continent voisin. Dans les îles, où la sécurité était plus grande, puisque le péril indigène n'existait plus, les bons colons purent travailler plus librement.

Malheureusement pour eux, un fléau nouveau allait naître, dont la cause était, en partie, dans le fameux partage du Pape Alexandre VI et dans l'intransigeance des possesseurs de ces immenses continents qui entendaient en être les propriétaires exclusifs, ce fut la piraterie qui, née au milieu du XVIe siècle, ne disparut qu'au XIXe.

Figueroa, subissant le sort de ses devanciers, fut desservi auprès du Cardinal de Tortosa qui gouvernait les royaumes de Castille. Il fut rappelé et remplacé par le licencié Christophle Lebron (53).

A côté du Cardinal, Diego Colomb, qui n'avait pas

renoncé à ses prétentions, travaillait en sous-main contre tous les gouverneurs de St-Domingo comme de Cuba. Il estimait y avoir des droits et en conséquence considérait ces fonctionnaires quelque peu comme des usurpateurs.

C'est l'opinion qu'il avait même de ses créatures, comme Diego Velasquez, Adelantado de Cuba, dont le rôle allait devenir si important.

Cuba s'était considérablement développée. Sa superficie et sa richesse en faisaient l'île principale et les colons y affluaient. Ce que l'Amiral voyait toutefois d'un œil jaloux.

Un événement considérable devait bientôt rendre toutes ces intrigues inutiles. Cortez allait conquérir à la couronne un immense empire sur le continent. Devant la grandeur et l'importance de cette conquête les terres découvertes et colonisées au début passèrent au 2e plan, au rang de simples satellites. Le centre du gouvernement principal se transporta à Mexico, les îles ne furent plus dirigées que par les gouverneurs, simples agents du Roi.

Mais cet événement considérable, l'agrandissement des horizons, non plus que la création du Conseil des Indes et des Audiences coloniales, ne suffit à faire disparaître le désordre qui dura jusqu'à l'arrivée des vice-rois.

Les inconséquences ne cessèrent pas. On retrouvera plus tard encore les guerres civiles entre Espagnols, (réconciliés seulement sur le dos des Indiens), les mêmes famines, les mêmes souffrances, la même incurie. Plus tard, quand ces épreuves seront surmontées, les flibustiers, les corsaires, que le pouvoir central pas plus que les pouvoirs coloniaux ne sauront écarter, viendront troubler les colonies, même quand elles seront fort développées.

Les grandes conquêtes et l'organisation continentale des nouvelles grandes provinces, le Mexique, le Pérou, n'y apporteront aucun remède. L'administration n'y fut point supérieure à celle des Iles, c'était une tare dont les racines se trouvaient à la Métropole, qui en bien des points n'avait rien à envier à ses colonies.

Elle devait d'ailleurs s'appauvrir par sa gloire. La police de l'immense empire européen de Charles Quint et les guerres qu'il fit pour l'agrandir coûtèrent cher en hommes et en deniers. Une bonne administration coloniale aurait pu en partie réparer ces pertes, nous avons vu que les conquérants ne surent pas la créer.

La Conquête

Jusqu'ici les Espagnols n'avaient fait en quelque sorte qu'effleurer le grand continent. Mais ils avaient acquis la notion d'une terre considérable qui étendait ses côtes depuis les régions perdues dans les glaces du Nord jusqu'au canal de Magellan dans le Sud. Ils savaient que derrière les terres, vers Panama, s'étendait une mer dite « Mer du Sud », sans avoir jamais pu découvrir ce détroit dont ils supposaient l'existence entre les deux océans.

A partir de 1517 la conquête du continent commença avec l'expédition de Cordoba puis de Grijalva, précurseurs de Cortez au Yucatan et au Mexique, plus tard avec Pizarro au Pérou.

Cortez au Mexique.

Nous avons déjà souligné la malchance de Colomb, que les courants et peut-être les renseignements mystérieux poussèrent vers les îles de la mer des Antilles au lieu de l'amener droit au Continent. La conquête subit de ce fait un quart de siècle de retard.

Mais les Espagnols établis à Haïti, à Cuba et au

Darien, ne pouvaient rester longtemps dans l'ignorance des immenses contrées qui avoisinaient leurs premiers établissements. Encore que la mer fût souvent mauvaise dans les parages, le canal du Yucatan qui sépare le Cap St-Antonio, à l'ouest de Cuba et le cap Catoche à l'est du Yucatan, ne dépasse guère 250 kilomètres de largeur et il suffisait de deux ou trois jours de mer, d'une dérive involontaire, pour atteindre aux terres de l'Ouest. En 1517, Fernand de Cordoba partit précisément à l'aventure dans cette direction et si nous croyons Bernal Diaz « pour aller à nos risques et périls, découvrir des terres nouvelles où nous puissions trouver l'occasion d'employer nos personnes ». Avec trois navires pilotés par le fameux Alaminos, le 8 février 1517, Cordoba quitta Cuba, par sa pointe occidentale et navigua, « au hasard vers le couchant » (8 bis p. 3). L'expédition mit 21 jours pour atteindre le Yucatan, vers le cap Catoche, elle dut donc, ou avoir un temps extraordinairement mauvais, ou divaguer hors de la route directe.

Sur les côtes jusqu'alors inexplorées, les conquérants allaient tomber d'étonnements en étonnements. Plus fortunés que Colomb, ils touchaient à l'une des parties les plus riches du continent américain. Les édifices, la culture, l'or aussi, remplirent de stupéfaction ces soldats, qui ne pouvaient imaginer des sauvages aussi civilisés et capables de faire de pareilles choses. Du coup leur admiration devint hyperbolique, le mirage colonial prit les proportions de contes arabes.

L'expédition longea la côte nord du Yucatan jusqu'au Campêche, et s'en retourna après avoir eu maille à partir avec les Mayas de la côte. Au retour,

les pilotes paraissent avoir manqué Cuba et atteint la Floride. A peine revenu à Cuba, Cordoba mourut de maladie, mais le bruit des merveilles entr'aperçues, quelque peu amplifiées par les membres de l'expédition, se répandit parmi les colons et D. Velasquez, n'eut point de peine à équiper une expédition plus importante. Il en donna le commandement à Juan de Grijalva, son parent, avec mission de reconnaître et occuper si possible la terre découverte par Cordoba. En 1518, Grijalva partit avec 240 hommes et 3 navires. Il suivit la trace de Cordoba dont il avait embarqué le pilote Alaminos. Il atteignit l'île de Cozumel, sur la côte orientale du Yucatan, en 8 jours, il doubla le Cap Catoche et longea la côte septentrionale du Yucatan, jusqu'au Tabasco. Il raconta que, dans cette région, il avait vu des édifices de pierre et beaucoup de choses qui indiquaient « une bonne administration et des richesses ». Il reconnut la grande lagune de Terminos et le port de St Juan de Culua ou d'Uloa (la Vera Cruz). Il eut divers contacts les indigènes et il semble bien, d'après Bernal Diaz, qu'il eut notion d'un grand royaume dans l'intérieur « plus grand que quatre fois notre Castille ». Grijalva prit possession des territoires du littoral au nom du roi d'Espagne et s'en revint sans s'engager plus avant dans ce pays où son prédécesseur avait eu de si fâcheuses aventures.

Il semble avoir manqué de mordant et Cortez plus tard écrira au roi que ce Capitaine « n'avait pas reconnu l'intérieur », « ce qu'il aurait dû faire pour en pouvoir rendre compte exact à S. M., qu'il longea la côte sans aborder ni rien voir que de loin, sans avoir rien appris de la contrée qui mérite d'être raconté ».

D. Velasquez ne se tint pas pour satisfait. Il avait

avancé de fortes sommes pour monter les précédentes expéditions et prétendait en tirer bénéfice. Il monta une troisième expédition qu'il mit aux ordres de F. Cortez. Fâcheuse décision pour lui, car il fut payé par une ingratitude inexcusable, mais ce fut une admirable aventure pour l'Espagne qui acquit une immense colonie.

Voyons l'homme. Cortez était né à Medellin, en Estramadure, vers 1485. Il avait donc 34 ans lorsque Velasquez le mit à la tête de la troisième expédition. Il était de petite noblesse et sa mère était une Pizarro Altamirano. Il avait fait ses études à Salamanque, sans grand succès semble-t-il. Il passa à St-Domingue en 1504, sur un navire marchand et obtint, en qualité de noble, un département d'indiens (53).

Débile au physique dans sa jeunesse, le conquérant supportera sans paraître y attacher d'importance les fatigues inouïes d'un climat considéré comme redoutable de nos jours et ce en l'absence de toute hygiène coloniale, en dépit de la famine et au milieu de périls dont nous verrons plus loin la grandeur.

Au moral, personnalité extraordinaire qui s'impose de suite à ses compagnons pour les entraîner dans la plus périlleuse aventure. Par ailleurs, son ambition le poussa parfois à la médisance, au mépris des services rendus, mais aussi à une maîtrise qui en fit une sorte de souverain. Il vécut plus tard quelque peu en satrape et montra souvent une cupidité que ses plus fidèles compagnons dénoncèrent bien souvent.

« Lui-même, dit Charnay, semblait redouter le jugement de la postérité », et nous ajouterons, même

celui de son époque. Ses lettres au roi sont pleines d'excuses, qui vont au devant des reproches qu'ils pressent. Pour pallier encore ses fautes avec un manque de caractère étonnant à côté de tant d'héroïsme, il charge, pour se disculper, ses anciens supérieurs ou certains de ses compagnons, voire même les légats royaux, d'accusations, peut-être souvent exactes, mais qu'il est déplaisant de trouver sous sa plume.

Mais par ailleurs, capitaine admirable et d'une audace inouïe. Placé dans une aventure sans exemple, dans un monde nouveau, dont nul ne connaissait la grandeur ni les ressources, il domina les événements de prodigieuse manière. Sa contre-attaque, « après la nuit triste », une défaite qui ne lui laissait, au milieu d'une masse d'ennemis fanatisés, qu'une poignée d'hommes, est un des faits les plus extraordinaires des fastes coloniaux de tous les pays et de tous les temps.

Avec une tactique souple,riche en moyens, il sut juger le terrain et l'utiliser, il sentit que son succès serait l'œuvre de sa cavalerie, il chercha donc le combat en plaine. Au siège de Mexico, il se trouvait en présence d'un ennemi, irréductible et de grand courage, il comprit qu'il n'en viendrait à bout que par une tactique de destruction et de grignotage. Il l'adopta dès qu'il s'aperçut que la haute lutte ne lui était pas permise par la faiblesse de l'effectif de ses soldats qui n'effrayaient plus l'ennemi.

Cortez, capitaine éminent, politique avisé,'ne sut jamais créer ni une administration civile ni une intendance militaire satisfaisantes. C'était d'ailleurs le défaut de l'époque, qu'il s'agisse des gouverneurs des Flandres, des colonies de la Nouvelle-Angleterre, des Villegaignon ou des Nicolo, rois d'Amérique ou du

Paraguay. L'administration coloniale est un produit de nos temps.

A côté des Incas, qui savaient créer des magasins, y accumuler les vivres, des effets d'habillement, les conquistadors mouraient de faim et les blessés pensaient leurs plaies avec les loques de leur habillement.

Malgré tout, Cortez, Pizarro et autres trouvèrent toujours des soldats pour les suivre. C'est qu'accoutumés par les temps à cette incurie ils souffraient sans trop se plaindre jusqu'au jour où, devant les pertes, la famine et la fièvre, ils se révoltaient. La perspective d'un butin qui les ferait riches les retenait seule dans la discipline. Vienne à disparaître cet espoir, le moral s'effritait et trop souvent c'était la désertion ou le massacre des officiers.

Il fallait un chef comme Cortez pour les entraîner dans les aventures inouïes. Il savait leur parler et dans sa politesse entrait une familiarité qui plaisait à ces hommes rudes mais courageux. Il écoutait leurs doléances et en prenait acte; il savait leur proposer comme venant d'eux des projets qu'il concevait.

D'ailleurs il n'était susceptible que de peu de reconnaissance absolue et professait très largement le système quelque peu égoïste du « débrouillez-vous » colonial.

De ses compagnons on a dit beaucoup de mal. Il faut peut-être simplement dire qu'ils étaient de leur époque. Les soldats du duc d'Albe, les juges du Tribunal des Troubles dans les Flandres, les soldats des guerres de religion, les cavaliers de la guerre de 30 ans, quelque peu plus tard ne diffèrent pas sensiblement de ces conquistadors.

Ceux-ci ont le cachet particulier de leur race.

Cruauté un peu spéciale, amour exagéré de l'argent facile, mœurs parfois relâchées, mais résistance extraordinaire à la fatigue, aux durs climats des brûlants tropiques, qualités guerrières de discipline, d'audace et d'esprit d'aventure. On ne peut qu'admirer leur admirable épopée américaine, si l'on veut bien s'imaginer dans quel inconnu ils se lançaient. Jamais aventuriers n'eurent plus de folle audace en présence d'une population peut-être mal armée, mais nombreuse, guerrière, luttant avec un moral de victorieux jusque là invincibles. Il ne faut pas chercher chez eux des sentiments d'autres époques, c'étaient de redoutables soldats dans la main des chefs admirables d'audace mais peu surchargés de scrupules. Le type le plus extraordinaire du genre fut cet Aguire qui se proclama tyran au Vénézuéla, trahit tous ses chefs, massacra pour le plaisir de tuer et finit par tuer sa fille au moment où la justice allait enfin venger ses victimes.

Service des renseignements. Si Cortez ne sut jamais créer un service d'intendance, il se montra fort habile dans la recherche des renseignements sur lesquels il fonda sa politique et monta ses opérations.

A peine arrivé sur la terre de ses exploits, il créa ce que nous appellerions un 2e bureau.

Grâce à l'espagnol Aguilar, naufragé en 1511 en Yucatan, esclave des Indiens dont il avait appris la langue et les mœurs, et à l'indienne Marina, qu'il sut gagner à sa cause, il fut toujours fort bien renseigné sur le pays et les habitants.

Connaissant, par l'expédition Grijalva, l'existence d'un grand empire dans l'ouest, à peine débarqué, il chercha tous les renseignements sur cet empire et les

routes qui y menaient. Dans sa campagne du Yucatan, il exploita une sorte de carte d'étapes indienne qui le conduisit au Honduras. Par tous les moyens il chercha à connaître les tribus indiennes, leurs penchants, leurs querelles, leurs haines.

Il sut vite déceler la tare de ces tribus en haine et en guerre perpétuelles les unes avec les autres. « J'en éprouvais un grand plaisir... me rappelant cette parole de l'Evangile, qui nous dit que tout royaume divisé sera détruit », et il se montra fort habile à trouver les divisions et à les entretenir au mieux de ses intérêts. C'est en exploitant la haine des ennemis des Aztecs de Tenochtitlan, qu'il sut mettre dans son parti qu'il put entrer à Mexico, et se refaire après la « nuit triste »; qu'il put reprendre l'offensive, assiéger et réduire enfin la capitale aztèque.

Souple, il sut flatter, compromettre, opposer en exploitant à outrance les événements, les querelles de races ou de villes. Généreux quand il seyait, il se montra terriblement brutal, cruel même quand il voulut se débarrasser d'un ennemi gênant. On ne peut pas toujours admirer ses procédés vis-à-vis des vaincus, voire des alliés après la victoire.

José Salaverra a peint les conquistadores sous les traits de Machaviels, à figure froide mais à l'âme passionnée. César Borgia et Don Quichotte. Ces traits sont peut-être exagérés, ils ne furent cruels que dans la paix et ils furent extraordinairement braves dans la guerre. « La nuit triste » ne fut pas un combat contre les ailes d'un moulin. Au total la conquête fut plus pacifique qu'on n'a voulu souvent la dépeindre. En tout cas Cortez y déploya une grande habileté, réconciliant des tribus ennemies, libérant des prisonniers de Chalco pour les gagner à la cause (129).

Avec un esprit d'humanité très supérieur à son époque, il sut protéger les Indiens contre les brutalités de ses soldats. Il devança ainsi l'apôtre Las Casas. Nous aimons à croire que c'était plus par esprit d'humanité que par habileté. En débarquant au Yucatan, il fit reconduire les Indiens à leur village « avec défense formelle de leur faire aucun mal et de les blesser ni en leur personne, ni dans leurs biens ». Politique qui lui réussit, mais qu'il sembla oublier quand il eut atteint ses grands buts de conquête.

Il dépassa son époque dans ce que nous appellerions aujourd'hui la « politique coloniale ». Mais son époque réagit sur lui; il ne put se défendre contre le défaut d'adaptation, ni contre une religiosité intransigeante et inconsciente.

Plus tard, gâté par les succès, débordé par ses besoins et les réclamations de ses compagnons inassouvis, il oublia ses propres recommandations. Pour se faire pardonner la cupidité à laquelle il fut peut-être trop enclin, il commit ou laissa commettre ce qu'il avait tout d'abord interdit.

Les qualités religieuses n'eurent pas, alors, l'action, modératrice qu'on eût pu attendre de son esprit si foncièrement porté aux vertus chrétiennes. Cet esprit fut pour lui la source de grandes audaces, mais il l'entraîna trop souvent à des maladresses notoires. Les religieux mêmes qui l'accompagnaient furent souvent obligés de modérer son zèle, qu'ils estimèrent parfois intempestif.

Au milieu des incertitudes, des péripéties de la conquête, son souci dominant fut la conversion des infidèles, la fondation d'églises chrétiennes et la destruction des temples et des idoles des indigènes. Dans une lettre adressée à Charles-Quint, son souci

apparaît : « V. M. pourrait adresser un rapport à Notre Saint Père, afin qu'il donne en toute diligence des ordres pour la conversion de ces infidèles... et que les rebelles fussent punis comme ennemis de Notre Sainte Foi ». Il ira par les villes l'épée d'une main, la croix de l'autre, brisant les idoles, élevant des calvaires. Cause de bien des révoltes et de sanglants châtiments.

D'autre part ni son genre de vie, ni celui qu'il toléra parmi ses compagnons n'étaient en harmonie avec ce zèle évangélique. Les Indiens étaient parvenus à un degré de culture assez élevé pour le distinguer. Certains eurent de cinglantes paroles pour souligner cette différence entre la prédication et la conduite souvent peu édifiante des prédicateurs.

Cortez était de son temps. L'esprit philosophique ne s'était pas élevé suffisamment au-dessus des spéculations médiévales pour se dégager des subtilités dogmatiques. C'était l'époque où l'on brûlait le corps pour sauver l'âme. Il ne fit ni plus ni moins que les hommes de son siècle, mais les conséquences étaient beaucoup plus graves parmi les primitifs ou les demi-civilisés.

Il ne put non plus se délivrer de penchants qui contrastent avec la grandeur de certains côtés de son caractère.

Il fut trop souvent enclin à médire de ses camarades. On ne peut que déplorer sa jalousie, ses attaques vis-à-vis de bienfaiteurs et en particulier envers son parent D. Velasquez, gouverneur de Cuba, qui lui avait en somme ouvert la voie brillante où il allait conquérir une gloire qu'il eut mieux valu ne pas salir. Sa flatterie auprès du roi, quoique habituelle peut-être à l'époque, nous paraît dépasser souvent la mesure.

Pour bien saisir la valeur de la conquête il est nécessaire de dessiner quelque peu la carte des connaissances générales du pays au moment où, arrivé à Vera Cruz, il allait entrer dans le royaume le plus puissamment organisé civilement et militairement de l'Amérique. Etat comparable par la puissance et l'étendue au royaume d'Espagne.

Les Espagnols étaient établis à Haïti et à Cuba. Leurs colonies commençaient à y être florissantes. Ils avaient reconnu, de proche en proche, les Antilles, et avaient fondé à la Trinidad et au Darien des établissements qui se soutenaient tant bien que mal. Balboa et d'Avila avaient cherché à les étendre à l'intérieur, mais malgré leurs efforts, les colonies restaient en général sur les côtes.

On connaissait donc autour du bassin méditerranéen américain les îles qui le bordent vers le large, une faible partie du golfe des Caraïbes et de la côte de l'Amérique du Sud. On avait longé le Yucatan sur ses rives ouest et est. sans pouvoir déterminer si c'était terre ou île. On connaissait la Floride. On commençait à comprendre que le continent qu'avait ignoré Colomb, mais où il avait conduit les Espagnols, était immense, que ce n'était pas l'Asie et qu'il s'étendait au loin vers le nord et vers le sud. On espérait trouver dans l'immense barrière formée par le continent, connu par les voyages de Cabot, de Verazzano, de Solis et autres, un détroit qui eût permis de passer aux îles des Epices. On ignorait totalement la richesse et les ressources de ce continent, dont on soupçonnait à peine l'étendue. Et surtout on l'exploitait fort mal, le colon cherchait l'or, les perles, la richesse immédiate sans compren-

dre la vraie richesse que les siècles futurs seulement mirent en valeur, le sol.

Il est curieux de constater que l'Amérique fut la terre de l'or, des émeraudes, la terre des fourrures, avant d'être le fournisseur du blé, du sucre, du charbon et du bois.

Cortez savait par les on-dits rapportés par Grijalva et Cordoba, que dans l'intérieur de ce que nous appelons aujourd'hui le Mexique, il existait un puissant empire défendu par un terrain difficile et de nombreuses armées. Ses prédécesseurs n'étaient pas toujours sortis avec les honneurs de la guerre de certaines rencontres avec ces Indiens courageux et nombreux. Ils s'étaient rencontrés avec des armées qui dépassaient 10.000 hommes. Le climat était fort dangereux et, en cas de catastrophes, il n'y avait pas de secours immédiat à attendre ni de la métropole, ni même des îles.

C'était dans l'ensemble une situation digne d'effrayer une âme moins intrépide que celle de Cortez. Il n'hésita pas à risquer l'aventure.

Expédition du Mexique.

Cortez avait quitté Cuba en dépit des ordres de Vélasquez qui, au dernier moment, comprenant sa faute, tenta de la réparer en le rappelant à terre. La navigation de Cuba à la Vera Cruz fut facile et Herrera rapporte que les pilotes connaissaient fort bien la mer. En 12 ans, les croisières avaient donc été assez fréquentes pour qu'on ait pu former de bons pilotes sur place.

Débarqué à Vera-Cruz[1], le Jeudi-Saint 1519 en pays totonac, avec ses 93 chevaux, quelques pièces d'artillerie et 500 fantassins, Cortez se trouvait dans une plaine malsaine, brûlante, au milieu d'une population avec laquelle il traita facilement. Ces Totonacs étaient soumis depuis peu aux Mexicains de l'intérieur, le joug était dur et Cortez les gagna à sa cause en leur proposant la délivrance. Il les remplit de confiance et d'admiration en traitant avec l'apparence du plus parfait mépris les ambassadeurs du chef de ces Mexicains. Il sut bientôt que ce chef, Monteczuma, possédait un grand empire dont la capitale Tenochtitlan était au delà des montagnes, qui bornaient l'horizon à quelques journées de marches dans l'intérieur; que l'empire était fort étendu et très riche.

Montrant une grande sagesse militaire, résolu à conquérir cet empire, il établit avant tout une base solide. Il créa un port bien fortifié à S. Juan d'Ulloa (la Vera Cruz). Il fit aussitôt acte de gouverneur, en nommant au nom du Roi, les magistrats de la ville nouvelle. Il réussit par ses interprètes Aguilar et dona Marina. à connaître la situation exacte de Tenochtitlan, les routes et les distances. Il lança des émissaires parmi les tribus du voisinage et sut s'allier les habitants de la ville la plus proche, Cempoallan. C'est de là qu'il fit demander à Monteczuma une audience en sa capitale. Le Tlatouani refusa et Cortez prit la décision inouïe aux yeux des indigènes de violer la défense et de pénétrer au cœur de cet empire avec sa poignée d'hommes.

1. Il y a eu semble-t-il plusieurs villes de ce nom. La première située environ 75 kil. plus au nord de l'actuelle Vera Cluz s'appela Villa Rica de la Vera Cruz, Elle fut abandonnée parce que l'emplacement était malsain et le port peu favorable à la navigation.

Il eut fallu à ses hommes le même courage qu'à leur chef. Partis pleins d'enthousiasme, leur vertu tomba aux premières épreuves. Les hommes du rang comprirent dès les premiers combats qu'ils avaient affaire à forte partie et que l'avantage de l'armement et de la tactique ne contrebalançait pas entièrement le nombre et le courage des Indiens.

Les murmures qu'il entendit avertirent vite Cortez de cet état d'esprit. Lancé dans une aventure dont il ne voyait pas tous les écueils, mais animé d'un courage vraiment extraordinaire, Cortez sut forcer la main de ses compagnons. Peut-être avait-il entrevu la force de ses alliances avec les ennemis des Aztecs. C'était jouer gros jeu, mais c'était faire preuve d'une remarquable clairvoyance. Imitant les traits les plus audacieux des héros antiques, il fit détruire sa flotte. Tout espoir étant perdu pour ceux qui regardaient en arrière, il fallait avancer.

Vers le 15 août 1519, Cortez se mit en marche vers l'intérieur[1]. Deux routes s'offraient à lui pour gagner le plateau. Ce sont les routes que suivent actuellement les voies ferrées qui mènent de la côte à Mexico par Jalapa au Nord et Orizaba au Sud. Elles se rejoignent près de Tlaxcala. Cortez choisit celle du Nord, plus courte et qui menait vers Tlaxcala en franchissant immédiatement les rebords du plateau.

Tlaxcala, où les Espagnols arrivèrent le 23 septembre, était une ennemie séculaire de Tenochtitlan. Cortez espérait exploiter cette haine à son profit et se faire là de solides alliés.

1. L'armée de Cortez comprenait 400 fantassins, 15 chevaux, 400 auxillaires de cempoalla, 10 pièces d'artillerie lourdes, 4 pièces d'artillerie légères, 200 porteurs, 2030 Indiennes. Restèrent pour garder la base ou malades, 150 fantassins et 2 cavaliers.

Son service de renseignements avait bien utilisé les renseignements des gens de la côte. On savait que tout n'allait pas pour le mieux dans le royaume Aztec, que les populations souffraient de la tyrannie sanglante et brutale des gens de Tenochtitlan, que, maintenus par une force militaire redoutable, les peuples seraient prêts à aider tout libérateur. Et cependant, Cortez dut livrer bataille à Tlaxcala à ses futurs alliés. Ceux-ci se méfiaient des ruses habituelles entre Indiens et soupçonnaient la droiture des intentions de ces Espagnols qu'ils ne connaissaient point, mais qui marchaient vers leur capitale en ordre de guerre. De plus, les Totonacs qui les accompagnaient leur étaient suspects pour avoir dans le passé aidé les Aztecs de Tenochtitlan.

Défiance qui avait motivé sans doute la construction de ce long mur de pierre, sorte de muraille de Chine, orientée à l'opposé de Tenochtitlan et précisément dans la direction du territoire de ses alliés. De plus à Tlaxcala il y avait deux partis. Le parti militaire quoique détestant les Aztecs n'était point porté à s'allier à ces étrangers trop puissants à son gré.

Diaz avec une compréhension remarquable du cerveau primitif des indigènes nous dit que les Indiens ne comprenant pas (et ne pouvant pas en effet comprendre) la venue de ces étrangers sortis de la mer. Ils les avaient mis au rang des génies, des surhommes dont leur mysticisme peuplait leur panthéon secondaire. Ils les nommaient « Teules », êtres supérieurs, quelque chose comme les demi-dieux ou héros de notre lointaine antiquité.

Les Taxcalecs tentèrent donc de s'opposer à l'avance des Espagnols. Il y eut une série de combats,

où les Indiens montrèrent une grande bravoure. mais où la tactique, l'armement et, surtout la cavalerie, inconnue des indigènes, donna l'avantage à la poignée d'Espagnols sur la masse des Indiens.

C'est là où apparaît l'exagération des Espagnols. L'ennemi ne se compte que par 10.000 ou multiples. Nous aurions dans chaque affaire à revenir sur ces chiffres qui ont été discutés si souvent. Cortez, ses compagnons et les narrateurs qui retracent leurs exploits parlent à chaque combat de 40, 50, 100 mille ennemis.

Qu'en faut-il penser? Militairement il y a exagération flagrante. La bravoure des Indiens fut célébrée par tous les témoins.

Or, dans l'histoire coloniale moderne, nous avons nombre d'exemples de colonnes armées d'armes autrement puissantes que celle des Espagnols et composées de gens tout aussi braves, écrasées par le nombre, malgré la supériorité du feu, de la discipline, de l'emploi du terrain. On est amené à penser que les écrivains anciens ont exagéré.

De plus, les chiffres de guerriers indiqueraient une population énorme. Contrairement à la règle générale des peuples primitifs où tout homme valide est considéré comme un guerrier, nous savons qu'à Tenochtitlan le métier de soldat était une spécialité qui n'était point imposée à toute la population masculine, qu'il restait normalement à la ville des ouvriers et des artisans. Nous n'avons pas de motif de penser qu'il en ait été autrement dans les autres grandes villes du plateau.

Nous sommes donc amenés devant les faciles victoires des conquérants, à penser ou bien que les Indiens, pour pouvoir offrir des victimes vivantes à leurs

dieux cherchèrent au début à épargner les Espagnols dans le combat, ou que leur tactique était si mauvaise, qu'ils s'offraient aux coups sans en rendre. Or nous savons que le premier étonnement passé, le premier cheval tué, les Indiens rendirent coup pour coup et mirent plus d'une fois les Espagnols bien près du désastre. Les pertes espagnoles furent souvent si sévères, que les renforts ne suffirent point à les combler, encore que Cortez les attendît toujours avec anxiété.

Il faut donc en conclure, que par analogie avec d'autres bulletins, les bulletins espagnols augmentaient sensiblement le péril, les pertes et le nombre des ennemis. De combien? Ceci est difficile à déterminer. Mais il faut probablement diviser au moins par 10. Ramenés à des chiffres de 4.000 hommes par exemple quand Cortez dit 40.000, on peut comprendre comment la poignée d'Espagnols, en partie armés seulement d'arbalètes, ne fut pas écrasée par le nombre.

Les Tlaxcalecs, après les premiers combats malheureux, travaillés par la politique habile de Cortez, demandèrent la paix. Il semble que les partis ne furent pas encore d'accord, mais que les amis de Cortez l'emportèrent. Le parti militaire resta longtemps hostile, mais la masse se rallia et Cortez compta dès lors des alliés fidèles. Leur haine pour les Tenochtitlecs, leur courage et leur esprit d'indépendance les rendirent précieux dans la suite. C'est eux qui sauvèrent Cortez après la « nuit triste ». C'est grâce à l'appoint de leurs forces qu'il réussit à s'emparer de la capitale des Aztecs.

L'aspect de Tlaxcala surprit les conquérants. « Cette ville est si grande et si belle.... car elle est

plus grande que Grenade; elle est mieux fortifiée, ses maisons, ses édifices et les gens qui les habitent sont plus nombreux que ceux de Grenade au temps où nous en fîmes la conquête ». « Un ordre parfait y règne; les gens paraissent sages et policés comme aucune ville d'Afrique n'en pourrait offrir un tel exemple ».

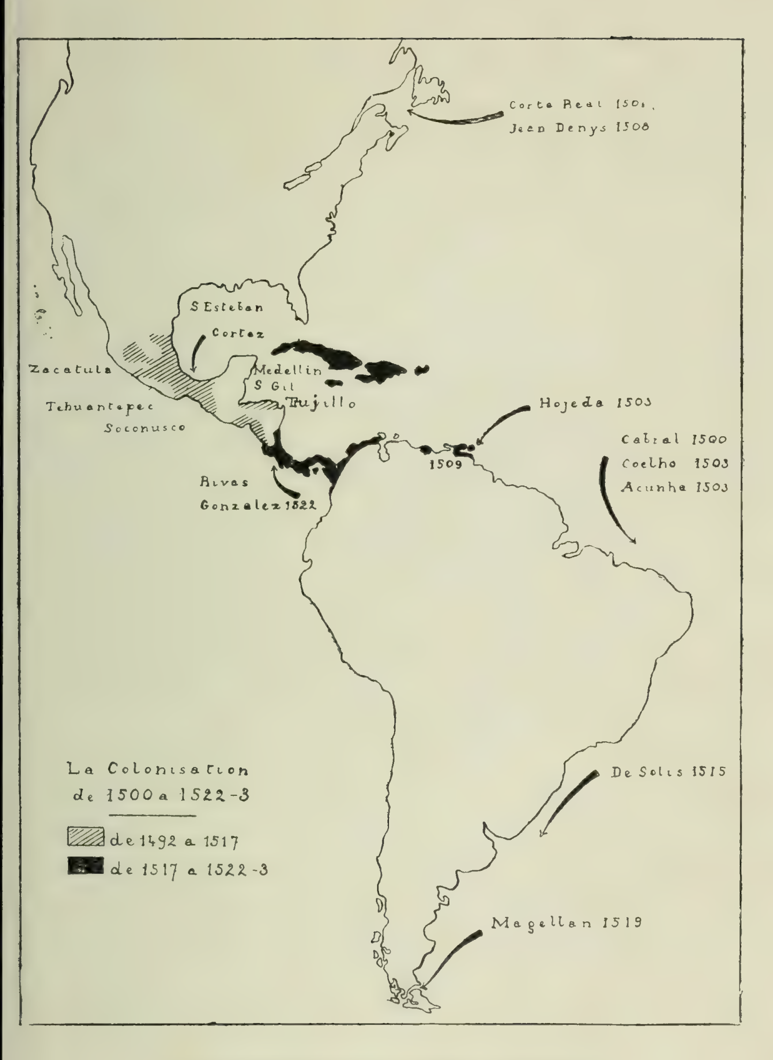
Cortez resta deux semaines à Tlaxcala. Il employa ce temps en intrigues, en sondages diplomatiques pour tenter d'arriver pacifiquement à Tenochtitlan, en s'appuyant sur ses nouveaux alliés.

Mais il faillit tout gâter par excès de zèle religieux. A peine entré dans Tlaxcala, il voulut détruire les idoles et il est piquant de constater que ce fut le P. de la Merced qui calma ce beau zèle en lui montrant combien telle conduite serait inopportune et impolitique.

Cortez céda et se contenta d'accepter les filles que les caciques lui offraient selon la coutume. Il les distribua parmi ses lieutenants et ce fut l'origine de plusieurs familles illustres par la suite.

Les mêmes caciques renseignèrent admirablement Cortez. Par eux, il connut l'organisation militaire de Tenochtitlan, le nombre des alliés sur lesquels son chef pouvait compter, son site, la contexture et la grandeur des chaussées qui y menaient.

En connaissance de cause, Cortez tenta le coup d'audace qui devait le rendre maître de la ville. Son armée comptait à ce moment comme nous l'avons vu, 550 hommes environ et 9 canons. Mais il était appuyé par plusieurs milliers de Tlaxcalecs. Il quitta la route directe et passa par Cholula (près de l'actuelle Puebla). Cholula était une très ancienne vassale de Tenochtitlan; elle comptait 20.000 mai-



La colonisation de 1500 à 1522-23.

sons et sa campagne était admirablement cultivée (29). Ce détour fut inspiré peut-être à Cortez par le désir de s'y faire de nouveaux alliés capables de contrebalancer une défaillance des Tlaxcalecs et peut-être d'avoir près de Tenochtitlan une base plus solide. Les Tlaxcalecs, en guerre avec les Chołultecs, essayèrent de le dissuader. Il tint ferme et entra à Cholula avec l'aide des Tlaxcalecs qui ne se firent pas scrupule de faire quelques dégâts tandis que les Espagnols massacraient 6000 Indiens sans défense. Cortez fut assez habile pour réconcilier les Tlaxcalecs et les Cholultecs. Moteczuma essaya de tergiverser, Cortez resta encore environ trois semaines à Cholula. Il continua sa route et aborda la lagune de Tezcuco (où se trouvait Tenochtitlan) par le Sud, par la chaussée d'Itazpalapa qui est orientée au N. S.

Il entra sans autre difficulté à Tenochtitlan par cette chaussée, le 8 novembre 1519. Il ne semble pas que le Tlataouani ait voulu s'y opposer par la force des armes. Il était quelque peu démoralisé par cette audace et peut-être aussi par les présages et les légendes qui circulaient et annonçaient la fin de l'empire.

Cortez avait donc employé près de trois mois (15 août-8 novembre 1519) à franchir les 400 kilomètres qui le séparaient de la mer. Ceci prouve que son avance, si elle fut audacieuse, fut méthodique et réglée.

Les Espagnols furent bien traités à Tenochtitlan[1]. Moteczuma leur céda un de ses palais où ils demeurèrent huit mois dans une paix relative, mais amassant

1. La ville comptait semble-t-il près de 300.000 habitants.

par divers moyens un butin considérable[1]. Ils eurent cependant l'impression, qu'en sous-main, Moteczuma travaillait à soulever son empire contre eux. Le premier symptôme fut une échauffourée à Tuxpam (sur la côte), où le Capitaine de la Vera Cruz, Escalande, faillit perdre la vie.

Cortez, pour couper court à tout esprit de révolte, s'empara de la personne du Tlataouni ainsi que du chef de Tezucco, Cacamat et les conserva en otages. Les grands chefs mexicains s'efforcèrent de les délivrer, mais leurs intrigues furent éventées et Cortez en fit supplicier plusieurs. Il agissait déjà en souverain.

Par ailleurs, il faisait reconnaître ce pays qu'il considérait comme sa conquête. Il expédia un de ses lieutenants, Umbria, vers les confins du Michoacan, un autre vers les régions aurifères de Zacatuba, à 12 journées de marche vers le Sud, probablement chez les Zapotecs. De même le Capitaine Pizarro (il s'agit peut-être du futur conquérant du Pérou) alla visiter les régions montagneuses, riches en minerais, entre le Tamaulipas et le Potosi, les expéditions revinrent sans aventure, ce qui prouve que les ordres de Moteczuma étaient pacifiques et parfaitement observés.

Diego de Ordaz atteignit la lagune de Guazacualco. Si Cortez n'avait pas encore osé se substituer au chef aztec, il préparait l'occupation de ce pays qui allait bientôt s'appeler la Nouvelle-Espagne. La situation était un peu fausse; les soldats se croyant en pays conquis, commencèrent une chasse à l'or et aux pierreries, exempte de tout scrupule. Les chefs montraient

1. Il serait monté à 162.000 pesos or soit 35 millions valeur 1850.

l'exemple. Les Indiens ne marquèrent pas au début une résistance particulière, tant qu'il s'agit de leurs biens personnels. Ils ne semblaient pas d'ailleurs attacher une valeur particulière aux métaux précieux. Mais ils se révoltèrent dès qu'on spolia leurs temples et leurs idoles. Les conquérants payèrent chèrement leur cupidité.

C'est dans cette période que Cortez commença à faire fondre d'inestimables trésors d'orfèvrerie indienne, perte irréparable pour la science. Il distribua une partie de cet or à ses soldats qui le soupçonnèrent toujours de ne leur avoir donné que des miettes. La phrase de Bernal Diaz est symptomatique à cet égard : « Je mentionne ce souvenir (la fonte et le partage) pour qu'on voie que Cortez, sous le prétexte d'appliquer la justice, pour obtenir notre respect, ne faisait autre chose que pratiquer ses ruses habituelles ». Ce sujet, ces allusions à la rapacité se retrouvaient constamment dans les plaintes des soldats.

Mais tandis que l'orage grondait à l'intérieur des événements extérieurs menaçaient les conquérants et la situation s'aggravait du fait même des Espagnols.

Le gouverneur Velasquez n'avait point accepté ce qu'il pouvait appeler à juste titre, la trahison de son lieutenant Cortez et ne voulait non plus renoncer aux avantages que le futur marquis avait commencé à en tirer.

Il envoya au Mexique une expédition commandée par Narvaez, avec mission d'aller prendre Cortez, de l'amener prisonnier et de l'évincer de sa conquête. Ce ne fut que le premier épisode de la lutte des envieux contre le conquérant. Lutte qui se dévelop-

pera par suite des intrigues de mécontents auprès de la cour d'Espagne et amena de regrettables flottements dans la direction des affaires et des injustices dont le héros fut victime.

Narvaez partit de Cuba avec 19 navires au début de l'été de 1520, amenant à son bord l'auditeur près le Tribunal de St-Domingue, Lucas Vasquez d'Ayllon. Il débarqua à S. Juan d'Ulloa et la nouvelle parvint par ses émissaires à Moteczuma avant qu'elle ne fût connue de Cortez.

Pensant, peut-être à juste titre, que la conquête était encore bien mal assise, le Tlataouni pensa profiter de l'occasion qui s'offrait pour se débarrasser de Cortez en s'aidant de Narvaez.

Cortez fut avisé à temps. Il entreprit de faire tourner doublement l'affaire à son avantage, en prenant Moteczuma en flagrant délit de trahison et en se renforçant des hommes de Narvaez qu'il comptait bien débaucher.

Il fit faire dans ce but une habile propagande dans les rangs des nouveaux venus et, quand il sentit le moment propice, il sortit de Tenochtitlan, où il laissa une petite garnison. Avec une poignée de ses vétérans les plus fidèles, il approcha rapidement du campement de Narvaez à Cempoal, près de la Vera Cruz. Il le surprit entièrement, marcha droit à son logement. Défendu mollement par ses soldats, travaillés par les émissaires, Narvaez fut pris et la plus grande partie de ses hommes s'embauchèrent dans les rangs du conquérant. Parti avec 270 soldats, Cortès revint le 24 juin 1520 avec 1320. C'était un des traits d'habileté de cet homme extraordinaire.

La campagne contre Narvaez avait forcé Cortez à laisser à Tenochtitlan un de ses lieutenants qui

n'avait ni son ascendant sur les troupes, ni son intelligence politique. Cet officier, Alvarado, avait, on ne sait au juste pour quel motif, crainte ou cupidité, massacré, par surprise, un certain nombre de nobles Mexicains assemblés pour la fête religieuse de Tezcatlipoca, que Cortez avait d'ailleurs autorisée.

La population s'était soulevée et assiégeait la poignée d'Espagnols dans le palais que Moteczuma avait donné à Cortez comme quartier. Celui-ci arriva à temps pour les délivrer. Il remit rapidement tout en ordre. Mais ce ne fut qu'une accalmie trompeuse. Moteczuma continuait, bien que prisonnier, à intriguer. La fermentation augmentait chaque jour et l'émeute éclata. Une fois de plus, l'armée espagnole fut assiégée dans ses quartiers et au cours des bagarres, les Aztecs, menés par leurs chefs de guerre et leurs prêtres, firent montre d'un courage qui étonna les Espagnols et fit leur admiration.

Un événement grave survint sans qu'on ait pu exactement connaître l'exactitude des faits. Moteczuma fut tué. A vrai dire, l'accident servait à souhait la politique de Cortez, mais on n'a pas pu établir qu'il y fût complice ou coupable.

Le Tlatouani, prisonnier et séparé de ses sujets, avait semblé s'accommoder de sa captivité. Il avait donné aussi à la noblesse aztèque raison de croire qu'il était tiède pour la cause nationale, sinon traître. Ramirez prétend que c'est sur l'ordre de leurs chefs que les guerriers indiens le prirent comme cible. Du côté espagnol, les avis sont divers. Une des versions concorde avec Ramirez, d'autres prétendent qu'il fut poignardé par les Espagnols ainsi que les chefs qui l'entouraient.

La situation n'en fut pas améliorée pour cela.

Les Aztecs élurent un nouveau Tlatouani, Coadlavaca ou Ciutlahuat et les Espagnols n'avaient plus d'otage. Par contre le siège devenait de plus en plus serré. Si les Indiens faisaient d'énormes pertes, l'arrivée des contingents alliés les renforçait chaque jour.

Ciutlahuat mourut de maladie après 40 jours de règne et ce court passage au pouvoir ne fut pas heureux pour la cause indienne. Cacamat, que Cortez avait pris comme otage, avec Moteczuma ayant été tué, une intrigue divisa le peuple allié de Tezcuco en deux partis, dont l'un resta fidèle à la triplice, aztèque mais dont l'autre s'allia aux Espagnols. Ceux-ci reçurent ainsi un renfort précieux et surtout Tezcuco servit de base à la flottille de brigantins, qui devint par la suite un des plus puissants moyens de lutte contre Tenochtitllan. A Ciutlahuat succéda Cuauhtemazin plus connu sous la déformation Guitamozin, qui est restée justement célèbre.

Les vivres touchaient à leur fin et nul espoir de renfort n'apparaissait. Une seule ressource restait aux Espagnol : s'échapper de l'île et retourner à la côte. Cortez bien à regret s'y résolut. Le 1er juillet 1520, l'opération, peut-être mal montée, se transforma en un désastre.

Ce fut ce que les historiens appelèrent la « nuit triste » (nuit du 1er au 2 juillet 1520). La sortie devait se faire de nuit par la digue de Tacuba. Elle avait l'inconvénient de mener à l'Ouest de la lagune, c'est-à-dire à l'opposé de la route de la côte, mais elle était la plus courte. D'ailleurs les Indiens avaient coupé les ponts des autres chaussées. Malheureusement, les bagages étaient trop bien fournis, la colonne était alourdie par le butin, encombrée par les femmes. Elle fut coupée par les Aztecs ; le désor-

dre s'y mit et se transforma en sauve-qui-peut général.

Arrivés avec de grosses pertes à la rive de la lagune, les Espagnols devaient en faire le tour par le Nord pour gagner la région orientale par où passaient les routes de la côte. La marche fut difficile, les habitants des villages riverains les harcelaient sans répit, tandis que les guerriers de Tenochtitlan les poussaient sans arrêt. Après une marche en retraite de 60 à 80 kilomètres, les débris de l'armée espagnole et les contingents alliés purent cependant se regrouper à Otumba, le 7 juillet.

Il semble bien que la poursuite ne s'arrêta là que devant l'apparition d'une troupe de secours venue de Tlaxcala. Cortez raconte que la belle contenance de ses hommes suffit pour arrêter l'ennemi. Il ne lui restait que 300 à 400 hommes démoralisés, blessés pour la plupart et fatigués, qui avaient vu disparaître 800 à 900 de leurs camarades. Camayo dit expressément que les 400 fuyards furent recueillis à Otumba par les gens de la province de Texcuco. Sa relation est plus vraisemblable que la fanfaronnade de Cortez.

Ce qui paraît sûr, c'est que la poursuite s'arrêta, et que Cortez put rallier le reste de son armée.

C'est alors que se place l'événement le plus remarquable de la conquête. Trait d'audace inouïe où Cortez réellement retourna les événements par le seul fait d'une volonté extraordinaire. Après une telle défaite, il aurait pû être tenté de regagner la côte. Mais ne désespérant pas, il résolut au contraire de faire tête, de reprendre l'offensive et de ressaisir la conquête qui venait de lui échapper si tragiquement.

L'opération ne pouvait se faire que progressivement et Cortez le comprit. A l'abri derrière les armées de ses alliés, il laissa reposer son monde et fit tout pour remonter le moral fort déprimé de ses soldats. Ne voulant s'attaquer directement au gros de l'armée aztèque qui couvrait Tenochtitlan, il entama de petites opérations de guérilla contre les garnisons isolées. Il appela tous les renforts dont il pouvait disposer, embaucha des Indiens et réussit dans les combats de détail à rendre à tous le courage et la confiance. Il put ainsi réunir 40 cavaliers, 500 fantassins et 25000 alliés (58).

Il employa parallèlement la diplomatie et chercha à grouper autour de lui, tous les ennemis des Aztecs. Il avait réfléchi sur les causes de sa défaite. Il comprit que Tenochtitlan, situé dans une île reliée par quelques chaussées à la rive ne pouvait être pris et conservé que par la maîtrise des eaux de la lagune, c'est-à-dire par l'appui d'une flotille. Il ordonna la construction de 13 brigantins. L'entreprise n'était pas facile. Il fallait monte de la côter les matières premières, les cordages, les ferrures qu'on préleva sur les carcasses des bateaux coulés. On se procura le bois sur place, mais il fallut le travailler, l'ajuster. On assembla le tout à Tlaxcala, puis on transporta les navires à Texcuco qui était le point le plus rapproché de la lagune.

Le transport de ces navires démontés est encore un fait fort remarquable dans cette région difficile. Elle ne put être faite qu'avec l'aide des alliés indigènes. Il fallut traîner sur des rouleaux pendant, près de 80 kilomètres, des pièces pesant fort lourd en attelant des hommes puisque les animaux de trait ne se trouvaient pas en nombre suffisant.

Mais ce ne fut pas tout. Pour lancer ces navires dans la lagune, il fallut creuser un canal de près de 2 kilomètres de longueur et 4 mètres de largeur. 40.000 hommes y travaillèrent (58). Cette flotille fut d'ailleurs appuyée par 16.000 canots fournis par les villes de la lagune.

Cortez avait envisagé aussi une nouvelle tactique. Ses effectifs ne lui permettaient plus en effet d'enlever la ville de vive force et il avait éprouvé les inconvénients de s'enfermer dans une île. Il résolut de bloquer étroitement la ville, d'avancer méthodiquement et de nettoyer les bords de la lagune de tous les alliés des Mexicains, de façon à conserver ses propres arrières toujours libres.

Au début du mois de mai 1521, Cortez divisa son armée en trois corps qu'il plaça à la tête des principales digues, et, appuyé par la flotille ces trois corps s'avancèrent peu à peu vers le centre de la ville. Il essaya aussi de négocier avec Guatemoczin, le nouveau Tlatouani. Il ne reçut qu'un affront de la part de ce chef dont le moral était trop élevé pour se laisser prendre à pareil piège.

Au moment où, ayant pris pied dans les faubourgs, et maître de la lagune, il se crut assez fort, Cortez essaya de brusquer l'affaire de vive force. Mais les habitants avaient fortifié leurs maisons, coupé les ponts et l'attaque manqua complètement avec des pertes importantes du côté des Espagnols.

62 prisonniers, entre autres, furent sacrifiés à la vue de leurs camarades impuissants à les sauver. Cortez renonça aux actions de force. Il pensa mieux réussir en avançant progressivement. Mais cette tactique ne réussit pas mieux parce qu'il ne pouvait profiter de ses avantages journaliers par suite de la

conformation du terrain. Les trois corps progressaient chaque jour sur les chaussées, enlevaient quelques ponts, démolissaient quelques maisons, puis se retiraient pour ne pas s'exposer aux surprises de nuit. Les Indiens tiraient parti de la retraite, réoccupaient aussitôt le terrain, coupaient digues et tout était à recommencer le lendemain pour ne gagner que quelques mètres. C'était un travail sans issue.

Cortez comprit alors que ne pouvant attaquer la place avec une armée trop faible, ne pouvant grignoter la défense trop coriace, il ne lui restait qu'une ressource : le blocus et la famine.

Après 45 jours de siège, il entreprit alors un blocus absolu et ne fit plus avancer ses attaques que très lentement avec l'appui de la flotille. Il fit couper les conduites d'adduction d'eau potable et isola totalement la ville.

Les brigantins avaient été lancés le 28 avril 1522. Ils étaient beaucoup plus puissants, beaucoup mieux armés que les canots indigènes qui avaient si activement nui aux Espagnols. Le premier choc fut décisif. « Nous brisâmes une foule de canots, tuâmes et noyâmes une multitude de Mexicains, chose pour nous la plus réjouissante du monde » (23). Désormais la lagune fut fermée, encore que les vaillants Aztecs aient essayé de lutter sur l'eau et fussent même parvenus à s'emparer d'un de ses brigantins pendant quelques instants. La terre aussi se ferma.

Le blocus sans combat permit à Cortez de disposer de ses effectifs contre les alliés extérieurs de Tenochtitlan et d'interdire ainsi toute intervention. Les effectifs de son armée étaient considérables dans leur chiffre total, mais les Européens n'y comptaient

que pour un nombre infime, 90 cavaliers, 119 arquebusiers ou arbalétriers, 700 fantassins, 3 gros canons et 15 petits. On voit ainsi que depuis la « nuit triste » il était arrivé plus de 600 hommes de renfort. Les alliés variaient en nombre. Certains auteurs disent 50.000; Clavigero, 200.000; le chiffre devait d'ailleurs changer suivant les époques. La proportion montre en tout cas combien Cortez avait déployé d'habileté politique pour ameuter contre les Aztecs cette foule indienne acharnée, malgré les pertes, contre la proie dont les forces déclinaient chaque jour.

La garnison de Tenochtitlan s'était renforcée de tous les alliés restés fidèles qui s'y étaient réfugiés; 300.000 hommes s'y trouvèrent ainsi réunis aux ordres de Guitamozin. Mais ce renfort devint une cause de faiblesse quand les vivres vinrent à manquer. Les vides furent tels qu'il ne restait que 60.000 hommes après la reddition.

La famine fit des ravages effroyables dans la ville; les habitants n'avaient plus la force de lutter. Cortez sentant la résistance au bout lança l'assaut. Les alliés furent terribles : « Nous étions impuissants à les retenir » dit Cortez pour excuser le massacre de plus de 15.000 personnes. C'était la chute de la grande idole aztèque, qui s'écroulait dans le sang dont elle avait été si prodigue.

L'empire aztèque cessa d'exister le 13 août 1521. La ville avait résisté 75 jours. Guitamoczin, le tlatouani, avait cherché à s'échapper par la lagune; il fut rejoint et pris vivant. Cortez le tint en otage comme il avait gardé Moteczuma. La ville avait résisté avec une vaillance digne de l'admiration de ses vainqueurs. Bernal Diaz ne peut s'empêcher de décrire avec émotion « le sol de la ville partout remué

pour mettre à nu les racines des plantes que les assiégés faisaient bouillir pour leur nourriture. Ils avaient mangé l'écorce des arbres. Nous ne trouvâmes pas la moindre eau douce dans la ville... *Il n'y eut certainement jamais dans le monde un peuple* qui ait eu tant à souffrir de la faim, de la soif et des combats sans trêve ».

Cortez était désormais le chef incontesté de l'empire des Tlataouni. Admirable dans les combats, il ne sut maintenir pure sa gloire dans la paix relative qui s'ensuivit.

Il lui fallut d'abord récompenser ses soldats et ses alliés. Les alliés étaient déjà fort satisfaits de la chute de l'empire aztèque. On leur donna dans le butin ce qui pouvait les intéresser, voire dit-on des morceaux de chair des cadavres mexicains et beaucoup de promesses. Les alliés Tlaxcalecs ne se privèrent pas d'ailleurs de piller les alliés de Tezcuco à leur retour dans leur foyer. Ce qui permet de penser que la discipline ne régnait pas parmi les auxiliaires ou que Cortez laissait faire par politique.

Les soldats castillans furent plus difficiles à contenter. Ils voulaient de l'or et les résultats du partage leur parurent maigres. On disait bien que Guitamoczin avait fait jeter son trésor dans la lagune, mais les soldats pensèrent que Cortez en avait jeté bien plus dans ses coffres. Ils avaient coutume de dire qu'ils étaient « non pas des conquérants, mais les conquis de Cortez ».

Qu'y eut-il de vrai? Cortez se défendit toujours de cette accusation. La conquête d'une ville en ruine avait moins rapporté qu'il n'avait supposé. Le quint de l'empereur prélevé, il ne restait plus grand'chose. Ce qui est certain, c'est qu'il s'attribua sinon une

bonne partie du butin, du moins des biens fort considérables et qu'il vécut désormais comme un autocrate, ses compagnons disaient un « satrape ».
Il avait fait célébrer sa victoire par un grand repas où furent apportées les victuailles qui venaient des Antilles. Ceci démontre tout au moins que le commerce était devenu florissant et permettait d'exporter au loin les produits de la culture et de l'élevage des îles.

Réaction indigène et extension de la conquête.

Après deux années de luttes extraordinaires (août 1519-août 1521) où la victoire changea parfois de camp, Cortez s'était rendu maître de Tenochtitlan. Il avait substitué le règne du roi d'Espagne à celui du tlatouani et s'était fait déclarer le représentant tout-puissant du roi. Mais il ne possédait guère que la Capitale et la route d'étapes qui menait de la Vera Cruz au plateau avec les villes adjacentes. Encore le régime de certaines, comme Tlaxcala, n'était-il pas bien nettement défini.

Il entreprit, aussitôt après la prise de la capitale, de se rendre maître des provinces qui avaient formé l'empire aztec. Il avait pour cela deux motifs : augmenter sa conquête, pousser jusqu'aux régions des mines et surtout occuper ses soldats. Il entendait leurs murmures et ne parvenait pas à rassasier les appétits qu'il avait d'ailleurs allumés.

Placé à Tenochtitlan au cœur du pays, il pouvait faire rayonner en tous sens ses colonnes. Il avait de bons motifs d'ailleurs pour se presser. L'expédition

de Narvaez lui avait montré le péril, il savait que d'autres expéditions espagnoles se préparaient et il pouvait toujours craindre les concurrents. Posséder la côte du golfe du Mexique c'était leur fermer la voie et d'ailleurs les régions « calientes » étaient alors les plus riches de l'ex-empire.

Les régions du nord et de l'ouest étaient renommées pour la richesse de leurs gisements de métaux précieux et la renommée même y appelait les conquérants. Le chef du Michoacau avait envoyé, aussitôt après la chute de Tenochtitlan, une ambassade au vainqueur pour l'inciter à recevoir sa soumission et à venir occuper ses territoires.

L'offre faisait trop bien l'affaire de Cortez pour qu'il s'y refusa. Il envoya Olid qui traita sans toutefois imposer par les armes la puissance espagnole dans ce pays difficile et jusque là indépendant.

Sandoval, le meilleur lieutenant de Cortez fut chargé de pacifier définitivement la région qui s'étendait au sud de la route de la Vera Cruz. Il longea les côtes vers l'Est, y fonda les villes de Medellin et Espirite Santo. Alvarado alla vers Tehuantepec et l'état d'Oaxaca. Cortez lui-même dirigea en 1522 une expédition vers le Panuco, où il espérait trouver un bon port, rapproché des îles espagnoles.

En 1523, les colonnes poussèrent jusqu'au Tabasco avec Godoy et vers Xocimuscoanu avec Alvarado.

En 1524, Cortez entama les conquêtes plus lointaines vers le Honduras. Nous y reviendrons. Toutes ces expéditions, à part quelques échauffourées ne rencontrèrent presque aucune résistance des provinces, détachées brusquement de l'empire, habituées à en recevoir les ordres. Tout à coup livrées à elles-mêmes, elles se plièrent à la volonté du nouveau

maître sans grande difficulté. Les autres, effrayées du sort de l'empire aztec, qui représentait naguère la plus grande force de la région, n'osèrent pas affronter ceux qui l'avaient détruit.

La réaction si vigoureuse des derniers tlatouanis cessa avec leur disparition. Il est intéressant de chercher à évaluer cette réaction pour jauger le mérite des conquérants et le comparer, tout en tenant compte des différences de lieux et d'époque avec nos expéditions coloniales modernes.

Réaction indigène à la conquête.

Ixtlilxochill (57) nous dit que la nouvelle de l'arrivée des blancs fut apportée par des marchands qui revenaient des foires d'Alua et de Champoton. Celle de l'expédition de Cortez serait parvenue à Tenochtitlan en 24 heures.

Ce passage semblerait indiquer que les maîtres du Mexique ne connurent rien des événements qui de 1492 à 1517 s'étaient passés dans les îles des Grandes Antilles.

Nous sommes fort mal renseignés sur ces sujets. Les conquérants ne prirent pas la peine de se livrer à de telles enquêtes. Les religieux qui les suivirent ne s'intéressèrent nullement aux racontars des indigènes. Ils détruisirent même tout ce qui aujourd'hui pourrait nous aider. Plus tard les indigènes n'osèrent plus parler ou cherchèrent à tromper les blancs. Il ne nous reste donc que les déductions à tirer des événements eux-mêmes.

Peut-on croire que les grands chefs du Mexique ou du Yucatan n'eurent pas vent des premiers naufra-

ges sur les côtes mêmes du Yucatan, comme celui d'Aguilar en 1511, ou des voyages qui se succédèrent le long des côtes du Honduras et des tentatives d'établissement de Colomb et des autres au Costa Rica. Peut-on penser que les gardes-côtes si bien renseignés en général et les nombreux marchands qui trafiquaient dans ces régions n'aient rien vu et rien rapporté.

Le fait de l'arrivée d'êtres aussi extraordinaires, aussi redoutables, dans le voisinage, a-t-il pu rester ignoré pendant près de 25 ans (1492-1517), alors que nous savons que les communications commerciales étaient si actives et que les Espagnols croisaient en tous sens entre les Grandes Antilles, le Darien, et la côte même de l'Amérique centrale.

Tous les auteurs anciens nous parlent de légendes, de présages qui effrayèrent l'esprit de Moteczuma. On les retrouve sous une forme un peu différente au Pérou. Elles annonçaient la venue ou le retour d'hommes barbus[1], venant de la mer, qui allaient causer des désastres. Si elles ne furent pas faites après coup, ne sont-elles pas précisément le reflet des rapports des gardiens des côtes sur l'arrivée des blancs.

Ces rapports, qui eussent effrayé la population, furent sans doute tenus secrets par les chefs et les prêtres aztecs et prirent, quand ils transpirèrent, la forme de prédictions mystérieuses. Notre ignorance à leur égard ne provient-elle pas de la perte des documents consécutive à la conquête.

Quoi qu'il en soit, nous savons par d'autres sources que Moteczuma avait une police trop bien faite pour ignorer longtemps le passage le long des côtes

1. Allusion à la légende de Quetzalcoalt qu'on représentait avec une barbe, chose anormale dans la région.

de son empire des expéditions de Cordoba et de Grizalva. Les combats mêmes qui se livrèrent du côté du Yucatan durent lui montrer la grandeur du péril.

Il est vrai que les apparitions des Espagnols à ce moment furent rapides et leurs séjours éphémères. Le tlataouni eut peut-être l'espoir que le danger était passé et que les étrangers resteraient sur mer sans oser débarquer et encore moins pénétrer sur ses territoires.

Il dut cependant prendre quelques mesures de protection. Les luttes qu'eurent à soutenir, sur la côte même, les capitaines et Cortez lui-même dès leur débarquement en sont des preuves. La côte était trop longue au reste pour pouvoir être interdite. Si elle était gardée, la trahison des sujets mal soumis, l'ouvrit au premier choc. Les chroniqueurs nous disent que : «Les majordomes et les capitaines de Moteczuma qui habitaient les côtes se réunirent et se demandèrent s'il serait opportun d'aller au plus tôt en porter la nouvelle au roi ». Il s'agissait des Espagnols de Cordoba. « Pour mieux rendre compte, il serait bon que nous nous rendions auprès de ces gens pour voir de nos yeux ce qui se passe... ». A l'arrivée de Cortez : « Dès que la flotte fut signalée, les Mexicains vinrent en toute hâte en donner nouvelle au grand Moteczuma avec tous les détails y ayant trait ».

Chaque jour des messagers allaient et venaient, apportant au grand roi les détails de ce qui s'était passé.

On peut juger par ces extraits que la côte était bien surveillée. Nous savons aussi que les marchands étaient de bons agents d'information et nous ne pouvons douter que Moteczuma n'ait connu bien

à l'avance le péril. Il pensa d'abord à s'enfuir et ses « nécromanciens » furent de l'avis qu'il se cachât.

Mais le tlataouni était brave, il pensa qu'un tel acte serait indigne et résolut d'interdire son territoire, d'attendre et de mourir si besoin était en le défendant.

Dès les premiers contacts avec les blancs descendus sur le continent, les Indiens semblent avoir eu l'impression, peut-être en partie mystique, qu'ils se trouvaient en présence d'êtres supérieurs, des surhommes, montés sur des monstres (on ne connaissait ni cheval, ni même de bovins au Mexique à l'époque). Etres puissants dont les armes semaient la mort au loin avec un bruit de tonnerre, couverts de cuirasses de métal plus dur que le cuivre.

Moteczuma, devant des puissances aussi mystérieuses et formidables, chercha à agir, non en souverain courroucé, mais en politique habile. Il chercha à éloigner ces êtres en les comblant de cadeaux et surtout, parmi ces cadeaux, de ce qui leur semblait particulièrement cher, l'or et les pierreries.

Il avait affaire à trop forte partie pour s'en débarrasser à si bon compte. Cortez, très supérieur à la plupart de ses compatriotes, joua un jeu plus serré encore. Il passa outre aux interdictions du tlataouni, tout en essayant de ne point le dresser contre sa poignée d'hommes. Il accepta des cadeaux mais n'en continua pas moins à s'avancer dans les terres. Il ne savait trop à quelle force il allait se buter, aussi n'usa-t-il de violence qu'à son corps défendant. Il causa, chercha à amuser l'ennemi, pendant qu'il acquérait la connaissance des forces et de l'état politique du pays.

Moteczuma suivit le jeu de loin. Il mesura la force réelle et la force mystique de ces êtres que ses sujets

appelaient « teules », héros, demi-dieux. Il devina le travail de celui qui les conduisait et qui avait trouvé de son côté le défaut de la cuirasse de cet empire basé sur la terreur et maintenu de même.

Quelque curiosité aussi peut-être. Il autorisa enfin, ne pouvant mieux faire, Cortez à venir le visiter dans sa capitale. Il était perdu dès lors. Il avait un adversaire trop astucieux et trop peu scrupuleux pour en sortir désormais de son propre gré. Moteczuma était indien, il chercha à ruser. Il dissimula, accueillit galamment les Castillans, leur offrit un de ses palais comme quartier et il chercha en sous-main à soulever le pays derrière cette poignée d'hommes dont on ne connaissait ni la patrie, ni les attaches.

Avec le temps, les contacts se multiplièrent au désavantage des Espagnols, Moteczuma et son peuple acquirent bien vite la notion que ces « teules » n'étaient que des humains. Que ces humains avaient des passions et n'étaient pas toujours d'accord entre eux. Que les chevaux n'étaient pas beaucoup plus difficiles à tuer que les cerfs.

Quand l'expédition de Narvaez s'approcha des côtes, Moteczuma, bien informé par son service de renseignements, entrevit les querelles des étrangers. Avec une finesse remarquable, il chercha à les exploiter, retournant ainsi le propre jeu de Cortez. Il envoya des émissaires à Narvaez et lui promit son assistance contre Cortez. En même temps, avec un machiavélisme accompli, il comblait Cortez de prévenances et de belles promesses.

Cortez vit clair dans toute cette politique. Il semble bien avoir eu des intelligences parmi les conseillers immédiat du tlataouni. Narvaez fut vaincu presque sans combat, sa troupe vint renforcer l'armée de

Cortez et Moteczuma se trouva fort compromis. Déjà prisonnier à titre d'otage, il devint suspect. Suspect aussi à son propre peuple de guerriers orgueilleux qui n'acceptaient pas la déchéance et l'accusaient de faiblesse, voire de trahison.

Le peuple connaissait maintenant les « teules ». Certains tombés aux mains des Aztecs dans les échauffourées, avaient été sacrifiés sur le téocali comme les esclaves et les ennemis indigènes vaincus. C'étaient de simples hommes et peu nombreux. Leur principale force, qui avait causé tant de terreurs au début, les chevaux, étaient des êtres qu'on pouvait tuer, faire tomber dans les chausses-trappes, empêtrer dans les abattis, abattre à coups de flèches et même d'épée. Tous les guerriers blancs n'étaient pas des héros. Ils avaient un faible marqué pour l'or, les pierreries et les femmes. Leur loi était dure et brutale, leurs appétits féroces. De plus, ils cherchaient à imposer une religion nouvelle et à détruire celle du dieu tutélaire de la cité, dont la protection avait assuré à la tribu aztèque l'empire d'une immense région.

On pouvait vaincre ces étrangers par la famine et même de haute lutte. Noyés dans la masse des guerriers, on pouvait les exterminer et cette différence d'effectifs rendait courage à ceux qui, dans les premiers jours, avaient été étonnés par les armes nouvelles et la puissance de choc de ces guerriers barbus. La « nuit triste » vit de bien près la fin du beau rêve de Cortez.

Les adversaires furent d'ailleurs dignes les uns des autres. Si les Espagnols avaient des qualités militaires fort sérieuses, une audace vraiment prodigieuse, on ne peut nier que les Indigènes déployèrent

une constance, un courage admirables dans une lutte inégale contre des guerriers si supérieurs en armement et en connaissance de l'art de la guerre. Ils rachetèrent les défauts inhérents à une civilisation trop primitive par des vertus militaires et civiques, auxquelles les Espagnols ne marchandèrent pas les louanges. Leur bravoure fut presque surhumaine. Fanatisés par la justice de leur cause, par la gloire de leur passé, par l'amour de leur religion, les Aztecs dépassèrent les plus beaux exemples de l'antiquité, voire de nos temps.

Au moment de la première révolte de Tenochtitlan, treize pièces d'artillerie espagnole, tirèrent sur la foule « qui n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Après chaque décharge les vides se remplissaient comme par enchantement ». «Nous leur faisions beaucoup de mal et nombre des leurs mouraient chaque jour, mais ils étaient résolus à mourir tous pour en finir avec nous (29) ».

Moteczuma disparu, les Aztecs élurent après le court interrègne d'un personnage incapable, le vrai héros de la résistance, Guitamoczin. Il était difficile de prendre le pouvoir dans de plus dramatiques circonstances.

Les Espagnols, chassés dans la « nuit triste » de la capitale, s'étaient reformés à Tlaxcala. Pourquoi les Aztecs ne purent-ils pas achever cette poignée de gens démoralisés, sans artillerie, sans vivres? C'est sans doute grâce à l'attitude des alliés Tlaxcalecs et Cholultecs. Ces alliés, bien qu'ils n'eussent peut-être pas un penchant trop prononcé pour les étrangers agissaient par haine des Aztecs. Ils sentaient bien qu'ils avaient désormais partie liée et que la destruction de ces étrangers n'aurait pour résultat que d'entraîner la leur propre.

Les Espagnols étaient commandés par un chef aucacieux et fort politique. Il avait en quelques jours remonté le moral des siens et la foi de ses alliés. La haine que les Aztecs avaient semée était plus forte que le sentiment de race. Les Aztecs payèrent alors leur politique de sang. Les peuples vinrent peu à peu aux Espagnols. Les voisins de la lagune seuls restèrent fidèles à la triplice jusqu'à la dernière heure.
On peut juger de la colère des populations soumises depuis plus d'un siècle aux razzias de tous genres des Aztecs par les cris que poussèrent les habitants de Chalco, au passage de prisonniers aztecs emmenés par les Espagnols : « Mort à cette race terrible, à cette race de cœurs enragés ! »

Les communications et le commerce avec la côte se trouvèrent coupés, les approvisionnements de plus en plus difficiles dans la ville ou de nombreux réfugiés augmentaient les besoins. Cortez, après avoir assuré ses propres communications et reçu quelques renforts, avait repris l'offensive. Il avait d'abord détruit quelques garnisons isolées, puis il avait reparu sur les rives de la lagune. Il y avait lancé des navires auxquels ne pouvaient résister les faibles canoës des indigènes et il tenait maintenant la place étroitement bloquée par terre, où il avait coupé les digues et par eau, dernière voie ouverte aux assiégés. Bientôt, Cortez ayant fait couper les aqueducs, l'eau potable manqua.

Guitamoczin ne désespéra pas. Il insuffla à ses guerriers et à tout son peuple un courage indomptable. Bernal Diaz, compagnon de Cortez, nous dit qu'après les premières semaines du siège, alors que le blocus commençait à faire sentir durement ses effets, que « la meute hurlante » des alliés venait dé-

truire morceau par morceau la cité, les Tenochtitlecs « luttaient avec une telle ardeur qu'on eut dit que la guerre venait de commencer ».

Guitamoczin avait décidé la résistance à outrance, son peuple le suivit, parce qu'il était l'expression de l'âme aztèque, dévouée à ses dieux et fière de son histoire. Il avait deviné la tyrannie future des vainqueurs, l'asservissement et la fin de sa race. Il avait voulu lutter, il resta debout au milieu de son peuple mourant sans faiblesse, «une longue file de gens, si maigres, si sales, si jaunes, si infects que c'était vraiment pitié de les voir », ainsi parle le vainqueur B. Diaz, des rares survivants.

Pris à bout de force et mené devant Cortez, le tlataouni n'eut pas une défaillance : « J'ai fait ce que je devais pour la défense de ma ville et de mes sujets, faire davantage m'est impossible, puisque enfin la force m'amène prisonnier devant toi, prends ce poignard que tu portes à la ceinture et tue-moi ». Ce furent, c'est le vainqueur lui-même qui les rapporte, les paroles du vaincu. Le théâtre antique n'a pas de paroles plus émouvantes.

Et le peuple valait le chef. Diaz nous dit « il n'y eut certainement jamais dans le monde, un peuple qui ait eu tant à souffrir de la faim, de la soif et des combats sans trêve ». Ce peuple ne se rendit qu'après avoir épuisé toutes ses ressources et avoir cherché à faire fuir son chef. Ce n'est pas là, la résistance brutale d'un peuple sauvage, mais bien un chant glorieux aux traditions et à l'indépendance nationale.

Cortez n'en comprit pas toute la grandeur. Comme s'il eut ressenti quelque amertume de la gloire de ce chef indien, il le traita comme un cacique de quelque tribu arriérée. Il traîna Guitamoczin derrière

son char, parmi ses musiciens et ses femmes, dans son cortège de « satrape » et le fit assassiner lors de son voyage du Yucatan sous prétexte d'intrigues contre sa sûreté.

« O Capitaine Malinche[1], depuis longtemps je te comprenais et je connaissais la fausseté de tes paroles... que ton Dieu t'en demande compte », tels furent les reproches de Guitamoczin à l'heure de sa mort. Reproches qui montrent que ce chef avait la pénétration de vues et l'esprit politique d'un chef.

La réaction indigène fut, en résumé, marquée d'étonnement au début, bien explicable par l'apparition inattendue d'hommes étrangers et supérieurs en moyens matériels. Puis elle se transforma en une reprise que couronna la grande victoire de la « nuit triste » et par la suite vint une agonie où ce peuple héroïque resta debout sans demander grâce à un vainqueur prêt à l'accorder.

Extension de la conquête.

Cortez, maître de Mexico au mois d'août 1521, avait vaincu la seule puissance militaire capable de lui opposer une résistance sérieuse sur le continent américain. Il allait désormais chercher à asseoir sa conquête, à l'élargir, à la rendre légale, autrement dit à créer une colonie, dont il entendait d'ailleurs bien rester le chef.

Pour asseoir sa conquête, Cortez chercha à améliorer ses voies de communication, ses ports qui re-

1. Ces Indiens donnaient ce nom à Cortez.

liait la nouvelle Colonie, « la Nouvelle-Espagne » aux bases de St-Domingue, à en utiliser bientôt d'autres sur le Pacifique et à créer une capitale.

Il eut le tort de reprendre le site de l'ancienne capitale aztèque Tenochtitlan qui s'appellera désormais « Mexico ». Le site aztec n'avait point été le résultat d'un choix volontaire et bien des inconvénients en résultaient, difficultés de construction, étroitesse des terrains disponibles, manque d'eau potable, inondations, maladies, etc.. Cortez avait le choix parmi les nombreux emplacements en terre ferme, on ne peut concevoir ce qui l'attira, en dehors du passé dont il se considérait en quelque sorte comme l'héritier, à placer sa nouvelle capitale sur ces îlots de boue.

L'édification de la ville espagnole coûta fort cher et fut toujoursgênée, même par la suite, par les mauvaises conditions locales.

Le mouvement d'extension s'était ralenti pendant les opérations, sans toutefois jamais cesser d'une façon absolue. Cortez, reprenant sa méthode, montra, dès qu'il fut possible une grande activité. De 1521 à 1535, moment où la conquête du Pérou va agrandir démesurément les possessions espagnoles, la Nouvelle-Espagne s'étendra des bords de la lagune de Texcuco sur tout le Mexique actuel, augmenté d'une bonne partie du Honduras, du Guatemala et même du Nicaragua.

De nombreuses expéditions furent lancées dans toutes les directions pour y recueillir les soumissions ou contraindre les rebelles à l'obéissance à l'Empereur.

A part quelques échauffourées, la résistance fut presque nulle. Aucune tribu n'osa affronter la puis-

sance qui avait abattu l'empire aztec. Elle refroidissait les courages par sa valeur et maintenant par ses effectifs mêmes. Les Espagnols, en effet, affluaient des îles ou de la métropole et les alliés ne manquaient pas. Toutefois, soit par suite des difficultés du climat ou du terrain, certaines peuplades restèrent à peu près indépendantes, se contentant de payer plus ou moins régulièrement les impôts, comme les Mayas de la côte orientale du Yucatan, les Yacquis ou les Tarascans des montagnes du nord-ouest, certaines tribus zapotèques du Sud.

Nous avons déjà vu que Cortez avait poussé dès le début des colonnes sur la côte du golfe du Mexique soit vers le Nord dans la rirection du Panuco, soit vers le Sud vers le Yucatan. Il avait compris que les ports qu'il avait utilisés jusqu'alors étaient mauvais et seraient insuffisants pour son énorme conquête. Malheureusement la côte ne lui en offrit aucun réellement bon et ce fut toujours un des côtés faibles de la colonie.

Nous avons vu aussi la soumission du chef du Michoacan qui attira les Espagnols vers la côte du Pacifique. Ce mouvement prit plus d'ampleur. Cortez fit reconnaître et occuper les états du Tepic, d'Oaxaca et Guerrero. Il y fonda le port d'Acapulco par où il comptait bien continuer ses conquêtes vers les îles des Epices. Ces îles de l'Océanie restaient, en un curieux mirage, l'objectif que la grandeur des résultats obtenus sur le continent ne parvenait pas à oblitérer.

Sur la même côte du Pacifique et dans la direction du Nord-Ouest, Cortez fit partir et conduisit lui-même des expéditions, en général malheureuses parce que mal organisées. Ces expéditions reconnurent les

côtes du golfe de Californie, de la Basse-Californie et des Etats-Unis jusqu'à hauteur de l'actuelle San Francisco. Une première colonisation s'y installa dont la conséquence fut la conquête de la région des Pueblos et l'établissement des Espagnols dans les Etats du Sud-Ouest de l'Amérique du Nord.

Dans cette même région, mais plus à l'est, les Espagnols partis du Tamaulipas et des Pueblos pénétrèrent dans la vallée du Mississippi et rejoignirent leurs compatriotes établis en Floride.

La plus grande expédition fut celle qui porta Cortez et les Espagnols à la conquête du Yucatan et à la liaison dans le Honduras avec les expéditions envoyées par le rives des deux océans de la base du Darien.

Avila, gouverneur du Darien, avait continué sa poussée. Du Darien il avait poussé des établissements sur les deux côtes du Panama. Au Nord, ses envoyés avaient gagné peu à peu la côte du Costa Rica et du Nicaragua, à la recherche de bons ports, de mines d'or et de pêcheries de perles. Ils atteignaient le fond du golfe du Honduras dans le temps où y arrivait, par la côte du Yucatan, les lieutenants de Cortez.

Il devait en résulter un conflit aggravé encore par l'apparition de nouveaux aventuriers venus par les rives du Pacifique. Les Espagnols en vinrent aux mains et leur différend ne fut réglé que par le voyage de Cortez. Si ce voyage eut de fâcheuses répercussions pour le Mexique même, il permit de régler les affaires du Honduras.

Ce voyage fut un grand événement. Il fut comme cela se produisit si généralement à l'époque, entrepris sans préparation, simplement pour aller à la recherche d'une expédition envoyée au Honduras et dont on n'avait plus de nouvelles.

L'itinéraire devait suivre la route des marchands mexicains, jalonnée par des lieux de refuges, des « hotelleries » disent les chroniqueurs et c'était tout. Au début quelques navires le suivirent le long des côtes, on ne savait pas encore à cette époque si le Yucatan était une île ou une presqu'île et si un bras de mer le reliait par la lagune de Terminos au golfe du Honduras. Cortez ne semble pas avoir prévu les difficultés de la route coupée de forêts, de marécages et ensuite de montagnes difficiles. Il partit avec une suite nombreuse que ses compagnons appelèrent une cour de satrape, avec des musiciens, des dames, dont la fameuse dona Marina. Il traînait les chefs vaincus, Guitamoczin et d'autres, des services nombreux et des troupes mixtes. C'est dans un tel équipage qu'en octobre 1524, Cortez quittant la côte du golfe du Mexique, et s'enfonça dans la vallée malsaine de l'Usumacinta.

Il passa près de nombreuses villes mayas mais n'en aperçut pas ou tout au moins ne parut pas en avoir vu la beauté et la grandeur et il faillit payer fort cher son insouciante inorganisation. Une grande partie des auxiliaires indiens périrent et bon nombre de soldats espagnols. La marche fut d'une lenteur redoutable dans des conditions extrêmement difficiles. C'est en cours de route, qu'alarmé par le bruit de conspiration, il fit pendre Guitamoczin et les autres chefs indigènes. Crime bien inutile et qui salit sa gloire.

La vraie conspiration avait lieu à Mexico, parmi ses créatures, parmi les officiers auxquels il avait laissé le pouvoir et la charge de l'administration en son absence. A vrai dire il avait compté rester moins longtemps absent, pensant ne faire qu'une sorte de promenade.

Arrivé avec mille difficultés au Honduras, il y rétablit l'ordre, mais il perdit son temps à jouer au petit colonisateur tandis que les choses allaient de mal en pis à Mexico. Le bruit de son difficile voyage et même de sa mort y circulait. Bruit accueilli semble-t-il avec quelque plaisir par les Espagnols chargés de la direction des affaires.

Les résultats du voyage furent insignifiants au point de vue géographique. Au point de vue politique, il calma les querelles entre ses partisans et ceux du Gouverneur du Darien et bientôt la contrée se peupla. Une chaîne d'établissements relia la Nouvelle-Espagne et la Terre ferme.

Cortez rentra à Mexico en avril 1526 après un an et demi d'absence. La secousse qui s'était produite durant ce temps ébranla l'édifice qu'il avait élevé et l'on en verra les répercussions si fâcheuses pour sa propre situation.

Toutefois, la route qu'il avait ouverte mena à la conquête du Yucatan qui acheva la main mise de l'Espagne sur l'Amérique centrale. Ce fut l'œuvre des deux Montejo, père et fils, à partir de 1526. Le père, ancien alcade de la Vera Cruz pour Cortez fut nommé adelantado du Yucatan dont il entreprit la conquête. Il y entra avec 500 homme. Après quelque succès, il put pénétrer dans le pays par la côte orientale, par face de l'île de Cozumel. C'est au cours de cette expédition et à l'intérieur de la presqu'île qu'il voulut délivrer un Espagnol naufragé en 1911 avec l'interprète Aguilar et fait prisonnier par les Mayas. Cet espagnol, nommé Gonzalo, était devenu le chef d'une tribu. Il s'était si bien naturalisé, qu'il refusa de suivre ses compatriotes, préférant la vie libre et sa charge à leur discipline.

L'opération de Montejo fut gênée par les départs pour le Pérou. Les recruteurs de Pizarro lui débauchaient ses hommes et bientôt Montejo se trouva presque seul. Ce dont les Mayas profitèrent pour se révolter et chasser Montejo, qui dut se réfugier à Mexico. Son fils reprit son œuvre et y réussit. Il fonda Merida, conquit le Campêche et la plus grande partie, mais non tout le territoire. La situation n'y fut pas d'ailleurs toujours très assurée, de violentes révoltes se produisirent, suivies de répressions cruelles et, au total, le Campêche seul fut réellement colonisé.

Plus au Sud, le Guatemala, le Nicaragua et la Terre Ferme[1] ne cessèrent de se peupler. C'est de là que partirent les contingents qui allèrent grossir les armées de Pizarro. Le Darien lui même s'étendit. Les Espagnols pénétrèrent dans la Colombie et le Venezuela où se fonda bientôt le Nouveau Royaume de Grenade. Nous verrons plus tard dans un chapitre spécial la fin de cette extension à laquelle la conquête du Pérou donna tout d'un coup une énorme étendue.

Organisation des Colonies.

Ayant ainsi assuré puis étendu son œuvre, Cortez dut songer à administrer. Il se trouva de suite en lutte avec les pouvoirs coloniaux précédemment établis à St-Domingue. Ces pouvoirs prétendaient bien garder la haute main sur les affaires, appuyés d'ailleurs par les intrigants de la Cour et les mécontents à qui les allures du conquérant avaient déplu.

1. La province de Terre Ferme s'étendait sur la partie septentrionale de l'actuelle Colombie.

Mais par la force des choses, les dimensions de la nouvelle conquête devinrent rapidement si considérables que le centre de gravité de la puissance espagnole de l'Amérique Centrale se déplaça vers l'ouest. L'autorité de l'audience de St-Domingue diminua en proportion de l'accroissement de la Nouvelle-Espagne. D'ailleurs, pas plus que la Surintendance elle n'avait su imprimer une direction maîtresse. Les gouverneurs gouvernaient à peu près à leur guise, Velasquez à Cuba, Garay à la Jamaïque administraient sans méthode, Davila montrait de meilleures qualités au Darien, mais sa colonie n'avait pas, directement tout au moins, une grande importance.

L'audience devait plus tard se transporter à Mexico, quand déclina la grandeur de Cortez. Il s'en créa une autre, dite « des confins » à Gracias à Dios dont les pouvoirs s'étendaient sur le Nicaragua et le Guatemala.

Cortez affecta au début de ne point connaître les robins de l'audience et s'efforça de correspondre directement avec le roi. Celui-ci ne suivit que difficilement ce jeu. Entouré de favoris et incapable de comprendre les questions coloniales, Charles-Quint réédita les erreurs de son père. Ne sachant voir la grandeur de l'œuvre du grand capitaine il le laissa attaquer par tous les petits intrigants. Cortez eut parfois de rudes ripostes, mais il succomba finalement.

Il faut d'ailleurs avouer que son administration ne fut pas toujours digne de son œuvre militaire, qu'elle causa des mécomptes et des révoltes dues à l'oubli des services rendus, à l'incompréhension de la civilisation des indigènes et aux énormes appétits des conquérants et du trésor toujours vide de la métropole.

La façon dont les conquérants, désormais maîtres incontestés du pays, traitèrent les indigènes fut la cause prédominante d'un état de haine et de révolte sourde qui dura trois siècles. Ne connaissant plus de frein, maîtres absolus sur leurs terres, les soldats transformés en colons abusèrent sans scrupule et traitèrent l'indigène avec une cruauté qui révolta certains esprits même du temps qui suivit la conquête.

C'est alors que réapparut la grande figure de Las Casas. Apôtre d'une cause humanitaire admirable, qu'il ne sut malheureusement ajuster ni à l'époque ni aux conditions spéciales qu'entraînait la conquête.

Les conquérants du XVIe siècle ne pouvaient comprendre une mentalité que nous commençons seulement à admettre au XXe. Las Casas, nous l'avons dit, s'était fait le champion des Indiens contre l'inhumanité des conquérants. Il essaya d'imposer à leur brutalité le respect d'hommes, moins évolués peut-être, mais dignes de vivre libres et heureux dans leur pays, où en somme ils avaient atteint un degré de civilisation assez élevé.

Malheureusement, il mit dans l'application de sa thèse trop d'absolutisme et pas assez de politique. Son caractère altier et la violence même de ses actions nuisirent à la cause si honorable. Il empêcha trop souvent le développement de la colonisation et sema la guerre civile dans ces établissements fondés de trop fraîche date.

Les conquérants, mal ou pas payés par le souverain ou son représentant, oubliés trop souvent après de dures fatigues, sous des climats aussi meurtriers que l'ennemi, ne recevaient d'autre récompense, en général, que des terres plus ou moins incultes et les

villages d'indigènes qui y vivaient. Il fallait les faire produire. Ceci nécessitait soit une mise de fonds qu'ils ne possédaient pas, soit un travail non rémunéré de la part de ces indigènes. Cet esclavage plus ou moins avoué était au début une nécessité à cette époque. Il pouvait s'adoucir à la longue et se rapprocher de l'état de ces mêmes indigènes sous le régime des Aztecs. C'est faute d'avoir compris ce mécanisme, que Las Casas causa de grands ravages, tout en croyant bien faire et échoua finalement.

Les Indigènes ne mettaient d'ailleurs aucune bonne volonté à servir des maîtres trop souvent brutaux et ignares. Ils préféraient se réfugier près des membres du clergé ou les fondations religieuses qui les protégeaient et leur demandaient moins d'effort.

Même dans ce clergé, tous ne partageaient pas la thèse de Las Casas. Témoin ce réquisitoire du P. Ortiz que rapporte P. Martyr : « Les Indiens mangent de la chair humaine, ils aiment être nus, ils sont menteurs, imprévoyants, ingrats, ivrognes, brutaux, traîtres, cruels, ils mangent des poux *sans les faire cuire*, ne pratiquent aucun art et ne veulent pas de la religion ».

Ce tableau, s'il est vrai, et il semble l'être en plusieurs points, montre que la conquête avait eu une action déprimante sur les Indigènes. Si l'on y reconnaît quelques traits signalés par le P. Sahagun, on n'y trouve plus trace des vertus que ce Père leur attribuait. Il les connaissait bien pour avoir longtemps vécu parmi eux. Les Indigènes n'avaient pas accepté la religion, nous en avons montré déjà les raisons. Ajouter cette phrase de l'un d'eux qu'un moine exhortait à mourir religieusement : « Dans votre paradis y a-t-il des Espagnols? » — « Certes ». — « Alors je préfère mourir païen ».

Que les Toltecs et les Aztecs n'aient plus pratiqué les arts, et qu'ils aient paru ignares, c'est que le régime espagnol les avaient contraints à une vie si misérable que leur pensée n'avait plus l'envol d'avant la conquête, ou que les Espagnols les en aient empêché sous prétexte de « diableries ». La faute en revenait largement aux civilisés.

Pour que les idées de Las Casas eussent pu avoir quelque chance de succès, il aurait fallu une organisation rationnelle, une politique coloniale dont on n'avait pas même l'idée à cette époque. Il eut fallu créer chez l'indigène le désir d'une assimilation à une civilisation étrangère alors qu'on leur en donnait surtout le dégoût et l'effroi. Il a fallu des siècles pour les faire revenir de cette prévention, tous n'y sont pas encore arrivés aujourd'hui.

En administration, Cortez n'innova rien. Comme Colomb, comme les autres gouverneurs, Balboa peut-être excepté, il ne comprit pas l'administration coloniale. Il géra une conquête en y transposant simplement le schéma de l'administration métropolitaine.

Il resta chef militaire, nomma dans les villes, au nom du roi, des gouverneurs et des alcades qui représentèrent le pouvoir militaire, civil et judiciaire. Il distribua le pays, terre et habitants entre ses compagnons, ce qu'on appela les *repartimientos* ou *encomiendas*.

C'était la base du nouvel ordre. Une organisation aussi rudimentaire pouvait à la rigueur suffire pendant ou aussitôt après la période de conquête, mais elle ne pouvait plus convenir lorsque le régime de propriété, le commerce extérieur ou local allait se développer et créer de nouveaux étages sociaux. Cortez sentit bien que son organisation péchait, mais

il ne put ou ne voulut rien innover, peut-être parce qu'il ne s'y entendait point et qu'il pensait à part lui que chaque pas dans cette voie tendait à affaiblir ses pouvoirs. Les clameurs contre un régime où le chef détenait une toute puissance presque absolue aussi bien que les caisses du trésor, devinrent tellement fortes que le roi dut envoyer des commissaires. Ces fonctionnaires devaient enquêter sur la gérance de la justice et surtout sur l'emploi des fonds et au besoin devaient redresser les torts.

Cortez accueillit sans trop de répugnance apparente les divers magistrats qui lui furent ainsi envoyés. Encore que trop souvent, ces personnages, instruments des intrigants de la Cour, eussent cherché à l'évincer en oubliant les énormes services qu'il avait rendus.

A vrai dire, la situation malgré tout était encore peu assurée et Cortez se sentait fort de sa puissance militaire.

Ces magistrats prirent peu à peu plus d'importance et constituèrent la chaîne entre le pouvoir dictatorial du conquérant et les vice-rois.

Le premier fut Christobal de Tapia. Il ne marqua guère, Cortez le reçut avec honneurs mais intrigua habilement de son côté pour se débarrasser de ce rival. La chose était facile, l'enquêteur, mal au courant de la situation, ayant sans doute accumulé les erreurs. Cortez obtint en 1524, le Gouvernement définitif de la Nouvelle-Espagne. Il n'avait eu qu'à écrire au Roi que le seul bruit de la substitution de son pouvoir par celui de l'incapable Tapia causait déjà des troubles chez les Indigènes. Il est probable qu'elle en causait bien plus chez les propriétaires d'encomiendas.

Sous toutes ces intrigues on trouvait toujours l'évêque Fonseca, déjà si néfaste à la cause de Colomb. Son autorité était jusqu'alors basée moins sur une grande habileté politique ou sur une science très spéciale des affaires des Indes que sur les intrigues et les rapports des mécontents. Il s'en était pris successivement à tous les conquérants sans avoir d'ailleurs jamais fait ses preuves lui-même aux colonies. Il avait réussi à circonvenir le jeune empereur comme il l'avait fait pour le roi Ferdinand. Mais cette fois il avait affaire à un homme d'une autre trempe politique que Colomb. Le conquérant fit auprès du roi et en dehors de l'évêque un énergique plaidoyer. Il ne se fit pas faute de passer à la contre-attaque et d'accuser l'évêque « qui avait un tel intérêt dans l'affaire, qu'il empêchait nos réclamations de parvenir à V. M. »(4e lettre de Cortez). Jointe sans doute à une manœuvre de cour, l'accusation porta. Fonseca se vit refuser la Présidence du nouveau Conseil. Son protégé, l'ancien ami de Cortez, mais qui était devenu son ennemi depuis la conquête, Velasquez, gouverneur de Cuba, le suivit dans sa disgrâce.

On peut dire que la fin du régime de l'évêque de Burgos fut un bienfait pour les colonies. En 25 ans il avait nui à tous les gouverneurs coloniaux sans arriver à trouver une solution à aucun des problèmes qui s'étaient présentés.

Cortez avait gagné brillamment la partie. Il gouverna seul pendant un temps, mais sans changer ses méthodes. Il paraît avoir cherché appui sur les pouvoirs religieux. Avec ce zèle assez habituel à l'époque, il avait dès les premiers temps demandé au Pape d'envoyer des missionnaires. En 1524 il ramena 12 franciscains. Fort pieux, il chercha toujours à dé-

velopper le rôle de l'église mexicaine. Nous avons vu que souvent les membres du clergé durent calmer un zèle parfois intempestif.

Au civil, Cortez ne progressa guère. Sa politique financière semble avoir appelé de nombreuses critiques. Elles étaient probablement fondées. Il s'était taillé une magnifique propriété où de nombreux esclaves travaillaient à son profit. Il dirigeait à peu près sans contrôle la répartition du butin et du produit des impôts et ses compagnons l'accusèrent de faire des comptes dont la régularité semblait douteuse.

Dans la prospérité il oublia les belles prescriptions humanitaires qu'il avait si fort recommandées à ses soldats au début de la conquête. Il oublia même ses alliés et laissa peser sur la race indigène un joug d'une effroyable dureté.

En 1525, l'empereur, sous la pression des mécontents, des intrigants (au nombre desquels il faut malheureusement compter l'amiral, fils de Colomb, aussi incapable de gouverner que son père, mais beaucoup plus remuant) envoya un nouvel enquêteur, Luis de Ponce de Léon.

Ce Ponce paraît avoir été un homme de grand bon sens et d'intelligence. Il se rendit compte de l'œuvre immense du conquérant, et de ce qui lui manquait en administration. Peut-être, par une harmonieuse association de leurs efforts, eussent-ils pu construire une œuvre intéressante. Mais Ponce mourut rapidement des fièvres.

Il avait désigné pour le remplacer un homme beaucoup moins ouvert aux choses coloniales et physiquement usé, Aguilar. Il se mit vite en opposition avec Cortez, dont il eut au moins le talent de pren-

dre des idées sur l'extension de la colonie. Il mourut d'ailleurs bientôt en laissant ses pouvoirs à Estrada. On voit ainsi qu'il s'était créé à côté de Cortez un pouvoir civil permanent. Jusqu'alors, le conquérant avait conservé sa part au gouvernement, mais la situation était évidemment instable. La balance pencha bientôt du côté du pouvoir civil et un ordre de l'Empereur enleva toute participation à Cortez en nommant un Commissaire extraordinaire, La Cueva, chargé à nouveau d'informer contre lui. C'était toujours la même politique métropolitaine d'inconséquences, de petitesse de vues. On peut penser quelle pouvait être une administration où les pouvoirs passaient de mains en mains, où les chefs se soupçonnaient, où le roi intervenait tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre.

Estrada, trouvant la présence de Cortez trop gênante, le bannit de Mexico. Cortez n'attendit pas l'exécution de la sentence et s'embarqua pour l'Espagne où il alla pour la deuxième fois demander justice. Estrada comprit qu'il avait été trop loin. Il essaya en vain de retenir le héros après l'avoir si gravement offensé.

Cortez avait trop de caractère pour céder. Il arriva à Palos en mai 1528 et y rencontra l'autre futur con-conquérant de l'Amérique, Pizarro. Il se présenta à la Cour moins en suppliant qu'en vaillant homme et enleva la partie de haute main. Il fut nommé marquis del Valle, capitaine général de la Nouvelle-Espagne et de la Mer du Sud. Il épousa la nièce du duc de Bejar un des plus grands personnages de l'Espagne, ce qui lui donna une position très forte à la Cour même.

Il repartit pour le Mexique après ce grand mais

dernier succès. Il est curieux de retrouver tant de ressemblance entre sa carrière et celle de Colomb, lui aussi comblé d'honneur à la veille de sa disgrâce définitive.

Au moment où Cortez avait quitté la Nouvelle-Espagne, l'Audience royale avait essayé un escamotage politique. Elle avait abandonné St-Domingue considérée maintenant comme de peu d'importance et était venue s'installer, à Mexico, en l'absence du conquérant, en s'imposant à Estrada dont la position était fausse. Elle comprenait un Président et 4 auditeurs. Ce n'était qu'un organe judiciaire mais dont les attributions étaient si mal définies, qu'en réalité il pouvait se substituer au Gouvernement.

Le Président Guzman crut habile d'appuyer la politique d'Estrada. Il avait mal choisi son heure et il fut victime de cette sorte de journée des Dupes, du revirement qui se produisit à la Cour par la présence de Cortez. Il fut exilé dans le Jalisco au moment où Cortez rentrait en triomphe, et pouvait espérer une fin de carrière glorieuse et paisible dans sa conquête.

Son œuvre augmentait chaque jour d'importance. La Nouvelle-Espagne s'étendait maintenant des régions des Pueblos jusqu'à une ligne mal déterminée qui la séparait du gouvernement de Guatemala, Honduras et Nicaragua, dont le premier capitaine fut Pedro de Alvarado. Tout le terrain était exploré, la côte du Pacifique soumise, commençait à ouvrir ses ports, le commerce comme on le verra plus loin devenait florissant.

Cortez avait compté sans l'inconstance royale. A peine avait-il quitté l'Espagne que le siège de l'Empereur était repris par les intrigants qui s'é-

taient effacés pendant la visite du héros. Peut-être aussi, l'empereur ressentait-il quelque jalousie contre ce puissant sujet aux pouvoirs exorbitants. La Nouvelle-Espagne dont il connaissait maintenant la grandeur était plus grande que la vieille Espagne et ses ressources autrement considérables.

L'empereur imagina une solution mixte pour ne confier à Cortez qu'un rôle effacé sans lui retirer toutefois le fruit de sa gloire et sans priver la colonie d'un protecteur qu'on jugeait encore indispensable. Ce fut une sorte d'imitation de l'expérience des Flandres. Mendoza fut nommé vice-roi de la Nouvelle-Espagne avec Cortez comme capitaine général.

C'était en fait la substitution officielle cette fois d'un pouvoir civil, d'un officier royal, au pouvoir strictement militaire de la conquête. Son principal inconvénient était d'être encore une solution inopportune, ce n'était en aucune manière une administration coloniale.

Les vice-rois se contentèrent d'imiter purement et simplement l'administration métropolitaine sans chercher à l'adapter à la mentalité ni à la situation civile de l'indigène.

Celui-ci resta soumis sans accepter. La réaction si profondément enracinée fut longue à éclater, parce que l'indigène avait été surpris à un degré de civilisation trop arriéré dans le temps, parce que sa race avait été terriblement réduite en nombre, parce que toute velléité de libération même intellectuelle était sévèrement réprimée.

A partir de 1532, sous le régime nouveau, Cortez vécut retiré à Cornabaca, près de Mexico. Toute son activité se tourna vers les explorations nouvelles sur les côtes du Pacifique. C'est encore à lui que l'Es-

pagne dut les découvertes de la Californie. Mais au point de vue administratif son rôle était terminé.

Sa présence, bien qu'elle parut gênante au vice-roi, fut encore tolérée par suite des besoins de la colonie. Le pays ne paraissait pas encore assez pacifié à ce vice-roi mal rassuré. Cortez, chef admiré des soldats, capitaine habile et politique bien au courant des choses coloniales représentait une assurance contre le péril indigène.

Quand ce péril parut totalement évanoui, le vice-roi montra moins de ménagements. Il prit une telle attitude que le conquérant vieilli, désabusé, préféra abandonner le théâtre de ses exploits. Peut-être au point de vue politique valut-il mieux ainsi.

En 1540, Cortez rentra définitivement en Espagne, où il mourut en 1547, à 63 ans. Ses cendres furent ramenées à Tezcuco. On dit qu'à la révolution de libération elles furent renvoyées en Espagne.

A vrai dire, bien qu'il ait crié misère, il mourut riche, ainsi qu'en font foi les divers legs qu'il fit et l'éclat de sa maison.

Si son administration fut mauvaise, la faute ne lui en revenait pas exclusivement. L'Espagne lui dut une colonie immense, une position considérable dans le nouveau monde et c'était là un titre de gloire qui dut illuminer ses derniers jours. Le vieux lion eut encore un beau geste d'homme d'action au siège d'Alger où il avait suivi l'Empereur, puis il se retira avec la consolation de voir son œuvre immense et le roi d'Espagne maître souverain de ces empires, « où le Soleil ne se couchait jamais ». Pizarro son ex-lieutenant avait conquis le Pérou; Mendoza et Ayola, l'Argentine et le Paraguay; Valdivia le Chili, Benalcarar, le Venezuela; Maldonado le Sud-Ouest des actuels Etats-Unis.

Commerce après la conquête.

La conquête ne fut pas seulement une œuvre militaire. Comme il se produit toujours en question coloniale, le soldat fut suivi du mercanti, puis du commerçant. Cette loi générale ne subit pas d'exception au Mexique ni au Pérou, pas plus qu'au Brésil ou en Argentine. Un important mouvement commercial s'amorça entre la métropole et les îles d'abord, entre les différentes colonies ensuite. Les grandes escales furent St-Domingue, la Trinidad et Nombre de Dios, voisine de l'actuelle Colon. Au début les contrées conquises ou à conquérir ne fournissaient ni vivres ni aucune matière première nécessaire à la guerre. Il fallait tout importer d'Europe. Les produits locaux suffisaient tout juste aux habitants et pas toujours. Les soldats espagnols d'ailleurs n'aimaient pas toujours les produits exotiques.

Il en résulta un premier courant commercial comparable au commerce des mercantis de notre dernière guerre. Ces mercantis et les colons qui survinrent ou bien les premiers soldats qui s'établirent cherchèrent à vivre sur la terre. Mais cette terre ne fournit point de longtemps toutes les choses nécessaires, les produits tissés, les cuirs, les armes, les meubles. Pour satisfaire aux désirs ou aux besoins des colons, il fallut lancer un commerce d'exportation auquel correspondit un commerce de retour.

Les indigènes n'achetaient guère, pour bien des raisons, les produits européens, mais ils travaillaient et produisaient. Les mines et les pêcheries de perles rendirent beaucoup, le bois, et bientôt la canne à sucre, un peu plus tard les peaux, devinrent des ob-

jets d'échanges fort rémunérateurs. Rien d'étonnant dès lors que la marine de cabotage locale se développât rapidement. Le pirate anglais Drake raconte qu'en 1573, en une seule année, 200 frégates dont la moitié au moins jaugeaient 10 tonnes, naviguaient entre Nombre de Dios et Carthagène, c'est-à-dire dans le fond de la mer des Caraïbes. Ce chiffre permet de juger de ce que devait être le trafic entre les îles des Antilles, entre le Mexique et la métropole.

Nous savons par les écrivains que Cortez, et à son exemple ses officiers, habitaient de somptueux palais, vêtus d'habits magnifiques de velours et de brocards. Les conquérants du Pérou et les autres suivirent bientôt leur exemple. Ces vêtements ne se fabriquaient pas sur place, non plus que les meubles, non plus sans doute que tout l'attirail domestique. Il fallait les faire venir des fabriques de la métropole.

Ce fut le fret des premiers navires, de tonnage modeste, signe précurseur du commerce formidable qui de nos jours franchit l'Océan.

Certaines importations ou exportations eurent dans les deux continents des importances énormes, L'Espagne importa les premiers chevaux et les premiers bovins, dont les descendants fournissent aujourd'hui les immenses usines de conserve ou les grandes tanneries européennes. Le café et le sucre devinrent aussi des produits américains. Par contre, la pomme de terre et le haricot furent exportés d'Amérique et devinrent la ressource principale de notre vie moderne.

Le bois fut longtemps un objet de trafic considérable. Nous avons déjà cité l'activité de nos armateurs et de nos marins sur les côtes du Brésil pour ce commerce. Les ports de Dieppe et Honfleur et

de Rouen y envoyèrent de nombreux navires, qui revenaient chargés de bois de construction, d'ameublement et de teinture.

Enfin l'Amérique fut longtemps le grand pays de la récolte des métaux précieux. Si l'on croit Cortez, les dîmes de Mexico pour l'année 1523 furent de 5.500 piastres d'or, celles de Medellin et de la Vera Cruz rapportaient 1.000 piastres. Le quint était envoyé en Europe. Or ce quint, pour la période de 1525 à 1587 pour le Mexique seul, s'éleva à 22 millions de pesos or. Pour évaluer la valeur de cette monnaie on peut, d'après certains témoignages, penser que le peso or valait 11 francs en 1838, et que cette valeur peut avoir décuplé depuis cette époque. Le seul Mexique aurait donc en 60 années produit plus de deux milliards d'or. Il faut y ajouter toute la valeur des produits commerciaux pour comprendre l'incomparable valeur de la découverte de Colomb pour l'Espagne seulement. Toutes les contrées de l'Europe allaient bientôt prendre part au mouvement colonial américain.

Les échanges ne se bornèrent pas aux choses matérielles. Certains Américains vinrent chercher dans les écoles européennes et au début espagnoles ou portugaises, les rudiments de la science. Les conquérants et surtout les religieux, seuls instructeurs à l'époque commencèrent à instruire les indigènes sur place. A Mexico, le collège dit de Santa Cruz ouvrit ses portes aux blancs comme aux indiens. Le P. Olmos et un Français, le P. Armand de Bassace, y professèrent sous les auspices de l'évêque Zumaraga qui mourut en 1548 à Mexico, après avoir fondé ce premier établissement. Si le zèle des fanatiques détruisit trop de choses, les P. Corochi, Molina et surtout Olmos

cherchèrent à pénétrer les langues indigènes et firent des grammaires qui permirent les échanges intellectuels.

LA CONQUETE DU PEROU

L'expédition de Cortez au Mexique, les progrès de la colonisation du Darien eurent pour conséquence l'arrivée des Espagnols sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud, puis la conquête des confédérations établies sur la côte de l'Ecuador, du Pérou, des hauts plateaux bolivo-péruviens et enfin du Chili.

Cette pénétration créa un immense empire espagnol d'un seul tenant, s'étendant de la Californie au Chili sur plus de 10.000 kilomètres, qui se relia avec les établissements de la Plata et du Paraguay. Cet empire engloba les civilisations les plus évoluées de l'Amérique et les plus riches.

La conquête du Pérou présenta, nous le verrons, bien des différences avec celle du Mexique. Ce qui frappe surtout c'est l'effectif extraordinairement faible des conquérants par rapport au chiffre de la population indigène.

On a souvent exalté cette extraordinaire disproportion de nombre, pour la plus grande gloire des conquérants. Sans vouloir en rien déprécier leur mérite, qui fut grand en l'occurence, il ne faut cependant pas en exagérer la portée. Nous pourrions décerner les mêmes éloges à nombre de campagnes coloniales modernes et ils nous paraîtraient quelque peu exagérés. Nous sommes plus habitués que les gens du XVIe siècle aux exploits coloniaux et nous en mesurons mieux la valeur absolue.

La facilité de la conquête a tenu tout spécialement, pour le Pérou, au caractère extrêmement pacifique, apathique et résigné des Indiens. Caractère où l'on retrouve l'influence de leurs institutions civiles. Les Espagnols profitèrent de la supériorité de leur armement, fer contre pierre, de leur discipline et de leurs connaissances militaires. L'infériorité numérique s'en trouva compensée tout autant que de la dépression morale, de la crainte irréfléchie que durent inspirer aux indigènes l'apparition d'êtres qu'ils considérèrent, au début du moins, comme des sortes de héros semi-divins. Nous avons déjà vu paraître ce sentiment chez les Mexicains.

L'emploi des armes à feu, des chevaux donna aux conquérants un ascendant qui ne disparut qu'à la longue. Il était alors trop tard pour les Indiens de se libérer. Ils le tentèrent sans succès.

La conquête du Pérou fut déterminée par les découvertes de Balboa et les renseignements qu'il sut obtenir sur les confédérations importantes et riches situées au sud de Panama le long de la côte du Pacifique.

Si le tempérament des indigènes était fort différent entre le Mexique et le Pérou, la disposition géographique, l'allure des chefs espagnols et indiens et les circonstances ne le furent pas moins. L'expédition de Cortez fut précédée, amorcée par les deux voyages de Cordoba et de Grijalva. Celle de Pizarro fut une aventure dans l'inconnu, une progression à tâtons dans des régions dont l'horizon reculait à chaque avance.

Les distances étaient d'ailleurs singulièrement plus grandes pour ce dernier capitaine. Mexico n'était qu'à quelques 1800 kilomètres de Cuba,

à 400 kilomètres de la côte, Cuzco est à plus de 3000 kilomètres de Panama, à plus de 1500 kilomètres des ports utilisés alors par les conquérants.

Aucune expédition antérieure n'avait pénétré au delà des premières baies de la côte de la Colombie. La Mer du Sud elle-même était totalement inconnue. Le pilote de Pizarro, Ruiz, marin fort audacieux dut faire nombre de croisières et essuyer de terribles tempêtes avant d'en connaître le régime.

Les deux grands capitaines ont des caractères notablement différents. Cortez, noble, d'esprit élevé, eut sur ses compagnons un ascendant considérable. Par son habileté militaire, il leur inspira confiance; par sa parole, il les releva aux moments de défaillance; par son sens politique il sut tourner les difficultés souvent fort grandes et appuyer ses actions militaires.

Pizarro n'était qu'un bon soldat, courageux, obstiné mais borné. Fils d'un ouvrier de Trujillo (Estramadure) (110) et d'une courtisane, il ne sut jamais imposer à ses compagnons indisciplinés, ni une haute conception morale, ni une discipline dépassant le débordement des instincts de ses parfois peu recommandables compagnons.

Cortez fut seul initiateur, seul chef. Pizarro fut lié dès l'origine à deux partenaires : Diego Almagro enfant trouvé, soldat de fortune comme lui, jaloux, vindicatif, capitaine peu habile, et le licencié Lucque, bon religieux, qui demeura à Panama comme trésorier du syndicat.

Le recrutement des deux armées semble aussi avoir été assez sensiblement différent. Celle de Cortez, se recruta parmi les premiers aventuriers venus d'Espagne aux Indes occidentales qui n'étaient pas

encore au début le refugium pecatorum. Beaucoup d'entre eux abandonnèrent des fermes ou des négoces pour le suivre.

Pizarro dut recruter ses soldats parmi des gens déjà moralement et physiquement appauvris par la rigueur du climat des colonies malsaines du Darien et de Panama ou parmi cette tourbe que l'Espagne commençait à déverser. Gens de sac et de corde, trop souvent en coquetterie avec la justice de la métropole, prêts à tous les crimes pour s'enrichir. Il y eut certes d'honorables exceptions, mais les guerres civiles qui divisèrent ces conquérants au moment du partage du butin montrent bien le degré peu élevé de ces esprits et le relâchement de leurs instincts.

S'il y eut quelque esprit de rébellion dans l'armée de Cortez, si quelques-uns de ses soldats pensèrent l'abandonner, dès qu'il s'enfonça dans l'intérieur, il sut détruire sa flotte et remonter par ce moyen sans réplique le moral ébranlé. Pizarro, au seuil même de sa marche vers le Pérou, fut abandonné et resta avec 12 soldats fidèles et ce n'est qu'à grand peine qu'il trouva à recruter son armée par la suite.

Les deux capitaines commirent d'ailleurs les mêmes fautes dans la préparation de leurs expéditions. Fautes que l'on considérerait comme criminelles et invraisemblables à notre époque; ces famines par exemple causées par le manque d'approvisionnement qui arrêtèrent les armées à chaque pas.

Pizarro, ainsi mal préparé, s'en va vers un but inconnu, vers un empire dont il ne sait par les rumeurs que la richesse fabuleuse. Les Indiens ne le situaient pas eux-mêmes bien exactement et selon toute vraisemblance confondaient les diverses confé-

dérations puissantes établies le long du Pacifique.

Les soldats de Cortez sentaient encore proche d'eux la main puissante du Roy. Ses représentants légaux étaient établis à St-Domingue, à Cuba, à quelques jours de mer. Ceux de Pizarro ont traversé cette mer, un continent, puis se sont embarqués sur un océan inconnu, ont navigué de longues semaines pour aborder une terre lointaine. Le souvenir du pouvoir s'est effacé, les Officiers du Roy n'ont pas plus d'autorité que le chef de l'expédition. Aussi les instincts les plus violents se donnèrent libre cours, un vice-roi sera tué, avec la connivence même des officiers royaux; Pizarro fera exécuter son partenaire Almagro; Pizarro lui-même sera assassiné par le fils d'Almagro; le frère de Pizarro, Gonzalo se mettra en révolte ouverte contre l'Empereur et la colonie sera à deux doigts de la perte.

L'homme. — On connaît peu l'histoire de Francesco Pizarro avant son embarquement pour le Pérou. Etait-il apparenté à Cortez ou n'y a-t-il qu'une coïncidence de noms avec la mère du Marquis. Trujillo où il naquit est proche de Medellin, patrie de Cortez et la parenté est possible. Il ne reçut qu'une instruction fort rudimentaire et ne savait pas signer son nom, si l'on en croit les chroniqueurs.

Il semble avoir servi avec Cortez au Mexique, mais on ne le voit sûrement dans l'exercice d'un commandement qu'au Darien avec Pedrarias. En 1520, il était occupé dans les petites opérations autour de Panama (53). En 1524 il accompagna Moralés au Birri et c'est au cours de cette expédition qu'il entendit parler dit-on du Pérou et de Cuzco.

Herrera (53) nous dit que Pedrarias, gouverneur du Darien, avait eu connaissance par Balboa de ré-

gions intéressantes situées dans le Sud. Il y avait eu ensuite quelques expéditions autour de Panama; on avait reconnu vers le Nord-Ouest et vers le Sud des contrées riches, les îles des Perles, la côte de la Colombie. Pedrarias avait lancé la reconnaissance de Andagoya, qui n'avait pas été bien loin mais avait déjà fait l'expérience des tempêtes de l'Océan Pacifique. Aux premières ouvertures du trio Pizarro, Almagro, Lucques, le siège était fait; l'accord fut très facile.

C'est en 1524 que Pizarro, Almagro et Lucques formèrent le syndicat d'où sortit la grande expédition. Diego Almagro et Lucque vivaient à l'époque à Panama; ils avaient eu aussi connaissance des renseignements recueillis par Balboa sur les pays du Sud. Les trois associés mirent leurs biens en commun et les rôles furent répartis au mieux. Francesco Pizarro fut le soldat, Almagro le recruteur et l'intendant, Lucque le financier.

Le plan de campagne semble avoir été des plus sommaires. Il s'agissait d'aller vers le Sud, le long des côtes inconnues par delà l'île des Perles et d'y chercher fortune selon la tournure des événements. Ce manque de projet et de buts définis fut l'origine de bien des péripéties pas toujours heureuses.

Lucques mourut bientôt et la fortune ouvrit aux deux subsistants un horizon qui dépassait de loin leurs plus optimistes prévisions. La mésentente malheureusement vint gâter leurs rapports et la guerre civile s'ensuivit entre leurs partisans. Les appétits se déchaînèrent au fur et à mesure que la proie devenait plus belle.

Contrairement à ce qui arriva pour le Mexique, la conquête du Pérou (et cette fois encore nous en-

tendons par ce nom selon l'habitude des Espagnols du XVI[e] siècle, toute la région qui couvre la côte et la chaîne andine depuis le Sud de la Colombie jusqu'au Nord du Chili) fut progressive parce que les conquérants durent au préalable tâter le terrain, avec des troupes fort peu nombreuses. Il fallut faire la reconnaissance des terres et la connaissance de la mer.

Conquête du Pérou. — Les premières tentatives vers le Sud commencèrent vers 1525 et ne furent pas fort heureuses. Les aventuriers s'embarquèrent à l'époque la plus défavorable, subirent tempêtes sur tempêtes, et souffrirent du manque de préparation de l'expédition et du climat.

La famine, le scorbut sans doute ou quelque maladie épidémique décimèrent la centaine de compagnons qu'avait pu réunir Pizarro.

Il semble aussi que les premiers contacts avec les indigènes ne furent pas spécialement victorieux. Les aventuriers montrèrent sans doute une propension trop marquée à enlever les bijoux que portaient, souvent à titre rituel, les indigènes. Ceux-ci, d'abord émus par l'étrangeté, s'aperçurent bien vite que la poignée d'êtres extraordinaires qui venaient piller leurs maisons et enlever leurs attributs rituels ou totémiques n'étaient que des hommes. Malgré la supériorité d'armement, les Espagnols se virent forcés de rester sur leurs navires, de ranger la côte de la Colombie et de l'Ecuador en n'y descendant que par exception ou de séjourner dans les îles.

Mais les îles n'offraient point les ressources du continent et le seul nom d'île « de la famine » donné par les Espagnols à l'une d'entre elles où ils furent

forcés d'attendre les ravitaillements d'Almagro, suffit pour montrer leur misère et la mauvaise organisation de l'expédition.

Almagro réussit toutefois à amener un secours qui monta l'effectif à 200 hommes environ, mais le succès ne s'ensuivit pas. La maladie et les fatigues ruinèrent une fois de plus les courages. Pris de peur les survivants demandèrent à rentrer à Panama. Pizarro se trouva abandonné avec 12 compagnons. Par tous les moyens les aventuriers cherchèrent par la suite à empêcher le recrutement à Panama. Ils intervinrent même auprès du Gouverneur Davila pour interdire les départs. C'était là une manière bien spéciale des temps.

Ils employèrent de curieux procédés. La discipline était féroce à cette époque et ce ne fut sans doute que sous la contrainte de difficiles circonstances que Pizarro n'usa pas des pouvoirs que lui donnait à cette époque son titre de chef. Un de ses compagnons, à qui les souffrances n'enlevaient pas le goût de la poésie, envoya dans un colis à ses camarades de Panama un quatrain que nous a transmis Balboa (7).

Pues Senor Governador
Mirelo bien por ealero
Que alla va el recogedor
y aca quada el carnicero[1].

Pizarro, et c'est là un trait à admirer, ne perdit pas courage. Il attendit les secours et les renforts avec ses 12 compagnons, et profita au mieux des circonstances pour pousser des reconnaissances vers

1, Surveille le seigneur gouverneur quand il viendra chercher à recruter pour le boucher qui est ici.

les côtes. Il fut en cela puissamment aidé par son pilote Ruiz qui, sans trêve, par bonne ou mauvaise mer, naviguait le long des côtes jusqu'à hauteur du Pérou et, en tout cas, dépassa largement la ligne équatoriale.

C'est au cours d'une de ces croisières qu'il rencontra en haute mer cette embarcation à voile que nous avons déjà citée. C'était une sorte de radeau de troncs d'arbres équarris ou de madriers reliés les uns aux autres par des câbles. C'était un moyen de transport robuste et à capacité relativement considérable.

Les reconnaissances navales et terrestres fournirent une abondante moisson de renseignements. C'est ainsi qu'au cours d'une pointe vers Payta (baie de Guyaquil), Pizarro rencontra un « Orejon », c'est-à-dire un membre de la tribu « capac » du Pérou, Cet Orejon bavarda et lui décrivit l'existence et l'emplacement sur les pentes des Andes, à plusieurs centaines de kilomètres vers le Sud, d'un riche pays gouverné par les Incas. Le pays était prospère, bien policé sous la loi d'un chef puissant. Il s'étendait sur d'immenses régions dont les frontières étaient proches et au Sud-Est de Tumbez. Ce renseignement remplit d'aise le futur conquérant. Il était certain désormais d'avoir une proie et voulant s'en assurer la possession il retourna à Panama et de là en Espagne (1527-1528).

Il exposa à Charles-Quint les avantages de la conquête et en faisant miroiter les bénéfices que le trésor en tirerait et que le Mexique ne suffisait pas à remplir, il obtint facilement l'agrément de l'Empereur et de grands avantages personnels. Il était nommé Adelantado et Capitaine Général du Pérou,

obtenait l'indépendance vis-à-vis du Gouverneur du Darien, le droit de lever des armées sous l'étendard de Castille. Mais il oublia en l'occurence ses partenaires. Il recruta des compagnons dans sa province d'Estramadure et en particulier il ramena ses trois frères Fernand, Juan et Gonzalo.

De retour à Panama, muni de pleins pouvoirs, il put, au début de 1531, compléter son armement. Lucques était mort et Almagro fort mécontent des titres de son compagnon et de l'oubli où celui-ci l'avait laissé dans l'octroi des faveurs. Ce fut l'origine directe des conflits futurs.

La nouvelle de la découverte du Pérou s'était répandue et les aventuriers en quête de coups ou de fortune se donnèrent rendez-vous à Panama. Le quatrain était oublié et le boucher prenait les allures d'un grand capitaine. Il en vint du Nicaragua avec Fernand de Soto, dont Benalcazar, le futur conquérant de Bogota, des îles, du Darien.

Pizarro partit cette même année pour la grande conquête. Le débarquement s'opéra près de Puerto Viejo dans la province de Manabi au nord de Guyaquil. C'était fort loin du but, mais la mer était si mauvaise, que Pizarro craignit de tout perdre. La conquête s'en trouva fort ralentie et les difficultés augmentées. De Puerto Viejo à Cuzco, il fallait franchir près de 2.000 kil. dans un pays inconnu et souvent fort difficile.

Pizarro fixa sa première base à Porto Viejo et s'en fut vers le Sud, fondant au fur et à mesure de son avance des postes, qui devinrent des villes : Saint-Miguel de Piura, Tumbez, Trujillo. C'était une mesure fort sage mais l'expédition en fut singulièrement allongée. Ce ne fut qu'en 1535 que Pi-

zarro aborda le pays Chimu, c'est-à-dire la région immédiatement au sud-ouest de Cuzco.

Pizarro n'était sans doute pas sans ignorer la politique de Cortez et il profita des leçons avec une certaine habileté. Il avait dès le début créé lui aussi un bureau d'information. Il avait pris, lors de ses premières tentatives, un certain nombre d'Indiens qu'il avait emmenés en Espagne pour leur apprendre la langue castillane. Il forma ainsi un corps d'interprètes et put se renseigner très complètement sur les pays où tendaient ses efforts.

C'est sans doute par leur canal qu'il connut les divisions intestines qui mettaient aux prises Atabalipa, maître de Quito et son frère Huayna Capac, Inca maître de Cuzco, pour la possession du pouvoir suprême de l'empire Inca.

Il sut démêler les ambitions du premier, traité en usurpateur et rebelle par Huayna, et tout le parti qu'on pouvait tirer de la querelle. Les deux frères étaient armés l'un contre l'autre, ce qui affaiblissait l'ensemble. Pizarro déjà établi à Tumbez avait connu aussi l'histoire et les conquêtes des Kitchuas, conquêtes de fraîche date que certains peuples supportaient avec peine. Il trouva des alliés dans ces peuples, mais des alliés de moindre valeur guerrière que ceux de Cortez.

Pizarro ayant débarqué plus près de Quito que de Cuzco, eut d'abord affaire à Atabalipa, qui lui défendit de pénétrer sur ses domaines comme Montezcuma avait interdit le Mexique à Cortez. Le même sort attendait les deux chefs. Attiré dans un guet-apens, Atabalipa fut pris. Pizarro ne voulut pas le condamner de suite et le tint en étroite surveillance. Ce qui n'empêcha que le Capac de Quito eut assez

de pouvoir pour faire passer à son Général Quizquiz des ordres pour la conduite de la guerre.

Huayna, avant l'arrivée des Espagnols, s'était porté de Cuzco au-devant de son frère. Il ne paraît pas avoir possédé de grandes qualités militaires, ni grande énergie. Il fut battu par Quizquiz, général d'Atabalipa et fait prisonnier. Sur un ordre secret d'Atabalipa, il fut mis à mort. Mais l'intrigue de l'usurpateur n'échappa pas à Pizarro. Le conquérant, heureux d'avoir un si bon prétexte, le fit passer en jugement, et le tribunal condamna Atabalipa à mort pour fratricide. La disparition de l'Inca capac laissa le vaste empire sans maître. Pizarro y proclama le Roi d'Espagne. Toutefois la dynastie inca ne disparut pas; avec la permission même des conquérants qui y trouvèrent sans doute des avantages il y eut encore plusieurs Capacs par la suite. Mais ce ne furent que de simples pantins dont les Espagnols tenaient les fils ou des fugitifs errants dans la montagne en marge de la colonie naissante. Le premier fut Toparca Inca, chef insignifiant et sans pouvoir. Nous ne retrouvons pas ici une belle figure comme celle du Guitamoczin de Tenochtitlan.

La résistance des Indiens ne fut en rien comparable à celle qu'opposèrent les Aztecs à Cortez. Ils surent utiliser leur terrain, très favorable à la défense, coupèrent les ponts, créèrent des défenses accessoires, chausse-trappes, abatis, etc., retardèrent l'avance de l'envahisseur mais en rase campagne, malgré leur supériorité numérique, ils ne purent résister aux armes perfectionnées, à la discipline et à la cavalerie des Espagnols.

Ils disputèrent parfois quelque point plus spécialement fortifié, surprirent quelques détachements,

mais se soumirent à leur destin avec une passivité qui fut le principal auxiliaire des conquérants. C'était un des fruits de l'organisation politique dirigée par une seule volonté qui ne faisait appel à aucune initiative privée et ne réclamait que l'obéissance « perinde ac cadaver ».

Pizarro se porta vers Cuzco par le pied des Andes. Il employa la route des Incas. Il avait été rejoint en février 1533 par Almagro à Caxamalca, c'est-à-dire à moitié route entre Tumbez (baie de Guyaquil) et la future ville de Lima. Les contingents que celui-ci amenait prétendirent partager le butin avec les vétérans de Pizarro. Il en résulta de profondes dissensions qui aggravèrent la mésentente qui commençait à poindre sérieusement entre les deux chefs.

La marche ne reprit qu'en fin 1533 par Jauja, c'est-à-dire par la route haute des hauts plateaux. La petite armée fut en vue de Cuzco le 15 novembre 1533. Toparca disparut et fut remplacé par le Capac Manco dont le rôle ne fut pas beaucoup plus brillant. Les Espagnols entendaient bien ne lui laisser qu'un titre et non un trône.

Ils s'installèrent à Cuzco comme en pays conquis. Pizarro y nomma des alcades et des régidores, appliquant les mêmes méthodes que Cortez et les autres gouverneurs.

Il se montra d'ailleurs plus judicieux que son maître Cortez et s'il imita quelques-unes de ses fautes, il ne commit pas celle d'établir sa capitale dans l'ancienne capitale des Indiens. Il préféra un site plus proche de la mer et choisit sur une dernière pente des Andes un emplacement sain et relativement frais où il fonda la ville des Rois, en janvier 1535. Cette ville se nomma plus tard Lima.

Suivant un rythme plus lent qui caractérise toute cette conquête, Pizarro songea à conquérir le reste de l'empire Inca, voire même à l'étendre bien au delà des limites que les Capacs avaient atteintes. Il détacha Almagro à Cuzco comme gouverneur et il le chargea d'aller occuper le pays vers le Sud le long de la mer, vers le Chili que les Capacs avaient, indirectement d'ailleurs, commencé à conquérir. Almagro eut beaucoup de mal à l'atteindre et ne sembla pas déployer de brillantes qualités. Il préférait le gouvernement de Cuzco où il se crut bientôt maître en fait et en droit.

Pizarro avait expédié en Espagne son frère Fernand pour demander au Roi les bases d'un statut légal du pays. Fernand rapporta des pouvoirs très étendus pour son frère, auquel le roi avait accordé le titre de Marquis de los Atavillos. Par contre il avait aussi accordé d'importants avantages à Almagro. Fernand Pizarro amenait des renforts et du matériel.

Mais avec eux grandirent aussi les embarras. Les nouveaux arrivés, s'ils renforcèrent les petites armées de Pizarro, grossirent aussi celles d'Almagro. De plus, pour payer les services de ces hommes de plus en plus nombreux, il fallut faire peser sur les Indiens des charges toujours plus lourdes. Le pillage devint tel que ceux-ci se révoltèrent. La nouvelle colonie fut à deux doigts de sa perte.

Almagro s'était jusqu'alors tenu comme solidaire de Pizarro. Mais le retour de Fernand Pizarro et les avantages qu'il rapportait, changèrent son attitude. Il s'estima lésé dans ses droits par son ex-associé dont il se sépara. Il chercha dès lors à s'assurer des avantages en dehors et même contre

lui. Il avait obtenu la possession des territoires situés au Sud de ceux de Pizarro, sans que les limites fussent exactement définies, et il prétendit y comprendre la province et la ville de Cuzco.

On serait tenté de croire que le roi d'Espagne cherchait à diviser et à semer les dissensions entre les conquérants. L'élévation d'Almagro suscitait déjà des désordres vers le midi quand apparut au nord un nouveau concurrent sur des régions que Pizarro considérait comme siennes.

En 1534, le Roi avait concédé au Capitaine Pedro d'Alvarado, ancien gouverneur du Guatemala pour Cortez, des pouvoirs sur les territoires de la région de Quito. La géographie de l'Amérique du Sud était encore fort mal connue, aussi mal que la position des territoires dévolus à Pizarro. Il devait résulter de cette ignorance de regrettables conflits.

Le Nicaragua, fort voisin du Guatemala, était semble-t-il le réservoir de recrutement des troupes de Pizarro. Alvarado fut peut-être simplement tenté de profiter du courant. Il débarqua avec 500 hommes sur la côte de Guayaquil et marcha vers Quito.

Le gouverneur y envoya en hâte son lieutenant Benalcazar. Ce fut pour ce brillant conquérant le point de départ d'une fortune. Il occupa Quito et plus tard conquit pour son compte les provinces septentrionales pour aboutir à Bogota. Benalcazar avait emmené 200 hommes dont 80 cavaliers. Ces effectifs prouvent que de nombreux renforts avaient afflué au Pérou.

L'apparition d'Alvarado eut pour effet immédiat de réconcilier Pizarro et Almagro, menacés également par l'apparition de ce tiers larron. Almagro se porta au secours de Benalcazar. Son arrivée avec un

renfort important eut sans doute pour effet de calmer les velléités guerrières d'Alvarado et de peser sur le marché qui termina l'expédition. Alvarado se laissa acheter et une partie de ses contingents s'engagea dans les troupes des deux autres capitaines et tous ensemble rejoignirent Pizarro à Pachacamac, auprès duquel il était occupé à fonder la future capitale.

Alvarado s'embarqua pour le Guatemala et de nouveau Almagro resta en face de Pizarro. Dans les territoires que le roi lui avait attribués se trouvait l'actuel Chili. Mais il renouvela sa prétention, en usant des textes, d'y englober Cuzco et voulut s'en rendre maître malgré Pizarro.

Le conflit latent, éclata. On négocia et Pizarro pardonna une première fois. Il donna même à Almagro une petite troupe de 500 hommes pour aller conquérir sa part du Chili.

Pizarro continua par ailleurs méthodiquement l'élargissement de sa conquête. Etabli désormais dans la région de Lima, Cuezo, Quito, il lança Alfonse de Alvarado dans l'hinterland de Trujillo, pour le pacifier et s'assurer ainsi une des routes de la mer.

Puis, comme lassé de tant d'efforts Pizarro sembla s'endormir. Il agit en petit propriétaire, tout occupé à la construction de sa capitale. Il laissa gouverner ses frères et ses capitaines, se réservant la haute direction, sans grande activité. Ce manque d'action eut pour résultat la révolte des Indiens, malmenés par les Espagnols, seigneurs presque absolus dans les terres que Pizarro leur avait concédées.

Les Indiens s'étaient soulevés en masse sous la conduite de Manco Capac et avaient bloqué Cuzco, Juan Pizarro y fut tué et Fernand assiégé. Almagro

qui avait fait une campagne fort pénible et sans résultat au Chili, était revenu aigri, soupçonnant Pizarro de l'avoir éloigné et trompé. Il put débloquer Cuzco et s'en rendit maître en faisant prisonnier Fernand Pizarro. Il essaya de faire une politique coloniale en jouant des ambitions des prétendants Indiens.

Il n'avait pas l'étoffe d'un grand diplomate et la situation empira rapidement sans bénéfice pour lui. Au contraire, le rôle de Pizarro se trouva grandi. Il sortit de son inaction et en face du double péril que constituaient Almago et les Indiens révoltés montra beaucoup de fermeté. Il appela des garnisons réparties dans les provinces voisines. Il demanda des secours au Nicaragua, même au Mexique et à St-Domingue. En même temps il chercha à négocier avec Almagro et lui envoya le religieux Bovadila pour essayer d'éviter la guerre civile.Le moine ne réussit qu'à conclure une trêve.

Mais c'était déjà un succès. Les Espagnols purent réunir leurs efforts contre les Indiens, Cuzco fut complètement délivré par Almagro. Le péril indien disparut, mais le succès d'Almagro à Cuzco allait ouvrir la terrible période des guerres civiles, qui vont durer jusqu'en 1538 avec des alternatives diverses. Pizarro déclara Almagro rebelle et coupable de divers méfaits. Il marcha contre lui au nom du Roy.

Des deux côtés on employa des auxiliaires indiens qui combattirent avec peu d'enthousiasme, mais pillèrent indistinctement les deux camps et renseignèrent amis comme ennemis. Mais ils n'étaient plus assez organisés pour prendre avantage de leur position et délivrer leur pays.

Le 26 avril 1538, auprès de Cuzco même, Alma-

gro fut battu par Fernand Pizarro et pris. Il fut mis en jugement sur l'ordre de Francesco Pizarro et exécuté.

L'unité se refit pour quelque temps, mais si avec Almagro le chef de la révolte avait disparu, le parti restait et allait bientôt se reformer autour de son fils, Don Diego Almagro. Débarrassé cependant du souci de ces révoltes, Pizarro entreprit de continuer son plan général d'expansion, il envoya P. de Candie vers la province de Callao (environs du lac Titicaca), son frère Gonzalo vers les Charcas; Valdivia au Chili, pour y reprendre la tâche d'Almagro, Gomez de Alvarado de Guanuco aux environs de Trujillo où la population était en rébellion constante. A la suite de l'expédition dans la province des Charcas, Gonzalo Pizarro, nommé gouverneur de Quito, alla reconnaître les hautes vallées des affluents de l'Amazone qui apparaît alors dans l'histoire. Avec 200 hommes il passa la chaîne orientale des Andes où il perdit beaucoup de monde par le froid; descendit par la vallée du Napo vers l'Amazone mais il fut arrêté à l'orée des grandes forêts par la famine et les maladies. Il détacha un de ses lieutenants Orellana avec une barque qu'il avait fait construire sur place, pour aller vers l'aval chercher des vivres.

Il l'attendit longtemps et en vain. Orellana descendit le grand fleuve jusqu'à son embouchure et s'en fut en Espagne demander le gouvernement des terres qu'il prétendait avoir découvertes sans souffler mot de sa trahison.

Gonzalo revint à grand'peine à Quito pour y trouver une situation singulièrement troublée. Il commença dès lors à jouer un rôle important dans la co-

lonie. Rôle qui devint de premier plan après l'assassinat de son frère Francesco.

Nouvelle guerre civile. — La mort d'Almagro n'avait pas mis un terme aux dissensions. Son fils avait été poussé à la tête de son parti, par quelques intrigants.

Francesco Pizarro n'eut pas l'ascendant, ni l'habileté nécessaires pour maintenir dans l'obéissance ces hommes jamais satisfaits de leur sort ni des récompenses et qui se jalousaient entre eux. Son frère Fernand, avant de partir pour l'Espagne, l'avait mis en garde contre les appétits de certains de ses compagnons, anciens amis d'Almagro. Ils prétendaient que le supplice d'Almagro avait été illégal, en réalité ils espéraient éliminer les Pizarro et prendre le pouvoir.

Ils se servirent du fils d'Almagro, jeune métis sans grande envergure, instrument des haines et des ambitions de ce parti qu'on appelait « les Chiliens ». Ils avaient suivi Almagro le père dans sa dure expédition et en avaient épousé les querelles.

Pizarro eut le grand tort de ne point suivre ses conseils. Il était d'abord facile et même familier et il lui répugnait de se faire garder. Le 26 juin 1541 il tombait sous les coups d'assassins qui proclamèrent Diego Almagro gouverneur du Pérou. Il s'ensuivit naturellement des massacres et des excès entre blancs, sous l'œil satisfait des Indiens.

L'Empereur était au courant de ces dissensions. Il envoya un juge, Vaca de Castro pour enquêter sur les faits reprochés à Pizarro dont il ne savait point encore la fin et prendre au besoin le gouvernement de la colonie.

Mais le voyage était long et avant l'arrivée de Castro les événements avaient continué de marcher. Diego Almagro n'avait pas été reconnu par les partisans de Pizarro ni même de certains partisans du vieil Almagro; il se forma un grand nombre de partis en lutte entre eux et le désordre fut au comble. Fernand Pizarro avait été emprisonné en Espagne et Gonzalo Pizarro rentra à Quito sur ces entrefaites au retour de son expédition de l'Amazone.

Les premiers vice-rois.

Vaca de Castro n'avait pas cherché à gagner de suite le Sud du Pérou et Lima. Il débarqua plus au nord et se rendit à Quito. Il y déploya la bannière royale et fit proclamer sa prise de pouvoir. Les meilleurs parmi les Espagnols vinrent se mettre à ses ordres sous la bannière royale. Il manœuvra avec beaucoup d'habileté, agissant au civil et au militaire « comme si pendant toute sa vie il n'eut fait d'autre métier que celui de la guerre ».

Diego Almagro ne voulut point céder devant cet intrus et tenta de s'opposer par les armes à ses prétentions. Mais son armée fut ébranlée par le doute sur la légalité de ses droits.

Par contre Gonzalo Pizarro vint se mettre à la disposition de Vaca. Celui-ci refusa d'ailleurs l'offre qu'il trouvait sans doute trop compromettante.

Vaca sut réunir une petite armée bien homogène et de bon moral, et il se porta au devant d'Almagro. La rencontre eut lieu à Chupas. Le rebelle, abandonné des siens, s'enfuit, mais fut pris à Cuzco même.



La colonisation de 1523 à 1535.

Les troupes s'éparpillèrent et les Indiens ne se privèrent pas de massacrer les isolés.

Almagro, comme son père, fut exécuté par la main du bourreau. Gonzalo resta dans l'expectative à Quito et la paix revint. Mais le nouveau gouverneur avait trouvé le trésor vide. Les temps si troublés avaient interrompu le travail des mines et les Indiens ne montraient pas grand souci de payer les redevances pendant que leurs maîtres s'entre-déchiraient.

Vaca remit un peu d'ordre dans les affaires, mais il se sentit gêné par ses turbulents compagnons. Il usa du vieux procédé et envoya des expéditions de découverte à la conquête de provinces nouvelles : Vergara s'en alla vers la province de Bracamoros dans le Nord. Royas vers la province de Plata (en Colombie aujourd'hui région de Cochabamba); Guelvare vers Mullobamba (également en Bolivie). La poussée était donc plutôt dirigée vers le sud-est, encore fort mystérieux à cette époque, mais où les Espagnols pénétraient d'autre part les rivières de la Plata et du Paraguay. Ayolas en 1536 avait même atteint les hauts plateaux en remontant de la vallée des affluents du Paraguay, le contact était établi.

Vaca resta 18 mois à Cuzco et parvint à pacifier et organiser le pays. Son œuvre eut été durable si à ce moment n'eussent paru les ordonnances qui avaient déjà produit de si fâcheux effets au Mexique. C'était l'œuvre de Las Casas.

En 1542, nous l'avons dit, cet apôtre moins habile que bien intentionné avait obtenu de Charles Quint la réunion d'un conseil de juristes et de théologiens à Valladolid pour établir un statut des Indiens. Ce conseil impressionné par l'élévation de ca-

ractère, l'inflexibilité et l'éloquence de l'évêque, élabora les ordonnances si célèbres. Les Indiens étaient reconnus libres et féaux vassaux du Roi. Les conquérants qui possédaient ces esclaves pouvaient les conserver de leur vivant, mais leurs successeurs devaient les libérer. Tous ceux qui s'étaient montrés incapables ou indignes de les gouverner devaient les remettre immédiatement en liberté, comme aussi les fonctionnaires publics, les ecclésiastiques et enfin les partisans d'Almagro et de Pizarro.

Cette dernière clause était particulièrement inopportune. Avec d'autres, gênantes quoique moins sévères, elle amena un nouveau soulèvement fort grave, celui de Gonzalo Pizarro.

En 1543, Vaca considérant son œuvre de pacification comme terminée et prévoyant peut-être tout ce que l'application des ordonnances allait provoquer de troubles, demanda son rappel. Le Roi y consentit et le remplaça par Nunez Vela, nommé vice-roi et Président. Le roi n'avait pas eu la main heureuse. Nunez Vela était un doctrinaire, brutal et de caractère fort entier, fort mal préparé en l'occurence aux difficultés coloniales. Il ne sut qu'appliquer les édits sans discernement et sans tact.

Vela était accompagné d'auditeurs, d'un maître des comptes et de divers officiers. Le roi avait donc bien l'intention d'en finir avec les gouvernements d'exception et d'instaurer une organisation régulière. Si l'idée était juste, l'homme chargé de l'appliquer était fort maladroit, et les résultats de son œuvre ne se firent pas attendre.

Les conquérants profondément vexés et gênés dans leur œuvre de colonisation se cabrèrent contre la rigidité et le manque complet de discernement du

nouveau vice-roi. Celui-ci alla si loin, que les conseillers mêmes réprouvèrent sa manière. Il se montra d'ailleurs parfaitement odieux en accusant son prédécesseur Vaca, dont l'œuvre avait cependant été si utile et le caractère si admiré.

En 1544, Gonzalo Pizarro, vers qui s'étaient tournés tous les mécontents, se mit en rébellion contre le gouverneur. Le nombre de ses partisans dépassa rapidement celui des colons loyalistes. On peut juger par là de la maladresse des ordonnances appliquées sans tact.

Vela ne s'attendait pas à une pareille explosion. Il n'osa pas résister et abandonna Lima en laissant la direction des affaires à ses auditeurs. Nous avons vu que ces magistrats étaient beaucoup plus modérés. Ils conjurèrent Pizarro de disperser son armée. Il était trop compromis et d'ailleurs d'un caractère trop violent pour y consentir. Fort ambitieux, le vice-roi en fuite, il sentit fort bien que le pouvoir des auditeurs était faible. Il entra en triomphateur dans Lima et s'y fit donner le commandement suprême.

Il envoya une mission en Espagne pour défendre la cause de la Colonie, mais avant son retour les événements le placèrent définitivement en pleine révolte.

Vela en effet s'était retiré chez Benalcazar. Ce Capitaine s'était taillé un gouvernement à Bogota et était devenu Gouverneur de ce qu'on appela le Nouveau Royaume de Grenade (partie de la Colombie et du Venezuela actuel). Gonzalo s'avança jusqu'à Quito et l'occupa. Il se préparait à l'aller chercher, quand Vela apparut avec une armée prête à la bataille.

La renommée des Pizarro était aussi grande que la maladresse de Vela, dont les partisans ne montrèrent

point grande activité et Gonzalo le battit. Le vice-roi fut tué pendant l'affaire.

Les auditeurs s'étaient dispersés ou avaient disparu, Gonzalo se trouva donc seul maître. Il avait de grandes qualités d'audace et d'intelligence. Mais elles furent oblitérées par le succès. L'éloignement des pouvoirs suprêmes acheva d'éteindre ses derniers scrupules.

Il agit en tyran et ne sut même pas s'attacher ses propres soldats par une solde suffisante. Sa rapacité était aussi grande que ses ambitions. Cependant, Charles Quint s'était ému des réclamations que l'application des ordonnances soulevait dans toutes les colonies d'Amérique. Il le fut peut-être aussi par l'abaissement du niveau du trésor. La situation troublée et la gêne matérielle qui résultait de l'arrêt du travail indigène ne permettait plus de récolter des impôts aussi abondants ou de partager un butin aussi copieux.

Avant même de connaître la fin dramatique de Vela il avait désigné un juge enquêteur Pierre de la Gasca (mai 1546). C'était un homme habile et vigoureux. Cette fois, Charles Quint avait fait un choix heureux.

Gonzalo essaya d'empêcher le nouveau maître d'arriver jusqu'au Pérou. Il détacha à Panama, qui semble avoir servi de base de transport à la circonscription du Pérou, un de ses officiers chargé de lui faire rebrousser chemin. Mais cet homme trahit sa cause quand il fut en présence des autorités royales.

Gasca sut d'ailleurs utiliser fort habilement les circonstances. Il demanda aide dans toutes les colonies, manœuvra parmi les compagnons même de Gonzalo qu'il représenta comme un vulgaire rebelle. Si bien

qu'en 1547, quand il apparut sur la côte du Pérou, beaucoup de colons se déclarèrent pour lui et pour le roy au cri : « Vive sa Majesté et meure Pizarro qui est un tyran ».

Beaucoup d'importants subalternes comme Centeno, gouverneur des Charcas, Valdivia, gouverneur du Chili, amenèrent leur contingent à Gasca. Gonzalo bien qu'aidé par de nombreux alliés indigènes, fut battu à Xaguixaguana, pris et exécuté en avril 1548. C'était le troisième Pizarro qui mourait au Pérou et le quatrième, Fernand, était toujours en prison en Espagne.

Gasca sut reprendre habilement la politique du premier vice-roi Vaca. Il remit les finances en ordre, appliqua les ordonnances avec tact et occupa les soldats qu'il ne pouvait satisfaire autrement en les envoyant explorer les régions voisines.

En 1550, Gasca considéra sa mission comme terminée, le Pérou était pacifié, augmenté par les explorations. Satisfait d'avoir accompli l'œuvre pour laquelle l'empereur l'avait désigné il demanda à rentrer en Espagne. Son voyage de retour fut aussi troublé que son voyage d'arrivée et précisément dans la même région de Panama.

Le Gendre de Pedrarias, lui avait succédé dans l'ancien gouvernement du Darien, mais cet organe fut remplacé bientôt par l'audience royale dite des « confins de Guatemala », dont le siège était à Nombre de Dios. A peine installée l'audience l'avait privé de ses charges et de ses biens. Il avait pris le large avec quelques compagnons, décidé à se venger. Il vivait de piraterie le long des côtes, à portée du passage de l'isthme dont il connaissait l'importance.

Il connut l'arrivée de Gasca et du galion et se ré-

solut à enlever l'un et l'autre. Mais il ne sut sans doute pas montrer toute la discrétion voulue. Gasca fut averti. Il prit d'habiles dispositions et parvint sain et sauf avec le trésor à Nombre de Dios d'où il partit pour l'Espagne.

Il fut remplacé par Don Antoine de Mendoza, ci-devant vice-roi au Mexique, où Don Louis de Velasco prit sa charge.

Le Pérou s'appela désormais la Nouvelle-Castille et entra dans l'ensemble des colonies espagnoles. L'épopée était terminée aussi bien au Mexique qu'au Pérou, qu'au Venezuela ou au Paraguay, l'empire colonial de l'Espagne s'étendait maintenant de la Californie au Chili, des Antilles à la Patagonie, sur toute l'Amérique Centrale, ne laissant aux Portugais que la partie orientale de l'Amérique du Sud et à de nouveaux venus le Nord de l'Amérique du Nord.

Colonisation et exploration après les grandes conquêtes

1520-1540.

Les grandes conquêtes ralentirent mais n'arrêtèrent pas les progrès de l'exploration du nouveau continent, elle fut poursuivie par les grands gouvernements coloniaux espagnols bien assis dans l'Amérique centrale, en Terre Ferme et au Pérou, par des aventuriers plus ou moins isolés. D'ailleurs, dès le premier quart du XVIe siècle, les Espagnols ne vont plus se trouver seuls dans l'œuvre de conquête. Les Portugais tout d'abord, puis d'autres nations vont entrer en action. A partir surtout de la moitié du siècle, le mouvement qui devait lier si intimement l'Europe à l'Amérique commença à se produire.

A partir de 1530-40 la carte de l'Amérique est mieux connue. Tout le littoral Atlantique est tracé sur les portulans. Cartier a pénétré dans le Saint-Laurent et Magellan a franchi le détroit qui porte son nom.

Sur la rive du Pacifique, la partie centrale est connue depuis le golfe de Californie jusqu'à la hauteur de la ville actuelle de Valparaiso. Les extrémités nord et sud sont inconnues ou à peine connues.

La côte méridionale du Chili n'a été que longée et parfois même d'assez loin.

Par contre l'intérieur des continents est beaucoup moins exploré et d'immenses parties de l'Amérique du Sud sont inconnues et à peu près toute l'Amérique du Nord.

Par suite de leurs conquêtes, les Espagnols ont pénétré dans toute l'Amérique Centrale, dans la partie occidentale de l'Amérique du Sud, où ils ont gagné les hauts plateaux boliviens et nous allons voir bientôt, le Venezuela. Mais leur action reste localisée plus généralement sur les côtes. Ils ont effleuré la côte Sud de l'Amérique du Nord depuis la Floride jusqu'au Mississippi, la côte de l'Amérique du Sud depuis le Darien jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque. Au Sud du Pérou ils vont s'emparer de la région côtière du Chili où Almagro avait fait une pénible campagne en 1535. Il y avait fondé Salta et Copiapo.

Nous avons vu que, plus au nord, ayant atteint la cime des Andes de Quito à Cuzco, les Espagnols cherchèrent à descendre vers les immenses contrées à l'orient de la Cordillère.

Gonzalo Pizarro, en 1541, avait gagné le bassin de l'Amazone par le Rio Napo. Son lieutenant Orellana avait descendu le grand fleuve jusqu'à l'Océan. Mais cet immense débouché allait être fermé par les Portugais. L'activité du Portugal se développa très rapidement après une longue période d'hésitation. Dans ce pays les regards se tournaient plus volontiers vers les Indes Orientales, les îles de la Sonde et les Molusques. L'immensité du territoire de l'actuel Brésil et ses ressources n'apparurent que plus tard.

Les Portugais avaient cependant des droits. Droits de découverte puisque presque dans le temps

où les Cortereal exploraient les parages de Terre Neuve, Cabral touchait, par hasard, la côte du Brésil en 1500 et en prenait possession au nom du roi du Portugal. Droit de fait, puisque la bulle d'Alexandre VI leur accordait les terres sises à l'est de la fameuse ligne de démarcation. Ils étaient donc de par la volonté du Pape, maître du territoire de l'Amérique du Sud, situé à l'est d'une ligne qui suivait vaguement le 68e ouest méridien de Paris, c'est-à-dire à peu près de l'embouchure de l'Orénoque à la baie de St-Mathias (au sud de la Plata).

Mais la bulle n'avait pas été acceptée sans résistance par les rois qui n'y avaient pas été compris ou par ceux qui n'admettaient plus l'autorité du Pape. Les Anglais qui n'étaient pas encore des thalassocrates, cherchèrent timidement leur place au Soleil d'Amérique, qui allait au siècle suivant commencer à luire si brillamment pour eux.

Les Allemands et les Hollandais, directement ou indirectement, cherchèrent à grignoter quelques miettes de l'énorme morceau et le phénomène d'attirance de l'Amérique du Sud continua pendant un siècle avant que la colonisation de l'Amérique du Nord fût même entamée.

Dans cette étude de l'exploration de l'Amérique, nous ne chercherons pas à suivre l'ordre des périodes purement chronologiques, mais bien plutôt l'œuvre de chacun des peuples qui y participèrent. Ceci fera mieux ressortir l'entrée en ligne et la genèse de la grande colonisation européenne en attribuant à chaque peuple sa part dans cette œuvre, dont les conséquences sont aujourd'hui immenses.

Espagne.

L'Espagne, première arrivée dans le continent à la suite de la découverte, se tailla naturellement la part du lion. C'était justice, elle avait fourni les premiers pionniers, versé le premier sang européen sur la nouvelle terre et cherché à y réaliser les colonies. Elle y avait réussi et, longtemps encore, c'est elle qui continua l'œuvre soit de dévouverte, soit de mise en valeur. En dehors des grandes expéditions du Pérou, du Mexique et du Darien, les Espagnols, poussés par leur esprit d'aventure, agrandirent sans cesse le champ de leur activité.

Je ne m'étendrai que sur les explorations ou colonisations les plus typiques, pour ne pas allonger indéfiniment ce chapitre. L'ensemble porté sur le croquis parlera plus éloquemment aux yeux. Continuant sans arrêt, quoiqu'au ralenti, pendant les grandes conquêtes, l'exploration reprit avec ampleur quand elles furent terminées.

Le vice-roi Don Antonio de Mendoza, adopta, dès qu'il eut succédé à Cortez, les mêmes idées d'expansion autour du plâteau de Mexico. Il chercha à arrondir la colonie déjà considérable, en y rattachant le Xalisco et la Nouvelle-Galice, qui ouvrait une large porte sur le Pacifique et couvrait le pays toujours remuant de Michoacan. L'occupation du Mexique était dès lors discontinue entre l'Atlantique et le Pacifique et toute l'Amérique Centrale se trouvait sinon colonisée, du moins occupée par les conquérants.

En 1531, Diego Ortas, arrivé à l'embouchure de l'Orénoque, entreprit de remonter ce fleuve, mais il

fut tué au cours de ce voyage et un de ses compagnons Martinez atteignit la ville de Manoa. C'est sur ce voyage que se greffa la légende de l'Eldorado, du lac Parime et des trésors magnifiques de la Guiane, rêve doré qui dura plusieurs siècles et fut le but que poursuivirent nombre d'ambitieux voyageurs qui n'atteignirent d'ailleurs jamais leur chimère.

En 1535 et bien plus au sud, Pedro de Mendoza, gouverneur de la Plata, fonda Buenos Ayres. La rivière de la Plata avait été explorée par Cabot et Alcazada après sa découverte par Solis, mais aucune tentative d'établissement n'y avait été tentée jusqu'alors.

Mendoza y fut envoyé avec mission d'y établir une colonie. Il construisit une première ville de « Nuestra Senora de Buenos Ayres ». Il l'abandonna du reste bientôt par suite de l'hostilité des indigènes. Elle fut cependant reconstruite et devint le berceau de la colonisation espagnole de l'Argentine. Son lieutenant, Juan de Ayolas, remontant le Paraguay, alla fonder Assomption en 1536. Cet explorateur intrépide poussa jusqu'au grand Chaco et même à la province de Chiquitos, qui appartenait au Pérou.

Tandis qu'au sud-est les Espagnols pénétraient profondément dans le continent, dans la partie septentrionale de l'Amérique du Sud, Ximenès de Quesada, parti du Darien, remontait le fleuve Magdalena et atteignit Bogota en 1537. Il y fonda Santa Fé en 1538 (46) future capitale du nouveau Royaume de Grenade. Aux abords de Bogota et presque à son arrivée, il se rencontra avec Sébastien de Benalcazar qui venait de Quito. Ce compagnon de Pizarro avait conquis la province de Popayan, c'est-à-dire la partie occidentale et moyenne de la Colombie, et cher-

chait à gagner la Mer des Caraïbes en descendant la vallée de la Magdalena.

Par un hasard singulier presque au même moment (1539) arrivait dans la région, l'Allemand Federmann, agent de grands banquiers et armateur flamand, qui venait du Venezuela. Il en résulta de violentes disputes et ne sachant quel arbitre trouver, ils s'en furent en Espagne s'en remettre à la décision du Roi. L'Allemand fut évincé et le roi nomma Quesada gouverneur de cette nouvelle colonie.

Parti de Cuzco en 1540, Pedro de Valdivia colonisa le Chili, où il fonda Santiago, puis suivant la côte, Valparaiso, Conception et finalement, en 1552, Valdivia. Le capitaine Valdivia fut tué au cours d'un combat contre les Araucans, mais son œuvre continua sous les vice-rois du Pérou, toutefois l'Araucanie resta plus ou moins indépendante et le sud du Chili actuel ne fut exploré d'une façon complète que beaucoup plus tard.

Sur l'autre versant des Andes, les Espagnols poursuivirent leur pénétration. La colonisation s'élargissait autour de Buenos Ayres, le long du Paraguay. Vers 1542-43, Martinez de Isala, lieutenant de Ayola que nous avons vu atteindre le Grand-Chaco, explorait les affluents de droite du grand fleuve et cherchait, en les remontant, à arriver au Pérou. Il n'y parvint pas, mais Chaves qui l'avait accompagné, réussit l'opération en 1548. C'était la deuxième fois que les colonies espagnoles des côtes de l'Atlantique étaient mises en liaison avec celles du Pacifique.

En 1559, Pedro de Ursua, poursuivant la folle chimère de l'Eldorado, chercha encore à pénétrer en Guyane à la recherche du fameux lac Parime, et de

la ville de l'or Manoa. Il fut tué avant d'y atteindre mais son expédition put arriver jusqu'aux affluents de l'Amazone, bien entendu sans avoir trouvé la région fabuleuse.

Par l'activité de leurs pionniers, les Espagnols, en un demi-siècle, s'étaient taillé un grand empire dans l'Amérique du Sud. Ils avaient attaqué le continent par le Nord, au Darien, au Venezuela et à Paria; par l'ouest, depuis Panama jusqu'au Chili; par le sud-est à la Plata et les grands fleuves qui s'y rejoignent. De ce côté ils se trouvèrent en conflit avec les Portugais et leur pénétration en fut considérablement gênée.

Il est curieux de constater que cet effort fut loin d'être égal dans l'Amérique du Nord. Les Espagnols, y éprouvèrent moins d'attirance, encore que cette partie du continent fût plus proche de leurs côtes. Il faut peut-être y voir un effet de la direction que, tout à l'origine, Colomb imprima au mouvement. Les routes déjà ouvertes vers le sud-ouest attirèrent plus longtemps les navigateurs que celle du plein ouest, d'ailleurs mal connues et moins attrayantes. On en connaissait mal les aboutissants, la mer y était plus dure et la routine ramenait plutôt les colons ou les explorateurs sur la trace de Colomb que sur celle des Cabot ou des Corte-Real.

Toutefois, établis au Mexique, et connaissant la Floride, les Espagnols ne pouvaient manquer de pénétrer dans l'immense continent qui bornait leur établissement vers le Nord.

Dès 1538-39, le Fr. Marco de Nizza atteignit Cibola, c'est-à-dire la région des Pueblos, dont il allait montrer la route au futur conquérant Vasquez de Coronado. Proche de là, Fernand de Soto reconnais-

sait cette même année la région de l'embouchure du Mississipi et la Floride où il resta jusqu'en 1542.

Coronado partit du Mexique dont il suivit la côte occidentale jusqu'au golfe de Californie. Il pénétra dans la région des Pueblos, les conquit sans y trouver trop de résistance et y appela promptement des missionnaires. Coronado ne s'arrêta pas dans sa conquête, poussant toujours plus avant il atteignit probablement le Nebraska et le Kansas. Il laissa à Chamuscado, vers 1580, la mission d'évangéliser la région avec l'aide des missionnaires appelés par lui. Ces religieux surent coloniser cette partie des Etats-Unis d'une façon remarquablement pacifique. Comme les peuples heureux, elle n'eut plus d'histoire, au point qu'il fallut redécouvrir les traces si étonnantes des Pueblos au milieu du XIXe siècle.

Quelques explorations timides eurent encore lieu au XVIe siècle le long de la côte du Pacifique. La pénétration dans les Etats du Colorado, du New Mexico, Arizona et le Sud de la Californie ne se fit que plus tard.

En somme, on le voit, les tentatives espagnoles furent beaucoup plus timides vers le Nord, que vers le Sud. C'est qu'aussi, nulle perspective aussi brillante que l'Eldorado ne les attirait. Les immenses régions du Nord avaient mauvaise renommée ou étaient complètement inconnues. Au reste les longues luttes qu'eurent à subir les colons du XVIIe siècle ne laissent pas d'imaginer que les Espagnols y eussent pu obtenir un grand avantage. D'ailleurs leur nombre ne leur eut peut-être pas permis d'embrasser un théâtre aussi étendu en dehors de celui où leur activité se déployait déjà.

Quoiqu'il en soit, les Espagnols jetèrent dès le

XVIe siècle les solides fondations d'un empire hispano-américain.

Portugal.

Les Portugais furent les premiers Européens à suivre la trace des Espagnols. Quoique arrivés peu après ceux-ci, ils ne s'engagèrent dans la voie des colonisations qu'un quart de siècle plus tard.

Les Portugais commencèrent à s'établir sur les côtes du Brésil, sur la foi de la bulle d'Alexandre et dans les limites qu'elle leur assignait, puis ils cherchèrent à pénétrer dans l'intérieur. Les contacts devaient devenir de plus en plus fréquents avec les Espagnols et, comme il était à prévoir, ils ne furent pas toujours très cordiaux. De plus ces contacts suivirent naturellement les péripéties des guerres et des relations européennes où le Portugal se trouva souvent en difficulté avec sa voisine, voire en hostilités.

L'effort des Portugais se porta exclusivement sur les côtes orientales de l'Amérique du Sud, qui seules rentraient dans le cadre des articles de la bulle.

Dès que Cabral, en 1500, eut reconnu la terre de Santa Cruz, c'est le nom que porta longtemps le Brésil, il expédia un des navires de sa flotte au Portugal pour porter la nouvelle de sa découverte. A la suite de quoi, le roi du Portugal envoya diverses expéditions pour reconnaître ces terres, puis pour y amorcer des colonies. C'est ainsi que, vers 1503, d'Albulberque longea les côtes en cherchant à gagner l'Asie, qu'en 1506, Tristan d'Acunha en reconnut une partie sans débarquer d'ailleurs.

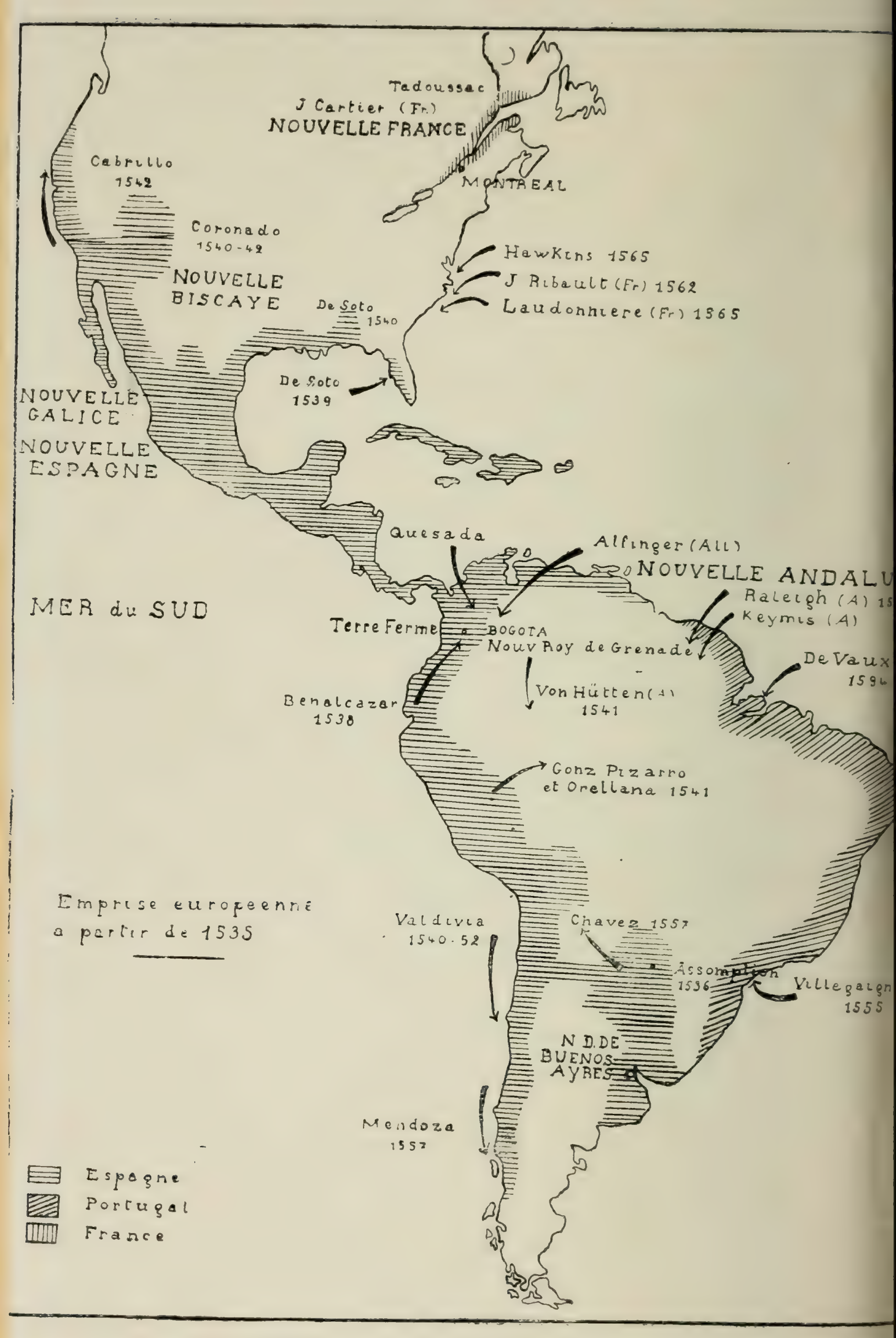
L'exploitation définitive ne commenca qu'en 1530

avec de Sousa qui établit la capitainerie de St-Vincent; c'est-à-dire la partie qui correspond à l'état actuel de San Paolo. Dès 1531 Diogo de Sartos chercha à pénétrer plus au nord dans la vallée de l'Amazone, sans succès. En 1535, une tentative de Joâo de Barros ne fut pas plus heureuse. Le grand fleuve que Orellana avait descendu si facilement était plus difficile à remonter. La colonie que de Sousa avait fondé à St-Vicento (près de Santos actuel), devint rapidement florissante. Le succès attira d'autres pionniers et la côte vers le nord-est du Brésil fut bientôt semée d'un grand nombre d'établissements qui se multiplièrent au point qu'en 1549, 12 capitaineries furent créées sous les auspices du roi Joâo III. En 1549, le roi nomma Sousa, gouverneur général et en 1552 Pedro Sarcinha fut envoyé par le Pape comme évêque de San Salvador et du Brésil.

Ce gouverneur s'établit à Bahia de Todos los Santos. Vingt ans s'étaient à peine écoulés qu'il fallut, devant l'agrandissement considérable de la colonie, nommer un deuxième gouverneur. En 1549, Hans Staden nous parle déjà de Pernambuc et de Marin comme de villes peuplées et en plein essor où aboutissait un commerce maritime considérable.

En 1527, plus au sud, Garsias avait reconnu la Plata où il avait rencontré les navires de Cabot, passé à ce moment au service du Portugal. Ils remontèrent ensemble le Parana et le Paraguay, mais ne purent lutter avec les Espagnols qui restèrent maîtres de cette région, sur laquelle leurs droits étaient contestables d'après la lettre de la bulle papale.

Dans l'Amérique du Nord, les expéditions portugaises furent exclusivement maritimes et n'eurent pas de suite. En résumé, la puissance portugaise



L'emprise européenne à partir de 1535.

se concentra au Brésil. La colonisation, partie des côtes, pénétra peu à peu dans l'intérieur en utilisant surtout la grande voie de l'Amazone. Elle eut un caractère plus pacifique que l'action des Espagnols.

France.

La France ne tarda pas à suivre l'exemple des deux puissances péninsulaires. Les grands centres d'activité maritime étaient alors la Normandie et la côte basque. A Dieppe, les frères Ango possédaient une flotte de commerce considérable et n'hésitaient pas à envoyer outre-mer des expéditions souvent fort coûteuses pour s'assurer de nouveaux débouchés. Le roi d'ailleurs avait souvent recours à leur aide.

Les marins bretons et basques avaient, nous l'avons vu dans les temps voisins de la découverte et peut-être antérieurement, reconnu et exploité la région de Terre-Neuve. Mais c'était l'œuvre de quelques pêcheurs et non d'un peuple.

L'action des Français se porta en deux points fort distants et d'ailleurs sans avoir sur ces théâtres, la même ampleur.

Attirés vers l'Amérique du Sud, comme les Espagnols et les Portugais, il ne purent y créer que des escales. Toutes les tentatives d'ailleurs médiocres qu'ils y firent pour s'établir, se butèrent à l'hostilité des Portugais et échouèrent parce qu'elles furent décousues, organisées à l'aventure et mal soutenues par la métropole.

Dans l'Amérique du Nord qui n'appartenait alors qu'aux Indiens, les expéditions eurent au contraire

un caractère plus large et plus durable. Il s'y fonda de suite un empire d'outre-mer qui dura plus de deux siècles.

Dès 1522, le corsaire Jean Florin arrêtait les navires espagnols dans les parages des Canaries. Le roi d'Espagne ayant demandé des explications, François Ier lui répondit qu'il lui paraissait exorbitant que le monde eût été partagé entre le roi d'Espagne et le roi du Portugal, sans que le roi de France en eut sa part.

A partir de 1524, sans s'inquiéter de la bulle de partage, poussé peut-être par sa lutte contre l'Espagne de Charles-Quint, le roi chercha à orienter l'activité française vers l'Amérique et patronna l'expédition de Verazzano.

Verazzano ne fit qu'une exploration éphémère des côtes de l'Amérique du Nord entre Wilmington actuel et Terre-Neuve. Il n'en tira d'ailleurs qu'une nomenclature et une carte. Par contre il avait tracé une voie aux activités des navigateurs français pris eux aussi de cette fièvre d'aventures qui marque le XVIe siècle.

En 1534, J. Cartier partit de St-Malo, atteignit Terre-Neuve et la baie St-Laurent; il fonda le petit port de Tadoussac à l'endroit où le Saguenay se jette dans le St-Laurent, qui devint le grand marché des fourrures.

En 1540, Cartier, aidé par Roberval, revient pour la troisième fois au Canada et désormais sa petite colonie allait s'agrandir sans trêve. De proche en proche elle gagna les Grands Lacs et la vallée du Mississipi.

La colonisation ne se borna pas à cette direction, en 1562 Jean Ribault cherchant plus au sud

fonda Charlefort par 32°30' c'est-à-dire près de l'actuel Savannah. En 1564, René Laudonnière fonda dans la même région Fort Caroline. En 1565, Ribault poussant toujours plus au sud atteint la Floride mais il se buta aux Espagnols. Mal secondé, il fut battu par Menendez et abandonna son œuvre à peine ébauchée.

Dans l'Amérique du Sud, les Français firent, dès les premières années du XVIe siècle, montre d'une activité particulière. En 1535, Jean Duperot avec la barque « La Pèlerine » armée à Marseille par Blancard, capitaine des galées, atteint Pernambuco. Il y construisit un fortin. Mais la barque fit naufrage et le fortin fut pris par les Portugais. En 1533, un autre Français, Beseret, suit sa voie, puis en 1544 les armateurs de Rouen (31). En 1555, de Villegagnon « se faschant en France et même ayant quelque mécontentement en Bretagne » va fonder dans l'île de Ganabara (baie de Rio) une colonie où l'exercice de la religion réformée serait libre. L'expédition eut de suite à lutter contre les Portugais qui voyaient dans cet établissement une attaque à leurs droits reconnus par le Pape, et étaient peu satisfaits des intelligences que les Français avaient su se créer parmi les indigènes du voisinage (51). Villegagnon, assiégé dans son île, ne pouvant plus se faire obéir par une partie de ses compagnons, égarés dans des disputes religieuses, mal soutenu par le roi, dut abandonner sa tentative. C'est hélas ! une conclusion qui se retrouvera trop souvent dans notre histoire coloniale.

Cette tentative semi-officielle fut isolée. Mais tous les mémoires citent de nombreux voyageurs français sur toutes les côtes de la Guyane à l'Argentine. Hans

Staden qui vint au Brésil vers cette époque avec un Portugais, Diego de Senabria, raconte (137) qu'il trouva vers Pernambuc un navire français qui venait de faire le trafic du bois. Raleigh d'autre part (voir paragraphe Angleterre) dit que les Français s'efforçaient depuis longtemps de découvrir « ces terres (de la Guyane) où ils font de fréquents voyages, pour en rapporter de l'or, mais qu'ils ne prenaient pas la bonne voie, en cherchant l'Eldorado par la rivière des Amazones ».

Etre Français était un sauf-conduit dans nombre de tribus du Brésil et en 1535 le Capitaine Portugais de Cunha constatait que les Indiens des commanderies de Ceara et de Rio Grande (Etats voisins de la Guyane anglaise actuelle) étaient aidés contre lui par des Français (31).

En 1594, un capitaine français avait essayé de fonder une colonie à l'île de Maragnon, il laissa un de ses officiers le seigneur de Vaux qui « par sa civilité et courtoisie rendit les sauvages si affectionnés » qu'ils demandaient une colonie. Henri IV y envoya le sieur de la Raverdière, mais l'expédition n'eut pas de suite, le roi ayant été assassiné sur ces entrefaites. Catherine de Médicis n'oublia pas l'idée de Henri IV et y revint sans grand succès d'ailleurs.

La France après avoir éparpillé ses efforts, les concentra dans la grande colonie du Canada et y jeta des racines si profondes que, malgré les siècles, son souvenir y est vif. De son activité en Amérique du Sud il ne lui resta que la colonie de la Guyane.

Allemagne.

Les Allemands et les Flamands vinrent d'assez bonne heure en Amérique du Sud et seulement beaucoup plus tard en Amérique du Nord. L'Allemagne n'existait pas alors comme nation dans le sens actuel du mot, aussi l'effort allemand ne fut-il l'œuvre que d'isolés ou d'employés des firmes allemandes. Ce furent au XVIIe siècle les célèbres banquiers Fugger et Welser, d'Ausbourg. Fort actifs, ces hommes d'affaires avaient déjà fondé en 1526 une factorerie à St-Domingue. En 1528, Charles-Quint à court d'argent leur vendit la province de Santa Marta (Colombie). Ils firent gérer leurs établissements par des commis, les frères Alfinger, Jérôme Saylern, Von Speier, Nicolas Federmann. La firme était assez puissante pour que von Hütten pût lever en leur nom une petite armée de 700 hommes et 80 cavaliers. Cette armée, chargée d'occuper le pays et d'augmenter les territoires du monopole, se livra au pillage et agit si brutalement que les indigènes se révoltèrent et qu'elle dut évacuer le pays en 1546.

Par contre, ces employés découvrirent les célèbres pêcheries de perles du lac Macaraïbo. En 1529, Nicolas Federmann avait fait une premièrere reconnaissance pour le compte des Alfinger. Il paraît en avoir quelque peu exagéré l'importance et l'on n'est même pas très sûr de son itinéraire. Par contre, au cours d'un autre voyage, il pénétra dans la vallée de la Magdalena et se trouva à l'improviste en la présence de Quesada et de Benalcazar, aux environs de Bogota. Il dut rebrousser chemin devant les Espagnols.

En 1534, Georg Von Speier, partit de Coro dans l'in-

térieur de Venezuela et revint par la côte sans avoir rien fait de très marquant. En 1541, Von Hütten alla du Venezuela jusque chez les Omaguas qui habitaient les vallées des affluents moyens de gauche de l'Amazone et s'en revint sans avoir pu s'y établir. Ce fut un Allemand, Cromberger, qui fonda à Mexico en 1535, la première presse qui fonctionna en Amérique (21).

Angleterre.

L'Angleterre n'avait pas encore reçu l'élan que lui donnera plus tard Cromwell. Les armateurs de Plymouth ou de Bristol opéraient pour leur compte. Nous les avons vu déjà un peu avant la découverte envoyer des expéditions au large de l'Angleterre, à la recherche de ces terres qu'on signalait dans l'ouest.

Le début de la colonisation ne sembla pas les intéresser. Pendant le XVIe siècle, l'activité extérieure anglaise ne se manifesta que par des expéditions isolées ou de grandes opérations de pirateries, ce n'est qu'au XVIIe siècle que son essor se produira.

A part l'expédition de John Rut Von Ratcliff vers Terre Neuve en 1527 et celle de John Hawkins en 1565 sur les côtes des Etats-Unis, on ne connaît guère que des tentatives sur mer dirigées spécialement vers les régions riches, comme le golfe du Mexique et les côtes du Brésil. A ce genre appartiennent les expéditions de Fenton en 1583, de Withrington et Suster devant Bahia en 1587, de Cavendish à Santos en 1591.

Le plus tristement célèbre fut Drake, qui heureusement releva son renom par des exploits plus brillants

que le pillage de St-Domingue, de St-Agostino et surtout de Carthagène vers 1585. En 1595, pris dans ce courant qui semble se généraliser en Europe Occidentale, Sir Walter Raleigh toucha à la Trinidad. De là, il gagna l'embouchure de l'Orénoque, à la recherche de l'Eldorado. Il remonta ce fleuve sans obtenir des résultats sérieux. Un de ses lieutenants, Laurent Keymis, qui naviguait dans la même région, arriva lui aussi à l'Orénoque et n'eut pas plus de succès (30). Ce n'est que bien plus tard que les Anglais s'établirent à la Guyane.

En Amérique du Nord, les futurs colonisateurs des Etats-Unis ne montrèrent quelque activité qu'au XVII[e] siècle. Tout au plus commanditèrent-ils un voyage de Cabotto ; voyage resté sans lendemain.

Hollande.

Il en est de même des Hollandais, les futurs fondateurs de New Amsterdam, qui deviendra New-York. Dans l'Amérique du Sud, on trouve quelques noms qui prouvent leur activité, le Cap Orange sur la côte septentrionale du Brésil, Waterhuys, Roohoeck, à l'embouchure de l'Amazone. Au XVI[e] siècle et seulement vers la fin, ils ne se manifestèrent que par le pillage de St-Thomas à l'embouchure de l'Orénoque.

Cette courte revue des influences qui pesèrent sur le développement du nouveau monde ne saurait être complète si nous n'y ajoutions celles d'éléments tantôt bienfaisantes, tantôt nuisibles comme les fondations politiques temporelles des jésuites et les méfaits des pirates qui devinrent une véritable plaie à l'ins-

tar de l'administration coloniale de la plupart des puissances.

Les Jésuites évangélisèrent une grande partie de l'Amérique et je n'y ferais pas allusion dans cette étude s'ils n'avaient joué un rôle temporel extrêmement intéressant dans certaines régions.

Ils vinrent dès la fin du XVI[e] siècle s'établir sur le cours moyen du Paraguay et de l'Uruguay et avec une grande douceur, une suite remarquable dans leur méthode, ils parvinrent à fonder de véritables théocraties, presque exclusivement indigènes, uniques je crois dans l'histoire coloniale.

Ces gouvernements moralement fort puissants obtinrent le curieux résultat d'éloigner les colonisateurs laïques indésirables et de maintenir fort intact le fond de race indigène.

Ces conséquences se font sentir d'une façon très particulière à l'heure actuelle. Mais ceci sort du sujet, car le mouvement ne se produisit qu'au XVII[e] siècle, je n'en parle ici que pour mettre en évidence les premiers éléments civilisateurs de l'Amérique.

Les pirates allaient devenir rapidement la plaie de l'Amérique du Sud et en particulier des Antilles placées par la nature aux portes des riches contrées de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. Ils étaient tantôt des brigands opérant pour leur propre compte, tantôt de réels corsaires à brevet, payés et entretenus par les nations en guerre ouverte ou non contre l'Espagne ou le Portugal.

On sait l'attirance qu'avaient les galions sur l'imagination populaire. La réalité n'était point méprisable et dès le début, la piraterie guetta les transports sur la route qui, des Antilles, menait à la Péninsule Ibérique. Pirates ou corsaires de toutes les

nations, où bientôt l'Angleterre avec Drake et la France avec Coulon prendront une place importante.

Je ne reviendrai plus que fort rapidement sur le dernier ennemi de la colonisation européenne, son administration. Le temps n'amena pas de grands progrès. Déjà mauvaise en Europe, comme en témoignent les exploits du duc d'Albe, par exemple, dans les Flandres, elle fut déplorable aux colonies. Le régime de centralisation exagérée, de l'exploitation à outrance, d'un abaissement constant des peuples conquis dans un esclavage que leur degré de civilisation dans bien des cas aurait dû leur éviter, ne pouvait conduire qu'à la révolte.

Elle vint tard, parce que l'indigène américain n'avait pas encore parcouru un stade suffisant dans la civilisation et parce que ses maîtres ne négligèrent aucun moyen de le maintenir sous le joug. Heureux encore quand il lui laissait le droit d'exister.

Les colonies espagnoles ou portugaises furent divisées en grands gouvernements, à la tête desquels étaient placés des vice-rois ou des gouverneurs délégués des pouvoirs métropolitains et soumis à la direction plus ou moins vague et directe des rois ou des conseils coloniaux sis en Europe.

Le système était mauvais, mais aurait pu être amélioré par la manière dont les vice-rois et gouverneurs auraient pu l'appliquer. Rares furent ceux qui le comprirent et ne se laissèrent pas emporter par leur ambition ou leur cupidité aux dépens des colons et par ricochet des indigènes.

Evolution cartographique.

Il nous reste à montrer, par une courte étude, l'évolution de la cartographie de l'Amérique au XVIe siècle.

Ce développement marquera assez bien les étapes par où passèrent les conceptions des géographes pendant l'exploration des terres nouvelles et tout aussi bien que celles des puissants du jour, possesseurs des terres nouvelles et qui y lançaient les expéditions chargées de les conquérir ou de les élargir.

Nous ne pouvons analyser ici toutes les œuvres géographiques qui font l'objet d'innombrables ouvrages. Nous choisirons seulement les cartes qui peuvent marquer comme des jalons dans l'évolution.

L'une des premières cartes (actuellement connues de nous) fut celle du pilote de Colomb, Juan de la Cosa. Elle date de 1500, c'est-à-dire de huit ans après la découverte. Ce n'est à vrai direqu'une carte de navigation, un portulan, où Cosa a porté les principaux points de la côte depuis le cap St-Roques dans l'Amérique du Sud jusqu'aux environs du Cap Cod dans l'Amérique du Nord. Les seules parties quelque peu détaillées sont les Antilles. Il n'est bien entendu question ni de l'intérieur, ni du Pacifique qui était totalement ignorés à ce moment.

Les célèbres cartes de Canerio et Cantino qui ne furent guère publiées que deux années plus tard, en 1502, ne sont aussi que des portulans de la même école que la précédente.

Il faut arriver à la carte de Waldseemuller, en 1507 pour voir ébaucher une image, qui pour la pre-

mière fois rappelle pour nous les grandes lignes de l'Amérique.

Les continents Nord et Sud sont séparés. L'Amérique du Nord est de dimension fort réduite, par rapport à une Amérique du Sud extraordinairement étirée du Nord au Sud. Tout ce qui n'est pas golfe du Mexique, ou environs, est pure imagination.

Dans les cartes qui suivirent, l'Amérique du Nord est tantôt réduite à rien, à une petite île comme dans le globe de Lenox, des environs de 1510, ou reliée sur une grande longueur avec les royaumes de Kathay et de Mangi, c'est-à-dire accolée à l'Asie, comme sur les cartes cependant déjà très supérieures du Moine François de 1526 ou de Oronce Fine de 1531.

Le Portulan de Ribero de 1529 est dans les parties qu'il a tracées (la côte orientale de l'Amérique, de Terre-Neuve au Détroit de Magellan et la côte Occidentale du Pérou au Guatemala), d'une exactitude intéressante.

A partir de 1540 seulement, près d'un demi-siècle après la découverte, paraissent des cartes beaucoup plus scientifiquement proches de la vérité et qui donnent l'aspect général exact de l'Amérique.

En 1540, la carte Munster, avec des erreurs encore considérables, la carte d'Agnèse en 1550. On touche presque à l'exactitude, dans les cartes de Gastaldi de 1556. Encore qu'elles comportent l'erreur de la liaison avec l'Asie. Toutefois l'auteur devait la soupçonner, car le dessin y est vague et sans doute volontairement arrêté.

Cette brillante période cartographique où les cosmographes disposaient sans doute de renseignements d'une grande valeur, fut suivie d'une régression que marque la carte de Mercator en 1569. Les points

importants y sont peut-être astronomiquement exacts mais le tracé général la rend presque méconnaissable.

Au XVIIe siècle, on arrive aux grandes écoles de géographes qui dessinèrent enfin d'admirables cartes scientifiquement exactes et d'un tracé presque impeccable. Il avait donc fallu plus d'un siècle pour arriver à ce point et l'on peut concevoir par là les hésitations que durent avoir tous ceux qui pendant le siècle précédent basèrent leurs projets ou leurs études sur des documents dont nous savons l'inexactitude.

Il y eut peut-être des cartes partielles meilleures mais nous n'en avons que de rares traces. Les marins d'alors les gardaient jalousement, pour que les concurrents ne puissent les utiliser et la plupart disparaissaient aussitôt qu'utilisées. Les cartes d'ensemble reflètent les ignorances et les hésitations des cartographes.

Notre esprit est habitué à voir d'un coup d'œil, sur nos atlas, une Amérique dans sa forme totale et définitive. Il n'est pas un élève des classes primaires qui n'ait pas dans l'œil, au moins cette forme générale et les grandes lignes hydrographiques ou orographiques du nouveau monde. Mais il faut toujours avoir présent à la pensée que les voyageurs ou les savants du XVIe siècle furent obligés de construire pièce par pièce de ce que nous voyons aujourd'hui dans un ensemble.

L'aperçu de l'évolution cartographique que nous venons de donner retrace amplement cette genèse, qui dut être fort pénible par suite des idées préconçues, du manque d'ensemble des renseignements ou des erreurs, involontaires ou non.

Avant la découverte, il existait une lueur mystérieuse et sans consistance. Après la découverte et pendant les trois premiers quarts au moins du XVIe siècle les formes du continent nouveau restèrent imprécises; elles se déformaient au gré des idées des navigateurs et des renseignements qu'ils rapportaient. En tout cas, elles n'apparurent que par degrés, suivant le cours même des explorations. Si les formes changeaient, la nomenclature ne variait pas moins. Il est difficile, même pour nous qui pouvons comparer entre eux les documents du début, aussi bien qu'avec nos cartes actuelles, de retrouver souvent certains points qui portent des noms différents selon les découvreurs ou les copistes. Que devaient alors être les hésitations des navigateurs et des géographes du XVIe siècle en présence de ces variations. Colomb, et bien d'autres après lui parmi les cosmographes les plus érudits, crurent que l'Amérique n'était qu'une annexe de l'Asie. D'autres pensèrent y trouver deux continents Nord et Sud et s'obstinèrent dans la recherche d'un détroit qui devait séparer l'Amérique du Nord de l'Amérique du Sud.

Et aussi, les cosmographes n'osaient pas rompre avec les idées du Moyen-âge. Il leur était difficile, n'ayant aucune base, de raccorder les renseignements qui leur parvenaient par bribes. D'autant que les nouvelles étaient comme toujours fort contradictoires et que les navigateurs, à dessein ou non, ne donnaient pas toujours des garanties de précision dans leurs mesures astronomiques.

Il est donc aisé d'imaginer que la tâche ne fut pas facile et sa durée s'explique. Il a fallu près d'un siècle pour arriver à une carte à peu près exacte.

Le dernier point inconnu de la côte du Nord-Ouest

de l'Amérique du Nord, aux environs du détroit de Behring, ne fut reconnu qu'au XVIIIe siècle. Sans parler des îles polaires, qui ne le sont pas encore entièrement. Le concept géographique subit donc une lente évolution et ceci nous fait comprendre bien des erreurs politiques ou géographiques. La politique coloniale du début en découle dans une certaine mesure. Ignorant la grandeur des continents que leurs capitaines venaient de découvrir ou de conquérir, les rois d'Espagne ou de Portugal restèrent dans l'indécision sur la conduite à tenir vis-à-vis de ces colonies, dont ils ne purent pendant cette longue période concevoir ni la taille ni les ressources.

Cette ignorance peut nous inciter à des réflexions en face de ce monde qui grandit chaque jour devant nos yeux et qui, pour beaucoup d'entre nous, n'est peut-être pas beaucoup plus découvert que le Nouveau Monde aux gens du XVIe siècle.

TABLEAU DES ABRÉVIATIONS

A. A. : American anthropologist.
A. M. N. H. : American Museum of Natural History.
B. A. E. : Bulletin of American Ethnology.
C. A. : Congrès des Américanistes.
J. S. A. P. : Journal de la Société des Américanistes de Paris.
S. T. : Smithsonian institution-Reports.
A. N. : Amérique du Nord.
A. C. : Amérique Centrale.
A. S. : Amérique du Sud.

BIBLIOGRAPHIE

1. Allen (F.-A.). — Polynesians antiquities a link between the ancient civilisations of Asia and America. T. *A.* 1883.
2. Ambbrosetti. — La civilisation calchaqui. *C. A.* 12e session 1900.
3. Arsandaux et Rivet. — Contribution à l'étude de la métallurgie mexicaine. *I. S. A. P.*, t. XII.
4. Aubin (J. M. A.). — Histoire de la nation mexicaine. *Codex de* 1576. Paris 1893.
5. Bachim. — *I. S. A. P.*, vol. XVI.
6. Bailly d'Engel. — Essai sur cette question, quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée. Amsterdam, 1767.
7. Balboa, Migel Cavello. — Histoire du Pérou. *Coll. Ternaux Compan*, 1840.
8. Beuchat (H.). — Manuel d'archéologie américaine. Paris 1912.
   — L'écriture maya, *I. S. A. P.* 1913. Vol. X.
9. Bingham (H.). — The Inca peoples and their culture, 19e T. *A.*
10. Boas. — Handbook of american Indian languages.
11. Boissais Benoit-Paulmier dit de Gonneville. — Caen 1922.
12. Bogorae. — New problems of ethnographical research in polar countries. T. *A.*, XXI, 1924.
13. Boman. — Antiquités de la région andine.
14. Boman et Lejeal. — La question Calchaquie. *C. A.* 1906.
15. Boule (M.). — Les hommes fossiles. Paris, 1923.
16. Breton (A.). — The wall paintings at Chitchen Itza. *C. A.* XVe. Lemion 1906.

17. CANALES. — Les cimetières indigènes de la côte du Pacifique. *C. A.* XVIIe. Gen. 1908.
18. CAPITAN. — Caractéristique de l'architecture Maya XVIIIe *C. A.* Gen. 1910.
19. CASTELLANOS..— Historia del nuevo reino de Granada. Madrid, 1886.
20. CASTENADA PEDRO DE MACERA. — Relation du voyage de Cibola. *Coll. Ternaux Compans.* Paris, 1838.
21. LE CONTE. — Colonisation et émigration allemande en Amérique. *I. S. A. P.* vol. XIV.
22. CHAMBERLAIN (D. A. F.). — Nomenclature et distribution des principales tribus et sous-tribus du groupe linguistique arawak.
23. CHARNAY (D.). — Lettres de F. Cortez à Charles-Quint, Paris, 1896.
24. — L'origine des monuments du Mexique et de l'A. C. *Communic. à la Soc. de Géogr.*, nov. 1881.
25. CIECA. — Cronica de gran regno del Peru. Venetia, 1560.
26. CLAVIJERO. — Storia antica de Mexico. 4 vol. Gesena, 1780.
27. CANALES. — Les Cimetières indigènes sur la côte du Pacifique. XVII. *C. A.* Len. 1908.
28. CARACI (G.). — La Patagonia e le regioni dell'emisfero australe attraverso le Varie epoche geologiche. *Bolletino della R. S. Geografica italiana*, vol. III, nº 12. Décembre 1926.
29. DIAZ-BERNAL DEL CASTILLO. — Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne. *Traduction Jourdannet.* Paris, 1877.
30. Description géographique de la Guiane. Belin, Paris, 1763.
31. Diccionnario historico, geographico ethnographico do Brasil. Rio-de-Janeiro, 1922.
32. FEWKES. — Dessins sur les poteries préhistoriques des Hopis. 33e *Smithsonian Report.*
33. — Prehistoric villages, castles and towers of S. N. Colorado, *B. A. E.* 1919.
34. — Pueblo culture and its relationship.
35. — Sun worship.
36. — Le temple du feu des Cliff Divellers *A. A.*, vol. XXIII. Décembre 1921.
37. FONT (Pedro). — *Coll. Ternaux Campans.* Paris, 1840.
38. GADOW. — The Wanderings of animals. Cambridge 1913.

39. Gagnon. — Origine de la civilisation de l'Amérique précolombienne, *C. A.* 1906.
40. Gamboa (Sarmiento do). — Histoire du Royaume des Incas.
41. Gargilasso de la Vega. — Histoire des Incas.
42. Goddard. — Indians of the South West. *A. M. N. H.* 1917.
43. Gomara (François Lopez de). — Histoire générale des Indes Occidentales et terres neuves. 1 vol. Paris, 1606.
44. Grossi. — Diritto e Morale nel Messico antico. *C. A.* 1888.
45. Guillemin Tarayre. — Le grand temple de Mexico. *I. S. A. P.* Vol. XI.
46. Guimaraes. — Os Portoguezes na conquista do novo Reino de Grenada *I. S. A. P.* vol. XVII.
47. d'Harcourt. — La céramique de Cazamarquilla-Niveria. *I. S. A. P.* vol. XIV.
— La céramique ancienne du Pérou, 1 vol. Paris.
48. — L'Amérique avant Colomb. Stock, Paris.
49. Harcourt (R. et Mme d'). — La musique des Incas et ses textes et Atlas. Paris, Geuthner, 1925.
50. Harisse (H.). — The discovery of North America.
51. Heulhart. — Villegagnon, roi d'Amérique. Leroux, Paris, 1897.
52. Herdlicka. — Dérivation et berceau des Indiens de l'Amérique du Nord. XVIII *C. A.*
53. Herrera (Antoine). — Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes et Terreferme des Indes (*Traduit par De La Coste*). Paris, 1660.
54. Holmes. — Handbook of aboriginal american antiquities. Potery of the ancient Pueblos, 1886. *S. I.*, 1919.
55. Hough. — Culture of the ancient pueblo of the Rio Gila.
56. Huntington. — Maya civilisation and climatic changes, XIXe *C. A.*
57. Ixtlixochtl. Don Fernando d'Alva. — Histoire des Chichimeques ou des anciens rois de Texcuco. *Coll. Ternaux Compans.*
58. — Cruautés horribles des conquérants du Mexique. *Coll. Ternaux Compans.*
59. Jonghe (de). — Le calendrier mexicain, 55. *A. P.* Vol. III nº 2.

60. — Histoire du Mechique de Thevet. *I. S. A. P.* Vol. II nº 1.
61. Kidder. — Prehistoric culture of San Juan drainage. *C. A.* XIXe.
62. Kidder et Guernsey. — Archeological exploration in the N. E. Arizona. *S. A. I.* 1919.
63. Koch Grunberg. — Sud Americanishe Felserchungen. Vol. Berlin 1907.
64. Kohl. — Discovery of Maine.
65. Krachenonikow. — Histoire et description du Kamtchatka. Voyage fait en 1738-1770.
66. Kretschmer. — Die Entdeckung Amerikas Atlas. Berlin 1892.
68. Laet (de). — Description des Indes Occidentales.
69. Lafitau. — Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde. Paris, 4 vol. 1742.
70. Lallement (M.). — Histoire de la Colombie, Paris. 1826.
71. Landa. — Relation des choses de Yucatan.
72. Langlois (L.). — La découverte de l'Amérique par les Normands vers l'an 1.000. Paris, 1924.
73. Larsen (S.). — Discovery of the North America. Mainland 20 years before Columbus *C. A.* XXXIe et *P. S. A. J.* Vol. XVIII 1926.
74. Las Casas. — Istoria o brevissima relazione della distruzione dell'Indie Occidentali. Venetia 1624.
75. Lehman. — Art mexicain ancien. *Coll. Orbis Pictus* Berlin.
76. Lelewel. — Géographie du Moyen-âge. Bruxelles. 1850.
77. Lery (Jean de). — Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil. P. Gaffarel. Paris, 1880.
78. Levy Bruhl. — Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures. Paris, 1922.
79. — La mentalité primitive. Paris 1922.
80. Locke (L.) Leland. — The ancient quipus of Peruvian Knot record 1923. *A. N. N. H.*
81. Magalhaes de Gandava. — Histoire de la province. de S. Cruz. *Coll. Ternaux Compans.* Paris, 1857
82. Markham. — Quelques points intéressants de l'histoire des Incas de Sarmiento. *C. A.* 1908.
83. Marquez (G. C.). — Les origines ethnographiques de
83*bis*. Martyr (Pierre Anghiera). — *De Orbe Novo.* Traduction P. Gaffarel. Paris, 1907.
la Colombie. XXe *C. A.*

84. MASON (Alden). — Archeological researches in the region of Sta-Marta. Colombie. *C. A.* XXIe.
85. MEANS. — De la suite des civilisations dans le région andine XIXe *C. A.*
86. MEILLET et COHEN. — Les langues du monde. Paris 1924.
87. MENDEZ CORREA. — *Communication du XXIIe C. A.*
88. MONTEGO. — Chroniques.
89. MONTESINOS, LICENCIÉ (Fernando). — Mémoires, historiques sur l'Ancien Pérou. *Coll. Ternaux Compans.* Paris 1840.
91. MORLEY (S. L.). — The rise and fall of the Maya civilisation, XIXe *C. A.*
92. MORRISS (Earl H.). — Preliminary account of antiquities between Mancas and Plata rivers. *S. R.* XXXIIIe.
93. MOSSO. — Le origini della civilità mediterranea. Milan 1912.
94. NADAILLAC. — L'Amérique préhistorique.
95. NAVARETTE (M. F.). — Relation des quatre voyages entrepris par C. Colomb pour la découverte du nouveau monde de 1492 à 1504, 3 vol. in-12. Paris, 1828.
96. NORDENSKIOLD (A. E). — Periplus. *Translated by A. Batter.* Stockholm, 1887.
97. — E. Forskingar och a ventyr i Sydameriker. Stokolm 1915.
98. — Calculations mith years and months in the peruvian quipers. Comparative ethnographical Indies nº 6 et *J. S. A. P.* vol. XVIII, 1926.
99. — The secret ot the peruvian quipus. Nº 6.
100. — The copper and bronze ages in South American nº 4.
101. — Indianer und Weisse, Stuttgart, 1923.
102. — Emploi de la balance romaine en Amérique du Sud avant la conquête. *J. S. A. P.* vol. XIII nº 2.
103. PARSONS (E. C.). — La religion des Pueblos XXIe *C. A.*
104. PASO (DEL). — Comedies en langue Nahualt, *C. A.* XIIe Session 1900.
105. PEGNAFIEL. — *Archéologie*, VIIIe *C. A.* 1890.
106. PETITOT (R. P.). — De l'immigration asiatique. *C. A.* 1875.
107. PITTARD. — Les races et l'histoire. Evolution de l'humanité. Paris, 1924.

108. Pombossa (Blanco). — Il conquistador Spagnuolo, 1925.
109. Rosa (Gonzales de). — Les Casas de l'Equateur. *J. S. A. P.* Vo. V.
109. Posnansky. — Templo y viviendas pré hispanicas. La Paz 1921.
110. Prescott. — History of the conquest of Peru. London, 1916.
— *Id.* Mexico. Paris, 1844.
— History of the conquest of Mexico. Paris, 1844.
111. Radin (P.). — The distribution and phonetics of the zapotecs dialects. *J. S. A. P.* vol. XVII.
113. Ramirez. — Manuscrit Ramirez Leroux. 1903.
114. Ramusio. — Delle navigationi et viaggi raccoltagia da M. Gio Battista Ramusio. IIIe vol. Venetia, 158.
115. Raynaud (C.). — Remarques sur l'histoire et l'orga-ganisation du Pérou précolombien. *Conférence à l'Ecole des Hautes Etudes* à Paris, 1907.
116. Real (D.). — Un chef-d'œuvre dela céramique péruvienne. *J. S. A. P.* Voc. XIII.
117. Renault (E. B.). — Note sur la céramique indienne du S. O. des Etats-Unis. *I. S. A. P.* vol. XVII.
118. — Note surla céramique indienne du S. O. desEtats Unis. Fabrication de céramique indienne du S. O. des Etats-Unis. *J. S. A. P.* Vol. XVVII, 1925.
120. Ripoche y Torrens. — Les Pintaderas d'Europe, Canaries et Amérique. *C. A.* XIIe session, 1900.
121. Rivet. — Les éléments constitutifs des civilisations du N. O. et O. Sud-Américain. *C. A.* 21°.
122. — Les origines de l homme americain. Anthropologie. vol. VIII. 1926
124. — Orfèvrerie précolombienne des Antilles, Guyane et Venezuela. *J. S. A. P.* t. XV 1923.
125. Rivet et Arsandaux. — Orfèvrerie du Chiriqui et de Colombie. *J. S. A. P.* vol. XV.
— Contribution à l'étude de la métallurgie mexicaine. *J. S. A. P.* Vol. XIII n° 2.
126. Rivet et Créqui-Montfort. — Contribution à l'étude de l'archéologie et de la métallurgie colombienne. *J. S. A. P.* t. XI.
127. Roncière (Ch. de la). — La carte de c. Colomb. Paris, 1924.
128. Ruge (S.). — Die Entwicklung der Kartographie von Amerika. Gotha 1892.

129. Sahagun-Fray Bernardino. — Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne. *Traduction Joudannet.* Paris 1880.
130. Sallusti (G.).— Storia delle Missioni apostoliche dello stato del Chile.
131. Sapie (E.). — The Na-Dené language, a preliminary report, t. XVIII *A. A.* 1925.
132. Sauvageot (M.). — Eskimo et Ouralien. *J. S. A. P.* vol. XVI 1924.
133. Schmidt. — Volkerskunde. Berlin 1924.
133*bis*. Secretaria de agricultura y fomento. — La poblacion del Valle de Teotihuacan. Manuel Gamio. Mexico, 1922.
134. Seler. — Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanishen Sprache und Altertumskünde, 5 vol. Berlin.
134*bis*. Simeon (Remi).— Dictionnaire de la lange nahualt. Paris, 1885.
135. Spinden. — New world correlations XXIe T. *A.*
136. — Ancient civilisation of Mexico and *C. A.* — *A. M. N. H.* 1917.
136*bis*. — Maya art.
137. Recent progress in the study of Maya art. XIXₔ T. *A* A study of Maya Art 1913.
138. Staden. — Relation de Hans Staden. *Coll. Ternaux Compans.* Paris, chez Bertrand 1837.
139. Staden (W.). —Le N.-E. du Mexique et les Indiens de la Huaxteque. — *J. S. A. P.* Vol. XVIII, 1926.
140. Steinmann. — Zur Urbesiedelung Amerikas C. A. 31°. XXXI° La Haye, 1924.
141. Swanton (J. R.) and Dixon (R. B.). — Primitive American history *A. A.* 1914, vol. XVIII.
142. Thevet. — Les singularités de la France antarctique. P. Gaffarel. Paris, 1878.
143. Thomas Cyrus. — Primary Indian migrations in N. America. XVe *C. A.* 1906.
144. Thompson (E. H.). — The mural Paintings of Yucatan. *C. A.* XIIIe session 1902.
145. Tozzer (A. M.). — Chilan Balam books. XIXe *C. A.*
146. Uhle. — Verwandschaften und wanderungen der Tschibtscha. Berlin 1890.
147. — Pachacamac.
148. — Les relationes prehistoricas entre el Peru y la Argentina.

149. — Ordre des civilisations au Pérou. *C. A.* 9108.
150. — Die Ruinen von Moche. *I. S. A. P.* vol. X jan. 1913.
151. VELASCO (Jean de). — Histoire du Royaume de Quito. *Coll. Ternaux Compans.* Paris. 1913.
152. VELEZ LOPEZ. — Existio la escritura entre los Yuncas. XXIe T. *A.*
153. — De como y cuando se distrayo Chanchan. XXIe *C. A.*
154. VIGNAUD. — Le problème du peuplement initial de l'Amérique. *J. S. A. P.* vol. XIV.
155. — Histoire antique de la grande entreprise de Colomb.
156. — La question de l'antiquité de l'homme américain. *J. S. A. P.* vol. X.
156. — La question de l'antiquité de l'homme américain. *J. S. A. P.* vol. X.
157. W IENER. — Africa and the discovery of America. Philadelphia, 1922.
158. ZARATE (Augustin). — Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou. 2e vol.
159. ZURITA (Alonzo de). — Rapport sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne. *Coll. Ternaux Compans.* Paris 1840.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIERE PARTIE

DEUXIEME PARTIE

Les civilisations américaines.

TROISIEME PARTIE

LES EUROPÉENS EN AMÉRIQUE.

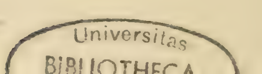
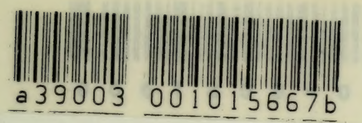


Table des Illustrations

BORDEAUX. — Imprimerie J. BIÈRE
18, 20, 22, Rue du Peugue. — 1928


a39003 001015667b

